



**HAL**  
open science

# Architecture, urbanisme et organisation du territoire dans l'Ibérie de l'âge du Fer et de l'époque républicaine (VIIe - Ier siècle avant J.-C.)

Pierre Moret

► **To cite this version:**

Pierre Moret. Architecture, urbanisme et organisation du territoire dans l'Ibérie de l'âge du Fer et de l'époque républicaine (VIIe - Ier siècle avant J.-C.). Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2008. tel-00365271

**HAL Id: tel-00365271**

**<https://theses.hal.science/tel-00365271>**

Submitted on 4 Mar 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pierre Moret**

Mémoire d'habilitation

**RECHERCHES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES  
SUR L'IBÉRIE ANTIQUE**

VOLUME 2

**ARCHITECTURE, URBANISME  
ET ORGANISATION DU TERRITOIRE  
DANS L'IBÉRIE DE L'ÂGE DU FER ET DE L'ÉPOQUE  
RÉPUBLICAINE  
(VII<sup>E</sup> - I<sup>ER</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.)**

Université de Toulouse-Le Mirail

2008

**VOLUME 2**

**ARCHITECTURE, URBANISME ET ORGANISATION  
DU TERRITOIRE DANS L'IBÉRIE DE L'ÂGE DU FER  
ET DE L'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE  
(VII<sup>E</sup> - I<sup>ER</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.)**



Ce deuxième volume est un parcours en zigzag, d'enceintes en maisons-tours et en villages perchés, à travers les paysages architecturaux de l'Ibérie de l'âge du Fer et des deux premiers siècles de la domination romaine ; parcours non exempt de lacunes, mais dans lequel je me suis efforcé de respecter deux unités.

Unité de lieu, d'abord : c'est celle de l'aire ibérique. Je continue de penser<sup>1</sup> que le seul critère archéologique objectif qui permette de définir sans contestation possible une aire géographique ibérique homogène est celui de l'usage de la langue *et* de l'écriture ibérique (dans l'une quelconque de ses variantes), entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Mais je tiens à dissiper tout de suite un risque de malentendu. Je ne crois absolument pas à l'unité culturelle de cette aire extrêmement vaste qui, contournant la Meseta, va du Guadalquivir à l'Hérault. Le critère linguistique nous fait mettre en avant des parentés qui sont incontestables, mais qui n'étaient peut-être pas perçues par les peuples concernés. On est même en droit de se demander si certaines ethnies de l'actuelle Catalogne, au III<sup>e</sup> siècle, ne se reconnaissaient pas plus d'affinités avec les Celtibères ou avec les Volques qu'avec les Bastétans ou les Turdules. Cette définition a cependant deux avantages. D'une part, elle permet d'étudier en parallèle des groupes humains qui ont connu à peu près au même moment des situations de contact culturel similaires : avec les Phéniciens d'abord (directement ou indirectement), puis avec les Grecs et les Carthaginois. D'autre part, presque tous les peuples de cette zone étaient définitivement soumis à l'autorité romaine dès la deuxième décennie du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les évolutions et les mutations – encore endogènes jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – qui sont les prodromes de la « romanisation » y connaissent donc partout des rythmes comparables et permettent, là encore, une analyse comparée fructueuse.

Les études que j'ai réunies ici ne prennent pas toutes en compte l'ensemble de cet espace « ibérique », loin de là. Les fresques à petite échelle sont utiles pour mettre en évidence les grandes tendances, les évolutions à long terme, les parentés masquées. Mais elles obligent à un travail de seconde main, sont toujours incomplètes et vieillissent vite. Je les ai donc fait alterner avec des études plus spécifiques, centrées sur un phénomène particulier, comme les tracés régulateurs, ou sur une petite région, comme le Bas Aragon.

Unité d'objet, ensuite. Il sera question d'architecture – celle surtout des enceintes fortifiées<sup>2</sup>, mais aussi celle de certains types particuliers d'habitat, comme la maison forte –, d'urbanisme et de formes d'occupation du territoire.

L'ensemble de ces études s'inscrit dans la longue durée. J'ai volontairement mis au second plan la césure de la conquête romaine, qui n'est une rupture absolue que d'un point de vue macropolitique ; je m'expliquerai plus longuement sur ce parti pris dans l'avant-propos de la deuxième partie. Mais parler de longue

---

<sup>1</sup> Cf. MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 14-20.

<sup>2</sup> Sur des aspects de l'architecture défensive ibérique que je n'avais pas traités ou pas développés dans ma thèse.

durée ne veut pas dire que je postule la permanence d'une identité culturelle ibère qui traverserait les siècles, essentiellement inchangée, et qui donnerait la clé, à toute époque, des spécificités de l'architecture indigène. Les positions que j'ai prises dans certains débats, notamment sur les origines péninsulaires de l'adobe et de la maison rectangulaire, sur la faible part des emprunts aux Phéniciens et aux Grecs en matière d'architecture défensive, ou sur les capacités militaires limitées des Ibères dans le domaine de la poliorcétique, m'ont valu parfois les qualificatifs de « primitiviste » ou d'« autochtoniste ». Je crois n'être ni l'un ni l'autre, mais je suis persuadé que la recherche machinale des parallèles extérieurs, et toutes les conjectures qui s'ensuivent sur l'existence de modèles ou d'influences<sup>3</sup>, nous font trop souvent oublier le poids des héritages. En parlant d'héritage, je ne pense d'ailleurs pas seulement à des acquis technologiques, mais plus largement à une très vaste gamme de pratiques et de croyances, qui vont du tour de main de l'artisan jusqu'à des prescriptions ou des interdits religieux dont nous ignorons tout, mais qui ont aussi contribué à modeler *les architectures*<sup>4</sup> de l'Ibérie préromaine et républicaine.

Des choix ont été nécessaires. J'ai laissé de côté un certain nombre d'études de détail sur les fortifications (par exemple sur les systèmes d'accès, ou sur les « chevaux de frise »). J'ai également écarté mes contributions à trois projets collectifs qui se sont succédés à partir de 1989 dans la province d'Alicante : prospections dans le Bas Segura, fouilles de La Picola<sup>5</sup>, fouilles de La Fonteta de Guardamar. J'ai beaucoup hésité avant de faire le sacrifice d'un champ d'étude auquel je suis très attaché, parce qu'à titre personnel j'y ai beaucoup appris, et parce qu'intrinsèquement le Bas Segura est un laboratoire archéologique passionnant. Mais les publications auxquelles j'ai participé sont authentiquement le fruit d'une réflexion collective, et comme telles elles n'avaient pas leur place, m'a-t-il semblé, dans un bilan individuel.

La première partie, sans doute la moins homogène, ne prétend donner que quelques éclairages sur la longue période qui va du premier âge du Fer à l'Ibérique Moyen (soit du VIII<sup>e</sup> / VII<sup>e</sup> siècle au IV<sup>e</sup> / III<sup>e</sup> siècle). La transition de l'Ibérique Ancien (autour du VI<sup>e</sup> siècle) est un moment clé dont les enjeux sont illustrés de façon complémentaire par les deux premiers chapitres, du point de vue de l'enceinte fortifiée et du point de vue de la maison. Une synthèse générale sur les agglomérations de l'Ibérique Moyen fait ensuite pendant à une tentative d'analyse de quelques tracés régulateurs, témoins d'une maîtrise et d'une planification croissantes des projets architecturaux.

Une autre transition décisive, celle des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles, est étudiée dans la deuxième partie, d'abord sous le rapport des modèles architecturaux hellénistiques et de leurs voies de diffusion, avant et après la conquête romaine, avec un chapitre

---

<sup>3</sup> Cette routine archéologique est aussi, bien entendu, la mienne : on n'en trouvera que trop d'exemples dans les pages qui suivent.

<sup>4</sup> Ce pluriel pour rappeler, en passant, que l'architecture ibérique n'est pas une, pas plus que ne le sont les formes d'organisation de l'habitat dans l'agglomération et des agglomérations dans le territoire. Nous verrons de nombreux exemples de cette diversité qui correspond parfois – mais pas toujours – aux délimitations ethniques dont font état les sources littéraires.

<sup>5</sup> À une exception près : l'étude métrologique de La Picola, réalisée avec Alain Badie, reprise ici dans le chapitre 4 de la première partie.

de synthèse suivi de l'examen d'un cas particulier ; puis à propos des enceintes urbaines des cités pérégrines du II<sup>e</sup> siècle.

À travers l'étude d'un secteur de la vallée de l'Èbre entre le VII<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la troisième partie donne l'occasion de tester à grande échelle, sur un terrain bien délimité, plusieurs grilles de lectures et plusieurs hypothèses introduites dans les chapitres précédents : origine régionale des formes d'habitat groupé ; lien entre aristocratie et architecture de prestige ; hiérarchie des types d'établissement ; réélaboration et adaptation locale de formes ou de styles importés ; maintien des mêmes formes architecturales d'une période à l'autre, mais pour des usages différents.

Enfin, la quatrième partie traite toute entière d'un dossier spécifique, celui des maisons fortes isolées qui se multiplient dans les campagnes et dans certains districts miniers à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., principalement en Bétique et en Lusitanie. Cette forme originale d'habitat rural pose la question d'un mode de romanisation *sui generis* qui mêle des traits italiques, puniques, hellénistiques et ibériques.

### **Note sur le système de références bibliographiques**

Comme dans le premier volume, les titres qui ne sont cités qu'une seule fois sont donnés en entier dans les notes de bas de page. En cas de références multiples, le titre complet est donné dans la bibliographie en fin de volume et les notes n'en contiennent qu'une version abrégée, sous les formes suivantes (la première pour un article, la seconde pour un livre) :

TARRADELL-FONT 2003-2004, « Les monedes », p. 300 sq.

BADIE *et al.* 2000, *La Picola*, p. 10.

Sauf mention contraire, les photographies et les illustrations sont de l'auteur.



PREMIÈRE PARTIE.

DU VII<sup>E</sup> AU IV<sup>E</sup> SIÈCLE :  
DIVERSITÉ ET CONVERGENCES



## Chapitre 1

### LES FORTIFICATIONS DU PREMIER ÂGE DU FER DANS LE NORD-EST DE L'ESPAGNE ET EN LANGUEDOC OCCIDENTAL : ÉLÉMENTS POUR UNE CONFRONTATION

Chapitre issu d'une communication publiée sous le même titres dans *Mailhac et le premier Âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Lattes, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 7, 2000, p. 73-81. Les références bibliographiques n'ont pas été mises à jour, hormis la mention des fouilles récentes d'Alexis Gorgues à Malvieu (Saint-Pons-de-Thomières, Hérault). La section sur l'architecture des villages clos a été modifiée, dans ce chapitre comme dans le suivant, afin d'éviter des redites.

Les disparités du développement de la recherche, entre régions voisines et entre pays voisins, sont un des principaux obstacles qui s'opposent encore à une compréhension globale des processus culturels complexes qui accompagnent le passage de l'âge du Bronze à l'âge du Fer dans le nord-ouest du Bassin Méditerranéen.

Alors que l'étude des mobiliers métalliques et céramiques s'est depuis longtemps affranchie des frontières modernes, alors que les recherches sur les pratiques funéraires se nourrissent des découvertes survenues des deux côtés des Pyrénées, c'est sans doute dans le domaine de l'architecture domestique et défensive que les travaux archéologiques sont restés le plus cloisonnés, comme si l'habitat était, avant tout, une affaire de traditions et de ressources locales. Il va de soi que le matériau disponible et les contraintes du climat ont une grande part dans les formes que prend, ici et là, la maison d'habitation. Mais il n'en demeure pas moins que les modes architecturaux existent, qu'elles voyagent comme les modes vestimentaires – plus lentement sans doute, mais souvent aussi loin –, et que les progrès de la fortification ont eu pendant l'âge du Fer une diffusion aussi rapide que les progrès de l'armement.

Une confrontation globale des pratiques architecturales qui se sont développées au début de l'âge du Fer entre l'Aude et l'Èbre s'avère donc nécessaire. Je n'en aborderai ici qu'un aspect, celui des aménagements défensifs. Sans prétendre aucunement à l'exhaustivité – l'enquête de détail reste à entreprendre –, je me contenterai de proposer des pistes de recherche en revenant

sur plusieurs questions que je n'avais pu qu'effleurer dans la version publiée de ma thèse<sup>1</sup>, et en centrant mon exposé sur deux moments-clés de l'évolution des fortifications en Méditerranée occidentale : la première phase de l'âge du Fer, du VIII<sup>e</sup> siècle à la première moitié du VII<sup>e</sup>, et la fin du VI<sup>e</sup> siècle, au moment où les effets des échanges culturels avec les Grecs et les Phéniciens deviennent perceptibles dans l'architecture défensive.

Avant d'entrer en matière, une précision s'impose quant au sens, très large, que je donnerai ici à la notion de fortification. Pour éviter de trop longues périphrases, je désignerai sous le nom d'habitat fortifié, ou de village fortifié, tout habitat groupé dont l'accès était protégé par une structure bâtie, quelle que fût sa nature et son importance : mur, levée de terre, fossé, palissade ou combinaison de plusieurs de ces éléments.

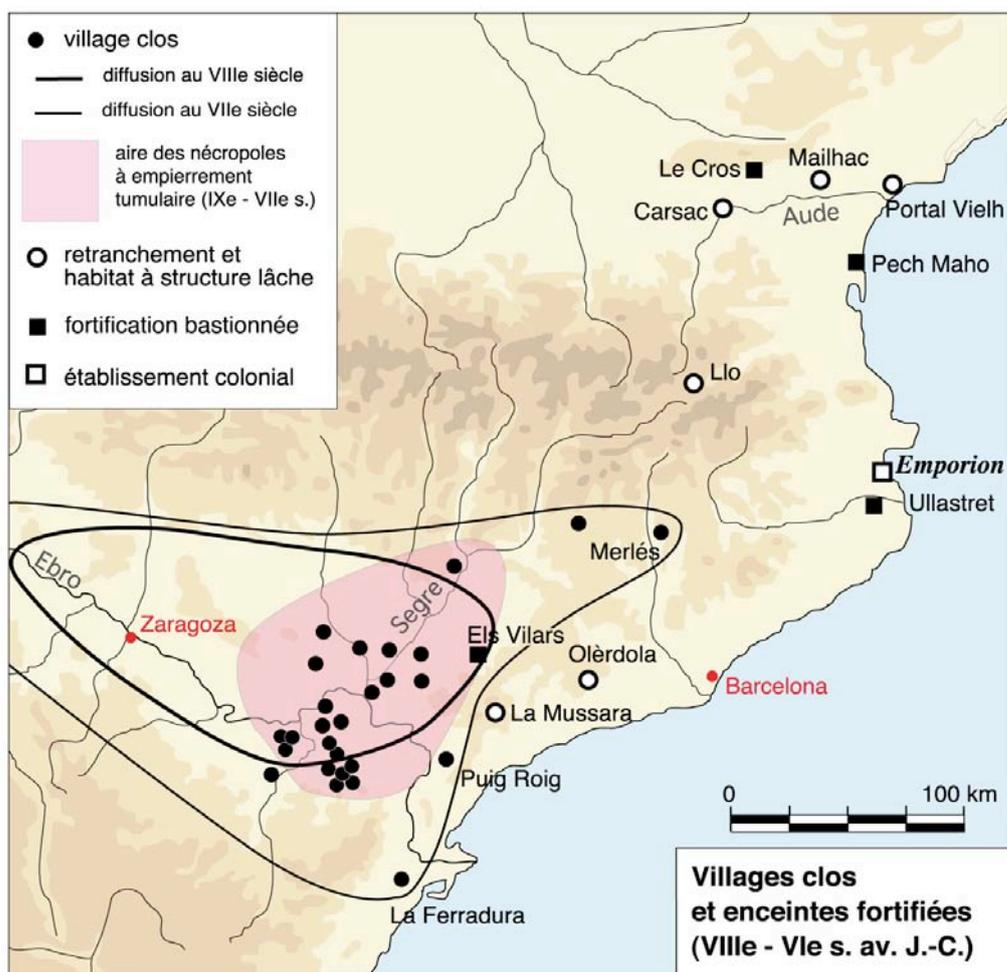


Fig. 1. Carte de localisation des sites mentionnés dans le texte.

<sup>1</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*.

## Les fortifications du début du premier âge du Fer

Se fixer comme premier horizon chronologique le début de l'âge du Fer est sans doute un parti-pris très artificiel, dans la mesure où l'on ne constate guère de différences, du point de vue de l'architecture défensive, entre ce qu'on peut attribuer au Bronze Final III b et ce qui revient à la phase initiale du premier âge du Fer. Les dynamiques sont presque partout les mêmes, sans rupture notable.

En revanche, il existe à cette époque un contraste extrêmement net entre deux conceptions radicalement différentes de l'habitat groupé : d'un côté de vastes retranchements protégeant, sans leur être structurellement liés, des habitations dispersées, de l'autre de petites enceintes faisant corps avec des cases à parois mitoyennes qui s'agglutinent contre elles. Malgré les évidentes lacunes de la documentation, il semble possible de situer la frontière entre ces deux faciès au sud des Pyrénées, dans la zone montagneuse qui sépare la dépression centrale du bassin de l'Èbre des plaines côtières de la Catalogne (fig. 1).

### *Fortifications associées à un habitat dispersé*

Les fortifications du premier type ont une distribution amphi-pyrénéenne, des contreforts méridionaux de la Montagne Noire jusqu'au sud de la Cordillère intérieure catalane. Ce sont des fortifications linéaires, d'une conception très simple. Rarement entières, elles barrent en ligne droite ou en arc de cercle l'éperon ou le rebord de plateau sur lequel le village est établi.

Elles consistent en un mur de pierre sur les hauteurs où la roche affleure et se prête à la taille ; dans les plaines et sur les terrasses alluviales elles se réduisent à un fossé doublé d'un talus qui devait être palissadé. C'est dans tous les cas le matériau disponible qui détermine le choix technique. Du point de vue de l'organisation d'ensemble de l'agglomération, il n'y a pas d'opposition fondamentale entre les retranchements talutés et les murailles en pierre. De fait, dans tous les cas connus on constate qu'à l'intérieur de l'enceinte l'habitat est dispersé, non structuré, et qu'il n'occupe qu'une partie de l'aire délimitée. Les superficies sont d'ailleurs toujours relativement grandes : 1 à 5 hectares pour les murailles en pierre, et jusqu'à une vingtaine d'hectares à Carsac.

Les sites ayant fait l'objet de décapages ou de sondages qui autorisent une attribution certaine à la période qui nous occupe sont peu nombreux, mais répartis sur un vaste espace géographique. Le retranchement de Carsac est de loin le mieux connu<sup>2</sup> ; c'est le seul pour lequel on dispose d'un plan d'ensemble relativement précis, avec au Bronze Final III a/b un fossé en U protégeant le site du côté le plus accessible<sup>3</sup>. Au nord de l'embouchure de l'Aude, sur la bordure de

<sup>2</sup> J. GUILAINE, G. RANCOULE, J. VAQUER *et al.*, *Carsac. Une agglomération protohistorique en Languedoc*, Toulouse, 1986, Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales.

<sup>3</sup> Rappelons qu'une incertitude majeure pèse sur la chronologie de cette première phase de Carsac, les datations calibrées la faisant remonter au XIII<sup>e</sup> siècle (J. GASCÓ, « Etat de la question de l'Âge du bronze sur le versant nord des Pyrénées de l'Est (Pyrénées Orientales, Ariège, Aude) et sur ses marges », dans *Cultures i medi de la Prehistòria a l'Edat Mitjana. 20 anys d'arqueologia pirinenca (X Col.loqui internacional de Puigcerdà)*, Puigcerdà, 1995, p. 348-349).

l'étang de Vendres, le site de Portal Vielh a récemment fourni la preuve que le modèle de fortification reconnu à Carsac était largement répandu dans le Languedoc Occidental du Bronze Final III b<sup>4</sup>. Des cabanes en matériau léger, bâties sur poteaux porteurs, étaient défendues sur un côté au moins par un fossé bordé d'une palissade.

Les fortifications en pierre sont plus nombreuses, mais nous n'en avons le plus souvent qu'une connaissance fragmentaire. À Mailhac, au VIII<sup>e</sup> siècle (Cayla I), un mur assez puissant pour retenir une couche importante de sédiments archéologiques bordait le plateau sommital de la colline. Bien qu'il ne soit qu'indirectement connu, il est possible d'y reconnaître un mur de défense<sup>5</sup>. En plein massif des Pyrénées, au cœur de la Cerdagne, le village d'éleveurs de Llo possédait dès le Bronze Final un mur d'enceinte d'un mètre et demi d'épaisseur, en pierres sèches, qui délimitait un enclos de quelque deux hectares<sup>6</sup>.

En Catalogne, deux enceintes d'une conception similaire ont été récemment mises au jour. À Olèrdola (Alt Penedès, Barcelone), un éperon calcaire de 3,5 hectares dominant la plaine littorale était transversalement barré par une muraille de 1,4 m d'épaisseur, repérée dans plusieurs sondages en arrière de la fortification du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qui a valu au site sa célébrité<sup>7</sup>. L'attribution de cette muraille primitive aux phases récentes du Bronze Final (IX<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> siècles) est certaine, même si la pauvreté du mobilier n'a pas permis d'affiner cette datation. À La Mussara (Febró, Tarragone), dans un environnement franchement montagneux, une plate-forme naturelle de près d'un hectare est fermée au IX<sup>e</sup> siècle par une muraille appuyée sur des affleurements rocheux<sup>8</sup>.

Enfin, l'enceinte du Cros à Caune-Minervois constitue un cas particulier, non seulement parce que son tracé est presque entièrement connu, mais aussi parce qu'elle paraît plus complexe que les autres fortifications en pierre datant de l'orée de l'âge du Fer<sup>9</sup>. Mise en place à la charnière des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, ses 320 m de mur en pierre sèche ferment en bordure d'escarpement un espace de 5,25 hectares (fig. 2). Ce mur, d'aspect fruste, est flanqué de neuf « structures »

---

<sup>4</sup> L. CAROZZA, « À la source du Premier Âge du fer languedocien », dans *Mailhac et le premier Âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Lattes, 2000, p. 13 sq.

<sup>5</sup> J'avais jusqu'à présent fait preuve d'un scepticisme excessif, en « révoquant en doute » l'existence d'une fortification primitive sur la colline de Mailhac (MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 362). Odette et Jean Taffanel m'ont opportunément rappelé, lors des débats du colloque de Carcassonne organisé en leur hommage en 1997, les données stratigraphiques qui rendent vraisemblable la présence d'un mur ou d'une muraille en bordure du plateau.

<sup>6</sup> J. CAMPMAJO, *Le site protohistorique de Llo, P.-O.*, Perpignan, 1980 (Mémoires du Centre d'Études Préhistoriques Catalanes, 2).

<sup>7</sup> R. ÁLVAREZ *et al.*, « La muralla del Bronze Final i època ibèrica d'Olèrdola (Olèrdola, Alt Penedès) », dans *Fortificacions – la problemàtica de l'ibèric ple. Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica*. Manresa, 1991, p. 153-158.

<sup>8</sup> J. ROVIRA et J. SANTACANA, *El yacimiento de La Mussara (Tarragona). Un modelo de asentamiento pastoril en el Bronce Final de Catalunya*, Barcelone, 1982.

<sup>9</sup> J. GASCÓ, « L'enceinte du Cros à Caunes-Minervois (Aude) et la transition Âge du Bronze - Âge du Fer. Ouvrages architecturaux et aménagements », dans *Aspects de l'Âge du Fer dans le Sud du Massif Central, Actes du XXI<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF* (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 6), Lattes, 2000, p. 183-192.

rectangulaires (pour reprendre l'expression prudente de J. Gascó), construites elles aussi en pierres sèches. Il est possible, mais non encore avéré, que ces structures – bastions ou contreforts – aient existé dès l'origine du rempart.

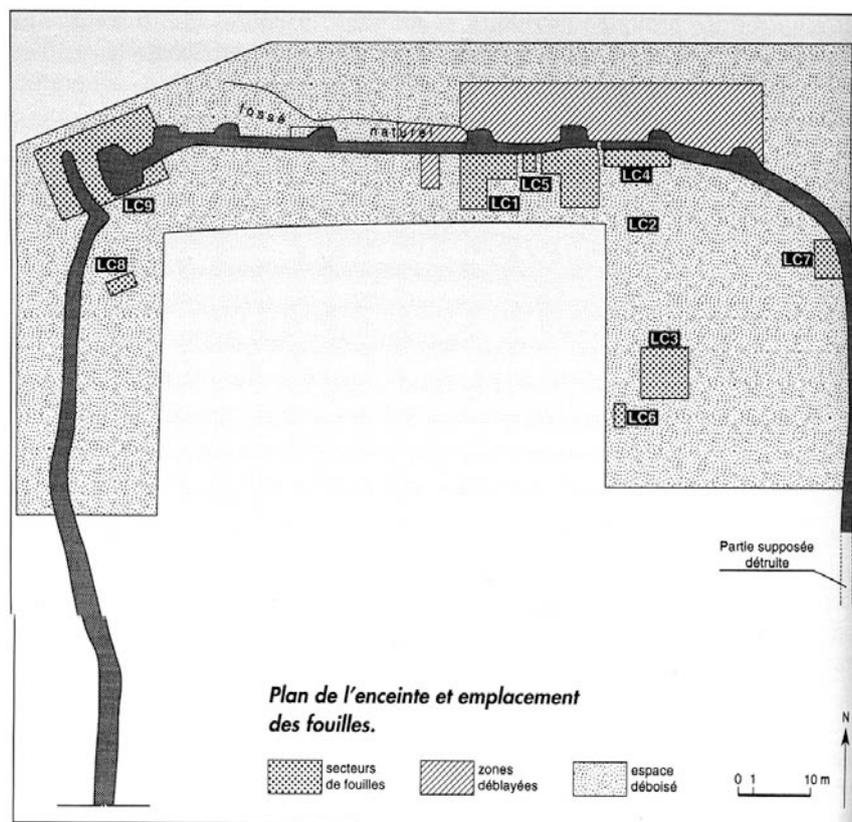


Fig. 2. L'enceinte du Cros (Caune-Minervois), d'après J. Gascó.

L'échantillon est somme toute assez maigre<sup>10</sup>, et il est bien évident que l'agglomération fortifiée n'était pas la seule forme d'habitat connue à cette époque en Méditerranée nord-occidentale. On a souligné à juste titre la place prépondérante des habitats ouverts, constitués par de simples groupements de cabanes et souvent dépourvus de défenses naturelles<sup>11</sup>. Cela dit, la proportion exacte de l'habitat fortifié et de l'habitat ouvert est impossible à déterminer, même approximativement. Dans les régions de plaine, les fossés sont pratiquement impossibles à repérer en prospection de surface ou à l'occasion de sondages ponctuels, et ce n'est pas un hasard si ce type de structures était inconnu dans la région avant que ne s'impose la pratique des grands décapages. Dans cette perspective, il est permis de penser que bien des groupements de cabanes

<sup>10</sup> Il a été notablement enrichi, depuis 2002, par la fouille du site fortifié de Malvieu (Saint-Pons-de-Thomières, Hérault), dans l'arrière-pays languedocien, dont l'enceinte de pierres sèches munie de tours est datée du Bronze Final III b, un peu avant celle du Cros (A. GORGUES, à paraître).

<sup>11</sup> J. GASCÓ, « Habitats et structures domestiques en Languedoc méditerranéen durant l'Âge du bronze final », dans *Habitats et structures domestiques en Méditerranée occidentale durant la Protohistoire* (Arles, 1989). *Pré-actes*, Aix-en-Provence, 1989, p. 36-40 ; PONS 1994, « L'habitat a Catalunya ».

considérés comme des habitats ouverts possédaient en réalité un fossé ou un talus périmétral, laissés dans l'ombre par une exploration lacunaire et traditionnellement centrée sur l'unité d'habitation.

### *Les villages clos de la dépression centrale de l'Èbre*

Les établissements que les auteurs espagnols appellent habituellement « poblados de calle central », et que j'ai désignés par le terme de villages clos<sup>12</sup>, sont des agglomérations perchées dont l'enceinte est constituée par le mur de fond des cellules d'habitat, lesquelles sont accolées les unes aux autres et réparties autour d'un espace communautaire médian. Les habitations forment ainsi un ensemble compact et solidaire, lié structurellement à l'enceinte (fig. 3). Ces villages clos sont généralement de très petite taille ; leur superficie est toujours inférieure à un demi-hectare, et le plus souvent elle est de l'ordre de 1000 à 2000 m<sup>2</sup>. On observe quelques variations dans leur plan, en fonction du relief : l'espace médian peut prendre, selon les cas, la forme d'une rue ou d'une place. Dans certains cas, les conditions topographiques peuvent réduire le village à une seule rangée de maisons, limitée d'un côté par un mur, de l'autre par un escarpement ou par un affleurement rocheux.

Le petit établissement perché de Genó (Aitona, Lleida) est l'un des exemples les plus anciens et les mieux étudiés de cette forme d'habitat très originale<sup>13</sup>. On trouve là, vers 1100 av. J.-C., l'ébauche d'un village clos à rue axiale, parfaitement ordonné malgré l'exiguïté de ses 700 m<sup>2</sup>, avec deux rangées de cases contiguës se faisant face de part et d'autre d'un espace vide médian. Les exemples de villages clos se multiplient à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, dans la dépression centrale de l'Èbre (Navarre et Aragon), dans la basse vallée du Segre (province de Lleida) et dans le Bas Aragon (province de Teruel)<sup>14</sup>. Au VII<sup>e</sup> siècle, il se répand vers l'est, principalement dans deux directions : au sud-est vers le Bas Èbre, au nord-est vers la haute vallée du Llobregat, où se forme à ce moment ce qu'on a appelé la « culture de Merlés »<sup>15</sup>. Plus tard encore, à l'époque ibérique, des formes de proto-urbanisme dérivées du village clos se développeront dans les plaines côtières de la Catalogne. On assiste donc très clairement à une diffusion radiale à partir d'un foyer situé dans la dépression centrale de l'Èbre.

Tout oppose le village clos aux grands retranchements des plaines côtières et des montagnes qui les bordent : d'un côté des cases bâties sur un soubassement de pierre, agrégées en pâtés de maisons, de l'autre des cabanes en matériaux légers sur poteaux porteurs, isolées les unes des autres ; ici une osmose entre l'enceinte et l'habitat, là une séparation ; ici l'uniformité d'un modèle d'agglomération qui s'impose sans alternative – le village clos –, là une grande diversité des formes d'habitat, de la grotte à l'enceinte fortifiée en passant par la cabane isolée.

<sup>12</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 145.

<sup>13</sup> LÓPEZ CACHERO 1999, « Primeros ensayos ».

<sup>14</sup> La meilleure synthèse sur l'origine du village clos se trouve dans LÓPEZ CACHERO 1999, « Primeros ensayos » ; voir aussi GARDES 2000, « Habitat, sociétés et territoires ».

<sup>15</sup> M. D. MOLAS et E. SÁNCHEZ, « Coneixement actual sobre l'habitat i l'habitació a la Catalunya central », *Cota Zero*, 10, 1994, p. 66.

Le contraste entre ces deux modèles d'habitat fortifié n'est pas seulement typologique et géographique. Il est aussi, en partie, chronologique. Au nord et à l'est, les retranchements fossoyés et les murailles en pierre font leur apparition au Bronze Final III (voire au Bronze Final II récent si l'on retient une date précoce pour Carsac I), sans qu'on leur connaisse de précédents immédiats. Le Midi de la France a certes connu, au Chalcolithique et au Bronze Ancien, une forte tradition de l'habitat ceinturé, mais le hiatus chronologique est trop grand, en l'état du dossier, pour qu'on puisse lier les deux phénomènes.

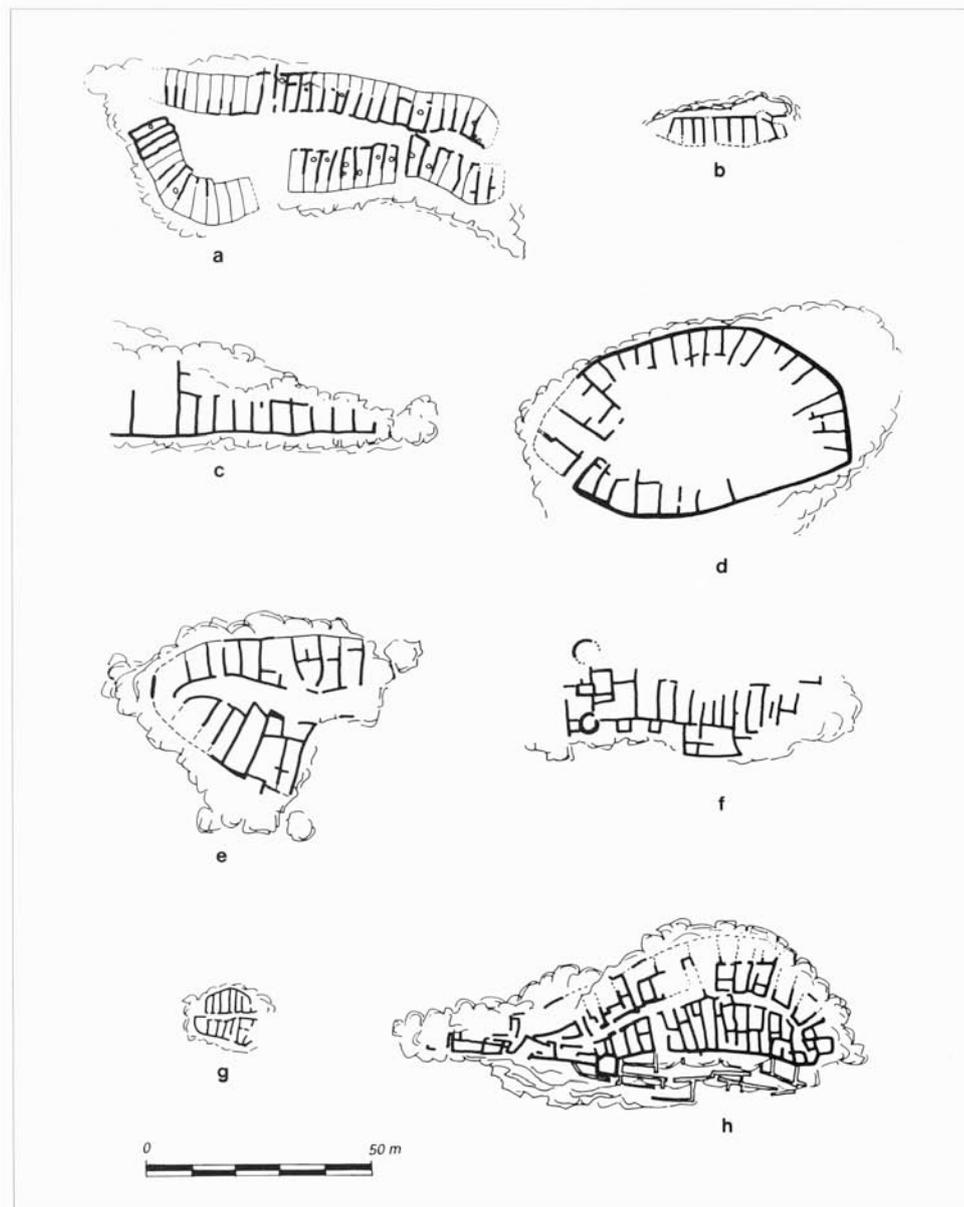


Fig. 3. Villages clos du Bronze Final et du premier âge du Fer. **a** : Cabezo de Monleón (Caspé, Saragosse), IX<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> ; **b** : La Ferradura (Ulldecona, Tarragone), VII<sup>e</sup> ; **c** : Escodinas Bajas (Mazaleón, Teruel), VIII<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> ; **d** : Anseresa (Olius, Lérida), à partir du VII<sup>e</sup> ; **e** : Piuró del Barranc Fondo (Mazaleón, Teruel), VI<sup>e</sup> ; **f** : San Cristóbal (Mazaleón, Teruel), VII<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> ; **g** : La Gessera, (Caseres, Tarragona), VI<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> ; **h** : San Antonio (Calaceite, Teruel), V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup>.

On ne constate pas une telle solution de continuité dans la dépression de l'Èbre, où l'évolution de l'habitat du Bronze Moyen au premier âge du Fer est maintenant bien cernée, notamment grâce aux travaux de José María Rodanés, José Luis Maya et Emili Junyent<sup>16</sup>. Le village clos y apparaît comme le résultat d'une longue gestation. On assiste là, dans les basses vallées du Segre et du Cinca, à toutes les étapes d'une évolution *in situ* qui commence avec des abris sous roche aménagés (Punta Farisa), passe par de petits groupements de maisons adossés à un affleurement rocheux (Masada de Ratón), puis aboutit dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle au schéma concentrique du village clos, le groupe de maisons s'affranchissant complètement de l'appui rocheux et se refermant sur lui-même (Genó).

À propos de cette évolution locale, on ne peut pas éluder la question toujours controversée du lien entre le développement d'un habitat groupé « en dur » dans la vallée de l'Èbre et la tradition, beaucoup plus ancienne, des villages perchés à maisons en pierre du Bronze Valencien. Les points communs sont évidents – mur périmétral, maisons ou cases contiguës – et il est certain que le Bas Aragon et la région montagnaise de Teruel-Albarracín ont pu faire office de passerelle entre les deux aires culturelles. Mais le modèle valencien n'a eu, me semble-t-il, qu'une influence très estompée sur l'habitat de l'Èbre moyen. Plus qu'à des emprunts ou à une filiation directe, je suis tenté de penser à un effet de porosité culturelle qui a pu contribuer à orienter l'évolution de l'habitat catalano-aragonais vers une formule compacte et basée sur le matériau pierre.

Mais revenons à l'évolution du village clos, en nous intéressant de plus près à ses défenses. Jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, elles sont normalement réduites à leur plus simple expression, c'est-à-dire à un mur périmétral qui se confond le plus souvent avec le mur de fond des maisons. La présence de massifs saillants est rare. D'après E. Junyent, il y aurait eu des tours, curvilignes ou vaguement carrées, sur plusieurs sites léridanais du Bronze Final II / III, mais leur datation n'est pas pleinement assurée<sup>17</sup>.

Dans ce panorama, le site d'Els Vilars à Arbeca (Lleida), dont la première enceinte date du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, fait évidemment figure d'exception<sup>18</sup> : par sa taille relativement grande, par ses tours quadrangulaires, et par son glacis de pierres plantées (souvent appelées chevaux de frise). Comment situer une telle fortification par rapport aux deux catégories que je viens de définir ? Si l'on envisage la conception d'ensemble de l'agglomération, les liens sont évidents avec le type du village clos. La structure est nettement centripète, avec des maisons contiguës, adossées au rempart, dont les ouvertures regardent vers la place centrale du village où se trouve une grande citerne (fig. 4) ; ce genre de citerne est caractéristique des habitats groupés de la région depuis le Bronze

---

<sup>16</sup> Résumé et références dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 181-182.

<sup>17</sup> E. Junyent, « Contribució al coneixement de les estructures defensives en els assentaments de la Catalunya Occidental. Bronze Final, Primera Edat del Ferro i Epoca Ibèrica. Estat de la qüestió », dans *Fortificacions – la problemàtica de l'ibèric ple. Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica*. Manresa, 1991, p. 104.

<sup>18</sup> JUNYENT *et al.* 1994, « L'origen de l'arquitectura », p. 83 sq ; ALONSO *et al.* 1998, « Poder, símbol y territorio ».

récent<sup>19</sup>. La taille de l'enceinte, 3500 m<sup>2</sup>, reste dans la fourchette normale des villages clos, même si elle est supérieure à la moyenne.



Fig. 4. Vue aérienne d'Els Vilars, d'après JUNYENT *et al.* (le tracé du fossé est indiqué en rouge).

Face à ces traits qui nous orientent nettement vers le modèle local du village clos, je ne crois pas pour ma part que le caractère singulier des tours et des chevaux de frise rende nécessaire l'hypothèse d'un apport extérieur. L'éventualité d'un courant d'influences transpyrénéennes paraît en tout cas exclue en l'état de nos connaissances, car rien dans les fortifications contemporaines du Languedoc ne peut être utilement comparé aux ouvrages défensifs d'Els Vilars.

Les tours d'Els Vilars sont, en particulier, bien différentes dans leur conception des saillants massifs de la muraille du Cros. Il faudrait plutôt pousser l'enquête du côté des enceintes du Bronze Final de la région de Lérida où, nous l'avons dit, des tours ont été signalées par E. Junyent. La clé du problème est peut-être là. On peut aussi noter que des tours creuses, de forme arrondie, sont connues sur la rive opposée de l'Èbre, dans le Bas Aragon et la Terra Alta, dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle à San Cristóbal de Mazaleón, un peu plus tard à El Calvari de Vilalba dels Arcs et au Tossal Montañés de Valdel tormo<sup>20</sup>, et que des tours quadrangulaires en briques crues sont attestées plus haut dans la vallée de l'Èbre, dès le IX<sup>e</sup> siècle, à Cortes de Navarra<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> JUNYENT *et al.* 1994, « L'origen de l'arquitectura », p. 78.

<sup>20</sup> Voir *infra*, p. 226 sqq.

<sup>21</sup> MUNILLA *et al.* 1996, « La secuencia cronoestratigráfica ».

On pourrait dresser un bilan analogue pour les pierres plantées<sup>22</sup> : les parallèles les plus nets sont dans la péninsule, même s'ils sont plus récents (à partir du VI<sup>e</sup> siècle, d'après des datations qui manquent toutefois d'appuis stratigraphiques). Pour la France, on sait que les chevaux de frise de Pech Maho – les seuls en pierre qui soient connus à ce jour – datent du II<sup>e</sup> âge du Fer. Comme pour les tours, je serais donc enclin à reconnaître dans ce dispositif de défense un patrimoine commun des cultures protohistoriques de la péninsule Ibérique.

On ne peut clore ce chapitre sans poser la question des implications culturelles et socio-économiques de la dualité villages clos / retranchements inorganiques. Faut-il y voir le reflet de deux stratégies différentes dans l'occupation du sol et l'exploitation du milieu ? On a pu écrire que, dans la Catalogne littorale et pré-littorale, « l'absence d'une architecture en dur résulte d'une économie de subsistance basée sur une stratégie agro-pastorale dans laquelle l'élevage reste prédominant », par opposition à « la culture extensive des céréales et des légumineuses qui caractérise les plaines de la Catalogne occidentale », là précisément où s'est développé le modèle du village clos<sup>23</sup>.

L'hypothèse est séduisante, mais elle appelle d'importantes nuances. Il n'est pas douteux que les sites de montagne de Llo et de La Mussara ont été occupés par des communautés d'éleveurs, et que dans des cas semblables la protection du troupeau a dû être le principal motif de la construction d'une enceinte dont les dimensions excèdent très largement les besoins d'un habitat qui du reste n'était peut-être pas permanent. Mais que dire de l'enceinte d'Olèrdola, bâtie en bordure d'une plaine fertile, et surtout de celle de Carsac où le grain était stocké en grande quantité ? Les déterminismes économiques, quels qu'ils soient, ne sauraient suffire à expliquer l'évolution des formes d'habitat ; bien plus décisives, en ce domaine, me paraissent être les traditions culturelles, pour deux raisons essentiellement : parce que l'architecture contribue à travers une multitude de particularismes locaux à l'identification et à l'auto-affirmation de la communauté, et parce qu'elle est fortement conditionnée, dans ses formes mêmes, par les liens symboliques qui caractérisent tout groupe social.

A cet égard, on ne peut manquer d'être frappé par le parallèle qui se dessine entre l'aire nucléaire du village clos et l'aire des nécropoles à empierrement tumulaire de la région du Segre-Cinca et du Bas Aragon, telle qu'on peut la restituer entre le IX<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Dans les deux cas, l'originalité du phénomène tient à l'importance qui est conférée au matériau pierre. La cohérence des choix architecturaux, dans des domaines aussi différents que l'habitat et les pratiques funéraires, trahit la forte personnalité culturelle de cette région qui s'étend sur les deux rives de l'Èbre en amont des cordillères pré-littorales.

---

<sup>22</sup> Cf. MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 223-227.

<sup>23</sup> JUNYENT *et al.* 1994, « L'origen de l'arquitectura », p. 86.

<sup>24</sup> J. LÓPEZ et E. PONS, « Les necròpolis d'incineració tumulària de la zona pirinenca », dans J. Bertranpetit et E. Vives (éd.), *Muntanyes i població. El passat dels Pirineus*, Andorre, 1995, fig. 1.

## L'apparition des enceintes complexes (525-475 av. J.-C.)

La seconde étape que j'ai retenue est la charnière du VI<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles. C'est le moment où des enceintes à plan complexe font leur apparition le long des côtes, à proximité des escales des nations commerçantes de la Méditerranée. Dans la région considérée, seuls les sites de Pech Maho et d'Ullastret ont livré des données relativement précises concernant l'organisation d'ensemble de leurs défenses pendant cette période<sup>25</sup>. Il m'a paru intéressant de confronter dans le détail ces deux fortifications, dont les points communs sont aussi éclairants que les divergences (fig. 5-8). Voyons d'abord les points communs.

- La date de construction. La première phase de l'enceinte de Pech Maho est datée entre 550 et 500 ; elle est donc grosso modo contemporaine de celle d'Ullastret que les données des fouilles anciennes d'Oliva Prat, confirmées par des sondages plus récents, invitent à placer entre 525 et 500<sup>26</sup>.
- L'implantation. Les deux enceintes étaient situées au bord d'un étang, sur un promontoire barré (Pech Maho) ou sur un sommet de colline dont un côté seulement nécessitait de gros travaux de défense (Ullastret). Mais le fait primordial, c'est que Pech Maho était un port, et qu'Ullastret est proche de la côte. C'est sur le littoral, et non dans l'intérieur des terres, que les innovations architecturales vont désormais voir le jour, avant de se diffuser très progressivement sur l'ensemble du territoire catalan et audois.
- L'absence d'une rue du rempart. Dans les deux cas, des maisons sont directement adossées à l'enceinte.
- Des liens étroits avec le commerce grec et plus particulièrement avec Emporion. Ces relations sont attestées à Pech Maho par la fameuse lettre commerciale sur plomb, à Ullastret par la qualité du mobilier et par la proximité d'Ampurias, distant d'une dizaine de kilomètres.

Mais les analogies s'arrêtent là, et on se rend compte qu'elles ne concernent qu'assez indirectement la fortification. C'est en fait dans celle-ci que résident les différences les plus frappantes. L'enceinte de Pech Maho (1,1 ha) est d'abord beaucoup plus petite que celle d'Ullastret (5,2 ha), même en tenant compte du fait que la première enceinte d'Ullastret n'englobait pas, au nord, le secteur dit de l'Isthme. Mais là n'est pas le plus important.

Malgré l'importance de ses ouvrages, le rempart de Pech Maho, tel qu'on peut se le figurer vers 500 (sans les avant-murs, les chevaux de frise et les bastions de la porte), est d'une conception encore très primitive. C'est un double mur à l'appareil grossier, renforcé par des contreforts et par une grande tour saillante (fig. 5). L'ensemble forme une sorte de massif à degrés de six mètres d'épaisseur, précédé par un fossé (fig. 7). Les bâtisseurs de Pech Maho sont restés fidèles au modèle protohistorique du rempart-talus, massif et statique.

La fortification d'Ullastret est radicalement différente dans sa conception (fig. 6). Comme à Pech Maho, il n'est certes pas facile de faire la part entre les additions du second âge du Fer et le noyau primitif. On ne sait pas, en particulier,

---

<sup>25</sup> Voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 363-366 et 374-379, avec l'essentiel de la bibliographie.

<sup>26</sup> MARTÍN ORTEGA 2000, « L'*oppidum* del Puig de Sant Andreu ».

à quoi ressemblait l'appareil du rempart originel, ses parements ayant été complètement reconstruits ou au moins rhabillés aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Les fouilles d'Oliva Prat, complétées par des sondages stratigraphiques récents, fournissent néanmoins assez de repères pour qu'on puisse se faire une idée générale de ce premier état.

Le rempart se présente sous la forme d'un mur simple, non d'un massif composite, et aucun indice de l'existence d'un fossé n'a été signalé (encore que sur ce point il convienne de se montrer prudent). Mais c'est dans la succession régulière de courtines rectilignes et de tours parfaitement rondes, sur le front ouest de l'enceinte (fig. 8), que réside la principale originalité de la fortification d'Ullastret<sup>27</sup>. Ce rythme modulaire, qui suggère l'existence d'un plan régulateur extrêmement précis, systématiquement mis en œuvre dans toutes les parties de la fortification, existe dès l'origine, et suppose l'intervention d'un maître d'œuvre particulièrement expérimenté. L'unité de mesure qui semble avoir été utilisée à Ullastret – un pied d'environ 29,7 cm – est la même qu'on retrouve au IV<sup>e</sup> siècle à Ampurias, sur le front sud de l'enceinte grecque<sup>28</sup>.

Certes, ces analogies métrologiques concernent le IV<sup>e</sup> siècle, et il serait imprudent d'affirmer que les mêmes rapports unissaient déjà vers 500 av. J.-C. les enceintes d'Ullastret et d'Emporion. Mais le rapprochement est assez frappant pour nous obliger à réfléchir sur les conditions dans lesquelles a été conçue et construite l'enceinte d'Ullastret. Non qu'il s'agisse d'une réalisation grecque. Il y a dans cette fortification des détails étrangers aux façons grecques de bâtir, notamment la position des tours rondes qui sont centrées sur l'axe de la muraille. Mais l'influence grecque n'en est pas moins évidente, une influence directe qui suppose des échanges d'informations techniques précises et, pourquoi pas, un apprentissage à Emporion même. Un tel phénomène est sans commune mesure avec ce qu'on observe à Pech Maho où l'architecture reste tout entière indigène, dans sa conception comme dans sa réalisation.

Les relations que les habitants de Pech Maho et d'Ullastret entretenaient avec les Grecs apparaissent donc profondément différentes. Les premiers ne les recherchaient que comme partenaires commerciaux, les seconds avaient trouvé en eux, ne serait-ce que pour l'embellissement et la défense de leur cité – et ce n'est pas peu –, un modèle technologique et culturel.

---

<sup>27</sup> Pour une étude métrologique détaillée de cette enceinte, voir *infra*, chapitre 4.

<sup>28</sup> *Ibid.*

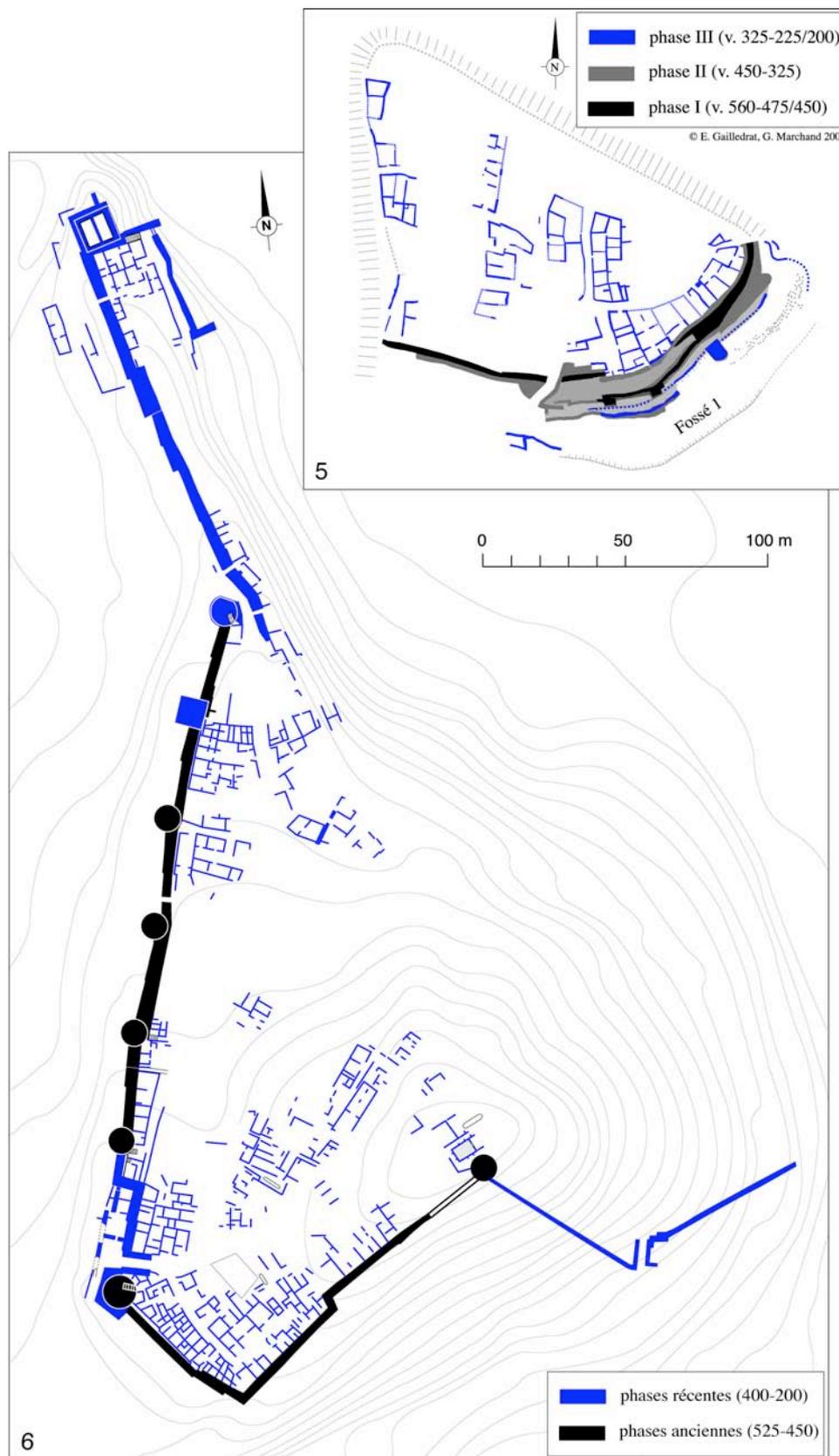


Fig. 5. Pech Maho (Sigean, Aude). Plan d'ensemble des structures fouillées, d'après GAILLEDRAT et MORET 2003. — Fig. 6. Ullastret (Girona). Plan d'ensemble de l'*oppidum*, d'après OLIVA, MALUQUER et MARTÍN (divers plans adaptés).



Fig. 7. Partie médiane du rempart de Pech Maho, vue du sud-est.



Fig. 8. Secteur « Frigoleta » de la muraille d'Ullastret, scandé par les tours rondes de la phase 1.

## Chapitre 2

### MAISONS PHÉNICIENNES, GRECQUES ET INDIGÈNES : DYNAMIQUES CROISÉES EN MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE (DE L'HÉRAULT AU SEGURA)

Chapitre issu d'une communication publiée sous le même titres dans J.-M. LUCE (éd.), *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (Colloque international, Toulouse, 9-10 mars 2001)*, *Pallas*, 58, 2002, p. 329-356. Y ont été ajoutés plusieurs développements d'un article rédigé dans la même période : « *Emporion* et les mutations de l'architecture ibérique au premier âge du Fer », *Zephyrus*, 53-54, 2000-2001, p. 379-391. La bibliographie n'a pas été mise à jour.

Strabon écrit à propos de deux villes de la Bétique, *Mainakê* et *Malaka*, vraisemblablement d'après Posidonius : « les vestiges qui subsistent de la première sont ceux d'une ville grecque, tandis que Malaka est phénicienne par son plan, *tôi schêmati* » (III 4, 2). Il est frappant de constater que le souvenir de deux traditions architecturales bien différenciées, l'une phénicienne, l'autre grecque, s'était conservé dans le sud de l'Espagne jusqu'au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. : preuve que les greffes tentées en Extrême Occident par ces deux peuples, entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, avaient eu un succès et un impact durables. Mais Strabon ne s'est pas donné la peine d'expliquer en quoi un plan de ville pouvait être qualifié de grec ou de phénicien. L'archéologie peut-elle nous aider à interpréter ce passage ? Dans le cas précis de Malaga et de Mainakê, la réponse est malheureusement négative. On ne connaît de Malaga phénicienne que quelques tronçons de murs isolés atteints dans des sondages profonds, et l'on ignore où se trouvait cette Mainakê dont l'existence même est révoquée en doute par certains archéologues, au motif que les Grecs n'auraient jamais fondé d'établissements durables en Andalousie. Des éléments de réponse existent néanmoins, mais c'est dans d'autres régions de l'Occident, en Languedoc et en Espagne orientale, que nous devons les chercher.



Fig. 1. Carte de situation des principaux sites mentionnés dans le texte.

Les maisons d'époque archaïque du sud de la France et de l'est de l'Espagne ont déjà fait l'objet d'études remarquables, mais sans jamais être examinées ensemble. Il m'a semblé que cette perspective commune pouvait contribuer à une meilleure compréhension d'évolutions qui dépassent un cadre strictement régional<sup>1</sup>. Je n'ai pas voulu d'ailleurs (ni n'aurais pu) être exhaustif ; je me suis contenté d'effectuer des coups de sonde dans les secteurs les mieux explorés et sur les sites les plus représentatifs. Compte tenu de l'ampleur du dossier, je ne pourrai m'intéresser qu'à certains aspects de la maison. Je laisserai presque complètement de côté la question des aménagements intérieurs et des différences de fonction entre les différents espaces d'une même unité d'habitation. Je ne pourrai pas non plus toujours tenir compte de l'environnement de la maison, et notamment de son insertion dans la trame de l'agglomération. En somme, j'ai choisi un point de vue intermédiaire, à mi-chemin entre l'étude fine des pratiques domestiques et la vision large des schémas d'urbanisme.

L'idée qui a guidé cette étude est que les progrès des modes architecturaux et des innovations techniques ne s'expliquent pas tous, dans ces régions, par des influences méditerranéennes s'exerçant, de façon unidirectionnelle, de la côte vers l'intérieur des terres. Les échanges transversaux qui n'ont cessé d'irriguer le monde indigène de part et d'autre des Pyrénées ont eu une part non moins décisive dans l'évolution de l'habitat, à tel point que la compréhension diachronique de certains phénomènes architecturaux ne peut se faire qu'à condition d'inverser le sens du courant d'influence supposé, en admettant que les peuples indigènes de l'intérieur (en particulier, nous le verrons, ceux du bassin de l'Èbre) ont pu jouer en la matière un rôle de protagonistes.

### **Le Languedoc occidental**

Dans le Languedoc occidental comme dans tout le sud de la France, il n'existe presque aucune tradition d'architecture en pierre ou en brique, ni de maisons agglutinées formant des blocs, avant le VI<sup>e</sup> siècle. À la fin de l'âge du Bronze et dans les premiers moments de l'âge du Fer, on pratique en Languedoc une architecture en torchis à armature de poteaux porteurs, sur des plans très mal connus qui présentent parfois des parties arrondies<sup>2</sup>. Ces cabanes en matériaux légers, parfois semi-excavées, sont regroupées selon des dispositions qui semblent irrégulières et très espacées ; mais à la vérité il n'a jamais été possible, sur aucun site languedocien, de mettre au jour un ensemble significatif formé par plusieurs habitations contemporaines.

---

<sup>1</sup> Pour ne prendre qu'un exemple, si l'on se place du point de vue des échanges avec les Grecs, on oublie trop souvent que l'embouchure de l'Aude était deux fois plus proche d'Emporion que celle de l'Èbre, et que les Pyrénées n'ont jamais constitué un obstacle aux échanges entre les peuples des régions littorales (cf. GAILLEDROT 1997, *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault*, et GUILAINE et PY 2000, « Les relations méditerranéennes »).

<sup>2</sup> L. CAROZZA, « À la source du Premier Âge du fer languedocien », dans *Mailhac et le premier Âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Lattes, 2000, p. 11-12.

Une exception mérite d'être signalée. Dans l'enceinte de hauteur de Malvieu (Saint-Pons de Thomières, Hérault), des fouilles récentes ont mis au jour plusieurs pièces contiguës à murs porteurs, de plan quadrangulaire, adossées à un rempart en pierre sèche, le tout datant du Bronze Final III b<sup>3</sup>. Bien que cette découverte soit de nature à remettre en question bon nombre d'idées reçues sur l'évolution des formes d'habitat dans le sud de la France pendant la transition Bronze-Fer, il ne s'agit encore que d'un cas isolé, relevant d'un domaine géographique et culturel assez particulier, celui du Haut Languedoc, à une cinquantaine de kilomètres des côtes méditerranéennes. Des dispositifs semblables existaient-ils à la même époque dans les collines bordant la plaine littorale ? C'est une éventualité qui ne peut plus être écartée *a priori*, même si pour le moment aucun indice ne vient l'étayer.

Quoi qu'il en soit, de profonds changements apparaissent sur le littoral languedocien entre 550 et 500, et dans l'intérieur des terres à partir de 475 / 450. On voit alors se généraliser les constructions à murs porteurs et l'emploi de la brique crue moulée, en même temps qu'apparaissent des maisons à cloisons intérieures et à murs mitoyens. Ces mutations ont été généralement expliquées par l'influence directe ou diffuse des nations qui fréquentaient le littoral languedocien depuis la fin du VII<sup>e</sup> siècle : Étrusques, Phéniciens et surtout Grecs. Il est évident que ces contacts, surtout au VI<sup>e</sup> siècle, jouèrent un rôle capital dans la transformation des formes d'habitat. Mais la question est plus complexe qu'il n'y paraît. Pour s'en convaincre, on commencera par examiner le cas emblématique de la maison dite grecque de La Monédière (fig. 2 a).

D'après André Nickels, un « habitat de type grec », témoin d'une « tentative de mainmise sur l'arrière-pays », aurait été mis en place dans le dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle sur le site de La Monédière (Bessan, Hérault), à 6 km de la mer, par une communauté grecque installée à Agde<sup>4</sup>. Brièvement résumés, les arguments de Nickels sont les suivants<sup>5</sup>. En premier lieu, la technique de construction très originale de la maison A (phase Bessan II, 540-500), en briques crues moulées reposant en fondation sur un radier de cailloux, diffère radicalement des cloisons de torchis et de clayonnage habituellement rencontrées sur les sites indigènes contemporains ; de plus, les adobes de Bessan se rapprocheraient du module lydien (45 x 30 cm), largement répandu dans la Grèce archaïque. En second lieu, le plan absidial de la maison A, tenu pour étranger au patrimoine architectural local, peut être mis en rapport avec une importante série de parallèles grecs des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Enfin, Nickels souligne le contraste existant entre cette maison singulière, cette « maison grecque »<sup>6</sup>, et les cabanes « d'une conception technique primitive » qui lui succèdent entre 500 et 450 (phase Bessan III).

<sup>3</sup> Information aimablement fournie par Alexis Gorgues, qui dirige depuis 2000 les fouilles de Malvieu.

<sup>4</sup> NICKELS 1989, « La Monédière », p. 118.

<sup>5</sup> NICKELS 1976, « Les maisons à abside » ; *id.*, 1989, « La Monédière ».

<sup>6</sup> NICKELS 1989, « La Monédière », p. 118.

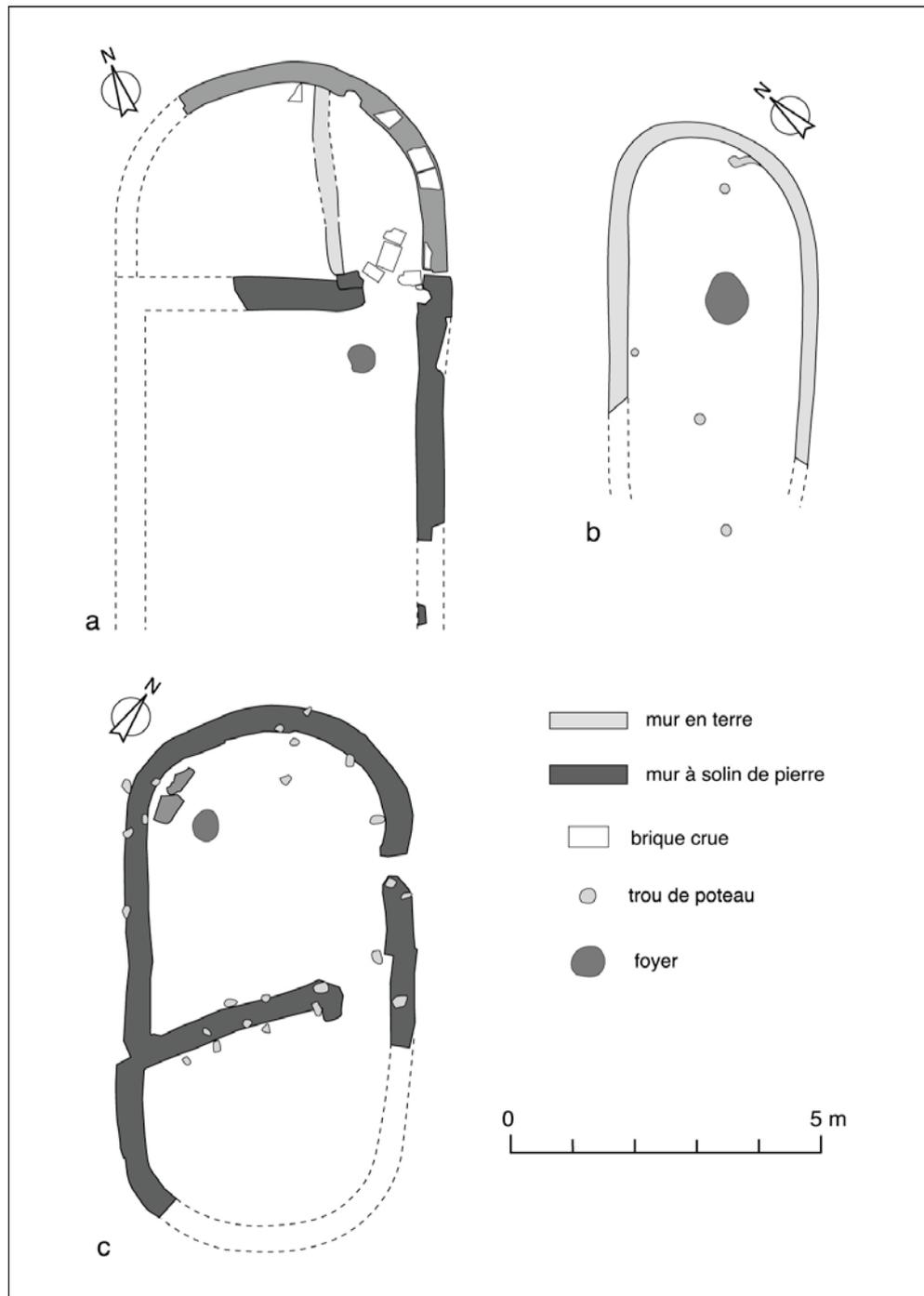


Fig. 2. **a** : Maison A de La Monédière à Bessan (540-500), d'après A. NICKELS ; **b** : cabane de La Monédière (500-475), d'après A. NICKELS ; **c** : maison de Gailhan (500-450), d'après B. DEDET.

Cette interprétation a longtemps fait autorité ; aujourd'hui encore, elle est acceptée par la majorité des archéologues travaillant sur l'âge du Fer languedocien<sup>7</sup>, avec parfois quelques nuances<sup>8</sup>. Pourtant, Bernard Dedet avait présenté peu de temps après la publication de l'article posthume de Nickels des éléments nouveaux qui rendaient nécessaire un réexamen du problème<sup>9</sup>. Il notait d'abord que la maison à abside est bien attestée au premier âge du Fer en milieu indigène, dans des secteurs non soumis à une influence grecque directe. Aux exemples cités par B. Dedet, tous situés assez loin à l'intérieur des terres – Gailhan dans le Gard (fig. 2 c), La Malène en Lozère, Palaminy en Haute-Garonne –, on ajoutera maintenant les maisons du Traversant à Mailhac (Aude), datées par Éric Gailledrat de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Toutes ces maisons sont bâties en torchis sur poteaux porteurs et relèvent à l'évidence d'une tradition architecturale purement indigène. B. Dedet avait aussi fort justement noté<sup>11</sup> l'ambiguïté de la terminologie d'André Nickels qui, réservant l'appellation abside à la maison de Bessan II, parlait pour la « cabane indigène » de Bessan III d'un « petit côté légèrement courbe », alors que la courbure est aussi prononcée dans les deux bâtiments (fig. 2 b). Ce choix de vocabulaire accentue abusivement une différence qui ne réside pas dans le plan, mais seulement dans le matériau (torchis au lieu des briques crues<sup>12</sup>) et dans les dimensions (plus petites à Bessan III).

D'autres arguments peuvent être produits, qui affaiblissent encore l'hypothèse d'une origine hellénique. Les maisons à absides grecques appartiennent, dans leur très grande majorité, à des périodes plus anciennes. En Grèce même, ce type de maison est en déclin à partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle, et il devient franchement

---

<sup>7</sup> Chr. OLIVE et D. UGOLINI, « Les habitats entre l'Orb et l'Hérault (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.) », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 16, 1993, p. 61 ; CHAZELLES 1995, « Les origines », p. 50 ; D. GARCIA, « Le territoire d'Agde grecque et l'occupation du sol en Languedoc central durant l'âge du Fer », dans *Sur les pas des Grecs en Occident* (Etudes Massaliètes, 4), Paris et Lattes, 1995, p. 143.

<sup>8</sup> E. GAILLEDRAT (1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 241-242) utilise de prudents guillemets pour évoquer des « maisons grecques » ; M. PY (1996, « Les maisons protohistoriques », p. 254, n. 87) reconnaît l'existence de formes similaires dans le monde indigène, mais défend la spécificité d'un site « à forte acculturation méditerranéenne », la proximité du site d'Agde, fréquenté alors par les Phocéens, rendant acceptable à ses yeux l'idée d'un « emprunt ».

<sup>9</sup> DEDET 1991, « Une maison à absides », en particulier p. 50-53.

<sup>10</sup> E. GAILLEDRAT, P. POUPET et H. BOISSON, « Nouvelles données sur l'habitat protohistorique de Mailhac (Aude) au premier âge du Fer (VII<sup>e</sup> - V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », dans *L'habitat protohistorique de Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19), Girona, 2000, p. 176 et fig. 4 : quatre maisons à absides partiellement conservées, au pied de la colline de Mailhac.

<sup>11</sup> DEDET 1991, « Une maison à absides », p. 50, n. 24.

<sup>12</sup> La question du matériau de construction de la « cabane » de Bessan III est d'ailleurs à revoir. Nickels dit y avoir trouvé, « en réemploi », une brique entière provenant de la maison antérieure (NICKELS 1976, « Les maisons à abside », p. 104). Cette interprétation est peu vraisemblable. L'adobe est un matériau trop bon marché et trop facile à fabriquer pour qu'on se donnât la peine de s'en procurer en allant fouiller dans les ruines d'un bâtiment arasé jusqu'aux fondations et dont il ne restait rien de visible, puisqu'il était occulté par des remblais. Il paraît plus raisonnable de penser que cette brique appartenait à la cabane elle-même, ou à quelque bâtiment voisin contemporain.

résiduel au VI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. En Occident, la maison rectangulaire est, dès l'origine, la forme d'habitat normale sur les sites coloniaux, en particulier – ce qu'on ignorait encore à l'époque de la fouille de Bessan – dans les phases de construction initiales de Marseille et d'Emporion<sup>14</sup>, qui sont les colonies grecques les plus proches d'Agde et de Bessan.

Ensuite, il n'est pas exact de parler d'un format lydien à propos des rares briques crues conservées entières de la maison A de Bessan<sup>15</sup>. Leur longueur et leur largeur (42 à 44 cm x 32 à 33 cm) sont dans un rapport de 4/3, alors que dans la brique lydienne canonique – connue par de nombreux exemples en Grèce et en Étrurie – la longueur vaut strictement une fois et demie la largeur. En outre, on verra tout à l'heure que les Grecs n'ont pas été les seuls en Méditerranée occidentale à maîtriser précocement cette technique. Et j'ajouterai, par parenthèse, qu'il n'est pas sûr que toute la maison fût bâtie en brique. La description très précise de Nickels permet d'observer que des briques n'ont été retrouvées que dans l'abside, sur un lit de petits galets qui est très différent du soubassement de moellons de basalte des murs droits de la partie centrale (fig. 2a)<sup>16</sup>. On peut même se demander si cette abside n'était pas une partie adventice du bâtiment ; il s'agit en tout cas d'une structure secondaire, moins épaisse que le mur nord de la pièce centrale quadrangulaire auquel elle s'adosse (40 cm d'épaisseur pour le mur d'adobes de l'abside, 56 cm pour le mur de moellons de la pièce centrale). Cette structure centrale quadrangulaire comportait-elle une élévation en adobes, au-dessus d'un solin de pierre ? C'est possible, mais ce n'est pas un fait démontré.

Élargissons un peu le débat. L'interprétation d'André Nickels implique que l'installation grecque à Bessan fut une expérience sans lendemain, comme si ce site était retombé dans l'ornière de sa destinée barbare après un intermède grec de moins d'un demi-siècle, comme si le modèle offert par ces résidents temporaires n'avait laissé aucun ferment durable dans la société indigène. Pourtant, l'étude du mobilier montre que, si on laisse en suspens le cas particulier des amphores, il n'y a pas de différence fondamentale entre la vaisselle de la phase Bessan II (celle des « maisons grecques », 540-500) et celle de la phase Bessan III (celle des cabanes « rudimentaires », 500-475)<sup>17</sup>. La proportion de céramique non tournée est similaire, et celle des vases tournés à pâte claire augmente même après 500. Quant à la vaisselle fine d'origine attique, elle est infime (moins de 1 %) dans les deux phases<sup>18</sup>.

<sup>13</sup> Vue d'ensemble commode dans F. PESANDO, *La casa dei Greci*, Milan, 1989, p. 18-40.

<sup>14</sup> Pour Marseille, voir HERMARY *et al.* 1999, *Marseille grecque*, p. 49-51 ; pour Emporion, AQUILUÉ *et al.* 2002, « Nuevos datos ».

<sup>15</sup> Comme supposait NICKELS, 1976, « Les maisons à abside », p. 126.

<sup>16</sup> NICKELS 1976, « Les maisons à abside », p. 103.

<sup>17</sup> NICKELS 1989, « La Monédière », p. 115, fig. 50 ; ces similitudes sont soulignées par E. GAILLEDROT : « le panorama typologique [de la phase III] ne diffère guère de celui des phases antérieures » ; en ce qui concerne la céramique de cuisine, « la continuité est très nette » (1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 242).

<sup>18</sup> 0,17 % entre 540 et 500, 0,76 % entre 500 et 475. D. UGOLINI et C. OLIVE se sont étonnés avec raison de cette quasi absence de céramique attique dans un contexte tenu pour grec (« La céramique attique de Béziers (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.) », dans *Sur les pas des Grecs en Occident* [Etudes Massaliètes, 4], Paris et Lattes, 1995, p. 249).

Pourquoi donc a-t-on pu parler d'un faciès grec à propos de la phase II ? Sans doute à cause de l'existence d'un niveau intermédiaire, postérieur à la destruction de la maison A, qui a livré un important lot d'amphores dont les trois quarts sont grecques<sup>19</sup>. Ce fait appelle deux commentaires. D'abord une évidence : en tant que produits commerciaux, les amphores ne nous renseignent pas sur l'identité d'une population, mais sur ses activités économiques et sur ses relations avec d'autres communautés. Leur présence, même massive, ne peut être tenue pour preuve d'une implantation grecque durable (ou alors il faudrait voir des Italiens installés sur tous les sites gaulois de La Tène finale ayant livré des amphores italiques en nombre !). Le hasard a voulu que les fouilleurs soient tombés sur un dépotoir où se sont accumulés les débris d'amphores grecques et étrusques reçues au fil des ans dans une agglomération indigène qui semble avoir été grande consommatrice de produits importés, voilà tout.

D'autre part, et c'est le plus important, ce dépôt d'amphores s'est constitué pour l'essentiel<sup>20</sup> après la destruction de la maison à abside ; il ne peut donc rien nous apprendre sur ses habitants, ni sur le contexte économique de sa construction. Relisons le compte rendu très précis d'André Nickels : le matériel céramique attribuable avec certitude à la maison A se limite, en tout et pour tout, à six vases, tous en céramique grise monochrome<sup>21</sup>. De toute évidence, un mobilier aussi réduit n'autorise aucune hypothèse sérieuse quant à l'origine ou au degré d'acculturation des habitants de la maison<sup>22</sup>.

En somme, la maison A de Bessan témoigne d'une innovation technologique à l'échelle régionale (la brique crue), mais en aucun cas d'un changement profond dans la conception de l'habitat, puisqu'elle conserve le caractère essentiel de l'architecture indigène de la transition Bronze-Fer languedocienne, à savoir l'existence d'unités d'habitation séparées, non agglomérées, et au moins partiellement curvilignes.

Si l'on peut parler d'un cas exceptionnel – exception qu'il faut d'ailleurs relativiser en rappelant qu'en Languedoc les fouilles de maisons du VI<sup>e</sup> siècle se comptent sur les doigts d'une main –, c'est parce que l'utilisation de la brique crue est ici dissociée d'une autre innovation qui l'accompagne normalement en Languedoc occidental, à savoir l'agglutination des maisons en blocs plus ou moins réguliers et, partant, la généralisation du plan quadrangulaire. On est donc amené à conclure que la forme absidiale de la maison de Bessan n'est pas due à une influence extérieure, mais au maintien d'une modèle d'organisation villageoise à structure disjointe, non agglomérée : c'est, en quelque sorte, un signe de conservatisme.

---

<sup>19</sup> NICKELS 1976, « Les maisons à abside », p. 114-116 ; *id.*, 1989, « La Monédière », p. 115.

<sup>20</sup> A. Nickels a signalé que certains tessons d'amphore recueillis pendant la fouille appartenaient peut-être à la couche d'occupation de la maison, mais que compte tenu des risques de contamination entre les strates, il avait pris le parti d'attribuer en bloc toutes les amphores à la phase postérieure (NICKELS 1976, « Les maisons à abside », p. 113 ; *id.*, 1989, « La Monédière », p. 83).

<sup>21</sup> NICKELS 1976, « Les maisons à abside », p. 113.

<sup>22</sup> En particulier, on ne saurait tirer argument de l'absence de céramique non tournée : la base statistique est insuffisante. Quant à la céramique grise monochrome, c'est une catégorie qu'on retrouve à cette époque sur de nombreux sites indigènes du Languedoc.

Quant à l'origine de la technique de l'adobe, on connaît trop mal l'évolution de l'habitat entre Aude et Hérault au VI<sup>e</sup> siècle pour faire la part exacte entre l'influence grecque et une influence ibérique relayée par le Languedoc occidental<sup>23</sup>. Cette dernière ne doit pas être sous-estimée, compte tenu de la montée en puissance des échanges entre le Languedoc et l'Ibérie méditerranéenne, qui intervient précisément à l'époque de la construction de la maison A de Bessan, comme en font foi l'abondance des importations de céramique ibérique en Languedoc occidental à partir des années 550-525<sup>24</sup>, la diffusion de part et d'autre des Pyrénées, pendant la même période, d'éléments de parure métalliques caractéristiques<sup>25</sup>, mais aussi une certaine similitude entre la maison de Bessan et une maison forte du tout début du VI<sup>e</sup> siècle, récemment fouillée à Vilalba dels Arcs (Tarragone), dont nous reparlerons plus loin.

En dehors de Bessan, on sait encore très peu de choses sur les maisons languedociennes de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Les mieux connues sont les maisons archaïques de La Moulinasse et de Pech Maho, qui se distinguent nettement de celle de Bessan par leur plan quadrangulaire. À La Moulinasse (Salles d'Aude)<sup>26</sup>, un sondage a mis au jour une maison presque entière (fig. 3 c) et quelques vestiges de la maison voisine, partiellement accolée à la première mais sans mur mitoyen ; à Pech Maho (Sigean)<sup>27</sup>, vers la même date, plusieurs maisons mitoyennes forment un bloc le long du rempart (fig. 3 b). En dépit d'une organisation d'ensemble qui semble différente (relativement lâche à La Moulinasse, plus compacte à Pech Maho), les similitudes sont frappantes : plan rectangulaire allongé, sans division interne (hormis un petit vestibule à l'avant de

---

<sup>23</sup> Si j'ai moi-même évoqué l'éventualité d'un rapport – évidemment indirect – de l'architecture de Bessan avec le monde ibérique (P. MORET, « Alguns aspectes del desenvolupament de l'habitat organitzat a l'àrea ibèrica », *Cota Zero*, 10, 1994, p. 20), c'est à propos des briques crues, et non pas à propos du plan absidial comme le laisse entendre M. PY (1996, « Les maisons protohistoriques », p. 254, n. 87). Cela dit, je reconnais bien volontiers que l'argument que j'avais avancé à l'époque – l'abondance des jarres de type ibéro-languedocien à Bessan entre 540 et 500 – est dénué de pertinence, ne serait-ce que parce que la proportion indiquée par Nickels (43 % de la vaisselle hors amphores) concerne le nombre de fragments, non le nombre de vases qui devait être beaucoup plus faible (de l'ordre de 5 % selon E. GAILLEDRAT (1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 243).

<sup>24</sup> GAILLEDRAT 1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 89-129 ; des jarres pithoïdes importées, d'origine ibérique, sont signalées à Bessan même : *ibid.*, fig. 26, 3 et fig. 30, 1 et 4.

<sup>25</sup> En particulier les agrafes de ceinture à crochets et décor de grènetis : cf. GAILLEDRAT 1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 253-255, et GUILAINE et PY 2000, « Les relations méditerranéennes », p. 423, qui parlent à ce propos de « grande province culturelle » et de « communauté catalano-languedocienne ».

<sup>26</sup> M. PASSELAC, « Une maison de l'habitat protohistorique de la Moulinasse, à Salles d'Aude (VI<sup>e</sup> s. av. n. è.) », dans *Sur les pas des Grecs en Occident* (Etudes Massaliètes, 4), Paris et Lattes, 1995, p. 173-192. La Moulinasse est un éperon barré d'environ un hectare de superficie, qui n'a fait l'objet que d'explorations limitées ; la maison publiée par Michel Passelac a été construite entre 550 / 530 et 500.

<sup>27</sup> Je m'appuie ici sur les premiers résultats d'un projet collectif sur Pech Maho, dirigé par Eric Gailledrat. Les structures d'habitat partiellement fouillées par Y. Solier dans le secteur de la « terrasse d'évolution », entre 1959 et 1969, sont des maisons à solin de pierre et parois mitoyennes ; on peut raisonnablement supposer que leur extrémité sud, non reconnue, étaient adossées au rempart. Leur mise en place n'est pas antérieure à 525, d'après la révision récente du mobilier des fouilles (information E. Gailledrat).

la maison de La Moulinasse), superficie utile de 30 m<sup>2</sup> à La Moulinasse, superficies restituées de 18 à 30 m<sup>2</sup> à Pech Maho.

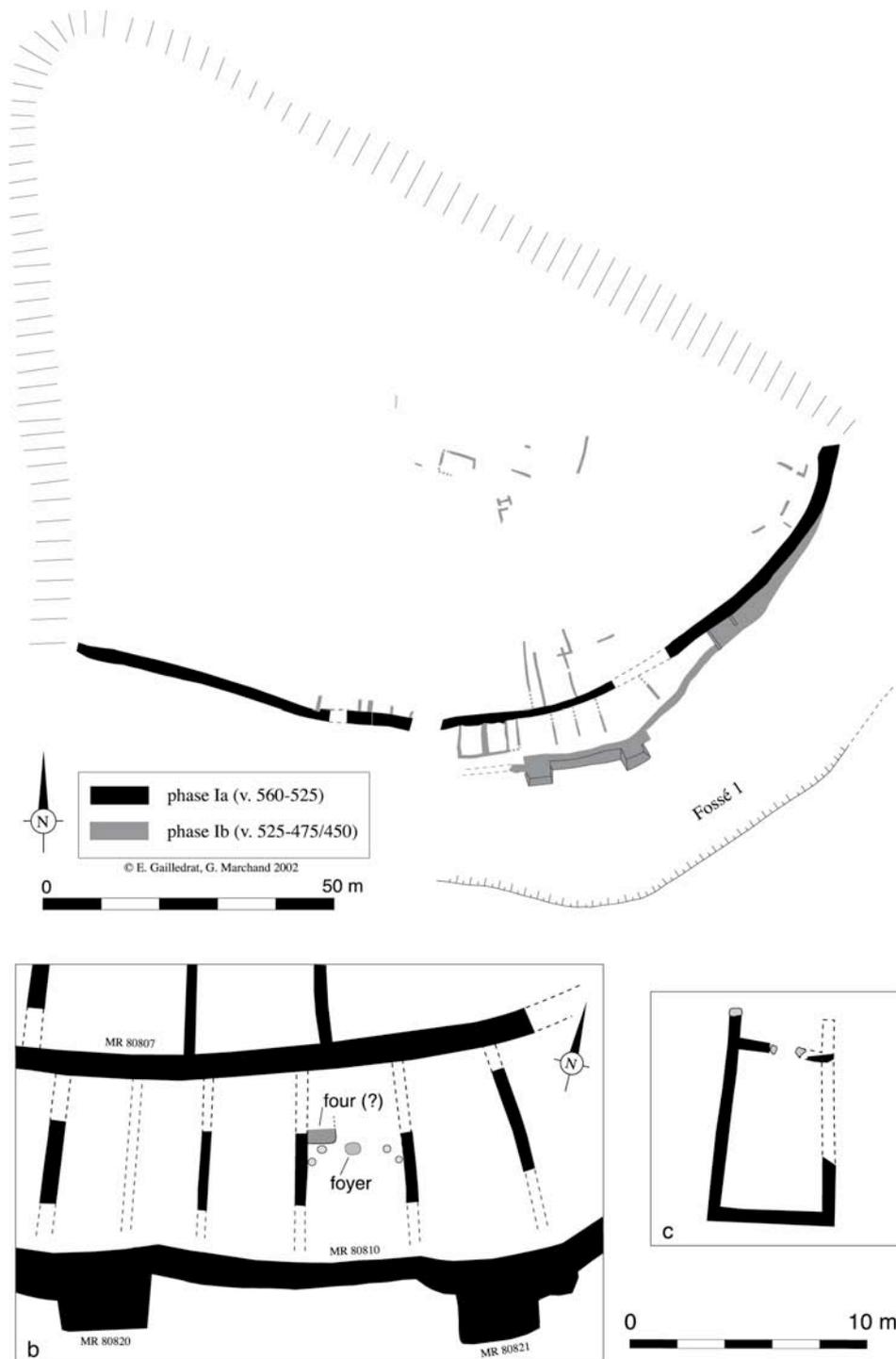


Fig. 3. **a** : Le site de Pech Maho à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, d'après E. Gailledrat dans GAILLEDRAT et MORET 2003 ; **b** : maisons de la fin du VI<sup>e</sup> siècle à Pech Maho (Sigean), d'après Y. Solier (modifié, MORET 2002) ; **c** : maison de La Moulinasse (Salles d'Aude), d'après PASSELAC.

Tout compte fait, c'est bien à Pech Maho, et non à Bessan, que se situe la mutation décisive. La brique moulée et standardisée, mise en œuvre sur un solide solin de pierre, n'est ici qu'une innovation parmi d'autres. Le plus important, c'est sans nul doute le choix d'un plan rectangulaire simple qui permet d'insérer la maison, considérée dès lors comme une cellule formant partie d'un ensemble et non plus comme un tout indépendant, dans un projet cohérent d'aménagement de l'habitat. D'où vient ce schéma ? Il ne faut sans doute pas chercher un modèle unique. Trois facteurs, me semble-t-il, doivent être pris en considération. On devra d'abord tenir compte du fait que l'alignement contre un rempart d'une rangée de maisons mitoyennes en pierre n'est pas une complète nouveauté en Languedoc, comme nous l'avons signalé plus haut à propos des fouilles de Malvieu. En second lieu, des similitudes existent, comme on verra, avec la disposition des maisons du premier établissement grec de la *palaia polis* d'Emporion. On se rappellera à ce propos la lettre sur plomb du début du V<sup>e</sup>, trouvée précisément à Pech Maho, qui fait état de transactions commerciales impliquant des Grecs d'Emporion<sup>28</sup>. Enfin, il ne faut pas oublier la composante ibérique de la population qui s'est installée à Pech Maho vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, composante bien attestée dans la même lettre sur plomb par le nom typiquement ibère de plusieurs individus cités comme témoins et garants de la transaction, sans parler des inscriptions en langue ibère gravées sur de la vaisselle de table ou sur des amphores aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles<sup>29</sup>. Ces diverses influences se sont probablement combinées à Pech Maho, site portuaire ouvert sur l'extérieur, dans des proportions d'autant plus difficiles à démêler que, comme nous allons le voir, l'architecture grecque de la *palaia polis* d'Emporion présentait bien des points communs avec certaines réalisations des cultures indigènes proto-ibériques.

### La Catalogne et la vallée de l'Èbre

La situation est plus complexe et plus contrastée dans le nord-est de l'Espagne qu'en Languedoc, du fait de la coexistence de deux conceptions différentes de l'habitat groupé, à partir de la fin de l'âge du Bronze<sup>30</sup>. Sur le littoral de la Catalogne, jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle dans le sud (province de Tarragone) et jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle dans le nord, on ne trouve que des villages à structure non agglutinée, regroupant un nombre généralement réduit de cabanes ovales ou oblongues bâties en matériaux légers<sup>31</sup>. Au contraire, dans la dépression centrale de l'Èbre, il existe depuis le Bronze moyen (entre 1600 et 1300 av. J.-C.) des

<sup>28</sup> H. RODRÍGUEZ SOMOLINOS, *Inscriptiones graecae antiquissimae Iberiae (IGAI)*, dans *Testimonia Hispaniae antiqua II A*, Editorial Complutense, Madrid, 1998, p. 350-353.

<sup>29</sup> J. UNTERMANN, *Monumenta Linguarum Hispanicarum, II : Die Inschriften in iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden, 1980.

<sup>30</sup> Voir le chapitre précédent, à compléter en ce qui concerne la Catalogne avec les nombreuses données réunies dans BELARTE 1997, *Arquitectura domèstica*.

<sup>31</sup> PONS 1994, « L'habitat a Catalunya ». Dans la dépression pré-littorale, entre le Llobregat et le Tordera, les maisons à murs porteurs en pierre n'apparaissent pas avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle (J. FRANCÉS, « Características y evolución de los hábitats de la primera Edad del Hierro en la depresión prelitoral catalana », dans *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Languadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Girona, 2000, p. 39).

maisons quadrangulaires à solin de pierre et élévation en terre<sup>32</sup>, et depuis le début du Bronze final des villages à maisons mitoyennes regroupées en rangées ou en blocs, souvent de part et d'autre d'une rue ou d'une place médiane.

*La maison des villages clos de la vallée de l'Èbre : évolution et diffusion d'une architecture indigène*

J'ai évoqué plus haut le type architectural du village clos du point de vue de l'enceinte et de l'organisation d'ensemble de l'habitat groupé<sup>33</sup>. Né à la fin de l'âge du Bronze dans la dépression centrale de l'Èbre, il réunit dès le passage du XII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup> les éléments qui constitueront la base de l'architecture domestique du nord-est de la péninsule pendant tout l'âge du Fer (fig. 4, et *supra* p. 15, fig. 3) : des cases contiguës, groupées en deux rangées autour d'un espace de circulation médian ; des constructions à murs porteurs, en pierre ou en adobes selon les ressources du lieu ; pas ou peu de cloisonnements internes (au plus, un seul mur de refend par case) ; des aménagements intérieurs se répétant presque à l'identique dans la plupart des cases : foyer, banquette basse, emplacements pour des vases de stockage. Cette forme d'habitat est omniprésente dans la moyenne vallée de l'Èbre dès la transition Bronze-Fer, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle entre la Navarre à l'ouest, Lérida au nord-est et Caspe au sud-est, puis à partir du VII<sup>e</sup> siècle dans le sud du Bas Aragon.



Fig. 4. Vue aérienne du village clos d'El Vilars (Arbeca), d'après JUNYENT *et al.*

<sup>32</sup> Références dans GARDES 2000, « Habitat, sociétés et territoires », p. 76.

<sup>33</sup> *Supra*, p. 14. Sur les formes les plus anciennes du village clos, voir surtout LÓPEZ CACHERO 1999, « Primeros ensayos ».

<sup>34</sup> C'est la date de construction du village clos de Genó, dans la province de Lérida (LÓPEZ CACHERO 1999, « Primeros ensayos »).

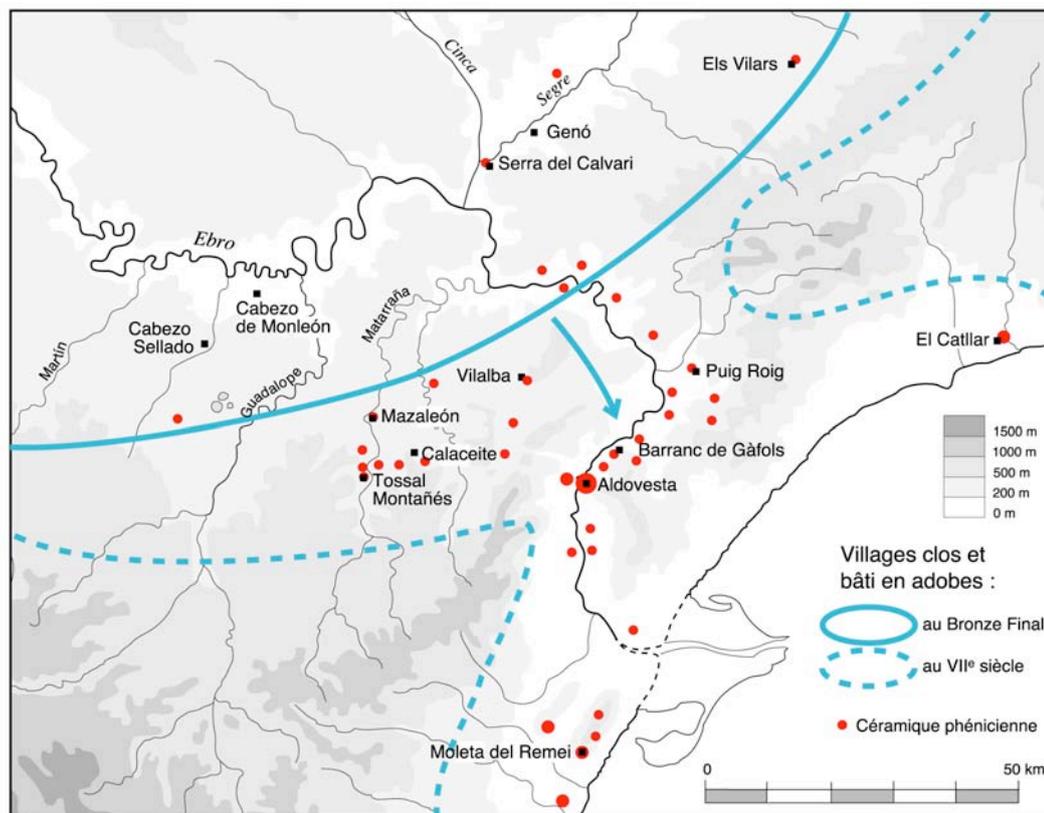


Fig. 5. Diffusion du village clos et de la construction en adobes dans la basse vallée de l'Èbre au début de l'âge du Fer.

La fixation très précoce, dans ces régions de l'intérieur, du type du village clos va de pair avec une maîtrise également ancienne de la construction en briques crues moulées. On sait en effet que l'apparition et la diffusion de cette technique ne résultent pas, en Espagne, d'un emprunt aux Grecs ou aux Phéniciens ; il s'agit, au moins dans certaines régions, d'une élaboration locale<sup>35</sup>. Dans la vallée de l'Èbre, l'adobe est attestée à la fin du Bronze moyen au Cabezo Sellado (Alcañiz, Teruel), dans une phase d'occupation qui se situe, d'après plusieurs datations <sup>14</sup>C calibrées, entre le XV<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. À Cortes de Navarra, elle apparaît au X<sup>e</sup> siècle dans le niveau P.IV (fig. 6)<sup>37</sup>.

Avec un retard d'un siècle environ sur le Bas Aragon, la basse vallée de l'Èbre connaît à son tour, entre 650 et 600, les mutations que nous venons de décrire (fig. 5). Ce phénomène a été particulièrement bien observé au Barranc de Gàfols (Ginestar, Tarragona)<sup>38</sup> et à L'Era del Castell (El Catllar, Tarragona)<sup>39</sup>, sites sur

<sup>35</sup> Pour plus de détails, voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 194-200 et CHAZELLES 1995, « Les origines ».

<sup>36</sup> J. A. BENAVENTE, « El Bronce Medio y Final en el área de Alcañiz (Teruel) », *Gala*, 3-5, 1996, p. 121 (les dates ne sont pas calibrées dans la publication).

<sup>37</sup> Le niveau P.IV n'a pas fait l'objet d'une datation <sup>14</sup>C, mais la phase de reconstruction immédiatement postérieure (également en adobe) est datée dans l'intervalle 933-830 av. J.-C. (MUNILLA *et al.* 1996, « La secuencia cronoestratigráfica », p. 156-159 et 170).

<sup>38</sup> SANMARTÍ *et al.* 2000, *L'assentament del bronze final*.

lesquels on a pu distinguer deux phases bien différenciées : d'abord, jusque vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, de simples cabanes attestées par des fosses et des trous de poteaux ; puis un habitat organisé à murs porteurs construits en briques crues sur un solin de pierre (fig. 7). Une influence phénicienne a été invoquée pour expliquer cette brusque évolution<sup>40</sup>. Il est vrai que la fin du VII<sup>e</sup> siècle est le moment où les produits phéniciens (amphores en particulier) parviennent en assez grand nombre sur les sites indigènes de la côte et de la basse vallée (fig. 5).

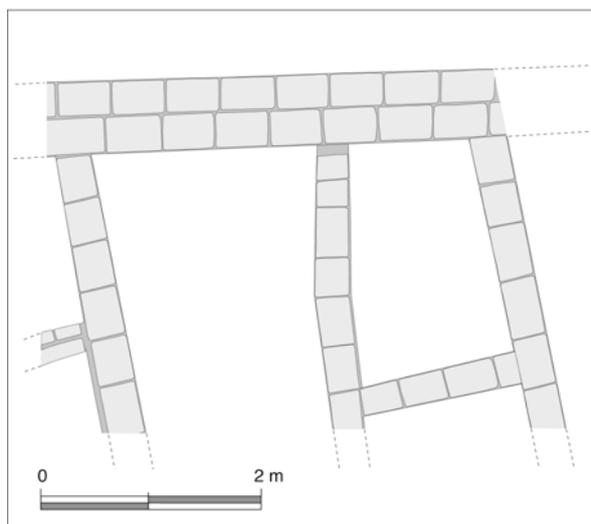


Fig. 6. Bâtiment en adobes de Cortes de Navarra, phase P.IV (X<sup>e</sup> siècle), d'après MUNILLA *et al.* 1996.

Mais cette explication ne serait convaincante que si l'on retrouvait dans l'architecture des sites préibériques du Bas Èbre et du littoral méridional de la Catalogne des éléments vraiment caractéristiques de la maison phénicienne d'Occident, telle que l'ont fait connaître les fouilles des établissements phéniciens d'Ibiza (Sa Caleta), de Guardamar del Segura (fig. 10 a) et de l'Andalousie. Or, ce n'est pas le cas. Les seuls points communs relevés (construction en briques crues moulées, plan quadrangulaire) sont des acquis anciens de l'architecture indigène de la moyenne vallée de l'Èbre qui se sont diffusés progressivement vers l'est, d'abord vers le Bas Aragon au VIII<sup>e</sup> siècle, puis vers la Terra Alta de Tarragone, le bas Èbre et les régions côtières au VII<sup>e</sup> siècle. Pour le reste, l'architecture phénicienne se caractérise par des plans à pièces multiples, relativement complexes, profondément différents du modèle ibérique qui, on l'a vu, est fondé sur la juxtaposition d'un nombre variable de cellules rectangulaires simples qui forment autant d'unités domestiques. Qui plus est, les populations indigènes de ces régions n'ont probablement jamais su ce qu'était une maison phénicienne, car

<sup>39</sup> S. MOLERA *et al.*, « L'Èra del Castell (El Catllar). Un assentament de la primera Edat del Ferro al Camp de Tarragona », dans *Tribuna d'Arqueologia 1997-1998*, Barcelone, 2000, p. 7-17.

<sup>40</sup> D. ASENSIO, C. BELARTE, J. SANMARTÍ et J. SANTACANA, « L'expansion phénicienne sur la côte orientale de la péninsule ibérique », dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Lattes, 2000, p. 257 et 259.

en l'état actuel des connaissances rien ne permet de penser que les Phéniciens aient fondé quelque établissement que ce fût sur la côte catalane.

Les transformations de l'habitat sur les sites de la basse vallée de l'Èbre sont donc, selon toute probabilité, l'aboutissement d'un phénomène d'expansion culturelle d'ouest en est, amorcé plusieurs siècles plus tôt dans l'Èbre moyen. L'établissement de liens commerciaux avec les Phéniciens a, tout au plus, joué un rôle d'accélérateur dans cette évolution, dans la mesure où les produits importés ont pu attirer vers la côte des populations ou des individus isolés venant des régions de l'intérieur, porteurs de ressources techniques et de conceptions architecturales qui ne tardèrent pas à s'imposer sur le littoral.

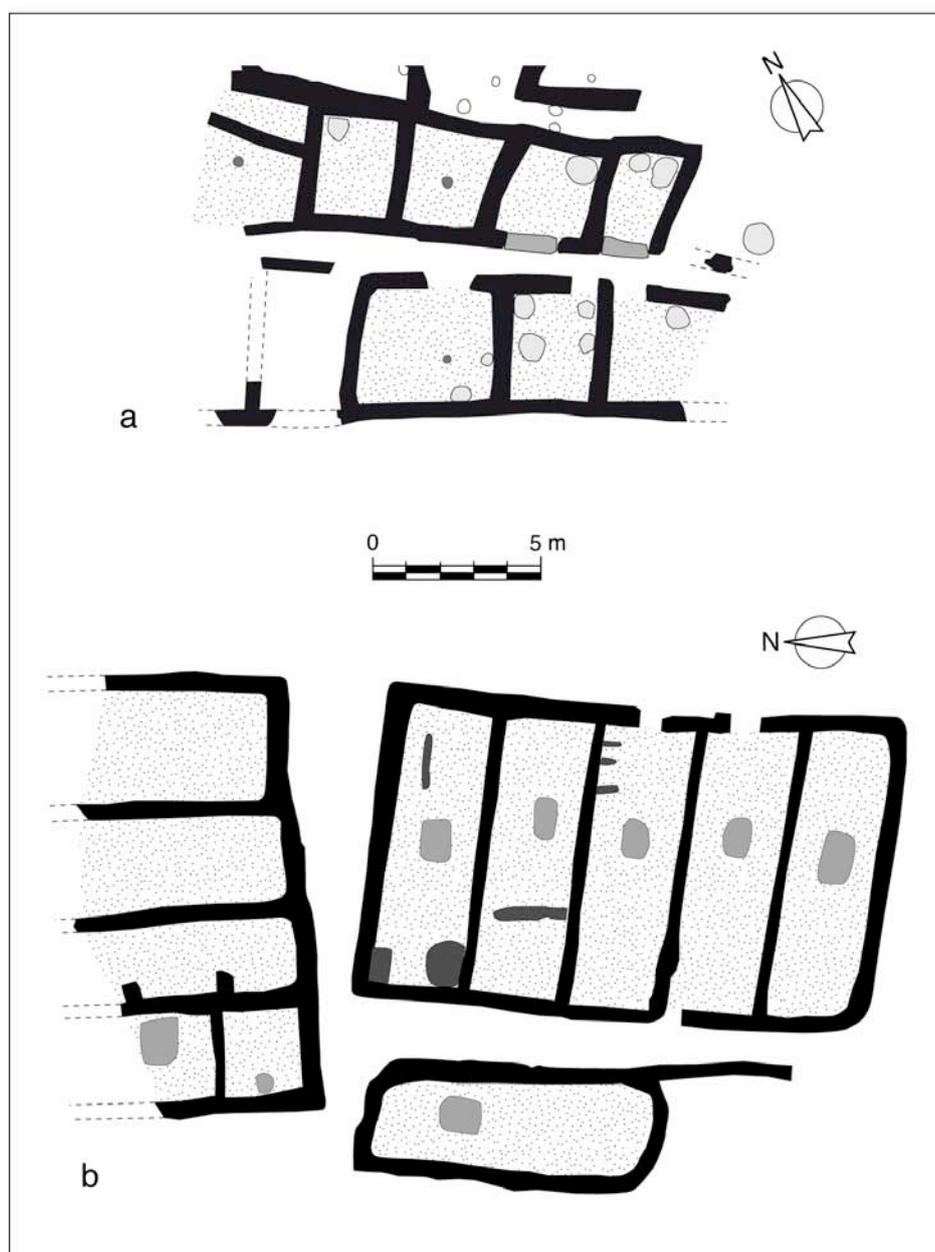


Fig. 7. a : Village de L'Era del Castell (El Catllar), d'après S. MOLERA *et al.* ;  
 b : village de Barranc de Gàfols (Ginestar), d'après J. SANMARTÍ *et al.*

### Emporion et les limites du modèle grec

C'est dans ce contexte mouvant qu'*Emporion* est fondé au début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. Les fouilles récentes de la *palaia polis* de Sant Martí d'Empúries nous permettent, pour la première fois, de connaître le plan d'un bloc de maisons grecques de l'époque archaïque en Extrême Occident. C'est une nouveauté d'importance, car même à Marseille on sait très peu de choses sur les maisons de la ville archaïque : le plan partiel de quelques cabanes ou maisons a pu être restitué, mais leur agencement dans la trame urbaine échappe encore à l'analyse<sup>42</sup>. Ailleurs en Gaule méridionale, le seul site qui ait livré un plan d'urbanisme grec est le fortin massaliote d'Olbia de Provence ; mais sa fondation est beaucoup plus tardive, autour de 330 av. J.-C. Les vestiges mis au jour à Sant Martí d'Empúries constituent donc un jalon capital dans l'histoire à peine ébauchée de l'architecture phocéenne en Méditerranée occidentale.

Ces vestiges nous permettent aussi de formuler sur des bases renouvelées la vieille question de l'influence exercée par Emporion sur l'architecture indigène. Mais ils suscitent, en même temps, une interrogation inverse : n'y aurait-il pas dans l'urbanisme archaïque d'Emporion un certain nombre de traits non grecs, susceptibles d'être expliqués par l'environnement ibérique de la petite communauté marchande phocéenne ? C'est à ces deux questions que l'on peut tenter d'apporter quelques éléments de réponse.

Rappelons d'abord très brièvement les résultats des deux fouilles réalisées de 1994 à 1998 sur l'îlot – ou peut-être la presqu'île – de Sant Martí d'Empúries, site de la *palaia polis*<sup>43</sup>. La première implantation connue est celle d'un village indigène du premier âge du Fer, constitué par des cabanes approximativement rectangulaires (mais avec des angles arrondis), juxtaposées les unes aux autres, et possédant des murs en torchis (fig. 8 a). Dans cette première phase (II a et II b), qui va de 650/625 à 580 av. J.-C., la petite communauté indigène de Sant Martí semble jouer un rôle d'intermédiaire très actif dans les trafics maritimes qui drainent ce recoin nord-ouest de la Méditerranée archaïque ; ainsi reçoit-elle des amphores phéniciennes du sud de la péninsule Ibérique et des amphores étrusques, puis à partir de 625/600 des céramiques de la Grèce de l'Est.

Le premier habitat phocéen (phase III a) est mis en place entre 580 et 560/550. Plusieurs pièces rectangulaires sont alors édifiées le long d'une rue est-ouest dont le tracé ne sera plus modifié jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. Mais les vestiges du premier établissement grec sont trop mal conservés pour qu'on puisse en déduire l'organisation d'ensemble du quartier fouillé. On ne dispose d'un plan à peu près complet que pour la phase III c, qui débute vers 540 (fig. 8 b). Une rue rectiligne, large de 2,90 m en moyenne, devait traverser l'ensemble de l'établissement. De part et d'autre sont édifiés des pâtés de maisons remarquablement réguliers, à en juger d'après les quatre pièces mises au jour du côté nord de la rue. Ces pièces ont

<sup>41</sup> AQUILUÉ *et al.* 2002, « Nuevos datos » ; SANTOS RETOLAZA 2003, « Fenicios y griegos ».

<sup>42</sup> GANTÈS 1992, « La topographie » ; HERMARY *et al.* 1999, *Marseille grecque*, p. 49-51.

<sup>43</sup> X. AQUILUÉ, P. CASTANYER, M. SANTOS et J. TREMOLEDA, « Les céramiques grecques archaïques de la Palaia Polis d'Empòrion », dans *Ceràmiques jònies d'època arcaica : centres de producció i comercialització al Mediterrani Occidental* (Monographies Emporitanes, 11), Empúries, 2001, p. 285-346 ; AQUILUÉ *et al.* 2002, « Nuevos datos ».

des parois mitoyennes, construites en adobes sur un solin de pierre. Leur largeurs sont identiques à très peu près : 2,75 à 2,95 m entre les axes des murs, soit une mesure identique à celle de la largeur de la rue. Leur longueur n'est pas connue ; on peut seulement dire qu'elle était supérieure ou égale à 7 m. On ignore si chacune de ces pièces constituait une unité d'habitation indépendante ou si elles s'agrégeaient entre elles pour former des maisons plus grandes.

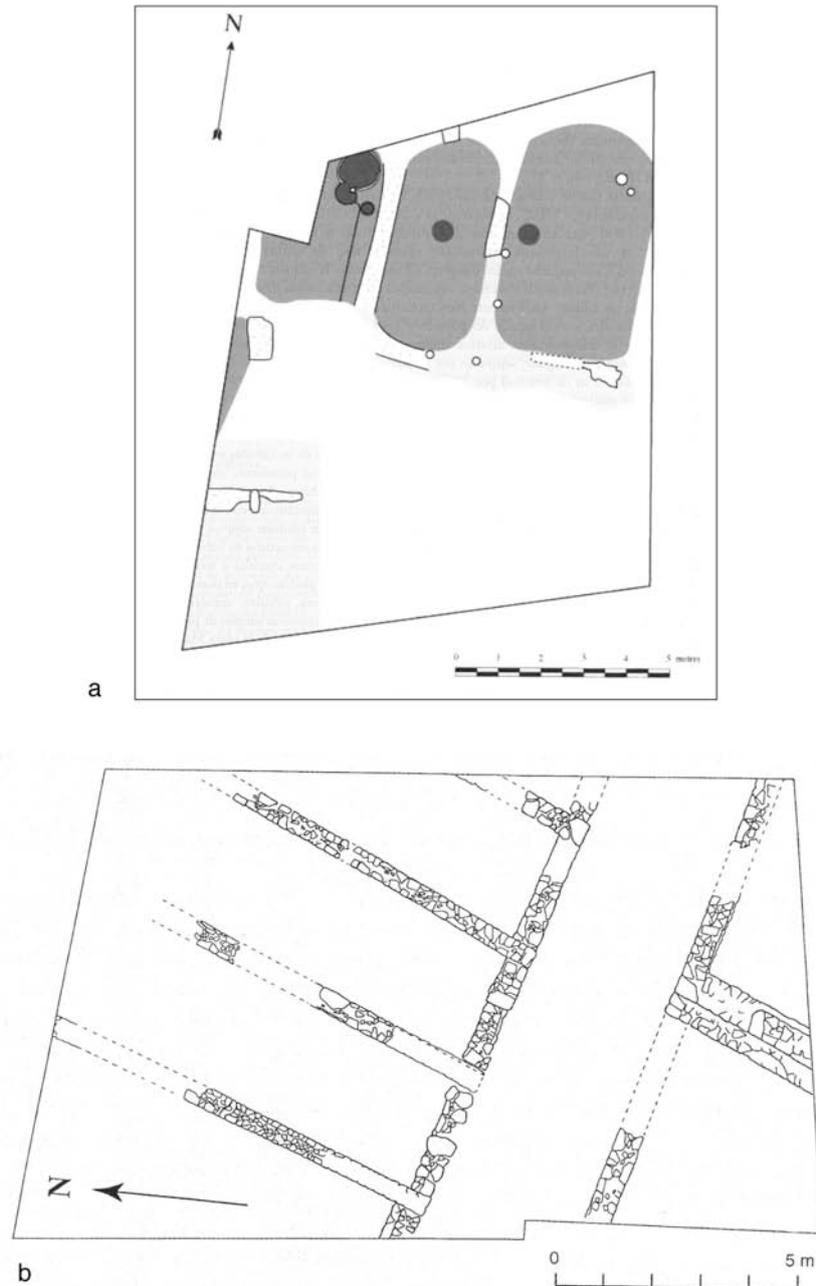


Fig. 8. Sant Martí d'Empúries, vestiges d'habitat de la *palaia polis*, d'après Aquilué *et al.* **a** : phase II a (650/625) ; **b** : phase III c (vers 540).

Le premier enseignement de cette séquence stratigraphique, c'est que l'établissement grec d'Emporion succède *in situ* à un village indigène florissant. La fondation coloniale s'est-elle faite aux dépens de cette communauté indigène, ou résulte-t-elle d'une entente entre les deux communautés ? Opter pour la première hypothèse revient à supposer que la population indigène de Sant Martí fut chassée, éloignée ou réduite à la soumission. La brusque rupture que l'on constate à partir de 580 dans l'organisation de l'habitat et dans les techniques de construction pourrait, à la rigueur, convenir à un tel scénario.

La seconde hypothèse s'accorde tout de même mieux avec l'ensemble des données archéologiques. En effet, compte tenu de la montée en puissance progressive des importations pendant les phases II a et II b, la fondation coloniale ne doit pas être considérée comme une irruption soudaine des Phocéens dans le nord-est de la péninsule Ibérique, mais plutôt comme l'aboutissement d'une entreprise commerciale préparée de longue main, et dans laquelle les indigènes furent nécessairement des partenaires actifs. On imagine mal un groupe de marchands grecs probablement peu nombreux, venus pour développer leurs affaires commerciales (objectif que le nom donné à leur petit établissement affichait d'ailleurs comme une enseigne), on imagine mal, dis-je, ces Grecs opter pour une stratégie d'affrontement, alors qu'une longue fréquentation préalable avaient dû créer des liens étroits entre eux et les indigènes de l'Empordà. Rappelons aussi que le petit habitat de l'îlot de Sant Martí n'était qu'un des points d'appui d'un peuplement indigène densément concentré dans la zone de l'embouchure du Fluvià<sup>44</sup> : le rapport de force n'était pas, comme à Marseille, en faveur des Grecs.

Je dois laisser là cette question cruciale et difficile de la nature des rapports initiaux entre Grecs et Ibères, car elle nous entraînerait trop loin du problème architectural qui nous occupe. J'en retiens cependant une chose : c'est que les conditions si particulières de l'installation des Phocéens à Ampurias impliquent vraisemblablement, dès l'origine, une étroite imbrication des intérêts grecs et indigènes, et par conséquent une certaine porosité, si l'on veut bien me passer l'expression, entre la communauté grecque et la communauté indigène d'Ampurias, quel qu'ait été le sort de cette dernière à partir de 580 / 560.

Revenons à la question posée initialement, celle de l'influence qu'a pu exercer Emporion sur l'architecture indigène. Paradoxalement, c'est dans son immédiat hinterland que cette influence semble la plus discrète. Pendant une période fort longue – un demi-siècle au bas mot –, l'existence de l'établissement grec n'entraîna aucun changement notable dans les habitudes des bâtisseurs indigènes de l'Empordà et des régions voisines ; ce n'est qu'au début du V<sup>e</sup> siècle que la maison rectangulaire à murs porteurs fait son apparition dans le nord de la Catalogne. Le phénomène est peut-être un peu plus précoce (fin du VI<sup>e</sup> siècle ?) sur l'*oppidum* d'Ullastret, proche d'Ampurias, en rapport avec l'érection d'une puissante muraille, mais les données stratigraphiques relatives aux premières phases d'implantation de l'habitat y sont encore assez confuses.

---

<sup>44</sup> Comme l'atteste la découverte récente d'une importante nécropole à Vilanera (D. CODINA *et al.*, « Prospeccions i excavacions arqueològiques en Vilanera (L'Escala, L'Alt Empordà) », dans *V Jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*, Olot, 2000, p. 57-59).

Cette situation paradoxale peut s'expliquer par la nature de l'enclave grecque d'Emporion, qui fonctionnait comme un relais sur des routes commerciales maritimes à longue distance plutôt que comme un centre de redistribution à l'échelon local. Les Emporitains avaient sans doute des relations plus étroites et plus suivies avec leurs partenaires ibères ou élisyques d'autres ports de la côte, parmi lesquels Pech Maho est à ce jour l'exemple le mieux connu, qu'avec les populations rurales indigènes de leur arrière-pays.

Nous avons raisonné jusqu'à présent comme si l'architecture de la *palaia polis* d'Empurias était le produit d'une tradition purement grecque, transportée en terre ibère. Mais n'y a-t-il pas eu, jusqu'à un certain point, une altération, ou du moins un gauchissement du modèle grec, sous l'influence de l'environnement indigène<sup>45</sup> ? Cette interrogation s'impose dès lors qu'on place côte à côte le plan du pâté de maisons de la phase III c de Sant Martí d'Empúries (fig. 8 b) et le plan des villages clos de la vallée de l'Èbre (fig. 9 et *supra* p. 15, fig. 3). Ici et là, ce sont des maisons étroites – on parlerait plus volontiers de cases ou de cellules –, beaucoup plus longues que larges ; leur technique de construction est la même ; et elles sont identiquement disposées en rangées serrées, formant des blocs homogènes à cloisons mitoyennes.

Il est vrai, d'autre part, que les maisons de la *palaia polis* ne s'inscrivent dans aucun des types actuellement reconnus de l'architecture domestique grecque de l'époque archaïque<sup>46</sup>. La disposition en batterie de ces pièces très étroites n'a certes rien à voir avec l'urbanisme aéré si typique de la plupart des colonies grecques d'Occident, dans lesquelles la maison est, du moins au départ, toujours au large dans l'ample trame du lotissement colonial.

Je ne crois pas, cependant, que ces arguments soient suffisants pour attribuer à une influence du milieu indigène les caractères originaux des maisons d'Emporion. En premier lieu, il ne faut pas oublier que les fouilles n'ont ouvert qu'une toute petite fenêtre sur l'habitat archaïque de la *palaia polis*. Qui sait si des maisons d'un plan différent n'existaient pas dans d'autres secteurs du site ? Et n'aurait-on pas affaire, plutôt qu'à de véritables maisons d'habitation, à des magasins ou à des entrepôts, ce qui pourrait expliquer la forme très étroite des pièces fouillées ? On ne pourra sans doute jamais apporter de réponse précise à ces questions, mais on risque, en les oubliant, de verser dans une vision réductrice et faussée de l'architecture emporitaine.

Les similitudes avec l'architecture ibérique peuvent résulter d'une convergence, due à des contraintes topographiques comparables. Le premier site d'Emporion était un petit îlot rocheux où les colons grecs furent contraints de pelotonner leurs maisons dans un espace étriqué. Tant qu'ils n'eurent pas la possibilité de s'installer au large sur le continent, les Emporitains durent user d'expédients pour « tenir » dans les limites de l'îlot : ils pouvaient y parvenir en calculant au plus juste la taille des maisons et en les serrant les unes contre les

---

<sup>45</sup> La question a été débattue lors des discussions qui ont suivi la communication de P. Castanyer et M. Santos au colloque *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet* (Toulouse, 9-10 mars 2001).

<sup>46</sup> Cf. LANG 1996, *Archaische Siedlungen*.

autres. Les villages ibériques étant souvent implantés sur le sommet d'une petite colline, il est normal qu'on y constate le même type d'adaptation au terrain.

D'autre part, si l'on y regarde de plus près, la régularité du tracé des maisons de la *palaia polis* est sans exemple dans le monde indigène. Les cases des villages préibériques ne présentent jamais, comme à Emporion, des murs rigoureusement rectilignes et parallèles, ni des largeurs égales ; jamais non plus on ne peut y discerner un tracé régulateur strictement modulaire (nous reviendrons plus loin sur ce dernier aspect). Il faut aussi tenir compte du fait que le plan d'ensemble de l'établissement de Sant Martí d'Empúries était probablement fort différent de celui des villages ibériques contemporains du sud et de l'ouest de la Catalogne. Ceux-ci sont toujours organisés autour d'un espace médian (rue ou place) qui constitue leur unique axe de circulation ; ce n'est qu'à une période plus tardive, à partir du V<sup>e</sup> siècle, que l'on voit apparaître des plans plus complexes en milieu indigène. À Sant Martí, la disposition et l'orientation de la seule rue connue permet d'envisager l'existence de deux autres rues parallèles, au milieu et au sud de l'îlot.

En dernier lieu – et c'est sans doute l'argument le plus fort –, les villages indigènes comparables se situent tous, comme nous venons de le voir, dans la vallée de l'Èbre et dans l'ouest de la Catalogne, fort loin de l'Ampourdan où les Grecs choisirent de s'installer. Dans un rayon de plus de cent kilomètres, les habitats de l'hinterland d'Emporion sont tous, au début du VI<sup>e</sup> siècle, soit des grottes, soit des cabanes en bois et torchis. Il faudrait créditer ces Grecs d'une singulière curiosité et d'une improbable connivence culturelle avec le monde barbare, pour admettre qu'ils soient allés chercher leur source d'inspiration si loin de leur seule base ibérique. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien de mixte ou d'hybride dans l'architecture du premier établissement d'Emporion ; il faut plutôt y voir une adaptation à des conditions très particulières, sans équivalent connu sur les autres sites coloniaux connus de l'Occident grec.

Du reste, si l'on se tourne vers le monde grec, le caractère apparemment isolé, voire aberrant du cas emporitain doit être interprété avec beaucoup de prudence. Nous sommes encore loin de percevoir toute la diversité des réalisations de l'architecture grecque archaïque. On sait que les modèles architecturaux mis en œuvre n'étaient pas les mêmes dans les vieilles agglomérations de la Grèce propre et dans les grands quadrillages des colonies de peuplement d'Italie et de Sicile. Pourquoi ne pas convenir que des solutions encore différentes pouvaient avoir cours dans de tout petits établissements coloniaux dont Emporion est, à ce jour, le seul exemple archéologiquement connu pour l'époque archaïque ?

J'ajouterai enfin qu'à bien y regarder, la disposition des maisons d'Emporion n'est pas totalement dépourvue de parallèles dans le monde grec, et c'est même à Marseille qu'on trouve l'un des plus intéressants. La fouille de la rue de la Cathédrale a livré, dans un niveau daté entre 520 et 480, quatre pièces à murs mitoyens probablement rectangulaires, de largeur identique (environ 4,50 m à l'entraxe des murs), alignées contre un mur de terrasse<sup>47</sup>. Hormis la largeur plus grande des pièces, le dispositif est semblable à celui de la *palaia polis* d'Emporion. Hors du domaine phocéén, le village de Vroulia, sur l'île de Rhodes,

---

<sup>47</sup> GANTÈS 1992, « La topographie », p. 77 et fig. 4.

daté de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle, présente contre le mur d'enceinte une longue rangée de pièces rectangulaires larges de 2 à 4 m<sup>48</sup>. La restitution proposée par F. Lang<sup>49</sup> suppose la réunion de ces pièces par deux et la présence de vastes cours à l'avant, mais il ne s'agit que d'une hypothèse ; ce qu'il faut surtout retenir pour notre propos, c'est la succession régulière de pièces relativement petites, toutes orientées dans le même sens. On pourrait aussi citer, dans un contexte très différent, la forteresse archaïque de Vrachos, près de Phylla en Eubée, où vingt pièces identiques de 4,5 x 5,9 m sont alignées au milieu de l'enceinte ; d'après un réexamen des fouilles anciennes, il pourrait s'agir de baraquements militaires<sup>50</sup>.

Je suis certes conscient du caractère disparate de ces quelques exemples ; leur seule vertu est de montrer qu'un schéma d'urbanisme fondé sur une succession de pièces aux dimensions standardisées, relativement petites, alignées en batterie dans un bloc compact, n'était pas étrangère à l'architecture grecque archaïque. Je me risquerai donc à conclure que l'allure « ibérisante » des maisons d'Emporion n'est due qu'au hasard d'une convergence.

Le diagramme de la figure 9 résume schématiquement les observations que nous avons faites concernant le Languedoc, la Catalogne et l'Aragon. On notera surtout la netteté du gradient sud-ouest / nord-est qui traduit (d'une façon sans doute exagérément simplifiée) la diffusion progressive des techniques de construction, de l'intérieur de la vallée de l'Èbre vers le littoral, d'abord vers l'est, puis vers le nord jusqu'au Languedoc. Un site comme Pech Maho s'inscrit parfaitement dans ce mouvement. Face à ce dynamisme indigène, la modeste colonie commerciale d'Emporion était loin d'avoir un rayonnement suffisant pour modifier en profondeur le mode de vie des communautés indigènes de son entourage, pour provoquer les bouleversements culturels qu'implique le passage de la cabane à la maison « en dur » et du hameau inorganisé au village clos fortifié.

Ce même diagramme inclut une dernière forme d'architecture domestique, récemment découverte de la basse vallée de l'Èbre, dont la conception est profondément différente de tout ce qu'on connaissait jusqu'à présent dans la région. Il s'agit des « maisons fortes » de l'Ibérique Ancien (début VI<sup>e</sup> - début V<sup>e</sup> siècle), dont Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel) et El Calvari (Vilalba dels Arcs, Tarragona) sont les exemples les mieux connus<sup>51</sup>. Le simple fait que ce soient des demeures rurales isolées, non intégrées dans une agglomération, suffit à les classer à part, dans une tradition indépendante de celle du village clos. Leur plan curviligne (bi-absidial à Vilalba, circulaire à Valdeltormo) constitue en outre une apparente anomalie dans cette partie de la vallée de l'Èbre<sup>52</sup>. Le plan très

<sup>48</sup> LANG 1996, *Archaische Siedlungen*, p. 193-194.

<sup>49</sup> *Ibid.*, fig. 65.

<sup>50</sup> J. J. COULTON, « Euboean Phylla and Greek Barracks », dans D. Evely *et al.* (éd.), *Minotaur and Centaur, Studies in the Archaeology of Crete and Euboea presented to Mervyn Popham* (BAR Int. Ser., 638), Oxford, 1997, p. 161-165.

<sup>51</sup> Voir *infra*, p. 226 sqq.

<sup>52</sup> Sur la question des maisons rondes et quadrangulaires dans le nord de la péninsule Ibérique au premier âge du Fer, voir RUIZ ZAPATERO *et al.* 1986, « Casas redondas ».

particulier de la maison forte de Vilalba n'a aucun parallèle connu en Espagne ; on ne peut guère le comparer qu'aux maisons à absides du sud de la France. Mais faute de jalons intermédiaires dans le reste de la Catalogne, il serait risqué, et en tout cas prématuré, de prêter à ces maisons fortes de la vallée de l'Èbre et aux maisons à abside du Languedoc une origine commune. Quoi qu'il en soit, ces constructions singulières sont une preuve supplémentaire de la vitalité et de l'originalité des architectures indigènes.

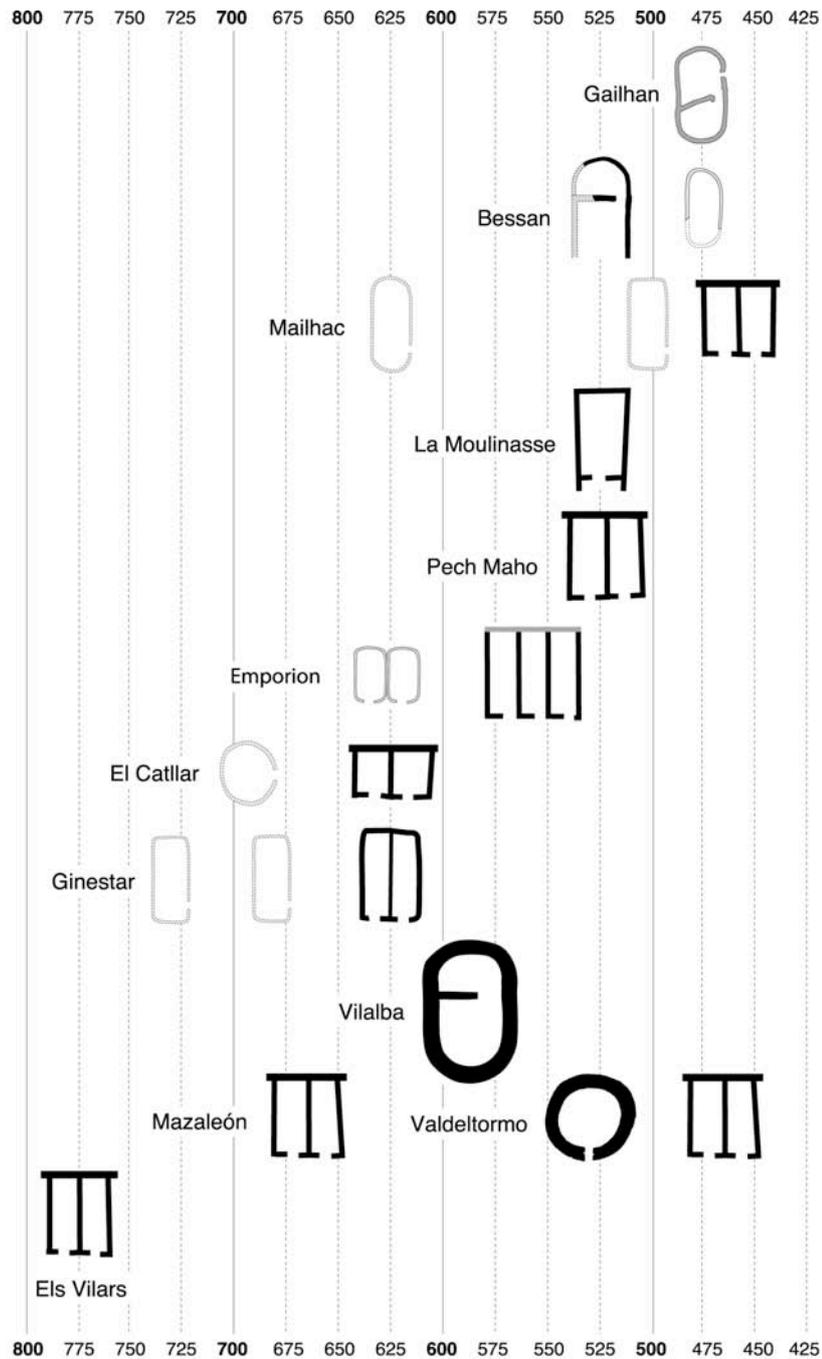


Fig. 9. Tableau chronologique de l'évolution de la maison dans le Languedoc occidental et le nord-est de l'Espagne.

## Dans le sud-est de l'Espagne : la vallée du Segura

Le sud-est de l'Espagne présente, au début de l'âge du Fer, une situation profondément différente, qui s'explique en partie par son substrat culturel. Une forte tradition d'architecture en pierre existe dans ces régions depuis le Chalcolithique, avec un développement spectaculaire au Bronze Moyen (culture de l'Argar, XVIII<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles) dont témoignent de nombreuses fouilles dans les provinces d'Almería et de Murcie<sup>53</sup>. Bien que la période du Bronze final soit marquée dans ces régions par un net déclin de l'architecture en pierre, des survivances sont perceptibles ici et là, soit dans des maisons ovales à soubassement de pierre<sup>54</sup>, d'un type également attesté en Haute Andalousie, soit dans des maisons rectangulaires bâties à l'abri d'une muraille<sup>55</sup>. Les traditions de construction en pierre héritées de la culture de l'Argar ne s'étaient donc pas complètement éteintes au moment où les Phéniciens entrèrent en contact avec les peuples du sud-est de la péninsule.

Ces survivances facilitèrent sans aucun doute l'assimilation du modèle phénicien, matérialisé par un établissement portuaire récemment fouillé dans les dunes de Guardamar, à l'embouchure du Segura<sup>56</sup>. La phase proprement phénicienne de ce site commence au tout début du VII<sup>e</sup> siècle. Les maisons, qui ressemblent beaucoup à celles des établissements phéniciens de la région de Málaga<sup>57</sup>, possèdent plusieurs pièces rectangulaires de taille réduite (fig. 10 a) ; selon l'usage auquel elles étaient destinées, le sol était soit de simple terre battue, soit renforcé par un cailloutis damé, soit doté d'un revêtement à trois composantes : une couche de marne verte, une fine pellicule de chaux isolante et un badigeon d'ocre rouge. Ce revêtement, caractéristique des maisons phéniciennes de la péninsule Ibérique, couvrait aussi les banquettes et les murs.

Ce modèle phénicien va exercer une forte influence sur les communautés indigènes de la vallée du Segura pendant le VII<sup>e</sup> siècle et le début du VI<sup>e</sup> siècle. Des maisons directement inspirées de l'architecture mise en œuvre à Guardamar, comportant plusieurs pièces rectangulaires ou carrées dans lesquelles les aires de travail sont séparées des aires de séjour et de repos<sup>58</sup>, apparaissent notamment à El

<sup>53</sup> À titre d'exemple, on peut se référer à la publication récente du village perché de Fuente Álamo : H. SCHUBART, V. PINGEL et O. ARTEAGA, *Fuente Álamo. Teil I. Die Grabungen von 1977 bis 1991* (Madriener Beiträge, 25), Madrid – Mainz, 2001, en particulier p. 80-125.

<sup>54</sup> Fouilles de La Serrecica de Totana, à Murcie : J. LOMBA MAURANDI, « Un nuevo yacimiento del Bronce Final con cabañas de planta oval en Murcia : La Serrecica (Totana) », dans *XXII Congreso Nacional de Arqueología (Vigo, 1993)*, II, Vigo, 1995, p. 95-98.

<sup>55</sup> Fouilles de El Castellón à Hellín, dans le sud de la province d'Albacete (LÓPEZ PRECIOSO et SALA 1999, « El poblado orientalizante », p. 230).

<sup>56</sup> ROUILLARD *et al.* 2007, *Fouilles de La Rábita* ; A. GONZÁLEZ PRATS et E. RUIZ SEGURA, *El yacimiento fenicio de La Fonteta (Guardamar del Segura, Alicante, Comunidad Valenciana)*, Valencia, 2000.

<sup>57</sup> Les similitudes sont particulièrement nettes avec la phase B1 de Morro de Mezquitilla (H. SCHUBART, « El asentamiento fenicio del siglo VIII a.C. en el Morro de Mezquitilla (Algarrobo) », dans M.E. Aubet (éd.), *Los fenicios en Málaga*, Málaga, 1997, p. 21-23), datée du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>58</sup> Ces dernières sont dotées, comme à Guardamar, de banquettes et d'un revêtement de sol.

Castellar (Librilla, Murcia) entre 650 et 600<sup>59</sup>, puis à Los Almadenes (Hellín, Albacete) peu après 600 (fig. 10 b)<sup>60</sup>.

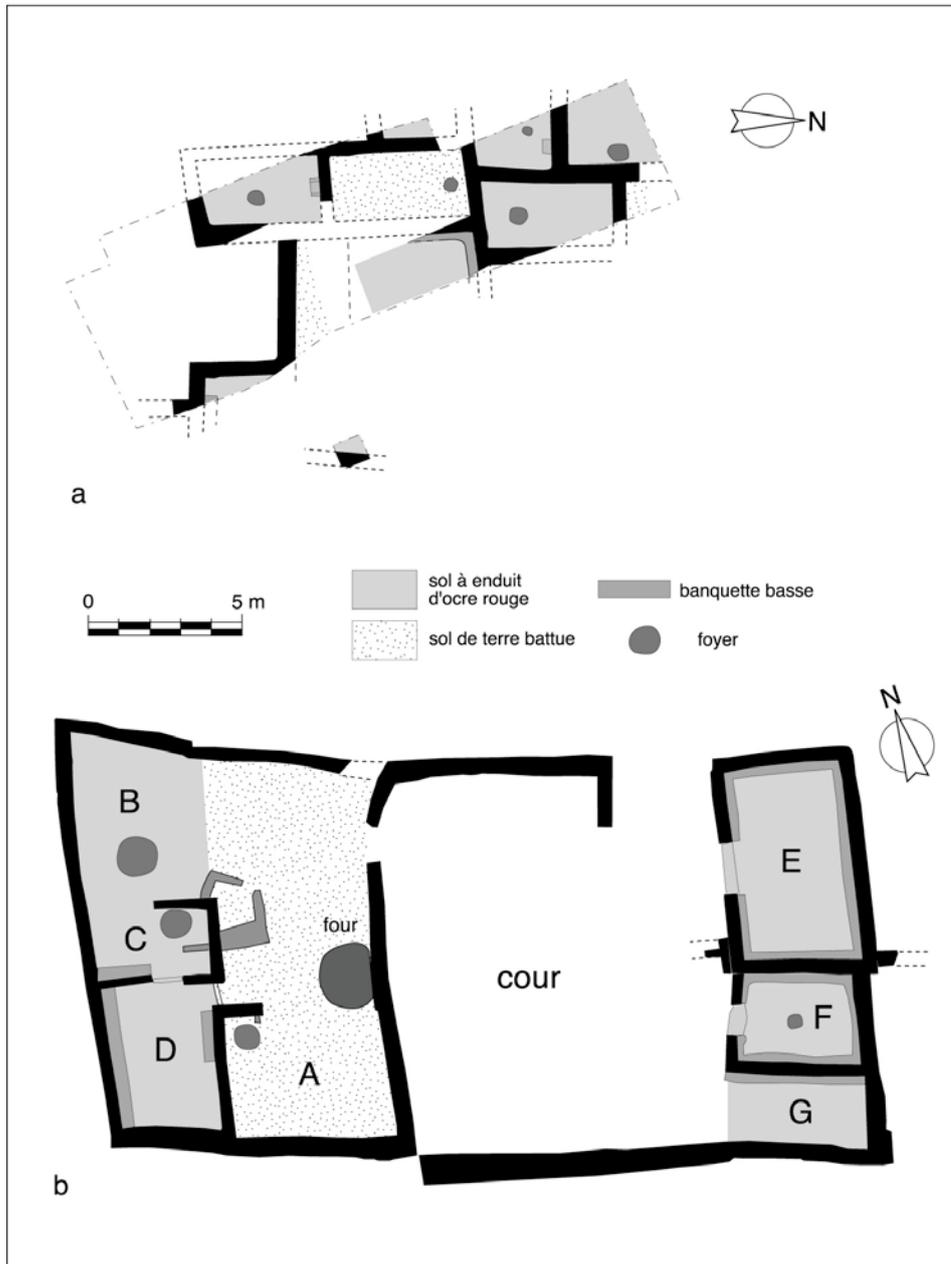


Fig. 10. **a** : Quartier d'habitation phénicien du début du VII<sup>e</sup> siècle à Guardamar, d'après A. BADIE, P. DUBÉUF et E. GAILLEDRAT ; **b** : Maison du début du VI<sup>e</sup> siècle à Los Almadenes (Hellín), d'après F. J. LÓPEZ et F. SALA.

<sup>59</sup> M. M. ROS SALA, *Dinámica urbanística y cultura material del Hierro Antiguo en el valle del Guadalentín*, Murcia, 1989, en particulier p. 124-129 (phase III). L'auteur propose pour cette phase une datation du début du VII<sup>e</sup> siècle qui, au vu du mobilier céramique représenté, me semble excessivement haute.

<sup>60</sup> LÓPEZ PRECIOSO et SALA 1999, « El poblado orientalizante ».

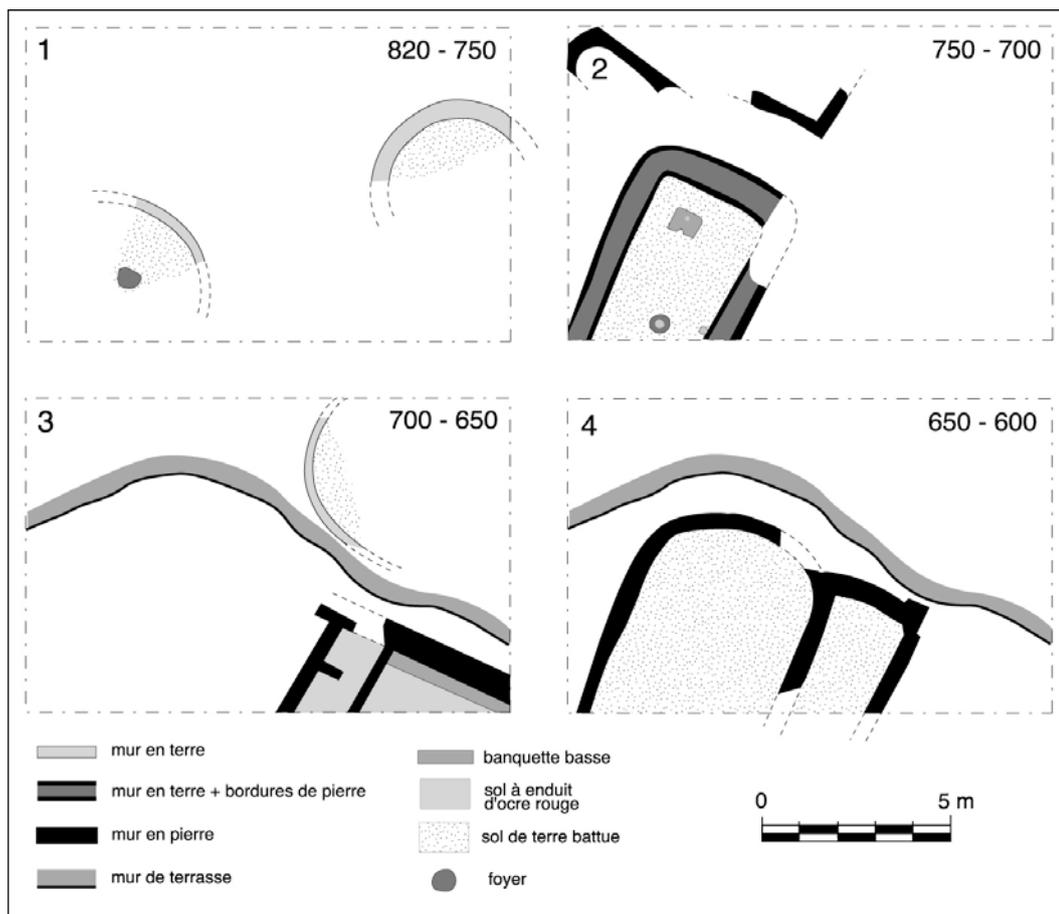


Fig. 11. Peña Negra (Crevillente), Corte E, d'après A. GONZÁLEZ PRATS.

Un cas particulièrement intéressant est fourni par le site de Peña Negra (Crevillente, Alicante), plus proche de l'embouchure, où l'on peut suivre sur plus de deux siècles l'évolution des formes d'habitat<sup>61</sup> (fig. 11). Pendant la dernière phase du Bronze final se succèdent deux états de construction, le premier représenté par des cabanes arrondies (820-750), le deuxième par une grande maison de plan approximativement rectangulaire, mais aux angles arrondis (750-700). L'étape suivante (700-650) est celle des premiers contacts avec les Phéniciens qui viennent de s'établir à Guardamar. Les fouilles de 1987 n'ont malheureusement mis au jour qu'une petite partie d'une maison datant de cette période. On y reconnaît cependant des murs se joignant à angle droit, une banquette basse et un enduit de sol rouge : en somme, une architecture en tous points comparables à celle des maisons contemporaines de Guardamar. Mais cette maison de type orientalisant coexiste avec un bâtiment rond à parois en terre ou en torchis, édifié à quelques mètres de distance ; entre 650 et 600, elle est remplacée par un bâtiment allongé aux angles arrondis, de facture beaucoup plus sommaire, qui semble témoigner d'une résurgence du plan curviligne. Cette évolution heurtée, marquée par des disparates et des retours en arrière, prouve que la

<sup>61</sup> A. GONZÁLEZ PRATS, « Ultimas aportaciones de las excavaciones realizadas en La Peña Negra (1983-1987) al Bronce Final y Hierro Antiguo del Sudeste y País Valenciano », dans *XIX Congreso Nacional de Arqueología*, I, Zaragoza, 1989, p. 467-475.

composante indigène était restée très vivace à Peña Negra, malgré l'intensité des échanges culturels dans l'ambiance orientalisante de la basse vallée du Segura.

Même à Guardamar, le modèle phénicien ne se maintient que pendant un siècle. Un reflux est nettement perceptible au début du VI<sup>e</sup> siècle, au moment où l'agglomération connaît une profonde restructuration. L'agencement complexe de la maison phénicienne, agrégat de pièces de dimensions variables agglutinées les unes aux autres, fait place à une rangée de maisons rectangulaires à pièce unique, toutes munies d'un foyer, alignées le long d'un rempart. Les techniques de construction changent aussi : les enduits de sol badigeonnés d'ocre disparaissent, et la brique crue prend le pas sur le pisé<sup>62</sup>. Le port de Guardamar acquiert alors un aspect typiquement ibérique, comme si l'atténuation de l'influence phénicienne avait rendu possible la résurgence d'une tradition indigène dont le fil ne s'était jamais complètement rompu.

Les Phéniciens ont cependant laissé dans cette région des ferments qui permettent de comprendre le tour original qu'y prend le développement de l'architecture ibérique à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Les espaces dévolus à l'habitat sont plus vastes et plus régulièrement tracés que dans le reste du Pays Valencien, et les maisons se subdivisent en pièces plus nombreuses, dont certaines pouvaient être affectées à des fonctions spécialisées. On trouve un excellent exemple de cet urbanisme ibérique précoce dans le village d'El Oral (San Fulgencio, Alicante), fondé vers 500 sur la rive nord de l'embouchure du Segura. Des fouilles récentes y ont mis au jour des maisons à pièces multiples et parfois à cour intérieure, regroupées en îlots que séparent des rues spacieuses<sup>63</sup>.

Qu'en est-il, dans cette région, de l'influence grecque ? Elle semble avoir été aussi discrète que tardive, les Grecs n'ayant pas eu grand chose à apprendre à des Ibères déjà dotés d'un solide patrimoine architectural. La seule agglomération fouillée qui ait livré les traces probables d'une influence grecque est le petit port fortifié de La Picola (Santa Pola, Alicante)<sup>64</sup>. Construit vers 450 / 430, il servit pendant près d'un siècle de débouché maritime à la puissante cité ibère d'Elche, à une époque où les contacts entre les Grecs et les Ibères du Sud-Est étaient assez étroits pour que ces derniers choisissent de noter leur langue au moyen de l'alphabet grec. Les fouilles réalisées de 1991 à 1995 ont montré que l'enceinte, les rues, les maisons, la porte principale, bref, toutes les constructions connues de cet établissement d'allure militaire – fruste préfiguration de l'*epiteichisma* d'Olbia de Provence – sont soumises à un tracé régulateur rigoureux basé sur un module de six pieds, pour un pied valant entre 29,7 et 30 cm (fig. 12 a)<sup>65</sup>.

Ces résultats nous avaient amenés à supposer un modèle grec, d'autant plus que la même unité de mesure se déduit des proportions de l'enceinte du IV<sup>e</sup> siècle de la « Neapolis » d'Ampurias. Mais en même temps, force était de reconnaître

<sup>62</sup> R. AZUAR *et al.*, « Les techniques de construction en terre crue sur le site de "La Rábita", Guardamar del Segura (Alicante, Espagne), fin VIII<sup>e</sup> - fin VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. », *Atti del V Congresso internazionale di Studi fenici e punici (Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000)*, Palermo, 2005, III, p. 1269-1283.

<sup>63</sup> ABAD et SALA 1993, *El poblado ibérico de El Oral*.

<sup>64</sup> BADIE *et al.* 2000, *La Picola*.

<sup>65</sup> Pour une analyse détaillée, voir *infra*, chapitre 4.

que nous ne trouvions pas dans le monde grec archaïque et classique de parallèles satisfaisants pour un plan qui alignait comme des cellules des maisons aux dimensions exiguës, les rares cas comparables étant beaucoup plus tardifs ; nous avons donc dû, non sans hésitation, nous résoudre à postuler un « modèle inconnu »<sup>66</sup>. Ce sont finalement les fouilles d'Emporion qui, de façon tout à fait inespérée, viennent de nous livrer ce modèle.

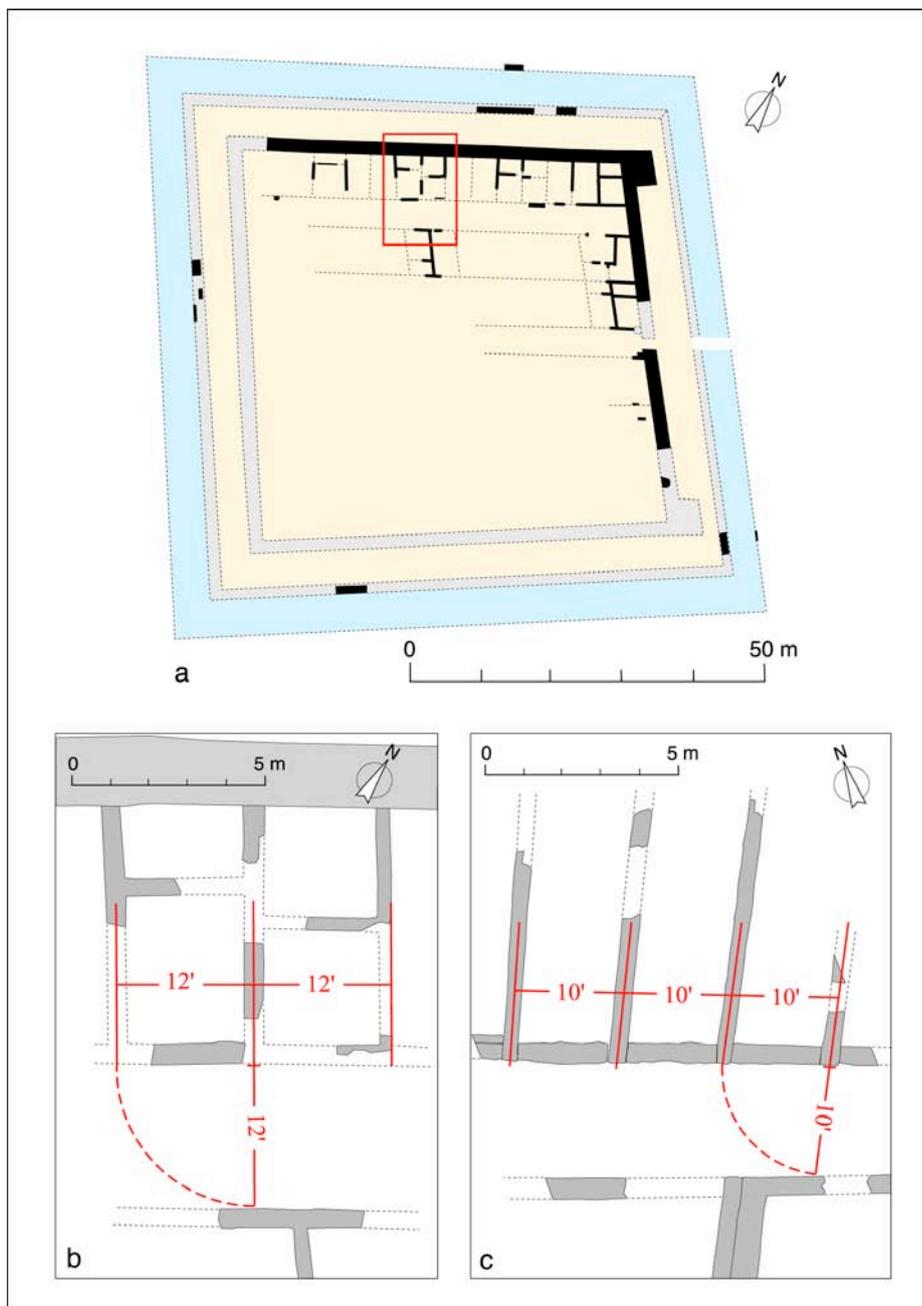


Fig. 12. **a et b** : La Picola (Santa Pola), d'après A. BADIE et P. MORET ; **c** : Sant Martí d'Empúries, *palaia polis*, phase III.c, d'après X. AQUILUÉ *et al.* Les valeurs modulaires du plan régulateur sont exprimées en pieds.

<sup>66</sup> BADIE *et al.* 2000, *La Picola*, p. 129-131.

Il existe en effet plusieurs analogies remarquables entre le plan de La Picola et celui de la *palaia polis*, qui comme on l'a vu plus haut est mis en place un siècle plus tôt, mais qui se maintint sans grands changements jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. On retrouve la même disposition des maisons par rapport à la rue, et leur succession n'est pas moins régulière ; mais ce qui est surtout frappant, c'est la coïncidence des plans régulateurs (fig. 12, b-c). Dans les deux cas, la largeur de la rue et la largeur des maisons (celle-ci étant mesurée à l'entraxe des murs mitoyens) sont rigoureusement identiques. La seule différence réside dans le module métrique utilisé : 12 pieds à La Picola, probablement 10 pieds à Emporion, pour une unité de mesure identique, comprise entre 29,5 et 30 cm, sans doute un pied ionien<sup>68</sup>.

## Conclusion

Je reviendrai pour conclure sur la question de l'influence grecque. Si, d'une part, on considère le très petit nombre des établissements coloniaux et la modestie de leur architecture à l'époque archaïque, et si d'autre part on tient compte du dynamisme des cultures indigènes qu'on ne peut en aucun cas tenir pour des récepteurs passifs (en particulier dans les vallées de l'Èbre et du Segura), il n'est pas étonnant que les emprunts au patrimoine architectural grec s'avèrent extrêmement discrets en Extrême Occident, sans commune mesure avec ce qu'ils furent en Italie du Sud.

Presque impalpable à l'époque archaïque, l'influence grecque ne deviendra vraiment apparente qu'à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle sur quelques sites littoraux ou proches du littoral (Béziers, Ullastret, La Picola). Encore se limite-t-elle à quelques aspects des fortifications et du plan d'urbanisme ; dans le domaine de l'architecture domestique, elle peut être tenue – sauf à Béziers<sup>69</sup> – pour quantité négligeable.

D'une façon générale, on peut dire que le modèle grec n'a agi que par surcroît, en accélérant ou en accentuant des processus déjà engagés, soit sous l'influence des Phéniciens (au sud du cap de la Nao), soit – et c'est ce qui fait l'originalité du cas ibérique – par l'effet d'une dynamique interne qui prend sa source dans la moyenne vallée de l'Èbre et qui finira par irradier tout le nord-est de la péninsule.

<sup>67</sup> AQUILUÉ *et al.* 2002, « Nuevos datos ».

<sup>68</sup> Cf. M. WILSON JONES, « Doric measure and architectural design, 2 : a modular reading of the classical temple », *American Journal of Archaeology*, 105, 2001, p. 689.

<sup>69</sup> Chr. OLIVE et D. UGOLINI, « La maison 1 de Béziers (Hérault) et son environnement (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », dans *Languedoc Occidental protohistorique. Fouilles et recherches récentes, VI<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.* (Travaux du Centre Camille Julian, 19), Aix-en-Provence, 1997, p. 87-129. Dans une maison du V<sup>e</sup> siècle à cour intérieure et à pièces multiples, des éléments aussi caractéristiques que la tuile en terre cuite ou le peson de tisserand circulaire de type grec [C.-A. de CHAZELLES, « Éléments archéologiques liés au traitement des fibres textiles en Languedoc occidental et Roussillon au cours de la Protohistoire (VI<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> s. av. n. è.) », dans D. Cardon et M. Feugère (éd.), *Archéologie des textiles, des origines au V<sup>e</sup> siècle (Actes du colloque de Lattes, octobre 1999)*, Montagnac, 2000, p. 121] indiquent un degré d'hellénisation dont on n'a pas d'autre exemple en Languedoc occidental et en Catalogne.

On touche ici du doigt ce qu'on pourrait appeler le paradoxe emporitain. D'un côté, l'influence d'Emporion est faible et tardive dans son environnement immédiat ; de l'autre, il semble bien que ce soit la petite cité phocéenne qui soit à l'origine du plan mis en œuvre à La Picola au V<sup>e</sup> siècle, à plusieurs centaines de kilomètres au sud de l'Ampourdan (fig. 13). Ce paradoxe peut sans doute s'expliquer par la nature commerciale et la vocation maritime de cette colonie : indifférente à son arrière-pays, elle entretenait des relations assidues avec une série de relais côtiers, comme Pech Maho, Sagonte, Héméroskopeion ( ?) ou La Picola. C'est là qu'étaient ses intérêts, c'est là qu'elle a laissé son empreinte ; l'écriture gréco-ibérique, née quelque part autour d'Alicante, mais jamais employée en Catalogne, est une illustration frappante du même phénomène. Au risque de schématiser à l'excès, je serais volontiers porté à croire que cette petite cité de marins et de marchands tournés vers le large mit deux siècles à découvrir son arrière-pays et à se convaincre qu'elle pouvait aussi s'y développer.

Peut-on, au terme de ce survol trop rapide, tenter une interprétation plus précise de la phrase de Strabon que j'avais citée en préambule ? Pour le peu que l'archéologie nous en laisse entrevoir, l'urbanisme grec d'Extrême Occident semble avoir différé de l'urbanisme phénicien par une plus grande régularité du plan directeur, par une trame modulaire sans doute plus visible et plus contraignante, alors que l'on est frappé, au vu des plans de Guardamar ou de Morro de Mezquitilla, par l'impression de désordre et d'accumulation que produisent ces maisons phéniciennes construites par ajouts successifs d'éléments inégaux. Mais ce constat est peut-être fallacieux. Les fenêtres ouvertes par les sondages de Sant Martí d'Empúries sont, malgré le formidable bond en avant qu'elle font faire à nos études, encore trop petites et trop ponctuelles pour nous permettre de mesurer la diversité des réalisations grecques en Ibérie.

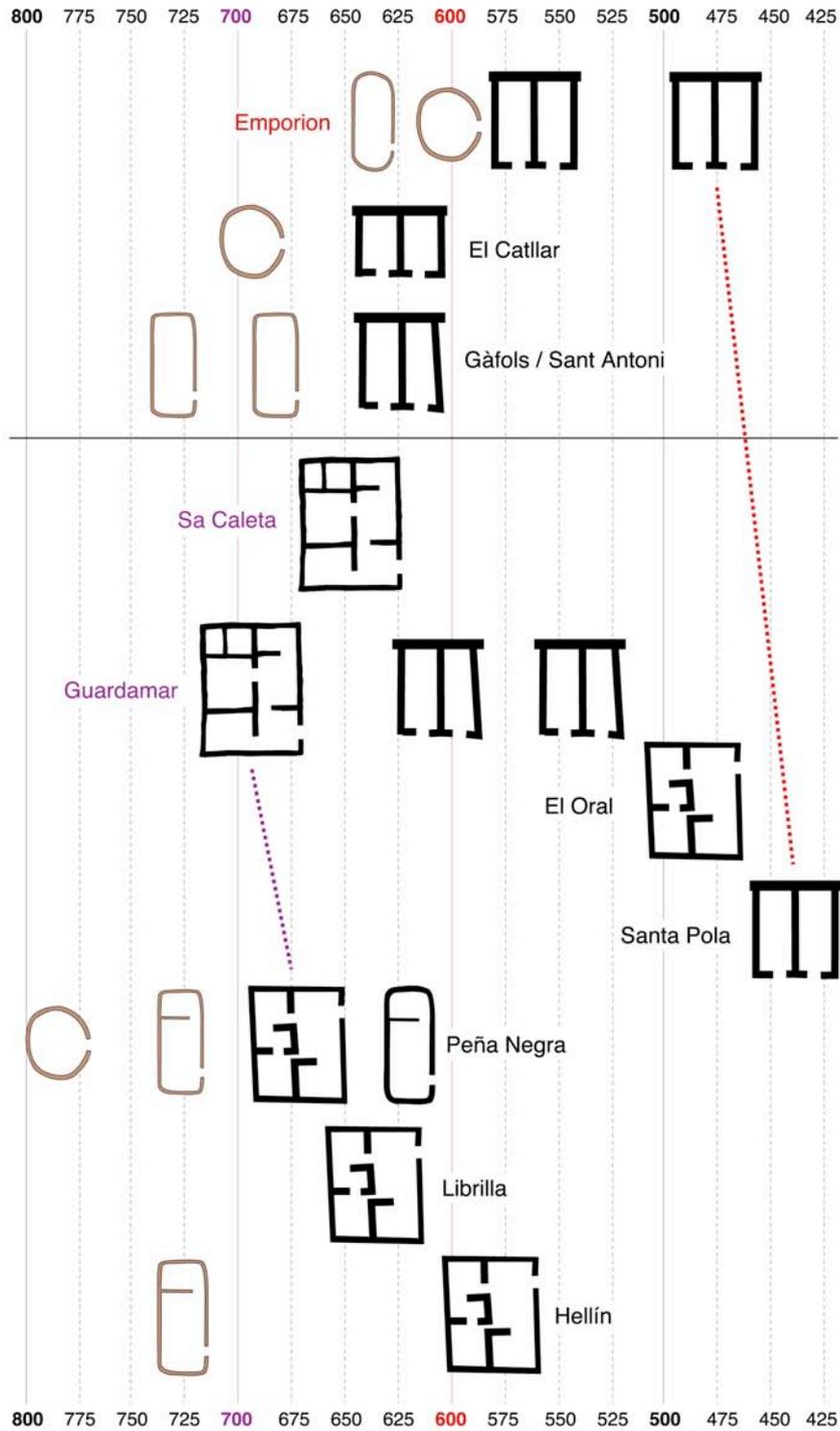


Fig. 13. Tableau comparé de l'évolution de la maison dans le sud-est et le nord-est de l'Espagne. Les dessins de maison sont des schémas indicatifs qui ne reproduisent pas la réalité des plans relevés sur chaque site.

### Chapitre 3

#### PREMIÈRES FORMES D'URBANISME DANS L'IBÉRIE DU SECOND ÂGE DU FER

Chapitre issu d'une communication présentée au colloque de l'École française de Rome « *Des Ibères aux Vénètes. Phénomènes proto-urbains et urbains de l'Espagne à l'Italie du Nord, IV<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s. av. J.-C.* » (Rome, 10-12 juin 1999) et publiée sous le même titre dans S. AGUSTA-BOULAROT et X. LAFON (éd.), *Des Ibères aux Vénètes*, Rome, 2004 (Collection de l'ÉFR, 328), p. 133-157. Des compléments ont été apportés sur quelques points de détail (l'architecture domestique, les citernes). Sauf exceptions, la bibliographie n'a pas été actualisée ; elle s'arrête donc pour l'essentiel à l'année 1999. Néanmoins, une mise à jour bibliographique est donnée en annexe pour les principaux sites de rang urbain (p. 81 sq).

La ville a longtemps été la grande absente de l'archéologie ibérique. Alors que les villages de l'âge du Fer fouillés intégralement se comptent par dizaines dans le nord-est et l'est de l'Espagne – grâce à quoi les bases d'une histoire de l'architecture indigène sont assises depuis des lustres<sup>1</sup> –, le dossier de la ville est longtemps resté presque vide de données matérielles<sup>2</sup>.

La situation a heureusement radicalement changé depuis quelques années. Des programmes de fouilles ou de réinterprétation des fouilles anciennes ont renouvelé, sur bien des points, notre vision de l'habitat groupé ibérique, et ont surtout permis d'écarter un peu le voile sur la réalité des premières villes de la péninsule. Parallèlement, la connaissance de l'urbanisme des établissements coloniaux de l'Espagne, tant phéniciens que grecs, a progressé sur un rythme tout aussi soutenu, permettant des comparaisons très éclairantes. Le bilan que je propose ici n'a d'autre objet que de présenter brièvement ces acquis récents, en

---

<sup>1</sup> A. GARCÍA Y BELLIDO, *La arquitectura entre los Iberos*, Madrid, 1945 [repris dans R. Menéndez Pidal (éd.), *Historia de España*, I.3, Madrid, 1954, p. 371-675] ; A. BALIL, *Casa y urbanismo en la España antigua*, I (*Studia Archaeologica*, 17), Saint-Jacques-de-Compostelle, 1972.

<sup>2</sup> Ce qui n'a pas empêché plusieurs tentatives d'interprétation, méritoires compte tenu de la maigreur des indices : J. MALUQUER, « Panorama general de la problemática sobre el urbanismo prerromano en la Península Ibérica », dans *Ciudades Augusteas de Hispania, I, Symposium de Ciudades Augusteas*, Saragosse, 1976, p. 7-27 ; P. JACOB, « Le rôle de la ville dans la formation des peuples ibères », *MCV*, 21, 1985, p. 19-56 ; P. ROUILLARD, « Urbanisme et vie publique dans l'Espagne préromaine, VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C. », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, Casa de Velázquez, 1988, p. 35-41. Pour un aperçu historiographique, voir L. ABAD et M. BENDALA, « La urbanística del mundo ibérico. Las nuevas perspectivas », *Archivo Español de Arqueología*, 67, 1994, p. 301-304.

mettant l'accent sur les sites ibériques qui peuvent prétendre au statut de villes véritables ; pour le problème plus large de l'évolution de l'habitat groupé et de l'architecture, des synthèses existent auxquelles je me permettrai de renvoyer<sup>3</sup>.

Géographiquement, je limiterai mon enquête aux régions de langue et d'écriture ibériques, à savoir les régions méditerranéennes du nord-est, de l'est et du sud de l'Espagne. Il ne sera donc pas question de la partie celtique ou celtisée de la péninsule, où les problèmes de l'architecture et de l'habitat groupé se posent dans des termes différents. Chronologiquement, la cohérence d'une phase de développement englobant le IV<sup>e</sup> et la majeure partie du III<sup>e</sup> siècle ne pose aucun problème dans ces régions ; c'est même la période la mieux connue de l'âge du Fer ibérique.

Je ne puis clore cette introduction sans quelques précisions sur le sens que je donne aux notions d'urbanisme et de ville. Maniées avec d'infinies précautions il y a dix ou vingt ans, ces notions se retrouvent aujourd'hui sous toutes les plumes – le plus souvent sans discussion, comme s'il s'agissait de vérités d'évidence – pour qualifier les formes d'habitat de l'âge du Fer ibérique. Le congrès tenu à Barcelone en 1998 peut être considéré, à cet égard, comme l'aboutissement d'une véritable révolution copernicienne des études ibériques. L'Ibérie qu'on y découvre n'est plus celles des villages, des « poblados », mais celles des villes et des cités<sup>4</sup>. En gestation depuis la fin des années 1980<sup>5</sup>, cette évolution a le grand mérite de rendre à la société ibérique une diversité et une complexité qu'une vision trop axée sur sa composante rurale avait sans doute éclipsées. Mais le but risque d'être dépassé si les mots dont on se sert sont vidés de leur sens. Il est devenu normal, en protohistoire, de parler d'urbanisme quand on veut dire « organisation raisonnée de l'habitat », quelles que soient la taille, la richesse et la fonction de l'agglomération considérée. L'économie de mots peut autoriser cette licence que le dictionnaire déconseille. Il est en revanche beaucoup moins défendable de parler de « disseny urbà » pour un village du VII<sup>e</sup> siècle où vivaient moins de dix familles, ou de « societat urbana » pour le premier âge du Fer valencien<sup>6</sup>.

Ces abus de langage trahissent une sorte de nivellement par le bas des concepts de ville et d'urbanisme. Il ne s'agit pas seulement d'un problème de

---

<sup>3</sup> E. PONS, M. MOLIST et W. CRUELLS (éd.), *Hàbitat i habitació a la protohistòria de la Mediterrània nord-occidental* (Cota Zero, 10), Vic, 1994 (synthèses par régions) ; BONET et GUÉRIN 1995, « Propuestas metodológicas » ; BELARTE 1997, *Arquitectura domèstica* ; MORET 1996, *Fortificaciones ibèriques*, p.133-163 et 265-285 ; P. MORET, « L'architecture et l'urbanisme », *Dossiers d'Archéologie*, 228, novembre 1997, p. 42-47 ; J. SÁNCHEZ, « La arqueología de la arquitectura. Aplicación de nuevos modelos de análisis a estructuras de la Alta Andalucía en época ibérica », *Trabajos de Prehistoria*, 55 (2), 1998, p. 89-109 ; RUIZ MATA *et al.* 1998, « La ciudad tartésica-turdetana » ; et voir aussi les deux chapitres précédents.

<sup>4</sup> *Los Iberos, príncipes de Occidente* (Congreso internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998), Barcelone, Fundación La Caixa, 1998 (= *Saguntum - PLAV*, Extra 1).

<sup>5</sup> Voir en particulier BENDALA *et al.* 1988, « Aproximación al urbanismo » ; M. BENDALA, « La génesis de la estructura urbana en la España antigua », *CuPAUAM*, 16, 1989, p. 127-147 ; H. BONET et P. GUÉRIN, « Habitat et organisation du territoire édétanien jusqu'au début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. », dans *Habitats et structures domestiques en Méditerranée occidentale durant la Protohistoire*, pré-actes, Aix-en-Provence, 1989, p. 80-84 ; RUIZ et MOLINOS 1993, *Los Iberos*.

<sup>6</sup> Exemples choisis presque au hasard parmi des articles parus dans la revue *Gala*, 3-5, 1994-1996, respectivement p. 349 et 183.

vocabulaire : dévaluer ces concepts, c'est se priver d'un outil d'analyse historique irremplaçable ; c'est fondre, contre toute évidence, l'ensemble des sociétés protohistoriques dans une sorte de magma proto-urbain consensuel. Non qu'il faille établir un seuil théorique à partir duquel on aurait le droit de parler d'une ville ibérique ; la démarche doit être empirique, et c'est pourquoi il m'a paru nécessaire de mettre d'abord en évidence les contraintes techniques et culturelles qui ont conditionné l'évolution de l'urbanisme ibérique et lui ont conféré son originalité. C'est dans cette optique que j'aborderai, en remontant un peu plus haut dans l'âge du Fer, la question des techniques de construction et des formes d'habitat groupé.

### Les techniques de construction

Le développement d'un véritable art de bâtir, impliquant l'existence de corps de métier spécialisés et de structures sociales permettant la transmission et la diffusion d'un savoir technique relativement complexe, est une condition nécessaire à l'apparition de tout urbanisme. Ce qui fait l'originalité du cas ibérique, c'est que la maîtrise de ce savoir technique précède de beaucoup l'apparition des premiers signes d'une planification de l'habitat à grande échelle. Les innovations décisives apparaissent en effet bien avant la période qui nous occupe. La maçonnerie en briques de terre crue (généralement mise en œuvre sur des solins en pierre de hauteur variable) est pratiquée dans plusieurs parties de l'Espagne dès l'âge du Bronze, et elle s'impose dans la presque totalité du monde ibérique au premier âge du Fer.

Le rôle de l'adobe n'a pas besoin d'être souligné ; matériau standardisé, modulaire, il favorise le développement d'une architecture régulière. Or, il ne s'agit probablement pas d'une technique importée : sa diffusion s'est faite en Espagne à partir de deux foyers<sup>7</sup>, l'un indigène, remontant en dernier ressort à l'époque chalcolithique et particulièrement vivace à la fin de l'âge du Bronze dans la vallée de l'Èbre<sup>8</sup>, l'autre phénicien ; son succès s'explique donc par l'effet d'accélération que le stimulus colonial a donné à un savoir faire préexistant. Un tel exemple montre bien, au passage, l'inanité des schémas d'explication univoques, qu'ils soient diffusionnistes à tout crin ou évolutionnistes exclusifs.

La maçonnerie en pierre tient une place plus discrète dans l'urbanisme ibérique. Dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, une ligne de partage très nette se dessine entre l'architecture domestique et défensive, où les appareils de pierre sont presque toujours frustes, d'apparence négligée<sup>9</sup>, et l'architecture funéraire, où semble se concentrer tout le savoir faire des tailleurs de pierre et des sculpteurs<sup>10</sup>. Cette impression doit certes être nuancée, car des enduits peints et des stucs masquaient

---

<sup>7</sup> P. MORET, « Les fortifications de l'âge du fer dans la Meseta espagnole : origine et diffusion des techniques de construction », *MCV*, 27 (1), 1991, p. 25 ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 194-200 ; CHAZELLES 1995, « Les origines ».

<sup>8</sup> Voir *supra*, p. 35.

<sup>9</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 86-94 et 286-287.

<sup>10</sup> R. CASTELO RUANO, *Monumentos funerarios del Sureste peninsular : elementos y técnicas constructivas*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1995.

souvent la rudesse des maçonneries. Mais il n'en reste pas moins qu'à de rares exceptions près<sup>11</sup>, les Ibères n'ont pas jugé bon de doter l'intérieur de leurs agglomérations des ornements de pierre dont ils faisaient parade à l'extérieur. Nous reviendrons sur les motifs possibles de ce choix. C'est seulement au III<sup>e</sup> siècle – et surtout dans sa deuxième moitié – qu'on voit s'ériger des bâtiments en grand appareil à l'intérieur des enceintes<sup>12</sup>, et que l'on se met à soigner l'appareil des fortifications elles-mêmes<sup>13</sup>.

## La maison

Entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., de l'Aude au Guadiana, la maison ibérique se présente sous un aspect remarquablement homogène. Son plan est constamment quadrangulaire ; son mode de construction est presque toujours mixte, associant des murs porteurs en pierre et des superstructures en adobe.

Les processus que nous avons décrits dans le chapitre précédent ont débouché, dans la plupart des régions, sur la fixation de deux types principaux, tous deux remarquablement stables. Le premier type, le plus élémentaire, est caractéristique de l'habitat indigène de l'Est et du Nord-Est de la péninsule Ibérique<sup>14</sup>, mais on le retrouve jusque dans les provinces d'Alicante et de Murcie (fig. 1). C'est une maison rectangulaire, plus ou moins allongée, généralement divisée par une cloison transversale en deux pièces de dimensions inégales, héritière directe de la maison des villages clos du premier âge du Fer. Jointe à ses voisines par ses longs côtés, elle est appuyée à l'arrière au mur d'enceinte du village et ouvre en façade sur une rue en terre battue. Les aménagements intérieurs sont simples et peu variés : sols de terre battue (parfois remplacés par des pavages d'adobes), banquettes basses le long des murs (dont la fonction devait souvent être celle d'un dressoir pour les jarres de stockage), un foyer aménagé au milieu de la pièce.

Le second type est celui de la maison quadrangulaire à plan complexe, comportant plusieurs pièces entre lesquelles se répartissent les tâches domestiques, généralement distribuées autour d'un vestibule ou d'une cour à l'air libre. On la rencontre surtout dans les régions méridionales, notamment à Tejada la Vieja (Escacena del Campo, Huelva) au V<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, à Puente Tablas (Jaén) aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles<sup>16</sup>, et à El Oral (San Fulgencio, Alicante) vers 500<sup>17</sup>. Elle est plus

<sup>11</sup> La plus notable est La Alcudia de Elche, où la plupart des restes d'architecture monumentale et de grande sculpture du V<sup>e</sup> siècle ont été retrouvés *intra muros*.

<sup>12</sup> Témoins les deux temples de l'« acropole » d'Ullastret, dont nous reparlerons plus loin.

<sup>13</sup> Notamment à Ullastret et à Torreparedones : voit MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 89-92.

<sup>14</sup> On trouvera une synthèse très complète sur les maisons du nord-est de l'Espagne dans BELARTE 1997, *Arquitectura doméstica*. Voir aussi les études citées plus haut, note 3.

<sup>15</sup> J. FERNÁNDEZ JURADO, P. RUFETE et C. GARCÍA, « Análisis y definición de la cultura tartésica según Tejada la Vieja y Huelva », dans *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1989*, II, Séville, 1991, p. 237-247.

<sup>16</sup> RUIZ et MOLINOS 1993, *Los Iberos*, p. 152-154.

<sup>17</sup> ABAD et SALA 1993, *El Oral*.

rare et surtout plus tardive dans le Nord-Est. En Catalogne, des maisons ibériques à plan complexe, de grandes dimensions, ont été mises au jour sur plusieurs sites proches du littoral, dans des niveaux du IV<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle : au Castellet de Banyoles de Tivissa<sup>18</sup>, à Alorda Park (Calafell), avec des maisons comptant jusqu'à cinq pièces reliées entre elles<sup>19</sup>, et dans deux agglomérations voisines d'Ullastret, le Puig de Sant Andreu et l'Illa d'en Reixac<sup>20</sup> (fig. 11). L'origine de ce type est certainement méditerranéenne ; il remonte en dernière analyse à des modèles orientaux, phéniciens puis grecs.

Site	Province	Superficie en m <sup>2</sup>	Nombre de pièces	Datation
La Picola, Santa Pola	Alicante	17 à 20	1 ou 2	V <sup>e</sup> siècle
El Oral, San Fulgencio, maison 2B	Alicante	21,1	2	début V <sup>e</sup>
El Oral, maisons 3C et 3D	Alicante	17,5	2	début V <sup>e</sup>
Cerro de las Balsas, Alicante	Alicante	25 à 31	1 ou 2	IV <sup>e</sup>
Los Villares, Caudete de las Fuentes (état initial, maisons 13 et 14)	Valencia	40 (casa 13) 48 (casa 14)	2 2	V <sup>e</sup> - III <sup>e</sup>
Puntal dels Llops, Olocau	Valencia	12 à 25	1	IV <sup>e</sup> - III <sup>e</sup>
La Seña, Villar del Arzobispo	Valencia	56	2	IV <sup>e</sup> - III <sup>e</sup>
Puig de la Nau, Benicarló	Castellón	9 à 25	1	VI <sup>e</sup> - V <sup>e</sup>
El Taratrato, Alcañiz	Teruel	30 à 55	1 ou 2	IV <sup>e</sup>
San Antonio, Calaceite	Teruel	20 à 35	1 ou 2	V <sup>e</sup>
Moleta del Remei, Alcanar	Tarragona	30 à 50	2	IV <sup>e</sup>
Castellet de Banyoles, Tivissa	Tarragona	env. 30	2	IV <sup>e</sup>
Alorda Park, Calafell	Tarragona	env. 20	1 ou 2	V <sup>e</sup>
Penya del Moro, Sant Just Desvern	Barcelona	13 à 26	1 ou 2	IV <sup>e</sup>
Céllecs, Orrius	Barcelona	moyenne 24	1 ou 2	IV <sup>e</sup>
Turó d'en Boscà, Badalona	Barcelona	55,5	2	III <sup>e</sup>
Puig Castellet, Lloret de Mar	Girona	moyenne 24	1 ou 2	III <sup>e</sup>
Illa d'en Reixac, Ullastret	Girona	18 à 25	1 ou 2	VI <sup>e</sup> - V <sup>e</sup>
Puig de Sant Andreu, Ullastret	Girona	env. 20	1 ou 2	V <sup>e</sup> - III <sup>e</sup>

Fig. 1. Dimensions de quelques maisons ibériques à plan simple<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> Voir *infra*, deuxième partie, chapitre 2.

<sup>19</sup> SANMARTÍ et SANTACANA 1992, *El poblat ibèric d'Alorda Park*.

<sup>20</sup> Respectivement MARTÍN ORTEGA *et al.* 2004, « La zona 14 », et MARTÍN ORTEGA *et al.* 1997, « Un edifici cultural » (si on interprète ce dernier ensemble comme une grande maison à cour, plutôt que comme un sanctuaire). On peut ajouter à cette courte liste la demeure hellénistique de Mas Castellar de Pontós, bien qu'elle appartienne à un domaine rural et non à une agglomération (E. PONS I BRUN, « Estructures, objectes i fets culturals en el jaciment protohistòric de Mas Castellar (Pontós, Girona) », *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 71-89).

<sup>21</sup> D'après BADIE *et al.* 2000, *La Picola*, p. 126.

## L'organisation de l'habitat : deux modèles d'habitat groupé

L'habitat ibérique est essentiellement un habitat groupé (fig. 2), par opposition aux maisons rondes et à l'urbanisme disjoint des *castros* du nord et du nord-ouest de la péninsule. Cet habitat groupé s'inscrit cependant dans deux traditions bien distinctes, selon que l'on se situe au nord ou au sud de l'aire ibérique. Au nord, dès le Bronze Final, la vallée de l'Èbre voit s'imposer une forme originale d'habitat perché à structure agglutinée, dans laquelle des unités d'habitations rectangulaires, mitoyennes, s'organisent selon un schéma tantôt centripète, autour d'une place centrale, tantôt parallèle, de part et d'autre d'une rue axiale (fig. 3, c-f). Ce type de villages clos<sup>22</sup>, d'une conception remarquablement uniforme, se répand au V<sup>e</sup> siècle dans une grande partie de la Catalogne et dans le nord du Pays Valencien<sup>23</sup>.

Dans tout le nord-est et l'est de la Péninsule, le modèle du village clos va, en quelque sorte, donner le ton de l'urbanisme ibérique. Les agglomérations les plus grandes du second âge du Fer s'y distingueront encore par des rangées de maisons plutôt petites, appuyées côte à côte contre la face interne du rempart ou serrées sur d'étroites terrasses, par un maillage dense de l'aire enclose par l'enceinte, par des espaces de dégagement étriés. Il faudra attendre la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle ou le III<sup>e</sup> siècle pour voir apparaître sur des sites littoraux – et plus particulièrement dans les environs d'Ampurias – des maisons à plan complexe, de type hellénistique, comprenant des cours et des porches à colonnes<sup>24</sup>, et se dessiner ainsi une hiérarchie marquée de l'habitat à l'intérieur de l'agglomération.

L'évolution est différente dans la moitié méridionale de l'aire ibérique. Sous l'influence de l'architecture phénicienne, qui se fait sentir sur la côte et dans les vallées du Segura et du Guadalquivir à partir du VII<sup>e</sup> siècle, des maisons orthogonales à plan relativement complexe apparaissent en milieu indigène dès le VI<sup>e</sup> siècle, succédant aux maisons rondes ou ovales du Bronze final tartessien<sup>25</sup>. Le meilleur témoin de ce développement précoce nous est donné, au tout début du V<sup>e</sup> siècle, par le village d'El Oral, à l'embouchure du fleuve Segura, où ont été mises au jour des maisons à pièces multiples et parfois à cour intérieure, regroupées en îlots que séparent des rues spacieuses et régulièrement tracées<sup>26</sup>.

---

<sup>22</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 145. Sur les origines du village clos et ses développements pendant le premier âge du Fer, voir *supra*, p. 14 et 34 sqq.

<sup>23</sup> Les exceptions sont rares et, pour la plupart, confinées dans des régions de montagne où se perpétue jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle le type du village à trame lâche et à habitat disjoint, par exemple à Covalta, dans l'intérieur du Pays Valencien (MORET 1996, *Fortifications ibériques*, fig. 68 et pl. XXIII).

<sup>24</sup> Notamment à l'Illa d'en Reixac et à Sant Andreu d'Ullastret (voir *supra*, note 20).

<sup>25</sup> Les fouilles de Castillo de Doña Blanca et de Las Cumbres, près de Cadix, ont mis en lumière les affinités très étroites qui existent entre les structures d'habitat des sites phéniciens du littoral andalou et celles des sites indigènes à partir du VI<sup>e</sup> siècle (cf. RUIZ MATA *et al.* 1998, « La ciudad tartésica-turdetana »).

<sup>26</sup> ABAD et SALA 1993, *El poblado ibérico de El Oral*.

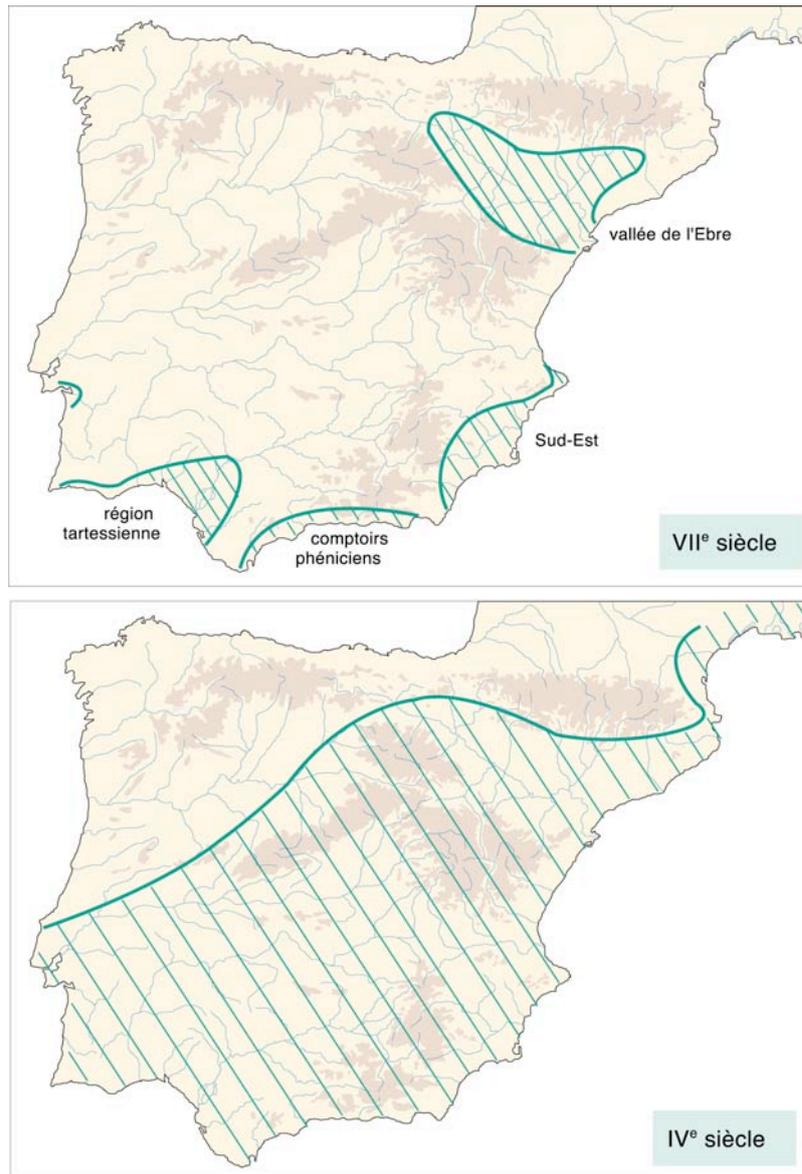


Fig. 2. Distribution géographique des villages à structure agglutinée (maisons mitoyennes, quadrangulaires, formant des blocs) au VII<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

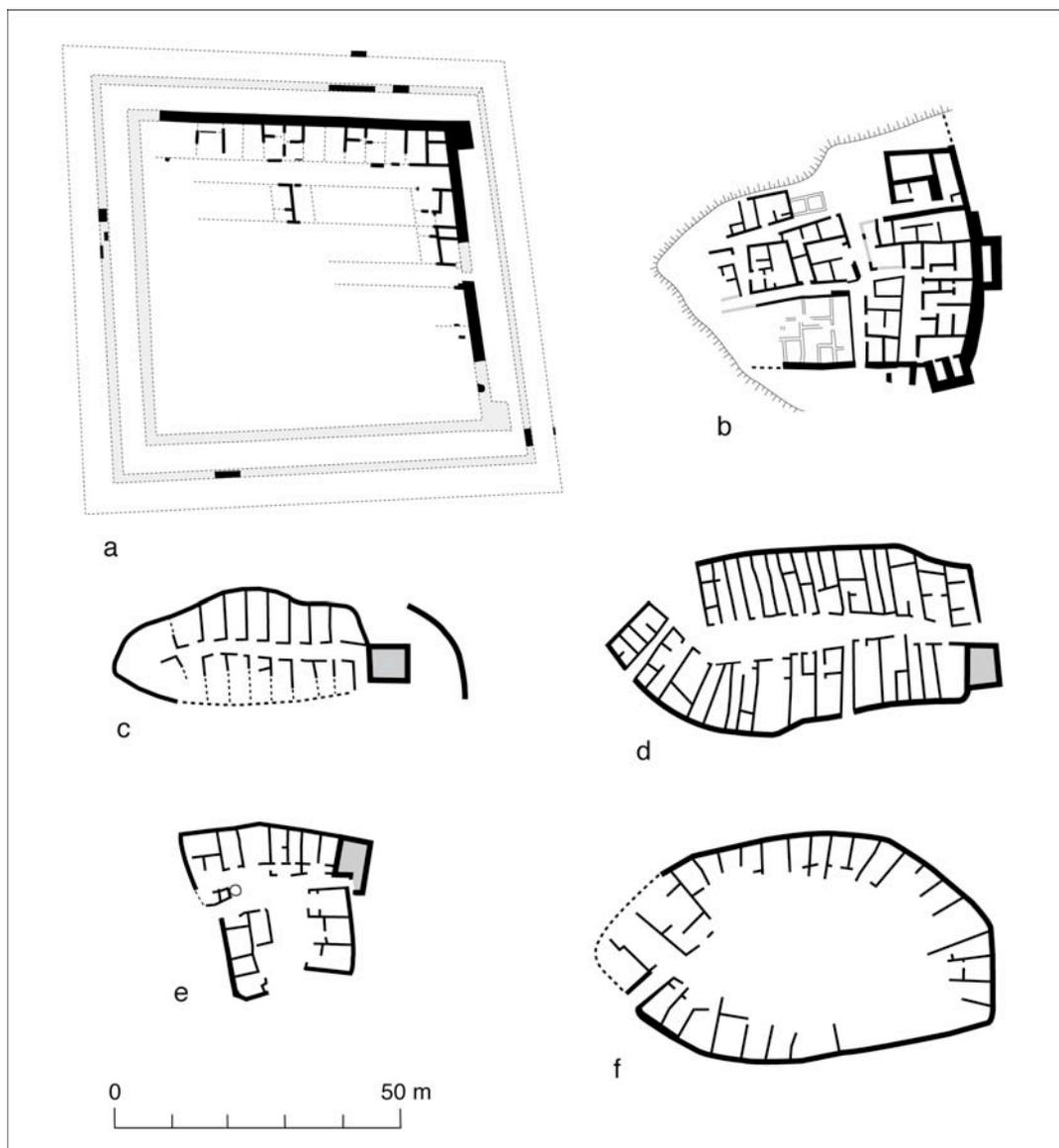


Fig. 3. Petites agglomérations ibériques des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. **a** : La Picola (Santa Pola, Alicante), d'après BADIE et MORET. En grisé : parties restituées ; **b** : Alorda Park (Calafell, Tarragone), d'après SANMARTÍ *et al.* ; **c** : Puntal dels Llops (Olocau, Valence), d'après BONET ; **d** : El Taratrato (Alcañiz, Teruel), d'après BURILLO ; **e** : Puig Castellet (Lloret de Mar, Gérone), d'après PONS ; **f** : Anseresa (Olius, Lérida), d'après SERRA VILARÓ.

L'utilisation plus généreuse de l'espace, l'existence évidente d'un plan directeur appliqué à la trame des rues et des maisons, sont les caractéristiques majeures de l'urbanisme de l'Ibérie méridionale. Malheureusement, les fouilles en extension sont trop peu nombreuses pour qu'il nous soit possible d'apprécier dans le détail les étapes et les variations régionales de cette évolution. En Andalousie, seuls les sites indigènes de Tejada la Vieja (Huelva)<sup>27</sup> et de Puente Tablas (Jaén)<sup>28</sup>

<sup>27</sup> J. FERNÁNDEZ JURADO, *Tejada la Vieja : una ciudad protohistórica* (Huelva Arqueológica, IX), Huelva, 1987.

[fig. 6] ont été fouillés sur de grandes surface, sans dépasser d'ailleurs les niveaux conservés les plus récents qui, dans les deux cas, datent du IV<sup>e</sup> siècle. Il apparaît en tout cas clairement que le terreau méridional était plus propice que celui du nord de l'Ibérie à l'émergence d'un véritable urbanisme. La frontière entre ces deux aires culturelles (également patente dans de nombreux autres domaines : céramique, artisanat du métal, sculpture, écriture...), suit approximativement le cours inférieur du fleuve Júcar, au nord du cap de la Nao ; elle ne s'estompera qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, avec la généralisation progressive d'un modèle d'urbanisme de type hellénistique.

### **Éléments d'une définition de l'urbanisme ibérique**

Malgré les différences et les décalages que je viens d'indiquer, l'ensemble de l'aire ibérique témoigne dès le début de l'âge du Fer d'une grande maturité dans la conception technique et la gestion de l'habitat groupé. Mais ce bagage architectural n'implique pas automatiquement le passage à une organisation sociale de type urbain ou proto-urbain. Le cas du Bas Aragon, où aucune agglomération connue de l'Ibérique moyen (V<sup>e</sup> - III<sup>e</sup> siècles) ne dépasse une superficie d'un demi-hectare, montre qu'une telle architecture est parfaitement compatible avec un système social basé sur des communautés rurales segmentaires, dans lequel l'exercice du pouvoir ne nécessite pas l'existence d'une agglomération où seraient concentrées et contrôlées les activités autres que productives.

D'autres critères doivent donc être pris en considération. Faute de documents internes – la société ibérique est une société à écriture opaque : nous lisons cette écriture, mais nous ne la comprenons pas –, nous ne pouvons procéder que par tâtonnements empiriques, en combinant des critères d'inégale valeur (et du reste rarement réunis sur un même site) qui sont, dans le désordre : la taille de l'agglomération, l'existence d'un plan régulateur, la présence d'une fortification plus ou moins complexe, les équipements liés à des activités artisanales spécialisées, la présence d'espaces ou de bâtiments liés soit au culte, soit à l'exercice du pouvoir, et l'insertion de l'agglomération considérée dans un réseau hiérarchisé d'établissements. Cette liste hétéroclite<sup>29</sup> ne prétend pas couvrir tout le champ du phénomène urbain. Il s'agit simplement d'analyser des données qui n'ont pas toutes le même degré de pertinence, mais qui sont les seules que l'archéologie puisse mesurer.

---

<sup>28</sup> RUIZ 1995, « Plaza de Armas ».

<sup>29</sup> J'aurais pu mentionner aussi les témoignages externes des sources littéraires romaines, mais ces témoignages sont tardifs et globalement décevants. La plupart d'entre eux sont analysés dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 33-38 et 242-255.

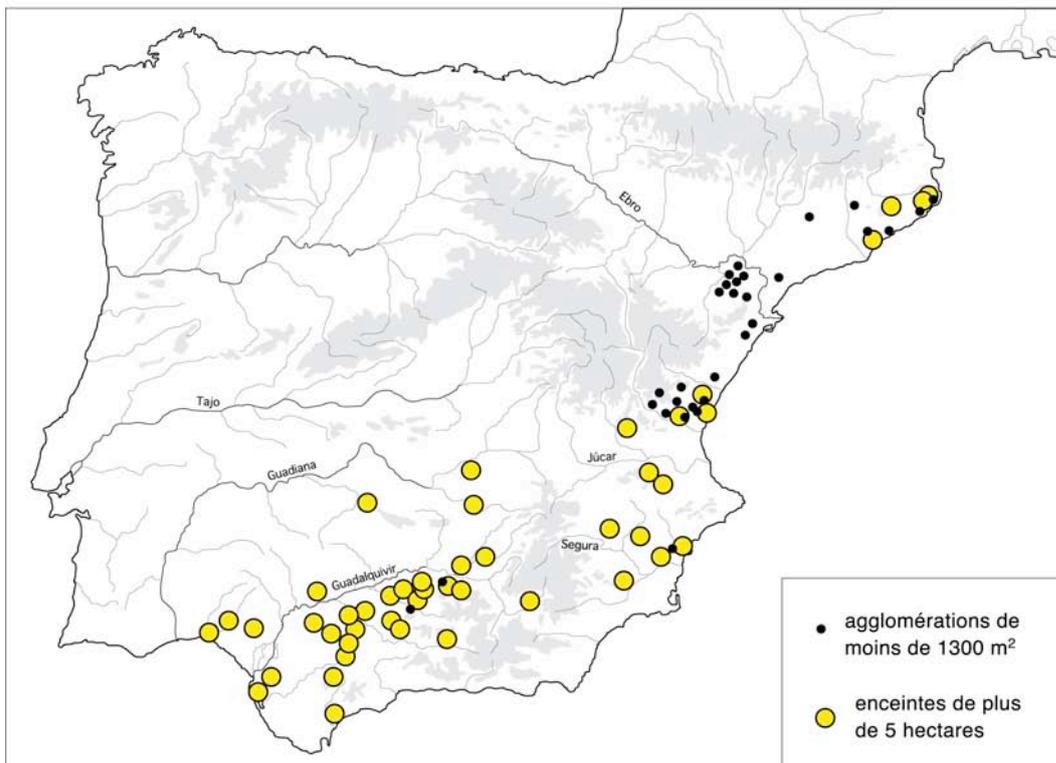
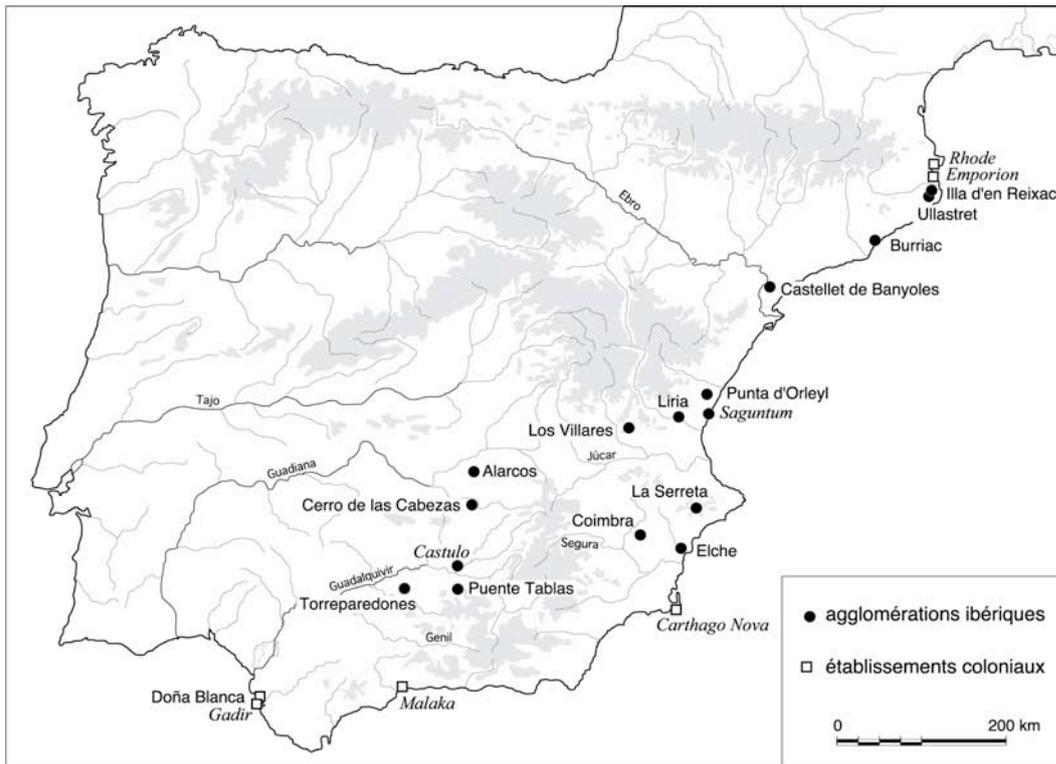


Fig. 4. Principales agglomérations du deuxième âge du Fer citées dans le texte.

Fig. 5. Superficie des agglomérations ibériques : les deux catégories extrêmes.

### *La taille des agglomérations*

Ce critère, souvent pris en compte parce qu'il peut s'appliquer à des sites non fouillés, doit être manié avec la plus grande précaution. On oublie trop souvent que la superficie d'une enceinte ne signifie rien si la densité du bâti intérieur n'est pas connue. On se gardera donc de comparaisons trompeuses, en se rappelant qu'un *poblado* ibère de cinq hectares pouvait être aussi peuplé qu'un *oppidum* gaulois de cinquante hectares. Cela dit, les plus grandes enceintes ibériques connues (j'insiste sur cette restriction), avec des superficies de l'ordre de dix à vingt hectares<sup>30</sup>, restent petites, non seulement par rapport au monde celtique, mais aussi par rapport à l'Étrurie<sup>31</sup>. 46 % des enceintes ibériques connues ne dépassent pas 5 000 m<sup>2</sup>, alors que les enceintes de plus de dix hectares ne représentent que 16 % du même corpus.

D'autre part, la répartition des enceintes les plus grandes et les plus petites (fig. 5) fait apparaître un vif contraste entre l'aire ibérique méridionale, où l'on trouve une majorité de bourgades de taille moyenne à grande (76 % des enceintes de plus de dix hectares se trouvent en Andalousie), et le monde villageois de l'Est et du Nord-Est (78 % des enceintes ne dépassant pas un hectare sont situées au nord du Júcar). Dans le Bas Aragon, le nord du Pays Valencien et dans certaines *comarcas* catalanes, la pullulation de très petits villages, formant un dense réseau de communautés paysannes, chacune composée d'une poignée de familles, laisse à la ville une place réduite et tout compte fait marginale. Presque toutes les grandes agglomérations de l'Ibérie septentrionale sont d'ailleurs situées sur une étroite frange côtière le long de la Méditerranée, dans un contexte culturel métissé qui différencie sensiblement ces communautés de celles de l'intérieur des terres.

### *L'enceinte fortifiée*

Par son appareil de blocs généralement plus gros que ceux qu'on employait pour les maisons, par l'effet de masse que produisaient ses épaisses courtines, par la verticalité de ses tours qui étaient sans nul doute les bâtiments les plus élevés de l'architecture ibérique, la fortification était la principale et souvent la seule parure monumentale de l'agglomération<sup>32</sup>. Mais l'enceinte n'est pas l'apanage de la ville ; au contraire, même les plus petits hameaux ibériques en étaient pourvus. Sa présence n'a donc ici aucune valeur discriminante. Les ouvrages de flanquement (tours, bastions) et les défenses avancées (fossés complétés ou non par un avant-mur) ne sont pas non plus réservés aux sites de premier rang. Peu nombreux au

---

<sup>30</sup> Des mentions de 30 ou 40 ha, pour certains *oppida* andalous (*Castulo, Carmo, Asta Regia*), sont des extrapolations basées sur les mesures de l'enceinte romaine ou même médiévale et sont donc sujettes à caution, même si elles n'ont rien d'in vraisemblable.

<sup>31</sup> M. ALMAGRO GORBEA a été le premier à mettre en lumière cette spécificité de l'habitat ibérique (« El área superficial de las poblaciones ibéricas », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, Casa de Velázquez, 1988, p. 21-34) ; des données complémentaires sont présentées dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 133-142, d'où sont tirés les chiffres qui suivent.

<sup>32</sup> Pour plus de précisions, voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, *passim*.

premier âge du Fer, ils se répandent au IV<sup>e</sup> siècle dans presque toute l'aire ibérique, quelle que soit la taille de l'agglomération.

La fortification apparaît donc à tous égards comme un élément essentiel de l'habitat groupé ibérique, mais son universalité même la rend inopérante comme critère d'identification de la ville. On ne pourra en tenir compte, dans le cadre d'une réflexion sur la naissance de l'urbanisme ibérique, que dans les rares cas où elle est assez complexe pour impliquer l'intervention d'un architecte spécialisé. Cette circonstance ne se rencontre que sur une poignée de sites majeurs de la façade méditerranéenne et de l'Andalousie, et est intimement liée à la question du plan régulateur que nous allons maintenant aborder.

### *Le plan régulateur*

Il a fallu les fouilles en extension des années 1980 sur des sites comme El Oral et La Picola à Alicante ou Puente Tablas à Jaén, pour que l'on prenne conscience que de véritables plans régulateurs avaient accompagné la conception de certaines agglomérations ibériques. On trouvera dans le chapitre suivant les résultats des analyses métrologiques réalisées sur plusieurs sites du nord-est et de l'est de l'Espagne, notamment le Puig de Sant Andreu d'Ullastret (Girona), agglomération indigène de cinq à six hectares située à 15 km au sud d'Ampurias<sup>33</sup> et La Picola (Santa Pola, Alicante)<sup>34</sup>. Il faut aussi mentionner le cas de Puente Tablas, au nord de Jaén<sup>35</sup>, où l'étude métrologique n'a pas encore été menée, mais où les plans publiés révèlent au IV<sup>e</sup> siècle une remarquable régularité dans les grandes masses de la trame urbaine comme dans la division interne des îlots (fig. 6).

Bien que ces quelques exemples ouvrent des perspectives intéressantes sur l'existence en Ibérie d'architectes capable de traduire dans la pierre un projet théorique basé sur des rapports géométriques, ainsi que sur d'éventuels emprunts à des modèles importés, la régularité de l'urbanisme des *oppida* ibériques ne doit pas être surestimée. Les cas évoqués restent très minoritaires, et l'on est d'ailleurs frappé, dans le cas d'Ullastret, par le contraste qui existe entre la régularité des fortifications et le désordre apparent des quartiers d'habitation qu'elles enserment. En dehors du système défensif, seules l'aire sacrée sommitale et quelques maisons privilégiées semblent avoir fait l'objet d'un projet architectural planifié. Il s'agit là, en quelque sorte, d'un urbanisme de façade, d'un décor monumental dissimulant un habitat dont l'organisation garde bien des caractères du modèle villageois.

---

<sup>33</sup> Le Puig de Sant Andreu a fait l'objet de grandes fouilles dans les années d'après guerre [M. OLIVA PRAT, « Las fortificaciones de la ciudad prerromana de Ullastret (Gerona, España). Ensayo de cronología », dans *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protostoriche (Roma, 1962)*, III, Rome, 1966, p. 23-28]. Un nouveau programme de recherches y est en cours (MARTÍN ORTEGA 2000, « L'*oppidum* del Puig de Sant Andreu » ; PLANA et MARTÍN 2000, « L'*oppidum* d'Ullastret »).

<sup>34</sup> BADIE *et al.* 2000, *La Picola*.

<sup>35</sup> RUIZ 1995, « Plaza de Armas ».



Fig. 6. Puente Tablas (Jaén). L'oppidum au IV<sup>e</sup> siècle, d'après RUIZ et MOLINOS (modifié).

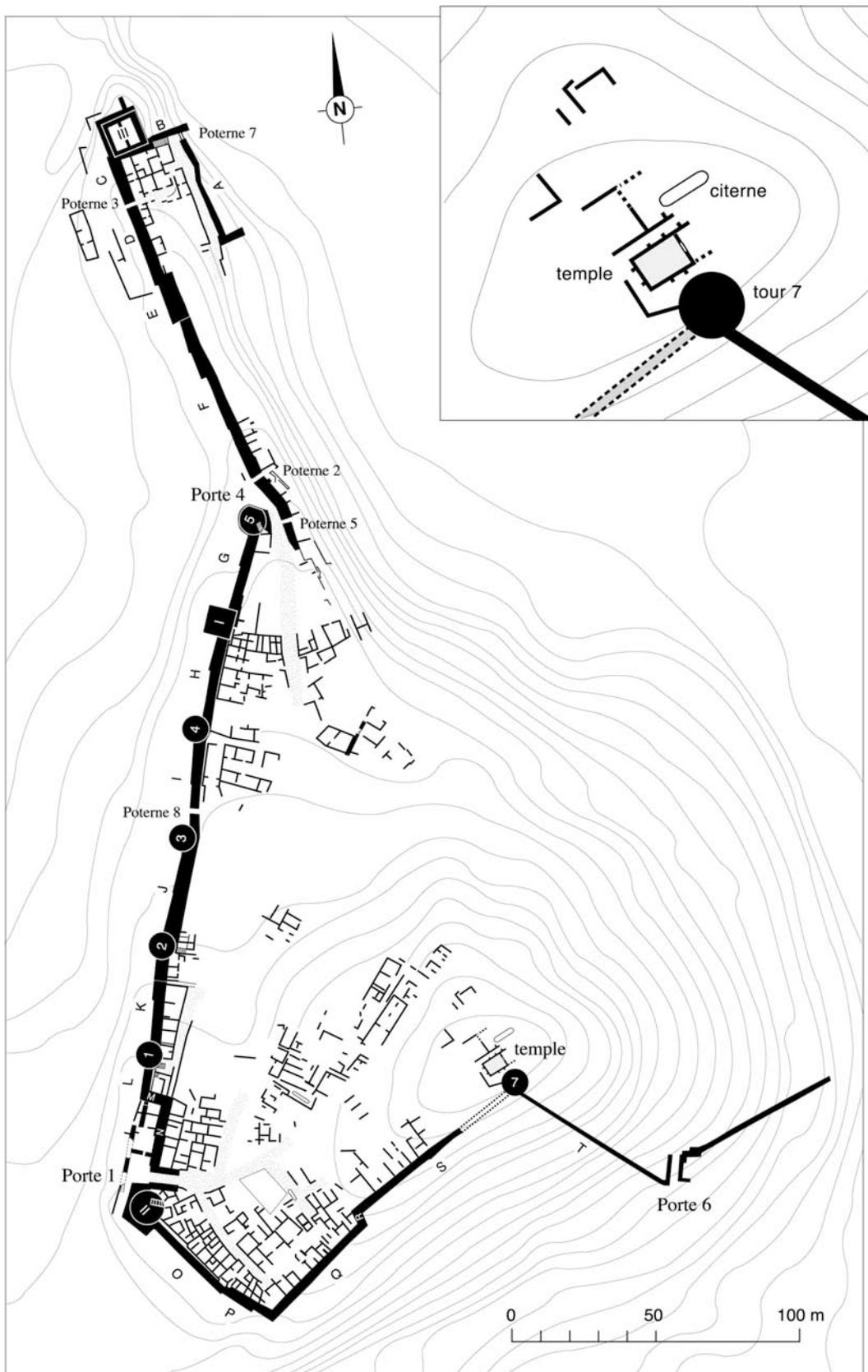


Fig. 7. Puig de Sant Andreu (Ullastret, Gérone). L'*oppidum* au III<sup>e</sup> siècle, d'après OLIVA, MALUQUER et MARTÍN (divers plans adaptés). En médaillon : détail de « l'acropole ».

*Les équipements collectifs : voirie, gestion de l'eau, stockage des denrées*

La voirie ne présente guère de singularités. Bien que les rues soient souvent très étroites<sup>36</sup>, on trouve quelques exemples de voies plus spacieuses, de trois à cinq mètres de large, sur des sites comme La Picola<sup>37</sup> (Santa Pola, Alicante), El Oral<sup>38</sup> (San Fulgencio, Alicante), La Seña<sup>39</sup> (Villar del Arzobispo, Valencia), Los Villares<sup>40</sup> (Caudete de las Fuentes, Valencia) ou L'Illa d'en Reixac<sup>41</sup> (Ullastret, Girona). Elles sont rarement pavées avant le II<sup>e</sup> siècle. Les places sont exiguës, et surtout elles ne sont pourvues d'aucun aménagement distinctif : ce ne sont que des espaces vides entre les maisons. La notion d'espace public, si jamais elle eut cours chez les Ibères, n'a pas trouvé d'expression monumentale dans leurs agglomérations. Des dispositifs d'évacuation des eaux de ruissellement sont connus à partir du IV<sup>e</sup> siècle, ainsi que des barbacanes qui permettaient de drainer l'eau au travers des murailles.

Dès le Bronze Final, on trouve des citernes collectives dans les villages clos des régions semi-arides de la dépression centrale de l'Èbre ; c'étaient des excavations ovales, souvent irrégulières, parementées de moellons, creusées au centre du village, où convergiaient les eaux de ruissellement. Cette formule, primitive mais efficace, connut une longue postérité dans tout le nord-est de l'Espagne. Aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle, elle est présente sur plusieurs sites de la région du Segre-Cinca : Els Vilars (fig. 10), Jebut, Roques de Sant Formatge et Pilaret de Santa Quiteria<sup>42</sup> ; elles étaient alimentées par des canaux d'adduction, le long des rues du village. Une disposition similaire, mais en miniature, se retrouve, au III<sup>e</sup> siècle, dans le minuscule hameau de Puig Castellet (Lloret de Mar, Girona). Deux cavités y furent creusées au milieu de l'enceinte. La première servait de bassin de décantation ; son trop-plein s'écoulait dans la seconde, où les habitants pouvaient recueillir une eau épurée<sup>43</sup>. Dans tous les cas qui précèdent, la citerne collective, placée au centre de l'agglomération, apparaît comme un corollaire logique du concept du village clos, dont l'organisation est fondamentalement centripète.

---

<sup>36</sup> Par exemple au Puig de la Nau (Benicarló, Castellón), où leur largeur ne dépasse pas deux mètres (A. OLIVER et F. GUSÍ, *El Puig de la Nau. Un hábitat fortificado ibérico en el ámbito mediterráneo peninsular*, Castellón, 1995, p. 193).

<sup>37</sup> Deux rues larges de 3,55 m.

<sup>38</sup> Rue II-III : 4,9 à 5,3 m ; rue III-IV : 3,4 à 4,2 m (ABAD et SALA 1993, *El Oral*, p. 38-40).

<sup>39</sup> BONET et GUÉRIN 1995, « Propuestas metodológicas », p. 101 et fig. 11.

<sup>40</sup> La rue B de Los Villares est large d'environ 4 m, tandis que la rue A, perpendiculaire à la précédente, ne mesure que 2,5 à 3,5 m de large. Voir C. MATA, *Los Villares (Caudete de las Fuentes, Valencia) : origen y evolución de la cultura ibérica*, Valencia, 1991, fig. 1.

<sup>41</sup> J. LÓPEZ I MELCIÓN *et al.*, « Illa d'en Reixac-Ullastret : campanyes d'excavació 1987 i 1988 », *Empúries*, 48-50, 1986-1989, II, p. 55 : rue de 4 m de large en moyenne, dégagée sur 45 m de long.

<sup>42</sup> E. MAESTRO ZALDIVAR, « La época ibérica », dans *Fraga en la antigüedad*, Fraga, 1992, p. 140 et fig. 1.

<sup>43</sup> E. PONS, J. M. LLORENS et A. TOLEDO, « Le hameau fortifié du Puig Castellet à Lloret de Mar (Girona, Espagne). Un bilan des recherches », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 12, 1989, p. 215.

Ce n'est à partir du III<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent en Catalogne des citernes au plan régulier, rectangulaires ou bi-absidiales, avec des parois verticales soigneusement appareillées et souvent enduites d'un mortier hydraulique. La diffusion de ce type de citernes a été attribuée à l'influence d'*Emporion*, mais des relais puniques ne sont pas exclus. Les plus anciennes sont celles de Turó del Vent (Llinars del Vallès) et d'Ullastret. La citerne de Turó del Vent, qui pouvait contenir 450 000 litres d'eau, était alimentée par un canal de 150 m de long, creusé dans le rocher<sup>44</sup>.

Les équipements collectifs liés aux activités agricoles sont moins bien documentés. On ne peut guère citer dans ce domaine que les greniers surélevés récemment étudiés par F. Gracia Alonso<sup>45</sup>. Ce sont des bâtiments rectangulaires divisés en étroits compartiments par des murets qui devaient supporter un plancher surélevé afin de protéger le grain contre l'humidité du sol. De taille toujours modeste, dépassant rarement celle des maisons environnantes, ils ne pouvaient être utilisés que par un secteur limité de l'agglomération, voire par une seule maisonnée. On ne connaît pas de quartiers artisanaux<sup>46</sup>, seulement des maisons d'artisans réparties de façon apparemment aléatoire dans les agglomérations. On mentionnera enfin, pour mémoire, l'existence de fours à pain banaux dans quelques gros villages<sup>47</sup>.

A l'exception des moyens de collecte et de conservation de l'eau, indispensables sous certains climats à la survie de la communauté, tous les équipements dont nous venons de faire brièvement l'inventaire sont conçus dans un cadre domestique, pour l'usage d'une famille nucléaire ou d'une famille élargie. Aucun indice, en l'état de nos connaissances, ne vient étayer l'hypothèse d'une gestion centralisée de l'activité économique dans des structures urbaines.

### *Espaces et bâtiments de culte*

La recherche a beaucoup progressé depuis deux décennies dans le domaine de l'architecture sacrée ibérique<sup>48</sup>, non sans quelques excès parfois : on a donné à certains bâtiments une importance que la modestie de leurs vestiges ne justifie en rien. Il faut, me semble-t-il, pour ramener le débat à de justes proportions, partir d'un constat : l'espace habituel de la religiosité ibérique, dans ses manifestations collectives, n'est pas un espace urbain.

---

<sup>44</sup> J. BOSCH *et al.*, « Resultats de les excavacions arqueològiques portades a terme al Turó del Vent (Llinars del Vallès, Vallès Oriental) », dans *Tribuna d'Arqueologia 1984-1985*, Barcelone, 1986, p. 128 sq.

<sup>45</sup> F. GRACIA ALONSO, « Producción y comercio de cereal en el N.E. de la Península Ibérica entre los siglos VI-II a.C. », *Pyrenae*, 26, 1995, p. 91-113.

<sup>46</sup> Sauf peut-être au Cerro de las Cabezas (Valdepeñas, Ciudad Real) où, au III<sup>e</sup> siècle, des ateliers de potiers semblent se concentrer dans le quartier le plus bas de l'*oppidum* (VÉLEZ et PÉREZ 1999, « Oretanos en la Meseta Sur »).

<sup>47</sup> Notamment à La Bastida et à El Oral (DÍES CUSÍ et ÁLVAREZ 1998, « Análisis de un edificio », p. 336).

<sup>48</sup> On se reportera, pour un état récent de la question, au numéro monographique des *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997.

Il serait hors de mon propos d'entrer dans le détail de cette question ; je me contenterai de rappeler que les principaux sanctuaires ibériques se situent hors les murs, à l'écart des agglomérations<sup>49</sup>. Certains complexes culturels sont liés à des relais commerciaux, sur le littoral (Campello près d'Alicante) ou sur les principales routes de l'intérieur (Cancho Roano en Estrémadure), mais leur environnement n'est pas urbain. Une autre catégorie nous intéresse ici de plus près : celle des sanctuaires suburbains, le mieux connu d'entre eux étant à l'heure actuelle celui de Torreparedones dans la province de Cordoue<sup>50</sup>. Mis au jour dans son état du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il s'agit d'un ensemble de bâtiments de culte adossés à l'extérieur de l'enceinte, sans doute à proximité d'une des portes de l'*oppidum*. Des sanctuaires de ce type – plus ou moins proches de l'enceinte, plus ou moins bâtis – ont été repérés ou se laissent deviner sur une dizaine de sites, presque tous méridionaux (fig. 8).

Il est frappant de constater que la distribution de ces sanctuaires suburbains coïncide assez précisément avec celle de la grande sculpture funéraire en pierre, comme si, dans ces régions, l'expression monumentale du sacré se localisait de façon très concertée *en dehors* de l'enceinte urbaine, dans la nécropole ou dans un sanctuaire. C'est à se demander si le centre névralgique, le point de cristallisation symbolique de la communauté politique ne se situait pas pour ces populations en dehors de l'agglomération fortifiée. La récente découverte du sanctuaire de Huelma (Jaén) et de ses sculptures en pierre représentant le combat d'un héros contre un loup<sup>51</sup>, à 20 km de l'*oppidum* le plus proche, tend à confirmer cette hypothèse, si l'on admet avec ses fouilleurs que ce sanctuaire exaltait, à travers la figure d'un ancêtre héroïsé, la domination politique d'une lignée aristocratique sur la vallée du Jandulilla (cet affluent du Guadalquivir prend en effet sa source près du monument).

Reste la catégorie des lieux de culte en agglomération, qui présentent une répartition bien différente puisqu'on les trouve presque exclusivement dans l'Est et le Nord-Est (fig. 9). On peut les ramener à trois types principaux, selon leur degré de complexité et de spécialisation<sup>52</sup>.

1/ Des lieux de culte domestiques, sans architecture différenciée. On ne les reconnaît qu'à des aménagements internes particuliers (fosses, supports maçonnés, « bétyles » aniconiques) et, surtout, aux offrandes rituelles qui y sont déposées. Les exemples en sont relativement nombreux à partir du V<sup>e</sup> siècle. Le terme de chapelle domestique s'est récemment imposé en Espagne pour les désigner<sup>53</sup>.

---

<sup>49</sup> C. ARANEGUI, « *Iberica sacra loca*. Entre el Cabo de la Nao, Cartagena y el Cerro de los Santos », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 115-138.

<sup>50</sup> CUNLIFFE et FERNÁNDEZ 1999, *The Guadajoz project*.

<sup>51</sup> M. MOLINOS, T. CHAPA, A. RUIZ *et al.*, *El santuario heroico de 'El Pajarillo', Huelma (Jaén)*, Jaén, Universidad de Jaén, 1998. La construction du monument date de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>52</sup> Pour une vision d'ensemble sur les cadres matériels de la pratique religieuse en Ibérie, voir les contributions du volume cité à la note 48.

<sup>53</sup> BONET et GUÉRIN 1995, « Propuestas metodológicas », p. 98.

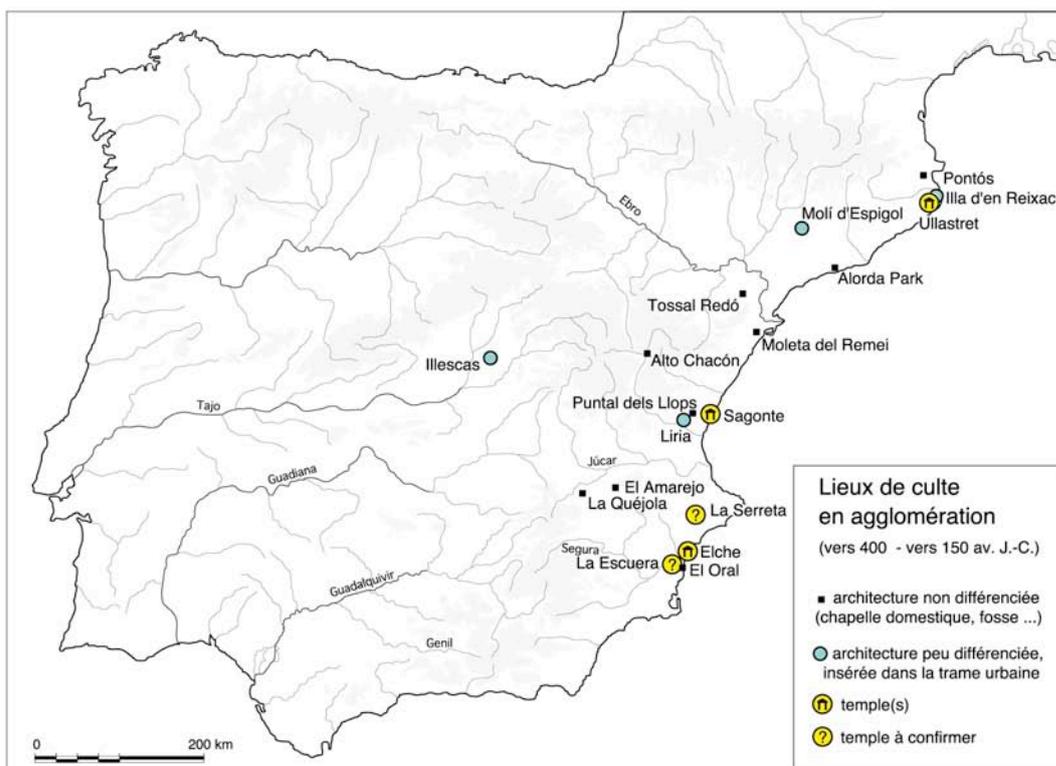
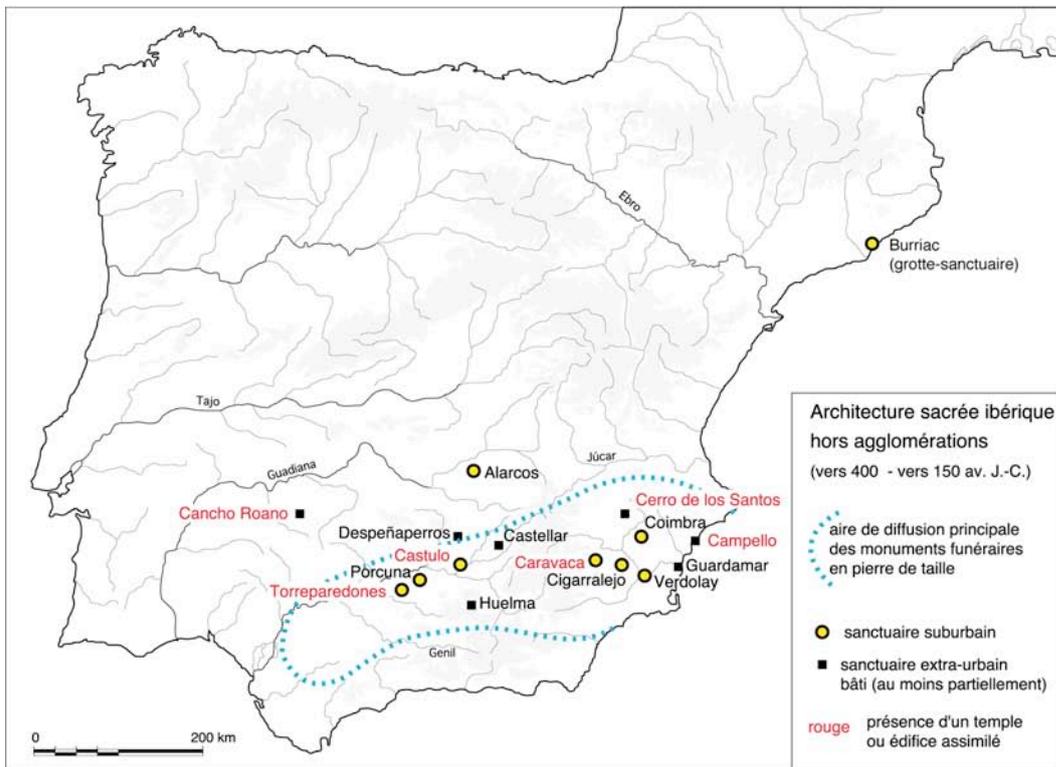


Fig. 8. Architecture sacrée hors agglomérations (vers 400 - vers 150 av. J.-C.).

Fig. 9. Lieux de culte en agglomération (vers 400 - vers 150 av. J.-C.).

2/ Des bâtiments assez quelconques, insérés dans la trame urbaine, mais qui présentent quelques traits distinctifs : des divisions internes ne suivant pas le plan habituel des maisons d'habitation, un porche soutenu par deux colonnes, un décrochement par rapport à l'alignement des façades. Leur fonction dépasse sans doute, dans certains cas, la sphère domestique des dévotions familiales. Mais leur identification fait souvent débat ; par exemple, l'îlot 15 de L'Illa d'en Reixac d'Ullastret (fig. 11), qui a été publié comme un complexe cultuel<sup>54</sup>, est probablement une grande maison à cour qui possédait près de l'entrée un espace voué au culte.

3/ Enfin, de véritables temples, signalés de façon indubitable par leur position détachée de l'habitat, par leurs dimensions, leur plan, leur appareil et leur décor architectonique, le tout s'inspirant, selon les lieux et les époques, de modèles orientalisants ou hellénistiques. On n'en connaît en fait que deux exemples avérés en agglomération<sup>55</sup> : les deux ou trois temples d'Ullastret, dont un au moins *in antis* (fig. 7), datés du III<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, et le temple de La Alcudia d'Elche dans ses états successifs<sup>57</sup>.

### *Les lieux du pouvoir*

Rien qui soit formellement identifiable comme un palais ou comme un bâtiment public dévolu aux organes de délibération de la cité n'a encore été découvert dans une agglomération ibérique<sup>58</sup>. Sur l'*oppidum* catalan de Burriac, une salle rectangulaire de 8,5 x 5 m, en usage au IV<sup>e</sup> siècle, a bien été présentée comme un lieu de réunion publique<sup>59</sup>. Mais en dehors de sa grande dimension, aucun indice positif (ni architectural, ni mobilier) ne nous éclaire sur la fonction réelle de ce bâtiment.

Il est vrai que les points culminants des *oppida* ibériques ont rarement été explorés, et que dans plusieurs cas des constructions médiévales ou modernes (des fortifications à Sagonte, un château à Burriac, un monastère à Sant Miquel de

<sup>54</sup> MARTÍN ORTEGA *et al.* 1997, « Un edifici cultural ».

<sup>55</sup> On ignore le lieu précis de la découverte des deux fragments de décor architectural du temple de Castulo (M. R. LUCAS et E. RUANO, « Sobre la arquitectura ibérica de Cástulo (Jaén) : reconstrucción de una fachada monumental », *Archivo Español de Arqueología*, 63, 1990, p. 43-64).

<sup>56</sup> S. CASAS, F. CODINA, F. MARGALL *et al.*, « Els temples de l'*oppidum* d'Ullastret. Aportacions al seu coneixement », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, Puigcerdà, 2005, vol. 2, p. 989-1001.

<sup>57</sup> Ce temple aurait été en usage entre la fin du VI<sup>e</sup> siècle (date proposée pour un chapiteau proto-éolique trouvé en remploi) et le IV<sup>e</sup> siècle, puis reconstruit au II<sup>e</sup> siècle (R. RAMOS FERNÁNDEZ, *El templo ibérico de La Alcudia. La Dama de Elche*, Elche, 1995).

<sup>58</sup> Sauf, comme certains s'y sont risqués, à changer l'étiquette de tous les « temples » ibériques pour en faire systématiquement des « palais ». Des opérations de substitution de ce genre ne démontrent qu'une chose : la précarité de nos connaissances sur l'organisation politique des Ibères.

<sup>59</sup> C. VILÀ I PÉREZ, « L'edifici públic de Burriac : hipòtesis sobre la seva funcionalitat », *Laietania*, 9, 1994, p. 21-31 (étude pondérée qui rejette avec raison l'hypothèse d'une utilisation culturelle).

Liria) occultent l'occupation antique de ce qu'on est parfois tenté d'appeler une acropole. Cette lacune archéologique est d'autant plus irritante que Tite-Live évoque avec précision l'*arx* de Sagonte, dernier réduit de ses défenseurs, et que d'autres citadelles sont mentionnées dans les récits de sièges de la seconde guerre punique<sup>60</sup>. Le Puig de Sant Andreu d'Ullastret n'offre qu'une illustration très imparfaite de ces textes : il existe bien au sommet du site une aire sacrée occupée par deux temples<sup>61</sup>, mais elle est très petite, séparée du reste de la ville par une rupture de pente presque insensible, et surtout elle n'est pas protégée par une fortification propre (fig. 7). Un seul site, à l'heure actuelle, laisse entrevoir l'existence d'une authentique citadelle : c'est le Cerro de las Cabezas de Valdepeñas (Ciudad Real), dont le sommet est occupé par un impressionnant polygone fortifié<sup>62</sup> ; mais il faudrait des fouilles pour confirmer qu'il s'agit bien d'un ouvrage préromain.

Dans tous les cas, même lorsque la topographie autorise en théorie la restitution d'une acropole, on ne dispose d'aucun indice plaçant pour l'existence d'un quartier réservé, d'un secteur administratif ou palatial architecturalement isolé du reste de l'*oppidum*. On ne peut pas non plus faire état d'un usage restreint de l'écriture. L'écriture ibérique – du moins celle qui s'est conservée jusqu'à nous sur des supports non organiques – n'était apparemment réservée ni à une catégorie limitée de la population, ni à un secteur déterminé de l'agglomération<sup>63</sup>. Des indices de différenciation sociale n'existent, dans les agglomérations, qu'au niveau de l'unité domestique<sup>64</sup>.

En contrepoint de ce maigre dossier, on peut noter qu'il existe aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, dans plusieurs régions du nord de l'Espagne, des établissements fortifiés de très petite taille qui ont été interprétés, de façon fort séduisante, comme des résidences aristocratiques. Deux exemples méritent d'être cités : Alorda Park (Calafell, Barcelone)<sup>65</sup> et Els Vilars (Arbeca, Lérida)<sup>66</sup>, deux sites récemment fouillés qui, malgré un plan très dissemblable (fig. 3 b et 10), présentent d'intéressantes similitudes : des fortifications particulièrement imposantes, un espace d'habitat très réduit (2000 m<sup>2</sup> environ sur les deux sites), une implantation

<sup>60</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 245-248 et 276-277.

<sup>61</sup> MARTÍN ORTEGA 1997, *Ullastret*, p. 24 sq.

<sup>62</sup> VÉLEZ et PÉREZ 1999, « Oretanos en la Meseta Sur » (voir en particulier la photo aérienne de la p. 47).

<sup>63</sup> Entre autres exemples, on peut citer celui du plomb inscrit G.7.2 de La Bastida, document probablement comptable qui fut trouvé dans une maison semblable aux autres, près des outils d'un artisan métallurgiste (BONET et GUÉRIN 1995, « Propuestas metodológicas », p. 97).

<sup>64</sup> Des maisons plus grandes, plus ornées et plus riches en mobilier que la moyenne ont été signalées sur la plupart des agglomérations ibériques fouillées en extension, en dehors des très petits villages.

<sup>65</sup> SANMARTÍ et SANTACANA 1992, *El poblat ibèric d'Alorda Park*, et surtout D. ASENSIO, C. BELARTE, J. SANMARTÍ et J. SANTACANA, « Paisatges ibèrics. Tipus d'assentaments i formes d'ocupació del territori a la costa central de Catalunya durant el període ibèric ple », dans *Los Iberos, príncipes de Occidente (Saguntum - PLAV, Extra 1)*, Valence, 1998, p. 376, où le terme choisi pour désigner ces petits centres de pouvoir est « citadelle ». Je partage pleinement leur analyse, mais le mot n'est pas parfaitement adéquat puisqu'il désigne normalement (du moins dans sa traduction française) une forteresse commandant les défenses d'une ville.

<sup>66</sup> ALONSO *et al.* 1998, « Poder, símbolo y territorio ».

en plaine ou en bord de mer, au cœur des terroirs qu'elles commandent. Dans ce cas comme dans celui des monuments héroïques méridionaux, on constate que les aristocraties indigènes ont délibérément choisi de mettre en scène l'expression monumentale de leur prééminence sociale en dehors de la ville. Le modèle urbain fut certainement concurrencé, chez certains peuples ibères – les Ilergètes à Arbeca, les Cessétans à Calafell –, par d'autres types de relation entre les structures d'habitat et les structures de pouvoir.

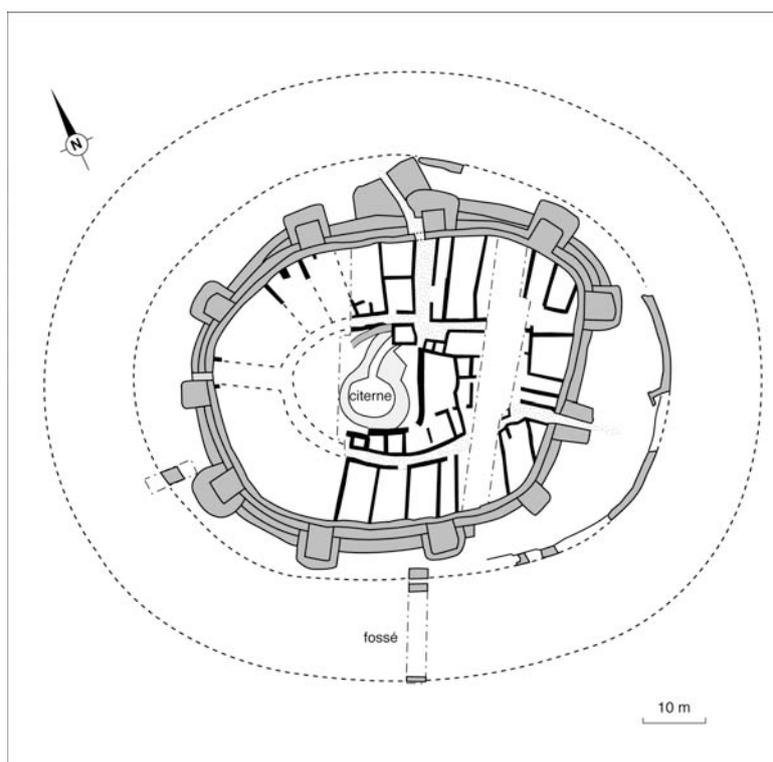


Fig. 10. Els Vilars (Arbeca, Lérida). Phases II et III (V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles), d'après JUNYENT *et al.*, modifié en ce qui concerne la restitution des parties détruites ou non fouillées. Le fossé et les défenses de la porte Nord datent de la phase III (IV<sup>e</sup> siècle).

### Villes et territoires

Une ville se définit au moins autant par la place qu'elle occupe dans une structure de peuplement et d'exploitation du territoire que par son organisation interne. Il est donc essentiel d'envisager les formes d'habitat groupé ibériques dans le contexte de leurs relations hiérarchiques et spatiales. Or, ces relations s'avèrent d'une confondante diversité. Pour nous en tenir aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, et en simplifiant à l'extrême, on peut distinguer trois principaux types d'occupation du territoire.

Premier type : des agglomérations de taille moyenne à grande (de deux à vingt hectares environ) concentrent toute la population. Il n'y a pas d'habitat rural

dispersé. C'est le modèle qui a été mis en évidence par A. Ruiz et M. Molinos pour la Haute Andalousie<sup>67</sup>.

Second type : un *oppidum* dominant, capitale de peuple ou ébauche de cité-état selon l'éclairage historique qu'on voudra privilégier, est entouré par des agglomérations secondaires de petite taille. C'est le modèle du littoral catalan au III<sup>e</sup> siècle, que l'on observe le mieux à Ullastret et à Burriac, où un dense semis d'exploitations rurales – fermes et hameaux – entoure l'*oppidum* fortifié<sup>68</sup> ; c'est aussi, à Valence, celui de Sant Miquel de Liria, où un réseau complexe de bourgs ruraux et de hameaux fortifiés gravite autour de la capitale des Edétans<sup>69</sup>.

Troisième type : il n'existe pas d'agglomérations de plusieurs hectares ; l'ensemble de la population réside dans des hameaux fortifiés aux dimensions souvent minuscules. C'est le monde villageois du Bas-Aragon et de certains secteurs de la Catalogne intérieure ou du nord du Pays Valencien.

Dans ces situations contrastées, où placer la frontière entre ville et village ? En Andalousie, compte tenu de l'absence d'un habitat rural dispersé, la majorité des agglomérations fortifiées de deux à cinq hectares n'étaient probablement pas des villes : ce n'étaient que de gros villages, lieux de résidence de la population rurale dans sa totalité. La ville turdétane devra être recherchée dans la catégorie supérieure, celle des *oppida* de plus de six à huit hectares, qui est malheureusement la plus mal connue, mais dont l'exploration partielle du site de Torreparedones<sup>70</sup>, sans doute l'antique *Ituci* (Baena, Cordoue), nous permet d'entrevoir la complexité.

A l'opposé, l'*oppidum* d'Ullastret, malgré sa modeste superficie de 5 à 6 hectares, peut être considéré comme une ville, à coup sûr au III<sup>e</sup> siècle et probablement dès le IV<sup>e</sup> siècle (fig. 7). Un plan régulateur y est attesté ; la fortification n'avait sans doute rien à envier à celle d'Ampurias ; l'écriture y était pratiquée par de nombreux habitants ; de grandes maisons à cour trahissent l'émergence d'une élite urbaine ; des temples étaient érigés au sommet du site ; plusieurs citernes bénéficiant de la meilleure technologie de l'époque y étaient aménagées pour le confort de tous ; enfin, l'occupation très dense des terroirs environnants atteste l'existence d'une population rurale nombreuse, témoin d'un mode d'organisation sociale fondé sur des relations de complémentarité (et peut-être aussi de dépendance) entre population urbaine et population rurale<sup>71</sup>.

---

<sup>67</sup> RUIZ et MOLINOS 1993, *Los Iberos*.

<sup>68</sup> PLANA et MARTÍN 2000, « L'oppidum d'Ullastret » ; J. GARCÍA ROSELLÓ et D. ZAMORA, « La Vall de Cabrera de Mar. Un model d'ocupació del territori a la Laietània », *Laietània*, 8, 1993, p. 147-179.

<sup>69</sup> BONET 1995, *El Tossal de Sant Miquel*. Des réserves peuvent être émises quant à la fonction « militaire » de certains hameaux fortifiés du territoire de Liria (cf. MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 155-158 et 280 sq), mais ces objections ne remettent pas en cause la cohérence globale du modèle, du moins pour le III<sup>e</sup> siècle.

<sup>70</sup> CUNLIFFE et FERNÁNDEZ 1999, *The Guadajoz project*.

<sup>71</sup> Un point d'ombre reste à élucider, c'est le rapport existant entre l'*oppidum* du Puig de Sant Andreu et l'agglomération de plaine de l'Illa d'en Reixac, presque aussi grande (5,4 ha), et pourtant située à 400 m seulement du Puig, de l'autre côté d'un étang. Ville double ? Subordination d'un site à l'autre ? Indépendance ? Ce problème mériterait plus d'attention qu'il n'en a reçu jusqu'à présent.

Les grandes agglomérations de la région valencienne, au caractère urbain moins tranché, illustrent toutes les difficultés d'identification de la ville ibérique. Avec son urbanisme irrégulier, étagé sur des terrasses d'amplitude variable, son architecture élémentaire même dans des bâtiments que leur mobilier désigne comme des lieux de culte privilégiés, Sant Miquel de Liria pourrait passer pour une grosse bourgade paysanne (fig. 13). Et cependant, il s'agit sans nul doute d'une capitale de peuple, berceau d'un art raffiné qui s'est conservé dans les décors peints de la céramique locale<sup>72</sup>.

Un peu plus au sud, le site de La Bastida de les Alcuses (Mogente, Valence) présente un autre cas de figure<sup>73</sup>. Sa superficie de 4 hectares (et même 5,6 hectares en comptant l'enceinte extérieure), très supérieure à la moyenne des villages de la région, pourrait porter à croire qu'il s'agit d'un établissement proto-urbain. Mais son aménagement intérieur dément cette première impression (fig. 12). Malgré des tentatives récentes pour étayer l'hypothèse d'une « fonction palatiale » de la maison 10, et d'une « fonction cultuelle » du groupe de bâtiments 5<sup>74</sup>, rien dans le mobilier ni dans l'organisation intérieure de ces édifices ne confirme ces attributions<sup>75</sup> ; leur seule singularité consiste dans leur grande dimension, ce qui n'est en rien incompatible avec une fonction d'habitat, combinée ou non avec des activités de transformation et de stockage. En réalité, la répartition très irrégulière des maisons, regroupées en agrégats spontanés plus qu'en véritables îlots, donne plutôt l'impression d'un ensemble de maisons paysannes – certaines plus riches que les autres – qu'on aurait réunies à l'abri d'une enceinte, en dehors de toute planification urbaine, et surtout sans qu'on y détecte la variété et la hiérarchie des fonctions qui caractérisent la ville.

Quelles sont en fin de compte les agglomérations que l'on peut qualifier de proto-urbaines ? Si on laisse de côté les « villes » mentionnées en passant par les sources littéraires et sur lesquelles l'archéologie ne nous apprend rien, ou celles dont on suppose simplement l'existence parce qu'elles ont été remplacées *in situ* par une ville hispano-romaine, il reste une quinzaine de sites ayant livré des indices matériels assez précis et assez variés pour les faire figurer dans cette catégorie (fig. 14). Certains choix paraîtront discutables, certaines absences étonneront, mais il serait trop long de les justifier ici. Il ne s'agit, à tout prendre, que d'un échantillon dont le principal intérêt est de faire apparaître la diversité des formules urbaines élaborées par les Ibères.

---

<sup>72</sup> Le site de Liria, anciennement fouillé, a été réévalué dans un ouvrage remarquable (BONET 1995, *El Tossal de Sant Miquel*).

<sup>73</sup> Grâce à un programme de restauration bien mené, les vestiges des fouilles anciennes ont pu être réinterprétés sur ce site important (E. DÍES CUSÍ, H. BONET, N. ÁLVAREZ et G. PÉREZ, « La Bastida de les Alcuses (Moixent) : resultados de los trabajos de excavación y restauración. Años 1990-1995 », *Archivo de Prehistoria Levantina*, 22, 1997, p. 215-295).

<sup>74</sup> Respectivement DÍES CUSÍ et ÁLVAREZ 1998, « Análisis de un edificio », et *ibid.*, « Análisis del conjunto 5 de La Bastida de les Alcuses (Mogente, Valencia) : un edificio con posible funcionalidad cultural », *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 147-170.

<sup>75</sup> La trouvaille d'une statuette en bronze représentant un guerrier à cheval dans la maison 10 ne serait significative que si le reste du mobilier présentait un caractère également exceptionnel, ce qui n'est pas le cas. Les auteurs rappellent d'ailleurs eux-mêmes que tout le mobilier des fouilles anciennes n'a pas été conservé, et que son attribution à des pièces précises n'est pas toujours fiable.

Du point de vue de leur répartition géographique (fig. 4), on notera qu'en Catalogne toutes les villes connues sont littorales ou proches de l'embouchure des fleuves ; leurs liens avec les courants nord-occidentaux du commerce maritime méditerranéen, et plus particulièrement avec *Emporion*, sont donc indéniables. Dans le Pays Valencien, elles se regroupent de façon significative sur le territoire de l'Edétanie historique, entre les fleuves Turia et Mijares (Sagonte, Liria, Punta d'Orley). Dans le Sud-Est, une partie du territoire de la future Contestanie hispano-romaine est contrôlé depuis Elche, La Serreta et Coimbra del Barranco Ancho, cette courte liste n'étant évidemment pas limitative. Dans le sud de la Meseta et au nord du Guadalquivir, le puissant peuple des Orétans semble avoir connu un urbanisme particulièrement développé dont témoignent Alarcos, le Cerro de las Cabezas et Castulo. Enfin, en Andalousie, les trois sites retenus ne représentent de toute évidence qu'une petite fraction du dense réseau de villes turdétanes et bastétanes qui devait couvrir une grande partie du bassin du Guadalquivir.

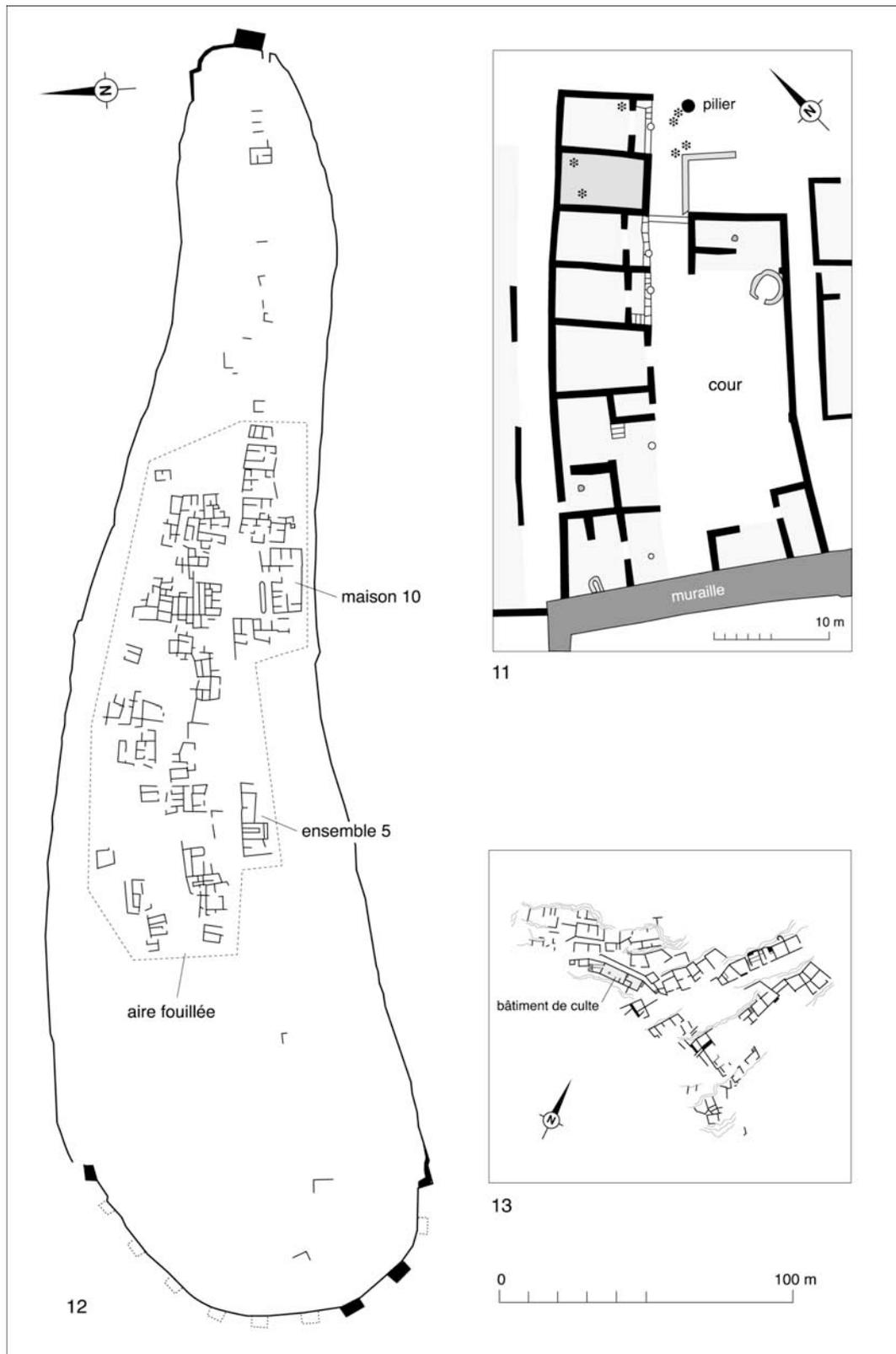


Fig. 11 à 13. — 11 : L'Illa d'en Reixac (Ullastret, Gérone), îlot 15, d'après MARTIN. Grisé foncé : *adyton* à ex-voto ; étoiles : épées et crânes humains. — 12 : La Bastida de les Alcuses (Mogente, Valence), d'après DIÉS *et al.* — 13 : Secteur fouillé de Sant Miquel de Liria (Valence), d'après BONET. Les plans 12 et 13 sont à la même échelle.

## Conclusions

Les leçons souvent contradictoires du registre architectural et du registre mobilier, les disparités régionales et la variété des formes d'habitat groupé rendent le bilan singulièrement difficile à dresser. Voici cependant ce qu'il me semble possible de retenir.

Dans la très grande majorité des cas, la monumentalité est, soit absente des agglomérations ibériques, soit limitée à l'enceinte fortifiée. Malgré son aspect souvent impressionnant, cette dernière n'est en aucune manière corrélée au développement d'un modèle urbain<sup>76</sup>. En l'absence de quartiers spécialisés et d'équipements collectifs de grande envergure, c'est seulement à l'intérieur des îlots, voire à l'intérieur des maisons, que l'on peut discerner des adaptations architecturales à des fonctions particulières. Quant à l'expression monumentale du pouvoir – en l'occurrence, d'un pouvoir aristocratique –, elle est plus facilement perceptible dans des nécropoles, dans des sanctuaires non urbains ou dans des résidences fortifiées qu'à l'intérieur des agglomérations. En somme, les principales fonctions urbaines, qu'elles soient économiques, administratives ou politiques, ne se lisent guère dans l'architecture.

Cela ne veut pas dire que ces fonctions urbaines n'existaient pas. On trouve en effet, dans plusieurs régions ibériques, les indices de ce que je serais tenté d'appeler un *urbanisme non intégré*. J'entends par là une structure éclatée dans laquelle l'agglomération fortifiée, tout entière vouée à l'habitat, n'est que l'un des éléments d'un réseau architectural qui comprend aussi, dans les limites d'un territoire politique, des aménagements culturels monumentaux, des manoirs ruraux fortifiés, et parfois même des structures de stockage des denrées alimentaires dissociées de l'habitat (qu'on pense aux champs de silos du nord de la Catalogne). Parmi les causes de ce phénomène, on peut évoquer un souci de visibilité des programmes architecturaux, dans le sens le plus concret de ce mot. La scénographie sculptée des nécropoles et des grands sanctuaires extra-urbains montre à quel point les Ibères étaient sensibles à la monumentalisation d'un paysage. L'espace étriqué et confiné de l'habitat traditionnel ne permettait pas d'obtenir des effets comparables à l'intérieur des enceintes.

La société ibérique a donc pu voir ses institutions devenir plus complexes, ses catégories plus inégales, ses corps de métier plus spécialisés, sans pour autant que ce processus trouve sa culmination dans l'apparition d'un urbanisme de type méditerranéen conventionnel. Il faut cependant rester prudent, et l'on se gardera bien de généraliser le modèle non intégré que je viens de définir. Il y eut aussi, comme on l'a vu, un nombre non négligeable d'agglomérations qui, malgré la modestie de leur parure monumentale, répondaient à la définition classique de la ville. Dans ce contexte, l'évocation de Sagonte par Tite-Live<sup>77</sup> peut être tenue pour un reflet assez fidèle de la réalité d'une des principales villes ibériques de la

---

<sup>76</sup> On a signalé plus haut l'exemple de la fortification du Turó del Montgròs (Osona), en Catalogne, programme de grande ampleur, faisant montre d'une complexité et d'un régularité exceptionnelles pour l'Ibérie du IV<sup>e</sup> siècle, qui était la coquille apparemment vide d'une enceinte de refuge.

<sup>77</sup> Tite-Live, XXI 7-14. La mention du temple de Diane apparaît dans Pline, *N. H.*, XVI, 216.

façade méditerranéenne, avec sa puissante enceinte flanquée d'une tour monumentale, sa citadelle inexpugnable, son temple de « Diane », son peuple assemblé, ses magistrats : tous ces ingrédients, nous les retrouvons – certes, pas toujours réunis en un même lieu – sur d'autres sites ibériques, d'Ullastret à Torreparedones en passant par Liria et Elche.

Yacimientos	Nombre antiguo	Apogeo	Superficie (ha)	Acrópolis	Fortificación compleja	Plan regulador	Templo o Lugar de culto	Sanctuario extra muros
Puig de St Andreu, Ullastret		IV - III	5 / 6	Área sacra	si	si	2 o 3 templos	
Burriac, Cabrera	<i>Ituro</i>	III - II	11	posible	si	?		cueva - santuario
Castellet de Banyoles, Tivissa		III	4	no	si	si	Lugar de culto	
Punta d'Orleyl, La Vall d'Uixó		V - III	3,5	si	?	?		
Sagunto	<i>Arse Saguntum</i>	IV - III	6	<i>arx</i> fortificada (Livio)	si	?	templo de Diana (Plinio)	
Sant Miquel de Liria	<i>Edeta</i>	III - II	10 / 15	posible	?	no	Lugar de culto no diferenciado	
Los Villares, Caudete de las F.	<i>Kelin</i>	IV - II	10	?	?	?		
La Serreta d'Alcoi		III - II	5	posible	no	no	santuario en la cumbre	
Eleche (La Alcudia) + puerto: La Picola	<i>Ilici</i>	V - I	9 ?	no	?	posible (cf. Picola)	templo	
Coimbra del Barranco Ancho		IV - II	plus de 10	posible	no	?		santuario
Alarcos Ciudad Real		IV - III	12	probable	?	?	santuario	
Cerro de las Cabezas, Valdepeñas		V - III	14	fortificación heptagonal	si	?	templo + betilos	
Castulo	<i>Castulo</i>	VI - I	44	?	<i>urbs valida</i> (Livio)	?	templo ?	santuario edificado
Puente Tablas, Jaén		VI - III	6	no	si	si		
Torreparedones, Baena	<i>Ituci</i> ?	VI - II	11	posible	si	si		Santuario + templo
Tejada la Vieja, Escacena		VI - V	6,4	?	si	?		

Fig. 14. Principales características de algunos agglomeramientos ibéricos mayores. Sur fondo jaune : arguments en faveur d'un statut urbain.

## Annexe

### Principales références bibliographiques des sites présentés dans le tableau de la figure 14

#### **Puig de Sant Andreu (Ullastret, Girona)**

A. MARTÍN ORTEGA, « L'*oppidum* del Puig de Sant Andreu d'Ullastret. Aportació de les intervencions arqueològiques recents al coneixement dels sistemes defensius i de l'urbanisme », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluçanès Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Gérone, 2000, p. 107-122 ; R. PLANA et A. MARTÍN, « L'*oppidum* d'Ullastret et son territoire : premiers résultats », *ibid.*, p. 123-134 ; S. CASAS, F. CODINA, F. MARGALL et G. DE PRADO, « Noves aportacions al coneixement de l'ampliació nord de l'*oppidum* del Puig de Sant Andreu (Ullastret, Baix Empordà). Estudi d'una inscripció sobre pedra trobada en aquesta zona », *Cypsela*, 14, 2002, p. 237-250 ; S. CASAS, F. CODINA, F. MARGALL *et al.*, « Els temples de l'*oppidum* d'Ullastret. Aportacions al seu coneixement », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, Puigcerdà, 2005, vol. 2, p. 989-1001.

#### **Burriac (Cabrera de Mar, Barcelona)**

J. GARCÍA ROSELLÓ et D. ZAMORA, « La Vall de Cabrera de Mar. Un model d'ocupació del territori a la Laietània », *Laietania*, 8, 1993, p. 147-179 ; C. VILÀ PÉREZ, « L'edifici públic de Burriac : hipòtesis sobre la seva funcionalitat », *Laietania*, 9, 1994, p. 21-31 ; D. ZAMORA, *L'oppidum de Burriac, centre del poder polític de la Laietània ibèrica*, Mataró, 2007 (*Laietania*, 17).

#### **Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragona)**

D. ASENSIO, M. T. MIRÓ et J. SANMARTÍ, « El nucli ibèric del Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : un estat de la qüestió », dans *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, 2002, p. 185-203 ; *id.*, « Darreres intervencions arqueològiques en el Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : una ciutat ibèrica en el segle III aC », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, vol. 1, Puigcerdà, 2005, p. 615-628. Voir aussi *infra*, deuxième partie, chapitre 2.

#### **La Punta d'Orleil (La Vall d'Uixó, Castelló)**

J. M. GARCÍA FUERTES, « La Punta d'Orleil (la Vall d'Uixó, Castellón) : un ejemplo de espacio de poder », dans *Los Iberos, principes de Occidente (Saguntum - PLAV, Extra 1)*, Valence, 1998, p. 115-128 ; J. M. GARCÍA FUERTES, I. MORAÑO et J. L. MELIÀ, *L'arquitectura del poblament ibèric de la Punta d'Orleil (la Vall d'Uixó, Castelló)*, La Vall d'Uixó, 1998.

#### **Saguntum (Sagunto, Valencia)**

P. ROUILLARD, *Investigaciones sobre la muralla ibérica de Sagunto (Valencia)*, Trabajos Varios del S.I.P., 62, Valencia, 1979 ; C. ARANEGUI, « El Grau Vell. Puerto de Arse-Saguntum », dans *Saguntum y el mar*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1991, p. 57-60 ; M. Á. MARTÍ BONAFÉ, *El área territorial de Arse-Sagunto en época ibérica*, Valence, 1998 ; C. ARANEGUI, *Sagunto. Oppidum, emporio y municipio romano*, Barcelone, Bellaterra, 2005 ; P. P. RIPOLLÈS et M. M. LLORENS, *Arse-Saguntum. Historia monetaria de la ciudad y su territorio*, Sagunto, 2002 ; sur l'enceinte et le siège de 218, MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 242-255 et 468-470.

#### **Leiria, Tossal de Sant Miquel (Lliria, Valencia)**

H. BONET ROSADO, *El Tossal de Sant Miquel de Lliria. La antigua Edeta y su territorio*, Valencia, Diputació de Valencia, 1995.

#### **Los Villares (Caudete de las Fuentes, Valencia)**

C. MATA PARREÑO, *Los Villares (Caudete de las Fuentes, Valencia) : Origen y evolución de la cultura ibérica*, Trabajos Varios del S.I.P., 88, Valencia, 1991 ; C. MATA, F. X. VIDAL, F. X. DUARTE *et al.*, « Aproximació a l'organització del territori de Kelin », dans *Territori polític i*

*territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània occidental*, Actes de la Taula Rodona celebrada a Ullastret, *Monografies d'Ullastret* 2, Gérone, 2001, p. 309-326.

#### **La Serreta (Alcoi, Alicante)**

E. A. LLOBREGAT, E. CORTELL, J. JUAN *et al.*, « El urbanismo ibérico en La Serreta », *Recerques del Museu d'Alcoi*, 1, 1992, p. 37-70 ; M. OLCINA, I. GRAU, F. SALA *et al.*, « Nuevas aportaciones a la evolución de la ciudad ibérica : el ejemplo de La Serreta », dans *Los Iberos, príncipes de Occidente (Saguntum - PLAV, Extra 1)*, Valencia, 1998, p. 35-46 ; M. OLCINA, « La Illeta dels Banyets, El Tossal de Manises y La Serreta », dans L. Abad *et al.* (éd.), *La Contestania ibérica, treinta años después*, Alicante, 2005, p. 147-177 (165-171).

#### **Ilici, La Alcudia (Elche, Alicante) + La Picola (Santa Pola, Alicante)**

J. A. SANTOS VELASCO, « City and State in pre-Roman Spain : the example of Ilici », *Antiquity*, 68, 1994, p. 289-299 ; R. RAMOS FERNÁNDEZ, *El templo ibérico de La Alcudia. La Dama de Elche*, Elche, 1995 ; A. RAMOS MOLINA, *La planimetría del yacimiento de La Alcudia de Elche*, Alicante, 1997. La reprise récente des recherches archéologiques à La Alcudia, sous l'égide de l'université d'Alicante, laisse augurer une révision radicale de l'interprétation des vestiges préromains : M. TENDERO, « La cerámica del período ibérico antiguo en La Alcudia (Elche, Alicante) », dans L. Abad *et al.* (éd.), *La Contestania ibérica, treinta años después*, Alicante, 2005, p. 305-316. Sur La Picola, port d'Elche : A. BADIE, E. GAILLEDROT, P. MORET, P. ROUILLARD, M. J. SÁNCHEZ et P. SILLIÈRES, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante)*, Paris, 2000.

#### **Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia)**

J. MOLINA GARCÍA, M. C. MOLINA GRANDE et S. NORDSTRÖM, *Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla-Murcia)*, Valencia, 1976 ; J. M. GARCÍA CANO, « El pilar-estela de Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia) », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 173-201 ; J. M. GARCÍA CANO, E. HERNÁNDEZ, Á. INIESTA et V. PAGE DEL POZO, « El santuario de Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia) a la luz de los nuevos hallazgos », *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 239-256 ; J. M. GARCÍA CANO, *Las necrópolis ibéricas de Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia)*, I et II, Murcia, 1997 et 1999.

#### **Alarcos (Ciudad Real)**

M. FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ et R. GARCÍA HUERTA, « El urbanismo del poblado ibérico de Alarcos (Ciudad Real) », dans *Los Iberos, príncipes de Occidente (Saguntum - PLAV, Extra 1)*, Valencia, 1998, p. 47-54.

#### **Cerro de las Cabezas (Valdepeñas, Ciudad Real)**

J. VÉLEZ RIVAS et J. J. PÉREZ AVILÉS, « Oretanos en la Meseta Sur. El yacimiento ibérico del Cerro de las Cabezas », *Revista de Arqueología*, 21, 1999, p. 46-55 ; T. MONEO, J. PÉREZ et J. VÉLEZ, « Un santuario de entrada en el Cerro de las Cabezas (Valdepeñas, Ciudad Real) », *Complutum*, 12, 2001, p. 123-136 ; J. VÉLEZ RIVAS, J. J. PÉREZ AVILÉS et M. CARMONA, « Conjunto arqueológico Cerro de las Cabezas. Puesta en valor de la ciudad ibérica », *Revista de Arqueología*, 279, 2004, p. 38-47.

#### **Castulo (Linares, Jaén)**

J. M. BLÁZQUEZ et M. P. GARCÍA-GELABERT, « El iberismo en la ciudad de Cástulo », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización (Casa de Velázquez, 1986)*, Madrid, 1988, p. 43-54 ; M. R. LUCAS et E. RUANO, « Sobre la arquitectura ibérica de Cástulo (Jaén) : reconstrucción de una fachada monumental », *Archivo español de arqueología*, 63, 1990, p. 43-64 ; M. P. GARCÍA-GELABERT et J. M. BLÁZQUEZ, « El conjunto arquitectónico del Olivar de Cástulo », dans *De las sociedades agrícolas a la Hispania romana. Jornadas históricas del Alto Guadalquivir (Quesada, 1992-1995)*, Jaén, 1999, p. 197-232.

#### **Puente Tablas (Jaén)**

A. RUIZ RODRÍGUEZ, « Plaza de Armas de Puente Tablas : New Contributions to the Knowledge of Iberian Town Planning in the Seventh to Fourth Centuries BC », dans *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia (Proceedings of the British Academy, 86)*, Londres, 1995, p. 89-108.

**Torreparedones (Baena – Castro del Río, Córdoba)**

B. W. CUNLIFFE et M. C. FERNÁNDEZ CASTRO, *The Guadajoz Project. Andalucía in the first Millenium BC. I : Torreparedones and its Hinterland*, Oxford, 1999 ; M. C. FERNÁNDEZ CASTRO et B. W. CUNLIFFE, *El yacimiento y el santuario de Torreparedones. Un lugar arqueológico preferente en la campiña de Córdoba*, BAR International Series 1030, Oxford, 2002.

**Tejada la Vieja (Escacena, Huelva)**

J. FERNÁNDEZ JURADO, *Tejada la Vieja : una ciudad protohistórica (Huelva Arqueológica, IX)*, Huelva, 1987 ; J. FERNÁNDEZ JURADO *et al.*, « Análisis y definición de la cultura tartésica según Tejada la Vieja y Huelva », dans *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1989*, II, Séville, p. 237-247 ; C. GARCÍA SANZ et P. RUFETE TOMICO, *La ciudad de Tejada la Vieja*, Huelva, Diputación provincial de Huelva, 1995.



## Chapitre 4

### LES FORTIFICATIONS IBÉRIQUES COMPLEXES : QUESTIONS DE TRACÉ ET D'UNITÉ DE MESURE

Ce chapitre est issu d'une étude présentée au colloque international de Barcelone en 1998, qui fut d'abord publiée en espagnol dans les actes de ce colloque, puis reprise en français, dans une version quelques peu étoffée, dans un volume collectif de la Casa de Velázquez :

— « “Rostros de piedra”. Sobre la racionalidad del proyecto arquitectónico de las fortificaciones urbanas ibéricas », dans *Los iberos príncipes de Occidente (Congreso Internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998)*, Barcelone, Fundación “la Caixa”, 1998, p. 83-92.

— « Les fortifications ibériques complexes : questions de tracé et d'unité de mesure », dans P. Moret et F. Quesada (éd.), *La guerra en el mundo ibérico y celtibérico (ss. VI-II a.C.)*, Collection de la Casa de Velázquez, 78, Madrid, 2002, p. 189-215.

Bien accueilli en son temps parce qu'il tentait de combler une lacune des études sur l'architecture ibérique, ce travail n'a pas très bien vieilli. La correction des chronologies de trois sites importants (Turó del Montgròs, Castellet de Banyoles, Torreparedones) modifie complètement les perspectives et les possibilités d'interprétation des données métrologiques. Quant à ces dernières, elles demandent à être affinées et systématiquement vérifiées sur le terrain, faute de quoi il est presque impossible d'éviter les à-peu-près et, dans certains cas, les erreurs d'appréciation, comme le montre la reprise du dossier du Castellet de Banyoles (Tivissa) auquel je consacre plus loin un chapitre à part (2<sup>e</sup> partie, ch. 2).

Un simple toilettage, comme je l'ai fait pour d'autres publications vieilles d'une demi-douzaine d'années, ne pouvait donc pas suffire et n'aurait fait que souligner les défauts de ce coup d'essai. Il fallait soit tout reprendre à zéro, soit – et c'est le parti que j'ai pris – livrer tel quel le texte rédigé en 2001. J'y ai apporté cependant deux modifications. Les articles de 1998 et 2002 ne donnaient qu'un bref résumé de l'analyse métrologique de La Picola ; j'en présente ici une version plus détaillée, non seulement parce que je n'aurai pas d'autre occasion, dans ce mémoire, de commenter l'architecture de ce site exceptionnel, mais aussi parce que cette analyse a été menée de bout en bout en collaboration avec Alain Badie, architecte de l'IRAA, qui m'a appris le peu que je sais dans ce domaine : j'aurais certainement mieux profité de son enseignement si j'avais, en toute occasion, imité sa prudence méthodique et sa circonspection. Ce développement est tiré de deux publications :

— « Metrología y arquitectura modular en el puerto de La Picola (Santa Pola, Alicante) al final del siglo V a.C. », *Archivo Español de Arqueología*, 71, 1998, p. 53-61 (avec A. BADIE).

— « Le plan régulateur », dans A. Badie et al., *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante)*, Editions Recherche sur les Civilisations - Casa de Velázquez, Paris, 2000, p. 117-122 (avec A. BADIE).

D'autre part, une postface signale les nouvelles études et les révisions chronologiques auxquelles j'ai fait allusion plus haut, et tente d'en tirer les premiers enseignements.

La plupart des fortifications ibériques du second âge du fer relèvent d'une conception rudimentaire de l'architecture défensive. N'ayant pour fonction que d'opposer un obstacle passif à l'éventuel assaillant, elle se réduisent à un mur érigé sans art sur le pourtour d'une agglomération, et se confondent même souvent avec les murs extérieurs des maisons du village. Il existe pourtant quelques enceintes qui échappent à cette règle commune. Soit souci esthétique, mais aussi politique, d'orner la cité d'une façade imposante, soit nécessité de s'adapter à de nouvelles techniques de siège et d'assaut, ces fortifications complexes se distinguent par la variété de leurs systèmes de flanquement et de défenses avancées, par la qualité de leur maçonnerie et, dans quelques cas, par la régularité de leur plan. Les deux premiers aspects ont déjà été étudiés en détail<sup>1</sup>, mais le troisième n'a pas reçu jusqu'à présent l'attention qu'il méritait. C'est cette lacune que je voudrais commencer à combler, en procédant à l'analyse de quelques fortifications parmi les mieux conservées et les plus représentatives de l'architecture défensive ibérique ; à titre de comparaison, les fortifications du site grec d'Ampurias seront étudiées selon la même méthode.

Ces fortifications ibériques complexes n'ont pas été choisies au hasard. Je n'ai retenu que celles dont un nombre significatif d'éléments sont liés entre eux par des rapports arithmétiques simples. La mise en évidence de ces rapports, s'ils s'avèrent constants et concertés, permet de restituer, en partie au moins, le plan régulateur de l'ouvrage. La présence d'un axe de symétrie, la reproduction à intervalles réguliers d'un même élément (par exemple des casemates ou des tours), sont les meilleurs garants de l'existence de ce schéma préalable.

L'analyse métrologique à proprement parler n'intervient qu'en second lieu, quand ces conditions de régularité sont remplies. Elle consiste à identifier une unité de mesure qui soit commune à toutes les grandeurs mesurées. Les solutions les plus simples, qui se traduisent par des valeurs numériques entières, seront toujours préférées aux solutions complexes qui impliquent des changements d'unité ou l'emploi de fractions d'unité. L'existence d'un diviseur commun est également un critère important qui permet parfois de faire le choix entre plusieurs unités théoriquement possibles.

Il convient en tout cas d'adopter une approche empirique, en partant des données internes au monument étudié. En d'autres termes, il faut proscrire la méthode – apparemment la plus facile – qui consiste à comparer directement les mesures de longueur d'un monument ou d'un complexe architectural aux quatre ou cinq pieds les plus communs du monde antique. Comme on le verra, certaines des unités que nous avons identifiées en Ibérie correspondent bien à des étalons « classiques » (27,5 cm, 29,5 à 30 cm, 52,3 cm), mais d'autres ne se conforment à aucun canon reconnu (autour de 31,5 cm et de 32,2 cm). Il arrive d'ailleurs qu'on soit sûr de l'existence d'un module divisible en pieds, mais qu'on ne puisse

---

<sup>1</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques, passim*.

proposer qu'une approximation de ce pied, en raison de l'imprécision des mesures ou des imperfections de la maçonnerie.

Il faut aussi éviter la méthode qui consiste à prendre en compte *toutes* les mesures de longueur d'un ensemble architectural donné, sans discrimination, pour en tirer une moyenne, puis à rechercher si cette moyenne n'est pas le multiple d'un pied connu. C'est ce qui a été fait pour le site d'El Oral (San Fulgencio, Alicante), en additionnant les mesures de longueur et de largeur de tous les murs de maison<sup>2</sup>. La moyenne obtenue, 145,5 cm, a été interprétée comme le quadruple d'un pied de 36,35 cm. En fait, cette moyenne est une pure abstraction : n'étant contenue dans aucune grandeur récurrente attestée sur le terrain, rien n'autorise à fonder sur elle une restitution métrologique. Je ne veux pas dire par là que le plan d'El Oral n'est pas régulier ; au contraire, je partage avec ses fouilleurs la conviction que ce plan a un caractère modulaire. Mais il faudrait, pour le démontrer, pouvoir comparer les dimensions de plusieurs pâtés de maisons, mesurer des entraxes de rues et des intervalles entre deux tours. Il faudra donc attendre la poursuite des fouilles<sup>3</sup>.

Dans tous les cas – sauf à Santa Pola, où des relevés *ad hoc* ont été effectués par Alain Badie –, les mesures sont tirées de la littérature disponible, le plus souvent à partir de plans non cotés. La marge d'erreur est donc loin d'être négligeable, et certaines mesures ont dû être arrondies au décimètre le plus proche. Dans la mesure où les cotes restent cohérentes entre elles, cette incertitude n'est pas gênante quand il ne s'agit que d'étudier les rapports des différentes parties de la construction ; mais elle m'a empêché de parvenir à des conclusions fermes en ce qui concerne la valeur exacte des pieds utilisés. Je ne présente donc ici que des résultats préliminaires. Des campagnes de relevés systématiques seront nécessaires, en premier lieu pour confirmer les restitutions modulaires que je propose, en second lieu pour affiner l'analyse en fixant – si c'est possible – la valeur métrique exacte de l'unité de mesure.

### ***Emporion* (Empúries, Girona)**

Les fortifications d'*Emporion*, plusieurs fois remaniées, déplacées et partiellement arasées entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sont d'une lecture particulièrement délicate. Par chance, les fouilles d'Enric Sanmartí sur le front sud de l'enceinte<sup>4</sup> ont mis au jour un tronçon conséquent de la muraille du IV<sup>e</sup> siècle,

<sup>2</sup> ABAD et SALA 1993, *El Oral*, p. 161-162.

<sup>3</sup> Quelques récurrences sont d'ores et déjà discernables (d'après ABAD et SALA 1993, *El Oral*, fig. 12 et 147) et méritent d'être signalées : a) La largeur des maisons du secteur II, entre la muraille et la rue, est d'environ 7 m ; b) La longueur des deux maisons du secteur VIII, entre la muraille et la rue, est de 13,4 m pour l'une, 14 m pour l'autre ; c) La longueur hors-tout du pâté de maison du bord est du secteur III est de 27,1 à 27,4 m. Il semble donc qu'on retrouve dans les pâtés de maisons de ces trois secteurs un module d'un peu moins de 7 m, multiplié par deux dans le secteur VIII et par quatre dans le secteur III. Mais la marge d'erreur est telle qu'il est actuellement impossible d'en déduire une unité de mesure précise.

<sup>4</sup> SANMARTÍ-GREGO *et al.* 1988, « La secuencia », fig. 5 et pl. 14. Cet état de l'enceinte est daté entre 400 et 350 av. J.-C. En outre, une fouille de sauvetage a récemment révélé l'existence d'une

flanqué par trois tours quadrangulaires (tableau 1 et fig. 1). Bien que la tour du milieu ait été presque complètement épierrée, les cotes des deux autres tours et des courtines qui les séparent offrent assez d'indices pour reconnaître l'utilisation d'un pied légèrement inférieur à 30 cm.

	Mesure en mètres	Nombre de pieds	Valeur du pied en mètres
Longueur de la courtine ouest	26,8	90'	0,298
Largeur en front de la tour ouest	9,5	32'	0,297
Profondeur de la tour ouest *	7,2	24'	0,3
Profondeur de la tour est **	9,4	32'	0,294
Épaisseur de la courtine	2 à 2,2	7'	

Tableau 1. Mesures de la fortification de la Néapolis d'Emporion au IV<sup>e</sup> siècle.

\* Y compris l'épaisseur de la courtine.

\*\* Mesure calculée au niveau de la deuxième assise de l'élévation figurée par SANMARTÍ-GREGO *et al.* 1996, « Nota sobre el bastió », fig. 2. La première assise de fondation faisant saillie au sud, la mesure à la base est plus grande (9,9 m d'après la même figure, 10 m d'après les auteurs, *ibid.*, p. 247).

Sur les cinq mesures significatives que j'ai relevées, deux se ramènent à un module de 6 pieds : la longueur de la courtine vaut en effet 15 x 6' et la profondeur de la tour, 4 x 6'. Les bâtisseurs d'*Emporion* se sont donc vraisemblablement servis de la brasse (*orguia*), unité de mesure grecque qui valait 6 pieds ou 4 coudées. En Occident, l'utilisation de la brasse sur des chantiers de construction urbains est attestée à Marseille (à l'époque hellénistique) et sur plusieurs sites diversement hellénisés de l'arrière-pays massaliète<sup>5</sup>. On remarque aussi que la tour est un rectangle dont la longueur et la largeur sont dans un rapport de 4/3, et que ces deux dimensions, exprimées en pieds, sont des multiples de 8. Nous verrons que ce module de 8 pieds est reproduit dans les tours de deux fortifications indigènes, à Ullastret et à Santa Pola.

---

tour carrée à l'extrémité orientale de la muraille du IV<sup>e</sup> siècle, du côté de la mer (SANMARTÍ-GREGO *et al.* 1996, « Nota sobre el bastió »).

<sup>5</sup> Cf. ROTH-CONGÈS 1985, « Glanum préromaine » et TRÉZINY 1989, « Métrologie ».

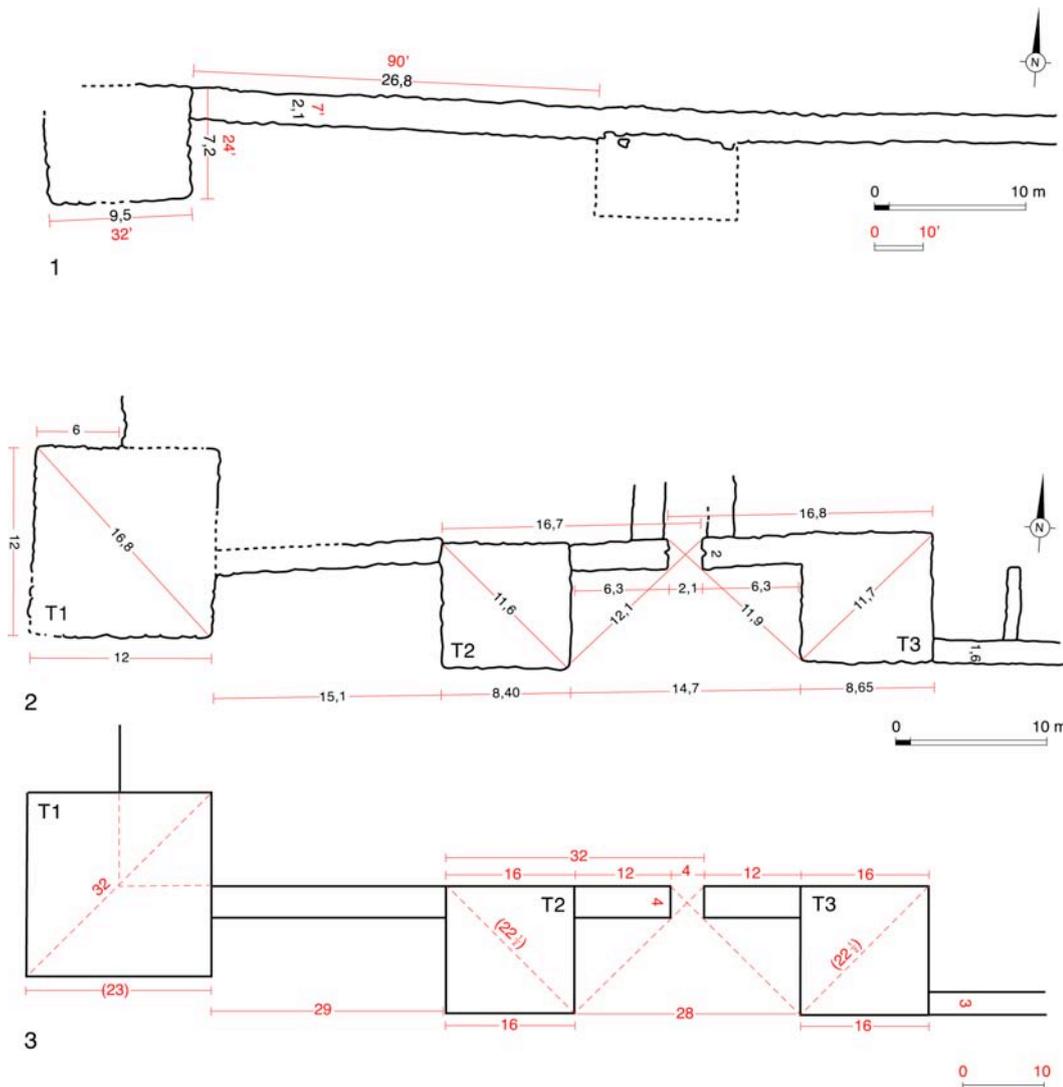


Fig. 1. Néapolis d'Ampurias. Fortifications du IV<sup>e</sup> siècle, secteur sud, d'après Sanmartí *et alii*, et proposition métrologique.

Fig. 2-3. Néapolis d'Ampurias. Fortification du II<sup>e</sup> siècle, secteur de la porte Sud. 2 : plan coté d'après Sanmartí *et alii*. 3 : Proposition de restitution du plan régulateur (échelle en coudées). Entre parenthèses : cotes constituant des valeurs approchées de  $16 \times \sqrt{2}$ .

Les fortifications du II<sup>e</sup> siècle, érigées un peu plus au sud aux dépens de la muraille du IV<sup>e</sup> siècle (tableau 2 et fig. 2)<sup>6</sup>, suivent un système de mesure complètement différent, basé non pas sur un pied, mais sur une coudée d'un peu plus de 52 cm (= 1,5 pied de 34,7 cm). L'ossature géométrique de la nouvelle zone d'entrée est constituée par des carrés et des triangles rectangles symétriques, à partir d'un module de 4 coudées = 1 brasses (fig. 3). Cette mesure fondamentale

<sup>6</sup> SANMARTÍ-GREGO et NOLLA 1986, « La datation ». Mes cotes sont prises pour la plupart sur l'excellent plan du sud de la Néapolis qui a été publié à plusieurs reprises par E. Sanmartí (par ex. SANMARTÍ-GREGO *et al.* 1988, « La secuencia », fig. 5) ; j'ai aussi tenu compte des quelques mesures qui sont produites dans SANMARTÍ-GREGO et NOLLA 1986, « La datation », p. 83.

est donnée par l'épaisseur des courtines de chaque côté de la porte et par la largeur de la porte elle-même (2 à 2,1 m). Les tours T2 et T3 sont des carrés de 16 coudées de côté, soit 4 fois les côtés du carré formé par la porte.

	mesure en mètres	nombre de coudées	nombre de brasses	valeur de la coudée
de l'angle NW de T2 à l'angle NE de la porte	16,7	32	8	0,522
de l'angle NE de T3 à l'angle NW de la porte	16,8	32	8	0,525
diagonale de T1	16,8	32	8	0,525
intervalle entre T1 et T2	15,1	29	-	0,521
intervalle entre T2 et T3	14,7	28	7	0,525
côtés de T1	12	23	-	0,522
côtés de T2	8,40	16	4	0,525
côtés de T3	8,65	16	4	<i>0,541</i>
longueur des murs à l'est et à l'ouest de la porte	6,3	12	3	0,525
largeur de la porte (au milieu)	2,1	4	1	0,525
épaisseur de la courtine aux piédroits de la porte	2	4	1	<i>0,50</i>
épaisseur de la courtine à l'est de T3	env. 1,6	3	-	
moyenne <sup>7</sup>				0,5239

Tableau 2. Mesures de la fortification de la Néapolis d'Emporion au II<sup>e</sup> siècle.

Il existe aussi un rapport géométrique remarquable entre la grande tour d'angle T1 et les tours flanquantes T2 et T3. La diagonale de T1 mesure 32 coudées, soit deux fois le côté de T2 et de T3, ce qui implique que la superficie de T1 est le double de celle de T2 et de T3. La diagonale de T2 et de T3,  $16 \times \sqrt{2} = 22,627$ , est donc théoriquement identique au côté de T1. Mais 22,627 est un nombre irrationnel qu'il fallait, dans la pratique de l'architecture antique, traduire par une approximation : 23 coudées ou mieux 22 coudées 1/2. Ce sont ces valeurs approchées que nous retrouvons dans les cotes des trois tours. Les côtés de T1 mesurent 12 m, c'est-à-dire 23 coudées, alors que les diagonales de T2 et de T3 mesurent 11,6 et 11,7 m, soit 22 coudées 1/2 ; mais dans l'épure géométrique sur laquelle était probablement fondé le schéma d'exécution coté en coudées, ces grandeurs sont équivalentes.

<sup>7</sup> Cette moyenne ne tient pas compte des deux valeurs extrêmes qui sont imprimées en italiques.

La mesure de 32 coudées n'est d'ailleurs pas seulement présente dans la tour T1 ; on la retrouve à l'hypoténuse des deux triangles rectangles qui ont pour sommet, respectivement, l'angle sud-est de T2 et l'angle sud-ouest de T3, ainsi que dans la distance de l'angle sud-ouest de T2 à l'angle nord-ouest de la porte et de l'angle sud-est de T3 à l'angle nord-est de la porte. La seule disharmonie apparente de ce plan réside dans les courtines, puisque T1-T2 mesure 29 coudées, une de plus que T2-T3. Les contraintes imposées par la proximité du sanctuaire d'Asclépios, contre lequel l'enceinte est littéralement adossée, sont sans doute la cause de cet écart.

On notera enfin que le flanc nord de la tour d'angle est relié par une courtine longue de 35 coudées (18,4 m) à la tour du V<sup>e</sup> siècle. Cette dernière, dont les fouilles ont montré qu'elle avait été partiellement reconstruite pour être incorporée à l'enceinte du II<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, fait saillie de 8,65 m par rapport au mur de soutènement, soit exactement la même mesure que les côtés de T3.

Eu égard à la petitesse des écarts, on peut considérer cette moyenne de 52,39 cm comme une bonne valeur approchée de la coudée employée sur le chantier de la fortification du II<sup>e</sup> siècle. Il s'agit sans doute possible d'une coudée « ionienne », identique ou peu s'en faut à la coudée de 52,3 cm qui caractérise la fortification hellénistique de Marseille<sup>9</sup>. Les points communs avec Marseille ne se limitent d'ailleurs pas à l'unité de mesure. Le tracé régulateur de la porte d'Italie à Marseille, tel qu'il a été restitué par Gilbert Hallier et par Henri Tréziny<sup>10</sup>, est construit comme à *Emporion* à partir d'une succession de triangles rectangles ; la coudée et la brasse sont, sur ces deux chantiers, les principaux instruments de mesure ; enfin, 16 et 32 (ou 4 et 8 si l'on s'exprime en brasses) sont, dans les deux cas, des cotes privilégiées.

Selon toute vraisemblance, les architectes qui travaillèrent à Marseille vers 180-160<sup>11</sup> et à Emporion vers 170-150<sup>12</sup> appartenaient à la même école. Ils avaient la même formation technique et, face à un problème semblable – la réalisation d'une porte frontale flanquée par des tours quadrangulaires –, ils ont appliqué les mêmes recettes de métier. L'aspect extérieur des deux ouvrages est pourtant très différent, en raison de la différence des appareils et de la complexité plus grande du plan de la porte de Marseille. C'est dans de tels cas qu'on peut apprécier tout l'intérêt de l'analyse métrologique, seule capable de mettre en lumière une parenté masquée par les spécificités des maçonneries locales.

<sup>8</sup> E. SANMARTÍ-GREGO et J. M. NOLLA, « Informe preliminar sobre l'excavació d'una torre situada a ponent de la ciutat grega d'Empúries », dans *6è Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, 7-9.XII.1984*, Puigcerdà, 1986, p. 159-191. La mesure de la tour est calculée sur le plan h. t. de cet article.

<sup>9</sup> TRÉZINY 1989, « Métrologie », p. 15. On peut en déduire un pied de de 34,9 cm. On remarquera que cette unité de mesure diffère nettement du pied de 33,5 cm qui régit le plan d'urbanisme du « quartier hellénistique » qui se met en place dans la voisine Rhodè au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (D. VIVÓ, « Rhode : Arquitectura i urbanisme del barri hel.lenístic », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 6, 1996, p. 108-110).

<sup>10</sup> HALLIER 1986, « Pierre de taille », p. 265 sq et fig. 110 ; TRÉZINY 1989, « Métrologie », p. 14-15.

<sup>11</sup> H. TRÉZINY et P. TROUSSET, « Les fortifications de Marseille grecque », dans *Marseille grecque et la Gaule* (Etudes Massaliètes, 3), Aix-en-Provence, 1992, p. 103.

<sup>12</sup> SANMARTÍ-GREGO et NOLLA 1986, « La datation ».

### El Puig de Sant Andreu (Ullastret, Girona)

À quelques kilomètres d'Ampurias, l'agglomération indigène d'Ullastret possède la fortification la plus complexe que l'on connaisse dans tout le nord-est de la péninsule Ibérique<sup>13</sup>. Les plans publiés d'Ullastret sont anciens – la plupart doivent être recherchés dans les publications de M. Oliva Prat – et ne sont pas toujours d'une grande précision<sup>14</sup>. Les résultats présentés ci-dessous doivent donc être tenus pour provisoires (tableau 3).

La succession régulière des courtines et des tours (rondes dans un premier état, angulaires dans un second) est un des caractères les plus remarquables de la fortification d'Ullastret. Oliva Prat insistait déjà, il y a une quarantaine d'années, sur le fait que les cinq courtines du front ouest avaient toutes la même longueur : entre 28 et 29 m. Ce dont on ne s'était guère avisé, c'est que le diamètre des tours rondes – 9,4 à 9,8 m selon les cas – vaut précisément le tiers de cette mesure, et que, d'autre part, la longueur des côtés de la grande tour de l'Isthme (tour III) est égale à une fois et demie le diamètre des tours rondes. Un module d'environ 4,74 m est donc à la base du plan régulateur de ces trois éléments de la fortification. Mais ce n'est pas tout ; on constate, en faisant le tour de l'enceinte, que la plupart de ses segments rectilignes<sup>15</sup> (courtines et tronçons de courtine entre deux décrochements, retours à angle droit) sont des multiples de 4,74 m, avec une très faible marge d'erreur. Cette mesure de 4,74 m, multipliée par 2 dans les tours rondes, par 3 dans la tour III, et par 2, 3, 4, 6, 7, 10 ou 13 le long des courtines, apparaît donc comme le module sur lequel est fondé tout entier le plan de la fortification (fig. 4).

Quant à savoir à partir de quelle unité de mesure fut calculé ce module de 4,74 m, la question est rendue délicate par la précision limitée des documents graphiques existants. Deux hypothèses peuvent être retenues : celle d'un pied d'environ 29,6 cm multiplié par 16, et celle d'un pied d'environ 31,6 cm multiplié par 15, le module valant alors 10 coudées.

---

<sup>13</sup> MÜLLER 1996, « Beobachtungen » ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 374-379, avec les références des nombreux comptes rendus de fouille publiés par Miquel Oliva Prat dans les années cinquante.

<sup>14</sup> En plus de ces plans, j'ai utilisé les nombreuses cotes qui émaillent le texte des rapports d'Oliva Prat. Pour le secteur de l'Isthme, voir PUJOL PUIGVEHÍ 1989, *La població prerromana*, I, pl. 99 et 100), et pour les fouilles en cours depuis 1995, A. MARTÍN et J. CARAVACA, « Excavacions a l'oppidum del Puig de Sant Andreu d'Ullastret (Baix Empordà) », dans *IV Jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*, Figueres, 1998, fig. 1.

<sup>15</sup> Je ne tiendrai pas compte ici des murs construits dans le sens de la pente sur les versants nord-est et sud-est de la colline (segments A, B, S et T de la fig. 4), car le fort dénivelé rend les mesures délicates à interpréter. J'avais négligé ce facteur dans MORET 1998, « Rostros de piedra », p. 85, d'où une différence (minime) dans l'estimation du module : 4,75 m au lieu de 4,74 m.

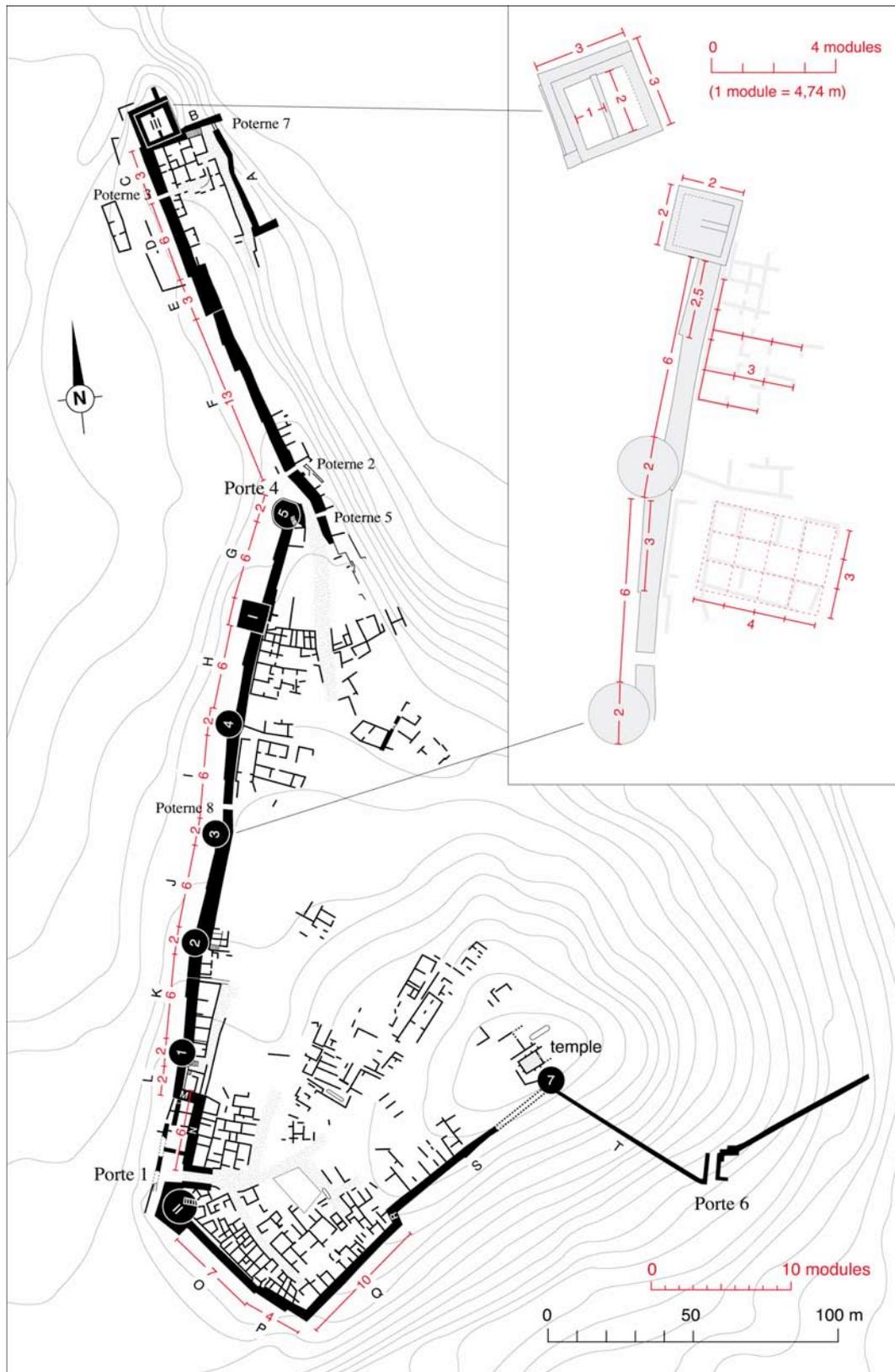


Fig. 4. Puig de Sant Andreu (Ullastret, Gérone). L'oppidum au III<sup>e</sup> siècle, d'après Oliva, Maluquer et Martín (divers plans adaptés). En médaillon : détails du plan régulateur (tour de l'isthme et blocs de maisons).

	mesure en mètres	nombre de modules	valeur du module
segment A	33,2	7	4,74
segment B	28,9	6	4,82
tour III, face	14,24	3	4,75
tour III, flanc <sup>16</sup>	14,3	3	4,77
segment C	14,5	3	4,83
segment D	28,9	6	4,67
segment E	14,2	3	4,70
segment F	62	13	4,77
segments G à K	28 à 29	6	4,67 à 4,83
tours rondes	9,4 à 9,8	2	4,7 à 4,9
segment L <sup>17</sup>	9,4	2	4,7
segment M	9,4	2	4,7
segment N	28	6	4,67
tour II, grand axe	19	4	4,75
segment O	33,4	7	4,77
segment P	18,9	4	4,725
segment Q	47,2	10	4,72
segment R	4,8	1	4,8
segment S	47,2	10	4,72
segment T	62	13	4,77
moyenne			4,746

Tableau 3. Mesures de la fortification d'Ullastret.

En me fondant sur des mesures plus courtes (largeur des poternes, épaisseur des courtines, largeur des décrochements), j'avais d'abord cru pouvoir réunir des indices probants en faveur de l'utilisation du pied de 29,6 cm<sup>18</sup>. Je suis revenu à plus de prudence, quelques vérifications faites *in situ* m'ayant montré que les cotes publiées n'étaient pas toujours exactes. Autant ces variations centimétriques peuvent être tenues pour négligeables lorsqu'il s'agit de mettre en évidence un module de près de cinq mètres, autant elles sont rédhitoires lorsqu'il faut choisir entre deux unités séparées par deux centimètres seulement. On ne pourra parvenir à des conclusions sérieuses tant que l'on n'aura pas procédé à des mesures systématiques sur le terrain.

En somme, Ullastret nous offre l'exemple d'une enceinte qui, tout en s'adaptant à un terrain irrégulier, obéit à un schéma modulaire systématiquement mis en œuvre dans toutes les parties de la fortification. C'est d'ailleurs l'impératif de l'adaptation au terrain qui explique la grande variété des multiples du module

<sup>16</sup> Et non 12,7 m, mesure erronée donnée dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 376. Les mesures de la tour sont prises au niveau de son soubassement.

<sup>17</sup> De la tour à l'axe médian du segment M.

<sup>18</sup> MORET 1998, « Rostros de piedra », p. 85, avec un tableau des cotes courtes.

de 4,74 m (3, 4, 6, 7, 10, 13) qu'on retrouve dans les mesures de longueur des courtines. La découverte de ce schéma modulaire, à la fois souple et rigoureux, a une conséquence importante. Elle implique que la construction de l'enceinte a été précédée par deux opérations que seuls des spécialistes pouvaient mener à bien : une étude du terrain, afin de déterminer le tracé qui offrait le plus d'avantages défensifs, en fonction des ruptures de pente, de la couverture visuelle des accès et des possibilités de flanquement, puis la division la plus régulière possible de ce tracé en sections modulaires ramenées à des multiples de 15 ou 16 pieds. Le travail, en d'autres termes, d'un architecte militaire.

Chronologiquement, l'organisation modulaire que nous venons de décrire est en place, dans ses grandes lignes, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, au moment de la première phase de construction de l'enceinte<sup>19</sup>. Elle se maintient dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, lorsque l'enceinte est augmentée d'un long éperon dans le secteur de l'Isthme<sup>20</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle, en revanche, le module de 4,74 m n'apparaît plus dans le rhabillage des tours I et II et dans la reconstruction de la porte sud-ouest.

### **La Picola (Santa Pola, Alicante) [étude réalisée avec Alain BADIE]**

Le petit établissement fortifié de La Picola, situé sur la côte à une douzaine de kilomètres au sud-est d'Elche, fut construit vers 430 av. J.-C. et occupé pendant un siècle environ<sup>21</sup>. Les fouilles franco-espagnoles menées de 1991 à 1995, sous la direction de Pierre Rouillard, ont révélé un plan qui se distingue par sa régularité, tant à l'échelle des grandes masses, inscrites dans le quadrilatère de l'enceinte et rythmées par des rues parallèles, qu'à l'échelle des unités d'habitation, qui semblent presque toutes taillées sur le même patron (fig. 5).

L'analyse fine des structures et de leurs dimensions a montré que cette régularité était le résultat d'une organisation symétrique et modulaire de l'espace à l'intérieur de la fortification. Deux rues parallèles à la courtine nord-ouest, R 1 et R 2, ont été mises au jour ; elles séparent des rangées de maisons simples (entre R 1 et la courtine) ou doubles (entre R 1 et R 2). Ces rangées étaient elles-mêmes divisées en cellules rectangulaires aux dimensions standardisées, dont le nombre et la répartition étaient certainement prévus dans le plan régulateur initial, et qui constituent l'ossature des unités d'habitation, ou maisons. Ces dernières pouvaient être formées par une seule cellule ou par deux cellules, au prix d'une modification des cloisons (par exemple, B1 et B2). La rangée A, la mieux conservée, comportait au moins 14 cellules. Les dimensions des cellules du secteur nord-ouest sont très semblables entre elles : 6,50 à 6,75 m de long et 3,40 à 3,55 m de large (mesures prises entre les axes des murs). Leur superficie intérieure est, en moyenne, légèrement inférieure à 20 m<sup>2</sup>.

<sup>19</sup> A. MARTÍN, « Formació i desenvolupament de la cultura ibèrica a la zona del nord-est de Catalunya », dans *Cultures i medi de la Prehistòria a l'Edat Mitjana. 20 anys d'arqueologia pirinenca (X Col.loqui internacional de Puigcerdà)*, Puigcerdà, 1995, p. 425.

<sup>20</sup> Pour une analyse plus détaillée des problèmes chronologiques posés par l'enceinte d'Ullastret, voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 375-379.

<sup>21</sup> BADIE *et al.* 2000, *La Picola*.

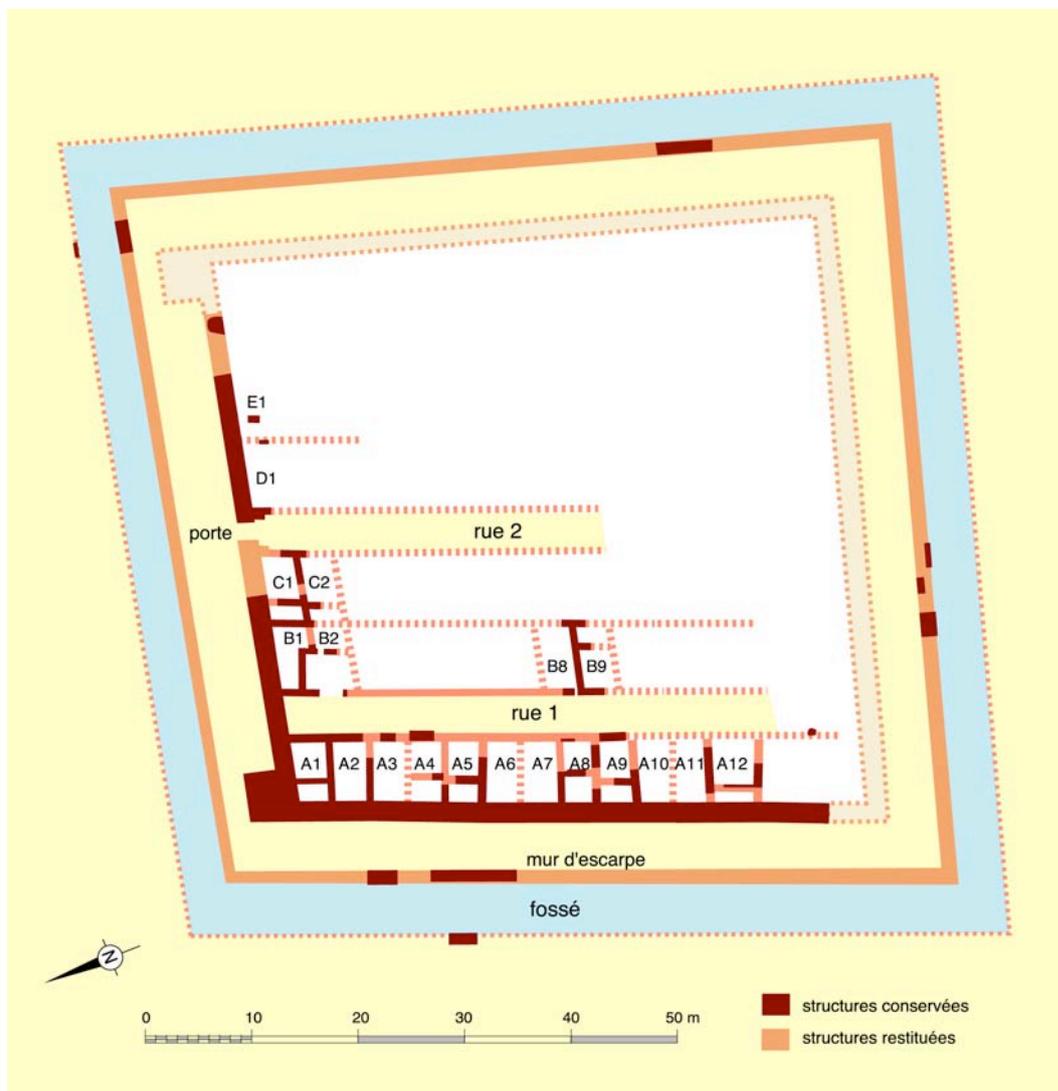


Fig. 5. La Picola (Santa Pola, Alicante). Plan des vestiges

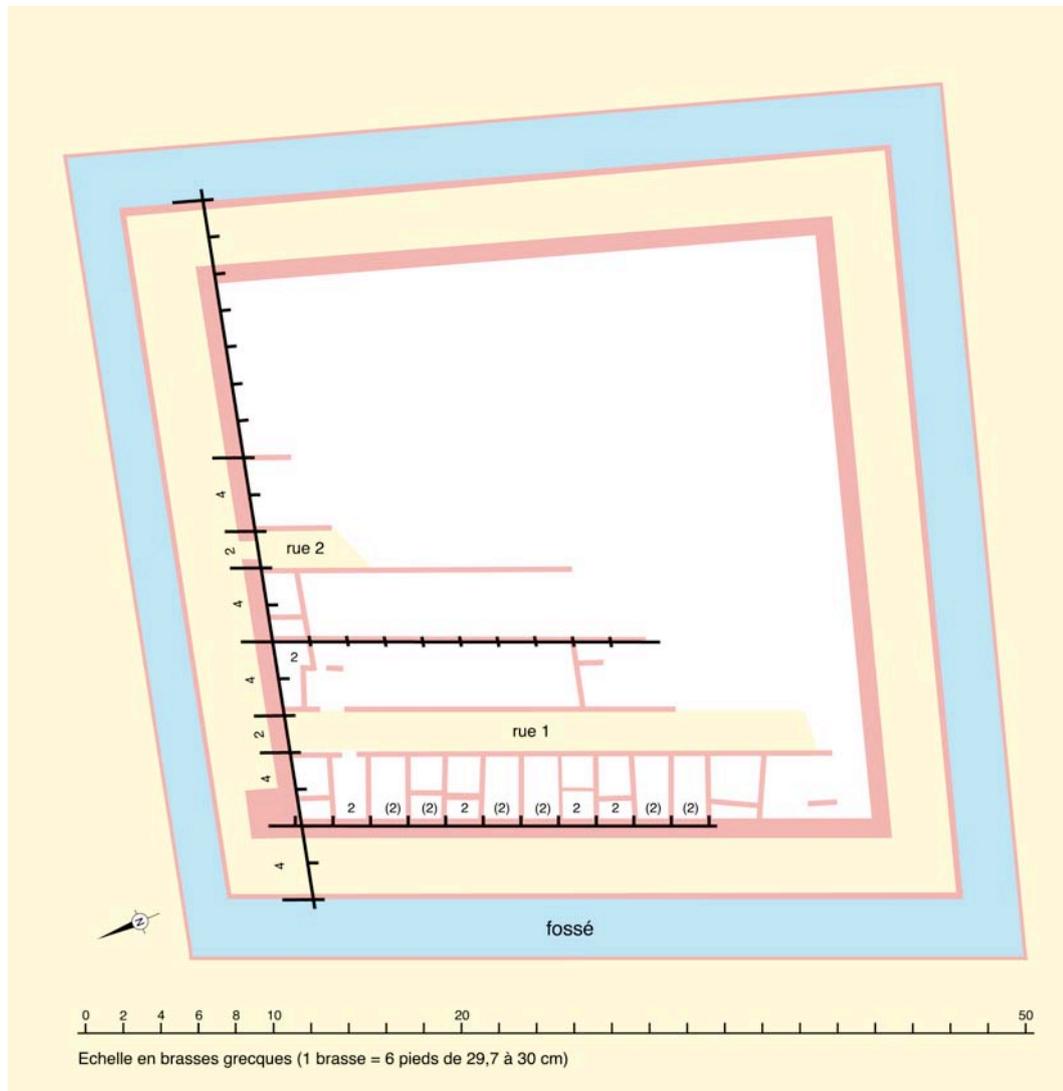


Fig. 6. La Picola (Santa Pola, Alicante). Schéma d'implantation du module de six pieds, d'après Badie et Moret.

C'est la fouille de la rue axiale (R 2), en 1995, qui donna la clé définitive du plan régulateur. Il apparut en effet que l'axe de cette rue se trouvait à égale distance (34 m) de l'escarpe du fossé nord-ouest et de l'entaille du substrat contre laquelle devait s'appuyer la face interne de l'escarpe du fossé sud-est. La rue R 2 passe donc précisément par le milieu de la courtine nord-est. L'hypothèse d'une répartition symétrique des rues et des rangées de maisons de part et d'autre de cet axe peut dès lors être sérieusement envisagée. Le village serait rythmé dans le sens nord-est / sud-ouest par trois rues parallèles, deux îlots à double rangée de maisons et deux rangées simples adossées aux courtines nord-ouest et sud-est. Certes, les structures sont trop mal conservées à l'est de la rue R 2 pour nous permettre de dépasser le stade de l'hypothèse. Néanmoins, les maigres vestiges de murs qui subsistent le long de la courtine nord-est s'inscrivent fort bien dans ce qui serait une double rangée D-E symétrique de la double rangée B-C. En effet, les deux tronçons de mur qui sont orientés perpendiculairement à la courtine peuvent appartenir, l'un au mur de séparation entre D 1 et E 1, l'autre à la cloison interne de E 1. Au-delà, nous tombons dans un secteur où les terrassements modernes ont fait complètement disparaître les niveaux et les structures antiques, et où l'existence d'une rue R 3 ne peut être que supposée.

La symétrie observée dans la trame des rues et des maisons suppose, de la part des bâtisseurs de La Picola, une planification rigoureuse de la construction. Il devenait donc légitime de rechercher les indices d'une organisation modulaire du plan d'urbanisme. Nous nous sommes servis pour ce faire des seules valeurs métriques qui, compte tenu du mauvais état de conservation des vestiges, donnaient des garanties acceptables de régularité : dans le sens nord-est / sud-ouest, la largeur des cellules ; dans le sens nord-ouest / sud-est, la longueur des cellules et la largeur des rues ; et à un degré moindre, les dimensions des briques crues. Pris séparément, les résultats tirés de l'analyse de ces trois éléments ne pourraient pas être considérés comme des preuves suffisantes à l'appui d'une restitution métrologique. C'est leur remarquable convergence qui nous permet d'affirmer que les bâtisseurs de La Picola avaient pour unité de mesure un pied proche de 29,6 / 29,7 cm.

### *La largeur des cellules*

Aucune cellule de La Picola n'est strictement identique à une autre ; elles diffèrent surtout par leur organisation intérieure (place du foyer, place de l'éventuelle cloison de refend isolant une resserre au fond de la cellule), mais aussi, dans une moindre mesure, par leurs dimensions extérieures. Leur régularité n'en est pas moins frappante. À une exception près, elles occupent toutes une superficie d'environ 20 m<sup>2</sup> et leur longueur est, en moyenne, près du double de leur largeur. Ainsi, une succession de onze cellules presque identiques ont pu être identifiées dans la rangée A. Cinq d'entre elles (A 1, A 2, A 5, A 8 et A 9) sont entières ou presque entières, les six autres étant facilement restituées, deux par deux, dans l'intervalle des murs subsistants. De plus, deux cellules de largeur semblable sont apparues à l'extrémité nord-est des rangées B et C. Le tableau suivant rassemble les mesures de largeur de toutes les cellules connues, ainsi que

la largeur des intervalles qui correspondent manifestement à deux cellules contiguës.

A1 *	A2	A3 + A4	A5	A6 + A7	A8	A9	A10 + A11	A12 **	B1 ***	C1
3,40	3,525	7,25	3,50	7,50	3,475	3,50	7,125	4,80	3,55	3,50

\* La cellule A 1 est légèrement trapézoïdale, du fait de l'ouverture de l'angle nord. Nous avons donc mesuré sa largeur à mi-longueur, afin d'obtenir une valeur moyenne.

\*\* La largeur de A 12 dépasse de 1,24 m la largeur moyenne des autres cellules. Elle est située dans le secteur ouest de l'enceinte, l'un des plus mal conservés, et l'on ignore si le rythme normal des cellules se retrouvait en A 13.

\*\*\* B 1 / B 2 est une maison à plan irrégulier qui s'étend sur l'espace de deux cellules théoriques ; la division originelle ne se conserve que vers le fond de la maison, dans le prolongement du mur de séparation entre C 1 et C 2. La largeur indiquée est celle de la pièce du fond de B 1 ; la pièce de devant est plus étroite.

La série est d'une homogénéité remarquable, si l'on excepte le cas particulier de A 12. Sur 13 cellules ([A 1 à A 11] + B 1 + C 1), la moyenne arithmétique des largeurs à l'entraxe des murs s'établit à 3,563 m. L'écart absolu moyen est de 7,6 cm, ce qui confère au nombre obtenu une précision statistique satisfaisante.

Cette largeur moyenne est confirmée dans la rangée B par la distance qui sépare le nu intérieur de la courtine de l'axe du mur M 907 (mur de séparation entre B 3 et B 4). En effet, bien que l'on ne connaisse pas la disposition réelle des cellules entre B 2 et B 3, cette distance qui est de 28,55 m équivaut au centimètre près à huit fois la moyenne modulaire que nous venons d'obtenir (28,55 m : 8 = 3,568). À supposer qu'aucune rue transversale n'interrompît la succession régulière des cellules entre B 2 et B 3, on peut déduire de ces chiffres que B 3 était la huitième cellule de la rangée B à partir de la courtine nord-est.

Il paraît donc assuré que la division en cellules des îlots de La Picola s'est faite sur la base d'un module compris entre 3,56 et 3,57 m, ce qui peut se traduire par 12 pieds d'une valeur proche de 29,7 cm ( $12 \times 29,7 = 3,564$ )<sup>22</sup>.

### *La largeur des rues et la longueur des maisons*

C'est la mise en œuvre du même module de 12 pieds qui a régi l'implantation des structures dans le sens nord-ouest / sud-est, le long de la courtine nord-est. La rue médiane R 2 est en effet large de 3,55 / 3,56 m<sup>23</sup>, soit deux brasses ou 12 pieds de 29,6 à 29,7 cm. La longueur de la cellule C 1, mesurée de l'axe médian du pâtre de maison B-C au parement extérieur du mur de façade, est de 7,10 m, soit quatre brasses ou 24 pieds. La mesure exacte attendue pour un pied de 29,7 cm serait de

<sup>22</sup> Le cas de la cellule A 12 peut être réexaminé à la lumière de ces résultats. Les 4,80 m de sa largeur valent presque exactement, à 5 cm près, 16 pieds de 29,7 cm, soit un module plus un tiers (12 + 4 pieds). La cause de cet élargissement nous échappe, compte tenu de la destruction du secteur ouest, mais il n'en reste pas moins que la cellule A 12 s'inscrit, comme les autres, dans un système métrologique basé sur un pied de 29,7 cm.

<sup>23</sup> Toutes les mesures mentionnées dans cette sections sont prises parallèlement à la courtine nord-est. L'enceinte n'étant pas carrée, les résultats diffèrent légèrement quand les mesures sont prises perpendiculairement aux axes des pâtes de maisons.

7,13 m, mais l'irrégularité de l'appareil des murs des maisons rend illusoire une précision des cotes au centimètre près. Tout porte donc à croire que le plan régulateur assignait aux rues une largeur de deux brasses, et aux maisons une longueur de quatre brasses.

Les constructions des rangées A et B se conforment globalement à ce schéma, bien que leurs dimensions soient un peu moins régulières. Les cellules B 1 et B 3 ont respectivement une longueur de 7,00 et 6,99 m, soit une dizaine de centimètres de moins que la cellule C 1, un écart trop faible pour remettre en question la constance du module. La longueur des cellules de la rangée A est en revanche très variable, en raison d'un défaut de parallélisme entre la rue R 1 et la courtine nord-ouest, ce qui induit une diminution progressive de la longueur des cellules vers l'angle nord. La cellule A 9 mesure ainsi 6,80 m de long (entre le parement intérieur de la muraille et le parement extérieur du mur de façade), tandis que la cellule A 1 ne mesure plus que 6,20 m. De plus, où que l'on se place dans cette rangée, le report des 24 pieds modulaires à partir de la rue R 1 ne coïncide ni avec la limite formée par le nu intérieur de la muraille, ni avec la limite théorique qu'aurait pu constituer l'axe médian de la muraille. Tout se passe comme si l'implantation des îlots de maisons et celle de la muraille s'étaient faites selon des critères différents, ou par des équipes différentes, d'où un certain flottement du plan directeur dans ce secteur de l'enceinte.

La rue R 1, mesurée en deux endroits (entre A 1 et B 1 d'une part, entre A 9 et B 4 d'autre part), est large de 3,85 m. C'est presque exactement un pied de plus que la rue R 2. Il est difficile de comprendre pourquoi la largeur de cette rue a été ainsi fixée à 13 pieds au lieu de 12. Sans doute a-t-on voulu compenser par là le défaut de largeur des rangées A et B qui, comme on vient de le voir, n'atteignent ni l'une ni l'autre une mesure de 24 pieds.

Malgré tout, notre proposition de restitution du tracé régulateur (fig. 6) montre que ces écarts n'altèrent qu'à peine la trame modulaire de l'établissement, solidement charpentée dans le sens nord-est / sud-ouest comme dans le sens nord-ouest / sud-est par une succession de modules de deux brasses. Il est probable que les mêmes éléments étaient symétriquement reproduits dans le quart est de l'enceinte. C'est ce que paraît confirmer la présence d'un fragment de mur à 7 m environ du bord est de la rue R 2 : ces 24 pieds correspondent vraisemblablement à la largeur de la rangée D.

L'existence de cette trame modulaire nous permet, en définitive, de retracer avec une relative précision les étapes de la construction, dans la moitié nord-est du site :

1. La longueur de la courtine nord-est est fixée à 30 brasses jusqu'à son intersection avec l'axe des courtines nord-ouest et sud-est (étant donné que la muraille est large d'une brasse, l'emprise hors-tout de la courtine nord-est s'établit finalement à 31 brasses).
2. Sur cette ligne de 30 brasses, des divisions sont établies toutes les 2 brasses. Les axes des îlots doubles B-C et D-E sont implantés à 10 brasses de chaque

extrémité. C'est peut-être l'indice de l'utilisation d'une autre mesure de longueur grecque, la chaîne ou *hamma*, qui valait 10 brasses ou 40 coudées<sup>24</sup>.

3. Les repères implantés de deux en deux brasses permettent d'établir, à partir de ces axes, la longueur des cellules (4 brasses) puis la largeur des rues (2 brasses). La déviation de la courtine nord-ouest oblige à des accommodations dans les cotes de la rangée A et de la rue R 1.

4. Dans chaque rangée, des divisions toutes les 2 brasses déterminent la largeur des cellules destinées à l'habitat ou au stockage.

L'analyse métrologique plus détaillée de la zone d'entrée (fig. 7) confirme, s'il était besoin, la régularité du plan directeur. L'épaisseur de la muraille à l'est de la porte est de 6 pieds (1,75 m) ; le massif presque carré qui jouxtait la porte à l'intérieur (US 543) est large de 3 pieds (0,85 m) ; plus à l'intérieur, le mur M 542 est large de 1,5 pied (0,47 m) ; enfin la rue elle-même est, on l'a vu, large de 12 pieds. Il existe entre toutes ces cotes une remarquable progression géométrique de raison 2 : 1 pied 1/2 pour les murs qui bordent la rue, 3 pieds pour le massif carré, 6 pieds pour l'épaisseur de la muraille (et peut-être aussi pour la largeur du passage dans cette dernière), 12 pieds pour la largeur de la rue. On notera que le terme de base de cette progression, 1 pied 1/2, équivaut à une coudée ; transposée en coudées, la suite géométrique devient 1, 2, 4, 8.

#### *Les dimensions des briques crues*

Les briques crues trouvées en place dans l'élévation de plusieurs murs de la rangée B ont été étudiées par Claire-Anne de Chazelles. L'échantillon est réduit, puisqu'il ne s'agit que d'une vingtaine de briques et qu'on n'en connaît parfois que deux dimensions sur trois. Néanmoins, un module et un demi-module ont pu être mis en évidence.

- Module entier : Longueur 37 à 38 cm (moyenne sur 4 briques : 37,5 cm), largeur 29 à 32 cm (moyenne sur 3 briques : 30 cm), épaisseur 8,5 cm.

- Demi-module : Longueur 29 à 32 cm (moyenne sur 4 briques : 30,2 cm), largeur 18 à 23 cm (moyenne sur 13 briques : 20 cm), épaisseur 8,5 cm.

La largeur du module entier, de même que la longueur du demi-module, sont égales à un pied d'environ 30 cm ( $\pm 1$  cm). Bien que la mauvaise conservation des adobes ne permette pas d'affiner cette valeur, nous retrouvons la même unité de mesure que dans le plan d'urbanisme.

On constate aussi que la longueur du module entier vaut cinq quarts de pied ( $30 \times 1,25 = 37,5$ ). Cette mesure est précisément celle de la brique *pentadoron*, décrite par Vitruve comme étant longue de cinq palmes<sup>25</sup>. Des exemplaires en ont été retrouvés sur de nombreux sites grecs à partir de l'époque classique, y compris

<sup>24</sup> Héron, *Geometrica*, 23, 14.

<sup>25</sup> Vitruve, II, 3, 3. La palme grecque valait un quart de pied.

en Grande Grèce<sup>26</sup>. Mais il peut s'agir d'une coïncidence, et l'hypothèse d'une origine locale n'est pas moins admissible. On relève en effet, sur plusieurs sites ibériques du second âge du fer, un module très voisin de 40 x 30 cm<sup>27</sup> ; en outre, dans deux cas au moins, ce module est accompagné par un demi-module qui correspond très exactement à celui de La Picola : 30 x 20 cm<sup>28</sup>.

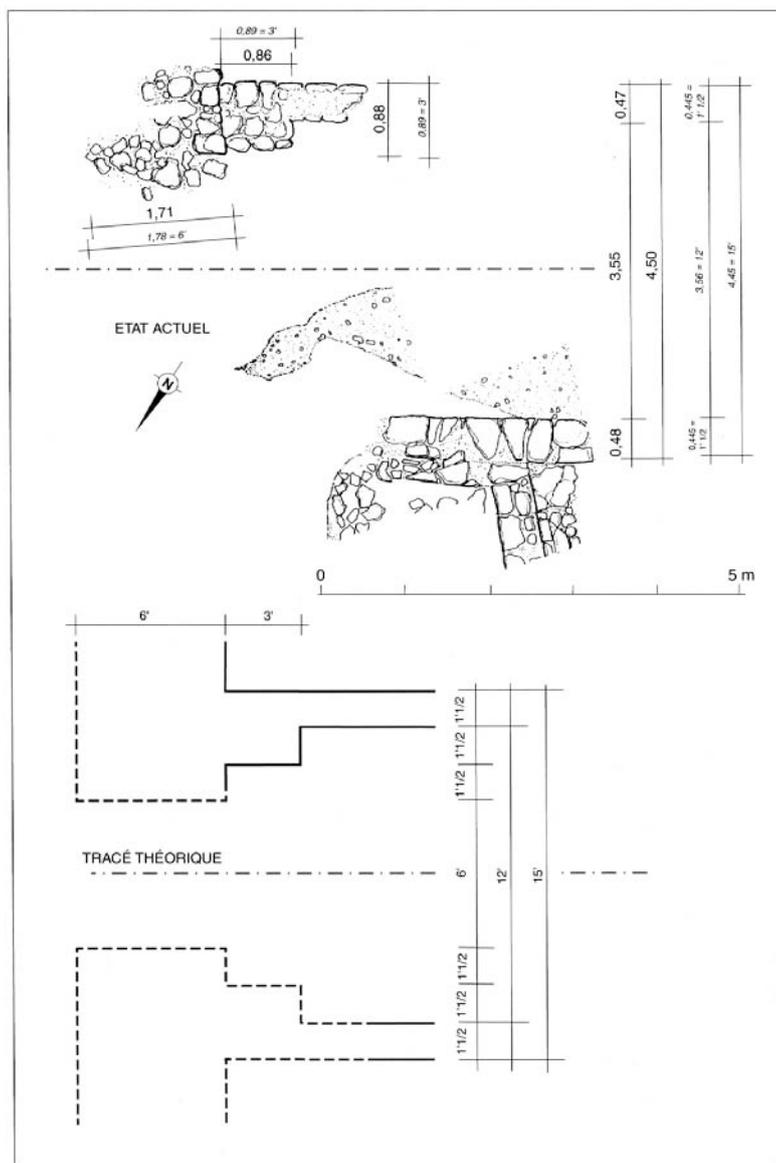


Fig. 7. La Picola (Santa Pola, Alicante). Plan coté et restitution métrologique de la porte, d'après Badie et Moret dans BADIE *et al.* 2000, *La Picola*.

<sup>26</sup> Cf. V. RIGHINI, « Materiali e tecniche da costruzione in età preromana e romana », dans *Storia di Ravenna, I. L'èvo antico*, Ravenna, 1990, p. 271-272.

<sup>27</sup> Voir ABAD et SALA 1993, *El Oral*, p. 195-197 (pour le Sud-Est essentiellement) et ASENSIO ESTEBAN 1995, *La ciudad*, p. 385-390 (pour la vallée de l'Èbre).

<sup>28</sup> À Puntal dels Llops (Olocau, Valencia) et à El Amarejo (Bonete, Albacete), entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle.

Les résultats auxquels nous venons d'aboutir ne doivent pas dissimuler les nombreuses inconnues et les incertitudes qui subsistent. Les lacunes du plan sont si grandes qu'il sera difficile de les résoudre.

Nous ignorons presque tout des limites méridionales de l'enceinte, excepté en deux points où les sondages S 5 et S 6 ont fait apparaître un court tronçon de l'escarpe du fossé. Nous ne pouvons donc pas connaître la longueur exacte des courtines nord-ouest et sud-est, et encore moins savoir si le module de deux brasses leur était appliqué. Nous ne savons rien non plus d'un éventuel deuxième axe de symétrie dans le sens nord-est / sud-ouest, puisque nous n'avons pas trouvé trace d'une rue perpendiculaire à R 1 et à R 2.

Le seul angle de l'enceinte qui soit bien conservé est l'angle nord. Or, cet angle est nettement obtus (110 grades). Les raisons qui ont dicté le choix d'un angle obtus, de préférence à un angle droit, nous échappent complètement. Quoi qu'il en soit, cet écart angulaire a compliqué la tâche des constructeurs en les obligeant à toutes sortes de rattrapages et de compensations dans l'agencement des rangées de cellules. Ainsi, la longueur des cellules de la rangée A augmente progressivement du nord vers le sud ; les rues sont approximativement parallèles à la courtine nord-ouest, alors qu'elles ne sont pas perpendiculaires à la courtine nord-est ; quant aux murs des cellules, ils sont tantôt parallèles à la courtine nord-est (C 1 / C 2, B 3 / B 4), tantôt perpendiculaires à la courtine nord-ouest (B 1 / B 2, A 2 / A 3), tantôt à mi-chemin entre ces deux orientations.

Quoique bien connues dans leurs grandes lignes, les défenses extérieures de La Picola n'ont pas livré d'indices probants d'une modulation régulière. Cette incertitude est surtout due au fait que le fossé n'est connu que par courts tronçons, dans des sondages, et que sa largeur varie assez considérablement d'un sondage à l'autre. Il est cependant possible, à titre d'hypothèse, de ramener l'ensemble des fortifications dans un système modulaire basé sur la brasse de 6 pieds. La largeur de la courtine (1,65 à 1,80 m) vaut 6 pieds d'un peu moins de 30 cm, soit une brasse. Notons au passage que la première muraille d'Olbia de Ligurie, au IV<sup>e</sup> siècle, était elle aussi large d'une brasse<sup>29</sup>. La largeur du glacis (5 à 5,5 m) vaut à peu près 3 brasses, de même que le fossé qui est large de 5 à 6 m au niveau du sol. On peut enfin remarquer que la tour d'angle est large de 4,75 m, soit 16 pieds de 29,7 cm. Cette valeur de 16 pieds représente exactement la moitié de la largeur de la tour du IV<sup>e</sup> siècle d'*Emporion* (32 pieds).

Mais le résultat le plus important de cette étude, c'est la mise en évidence d'un module de 6 pieds (soit une brasse ou orgyie) qui scande le plan régulateur de La Picola, muraille comprise (fig. 6). La largeur des unités d'habitation, à l'intérieur des îlots, est fixée à 2 brasses, et des intervalles de 2 et 4 brasses rythment la trame des rues, des îlots et des courtines qui s'organisent symétriquement par rapport à l'axe médian de l'enceinte. En outre, 15 brasses

---

<sup>29</sup> D'après les observations de J. Benoit sur le front nord, la courtine primitive d'Olbia était large de 1,52 à 1,63 m, ce qui peut correspondre à six pieds dans la métrologie dite « faible » d'Olbia (TRÉZINY 1989, *Métrologie*, p. 22). À La Picola comme à Olbia, la largeur moyenne de la courtine est un peu inférieure à la valeur attendue, qui serait de 1,78 m pour un pied de 29,7 cm et de 1,65 m pour un pied de 27,5 cm. On peut se demander si cet écart n'est pas dû à la perte de l'enduit qui recouvrait à l'origine les deux faces de la muraille, et qui devait être fort épais puisque dans les deux cas nous avons affaire à des murs en appareil fruste.

séparent l'axe de la rue médiane de l'axe des courtines nord-ouest et sud-est. Il est frappant de retrouver à La Picola cette mesure de 15 brasses qui, on l'a vu plus haut, détermine à *Emporion*, au IV<sup>e</sup> siècle, la longueur d'une courtine entre deux tours.

### **Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona)**

La muraille du Turó del Montgròs, qui barre l'accès d'un vaste éperon, est d'une conception originale<sup>30</sup>. Constituée dans sa partie centrale par un simple mur, son épaisseur augmente considérablement sur les côtés pour englober six casemates rectangulaires qui communiquaient par une porte avec l'intérieur de l'enceinte (fig. 8). Les dimensions très voisines de ces six casemates ont incité les derniers fouilleurs du site, N. Molist et J. Rovira, à y rechercher les indices d'un module métrique. Mais leur base de calcul – des valeurs moyennes trop imprécises – ne leur a pas permis d'aboutir à un résultat satisfaisant<sup>31</sup>.

Je restreindrai ici mon analyse aux structures de la principale phase de construction des fortifications, située par N. Molist et J. Rovira entre la fin du V<sup>e</sup> siècle et le milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Je ne tiendrai donc pas compte des additions du III<sup>e</sup> siècle, qui comprennent notamment la tour rectangulaire<sup>32</sup> et les défenses avancées de l'entrée.

C'est surtout dans le plan des casemates que se manifeste la régularité de la fortification du Turó del Montgròs (fig. 9 et tableau 4). Ces casemates sont des rectangles de 12 x 7,5 pieds, soit 8 x 5 coudées. Nous avons donc affaire à des « rectangles d'or », le rapport  $8/5 = 1,6$  pouvant être considéré comme une bonne approximation du nombre d'or (1,618). Du reste, le passage du schéma théorique à la réalisation concrète de l'ouvrage n'a pas été sans soulever quelques difficultés. A en juger par les accommodations et les rattrapages que l'on observe dans la répartition des volumes, leur mise en place semble s'être déroulée de la façon suivante :

Le module de base de la muraille à casemates est un rectangle long de 6 brasses (36 pieds) et large de 3 brasses (18 pieds), incluant deux casemates. Dans les faits, on constate dans le sens de la largeur un écart d'un pied en plus ou en moins par rapport à cette mesure théorique. Les causes de cette irrégularité n'apparaissent pas clairement ; peut-être résident-elles dans des contraintes techniques qui ont obligé les équipes de maçons à faire varier l'épaisseur des murs. La longueur du module est par contre très constante, puisque le bloc A-D mesure exactement le double de la longueur du bloc E-F, et que l'entraxe des casemates B et C coïncide avec la moitié du bloc A-D.

---

<sup>30</sup> Voir surtout MOLIST et ROVIRA 1991, « La fortificació ibèrica », d'où j'ai tiré presque toute la matière de ma notice dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 383-384.

<sup>31</sup> MOLIST et ROVIRA 1991, « La fortificació ibèrica », p. 255 : « caldria aventurar la possibilitat de l'utilització del cànon de 5 peus àtics - 1,540 m » (ce qui suppose, par parenthèse, un pied attique de 0,308 m).

<sup>32</sup> On peut cependant noter que les dimensions de la tour, 11,5 m x 5,5 à 6 m, valent 36 x 18 pieds de 32,1 cm, soit 24 x 12 coudées ou encore 6 x 3 brasses.

Mais l'espace délimité par ces deux rectangles modulaires ne pouvait pas être divisé de la même façon. Alors que les 24 coudées du bloc E-F pouvaient théoriquement contenir deux casemates de 8 coudées de long et trois murs de 4 pieds d'épaisseur, les 48 coudées du bloc A-D exigeaient une plus grande épaisseur (soit 4,8 pieds) pour chacun de ses cinq murs transversaux. Les adaptations se firent tant bien que mal, en réduisant la longueur de certaines casemates (D et E) et en jouant sur l'épaisseur des murs.

En ce qui concerne l'unité de mesure, les données dont j'ai disposé ne permettent d'en proposer qu'une valeur très grossièrement approchée. Il s'agit, semble-t-il, d'un pied légèrement supérieur à 32 cm.

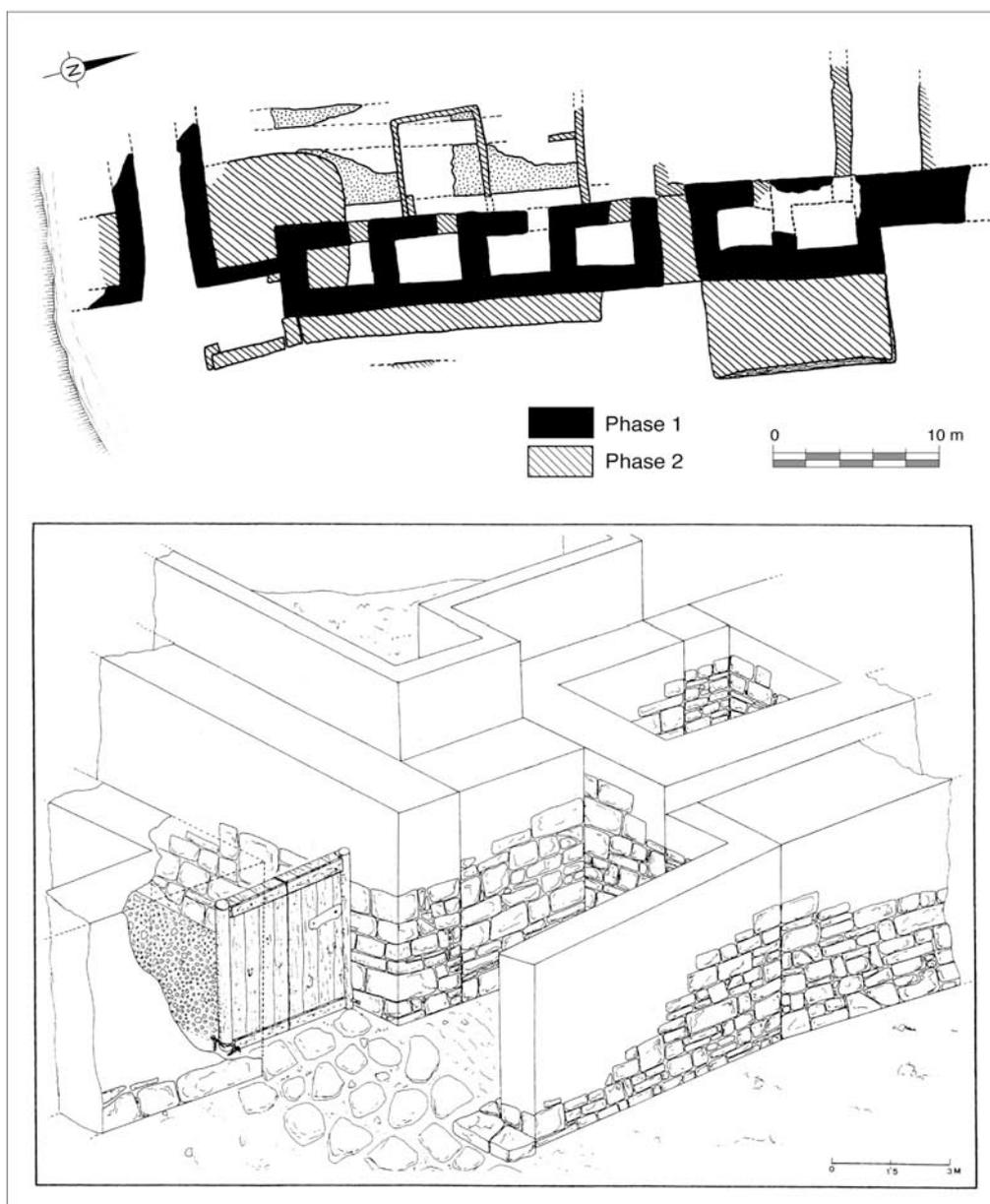


Fig. 8. Plan et restitution de la porte de la fortification ausétane de Turó del Montgròs, d'après MOLIST et ROVIRA, 1991.

	mesure en mètres <sup>33</sup>	nombre de pieds	nombre de coudées	nombre de brasses	valeur du pied
longueur des casemates A,B,C,F <sup>34</sup>	3,8 à 3,9 moyenne 3,86	12'	8	2	0,322
largeur des casemates A et C-F <sup>35</sup>	2,4 à 2,5 moyenne 2,43	7' 1/2	5		0,324
largeur des portes des casemates	1,3	4'			0,325
longueur du bloc de casemates A-D	23,1	72'	48	12	0,321
longueur du bloc de casemates E-F	11,5	36'	24	6	0,319
largeur du bloc de casemates E-F	6,15	19'		3 + 1'	0,323
largeur du bloc de casemates A-D	5,5	17'		3 - 1'	0,323
largeur de la poterne	1,93	6'	4	1	0,322
Lg. mur entre la porte sud et la casemate A	5,1	16'			0,319
largeur de la porte sud (entre les angles)	3,2	10'			0,32
épaisseur des murs de la porte sud	1,45	4' 1/2	3		0,322
épaisseur courtine au nord de F	3,2	10'			0,32
longueur du segment casematé	36,5	114'	76	19	0,32
moyenne					0,3217

Tableau 4. Mesures de la fortification du Turó del Montgròs.

<sup>33</sup> D'après le plan de MOLIST et ROVIRA 1991, « La fortificació ibèrica ».

<sup>34</sup> Les casemates D et E, situées de part et d'autre de la poterne, sont un peu plus courtes (3,6 m), sans doute pour compenser l'épaisseur plus grande du mur qui les borde. Leur inclusion dans le calcul en aurait donc faussé le résultat.

<sup>35</sup> La casemate B est nettement plus large que les autres (2,7 m) ; je n'en ai pas tenu compte.

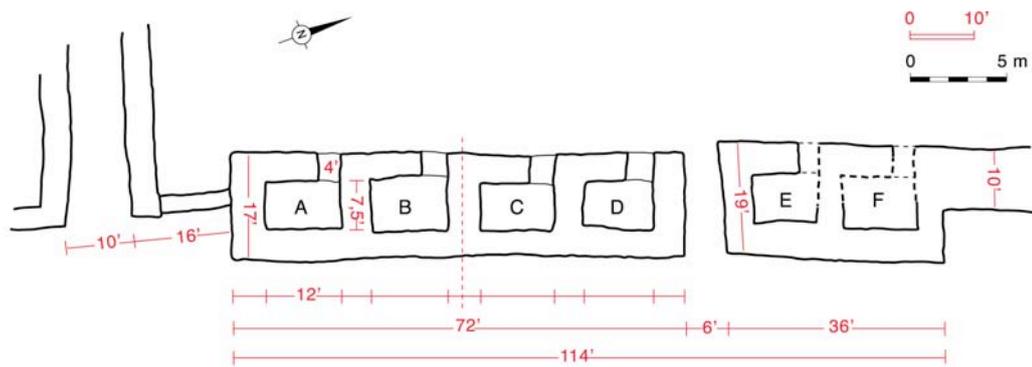


Fig. 9. Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona). Interprétation métrologique des fortifications de la phase 1. Les cotes sont exprimées en pieds.

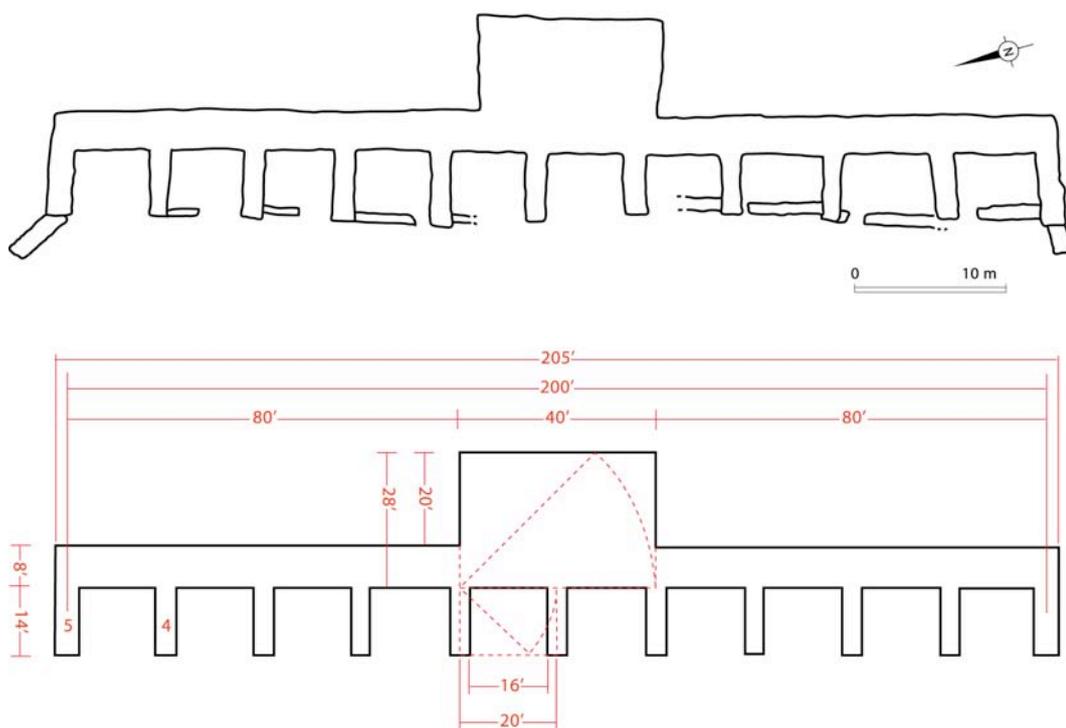


Fig. 10. Casol de Puigcastellet (Folgueroles, Barcelona). Plan de la muraille, d'après Molas *et alii*, et proposition de restitution du plan régulateur (cotes en pieds).

### Casol de Puigcastellet (Folgueroles, Barcelona)

La fortification de Puigcastellet présente avec celle du Turó del Montgròs plusieurs points communs, mais aussi des différences notables. Située dans la même région, la haute vallée du Ter, et barrant un éperon en ligne droite, elle est bordée à l'intérieur par une série de cellules carrées qui ne sont pas sans rappeler les casemates de Montgròs (fig. 10). Mais la muraille de Puigcastellet est plus modeste dans sa taille et dans sa conception ; elle est aussi bâtie avec moins de soin, et sa date de construction est plus récente d'environ un siècle<sup>36</sup>.

La conception première de l'ouvrage se laisse déchiffrer sans trop de peine, malgré les imperfections de sa mise en œuvre (tableau 5)<sup>37</sup>. Il s'agit d'une figure symétrique dont presque toutes les parties sont des multiples d'un module de 1,26 m. La longueur du rempart est égale à 5 fois la longueur de la tour, qui est égale à 2 fois sa largeur, qui est égale aux côtés des cellules, qui sont égaux à 2 fois l'épaisseur de la muraille, qui est égale à 2 fois l'épaisseur des murs des cellules. De plus, on constate que les rectangles formés par les cellules, mesurés d'axe en axe, valent 5 x 3,5 modules, soit exactement la moitié du rectangle formé par la tour augmentée de l'épaisseur de la muraille (10 x 7). Dans les deux cas, le rapport du grand au petit côté du rectangle,  $10/7 = 1,428$ , est une valeur approchée courante de  $\sqrt{2}$  (1,414).

Pour une raison inconnue, l'architecte de Casol de Puigcastellet ne s'est pas soucié de placer la tour au milieu du rempart. En dépit de cette allure boiteuse, la fortification indigène de Puigcastellet est l'expression d'un projet très élaboré, fondé sur des rapports harmonieux entre les nombres.

Le module de 1,26 m peut être interprété de deux façons différentes. On peut y reconnaître 4 pieds d'environ 31,45 cm, ou bien 3 coudées d'environ 41,9 cm correspondant à un pied court de 27,9 cm. Je n'ai pas trouvé d'argument décisif pour trancher en faveur de l'une ou l'autre unité. On peut néanmoins noter que la longueur des murs des cellules se traduit mieux par 14 pieds de 31,4 cm, cote ronde, que par 10,5 coudées de 41,9 cm.

---

<sup>36</sup> Les fouilles ont permis de la dater de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (MOLAS *et al.* 1991, « La fortaleza ibèrica », p. 247-248).

<sup>37</sup> J'ai utilisé le plan de MOLAS *et al.* 1991, « La fortaleza ibèrica », p. 247, ainsi que certaines mesures de longueur qui sont spécifiées dans le texte de ce même article. Les murets parallèles à la muraille qui ferment les cellules sont des ajouts postérieurs à la mise en place originelle de l'enceinte (*ibid.*, p. 246). Je n'en tiens donc pas compte ici.

	mesure en mètres	nombre de modules	valeur du module	hypothèse 1: module de 4 pieds		hypothèse 2: mod. de 3 coudées	
				nombre de pieds	valeur	nbre de coudées	valeur
épaisseur des murs des cellules <sup>38</sup>	1,2 à 1,3	1		4'		3	
épaisseur de la muraille	2,5	2	1,25	8'	0,312	6	0,417
longueur des murs des cellules	4,2 à 4,9 moyenne 4,4	3 1/2	1,26	14'	0,314	10 1/2	0,419
largeur des cellules entre les murs	4,5 à 5,5 moyenne 5,0	4	1,25	16'	0,312	12	0,417
largeur des cellules à l'entraxe	moyenne 6,3	5	1,26	20'	0,315	15	0,42
longueur des côtés sud et nord de la tour	6,3	5	1,26	20'	0,315	15	0,42
longueur du front est de la tour	12,2	10	1,22	40'	0,305	30	0,407
longueur du rempart à l'axe des murs latéraux	63,4	50	1,27	200'	0,317	150	0,423
longueur du rempart hors-tout	64,9			205'	0,317	154	0,421
moyenne <sup>39</sup>			1,258		0,3146		0,419

Tableau 5. Mesures de la fortification de Casol de Puigcastellet.

<sup>38</sup> Sauf les murs des deux extrémités latérales, qui sont un peu plus larges (env. 1,6 m, soit probablement 5 pieds de 31,4 cm).

<sup>39</sup> Je n'ai pas retenu pour le calcul de ces moyennes la longueur du front est de la tour (12,2 m), dont la cote en pieds s'écarte nettement par défaut de toutes les autres.

### Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragona)<sup>40</sup>

Les tours pentagonales jumelles de Tivissa comptent parmi les réalisations les plus spectaculaires de l'art militaire ibérique, mais leur datation n'est malheureusement pas assurée<sup>41</sup>. Une étude récente du matériel des fouilles de 1942-1943 permet cependant de dater autour de 200 av. J.-C. la destruction et l'abandon de ce secteur du site<sup>42</sup>. Par ailleurs, la très faible proportion des céramiques importées datables du IV<sup>e</sup> siècle invite à situer dans le III<sup>e</sup> siècle la construction des tours, sous réserve d'une vérification stratigraphique que l'état actuel des vestiges rendrait d'ailleurs très aléatoire.

Abstraction faite de quelques déformations mineures (côtés non strictement parallèles, angles décalés à la base du bec, bec plus court au sud, porte plus large au sud), ces deux tours reproduisent, en plan, une figure géométrique régulière constituée par un triangle équilatéral de 24 pieds de côté construit sur un carré, lui aussi de 24 pieds de côté, à l'intérieur duquel est ménagée une chambre de 16 pieds de côté. (tableau 6 et fig. 11).

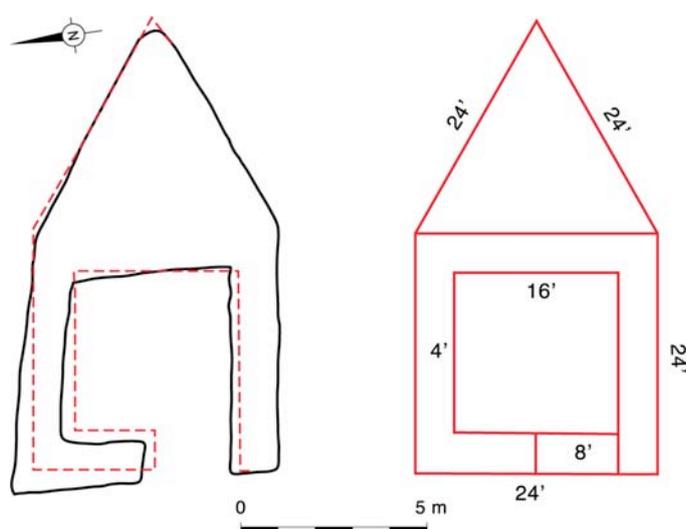


Fig. 11. Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragona). Plan de la tour Nord, d'après Pallarés, et proposition de restitution du schéma régulateur (cotes en pieds).

<sup>40</sup> Cette section sur la métrologie de Castellet de Banyoles, basée sur des données insuffisantes et des présupposés discutables, aboutit à des conclusions que je considère aujourd'hui erronées. Je la reproduis cependant pour mémoire, afin que l'on comprenne à quoi se réfère la « palinodie » qui fait l'objet d'un chapitre ultérieur (2<sup>e</sup> partie, ch. 2).

<sup>41</sup> Sur les fortifications du Castellet de Banyoles, d'un point de vue général, voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 416-418 et MÜLLER 1996, « Beobachtungen », p. 98-100. R. PALLARÉS (1987, « Dos elements », pl. h.t.) a publié un bon plan du secteur d'accès, mais les chiffres fournis par ce même auteur dans le texte de ses articles ne coïncident pas toujours avec ceux que l'on peut déduire de ce plan, et même varient d'un article à l'autre. Par souci d'homogénéité, je ne me servirai ici que du plan.

<sup>42</sup> ASENSIO *et al.* 1996, « Els materials ceràmics ».

	mesure en mètres	nombre de pieds	valeur du pied
longueur <sup>43</sup>	12,4	45'	0,275
largeur à la base du bec <sup>44</sup>	6,6	24'	0,275
épaisseur du mur	1,1 à 1,2	4'	0,275 à 0,300
côtés de la chambre	4,3 à 4,4	16'	0,269 à 0,275
côtés du bec triangulaire <sup>45</sup>	6,7 (nord) 6,5 (sud)	24'	0,275

Tableau 6. Mesures de la tour nord de Castellet de Banyoles (Tivissa).

Le pied employé à Tivissa, environ 27,5 cm, est identique au pied mis en évidence par Ricardo Mar et Joaquín Ruiz de Arbulo dans le temple du forum républicain d'Ampurias, bâti vers 100 av. J.-C.<sup>46</sup>. D'après ces auteurs, il s'agirait d'un pied osco-campanien, importé à Ampurias par les colons italiens qui furent nombreux à s'installer en Hispanie Citérieure à la fin du II<sup>e</sup> siècle. Mais Henri Tréziny a démontré par ailleurs qu'un pied de 27,5 cm, d'origine sans doute grecque, avait connu une large diffusion à l'époque hellénistique dans le domaine massaliète et sur ses confins languedociens : dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle à Olbia, au III<sup>e</sup> siècle à Nages et entre 175 et 150 à Saint-Blaise<sup>47</sup>. S'il se confirme que la construction des tours de Tivissa date bien du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est évidemment dans cette mouvance métrologique hellénistique qu'il faudra rechercher l'origine de leur schéma directeur.

Retenons surtout le caractère exceptionnel de la construction géométrique qui est à la base des tours du Castellet de Banyoles. Entre autres conséquences, le choix du triangle équilatéral confère au bec de la tour un angle aigu (60°), alors que les tours pentagonales hellénistiques présentent habituellement un angle saillant droit, le bec étant constitué par un triangle rectangle dont l'hypoténuse détermine la largeur de la tour<sup>48</sup>. Cette différence, qui est loin d'être mineure, s'ajoutant à d'autres que j'avais déjà signalées<sup>49</sup>, me confirme dans l'idée que les

<sup>43</sup> Jusqu'au sommet théorique du triangle formé par le bec de la tour, qu'on obtient en poursuivant les lignes des côtés du triangle jusqu'à leur intersection, 50 cm au-delà de l'arrondi de la maçonnerie.

<sup>44</sup> Les côtés de la partie carrée sont, en réalité, légèrement divergents vers l'arrière ; leur largeur passe donc de 6,6 m à la base du triangle à presque 7 m à la gorge de la tour.

<sup>45</sup> Là encore, la mesure est prise jusqu'au sommet théorique du triangle.

<sup>46</sup> MAR et RUIZ DE ARBULO 1993, *Ampurias romana*, p. 224.

<sup>47</sup> TRÉZINY 1989, « Métrologie ».

<sup>48</sup> GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, pl. IV (Akraïphia) ; BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima », fig. 4 (Hyllarima).

<sup>49</sup> J'avais surtout insisté sur l'emplacement atypique des tours, de part et d'autre d'une porte, alors que les tours pentagonales grecques jalonnent normalement des courtines (MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 416-418).

tours de Tivissa sont des créations ibériques originales : du prototype hellénistique, elles n'ont retenu que le principe de la forme pentagonale.

### **Torreparedones (Baena - Castro del Río, Córdoba)**

La grande tour de l'entrée nord-est de Torreparedones, bâtie entre 325 et 275 av. J.-C., a été récemment fouillée par B. W. Cunliffe et M. C. Fernández Castro<sup>50</sup>. Leurs relevés très précis permettent de constater que son plan est régi tout entier par une coudée comprise entre 51 et 52 cm. La même unité de mesure se retrouve dans la largeur de la porte charretière dont cette tour assurait le flanquement.

Le schéma régulateur de l'ouvrage est respecté dans toutes ses parties, à l'exception des murs de refend internes qui sont bâtis sans grand soin : le mur de refend est-ouest est légèrement oblique, et le mur de refend nord-sud est décalé vers l'ouest par rapport à l'axe médian (tableau 7 et fig. 12). Ces irrégularités sont dues au fait que les quatre compartiments mis au jour par les fouilles étaient très probablement des caissons aveugles, destinés à être remplis de terre. Leur tracé pouvait donc être moins rigoureux que celui des parties visibles et habitables de l'édifice.

	mesure en mètres	nombre de coudées	valeur de la coudée
tour : côtés sud et nord	10,3	20	0,515
tour : côtés est et ouest	8,3	16	0,519
tour : épaisseur du mur extérieur	2,05	4	0,5125
tour : largeur des caissons	± 1,6	3	
tour : longueur caissons A et C	2,05	4	0,5125
porte charretière : largeur	4,6	9	0,511
moyenne			0,514

Tableau 7. Mesures de la tour de l'entrée nord-est de Torreparedones.

<sup>50</sup> B. W. CUNLIFFE et M. C. FERNÁNDEZ CASTRO, « Torreparedones, 1990 », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1990*, II, 1992, p. 234-239. Bibliographie complémentaire dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 527, et fig. 96 p. 528. Cette tour appartient à la troisième phase de l'enceinte.

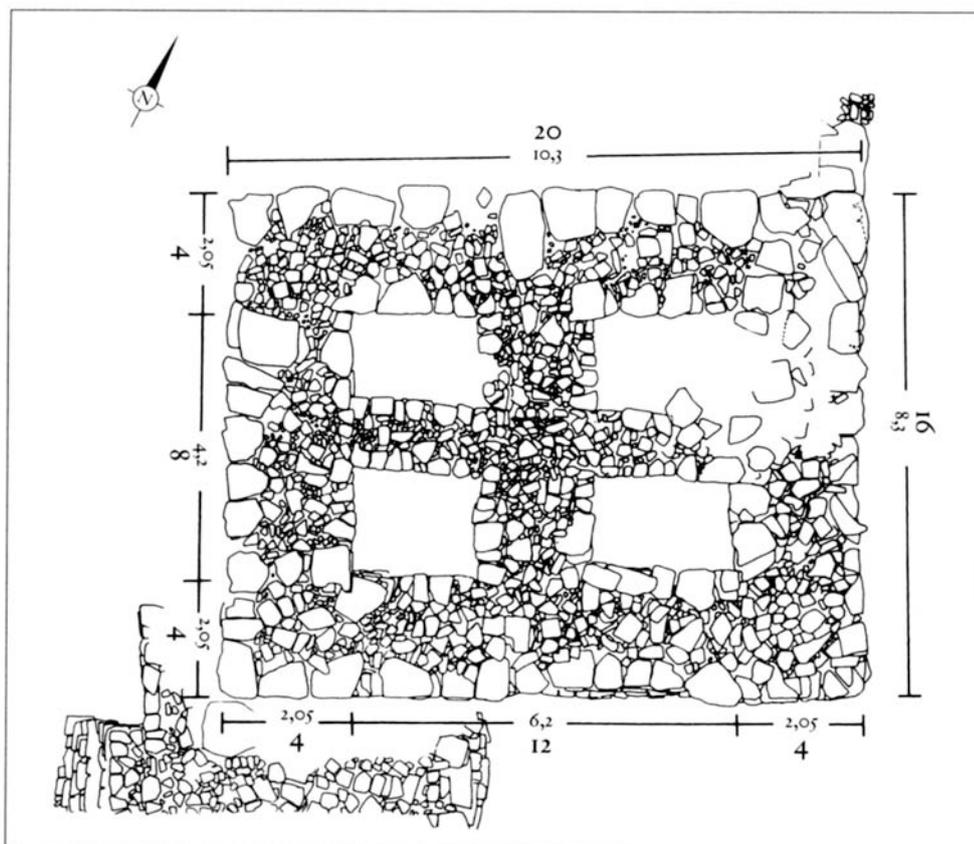


Fig. 12. Torreparedones (Baena, Córdoba). Plan de la tour hellénistique, d'après Cunliffe et Fernández Castro. Cotes en mètres et en coudées.

J'avais supposé il y a quelques années que la structure cruciforme des murs intérieurs de la tour de Torreparedones pouvait dériver d'un modèle hellénistique, apparu pour la première fois en Sicile, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, dans des fortifications dépendant de Syracuse<sup>51</sup>. Parmi les traits originaux qui différencient néanmoins la tour de Torreparedones, et qui interdisaient de penser à un emprunt direct, j'avais signalé que « ses dimensions ne peuvent être rapportées au système de mesure basé sur le pied dorique qui s'applique en Sicile », et que le plan de la tour ibérique était plus irrégulier que celui des tours siciliennes. Je ne m'étais pas aperçu alors du caractère modulaire de la tour de Torreparedones, et il faut bien convenir aujourd'hui que tout est régulier en elle, hormis l'orientation un peu hésitante des refends intérieurs ; mais, on l'a vu, cette irrégularité ne concerne qu'un soubassement aveugle, et l'on peut légitimement penser que la disposition intérieure de l'étage habitable était calculée avec plus d'exactitude.

Quant à l'unité de mesure, nul doute qu'elle est différente en Sicile (32,7 cm) et à Torreparedones (34 à 34,5 cm, pied déduit de la coudée d'environ 51,4 cm), et que les 26 ou 28 pieds carrés des tours syracusaines ne sont pas réductibles à des coudées, comme le sont toutes les mesures de Torreparedones. Si donc l'existence d'un schéma modulaire parfaitement régulier peut constituer un

<sup>51</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 210-211.

argument de plus en faveur de l'origine hellénistique de ce modèle de tour monumentale, en revanche les différences de proportions, de module et d'unité de mesure affaiblissent considérablement l'hypothèse d'une origine sicilienne grecque.

C'est plutôt vers le monde punique que nous oriente l'analyse métrologique. En effet, pour autant que l'on puisse en juger d'après ce petit nombre de mesures, la coudée de Torreparedones est sensiblement plus courte que la coudée ionienne de 52 / 52,5 cm qui est attestée au II<sup>e</sup> siècle à Marseille et à *Emporion* (voir plus haut) ; en revanche, elle coïncide parfaitement avec la coudée punique de 51,4 / 51,5 cm dont des étalons sont conservés sur les tables de mesures nord-africaines de Thibilis et de Leptis Magna<sup>52</sup>. Un lien indirect avec la Sicile, par l'intermédiaire des Carthaginois, peut donc être encore envisagé, compte tenu de l'existence d'un flux régulier de mercenaires entre l'Ibérie et la Sicile, au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle, via la Turdétanie, Cadix et Carthage. Mais cela restera une simple hypothèse, tant que n'aura pas été démontré l'emploi de la même unité de mesure sur les sites puniques de la côte andalouse<sup>53</sup>.

## Conclusions

L'analyse du tracé régulateur de sept fortifications de la Catalogne, du Pays Valencien et de l'Andalousie nous a permis de mettre en évidence plusieurs unités de mesure qui se sont succédées ou ont coexisté dans la péninsule Ibérique entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (tableau 8). Cette variété des systèmes de mesure est une preuve de plus du caractère hybride et essentiellement polymorphe de l'architecture militaire ibérique ; elle nous permet en outre de mieux cerner l'origine des modèles architecturaux qui ont été reproduits ou, le plus souvent, adaptés par les Ibères. Cinq systèmes de mesures, et donc autant de traditions architecturales différentes, peuvent en effet être identifiés.

---

<sup>52</sup> La table de mesures-étalons trouvée en 1908 à *Thibilis* (Announa, Algérie), datée du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., porte un pied romain (29,7 cm), une coudée punique (51,5 cm) et une troisième mesure de 50,9 cm. L'inscription qui accompagne les mesures distingue une *mensura structoria* qui serait la coudée de 51,5 cm, et une *mensura fabrilis* qui serait la coudée de 50,9 cm, et dont l'origine serait punique selon P. BARRESI (« Sopravvivenze dell'unità di misura punica e suoi rapporti con il piede romano nell'Africa di età imperiale », *L'Africa Romana. Atti del VIII Convegno di Studio, Cagliari, 1990*, Rome, 1994, p. 483). Une autre table de mesures a été mise au jour à *Leptis Magna*, du III<sup>e</sup> siècle celle-là. Y sont gravés, avec leurs divisions, la coudée punique de 51,4 cm, le pied romain de 29,6 cm et la coudée égyptienne de 52,5 cm (G. IOPPOLO, « La tavola delle unità di misura nel mercato augusteo di Leptis Magna », *Quaderni di Archeologia della Libia*, 5, 1967, p. 89-98). Sur l'utilisation d'une coudée d'environ 52 cm à Carthage même, au tout début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., voir S. LANCEL (dir.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978 : niveaux et vestiges puniques*, Rome, Ecole Française de Rome, 1982, p. 371.

<sup>53</sup> À cet égard, on peut attendre d'excellents résultats de l'analyse métrologique des murailles à casemates puniques de Castillo de Doña Blanca (IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles) et de Carthagène (fin du III<sup>e</sup> siècle), dont le caractère modulaire est évident au vu des documents – malheureusement peu détaillés – qui ont été livrés au public.

### 1/ L'aire phocéenne

Les enceintes d'*Emporion* (au IV<sup>e</sup> siècle), d'Ullastret et de La Picola sont à première vue très dissemblables, tant par leur conception d'ensemble que par leurs dimensions et par leur appareil. Elles ont pourtant en commun trois particularités métrologiques remarquables :

— L'emploi d'un pied de 29,5 / 30 cm est certain à *Emporion* et à La Picola, probable à Ullastret. Il s'agit, on le sait, du pied ionio-attique, qui a connu dès l'époque archaïque une vaste diffusion dans le monde grec, notamment dans les colonies phocéennes d'Occident (à Vélia à coup sûr, sans doute aussi à Marseille)<sup>54</sup>.

— Indépendamment de leur forme, les tours d'*Emporion*, d'Ullastret et de La Picola sont toutes réglées sur un même module de 16 pieds : front de 2 x 16 pieds à *Emporion*, front de 16 pieds à La Picola, diamètre de 2 x 16 pieds à Ullastret.

— Le module de 5 brasses est commun à *Emporion* (15 brasses entre les tours) et à La Picola (15 brasses entre l'axe de la rue médiane et l'axe des courtines).

La situation géographique d'Ullastret, à une quinzaine de kilomètres d'Ampurias, ne laisse aucun doute quant à l'origine emporitaine de son système modulaire, même si le hasard des découvertes archéologiques a fait que l'attestation de ce dernier est plus ancienne à Ullastret qu'à *Emporion*. Le lien entre *Emporion* et La Picola n'est sans doute pas aussi direct. Le mobilier archéologique de La Picola n'ayant pas livré d'indices probants d'un lien culturel ou commercial privilégié avec *Emporion*, il paraît préférable de penser à un modèle commun, qui en l'occurrence ne peut être que phocéen.

### 2/ Un modèle local : les fortifications ausétanes

Les fortifications de Turó del Montgròs et de Casol de Puigcastellet appartiennent toutes deux à l'actuelle *comarca* d'Osona, qui correspond à peu près à l'Ausétanie des géographes hellénistiques. Bien que leurs unités de mesure diffèrent, leur parenté est assurée par toute une série de points communs : implantation en éperon barré, existence de casemates et de tours rectangulaires, construction modulaire, fonction de refuge plus que d'habitat permanent<sup>55</sup>. Cette conception très originale de la fortification – tant au regard des réalisations ibériques courantes que par rapport à ce qu'on sait des défenses d'*Emporion* – incite à penser à une élaboration locale de leurs systèmes de mesure.

### 3/ Deux étalons hellénistiques

Le pied de Tivissa (environ 27,5 cm) et la coudée d'*Emporion* au II<sup>e</sup> siècle (52,3 à 52,4 cm) nous renvoient à des étalons hellénistiques qui sont largement attestés en Méditerranée occidentale à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, tant dans la

<sup>54</sup> TRÉZINY 1989, « Métrologie », p. 45.

<sup>55</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 308.

péninsule Italique que dans le sud de la Gaule. En ce qui concerne *Emporion*, le lien avec Marseille ne souffre guère de contestation. Le cas de Tivissa est plus douteux ; mais si ses tours pentagonales datent du III<sup>e</sup> siècle, il paraît raisonnable de penser à un pied d'origine hellénistique, apparenté au pied d'Olbia ou de Saint-Blaise.

#### 4/ *Torreparedones : un modèle architectural punique ?*

La tour de Torreparedones est le seul ouvrage turdétan que nous ayons pu inclure dans cette analyse, et cette circonstance rend évidemment très difficile la juste appréciation de ses affinités. Avec la prudence qui s'impose, je me risquerai toutefois à suggérer l'hypothèse d'une origine punique pour sa coudée qui avoisine les 51,4 cm. L'influence de Carthage sur la Turdétanie indigène était déjà bien assez grande, à l'époque où cette tour fut construite (vers 300 av. J.-C.), pour permettre un emprunt de cette nature.

Au-delà de ces aspects métrologiques, on peut s'interroger sur les rapports existant entre l'organisation des fortifications et le plan d'urbanisme. Dans quelques cas, on observe que l'ordonnancement modulaire des défenses s'inscrit dans un plan d'ensemble concerté et régulier. C'est ce que montre à l'évidence le port de La Picola, avec son schéma régulateur cohérent, son plan tracé d'un seul jet, dans lequel l'habitat et la fortification sont soumis à la même grille métrique. C'est ce qui apparaît aussi dans certains quartiers d'Ullastret, où des blocs de maisons du III<sup>e</sup> siècle sont manifestement régis par le même module que la fortification (fig. 4).

Mais dans la majorité des cas, l'impression qui prévaut est plutôt celle d'un contraste entre la régularité des fortifications et le désordre des quartiers d'habitation qu'elles enserment, entre la monumentalité des murailles et la modestie de l'architecture civile et religieuse. Les ouvrages de défenses sont ainsi mis en valeur au détriment des autres aires d'activité de l'agglomération, comme si la fortification jouait dans la société ibérique un rôle qui allait bien au-delà des besoins défensifs. Dans des ensembles territoriaux encore mal définis, mais où des villes comme Sagonte, *Edeta-Liria*, *Ilici-Elche* ou Castulo affirment leur statut de capitales dès le IV<sup>e</sup> siècle, l'enceinte fortifiée signale par son caractère monumental et par le soin porté à sa construction le lieu du pouvoir. La *turris ingens* de Sagonte<sup>56</sup>, orgueilleusement dressée à l'extrémité la plus accessible de la cité, offerte à l'admiration de tous, amis et ennemis, avait à cet égard la même fonction que les tours pentagonales de Tivissa, la tour polygonale d'Ullastret ou la tour à quatre compartiments de Torreparedones : elle était, en quelque sorte, le blason de la ville.

Enfin, si la découverte d'un tracé régulateur très strict sur cette demi-douzaine d'enceintes renforce l'idée que leurs chantiers ont été dirigés par des spécialistes dûment formés, dotés de solides notions de géométrie, rien ne permet d'identifier formellement ces architectes comme des Grecs (sauf, bien entendu, à

---

<sup>56</sup> Tite-Live, XXI, 7.

Ampurias) ou, en Turdétanie, comme des Carthaginois. Le problème qui est ici posé est le même, toutes proportions gardées, que celui de la statuaire en pierre d'Elche et de Porcuna. Dans la grande architecture ibérique comme dans la grande sculpture ibérique, un certain nombre de détails trahissent toujours le caractère local de l'œuvre. Chez le sculpteur ibère, ce sera par exemple la façon de ciseler l'épiderme de la pierre à la manière d'un graveur, au lieu de la modeler comme aurait fait un Grec. Chez l'architecte indigène, ce peuvent être des négligences dans la mise en place des structures – murs divergents ou ondoyants, volumes décalés, appareils défaillants –, comme si le maître d'œuvre s'était désintéressé de la phase finale de son projet ; ce sont aussi des formes étrangères aux habitudes grecques, comme cette tour à un seul côté flanquant, de type local, qui s'insère à La Picola dans la trame ordonnée de l'enceinte.

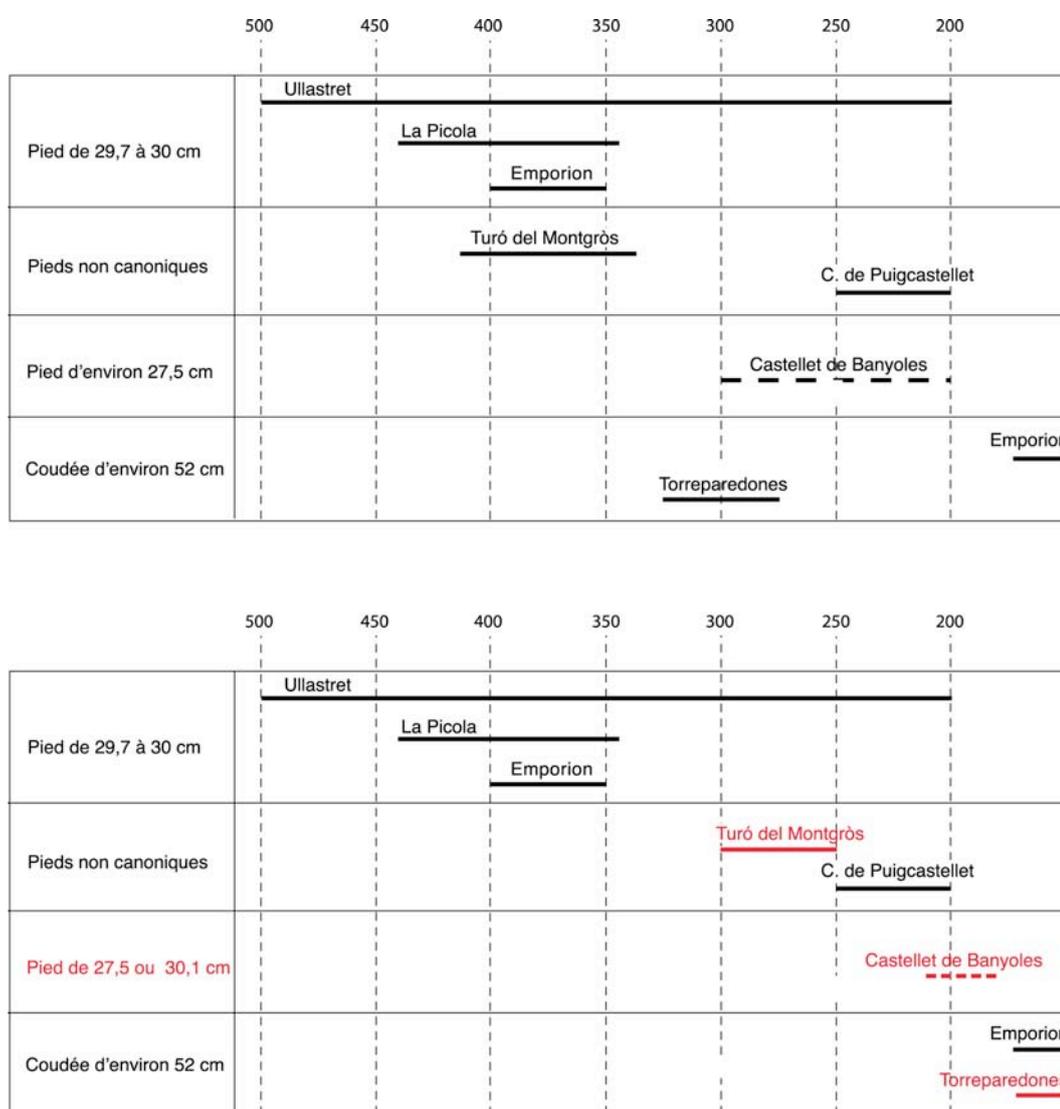


Tableau 8. Chronologie des fortifications étudiées. Tableau du haut : résultats présentés en 2001 ; tableau, du bas, en rouge : données corrigées en 2007.

## Postface

Les pages qui précèdent, dont je rappelle que la conception remonte à 1998 et la rédaction définitive à 2001, appellent aujourd'hui plusieurs correctifs (tableau 8).

Je dois d'abord reconnaître que j'ai commis ce qu'on pourrait appeler une « erreur tactique » en mettant fortement l'accent, en conclusion, sur les unités de mesure (pieds ou coudées) et sur leur signification. C'est malheureusement ce qui a été le plus souvent retenu de ce travail, alors que c'en est la partie la moins solide. Une illusion trop répandue parmi les archéologues qui travaillent sur les marges du monde « classique » consiste à croire qu'on peut trouver dans les unités de mesure un indice fiable de l'origine des bâtisseurs, comme si c'était une marque identitaire. D'où la référence si fréquente à des travaux – tels certains passages, souvent cités en Espagne, des études d'André Jodin sur Volubilis – qui donnent l'impression qu'on pourra, en mesurant la largeur d'un mur, savoir s'il a été construit par un Carthaginois ou par un indigène... En limitant ma conclusion à la question de l'unité de mesure, j'ai commis moi-même cette erreur, et j'ai de plus contribué à sa diffusion, car je me suis rendu compte que mes articles de 1998 et 2002, quand ils sont cités, le sont le plus souvent à ce propos.

Deux dossiers sont à reprendre de fond en comble : Tivissa et Torreparedones. J'ai tenté ce réexamen pour le Castellet de Banyoles de Tivissa, comme on verra plus loin. En dehors des problèmes spécifiques posés par ce site, j'ai profité de cette révision pour développer certains points de méthode, notamment le fait qu'il est rarement possible d'avancer une seule hypothèse en ce qui concerne l'unité de mesure, même lorsque le recours à un module régulier est parfaitement avéré. La seule façon d'arriver à un degré de confiance satisfaisant dans l'identification d'une unité de mesure, c'est d'obtenir des résultats congruents à plusieurs échelles différentes, comme nous avons eu la chance de pouvoir le faire à La Picola (à trois échelles : plan d'ensemble / plan des maisons / mesures des adobes).

À Torreparedones, où les fouilles ont récemment repris, le matériel des remblais de construction de la tour Sud est maintenant daté, au plus tôt, de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>57</sup>, ce qui invalide les chronologies publiées antérieurement et oblige à revoir complètement l'interprétation de ce programme architectural ; la piste punique que j'ai tenté d'ouvrir dans les pages qui précèdent est pour le moins fragilisée, et devra sans doute être abandonnée<sup>58</sup>.

Un autre dossier demande à être approfondi : celui des fortifications ausétanes (Turó del Montgròs, Casol de Puigcastellet). La date de construction du Turó del Montgròs semble devoir être rajeunie et ramenée au début du III<sup>e</sup> siècle, ce qui modifie considérablement le contexte historique de cette enceinte dont les liens avec Emporion deviennent de plus en plus évanescents<sup>59</sup>. En ce qui concerne l'analyse métrologique à proprement parler, Pau Olmos a commencé à reprendre

<sup>57</sup> MORENA LÓPEZ 2002, « El dispositivo militar defensivo », p. 158.

<sup>58</sup> Premières réflexions à ce sujet, *infra*, p. 149.

<sup>59</sup> Voir *infra*, p. 134 sqq, sur la question de l'origine des remparts à casemates.

les données concernant ces deux sites (et d'autres sites catalans) dans un mémoire de DEA récemment soutenu à l'Institut Català d'Arqueologia Clàssica<sup>60</sup>, avec des premiers résultats prometteurs. Il a notamment montré que les tours rectangulaires de Casol de Puigcastellet et du Turó del Montgròs sont conçues sur le même patron et ont exactement les mêmes proportions. Je m'étais donc trompé en croyant que la tour de Casol de Puigcastellet faisait corps avec la muraille ; ma proposition de tracé régulateur devra être corrigée sur ce point.

D'autres sites dont je n'avais pas eu la possibilité d'entamer l'étude, faute de documentation métrique assez fiable, sont étudiés par d'autres jeunes chercheurs, notamment dans le domaine punique du sud de l'Espagne. On peut donc s'attendre à des avancées significatives dans les années qui viennent.

Enfin, une confirmation : l'existence d'un lien de parenté entre les programmes architecturaux d'Emporion et de la Picola paraît de plus en plus crédible. Aux indices présentés ici, tirés des rapports géométriques des dimensions de l'enceinte, s'est ajouté un argument plus décisif encore : le plan des maisons du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle de la *palaia polis*, dont la conception et la mise en œuvre sont le parallèle exact de l'organisation des « cellules » de La Picola<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> P. OLMOS, *Estudi dels patrons mètrics arquitectònics i urbanístics del món ibèric català (segles V-II aC)*, Mémoire de DEA, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragone, 2007.

<sup>61</sup> Voir *supra*, p. 49 sq.



DEUXIÈME PARTIE.

250 - 75 AVANT J.-C. : LA CROISÉE DES CHEMINS



On parle souvent du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans des termes qui évoquent des sociétés indigènes en plein développement, devenant plus complexes, plus hiérarchisées, adoptant des structures étatiques et tissant des liens plus étroits avec les civilisations qui les entourent. C'est au moment où les archéologues voient les Ibères se « rapprocher » ainsi des modèles de la Méditerranée centrale que la conquête romaine mettrait brusquement fin à ce processus ; les Ibères auraient dès lors perdu, avec leur indépendance, toute capacité à se renouveler de l'intérieur ou à trouver des réponses originales à la situation de dépendance politique et économique qui se met en place.

Résumée ici de façon sans doute trop caricaturale, cette idée d'un processus définitivement brisé, laissant place immédiatement à une phase complètement différente, celle de la romanisation, est assez répandue, et se traduit par des tableaux en noir et blanc, tout en contrastes et en oppositions, dans lesquels un phénomène presque identique sera lu différemment selon qu'il se place chronologiquement avant ou après la conquête. Si l'on prend l'exemple des innovations en matière d'urbanisme ou d'architecture, ce qui au III<sup>e</sup> siècle aurait été décrit positivement comme l'assimilation d'un élément de *koiné* méditerranéenne, devient au II<sup>e</sup> siècle un modèle imposé par Rome aux sociétés indigènes.

Les faits sont beaucoup plus complexes. Un facteur dont on tient davantage compte depuis quelques années, non sans raison, est la présence en force des Carthaginois sur le sol hispanique à partir de 237, ce qui permet de comprendre la vitalité de l'élément punique dans le sud de la péninsule jusque longtemps après la conquête romaine. Mais ce qu'il me paraît important de souligner ici, c'est que l'Ibérie ne repart pas de zéro en 218 ou en 205 ; au contraire, la mutation des sociétés indigènes est le résultat d'une multitude de stratégies locales (nullement imposées par Rome, qui n'a cure de la façon dont ses sujets barbares vivent entre eux, à conditions qu'ils restent en paix, fournissent des auxiliaires et paient l'impôt) qui ont pour but de préserver, en les adaptant, des structures de pouvoir préexistantes : tel est le souci constant des élites indigènes, sans lequel il n'est pas possible de comprendre les transformations de l'urbanisme ou le nouveau visage des fortifications.

Ainsi, malgré la grande césure historique que constituent la seconde guerre punique et la prise de contrôle par Rome des régions ibériques méditerranéennes entre 218 et 195, le II<sup>e</sup> siècle ne peut pas être considéré simplement comme la

première phase de la romanisation de l'Espagne. Il faut attendre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (voire, dans certaines régions, sa seconde moitié) pour que l'architecture privée et publique commence à se couler dans le moule romain. Le II<sup>e</sup> siècle et le début du I<sup>er</sup> forment une période de transition, extrêmement complexe, marquée à la fois par des importations ponctuelles de modèles italiens, par un puissant dynamisme indigène dans de vastes zones contrôlées superficiellement par Rome et par de forts contrastes régionaux.

Ce sont quelques aspects de cette complexité que nous envisagerons dans cette partie, à travers trois dossiers : celui des modèles hellénistiques en matière de fortification, et des voies (grecques, puniques, italiennes) par lesquelles ces formes nouvelles ont pu atteindre le monde ibérique ; celui d'un site archéologique, le Castellet de Banyoles de Tivissa, dont les célèbres tours pentagonales cristallisent tous les problèmes que je viens d'évoquer ; et celui des enceintes urbaines de la première moitié de l'époque républicaine.

## Chapitre 1

### ARCHITECTURE INDIGÈNE ET MODÈLES HELLÉNISTIQUES : LES AMBIGUÏTÉS DU CAS IBÉRIQUE

Le point de départ de ce chapitre est une communication publiée sous le même titre dans P. François, P. Moret et S. Péré-Noguès (éd.), *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260 – 180 av. J.-C.)*, Actes du colloque international de Toulouse, 31 mars – 2 avril 2005, *Pallas*, 70, 2006, p. 207-227. De nombreuses modifications ont été apportées, soit pour tenir compte de nouvelles données archéologiques (Turó del Montgròs, Tivissa, Torreparedones, Cerro del Trigo), soit pour éviter des redites, soit pour combler quelques lacunes – mais il en reste encore.

Le développement sur la datation de la porte de Séville à Carmona est tiré d'un article qui n'a pas été repris dans ce mémoire : « Les portes des enceintes ibériques et des villes puniques d'Hispanie », dans T. Schattner et F. Valdés (éd.), *Stadttyp und Kunstform (Akten der Tagung in Toledo vom 25. bis 27. September 2003)*, Deutsches Archäologisches Institut – Real Fundación de Toledo (Iberia Archaeologica, 8), Mainz am Rhein, 2006, p. 89-110.

Le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est en péninsule Ibérique une époque de profondes mutations, mais c'est aussi l'une des périodes les plus mal connues du II<sup>e</sup> âge du Fer, en raison de problèmes de datation dus à la raréfaction des marqueurs chronologiques sûrs. En dépit de ces obstacles qui rendent difficile et souvent hypothétique le calage chronologique des phénomènes observés, il est incontestable que l'Ibérie que découvre le conquérant romain n'est pas un monde immobile : ses populations sont alors plongées dans un processus de transformation que l'on perçoit dans tous les domaines qu'enregistre l'archéologie, notamment dans l'iconographie sous toutes ses formes, l'organisation de l'habitat, les tombes, l'architecture sacrée, l'architecture défensive et l'urbanisme. Inégales selon les régions, ces mutations semblent déjà engagées à la veille de la seconde guerre punique, mais il est hors de doute que ce conflit, dont l'Ibérie fut un des principaux théâtres d'opérations, contribua à accélérer leur rythme.

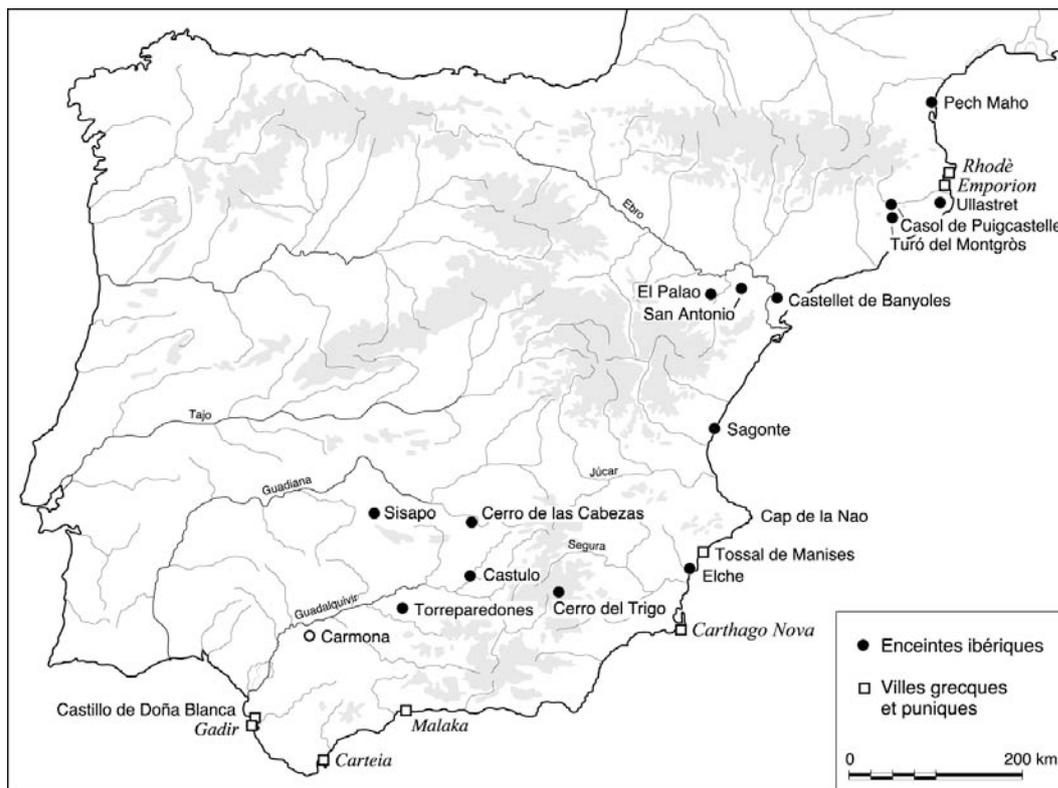


Fig. 1. Carte de localisation des principaux sites mentionnés dans le texte.

Parmi bien des dossiers que des travaux récents ont notablement enrichis<sup>1</sup>, j'ai choisi de m'attacher ici plus particulièrement aux réalisations de l'architecture militaire, qui sont un bon reflet de ces transformations. Il ne s'agira pas d'un bilan exhaustif, mais de l'examen de quelques cas représentatifs. Je me suis aussi donné pour borne la fin de la seconde guerre punique, parce qu'avec l'instauration de la domination romaine sur toute la frange littorale jusqu'à Cadix, les données du problème changent complètement. On pourrait certes parler, pour certaines réalisations du II<sup>e</sup> siècle, d'un processus d'hellénisation à vecteur romain – ou

<sup>1</sup> Pour un état des lieux récent, on se reportera aux actes du colloque de Madrid (2004, Casa de Velázquez – Universidad Autónoma) sur l'impact des modèles hellénistiques en Ibérie (BENDALA *et al.* 2004, *Formas e imágenes del poder*). Pour des dossier que ce colloque n'aborde pas, ou pour des points de vue différents : sur l'organisation militaire et sociale, QUESADA 2003, « La guerra en las comunidades ibéricas » ; sur les monuments funéraires, I. IZQUIERDO, *Monumentos funerarios ibéricos : los pilares-estela*, Valencia, 2000 ; sur la sculpture ibérique tardive, I. RODÀ DE LLANZA, « La difícil frontera entre escultura ibérica y escultura romana », dans *Los Iberos*, p. 265-273 ; sur les sanctuaires, S. F. RAMALLO, « La realidad arqueológica de la influencia púnica en el desarrollo de los santuarios ibéricos del sureste de la Península Ibérica », dans *Santuarios fenicio-púnicos en Iberia y su influencia en los cultos indígenas*, Ibiza, 2000, p. 185-217 ; sur la vaisselle céramique et métallique, R. OLMOS et P. ROUILLARD (éd.), *La vajilla ibérica en época helenística (siglos IV-III al cambio de era)*, Madrid, 2004 ; sur les terres cuites, F. HORN, *Les terres cuites de l'espace ibérique (VIII<sup>e</sup> – II<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*. *Etude des figurines, décors et vases plastiques*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg II, 2005 ; sur l'économie de production et les échanges, GORGUES 2005, *Économie et société*.

plutôt italien –, mais le contexte est si différent que j'ai préféré ne pas aborder ici la période qui suit la conquête romaine<sup>2</sup>.

Deux aires culturelles bien distinctes doivent être examinées séparément (fig. 1). En simplifiant à l'extrême, on trouve dans le sud de la péninsule Ibérique, à partir du cap de la Nao et plus particulièrement dans la vallée du Guadalquivir, une tradition d'urbanisme plus ancienne, ce qui confère un sens différent aux innovations du III<sup>e</sup> siècle. L'utilisation plus généreuse de l'espace, l'application d'un plan directeur à la trame des rues et des maisons, ainsi que l'existence d'acropoles sur certains sites de hauteur – acropoles citées par les textes mais malheureusement mal connues par l'archéologie –, sont les caractéristiques majeures de l'urbanisme de l'Ibérie méridionale<sup>3</sup>. Dans l'Est et le Nord-Est, le phénomène proto-urbain est plus tardif et limité à quelques capitales de peuples du littoral méditerranéen<sup>4</sup> ; en dehors de ces sites majeurs, les structures de l'habitat sont essentiellement villageoises.

Dans ces deux grandes régions, les contacts avec les civilisations de la Méditerranée centrale suivirent des cheminements différents et n'eurent pas la même intensité. L'influence carthaginoise, quoique diffuse et peu marquée en dehors de la zone côtière de vieille tradition phénicienne, est indéniable dans le sud de l'Espagne<sup>5</sup>, alors qu'elle est extrêmement faible dans le nord. La présence grecque, quant à elle, fut d'une nature très différente dans le Nord-Est et dans le Sud-Est, pendant les deux siècles qui précèdent la période dont nous nous occupons ici. En Catalogne, l'influence des Phocéens installés à *Emporion* ne dépassa guère leur immédiat hinterland, alors que dans la région d'Alicante, malgré l'absence de véritables colonies, la fréquentation des navigateurs et des commerçants grecs a durablement marqué la culture ibérique, notamment dans le secteur d'Elche<sup>6</sup>.

À ces disparités s'ajoute le caractère hétérogène de ce qu'on appelle, par commodité, la culture ibérique. Malgré l'apparente uniformité des principaux types de céramique, et malgré l'usage moderne, ancré dans un siècle de pratique archéologique, qui consiste à qualifier indifféremment d'Ibères tous les peuples du littoral méditerranéen de la Péninsule, cette hétérogénéité est une donnée fondamentale. Pour ne citer qu'un exemple, la Catalogne voit se développer au III<sup>e</sup> siècle des éléments de culture matérielle gauloise, notamment dans l'armement<sup>7</sup>, mais aussi des pratiques rituelles indéniablement liées au domaine

<sup>2</sup> On trouvera à ce sujet des éléments de réflexions dans le chapitre suivant, consacré au site de Castellet de Banyoles de Tivissa, et dans les travaux de G. PALMADA (2001, « La muralla de la ciutat romana » ; 2003, « La fortificació republicana ») sur les fortifications républicaines de type italique du Nord-Est de l'Hispani.

<sup>3</sup> M. BENDALA, « La ciudad entre los iberos, espacio de poder », dans *Los Iberos*, p. 25-34 ; et *supra*, p. 58-61.

<sup>4</sup> SANMARTÍ 2001, « Territoris i escales d'integració ».

<sup>5</sup> BENDALA 2000, « Panorama arqueològic ».

<sup>6</sup> DE HOZ 2003, « The Greek man in the Iberian street » ; BADIE *et al.* 2000, *La Picola*.

<sup>7</sup> SANMARTÍ 1994, « Eléments de type laténien » ; J. GARCÍA ROSELLÓ *et al.*, « Armament i societat a la Laietània ibèrica », dans *Los Iberos*, p. 309-325.

celtique, comme l'exposition des têtes coupées<sup>8</sup>. Sur ce fonds indigène qui se présente comme une mosaïque de faciès culturels imbriqués, et compte tenu de la diversité des vecteurs – grecs pour une part sans doute modeste au III<sup>e</sup> siècle, italiens dans le dernier tiers du siècle, mais surtout carthaginois, sans oublier le rôle difficile à mesurer des mercenaires hispaniques de retour dans leur patrie –, l'impact des modèles architecturaux hellénistiques ne pouvait pas être partout le même.

### L'Ibérie du Nord-Est

Avant d'en venir aux murailles ibériques, il convient de rappeler brièvement ce que l'on sait des fortifications d'*Emporion* et de *Rhodè*, les deux seuls établissements grecs de l'Ibérie. L'état de leurs défenses au III<sup>e</sup> siècle est mal connu. A Empúries, la fortification du IV<sup>e</sup> siècle semble encore en usage, le seul remaniement connu pour cette période étant la construction d'un avant-mur qui bordait peut-être un fossé<sup>9</sup>. La reconstruction complète des fortifications du front sud a lieu plus tard, entre 170 et 150<sup>10</sup>. Jusqu'à cette date, la fortification d'*Emporion* est d'une conception relativement simple<sup>11</sup>, et l'on est surtout frappé par le caractère fruste de son appareil mégalithique. La même constatation peut être faite à propos de l'enceinte de *Rhodè*, dont on ne connaît qu'un tronçon de courtine à l'appareil très irrégulier<sup>12</sup>.

Le dossier des fortifications indigènes du III<sup>e</sup> siècle dans le nord-est de la péninsule et dans ses marges languedociennes s'étoffe peu à peu, mais peu de nouveautés marquantes sont à signaler<sup>13</sup>. Le développement important des programmes de prospection, surtout en Catalogne, a permis d'affiner la reconstruction des territoires et des réseaux d'habitats groupés, mais les fouilles des agglomérations principales n'ont pas suivi le même rythme et les cas sur lesquels nous pouvons raisonner sont les mêmes qu'il y a dix ou quinze ans.

La plupart des fortifications connues relèvent, encore à cette époque, d'une conception élémentaire de l'architecture défensive. De dimensions très réduites (la grande majorité d'entre elles délimitent un espace inférieur à 2500 m<sup>2</sup>), elles se

<sup>8</sup> M. C. ROVIRA, « Las armas-trofeo en la cultura ibérica: pautas de identificación e interpretación », *Gladius*, 19, 1999, p. 13-32 ; F. HORN, « Les céramiques pré-romaines à décor de têtes plastiques en péninsule Ibérique. Leur lien avec le rituel de la "tête coupée" », *MCV*, 33 (1), 2003, p. 275-314.

<sup>9</sup> SANMARTÍ-GREGO *et al.* 1988, « La secuencia histórico-topográfica ».

<sup>10</sup> SANMARTÍ-GREGO et NOLLA 1986, « La datation de la partie centrale ».

<sup>11</sup> Je laisse de côté les problèmes que pose la reconstruction du système d'accès méridional, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est peu satisfaisante ; mais les données disponibles ne permettent pas de proposer des solutions alternatives.

<sup>12</sup> A. M. PUIG et M. TEIXIDOR, « La cinquena campanya d'excavacions a la ciutadella de Roses en el marc del conveni dels anys 1993-1996 (Roses, Alt Empordà) », dans *IV Jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*, Figueres, 1998, p. 136-147. Le tronçon de muraille mis au jour à Rosas date du dernier quart du III<sup>e</sup> siècle.

<sup>13</sup> Voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, pour les publications antérieures à 1994. Les fouilles récentes qui ont amené ou qui vont amener les nouveautés les plus importantes sont celles de Pech Maho sous la direction d'Eric Gailledrat, d'Ullastret sous la direction d'Aurora Martin et de Les Toixoneres (« Alorda Park ») sous celle de Joan Sanmartí.

réduisent à un mur d'épaisseur généralement médiocre qui suit le pourtour de l'agglomération, se confondant même souvent avec le mur extérieur des maisons du village. Quand il existe des tours, elles se concentrent le plus souvent dans le secteur de l'entrée, qui était le plus exposé aux tentatives d'assaut dans un monde où, selon toute probabilité, la pratique des sièges en règle et des investissements prolongés était inconnue<sup>14</sup>.

Les cas que nous allons évoquer ici sont donc des exceptions. Pour des raisons qui ne sont pas complètement éclaircies, mais qui ont sans doute trait pour l'essentiel au souci politique d'orner la cité d'une façade imposante, les fortifications complexes de Pech Maho, Puig de Sant Andreu d'Ullastret, Turó del Montgròs, Castellet de Banyoles de Tivissa ou San Antonio de Calaceite se distinguent par la variété de leurs systèmes de flanquement et de défenses avancées, par la qualité de leur maçonnerie et, dans quelques cas, par la régularité de leur plan.

### *Du Languedoc occidental à la côte catalane*

À Pech Maho (Sigean, Aude), les modifications datables entre le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle et la fin du III<sup>e</sup> siècle concernent surtout le secteur d'accès<sup>15</sup>. Une porte charretière à deux vantaux, large de trois mètres, est encadrée par deux larges bastions qui créent entre eux une sorte de corridor d'accès dont les murs présentent un appareil de blocs rectangulaires relativement réguliers. L'ensemble dénote à l'évidence une volonté de conférer à l'entrée principale de l'*oppidum* un aspect monumental (fig. 2). Par ailleurs, un certain nombre d'ouvrages avancés sont construits à la même époque entre le fossé et la muraille (*supra* p. 21, fig. 5), mais les lacunes des fouilles anciennes ne permettent pas de proposer une interprétation satisfaisante pour cet ensemble de constructions.

Sur l'*oppidum* du Puig de Sant Andreu d'Ullastret (Gérone), la plupart des défenses mises au jour par les fouilles, d'abord sous la direction de Miquel Oliva dans les années 1950 et 1960, puis récemment sous celle d'Aurora Martín<sup>16</sup>, sont antérieures au III<sup>e</sup> siècle. Seuls datent de la dernière phase d'occupation de l'*oppidum* – avant son abandon au début du II<sup>e</sup> siècle – la reconstruction d'une des tours du front ouest sur un plan carré, et le remaniement de la porte principale dont la tour, initialement ronde, devient polygonale (fig. 3 et *supra* p. 66, fig. 7). Le tracé régulateur basé sur un module de 4,74 m<sup>17</sup>, qui est en place à Ullastret dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle et qui se maintient dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, lorsque l'enceinte est augmentée d'un long éperon dans le secteur de l'Isthme, n'a

<sup>14</sup> MORET 2001, « Del buen uso ». L'opinion contraire est défendue par GRACIA 2000, « Análisis táctico ».

<sup>15</sup> Pour un bilan provisoire (et sans doute déjà dépassé, compte tenu des résultats des fouilles en cours) sur la chronologie de l'enceinte de Pech Maho, voir GAILLEDROT et MORET 2003, « La fortification de Pech Maho ».

<sup>16</sup> MARTÍN ORTEGA 2000, « L'*oppidum* del Puig de Sant Andreu » ; S. CASAS, F. CODINA, F. MARGALL et G. DE PRADO, « Noves aportacions al coneixement de l'ampliació nord de l'*oppidum* del Puig de Sant Andreu (Ullastret, Baix Empordà). Estudi d'una inscripció sobre pedra trobada en aquesta zona », *Cypsela*, 14, 2002, p. 237-250.

<sup>17</sup> Voir *supra*, p. 92-95.

plus au cours lors des remaniements du III<sup>e</sup> siècle. On ne le retrouve ni dans la reconstruction des tours, ni dans celle de la porte sud-ouest. Cette observation confirme le caractère ponctuel et adventice des travaux réalisés sur ce site au III<sup>e</sup> siècle.



Fig. 2. Détail de l'appareil du dernier état de la porte de Pech Maho. On devine à l'arrière du parement récent l'appareil de petits blocs irrégulier de la phase antérieure.



Fig. 3. Porte principale du Puig de Sant Andreu d'Ullastret.

Malgré les indices divers qui incitent à placer le site de Burriac (Cabrera de Mar) dans la catégorie des agglomérations de rang urbain<sup>18</sup> (voir *infra*, p. 197, fig. 3), et malgré le fait que des silos témoignent de la prospérité et du développement de l'agglomération au III<sup>e</sup> siècle, les vestiges architecturaux bien datés sont rares et, parmi les éléments de fortification, rien ne peut être attribué en toute certitude

<sup>18</sup> ZAMORA 2007, *L'oppidum de Burriac*.

à cette période, si ce n'est une tour isolée bâtie *extra muros*, sur le site de Turó dels Dos Pins, dont la fonction n'est pas complètement éclaircie<sup>19</sup>.

Dans une toute autre catégorie – celles des « résidences aristocratiques » fortifiées, conçues pour loger quelques dizaines de personnes tout au plus –, le site de Les Toixoneres (Calafell), particulièrement bien étudié, possède une fortification puissante dont l'évolution peut être suivie avec précision du VI<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. La phase II b, celle du III<sup>e</sup> siècle, est marquée par la construction d'une grande demeure aristocratique, aux dépens de maisons plus anciennes, qui pourrait être d'après les fouilleurs la résidence d'un potentat local. Les fortifications ne sont pratiquement pas modifiées (voir *supra*, p. 60, fig. 3 b), mais la fouille a apporté un élément intéressant en ce qui concerne leur fonction. Des quantités inhabituelles de restes de micromammifères (petits rongeurs) suggèrent que l'une des tours avaient très probablement servi, outre son rôle défensif, de grenier où l'on emmagasinait des céréales.

Enfin, je laisse en réserve le cas de la fortification du Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragone), qui constitue l'un des problèmes les plus passionnants et les plus complexes de l'architecture ibérique ; un chapitre entier lui est consacré, à la suite de celui-ci.

Les fortifications de la zone littorale que j'ai évoquées jusqu'à présent laissent apparaître quelques tendances communes. D'un côté, du point de vue fonctionnel, les constructions et les remaniements du III<sup>e</sup> siècle n'amènent aucune amélioration défensive ou technique qui ne fût déjà connue et appliquée en Ibérie au siècle précédent ; de l'autre, on voit s'affirmer un souci d'embellissement et d'ostentation qui s'exerce essentiellement sur les portes et les voies d'accès : on soigne l'appareil des murs – ce qui est nouveau –, on recherche des formes singulières et frappantes.

Cette évolution peut être mise en rapport avec d'autres transformations qui s'observent à la même époque sur les principaux *oppida* du Nord-Est<sup>21</sup>. On voit alors apparaître un certains nombres de traits qu'on peut qualifier d'urbains, non attestés antérieurement : des équipements collectifs comme le réseau de grandes citernes d'Ullastret, des temples – encore une fois à Ullastret<sup>22</sup> –, et surtout de grandes maisons d'un type nouveau, caractérisées par la complexité de leur plan, par un nombre de pièces qui peut dépasser la dizaine, généralement organisées autour d'une cour, et par des éléments architecturaux distinctifs, comme des

<sup>19</sup> ZAMORA et GARCÍA ROSSELLÓ 2005, « El jaciment arqueològic » ; voir *infra*, p. 348 et 376.

<sup>20</sup> D. ASENSIO, J. MORER, J. POU, J. SANMARTÍ et J. SANTACANA, « Evidències arqueològiques del procés d'emergència d'élites aristocràtiques a la ciutatella ibèrica d'Alorda Park (Calafell, Baix Penedès) », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, vol. 1, Puigcerdà, 2005, p. 597-609.

<sup>21</sup> Pour une vision d'ensemble, cf. SANMARTÍ 2001, « Territoris i escales d'integració » ; *id.*, 2004, « From local groups to early states ».

<sup>22</sup> S. CASAS, F. CODINA, I. MARGALL *et al.*, « Els temples de l'*oppidum* d'Ullastret. Aportacions al seu coneixement », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, Puigcerdà, vol. 2, 2005, p. 989-1001.

porches soutenus par deux colonnes<sup>23</sup> ou des piliers ornés de crânes et d'épées enclouées<sup>24</sup> (voir *supra*, p. 66, fig. 7 et p. 77, fig. 11).

La mise en valeur de l'effet visuel et de la monumentalité, dans les fortifications, va donc de pair avec les premiers signes de planification urbaine et de différenciation d'un secteur d'habitat à l'intérieur de l'*oppidum*. Dans cette perspective, ce que les élites ibériques de Tivissa ou d'Ullastret sont allées glaner dans le répertoire hellénistique, ce ne sont pas des réponses à de nouveaux défis militaires, mais des éléments différenciateurs, des marques de prestige, en rupture avec les traditions de l'architecture locale.

Le panorama est quelque peu différent dans l'intérieur des terres, où les programmes architecturaux trahissent une dilution plus avancée des apports méditerranéens, en même temps qu'ils présentent des caractères d'une grande originalité. Je prendrai des exemples dans deux régions : la haute vallée du Ter, dans le lointain arrière-pays montagneux d'*Emporion*, avec les fortifications de Turó del Montgròs (El Brull) et de Casol de Puigcastellet (Folgueroles), et dans le Bas Aragon, avec les tours curvilignes monumentales de Calaceite et de Cretas.

#### *Les fortifications à casemates de la haute vallée du Ter*

Le rempart du Turó del Montgròs, daté du IV<sup>e</sup> siècle par une des équipes de fouilleurs qui y ont travaillé<sup>25</sup>, a vu récemment sa date de construction ramenée au début du III<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Barrant en ligne droite l'accès d'un vaste éperon, il s'élargit sur un des côtés pour englober six casemates rectangulaires qui communiquaient par une porte avec l'intérieur de l'enceinte (fig. 4 et 5). Dans une seconde phase, à la fin du siècle, de nombreux éléments sont ajoutés : un avant-mur est ajouté aux défenses de la porte qui est elle-même renforcée par des parements intérieurs et par un bastion ; les casemates sont condamnées, et une tour rectangulaire vient compléter le dispositif (fig. 4 et 6, a-b). Les dimensions régulières des casemates ont permis de proposer la restitution d'un tracé régulateur<sup>27</sup>. La fortification de Casol de Puigcastellet<sup>28</sup>, datée elle aussi du III<sup>e</sup> siècle, semble être une imitation simplifiée de celle du Turó del Montgròs. Il s'agit là aussi d'une barrière d'éperon rectiligne, munie au centre d'une tour rectangulaire, et bordée à l'intérieur par une série de cellules carrées qui semblent être un succédané des casemates de

<sup>23</sup> Au Puig de Sant Andreu d'Ullastret : MARTÍN ORTEGA *et al.* 2004, « La zona 14 ».

<sup>24</sup> À l'Illa d'en Reixac d'Ullastret : MARTÍN ORTEGA *et al.* 1997, « Un edifici cultural ». Les auteurs présentent cet ensemble, sans arguments convaincants, comme un « édifice culturel », mais il faut plutôt penser à un vaste ensemble résidentiel, une maison aristocratique : cf. GORGUES 2005, *Économie et société*, p. 139-142).

<sup>25</sup> MOLIST et ROVIRA, 1991, « La fortificació ibèrica » ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 383-384.

<sup>26</sup> A. LÓPEZ et M. RIERA, « Intervencions recents (1997-2001) a l'*oppidum* del Turó del Montgròs (El Brull, Osona) », *Tribuna d'Arqueologia*, 2002-2003, Barcelona, 2004, p. 135-185 ; A. LÓPEZ, X. FIERRO et M. RIERA, « Resultats de les excavacions de 1997 a l'*oppidum* del Turó del Montgròs, El Brull (Osona) », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, Puigcerdà, vol. 1, 2005, p. 141-162.

<sup>27</sup> *Supra*, p. 104-107.

<sup>28</sup> MOLAS *et al.* 1991, « La fortalesa ibèrica » ; pour le tracé régulateur, voir *supra*, p. 108 sq.

Montgròs (fig. 6, c). Mais la muraille de Puigcastellet est plus modeste dans sa taille et dans sa conception ; elle est aussi bâtie avec moins de soin, et les accès – un étroit intervalle entre les extrémités de la muraille et le rebord escarpé de l'éperon – sont réduits à leur plus simple expression.

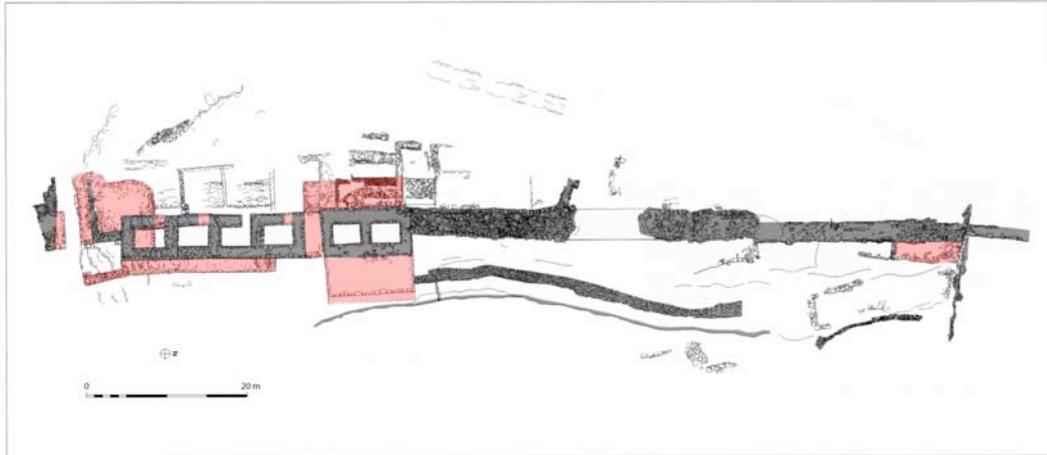


Fig. 4. Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona), plan des vestiges d'après López *et al.*, 2005. Teinté en rouge : ajouts de la fin du III<sup>e</sup> siècle.



Fig. 5. Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona), vue des casemates.

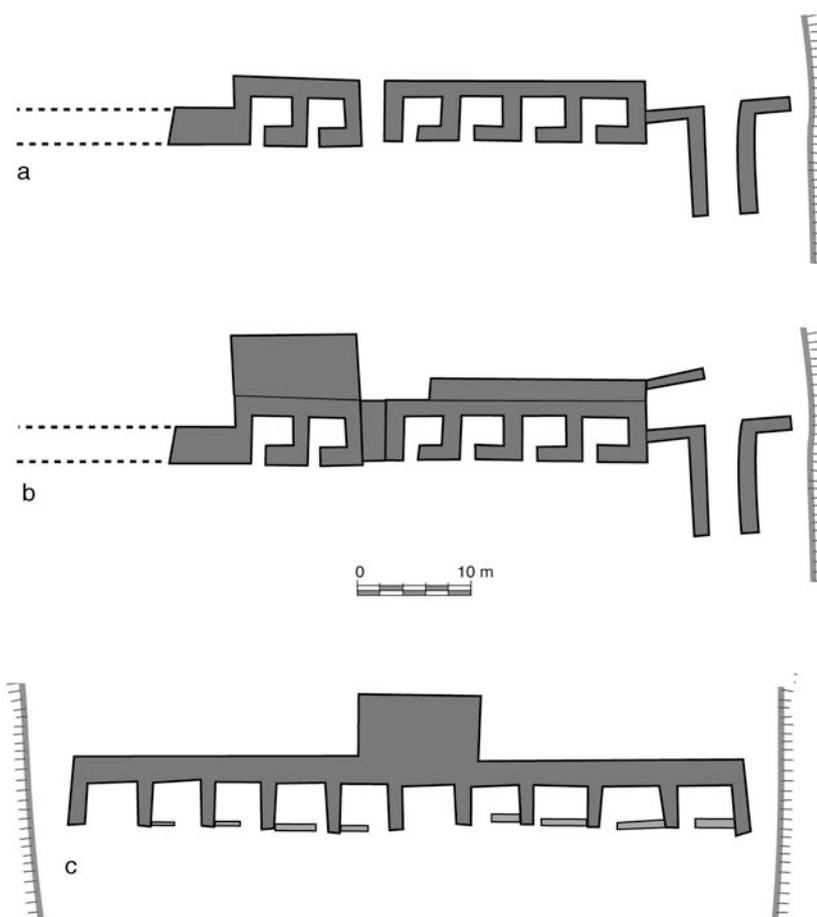


Fig. 6. Fortifications ausétanes à casemates. **a** : Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona), phase 1 ; **b** : Turó del Montgròs, phase 2 ; **c** : El Casol de Puigcastellet (Folgueroles, Barcelona).

Ces deux sites permettent de suivre le processus d'adaptation et de réinterprétation locale d'une forme importée, en l'occurrence la muraille à casemates. Ce type de muraille, d'une conception élaborée et qui suppose une organisation militaire assez poussée (soit que les casemates aient été prévues pour y loger les soldats d'une garnison permanente, soit qu'on y mît en sûreté des réserves de grain ou d'autres produits de première nécessité), peut difficilement être le fruit d'une invention spontanée. Compte tenu de la proximité d'*Emporion* et de la présence sur le site du Turó del Montgròs de vaisselle et de monnaies grecques, j'ai supposé il y a quelques années que c'est de la colonie phocéenne que provenait le modèle<sup>29</sup>.

Mais cette hypothèse bute sur plusieurs difficultés. On en sait assez sur les fortifications d'*Emporion* pour estimer qu'elle ne comportaient pas de casemates, et aucun site du golfe du Lion et du littoral catalan, qu'il soit grec ou indigène,

<sup>29</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 213.

n'en a fourni d'exemple. Plus largement, la muraille à casemates semble étrangère aux traditions de la fortification grecque d'Occident<sup>30</sup> ; en revanche c'est dans le domaine punique, et tout particulièrement dans le sud de la péninsule Ibérique, que ce type de muraille a connu le plus grand succès aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles.

Mais encore faut-il s'entendre sur ce qu'on entend par muraille à casemates, et bien distinguer cette catégorie des murailles à caissons. La notion de murailles à caissons correspond à ce que les spécialistes de la fortification grecque ont coutume d'appeler *emplekton*<sup>31</sup>, à savoir un mur à double parement liaisonné de place en place par des boutisses ou des murets transversaux. Cette technique, destinée à assurer la cohésion de l'ouvrage, est très largement répandue dans l'architecture antique<sup>32</sup> : « *division into chambers is a practice that might arise anywhere at any time, from sheer elementary prudence* »<sup>33</sup>. Dans une muraille à caissons, les murets transversaux n'avaient qu'une fonction architectonique et n'étaient pas visibles : ils étaient noyés dans un remplissage de terre mêlée de pierres et recouverts par le dallage ou le plancher du chemin de ronde.

Les murailles à casemates<sup>34</sup>, au contraire, possédaient des compartiments dans lesquels on pouvait pénétrer par des portes, depuis l'intérieur de l'enceinte, ou plus rarement par des échelles depuis un niveau supérieur. Ces compartiments pouvaient être utilisés soit comme magasins, soit comme logements ou comme corps de garde. C'est seulement parce que les vestiges archéologiques des murailles sont souvent arasés jusqu'aux premières assises, faisant apparaître au grand jour leur structure interne, que l'on tend à regrouper caissons et casemates dans une même catégorie architecturale, alors que fonctionnellement ils n'ont rien à voir entre eux.

---

<sup>30</sup> Importante observation faite par Henri Tréziny lors des débats du colloque sur *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260 – 180 av. J.-C.)*, en avril 2005 à Toulouse.

<sup>31</sup> WINTER 1971, *Greek Fortifications*, p. 135-136 ; LAWRENCE 1979, *Greek aims*, p. 214-216. La pertinence du terme *emplekton*, s'agissant de la fortification grecque, est cependant discutable, dans la mesure où ce mot n'apparaît que dans des sources latines relativement tardives (Vitruve et Pline) dont l'interprétation est sujette à controverse (TRÉZINY 1999, « Les fortifications grecques », p. 251).

<sup>32</sup> Contrairement à ce qui a pu être avancé, en Occident les murs à caissons ne sont pas une invention syracusaine de la fin du V<sup>e</sup> siècle : leur genèse est certainement plus ancienne (TRÉZINY 1999, « Les fortifications grecques », p. 254).

<sup>33</sup> LAWRENCE 1979, *Greek aims*, p. 215.

<sup>34</sup> Le terme ne prête pas à équivoque en français, pas plus qu'en anglais (*casemate walls*). Deux expressions concurrentes existent en espagnol : *muralla de casamatas* et *muralla de casernas* ; cette dernière paraît la plus correcte (BARRIONUEVO *et al.* 1999, « Fortificaciones de casernas » ; DÍES CUSÍ 2001, « La influencia », p. 75). Ces expressions n'ont pas d'équivalent exact en grec ancien ; *phulaktêrion*, chez Philon de Byzance, désigne plutôt un corps de garde (*Syntaxe mécanique*, V, A 17, cf. GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 293 y 347.)

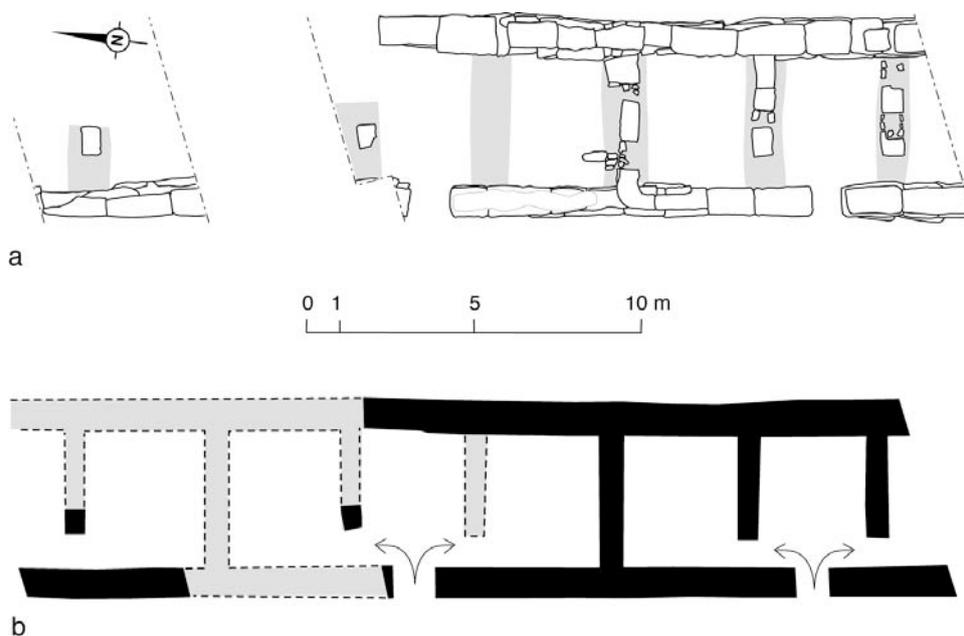


Fig. 7. Muraille à casemates de La Milagrosa (Carthagène). **a** : Plan des vestiges conservés, d'après Martín Camino et Marín Baño. En gris : radier de fondation des cloisons intérieures ; **b** : Proposition de restitution.

Dans toute la Péninsule, en dehors du rempart ausétan de Turó del Montgròs, le seul exemple de casemates qui soit correctement documenté et étayé par des données publiées – il est nécessaire pour cela que l'existence de portes donnant accès aux compartiments intérieurs soit positivement attestée par la fouille –, est la muraille barcide de Carthagène (fig. 7)<sup>35</sup>. Sur d'autres sites puniques comme le Castillo de Doña Blanca<sup>36</sup> ou *Carteia*<sup>37</sup>, les données publiées sont encore insuffisantes et ne permettent pas de faire la part entre un système à caissons (compartimentation structurelle) ou à casemates (compartimentation fonctionnelle) ; mais la deuxième option est tout à fait envisageable. Faut-il conclure, au vu de ces parallèles méridionaux, que les casemates des sites ibériques de la haute vallée du Ter remontent, en dernière analyse, à un modèle punique ? Mais par quels détours, par quels relais ? La question est ouverte.

Quelle que soit son origine, c'est autour de cet élément exogène que va s'élaborer localement un type de fortification original, adapté aux implantations en éperon barré qui sont la norme dans cette partie de la Catalogne<sup>38</sup>. La muraille du Turó del Montgròs garde encore les caractéristiques principales du modèle, mais à Puigcastellet on n'en trouve plus qu'une version simplifiée et adultérée,

<sup>35</sup> MARTÍN CAMINO et MARÍN BAÑO 1993, « Informe », p. 127 ; voir *infra*, p. 152.

<sup>36</sup> BARRIONUEVO *et al.* 1999, « Fortificaciones de casernas ».

<sup>37</sup> BENDALA et BLÁNQUEZ 2004, « Arquitectura militar », p. 152 ; ROLDÁN *et al.* 2006, *Estudio histórico-arqueológico*.

<sup>38</sup> MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 308 (autres sites comparables de ce point de vue : L'Esquerda, Pla del Castell).

dans laquelle les casemates ont été modifiées de telle manière qu'elles finissent par ressembler aux rangées de cases ou de pièces d'habitation adossées au rempart des villages clos ibériques traditionnels.

### *Le Bas Aragon*

On trouverait facilement d'autres exemples de ces dynamiques indigènes qui reprennent à leur compte des formes méditerranéennes, jusqu'à les rendre presque méconnaissables. J'en évoquerai deux : celui des tours rondes de la vallée du Matarraña, et celui du rempart à poutrage interne d'El Palao.

### Les tours rondes de la vallée du Matarraña

La tour ronde ou curviligne, isolée ou liée à une enceinte, est un trait caractéristique des fortifications de cette région depuis la transition du VII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>, indépendamment, semble-t-il, de toute influence extérieure. Au III<sup>e</sup> siècle, elle évolue dans deux directions : l'hypertrophie des formes et la qualité des appareils, comme en témoigne la grande tour curviligne de San Antonio de Calaceite (Teruel), large de 17 mètres à la corde<sup>40</sup> (fig. 8, a). À ma connaissance, le plan si particulier de cette tour et sa position sur le flanc d'une enceinte très petite et par ailleurs faiblement fortifiée, n'ont pas de parallèles en dehors de l'Ibérie.

Ce qui en revanche est bien établi, c'est qu'elle s'inscrit dans un courant de monumentalisation et de différenciation des lieux de pouvoir<sup>41</sup> qui touche à cette époque toute l'Ibérie septentrionale, et dans lequel les ouvrages fortifiés occupent une place de choix. La tour de San Antonio reprend ainsi une forme traditionnelle, celle des tours rondes du Bas Aragon, pour l'adapter à ce nouveau contexte social et politique, au prix d'un certain nombre de transformations qui lui donnent un caractère qu'on pourrait qualifier de baroque au vu de sa courbure inusitée, de ses dimensions hypertrophiées, du gain fonctionnel faible ou nul – du point de vue de l'efficacité défensive – que représente une construction aussi coûteuse, ou encore du soin apporté à l'appareil à joints vifs et à décrochements polygonaux de son parement externe (fig. 9, a).

San Antonio n'est d'ailleurs pas un cas isolé. Dans la même vallée, à moins de 4 km de distance, on retrouve la même conception d'une tour disproportionnée par rapport aux maisons qu'elles protège (fig. 8, b), et le même appareil (fig. 9, c), à Els Castellans de Cretas, petit établissement fortifié de moins de 1000 m<sup>2</sup> dont la date de construction est selon toute probabilité très proche de celle de San

<sup>39</sup> Voir *infra*, p. 225 sqq.

<sup>40</sup> Pour une présentation d'ensemble de ce site, voir MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 154-165, et *infra*, p. 273-278. Pour la chronologie de cette tour et du quartier bas (en gris sur le plan), on ne dispose que d'une date *ante quem* fournie par l'abandon et l'incendie partiel du village, entre 220 et 180 av. J.-C.

<sup>41</sup> Malgré sa taille réduite, l'établissement de San Antonio fut certainement un lieu de pouvoir, dans une région qui ne connut pas de grands *oppida* jusqu'à la conquête romaine : voir *infra*, p. 283 sq.

Antonio<sup>42</sup>. C'est encore le même appareil quasi polygonal qui est employé dans la tour ovale de Torre de Foios (Lucena del Cid, Castellón), à une date qui reste controversée mais que je crois relativement tardive<sup>43</sup> (fig. 9, b). Il connaîtra enfin sa dernière application, vers 100 av. J.-C., sur le site de Torre Cremada, toujours dans la vallée du Matarraña<sup>44</sup>.



Fig. 8. **a** : Plan de San Antonio de Calaceite (Teruel). Murs noirs : village du V<sup>e</sup> siècle ; murs gris : agrandissement du III<sup>e</sup> siècle ; **b** : plan d'Els Castellans (Cretas, Teruel).

<sup>42</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 255. Els Castellans présente par ailleurs un autre point commun avec San Antonio : l'existence d'un fossé et d'un avant-mur qui barrent l'accès principal, devant la tour.

<sup>43</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 448 ; GIL-MASCARELL *et al.* 1996, « Resultados », p. 225. Le site connaît une première occupation entre le VI<sup>e</sup> le IV<sup>e</sup> siècle, mais cette phase n'est attestée stratigraphiquement que dans des bâtiments séparés de la tour ; une deuxième phase, à l'époque républicaine, n'est connue que par du matériel de surface. La fouille de la tour elle-même n'a pas donné de résultats concluants du point de vue de sa datation.

<sup>44</sup> Voir *infra*, p. 204 sqq.

Comme dans le cas des murailles à casemates, on est en droit de s'interroger sur l'origine d'un tel appareil. Les frustes maçonneries des murailles d'*Emporion* et de *Rhodè* n'offraient pas aux Ibères de leur entourage l'exemple d'une taille soignée appliquée au parement d'un rempart. Les contraintes du matériau expliquent, pour une large part, ces différences d'aspect : la muraille d'*Emporion* est construite en pierre dure<sup>45</sup>, rebelle au ciseau, alors que les fortifications du Bas Aragon sont presque toutes construites dans un grès très tendre.

On pourrait penser que d'autres réalisations de l'architecture grecque – des temples par exemple – ont inspiré les bâtisseurs de ces fortifications ibériques. Mais aucune maçonnerie grecque ne pouvait offrir, à cette époque, l'exemple de ce qu'on trouve à San Antonio de Calaceite, à Els Castellans et à la Torre de Foios : un agencement de moellons de toutes tailles, les uns trapézoïdaux, les autres polygonaux, sans assises réglées malgré la parfaite exactitude des ajustements de bloc à bloc. Dès lors, deux pistes peuvent être suivies, en dehors du domaine grec d'Occident.

L'aire punique du sud de la péninsule Ibérique offre quelques cas comparables, notamment à Niebla et au Castillo de Doña Blanca (fig. 10, b), où certains appareils présentent, comme dans le Bas Aragon, des surfaces parfaitement lissées et des décrochements d'assises avec quelques blocs polygonaux<sup>46</sup>. Mais les similitudes sont beaucoup plus étroites avec des fortifications du centre de l'Italie, construites dans ce que Paul Fontaine a appelé « l'appareil quadrangulaire irrégulier à formes polygonales », qui combine savamment « la rationalité d'assemblages à joints horizontaux et verticaux, et la spontanéité de blocs inégaux, de cales et d'éléments de suture, typiques du polygonal »<sup>47</sup>. Comme dans le Bas Aragon, les faces de parement sont lisses, finement piquetées, et les arêtes sont nettes et rigoureusement jointives. Mais ce qui est le plus frappant dans les deux cas, et ce qui diffère nettement des appareils puniques du III<sup>e</sup> siècle, c'est l'absence d'horizontalité des assises, qui sinuent et s'incurvent au gré des décrochements des blocs polygonaux. En Italie centrale, cet appareil est caractéristique, selon Fontaine, des enceintes des colonies romaines, à partir du IV<sup>e</sup> siècle dans le Latium et du III<sup>e</sup> siècle en Étrurie. Entre autres exemples, on le trouve en Ombrie à Amelia (fig. 9, c), Narni et Spolète<sup>48</sup>. La comparaison des parements présentés dans la figure 9 se passe, je crois, de commentaire : c'est exactement la même conception et la même mise en œuvre.

<sup>45</sup> J.-C. BESSAC, « Pierres taillées à Ampurias : technologie, typologie, chronologie », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 16, 1993, p. 295-316.

<sup>46</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 201 ; RUIZ MATA 2001, « Arquitectura y urbanismo », pl. 5.

<sup>47</sup> FONTAINE 1990, *Cités et enceintes*, p. 376. C'est le même appareil que R. SCRANTON nomme « coursed polygonal » (*Greek Walls*, Cambridge, 1941, p. 52 sq) et G. LUGLI « IV<sup>e</sup> manière polygonale » (1957, *La tecnica edilizia*, fig. 1). Pour d'autres parallèles, voir PALMADA 2001, « La muralla de la ciutat romana », p. 28 et 33, fig. 6 et 8.

<sup>48</sup> FONTAINE 1990, *Cités et enceintes*, fig. 35-36 et pl. VII.

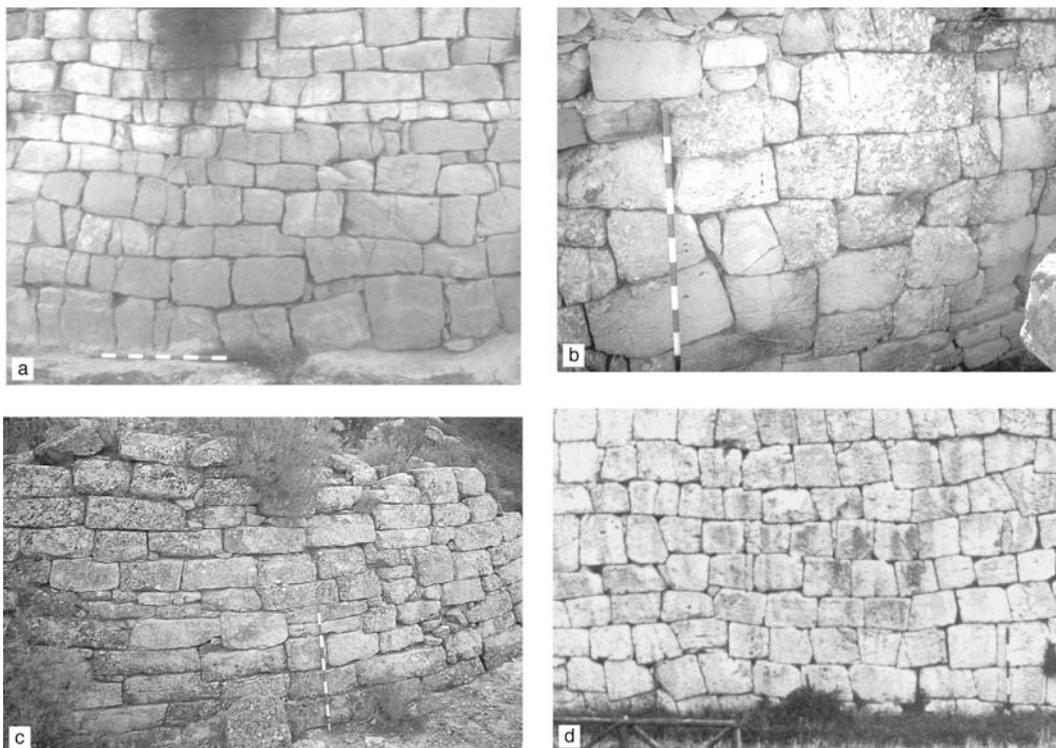


Fig. 9. Appareils quadrangulaires/polygonaux à face dressée. **a** : parement externe de la tour de San Antonio de Calaceite (Teruel). L'érosion du grès, spécialement tendre sur ce site, a élargi les espaces entre les blocs ; ceux-ci devaient être parfaitement jointifs à l'origine ; **b** : tour de Foios (Lucena del Cid, Castellón) ; **c** : tour d'Els Castellans (Cretas, Teruel) ; **d** : appareil de « type C » de l'enceinte républicaine d'Amelia en Ombrie, d'après FONTAINE 1990, pl. 7.

Ce rapprochement pose évidemment un problème de chronologie. Comme on le verra dans un chapitre ultérieur<sup>49</sup>, l'abandon du site de San Antonio a lieu entre 220 et 180 av. J.-C. Pour admettre une influence italique, il faudrait placer la construction du nouveau quartier et de ses défenses peu de temps avant cet abandon : le problème est donc assez proche que celui que nous nous poserons dans le chapitre suivant à propos du Castellet de Banyoles de Tivissa ; nous verrons à cette occasion les implications historiques que peut entraîner une telle attribution.

Tout compte fait, si l'on veut chercher dans le nord-est de l'Espagne un appareil qui ait de véritables points communs avec ceux des sites puniques du sud, c'est à Ullastret qu'on le trouvera, par endroits, dans deux constructions de la dernière phase : le temple de l'acropole et la tour carrée I du front ouest (fig. 10 a).

<sup>49</sup> *Infra*, p. 276.

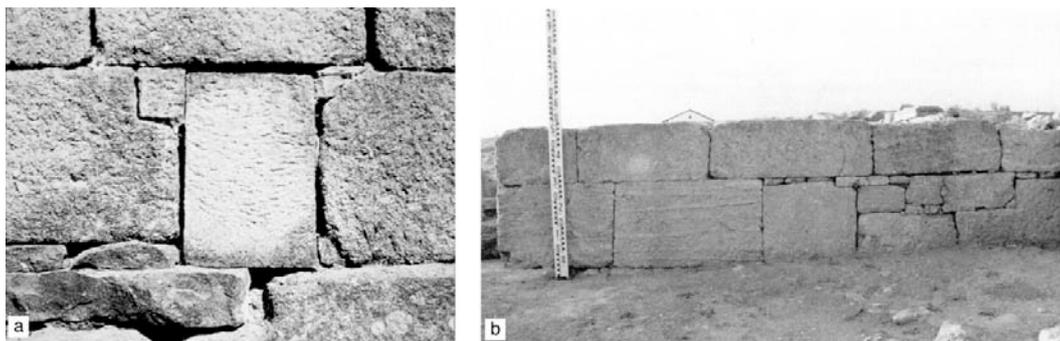


Fig. 10. Appareils rectangulaires assisés, contenant des cales et quelques blocs polygonaux. **a** : tour I du Puig de Sant Andreu d'Ullastret ; **b** : Muraille du III<sup>e</sup> siècle au Castillo de Doña Blanca, d'après Ruiz Mata.

### Le rempart à poutrage interne d'El Palao (Alcañiz, Teruel)

Le site archéologique d'El Palao occupe le sommet et les pentes d'une colline tabulaire de près de trois hectares de superficie, isolée dans un paysage de plaine à 5 km au sud-ouest d'Alcañiz. Connue et explorée avec plus ou moins de rigueur depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, il fait l'objet depuis 2003 d'un programme de fouilles franco-espagnol<sup>50</sup>. El Palao devint après la conquête romaine le principal *oppidum* du Bas Aragon, et fut selon toute probabilité la capitale du peuple des *Ausetani* de l'Ebre ou \**Osetani*<sup>51</sup> ; mais son histoire commence beaucoup plus tôt. Un petit habitat s'y installe dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et est remplacé à l'époque ibérique par un village fortifié qui occupe toute l'aire sommitale (fig. 11 b, Zone 2).

Les campagnes de fouille de 2005-2007 ont livré, dans deux secteurs, les vestiges d'un rempart à poutrage interne. Ces vestiges sont liés à un profond remaniement de l'urbanisme de l'*oppidum*, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La surface habitée augmente considérablement ; les fortifications de l'Ibérique Moyen, là où elles existaient, sont détruites et remplacées par ce rempart qui est construit sur un plan et selon une technique radicalement différents.

Dans la Zone 1, au débouché de l'accès principal, Alexis Gorgues a mis au jour une muraille à parement de pierre et levée de terre<sup>52</sup>. Le parement, formé par de très gros blocs de grès, est conservé sur plus de trois mètres de haut. Il soutenait un talus de marne de quatre mètres de large, dans l'épaisseur duquel étaient disposées des poutres horizontales, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au parement. La trace de leur emplacement a été repérée en plusieurs points du remplissage de marne, et d'autre part plusieurs vides dans l'appareil de pierre du parement indiquent l'emplacement de l'extrémité des poutres horizontales (fig. 11, c et d).

<sup>50</sup> MARCO *et al.* 2003, *El poblado ibero-romano* ; P. MORET, « La época ibérica en El Palao (Alcañiz, Teruel) », *Kalathos*, 24-25, 2005-2006 [2008], sous presse.

<sup>51</sup> Voir *infra*, p. 289-291.

<sup>52</sup> Alexis Gorgues prépare actuellement la publication de la fortification de la Zone 1. Les données présentées ici sous une forme très résumée sont susceptibles d'ajustements.

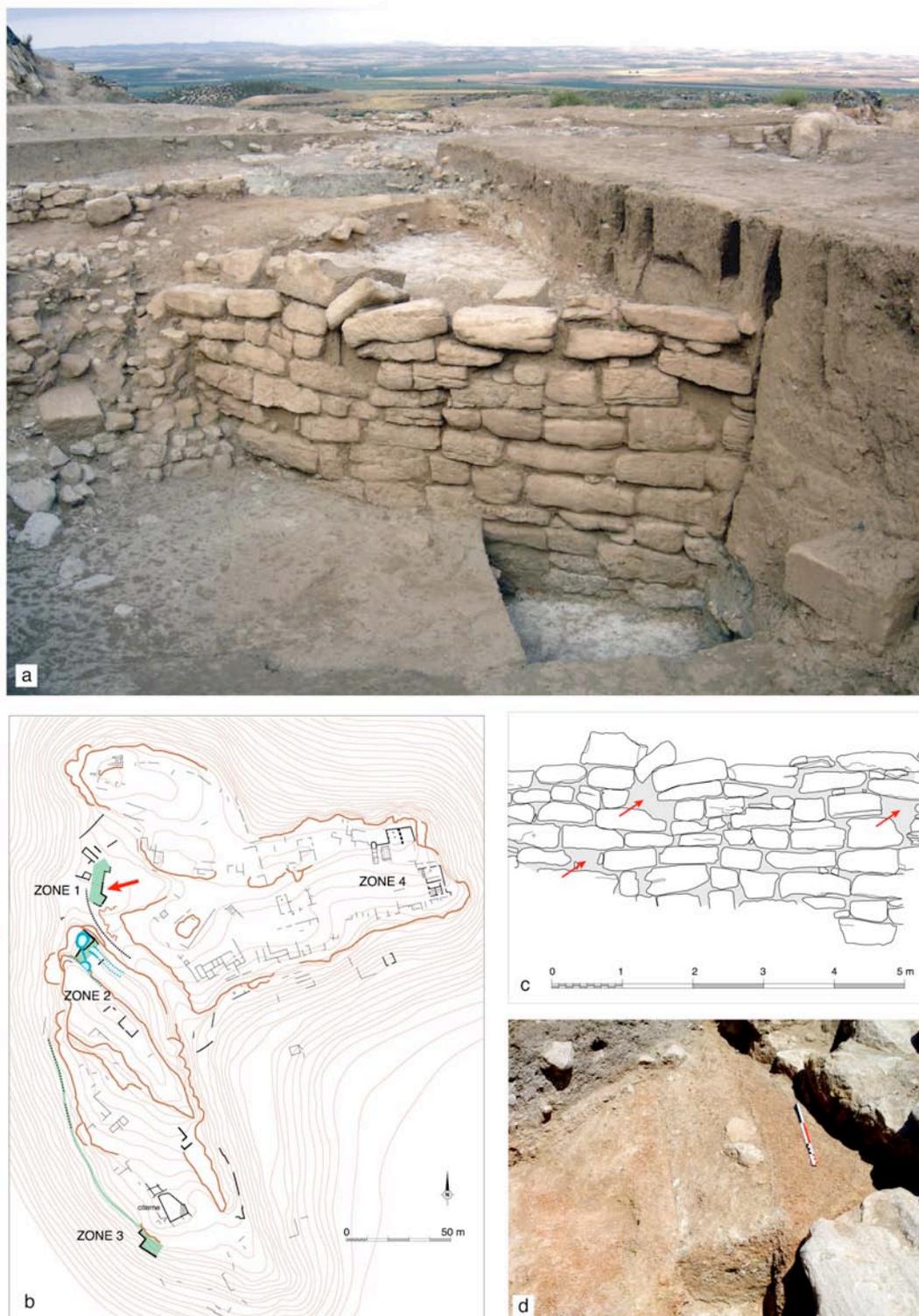


Fig. 11. El Palao (Alcañiz), rempart à poutrage interne de la zone 1 (fouilles 2006-2007, A. Gorgues). **a** : Vu du nord-est ; **b** : plan du site ; **c** : relevé en élévation du parement externe ; **d** : trace de poutre disposée horizontalement dans le talus du rempart.

De plus, on a retrouvé dans le talus des restes très dégradés d'une pointe de fer sans doute utilisée pour solidariser entre eux des éléments de bois. La fouille n'a toutefois pas permis de déterminer un schéma régulier dans la mise en place de ces éléments de bois : ils devaient servir à solidariser le bâti de pierre et le talus et étaient placés là où les constructeurs craignaient une faiblesse de la structure.

Dans la Zone 2, les restes arasés des fortifications de l'Ibérique Moyen sont noyées dans une très épaisse maçonnerie de pierre, de terre et de bois (fig. 12). L'érosion et les remaniements profonds de l'époque impériale ont complètement détruit l'élévation et les parements de ce massif dont les limites ne sont même pas connues ; il est certain cependant que son épaisseur était d'au moins quatre mètres. C'est sa technique de construction qui est le mieux connue : un tout venant de pierraille et de terre maintenu par une armature de poutres horizontales et verticales entrecroisées. Grâce aux conditions physico-chimiques particulières du sédiment, certaines de ces poutres se sont conservées intactes, non carbonisées. La plus longue mesure 3,65 m et sa section est rectangulaire (0,25 x 0,10 m). En ce qui concerne la date de construction de ce rempart, la couche d'argile sur laquelle reposaient les poutres du lit inférieur a livré quelques tessons de céramique ibérique peinte d'un type assez récent (III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> siècle), et sa datation par le radiocarbone a donné le résultat suivant :

LY-14138, El Palao, 2006. Echantillon de bois de l'US 25124.

Date <sup>14</sup>C BP : -2245 ± 30. Date calibrée (2 sigmas) : 391-204 av. J.-C.

Dates les plus probables : 363, 260 av. J.-C.

Une date du IV<sup>e</sup> siècle serait incompatible avec la séquence stratigraphique de la zone ; celle du milieu du III<sup>e</sup> siècle, en revanche, est parfaitement acceptable, avec la marge d'incertitude liée à la période de temps qui a pu s'écouler entre la date d'abattage de l'arbre et la construction du rempart<sup>53</sup>.

Ce dispositif, en ce lieu et à cette date, peut difficilement être rapproché des remparts à poutrage interne de l'Europe celtique. Il trouve en revanche un écho surprenant dans le livre V de la *Syntaxe mécanique* de Philon de Byzance, traité de poliorcétique et d'architecture militaire daté de la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>, On y lit la prescription suivante, au paragraphe 80, 28-31 (= A 13 Garlan) :

« Il faut noyer (ἐμβλητέον) dans les murailles et dans les tours des poutres de chêne (ξύλα δρύινα), bout à bout, pour former des chaînages distants de quatre coudées (διὰ τέλους συνεχῆ διὰ τεττάρων πηχῶν)<sup>55</sup>, afin que, si les lithoboles y causent quelque dommage, nous puissions facilement les réparer. »<sup>56</sup>

<sup>53</sup> Il est en effet impossible de savoir s'il s'agit d'une poutre neuve ou réemployée.

<sup>54</sup> GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 283-285.

<sup>55</sup> Mot à mot : « jointes bout à bout, (et) à intervalles de quatre coudées ».

<sup>56</sup> Trad. GARLAN, *ibid.*, p. 292.

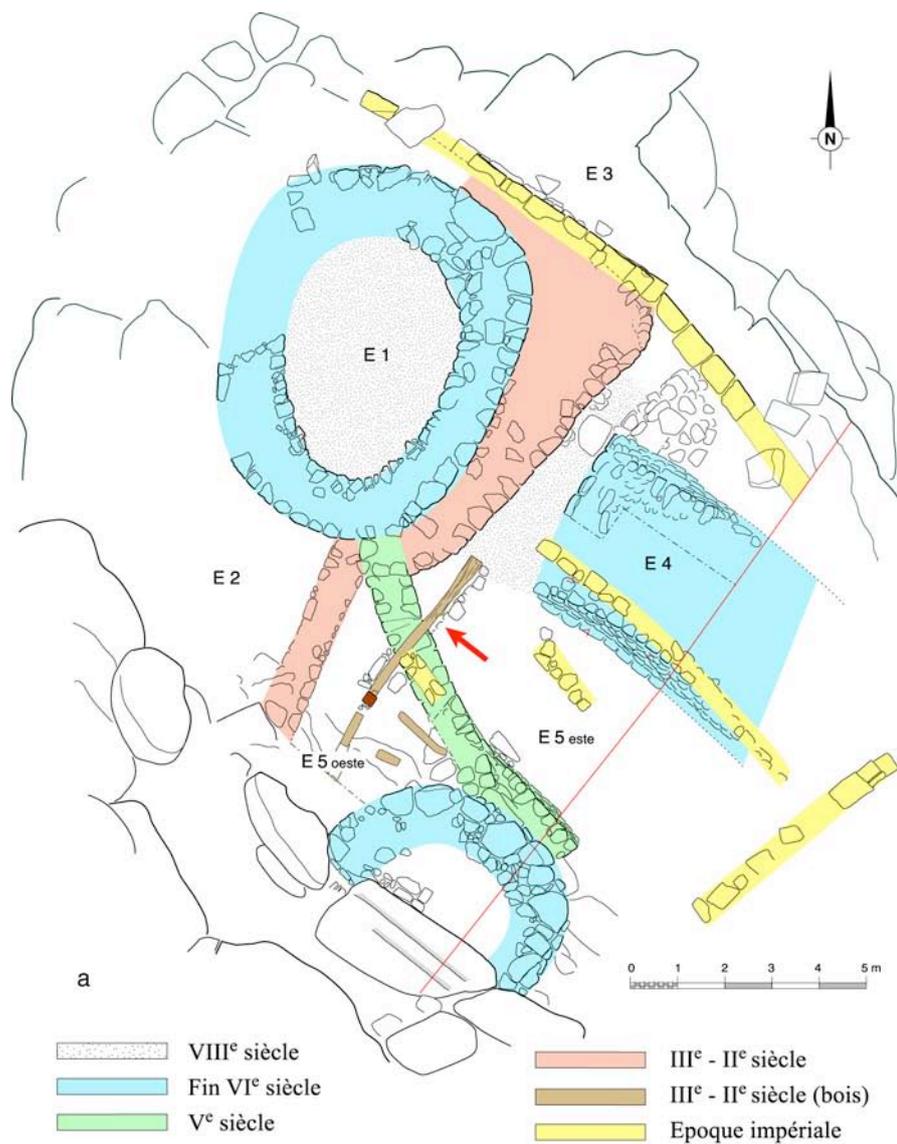


Fig. 12. El Palao (Alcañiz), fortifications de la zone 2 (fouilles 2005-2007, P. Moret).  
**a** : plan des vestiges ; **b** : madrier conservé en place.

Ce passage a dérouté les commentateurs, car, comme le note Yvon Garlan, « extrêmement rares sont les fortifications grecques en grand appareil où les murets transversaux habituels, destinés à contenir le blocage interne et à assurer la liaison des deux parements, ont été remplacés ou doublés par des chaînages de bois »<sup>57</sup>. Serions-nous en présence d'une application de ce système ? Là encore, je me permets de renvoyer le lecteur au chapitre suivant, dans lequel est posée la question de la transmission en Occident des « recettes » architecturales véhiculées par le traité de Philon, seul témoin conservé d'une littérature technique certainement prolifique à l'époque hellénistique.

\* \*  
\*

En somme, dans le Nord-Est, les chantiers du III<sup>e</sup> siècle se caractérisent par la diversité, l'éclectisme et, en fin de compte, l'originalité des schémas mis en œuvre. Cette architecture se prête mal à une lecture axée sur les notions d'influence et d'imitation, car elle ne renvoie qu'indirectement et très imparfaitement à des modèles méditerranéens hellénistiques, qu'il s'agisse de remaniements ponctuels dans un secteur de l'enceinte (Pech Maho, Ullastret), de quartiers neufs (San Antonio de Calaceite) ou de fondations entièrement nouvelles (Casol de Puigcastellet). En particulier, il est difficile de faire la part entre ce qui relève d'une influence grecque, relayée par *Emporion*, et ce qui peut remonter à des modèles italiens ou puniques ; de façon suprenante, c'est cependant dans cette dernière direction, on l'a vu, que tendent à nous orienter plusieurs dossiers. Au bout du compte, les cas d'emprunt ou d'imitation les plus probables (l'appareil polygonal du Bas Aragon, et peut-être aussi le rempart à poutrage interne d'El Palao) sont relativement tardifs et peuvent s'expliquer, dans le contexte de la seconde guerre punique et de ses suites, par l'action d'un relais italien.

Si ces travaux d'embellissement rappellent superficiellement tel ou tel aspect de l'architecture hellénistique *sensu lato*, ils ne s'intègrent jamais dans des projets d'urbanisme complets qu'on puisse eux-mêmes qualifier d'hellénistiques. Sur un site comme San Antonio de Calaceite, l'emploi d'un type d'appareil à la mode ne sert qu'à rehausser une réalisation qui ne doit rien aux formes ni à l'esprit de l'architecture grecque. On peut dès lors se demander si l'on n'est pas en présence d'un simple vernis, de pièces de décor hétérogènes qui nous dissimulent des formes d'organisation politique et des représentations du pouvoir bien différentes des modèles dominants en Méditerranée centrale et orientale.

---

<sup>57</sup> GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 342 sq. Le seul exemple que Garlan peut citer est celui de la muraille hellénistique d'Istria, où des encoches en queue d'aronde, taillées dans la face intérieure (non visible) des blocs de parement, étaient prévues pour recevoir l'extrémité d'une cale en bois qui s'enfonçait à l'intérieur du blocage. Mais ces cales, d'une section assez petite, ne peuvent être assimilées à des poutres.

## L'Ibérie méridionale

Comme dans le nord, l'activité archéologique récente a apporté peu de nouveautés sur les fortifications des *oppida* ibériques méridionaux, ou du moins peu de publications nouvelles<sup>58</sup>. C'est du côté des sites puniques ou, pour être plus précis, des sites liés à l'occupation du sud de la péninsule par les Barcides que les progrès sont les plus notables, grâce aux fouilles du Castillo de Doña Blanca (Puerto de Santa María, dans la baie de Cadix)<sup>59</sup>, de Carthagène<sup>60</sup> (fig. 7), de Carteia (San Roque, Cádiz)<sup>61</sup> et du Tossal de Manises (*Lucentum*, près d'Alicante)<sup>62</sup> (fig. 15).

En revanche, les attributions de deux fortifications andalouses à la mouvance punique n'ont pas résisté à un nouvel examen. L'une d'elles a fait couler beaucoup d'encre : c'est la porte de Séville à Carmona (province de Séville), située près de l'une des extrémités de la ligne de fortifications qui barrait l'éperon sur lequel était bâti l'*oppidum*. Elle est flanquée par un énorme bastion rectangulaire (40 x 25 m) dont la base et une partie du corps sont antiques (fig. 13). L'appareil des murs du bastion est rectangulaire isodome à carreaux et boutisses ; la finition des blocs se caractérise par un bossage ciselé et des joints chanfreinés. Des sondages réalisés entre 1976 et 1980 par l'architecte Alfonso Jiménez à l'intérieur du bastion, au revers du mur de la porte, l'ont conduit à remettre en question la datation romaine traditionnellement admise, pour l'attribuer aux Carthaginois<sup>63</sup>, idée reprise depuis par bon nombre d'auteurs<sup>64</sup>, et devenue un argument central dans les débats sur l'intensité de l'empreinte barcide dans l'intérieur de la vallée du Guadalquivir. Il y a quelques années, je m'étais contenté d'exprimer ma perplexité face à la thèse de A. Jiménez<sup>65</sup>. Aujourd'hui, à mesure que les nouvelles fouilles enrichissent notre connaissance de l'architecture punique d'Espagne, sa probabilité m'apparaît de plus en plus faible.

L'étude que Thomas Schattner a consacrée à cette question<sup>66</sup> montre, à mon sens de façon convaincante et décisive, que le prétendu « bastion » de Carmona trouve en Italie des parallèles architecturaux qui permettent de rétablir son attribution à l'époque romaine et de l'identifier comme le soubassement monumental d'un édifice public non militaire. Je me contenterai de signaler, à

<sup>58</sup> Pour la fin de l'époque ibérique, on se reportera à la bonne synthèse de KEAY 2002, « Fortifications in the lower Guadalquivir ».

<sup>59</sup> RUIZ MATA 2001, « Arquitectura y urbanismo ».

<sup>60</sup> MARTÍN CAMINO et MARÍN BAÑO 1993, « Informe » ; MARÍN BAÑO 1998, « La cerámica ibérica », p. 246-251.

<sup>61</sup> BENDALA et BLÁNQUEZ 2004, « Arquitectura militar », p. 150-152 ; ROLDÁN *et al.* 2006, *Estudio histórico-arqueológico*.

<sup>62</sup> OLCINA et PÉREZ 2003, « *Lucentum* », p. 92-94.

<sup>63</sup> JIMÉNEZ 1989, *La Puerta de Sevilla*.

<sup>64</sup> Par exemple BENDALA 2000, « Panorama arqueológico », ou J. BLÁNQUEZ et F. PRADOS, « Las fortificaciones coloniales de la Península Ibérica », dans L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*, Madrid, 2007, p. 66.

<sup>65</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 541.

<sup>66</sup> SCHATTNER 2005, « La puerta de Sevilla ».

titre complémentaire, quelques difficultés inhérentes à la proposition de Jiménez, en ce qui concerne la stratigraphie, la métrologie et l'analyse de l'appareil.

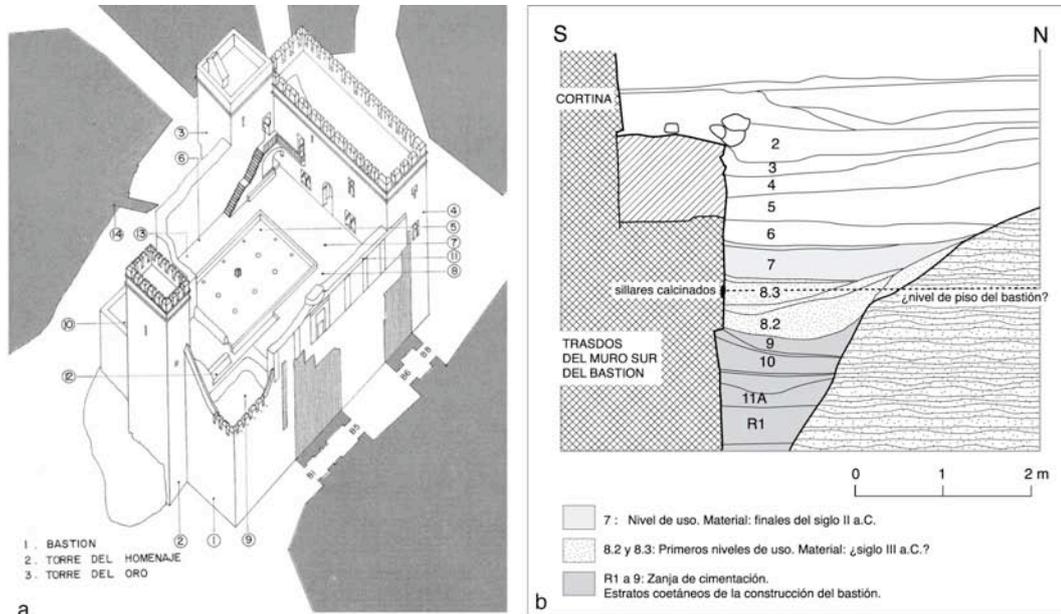


Fig. 13. La porte de Séville à Carmona (Sevilla). **a** : axonométrie de la porte et du bastion dans leur état actuel, d'après Jiménez ; **b** : Coupe du parement intérieur du bastion et stratigraphie du sondage CPS-76-CS, d'après Jiménez, 1989, fig. 35, modifié ; **c** : vue de l'intérieur de la porte (à droite, parement du mur du bastion).

Les arguments stratigraphiques de Jiménez sont difficiles à évaluer ou à discuter, car le matériel trouvé au cours de ses fouilles n'est ni décrit ni illustré, et les coupes stratigraphiques sont parcimonieusement figurées. Les éléments du débat peuvent être résumés comme suit. Dans les trois sondages qui ont fourni des informations utiles sur la date de construction du bastion<sup>67</sup>, les couches inférieures sont contemporaines de la construction du mur ; elles sont constituées alternativement par des remblais et par des niveaux de chantiers (déchets de taille). A partir d'un certain niveau, situé deux mètres en dessous du sommet du mur antique, on passe à des couches d'occupation. Les remblais de construction auraient donné un *terminus post quem* du milieu du III<sup>e</sup> siècle, tandis que les niveaux d'occupation seraient datés, des plus anciens aux plus récents, entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et la fin du I<sup>er</sup> siècle<sup>68</sup>.

Cependant, on peut s'estimer fondé à exprimer des doutes quant à la précision de la fourchette chronologique retenue pour la construction et le début de l'occupation du bastion, à savoir, selon Jiménez, la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle. À part « un fragment de lampe punique à deux becs et une autre lampe, républicaine » (?), il n'y a aucune importation parmi les céramiques que Jiménez attribue à ce moment crucial. Les autres catégories mentionnées (céramique ibérique commune ou peinte, amphores turdétanes) n'offraient aucune précision chronologique à l'époque de la rédaction de l'étude de Jiménez. Dans ces conditions, dans l'attente d'un nouvel examen du matériel, la plus grande prudence est de mise. De plus, il existe des discordances difficiles à comprendre entre la description de la stratigraphie du sondage CPS-76-CS et les coupes qui l'accompagnent. Le niveau qui est décrit comme « nivel de piso del bastión », marqué sur les pierres du parement intérieur par des traces de calcination, à 2,65 m en-dessous de la surface du sol actuel<sup>69</sup>, se situe environ 50 cm au-dessus du sommet des couches de fondation ; en revanche, il est proche de la base d'une couche d'occupation plus tardive, datée par Jiménez lui-même de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (fig. 13, b).

L'incertitude s'accroît quand on passe à l'étude métrologique, qui comme souvent se prête à des lectures contradictoires. Jiménez a cru pouvoir affirmer, après mesure d'une centaine de blocs du Bastion, que leurs dimensions sont fondées sur une unité linéaire de 309 mm<sup>70</sup>. Mais il a tort de présenter cette mesure comme la preuve d'une origine hellénistique préromaine. Il s'agirait selon lui du « pied ptolémaïque » ou « pied grec » de 308 mm, souvent invoqué par les archéologues. En réalité, G. Hallier a montré que la grande majorité des occurrences de ce pied sont romaines, et qu'on a tort de le présenter comme typiquement hellénistique<sup>71</sup>. L'examen de l'appareil conduit à une conclusion similaire. La disposition, la taille ciselée, le bossage des blocs (fig. 13, c) trouvent de nombreux parallèles en Hispanie à l'époque républicaine. En revanche, une comparaison avec les enceintes puniques de Carmona, Doña Blanca (fig. 10, b),

<sup>67</sup> CPS-76-CS, CPS-77-CS et CPS-80-CS.

<sup>68</sup> JIMÉNEZ 1989, *La Puerta de Sevilla*, p. 169-172 et notes 31, 32, 37, 38, 44 et 45.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>71</sup> HALLIER 1986, « Pierre de taille », p. 260.

Niebla, Carteia, Tossal de Manises et Carthagène fait immédiatement ressortir de profondes différences. Sur tous ces sites, on trouve au III<sup>e</sup> siècle un appareil de blocs non chanfreinés, plus souvent lisses que bossagés, rectangulaires et polygonaux mêlés dans des assises non isodomes : rien à voir avec l'*opus quadratum* du bastion de Carmona.

Le cas de la fortification de Torreparedones, grand *oppidum* de la Turdétanie intérieure (Baena-Castro del Río, Córdoba) doit être également réexaminé. Au début des années 1990, une équipe anglo-espagnole y a mis au jour, entre autres vestiges, les restes d'une porte monumentale flanquée de deux grandes tours rectangulaires à refends cruciformes (fig. 14), située au nord-est de l'enceinte, dont la construction fut datée entre 325 et 275 av. J.-C.<sup>72</sup>. Les rapports métriques de la porte et de la tour sud avaient révélé un plan régulateur basé sur une coudée d'environ 51,4 cm, pour laquelle il m'avait paru possible de proposer une origine punique<sup>73</sup>. Il faut rappeler, d'autre part, que le type de la tour carrée à plan cruciforme est surtout attesté en Sicile sur des sites de la mouvance syracusaine, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. J'avais été tenté de rapprocher ces deux observations, en situant dans la Sicile carthaginoise le lieu d'origine du type reproduit (ou réinterprété) en Ibérie.

Mais voici que les fouilles toutes récentes de J. A. Morena López imposent pour cette porte et pour les fortifications qui l'encadrent une datation incontestable de la pleine époque républicaine, entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et le début du suivant<sup>75</sup>. On pourrait, en désespoir de cause, arguer du conservatisme des communautés indigènes de la Bétique pour maintenir ouverte l'éventualité d'une origine punique. Mais un autre indice nous oriente, au contraire, vers l'Italie. Les tours de la porte Nord-Est de Torreparedones présentent un appareil presque régulier à bossage rustique (fig. 14) qui est typique de l'époque républicaine, qui possède des parallèles nombreux en Italie à la même époque qui ne ressemble nullement à celui des sites puniques du sud de l'Espagne<sup>76</sup>. Dans ces conditions, il faudra reprendre la question de la métrologie de Torreparedones, en se demandant si la coudée « punique » de 51,4 cm n'existe pas sous d'autres cieux que ceux de l'Afrique<sup>77</sup>.

---

<sup>72</sup> M. C. FERNÁNDEZ CASTRO et B. W. CUNLIFFE, *El yacimiento y el santuario de Torreparedones. Un lugar arqueológico preferente en la campiña de Córdoba*, BAR International Series 1030, Oxford, 2002, p. 36-40.

<sup>73</sup> *Supra*, p. 112-114.

<sup>74</sup> L. KARLSSON, *Fortification towers and masonry techniques in the hegemony of Syracuse, 405 - 211 B.C.*, Stockholm, 1992, en particulier p. 21-60 et p. 110.

<sup>75</sup> MORENA LÓPEZ 2002, « El dispositivo militar defensivo », p. 158. Les fouilles de 2007 confirment ce résultat (communication personnelle de J. A. Morena).

<sup>76</sup> C'est aussi l'appareil d'une bonne partie des maisons fortes qui font leur apparition au premier siècle avant notre ère dans la campagne autour de Torreparedones (voir *infra*, p. 301, 303 et 316).

<sup>77</sup> Henri Tréziny me faisait déjà observer, avant la révision de la chronologie de Torreparedones, qu'il existe à Marseille une coudée de 52,3 cm.



Fig. 14. Porte Nord-Est de Torreparedones (Baena, Córdoba). Cliché J. A. MORENA LÓPEZ, 2007<sup>78</sup>.

Le dossier des fortifications puniques d'Hispanie a donc perdu quelques éléments, mais en contrepartie il s'est précisé et affiche des traits plus homogènes. Parmi ses principales caractéristiques, on citera les murailles à caissons ou à casemates<sup>79</sup>, les tours rectangulaires à plusieurs compartiments, ou encore l'emploi d'un appareil pseudo-isodome à décrochements (fig. 10, b), également attesté à Lixus, Sala de Maurétanie ou Kerkouane<sup>80</sup>. Les récents bilans de Manuel Bendala, Juan Blánquez et Fernando Prados rendent inutile une présentation détaillée du dossier archéologique<sup>81</sup>. Je m'arrêterai ici sur un seul aspect, celui des tours à trois compartiments.

### *Les tours tripartites*

Ce sont les fouilles récentes du Tossal de Manises (Alicante)<sup>82</sup> qui ont mis en lumière ce type particulier de tour punique, dans un contexte historique qui est celui de la mainmise des Barcides sur les principaux sites du littoral sud-est de la péninsule, autour de Carthagène. Quatre tours rectangulaires de la fin du III<sup>e</sup> siècle ont été mises au jour sur ce site, dont les deux plus grandes (n<sup>o</sup> VI et VIII) possédaient trois compartiments internes<sup>83</sup> (fig. 15). Comme l'a bien vu Manuel

<sup>78</sup> Je remercie J. A. Morena de m'avoir autorisé à présenter cette photographie encore inédite.

<sup>79</sup> Voir plus haut.

<sup>80</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 201.

<sup>81</sup> BENDALA et BLÁNQUEZ 2004, « Arquitectura militar » ; PRADOS 2003, *Introducción*.

<sup>82</sup> OLCINA et PÉREZ 2003, « Lucentum », p. 92-94.

<sup>83</sup> *Ibid.*, fig. 2.

Olcina, compte tenu de leurs dimensions et de leur disposition par rapport à la courtine, la fonction principale de ces tours était de servir de plates-formes de tir pour des engins à torsion, et non de flanquer la muraille.

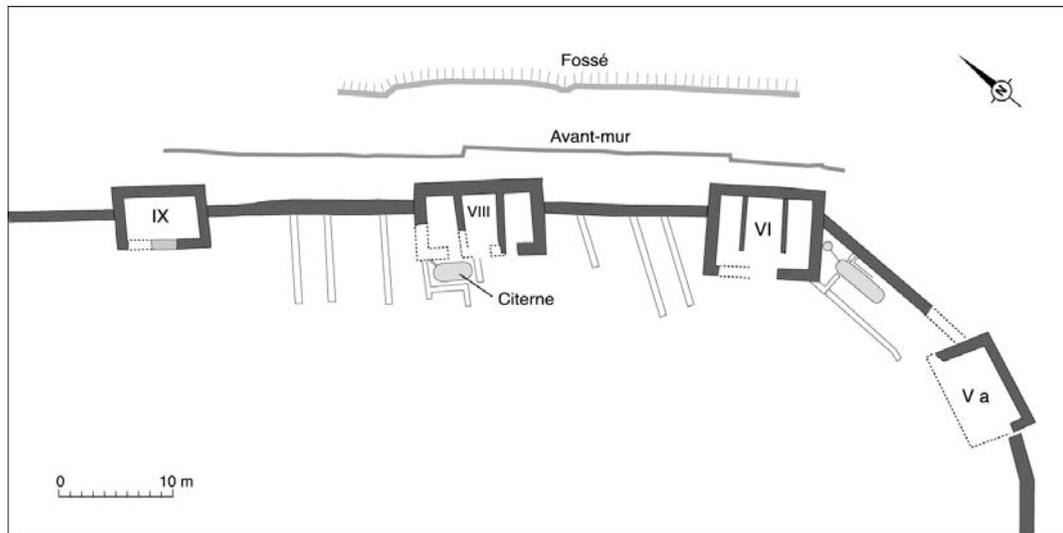


Fig. 15. Plan de la fortification du Tossal de Manises (Alicante) à la fin du III<sup>e</sup> siècle, d'après Olcina et Pérez.

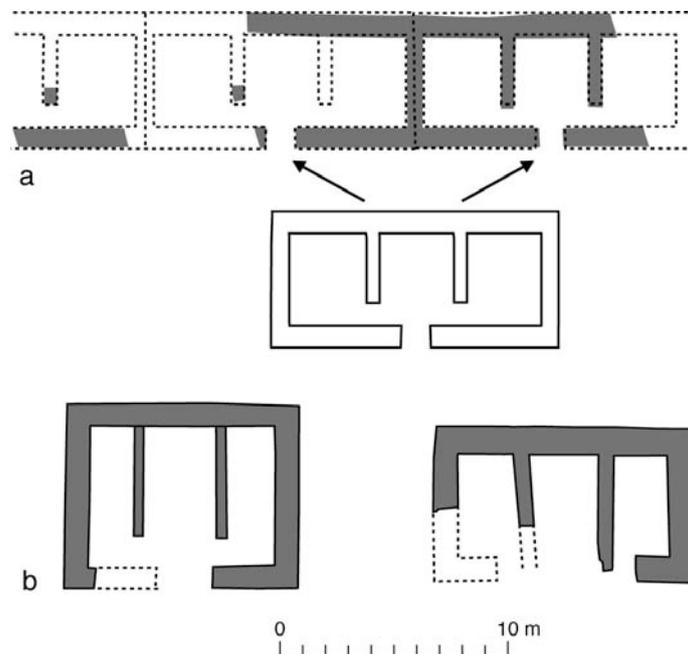


Fig. 16. Structure tripartite des fortifications barcides du sud-est de l'Espagne. **a** : La Milagrosa (Carthagène) ; **b** : Tossal de Manises (Alicante), tours VI et VIII.

Il est intéressant de comparer la structure tripartite des tours du Tossal de Manises au tronçon de muraille à casemates, datant de la même époque et donc attribuable lui aussi aux Barcides, qui a été fouillé à Carthagène sur le site de La Milagrosa<sup>84</sup> (fig. 7). Le schéma constructif est le même : un module rectangulaire divisé en trois compartiments à peu près égaux par deux cloisons parallèles et symétriques (fig. 16). Dans les deux cas, la porte est située dans l'axe du compartiment central, et l'on accédait aux pièces latérales par un espace ménagé entre l'extrémité des cloisons internes et le mur intérieur. Ce schéma tripartite apparaît donc, sans l'ombre d'un doute, comme un trait caractéristique de la fortification punique d'époque barcide. Sans doute peut-on le mettre en rapport avec une forme phénicienne traditionnelle, connue dès le premier âge du Fer mais qui se maintient dans le domaine carthaginois jusqu'à l'époque hellénistique : le bâtiment de stockage (magasin, grenier...) à plan tripartite, dont on connaît de nombreux exemples au Proche Orient, en Afrique et dans le sud de l'Espagne<sup>85</sup>.

Cette forme n'est d'ailleurs pas exclusive de l'aire proprement barcide. On la trouve en effet reproduite loin dans l'intérieur des terres, sur un site incontestablement indigène : l'*oppidum* orétan du Cerro de las Cabezas, à Valdepeñas (Ciudad Real), qui fut occupé du V<sup>e</sup> siècle à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. Une tour d'enceinte rectangulaire de grande taille, remarquablement bien conservée, située à l'angle d'une porte de l'*oppidum*, possédait plusieurs cloisons internes, à l'intérieur desquelles des supports en briques crues permettaient d'isoler du sol des planchers en bois (fig. 17). Ces compartiments étroits servaient donc très certainement de greniers<sup>87</sup>. Dans une phase postérieure (au III<sup>e</sup> siècle ?), un remaniement de la zone d'entrée aboutit à la substitution de cette tour-grenier par une autre, à trois compartiments, dont les dimensions et le plan rappellent de très près la tour VI de Tossal de Manises<sup>88</sup>. Un certain nombre d'inconnues subsistent néanmoins. Dans l'attente d'une publication détaillée, il est encore difficile d'apprécier les relations chronologiques et fonctionnelles entre les diverses structures de cette partie de l'enceinte du Cerro de las Cabezas ; mais l'analogie formelle est frappante. Et ce n'est sans doute pas une coïncidence si les vestiges d'un autel fruste muni de trois pierres bétyloïdes, faisant inévitablement penser à un lieu de culte de type orientalisant, ont été retrouvés dans le même quartier de l'*oppidum*<sup>89</sup>.

Pourquoi de tels éléments en ce lieu éloigné de la côte méditerranéenne, au cœur de la *Meseta Sur* (fig. 1) ? La réponse est, me semble-t-il, géographique. Valdepeñas se situe dans la Manche, sur une importante voie de pénétration vers

<sup>84</sup> MARTÍN CAMINO et MARÍN BAÑO 1993, « Informe », plan p. 127 ; MARÍN BAÑO 1998, « La cerámica ibérica », fig. 4.

<sup>85</sup> PRADOS 2003, *Introducción*, p. 26-30 et pl. III et VI.

<sup>86</sup> J. VÉLEZ RIVAS et J. J. PÉREZ AVILÉS, « Oretanos en la Meseta Sur. El yacimiento ibérico del Cerro de las Cabezas », *Revista de Arqueología*, 213, 1999, p. 46-55.

<sup>87</sup> J. VÉLEZ RIVAS *et al.*, « Conjunto arqueológico Cerro de las Cabezas. Puesta en valor de la ciudad ibérica », *Revista de Arqueología*, 279, 2004, p. 43.

<sup>88</sup> D'après le plan du secteur publié par M. FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ et R. GARCÍA HUERTA, « El urbanismo del poblado ibérico de Alarcos (Ciudad Real) », dans *Los Iberos*, p. 52, fig. 6.

<sup>89</sup> T. MONEO, J. PÉREZ et J. VÉLEZ, « Un santuario de entrada en el Cerro de las Cabezas (Valdepeñas, Ciudad Real) », *Complutum*, 12, 2001, p. 123-136.

le centre de la péninsule, tant à partir de la vallée du Guadalquivir qu'à partir de Carthagène. Pour qui venait du sud, comme Hannibal lorsqu'il entreprend en 220 l'expédition qui le mène chez les Vaccéens jusqu'à Salamanque, le Cerro de las Cabezas était, après Castulo et le franchissement de la Sierra Morena, la clé du plateau central. Il n'est donc pas surprenant que cette cité ait entretenu des relations assidues avec quiconque contrôlait la haute Andalousie.

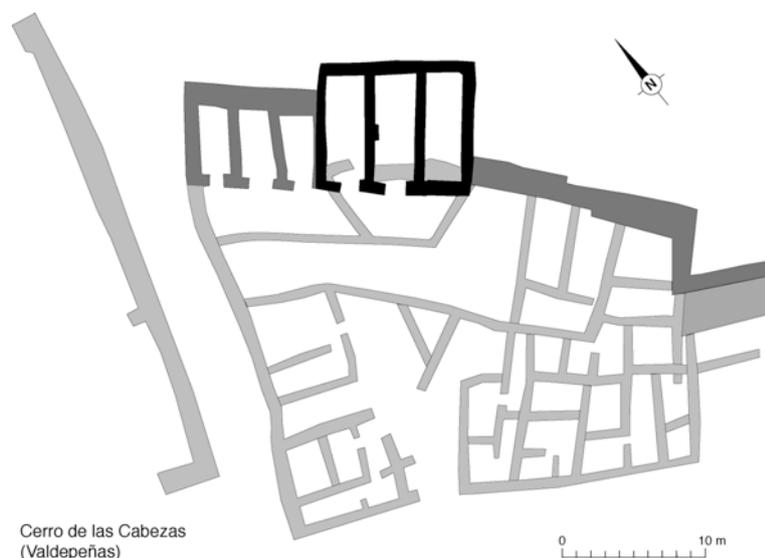


Fig. 17. Constructions de la zone d'entrée du Cerro de las Cabezas (Valdepeñas), d'après Vélez et Pérez.

Mais les parallèles ne s'arrêtent pas là. En haute Andalousie, au Cerro del Trigo (Puebla de Don Fadrique, Grenade), une autre tour tripartite a été récemment publiée (fig. 18). Le site n'a encore fait l'objet que de prospections ; le matériel recueilli en surface se situe entre les années 120 av. J.-C. et 30 apr. J.-C.<sup>90</sup>. Le plan rectangulaire régulier de l'enceinte, ses murs tirés au cordeau et la disposition très particulière des bâtiments intérieurs ont fait penser qu'il pourrait s'agir d'un *castellum* militaire romain<sup>91</sup> ; il est sûr en tout cas que cette enceinte ne ressemble guère aux petits *oppida* indigènes de la fin de l'époque ibérique.

La tour du Cerro del Trigo est très proche par ses dimensions des casemates de Carthagène, au point de leur être quasiment superposables : la largeur des compartiments intérieurs est exactement la même, seule leur longueur diffère, mais c'est le même module de base (4 x 3,7 m) qui semble avoir été mis en œuvre dans les deux cas (fig. 19). D'où une véritable aporie : comment expliquer cette quasi identité, qui devrait légitimement suggérer une parenté, alors que l'un des ouvrages est punique, l'autre romain, et qu'un siècle sépare leurs dates de

<sup>90</sup> A. M. ADROHER *et al.*, « Campaña de prospección arqueológica superficial en los llanos de Bugéjar (Puebla de Don Fadrique, Granada) », dans *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1997*, III, Séville, 2001, p. 94 sq.

<sup>91</sup> F. DIOSONO, « El *castellum* romano del Cerro del Trigo (Puebla de Don Fadrique, Granada) y el control del territorio en época republicana », *AEspA*, 78, 2005, p. 119-128.

construction respectives ? Il faudra attendre des fouilles au Cerro del Trigo pour s'assurer que la chronologie de l'enceinte correspond à celle du matériel de surface. Ce n'est pas toujours le cas : on connaît assez d'exemples de constructions qui, à la fouille, se sont avérées beaucoup plus anciennes que ne le suggérait une prospection de surface, même systématique. Cela dit, des murailles à casemates d'un type assez proche ne sont pas inconnues à l'époque républicaine, comme le montre la récente fouille de *Sisapo* (La Bienvenida, Ciudad Real)<sup>92</sup>. J'ai réuni dans un tableau les pièces du dossier (fig. 20), qui pour l'heure ne permettent pas de conclure. L'origine de ce type de tour est certainement punique, mais il reste à voir par quels cheminements, et dans quel contexte, il a pu se perpétuer jusqu'à un moment avancé de l'époque républicaine.

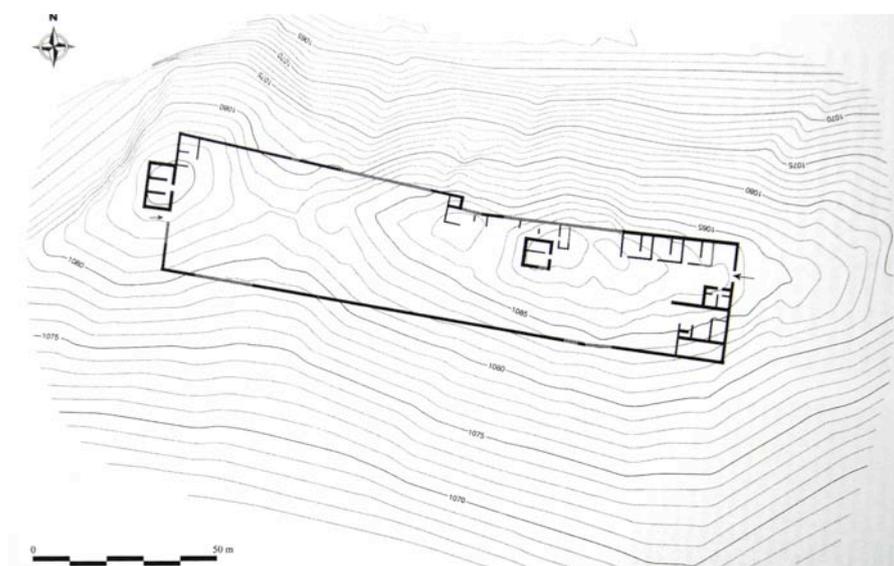


Fig. 18. Plan du Cerro del Trigo (Grenade), d'après Diosono.

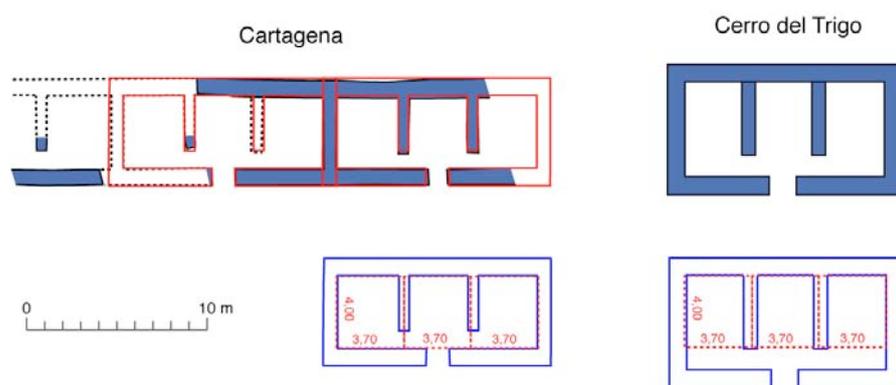


Fig. 19. Comparaison du module des structures tripartites de Carthagène et du Cerro del Trigo.

<sup>92</sup> ZARZALEJOS et ESTEBAN 2007, « La secuencia defensiva ».

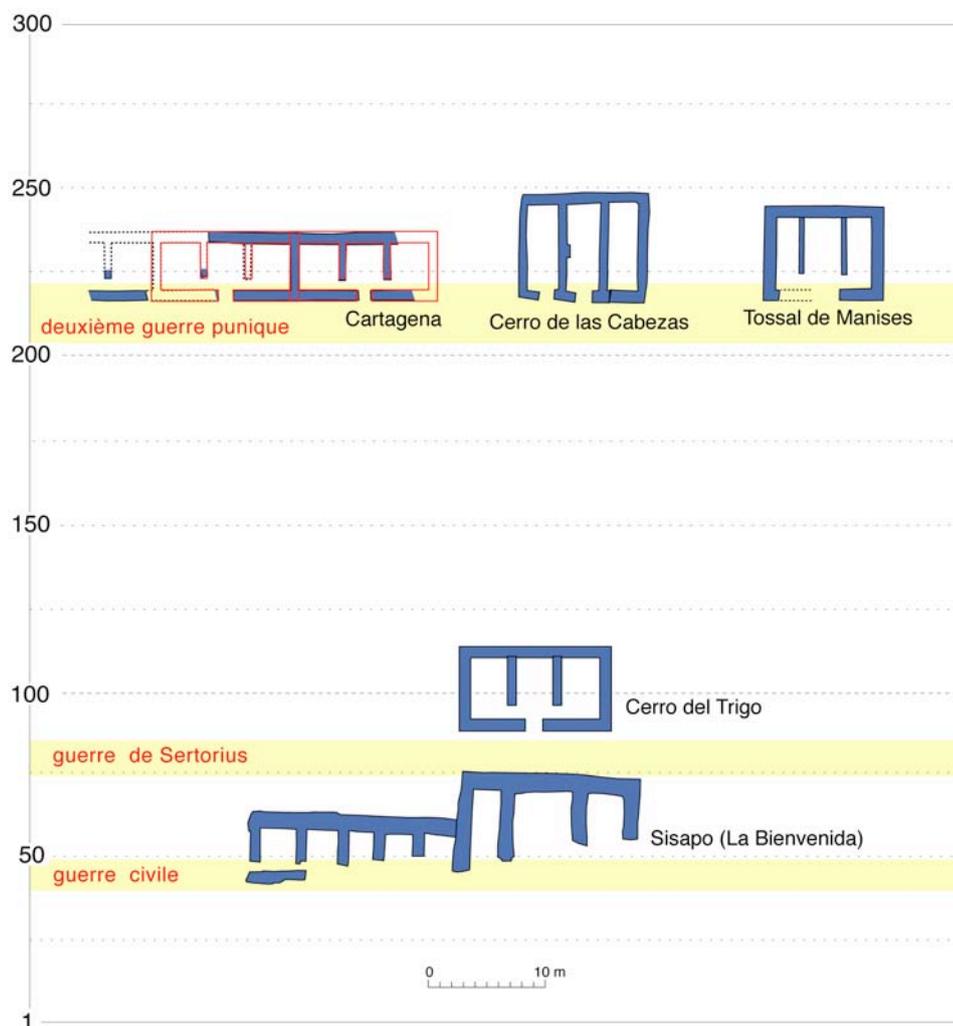


Fig. 20. Tableau comparatif et chronologique des tours tripartites hispaniques.

En conclusion, force est de reconnaître qu'un nouvel examen de l'empreinte hellénistique dans l'architecture défensive ibérique, dix ans après un premier bilan<sup>93</sup>, apporte moins de précisions et d'ajustements que de nouvelles interrogations. Les voies d'influence qui paraissaient les plus directes s'avèrent sinueuses et pleines des chausse-trapes, compliquées par des croisements et des bifurcations inattendues. C'est le cas, par exemple, de l'axe fluvial de quelques dizaines de kilomètres qui semblait mettre directement en rapport *Emporion* et les murailles à casemates du haut Ter : nous avons vu que c'est probablement une fausse piste, ou, pour le moins, que l'on ne peut parler en l'occurrence ni d'imitation, ni d'emprunt direct. On s'est également rendu compte que, dans le vaste répertoire de la fortification hellénistique, ce sont les modèles puniques, et plus précisément ceux dont on sait aujourd'hui qu'ils ont été mis en œuvre dans le

<sup>93</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 194-222 (du point de vue plus général des apports méditerranéens).

sud-est et le sud de l'Espagne, qui ont connu la plus large diffusion dans le monde indigène, même si – il est important de le répéter – cette diffusion passe par de profonds remaniements formels et, dans la plupart des cas, par une recreation radicale.

## Chapitre 2

### À PROPOS DU CASTELLET DE BANYOLES ET DE PHILON DE BYZANCE : UNE NÉCESSAIRE PALINODIE

Depuis leur découverte au milieu du siècle dernier, les tours pentagonales jumelles du Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragona) ont, à juste titre, retenu l'attention des archéologues<sup>1</sup> et occupé une place déterminante dans les débats sur la fonction défensive réelle des fortifications ibériques<sup>2</sup>. Récemment encore, je résumais ma position dans les termes suivants :

« La fortification du Castellet de Banyoles est sans doute l'une des plus singulières de toute l'Ibérie (...). Le seul accès possible, à l'est, est une étroite langue de terre qui aboutit à une porte charretière flanquée par deux tours pentagonales à bec. Cette porte présente un certain nombre de caractères aberrants, si on la compare à ses modèles grecs supposés. En premier lieu, du point de vue formel, le choix du triangle équilatéral confère au bec des deux tours un angle aigu (60°), alors que les tours pentagonales hellénistiques présentent habituellement un angle saillant droit. Ces particularités font de la porte de Tivissa une création ibérique et non une imitation, ou pour mieux dire une interprétation libre d'une forme hellénistique.

« D'autre part, du point de vue fonctionnel, la disposition des tours contrevient aux plus élémentaires préceptes du flanquement et donc réduit de façon notable l'efficacité défensive du dispositif. L'angle aigu des becs

---

<sup>1</sup> SERRA-RÀFOLS 1941, « El poblado ibérico » ; VILASECA *et al.* 1949, *Excavaciones del Plan Nacional* ; PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal » ; PALLARÉS 1987, « Dos elements de filiació grega » ; GRACIA *et al.* 1991, « Estructuración del poblamiento », p. 73-77 ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 416-418 ; MORET 1998, « Rostros de piedra », p. 89 ; MORET 2002, « Les fortifications ibériques complexes », p. 205-206 ; NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 124. Les fouilles récentes de l'université de Barcelone sur le site du Castellet de Banyoles n'ont pas touché le secteur d'entrée (en dernier lieu : ASENSIO *et al.* 2005, « Darreres intervencions »).

<sup>2</sup> GRACIA *et al.* 1991, « Estructuración del poblamiento », p. 74-77 ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 217 sq ; GRACIA 1997, « Poliorcética griega », p. 173-177 ; GRACIA 2000, « Análisis táctico », p. 150 sq ; MORET 2001, « Del buen uso », p. 142.

triangulaires ne permettait pas de poster un guetteur ou un tireur au sommet des tours face à l'accès, encore moins de placer la fenêtre de tir d'une catapulte dans l'axe de l'accès. Comme, au surplus, les axes des tours sont convergents en avant de la porte, et non pas parallèles, un vaste angle mort s'étendait devant l'entrée, dans lequel un attaquant échappait aux vues et aux tirs des défenseurs postés dans les tours (...).

« En bref, nous sommes en présence de tours pentagonales qui font penser à des ouvrages hellénistiques (d'un type au demeurant fort rare), mais qui ne reproduisent pas leur plan exact et qui les mettent en œuvre au mépris des préceptes de la poliorcétique et de l'architecture militaire grecques. On est donc, me semble-t-il, fondé à les interpréter comme des constructions d'apparat dans lesquelles l'effet ostentatoire l'emporte largement sur la fonction défensive. »<sup>3</sup>

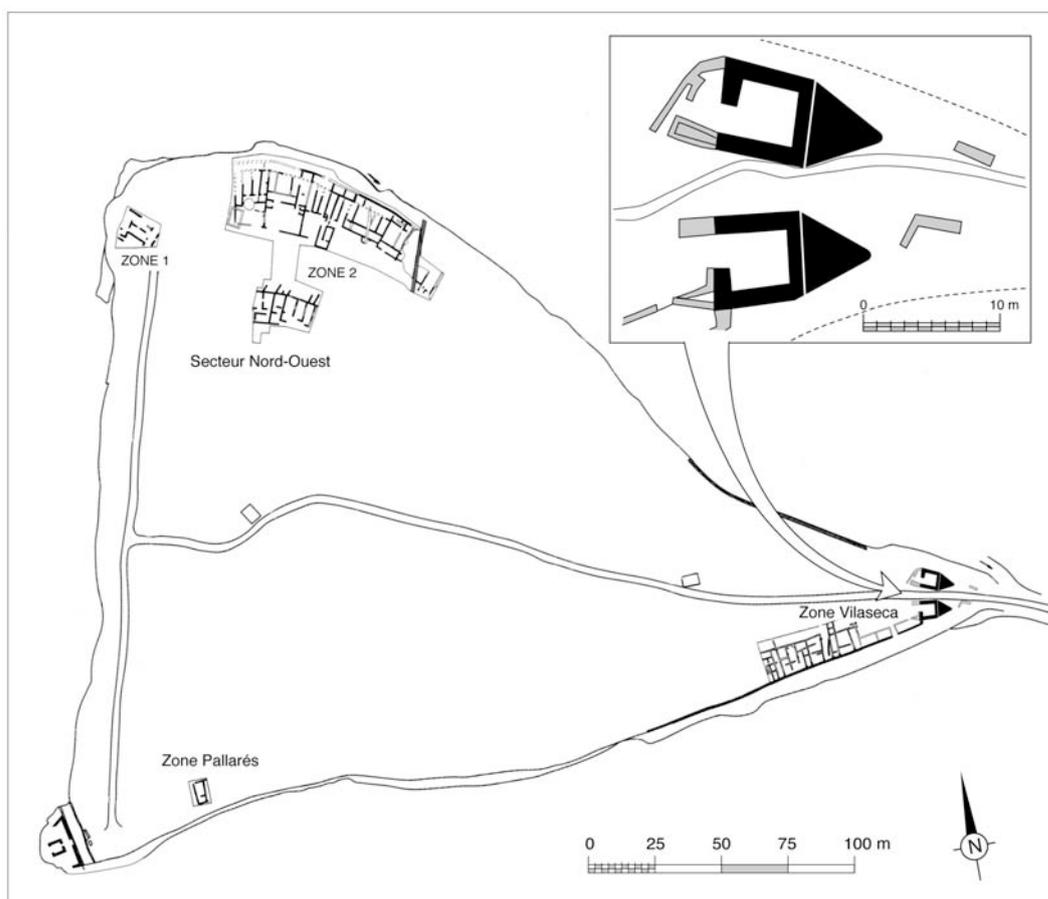


Fig. 1. Castellat de Banyoles (Tivissa, Tarragona). Plan du site d'après ASENSIO *et al.* 2005, modifié en ce qui concerne la zone d'entrée Est.

<sup>3</sup> MORET 2006, « Architecture indigène », p. 210 sq.



Fig. 2. En haut : les deux tours vues de l'est ; en bas : bec de la tour Nord, vu du sud-est.

Une relecture attentive du livre V de la *Syntaxe mécanique* de Philon de Byzance<sup>4</sup> m'amène aujourd'hui à revoir radicalement cette interprétation. Disons-le en toute franchise : je pensais connaître ce traité de poliorcétique et d'architecture militaire, mais je l'avais lu trop rapidement, et mal. Il faut croire que son style pesant et souvent confus avait découragé ou fourvoyé, avec moi, tous les archéologues et les historiens des fortifications qui ont cherché à expliquer l'étrange conformation des défenses du Castellet de Banyoles, car aucun d'entre nous ne s'était arrêté sur quelques lignes du paragraphe A 61 qui apportent pourtant un éclairage décisif sur le cas de Tivissa.

Pour bien comprendre le sens de ce texte, je crois nécessaire, au préalable, de faire le point sur les trois autres passages du traité où Philon mentionne des tours pentagonales. Il les cite dès le début du livre V, dans une phrase très générale où il souligne les avantages de tours polygonales – hexagonales ou pentagonales – et des tours quadrangulaires à un seul angle en saillie (A 3). L'usage précis qu'il recommande pour ces diverses formes est précisé dans les paragraphes suivants. Quand il aborde le cas des tours d'artillerie jouxtant une porte, il ne se réfère qu'à des tours hexagonales (A 6) ou à des tétragones présentant un de leurs angles en saillie (A 7), pas à des tours pentagonales.

La disposition et le rôle des tours pentagonales (*pentagōnoi purgoi*) sont spécifiés plus loin, dans un passage malheureusement fort obscur (A 44 à 52). Il est d'abord dit, en A 44, qu'il faut placer des tours pentagonales entre les autres tours, au milieu des courtines<sup>5</sup>, sans que soit précisée la forme des courtines<sup>6</sup> ni celle des tours normales qui terminent ces dernières. La suite de la phrase n'est guère éclairante : on y lit qu'à partir de ces tours pentagonales « on jette des volées de poutres », ce qui, tel quel, est incompréhensible<sup>7</sup>.

Philon passe ensuite (A 45) à un autre type de fortification, celui dont les courtines sont μικρὸν ἐκκλίνοντα, c'est à dire « un peu divergentes » selon Diels et Schramm, ou « légèrement cintrées » selon Garlan<sup>8</sup>. Comme dans le cas précédent, Philon recommande de construire, « au milieu des courtines », des

<sup>4</sup> Dans l'excellente édition de GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 279-404, à laquelle je me conforme pour la numérotation des paragraphes.

<sup>5</sup> Mot à mot : « dans les intervalles à mi-distance des tours », κατὰ τὰ διαλείμματα τῶν μεσοπυργίων.

<sup>6</sup> On a supposé à tort que ces courtines formaient des demi-cercles (GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 357, fig. 53, d'après la restitution de H. Diels et E. Schramm). Il n'est en fait question de demi-cercles que dans un paragraphe précédent (A 39-43) ; entre-temps, Philon a évoqué un tracé en dents de scie (début de A 44) ; quand enfin il parle de tours pentagonales, c'est sans spécifier à quel type de courtine elles sont associées.

<sup>7</sup> Par comparaison avec un paragraphe précédent (A 41), on peut supposer qu'il s'agit de la charpente d'une plate-forme surélevée. Une lacune est envisageable, ce qui pourrait expliquer aussi pourquoi on ne trouve pas dans cette phrase d'indications sur la forme de la courtine.

<sup>8</sup> Faute d'une description plus détaillée, il est impossible de préciser le sens exact de cette expression. Le verbe ἐκκλίνειν comporte l'idée d'une inclinaison (vers l'extérieur ?), d'une déviation, mais pas celle d'une courbure, ce qui me fait préférer la traduction de Diels et Schramm à celle de Garlan.

ouvrages qu'il appelle πύργοι ἢ βάρεις, « tours ou bastions » (A 48)<sup>9</sup>. La différence entre ce système de fortification et le précédent ne réside donc pas dans la disposition des flanquements, qui est identique, mais dans la forme des courtines. Le rôle des ouvrages pentagonaux est ici plus clairement expliqué : ils permettent de « frapper de flanc » les machines de siège de l'assaillant (A 50) et de « frapper sur leur côté découvert ceux qui progressent vers la muraille » (A 52).

Mais pourquoi ajouter ces ouvrages d'un nouveau genre aux tours déjà existantes (qui ne sont malheureusement pas décrites), dans la mesure où, peut-on croire, celles-ci exerçaient déjà la même fonction ? S'il ne s'était agi que de réduire de moitié la longueur des courtines, en doublant le nombre de tours, Philon se serait exprimé plus simplement. On doit plutôt comprendre que ces ouvrages complètent le dispositif de flanquement, sans se substituer aux tours déjà existantes. L'expression périphrastique πύργοι ἢ βάρεις, utilisée pour les désigner, montre d'ailleurs qu'ils étaient probablement plus grands que les tours normales. On est donc en droit de penser que le but poursuivi était de couvrir des zones insuffisamment battues par celles-ci.

Plus précisément – et bien que Philon ne le dise pas expressément –, ne s'agissait-il pas de couvrir la face antérieure des tours quadrangulaires, qui ne pouvait être flanquée convenablement ni depuis la courtine, ni depuis d'autres tours du même type ? L'angle mort qui s'étendait devant chaque tour était l'un des principaux points faibles de la fortification hellénistique, face au développement de moyens de destruction de plus en plus efficace (artillerie, béliers protégés par des mantelets, techniques de sape). Philon ne demande pas de remplacer toutes les tours par des tours pentagonales ou plus généralement par des tours à bec saillant, dont la forme permettait pourtant de supprimer cet angle mort. Il imagine un système mixte : on conserve les tours traditionnelles, mais on les fait alterner avec des ouvrages à bec triangulaire, plus grands et plus saillants. Il est possible que ce compromis soit dû au fait que les conceptions hellénistiques en matière d'artillerie défensive nécessitaient des plateformes de tir surélevées que seules pouvaient offrir des tours quadrangulaires : il était donc hors de question de les supprimer complètement.

Ce système mixte, qu'il ait été conçu ou non comme une solution au problème que posait le flanquement réciproque des tours d'enceinte<sup>10</sup>, est resté lettre morte : on n'en trouve pas d'applications exactes et complètes dans les enceintes connues du monde hellénistique, ni d'ailleurs dans celles de l'Empire romain. La tour pentagonale, en dépit de Philon, est restée une fantaisie d'architecte qui apparaît toujours isolément sur de rares enceintes. L'exemple qui se rapproche le plus de sa description est la grande tour d'artillerie pentagonale de Samos, placée au milieu d'une courtine entre deux tours quadrangulaires plus petites (et sans doute plus anciennes)<sup>11</sup>. Le pédoncule en forme de chemin couvert

<sup>9</sup> Certains éditeurs ont voulu supprimer βάρεις, sans raison comme l'a bien vu Y. GARLAN (1974, *Poliorcétique grecque*, p. 359), qui rappelle que ce terme avait cours à l'époque de Philon au sens de « grande tour, citadelle, bastion ».

<sup>10</sup> Notons au passage qu'il n'est pas sans rappeler la fortification bastionnée moderne, où les demi-lunes jouent un rôle analogue à celui des tours pentagonales de Philon.

<sup>11</sup> KIENAST 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, p. 83 sqq.

de 7,15 m de long par lequel cette tour se rattachait à la muraille la plaçait en position très avancée et permettait un flanquement optimal des ouvrages voisins (fig. 3, 1). Mais c'est l'exception qui confirme la règle : à Samos même, il n'existe qu'une seule tour pentagonale, sur une enceinte qui ne compte pas moins de 35 ouvrages de flanquement. On peut aussi citer le cas de Doura Europos, où un bastion pentagonal à angle très obtus est placé au milieu d'une courtine rectiligne, entre deux tours carrées qui munissent des angles saillants de l'enceinte, mais la datation de ce dispositif n'est pas assurée<sup>12</sup>.

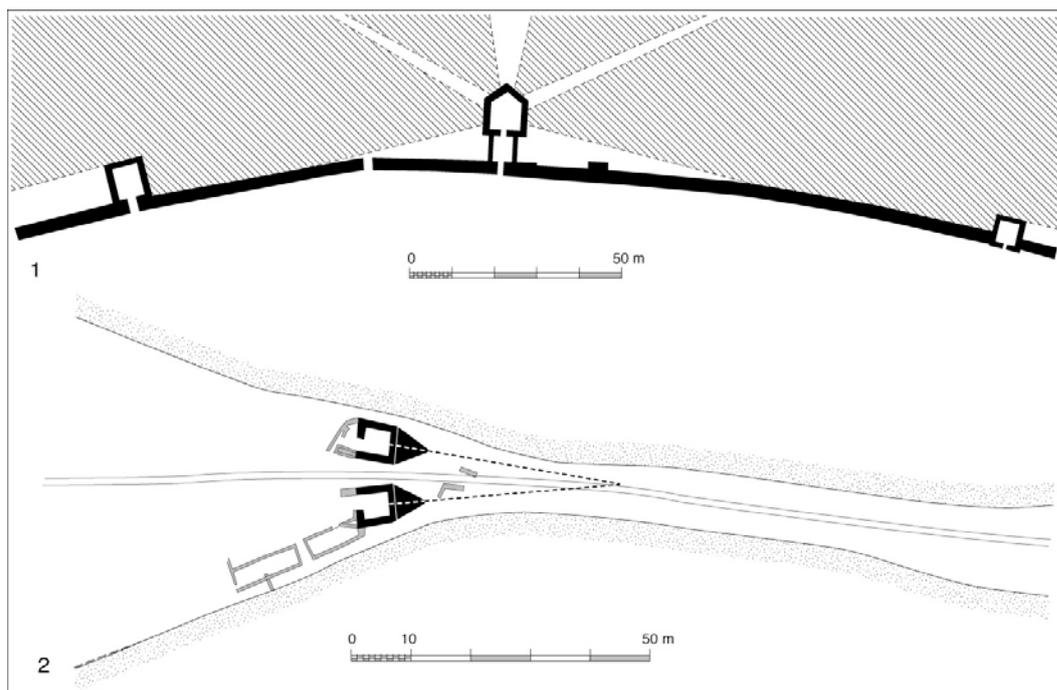


Fig. 3. Rôle tactique des tours pentagonales. 1 : Position flankante de la tour 9 de Samos, d'après KIENAST 1978, adapté. 2 : Zone battue par les tours de Castellet de Banyoles.

Jusque-là, rien qui puisse s'appliquer au cas de Tivissa, dont les tours pentagonales forment couple et encadrent une porte (fig. 3, 2) ; compte tenu de la disposition des défenses, elles ne pouvaient en aucun cas concourir au flanquement des courtines, et d'ailleurs il semble bien que la muraille n'était munie d'aucune tour en dehors de la zone d'accès. Les tours de Tivissa ne rentrent donc pas dans le schéma défensif décrit par Philon. J'avais jusqu'à présent commis l'erreur de m'en tenir là, me reposant sur le fait que le mot *pentagônos* n'est plus utilisé dans la suite du traité. Mais on trouve un peu plus loin, en A 61, dans un paragraphe consacré à l'amélioration des fortifications anciennes<sup>13</sup>, la recommandation suivante : « Devant les tours tétragones, il faut en construire d'autres qui soient triangulaires, attenantes aux premières, *massives et en forme de*

<sup>12</sup> GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 247, fig. 16 ; MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 91-94 ; pour la datation, voir *infra*, note 33.

<sup>13</sup> Et non, comme comprend Garlan, à des fortifications que l'on construirait « à l'ancienne » (A 59).

*triangle équilatéral* (προοικοδομῆν δεῖ τριγώνους ἄλλους συνεχεῖς καὶ στερεοὺς ἀπὸ ἰσοπλεύρου τριγώνου), pour qu'en atteignant l'angle en saillie, qui est massif et résistant, les lithoboles fassent ricochet et ne renversent pas les tours. »<sup>14</sup>

Ce passage n'a guère retenu l'attention des historiens de l'architecture militaire<sup>15</sup>, sans doute parce qu'on ne trouvait rien, dans les réalisations de l'architecture hellénistique, qui pût y correspondre. Mais que veut dire exactement Philon, lorsqu'il parle de tours triangulaires adossées à des tours quadrangulaires ? Il ne faut pas se laisser abuser par son expression maladroite : s'il est vrai qu'il distingue deux constructions, l'une carrée, l'autre triangulaire, il fait aussi état de leur liaison, au moyen d'un adjectif qu'on peut traduire par « contiguës » ou « unies » (συνεχεῖς). Ce que tente ainsi de représenter Philon, c'est un ouvrage constitué de deux parties structurellement distinctes<sup>16</sup>, quoique liées : une tour carrée creuse prolongée à l'avant par un bec triangulaire plein. Plutôt que de deux tours accolées, il faudrait donc plutôt parler de tour bipartite. Quoi qu'il en soit, le résultat est pentagonal, et c'est très exactement ce que nous voyons au Castellet de Banyoles : des tours dont une partie, à l'arrière, est carrée et creuse, tandis que l'autre, à l'avant, est massive et adopte la forme d'un triangle équilatéral.

Un tel ouvrage était très différent, par sa conception architecturale comme par sa fonction, des tours pentagonales décrites précédemment aux paragraphes A 44-48. Alors que ces dernières remplissent une fonction active dans le système de défense, en tant que bastions flanquants, l'élément saillant de la tour bipartite joue un rôle purement passif : il s'agit, comme l'explique on ne peut plus clairement Philon, de présenter un plan oblique aux projectiles de l'assiégeant, qui ricocheront ou dévieront au lieu de frapper de plein fouet un obstacle perpendiculaire, comme c'eût été le cas contre le front d'une tour quadrangulaire.

D'autre part, la fonction flanquante des tours pentagonales de A 44 et A 48 implique qu'elles étaient creuses et que des fenêtres de tir ou des meurtrières s'ouvraient dans les côtés du bec, comme le confirment les exemples des tours de Samos et d'Ænoanda de Lycie, qui sont conservées sur deux niveaux et possèdent encore la trace de ces ouvertures (fig. 5, 3 et 5, 4). La mise en batterie de machines de jet dans la chambre intérieure d'une tour pentagonale nécessitait un espace assez large pour pouvoir tirer simultanément par les ouvertures pratiquées dans les deux côtés du bec : cet espace, on pouvait le trouver sans trop de difficulté dans des tours dont l'angle saillant est droit ou légèrement obtus<sup>17</sup>, mais pas dans des tours construites sur un triangle équilatéral, car dans ce cas l'angle aigu de la partie saillante ne laisse à l'intérieur du bec qu'un espace très étroit. De fait, toutes les tours pentagonales creuses connues dans le monde grec sont à angle droit ou obtus. Par conséquent, quand Philon précise en A 61 que le saillant

<sup>14</sup> Trad. GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 298.

<sup>15</sup> Y. GARLAN, par exemple, limite son commentaire au rappel d'une pratique beaucoup plus tardive : l'ajout, à l'époque byzantine, de becs triangulaires massifs devant des tours romaines ou hellénistiques réutilisées (1974, *Poliorcétique grecque*, p. 359 sq).

<sup>16</sup> Outre le fait d'être structurellement indépendantes, ces deux parties peuvent n'être pas contemporaines : la phrase de Philon laisse entendre qu'on peut ajouter des becs triangulaires à des tours déjà existantes, pour améliorer leur résistance à l'artillerie de siège.

<sup>17</sup> C'est aussi l'interprétation de GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 332.

massif des tours bipartites a la forme d'un triangle équilatéral, c'est pour signaler la singularité de ce plan et pour l'opposer implicitement à celui des tours pentagonales évoquées auparavant.

Paradoxalement, c'est donc en Hispanie, à Tivissa, que se trouve la seule illustration connue du dispositif préconisé par Philon dans le paragraphe V, A 61 de la *Syntaxe mécanique*. Quelles conséquences doit-on tirer de ce rapprochement ? S'agit-il d'une coïncidence, ou sommes-nous en présence d'une application fidèle des préceptes de l'architecture militaire hellénistique ? Et dans la seconde alternative, comment expliquer cette mise en œuvre en terre ibérique ?

Face à ce texte, je ne peux raisonnablement pas camper sur ma position ancienne en supposant une rencontre fortuite entre les théories d'un ingénieur militaire grec et les créations originales d'un architecte ibère. Les points communs sont trop nombreux, les dates sont trop proches<sup>18</sup>, et l'emploi identique d'une forme géométrique aussi peu courante en architecture que le triangle équilatéral ne peut pas être le fruit du hasard. C'est donc sans regret que je me livre à une nécessaire palinodie : les tours de Tivissa ne sont pas, comme je l'ai répété à maintes reprises depuis 1992, « une interprétation originale d'une forme hellénistique » ; elles n'ont pas été construites « au mépris des préceptes de la poliorcétique et de l'architecture militaire grecques » ; ce ne sont pas « des constructions d'apparat dans lesquelles l'effet ostentatoire l'emporte largement sur la fonction défensive ».

Contrition faite, dois-je me ranger à l'opinion de ceux qui pensent que ces tours sont des réalisations proprement hellénistiques impliquant l'intervention d'un architecte étranger, « d'origine méditerranéenne », peut-être un Grec d'Emporion<sup>19</sup> ? Pas tout à fait. Ce n'est à mon avis ni un Grec, ni un Carthaginois qui est l'auteur de ces ouvrages de défense singuliers, et peut-être pas non plus un Ibère. Mais pour que l'on comprenne où je veux en venir, il est nécessaire de rouvrir le dossier archéologique des tours du Castellet de Banyoles, en centrant l'examen sur quatre questions cruciales : la restitution de leur élévation, leur tracé régulateur, leur lien avec les autres constructions du quartier Est, et leur datation.

---

<sup>18</sup> La rédaction de la *Syntaxe mécanique* de Philon est habituellement datée de la fin du III<sup>e</sup> siècle (GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 283-285). Quant à la construction des tours de Tivissa, leur chronologie pose des problèmes que nous aborderons plus loin, mais on peut rappeler en préalable que les fouilles récentes ont confirmé une datation du III<sup>e</sup> siècle (plutôt dans son dernier tiers) pour la mise en place du plan d'urbanisme de l'*oppidum* (ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 190-195).

<sup>19</sup> GRACIA, MUNILLA et PALLARÉS 1991, « Estructuración del poblamiento », p. 74 ; GRACIA 1997, « Poliorcética griega », p. 176. Pour Francesc Gracia, les tours pentagonales du Castellet de Banyoles datent du III<sup>e</sup> siècle, avant la conquête de l'Ilercavonie par les Romains. Ce sont donc, dans son hypothèse, les Ibères de Tivissa qui passent commande à un architecte « méditerranéen » des fortifications de l'*oppidum*, parce qu'à cette époque « les conditions et les ressources technologiques nécessaires pour la construction de ce système défensif n'existent pas dans l'Ilercavonie ».

## L'élevation

À ce jour, la seule restitution qui ait été tentée est celle de Ramón Pallarés<sup>20</sup>, reprise par Francesc Gracia et illustrée avec talent par Francesc Riart<sup>21</sup>. Cette proposition graphique se passe presque de commentaire (fig. 4, 1) : on voit bien que des tours ainsi conçues sont incapables de couvrir le chemin d'accès, laissé dans un angle mort ; les fenêtres de tirs situées au premier étage sont dirigées vers les ravins latéraux, d'où aucun danger majeur ne pouvait venir. Jamais un ingénieur ou un architecte militaire, qu'il fût formé en Grèce, à Carthage, en Sicile ou en Italie, n'aurait eu l'idée d'une construction pareille.

René Rebuffat, que mon idée d'un ouvrage de prestige sans utilité militaire avait laissé sceptique – preuve de son bon sens et de son expérience –, avait suggéré en 1992, lors de la soutenance de ma thèse, que les tours du Castellet de Banyoles pouvaient avoir été utilisées en réalité comme des plates-formes d'artillerie<sup>22</sup>. Je n'avais pas retenu cette proposition, parce que je ne voyais pas comment, matériellement, ces plates-formes ou ces chambres de tir pouvaient se combiner avec des becs triangulaires qui faisaient obstacle à l'installation d'engins orientés vers l'est. De plus, je ne trouvais pas de parallèles à la seule solution possible : « Pour rendre au dispositif de Tivissa une certaine efficacité, il faudrait supposer que les tours ne possédaient un éperon triangulaire qu'au niveau inférieur, à la façon d'un soubassement saillant, et qu'à partir du premier étage le bec n'existait plus. C'est une solution théoriquement envisageable, mais qui nous éloigne encore plus des modèles de l'architecture hellénistique. »<sup>23</sup>

Or, c'est précisément cette solution que décrit le paragraphe A 61 de Philon. L'objection s'efface donc d'elle-même. Le bec triangulaire étant destiné à déjouer les manœuvres de sape, les coups de béliers et les tirs d'artillerie de l'ennemi<sup>24</sup>, il n'était pas nécessaire qu'il s'élevât sur toute la hauteur de la tour : il était surtout efficace sur une hauteur de trois ou quatre mètres. D'autre part, Philon précise que l'ouvrage triangulaire doit être massif : il ne pouvait donc pas contenir une chambre de tir, ce qui nous oblige à situer celle-ci dans l'étage supérieur de la tour carrée, en arrière du bec triangulaire (fig. 4, 2). L'espace intérieur des deux chambres est trop réduit (4,1 x 4,3 m) pour qu'on imagine une batterie de la même ampleur que celles qui étaient abritées, par exemple, dans les tours jumelles de la porte de Goritsa en Macédoine, dont la disposition est similaire<sup>25</sup>, mais il était suffisant pour loger deux ou trois oxybèles ou *scorpiones* de taille moyenne.

<sup>20</sup> GRACIA, MUNILLA et PALLARÉS 1991, « Estructuración del poblamiento », p. 76, fig. 3.

<sup>21</sup> Dans F. GRACIA, G. MUNILLA, F. RIART et O. GARCIA, *El libro de los iberos. Viaje ilustrado a la cultura ibérica*, Barcelone, 2000, p. 87.

<sup>22</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 218, n. 134.

<sup>23</sup> MORET 2006, « Architecture indigène », p. 211.

<sup>24</sup> Comme l'avaient bien vu F. Pallarés et F. Gracia ; c'est pour la partie haute que leur restitution n'est pas acceptable.

<sup>25</sup> S. C. BAKHUIZEN, « La grande batterie de Goritsa et l'artillerie défensive », dans *La fortification dans l'histoire du monde grec (Actes du colloque international, Valbonne, décembre 1982)*, Paris, 1986, p. 315-321, et MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 218, n. 134.

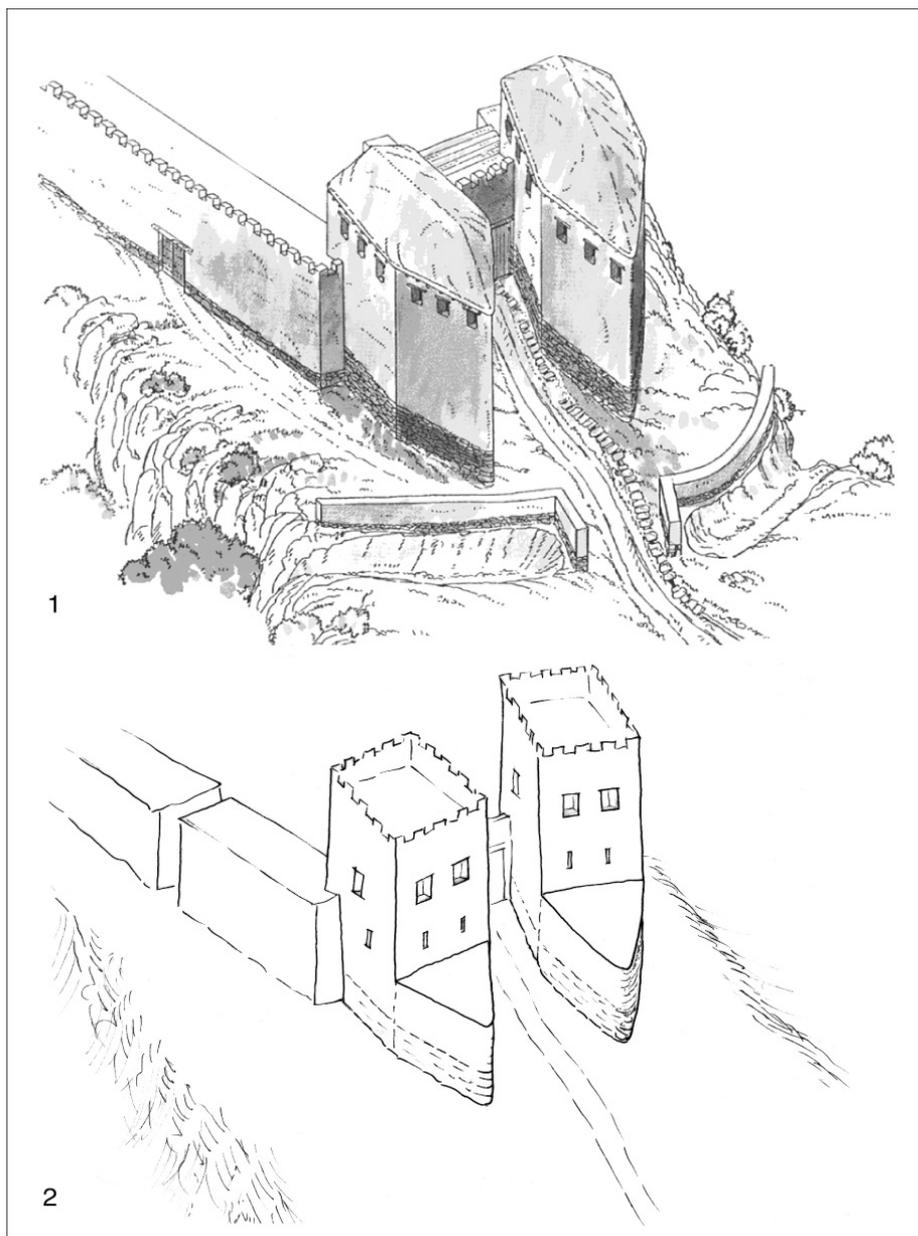


Fig. 4. Restitutions hypothétiques de l'élévation des tours. 1 : D'après F. Riart (dans GRACIA *et al.* 2000). 2 : Nouvelle proposition.

Dans ce dispositif, l'orientation des tours prend tout son sens et s'avère même particulièrement bien pensée, puisque des fenêtres ou des meurtrières ouvertes dans le mur de face des deux tours permettaient de concentrer des tirs convergents sur un point du chemin d'accès situé à 40 m en avant de la porte<sup>26</sup>, précisément là où un assiégeant pouvait songer à concentrer ses forces avant un assaut ou à installer une batterie de siège (fig. 3, 2).

<sup>26</sup> Et non à 120 m, comme l'avait calculé PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal », p. 122.

L'appareil du saillant triangulaire semble avoir été mixte : en pierre à la base, en briques crues ou en pisé au-dessus. La hauteur du soubassement de pierre varie entre 1 m et 1,90 m, mais son arase supérieure est égalisée et presque plane, comme le confirment les cotes d'altitude enregistrées sur le plan de R. Pallarés<sup>27</sup> : de 9,11 à 9,20 m pour la tour Nord, de 9,11 à 9,30 m pour la tour Sud. On peut donc penser<sup>28</sup> que ce soubassement est entièrement conservé. En conséquence, la masse de terre qui se conserve au-dessus est peut-être, en partie au moins, ce qui reste d'une élévation massive en terre crue<sup>29</sup>.

### Un dispositif sans parallèles connus

Si cette construction illustre parfaitement les recommandations théoriques de Philon, il faut bien reconnaître que, dans les faits, elle est très isolée, même si l'on étend les comparaisons à l'ensemble du monde hellénistique. Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur les tours pentagonales grecques, pas même un inventaire complet<sup>30</sup>. Je passerai rapidement sur les exemples les plus mal connus, qui ne peuvent pas apporter grand chose au débat : ni la tour 23 d'Alabanda en Carie, qui n'est en réalité que la fusion de deux moitiés de tours quadrangulaires sur un angle obtus de l'enceinte<sup>31</sup> ; ni celle de Labraunda, également en Carie<sup>32</sup>, ni celle de Doura-Europos<sup>33</sup>. Restent quatre tours dont on connaît assez bien le plan : celles d'Akraïphia, d'Hyllarima, d'Enoanda et de Samos (fig. 5, 1-4).

<sup>27</sup> PALLARÉS 1987, « Dos elements de filiació grega », pl. h. t.

<sup>28</sup> Contrairement à ce que j'avais initialement soutenu (MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 418), et conformément à l'intuition des premiers fouilleurs (SERRA-RÀFOLS 1941, « El poblado ibérico », p. 19).

<sup>29</sup> Le compte rendu de la fouille, malgré sa brièveté, indique que des assises d'adobes en place n'ont été trouvées que sur des murets annexes, à l'arrière des tours (SERRA-RÀFOLS 1941, « El poblado ibérico », p. 19) : c'est donc que la terre conservée sur celles-ci avait été mise en œuvre d'une façon différente, sous forme massive, peut-être selon la technique du pisé.

<sup>30</sup> WINTER 1971, *Greek Fortifications*, p. 195-199 et GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 333, ont résumé l'état des connaissances à leur époque. Des compléments peuvent être trouvés dans MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, et plus ponctuellement dans KIENAST 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, et BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima ».

<sup>31</sup> MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 34 et fig. 6. Le but de cet étrange dispositif était de flanquer orthogonalement la courtine adjacente, des deux côtés de l'angle. Datation très incertaine, III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ?

<sup>32</sup> Sur la forteresse de Hisar Kale (MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 40 et fig. 7). Mais les murs du bec triangulaire sont si minces qu'il s'agit probablement d'une reconstruction médiévale ou moderne.

<sup>33</sup> La tour 10 de l'enceinte de Doura-Europos est une sorte de très large bastion (17 x 6,90 m) à bec obtus, peu saillant (MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 93). Cette enceinte est aujourd'hui datée, au plus tôt, du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C (P. LERICHE, « La rue principale et l'urbanisme d'Europos-Doura », *Parthica*, 6, 2005, p. 145-159), et non vers 300 comme on le pensait habituellement (MCNICOLL, *ibid.*, p. 155).

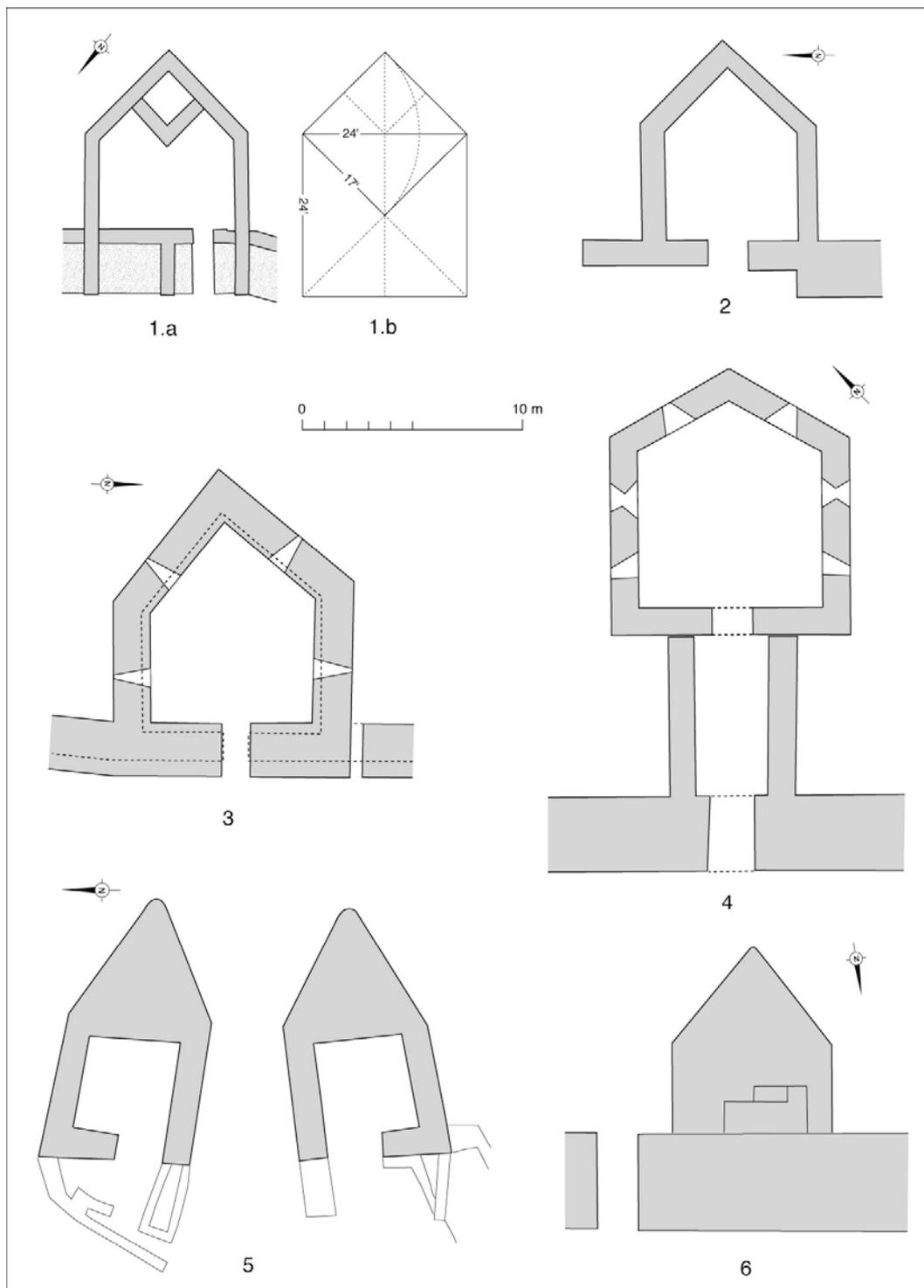


Fig. 5. Plans de plusieurs tours pentagonales hellénistiques. 1a : Tour d'Akraïphia, d'après GARLAN 1974 ; 1b : tracé régulateur possible, en pieds d'environ 31 cm (élaboration personnelle). 2 : Tour d'Hyllarima, d'après le plan schématique de BRUN 1994. 3 : Tour d'Enoanda, d'après MCNICOLL 1997 (en pointillé, plan de l'étage supérieur). 4 : Tour 9 de Samos, d'après KIENAST 1978. 5 : Tours de Castellet de Banyoles, d'après PALLARÉS 1987. 6 : Tour 19 de Paestum, d'après le plan schématique, à petite échelle, de BLUM 1988.

La tour d'Akraïphia en Béotie, qui « date très vraisemblablement de la première moitié de l'époque hellénistique »<sup>34</sup>, est la seule pour laquelle nous disposons d'un plan coté précis, ce qui permet de proposer une restitution de son tracé régulateur (fig. 5, 1a et 1b). La base de la construction est un carré auquel est accolé un triangle rectangle qui forme le bec saillant de la tour. La longueur des petits côtés de ce triangle est égale à la moitié de la diagonale du carré (soit presque exactement 17 pieds, pour un carré de 24 pieds, l'unité de mesure étant d'environ 31 cm), mesure qui a sans doute été choisie pour faciliter le report du plan sur le terrain. La tour d'Hyllarima en Carie, bâtie entièrement en pierres de taille, en grand appareil à léger bossage, ressemble beaucoup par son plan à celle d'Akraïphia (fig. 5, 2)<sup>35</sup>. Non fouillée, elle a été datée du début du III<sup>e</sup> siècle sur des arguments exclusivement historiques<sup>36</sup>. Les dimensions des tours d'Akraïphia et d'Hyllarima sont presque identiques (hormis l'épaisseur des murs qui est plus grande à Hyllarima) et leur tracé directeur est le même<sup>37</sup>.

Plus grandes et certainement plus hautes à l'origine, les tours pentagonales de Samos et d'Œnoanda offrent de superbes exemples de tours d'artillerie hellénistiques à deux étages, bâties en grand appareil (fig. 5, 3-4). Celle d'Œnoanda (Incealiler, en Lycie) flanquait un segment de courtine rectiligne<sup>38</sup>. Encore conservée sur 8,75 m de haut, elle possédait des meurtrières au premier étage, et des fenêtres au deuxième ; ses murs présentent un appareil à bossage rustique très soigné, rectangulaire à l'avant, polygonal à l'arrière. La tour 9 de Samos fait partie d'un groupe de six « grandes tours d'artillerie » réparties tout au long de l'enceinte urbaine<sup>39</sup>. Son bec forme un angle très obtus, en saillie de seulement 3,17 m alors que le corps de la tour est un rectangle de 10,97 x 8,92 m<sup>40</sup>. Il s'agit avant tout d'une tour de flanquement de la courtine (fig. 3, 1), munie de deux étages et percée de nombreuses fenêtres de tir. Elle est placée à l'extrémité d'un pédoncule de 7,15 m, en forme de couloir perpendiculaire à la courtine, qui la projette très en avant de cette dernière et augmente encore l'aire battue en flanc<sup>41</sup>.

Les tours d'Œnoanda et de Samos ont exactement la même largeur ; la différence principale réside dans la conformation du bec, qui est plus court et à angle très obtus à Samos alors que son angle est droit à Œnoanda. La datation de ces tours si semblables est difficile, en l'absence de fouilles stratigraphiques sur les deux sites. Les propositions de McNicoll et de Kienast, élaborées

<sup>34</sup> GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 333 et pl. IV. MCNICOLL la place après 334 av. J.-C. (1997, *Hellenistic fortifications*, p. 155).

<sup>35</sup> BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima » (le plan de la tour, fig. 4, est schématique).

<sup>36</sup> BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima », p. 204.

<sup>37</sup> Si on prend comme base, à Hyllarima, le parement interne de la partie la plus épaisse de la courtine.

<sup>38</sup> MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 125 sq et fig. 27.

<sup>39</sup> KIENAST 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, p. 83 sqq. Dans ce groupe, quatre autres tours sont carrées et la sixième est hexagonale.

<sup>40</sup> KIENAST 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, p. 85, fig. 45.

<sup>41</sup> Il s'agit donc d'une parfaite illustrations des recommandations de Philon en 83, 26 sqq.

indépendamment car il ne semble pas qu'aucun des deux ait connu les travaux de l'autre<sup>42</sup>, sont incompatibles. Pour Œnoanda, McNicoll retient comme *termini* les années 188 et 159, sur des motifs essentiellement historiques<sup>43</sup> ; pour Samos, Kienast rattache la totalité des tours de l'enceinte à ce qu'il a appelé la phase 2 de l'enceinte, qu'il date entre 310 et 290, sous domination antigonide<sup>44</sup>. Un bon siècle séparerait donc les deux tours, ce qui me paraît peu vraisemblable eu égard à leurs points communs. L'argumentation de Kienast est d'ailleurs peu convaincante. Sa description minutieuse des éléments de la fortification de Samos autorise à penser que les six grandes tours d'artillerie, conçues pour renforcer les points faibles de l'enceinte, sont postérieures aux 29 autres tours, plus petites et aux caractéristiques plus « conventionnelles », pour reprendre sa propre expression. Admettons avec lui que la période qui va de 310 à 290 ait été la plus favorable à la construction de l'enceinte : il est donc admissible que telle soit la chronologie des tours « conventionnelles », mais rien n'interdit de chercher pour les autres une date plus tardive, peut-être proche de celle que McNicoll envisage pour Œnoanda.

En résumé, les tours pentagonales connues dans le monde grec sont creuses, bec compris, et se terminent par un angle saillant qui est droit (Akraïphia, Hyllarima, Œnoanda) ou obtus (Samos, Doura Europos), jamais aigu comme au Castellet de Banyoles. Elles ont pu abriter de l'artillerie, et sont placées isolément le long d'une courtine, sauf celle d'Hyllarima qui, associée à une tour hexagonale, flanque une des portes de l'enceinte<sup>45</sup>. Les datations de ces tours grecques – entre le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle et le deuxième quart du II<sup>e</sup> siècle – sont imprécises, jamais appuyées sur des données stratigraphiques positives, et parfois même sujettes à caution.

Mais la diffusion de ce type très minoritaire de tours polygonales ne se limite pas à la Grèce et à l'Orient. On en trouve un autre exemple en Italie, à Paestum. La tour 19 de cette enceinte, placée au milieu d'une longue courtine rectiligne, possède un bec triangulaire (fig. 5, 6). L'angle saillant du bec est légèrement aigu, de 76° d'après le plan schématique publié à très petite échelle par I. Blum<sup>46</sup>, ou de

---

<sup>42</sup> Publiée en 1997, la thèse d'Anthony McNicoll (décédé prématurément en 1985) date en réalité de 1971 ; Kienast ne la connaissait manifestement pas lorsqu'il publia l'enceinte de Samos. Leur méthode est la même : chercher des parallèles techniques et stylistiques sur d'autres sites chronologiquement mieux calés, et tenter d'identifier dans l'histoire de la cité une période qui ait été favorable à la réalisation d'un chantier de cette ampleur. On ne peut se cacher les risques d'une telle démarche, qui multiplie les raisonnements circulaires puisque, comme le rappelle McNicoll, il n'existe en Asie Mineure qu'un nombre infime de fortifications dont la datation soit fondée sur du mobilier trouvé en stratigraphie...

<sup>43</sup> MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 156, tableau 11.

<sup>44</sup> KIENAST 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, p. 96 sq ; datation acceptée par BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima », p. 201.

<sup>45</sup> BRUN 1994, « Les fortifications d'Hyllarima », fig. 4. Mais ce dispositif n'est pas directement comparable à celui de Tivissa. La tour pentagonale d'Hyllarima se trouve à plus de dix mètres de la porte, et les axes des deux tours sont parallèles, nullement convergents comme à Tivissa.

<sup>46</sup> BLUM 1988, « Le mura », p. 584, fig. 4.

82° d'après une photographie aérienne verticale<sup>47</sup> : la forme géométrique suivie n'est en tout cas ni un triangle rectangle, ni un triangle équilatéral. Les sondages stratigraphiques effectués sur les fortifications de Paestum dans les années 1960 par H. Schläger, puis à partir de 1987 par l'École française de Rome, n'ont pas touché cette tour. On ne dispose donc pas d'arguments décisifs pour savoir si elle est antérieure ou postérieure à la fondation de la colonie romaine, en 273 av. J.-C. D'après les observations de Schläger, reprises et complétées par I. Blum, elle appartiendrait à la phase 4 de l'enceinte, c'est-à-dire au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>48</sup>, mais cette datation n'est étayée par aucun élément concret.

On retiendra de ce rapide survol le caractère exceptionnel du schéma géométrique et fonctionnel qui est à la base des tours du Castellet de Banyoles. Sur la dizaine de tours pentagonales connues dans le monde hellénistique, du IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce sont les seules, en effet, dont le bec soit massif et adopte la forme d'un triangle équilatéral, avec un angle saillant de 60° en façade, alors que le schéma habituel est celui d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse détermine la largeur de la tour.

### Le tracé régulateur

L'étude du tracé régulateur est importante, car elle seule permet de savoir si la construction des tours relève ou non d'un projet raisonné et cohérent ; elle permet aussi de mesurer d'éventuels écarts entre ce projet et sa réalisation concrète.

Les mesures que j'avais présentées il y a dix ans<sup>49</sup> étaient tirées d'un plan publié à assez petite échelle<sup>50</sup> : elles étaient donc trop approximatives pour se prêter à une analyse métrologique fine, même si les tendances générales étaient justes. J'en déduisais l'utilisation d'un pied d'environ 27,5 cm, mis en œuvre dans un carré de 24 pieds de côté à partir duquel était construit le triangle équilatéral du bec saillant. Ultérieurement, Jaume Noguera publia une proposition alternative selon laquelle le module de base de la tour serait un triangle de 5,36 m de côté, divisible en 17 pieds de 31,5 cm<sup>51</sup>.

Afin de trancher entre ces deux options, une trentaine de mesures ont été prises au décimètre sur les deux tours lors d'une visite du site en octobre 2007 (fig. 6 et tableaux 1 et 2). Ces mesures sont parfaitement cohérentes avec la planimétrie publiée par Ramón Pallarés il y a vingt ans. L'analyse métrologique peut dès lors être reprise sur des bases plus saines.

---

<sup>47</sup> Je dois cette information à Alexandre Stefan qui prépare actuellement l'étude architecturale de cette tour, et que je remercie très vivement d'avoir bien voulu me faire part de ses premières impressions.

<sup>48</sup> BLUM 1988, « Le mura », p. 584, légende de la fig. 4 (il n'est pas question de cette tour dans le texte de l'article). Au vu de la complexité de l'ouvrage, cette datation tardive paraît peu probable à Alexandre Stefan (communication personnelle).

<sup>49</sup> MORET 1998, « Rostros de piedra », p. 89, et *supra*, p. 110.

<sup>50</sup> PALLARÉS 1987, « Dos elements de filiació grega », pl. hors-texte.

<sup>51</sup> NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 124.

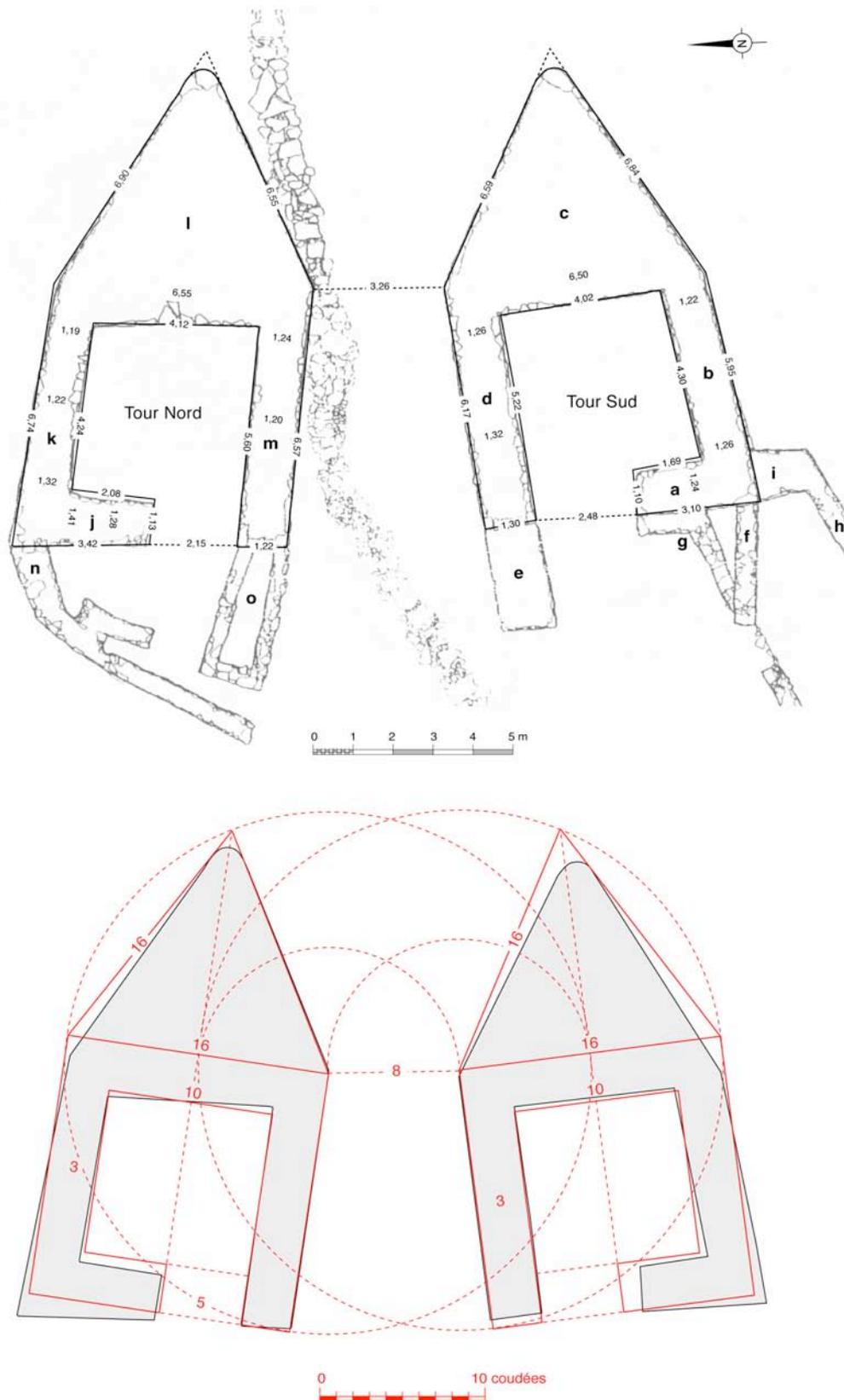


Fig. 6. Plan coté des tours (en fond : plan de PALLARÉS 1987) et proposition de restitution du tracé régulateur.

<b>Tour Nord</b>		Hypothèse A : Coudée de $41,3 \pm 1$ cm (pour un pied de $27,5 \pm 0,7$ cm)		Hypothèse B : Pied de $30,1 \pm 0,8$ cm		Hypothèse C : Pied de $31,4 \pm 0,9$ cm		Hypothèse D : Pied de $34,8 \pm 0,9$ cm	
		Nombre d'unités <b>24' / 16c</b>	Valeur des unités : Pied Coudée	Nombre de pieds <b>22'</b>	Valeur du pied	Nombre de pieds <b>21'</b> (= 14 c)	Valeur du pied	Nombre de pieds <b>19'</b>	Valeur du pied
1. Côtés extérieurs de la chambre	E : 655	27,3	40,9	29,8	31,2	34,5			
	N : 674	28,1	42,1	30,6	32,1	35,5			
	O : 678	28,2	42,4	30,8	32,3	35,7			
	S : 657	27,4	41,1	29,9	31,3	34,6			
2. Epaisseur des murs (sauf déformation à l'angle nord-ouest)	N : 119 à 132	27,8	41,7	31,4	31,4	35,8			
	O : 113 à 141	-	-	-	-	-			
	S : 120 à 124	27,1	40,6	30,5	30,5	34,8			
3. Côtés intérieurs de la chambre	E : 412	27,5	41,2	29,4	31,7	34,3			
	N : 424	28,3	42,4	30,3	32,6	35,3			
	O : 423	28,2	42,3	30,2	32,5	35,2			
4. Côtés du bec triangulaire (prolongés jusqu'au sommet théorique du triangle)	N : 690	28,7	43,1	31,4	32,8	36,3			
	S : 655	27,3	40,9	29,8	31,2	34,5			
Moyenne arithmétique		<b>27,8 / 41,7</b>		<b>30,4</b>	<b>31,8</b>	<b>35,1</b>			
Ecart absolu moyen		0,44 / 0,69 (1,6 %)		0,52 (1,7 %)	0,61 (1,9 %)	0,54 (1,5 %)			

Tableau 1. Métrologie de la tour Nord (mesures 2007).

<b>Tour Sud</b>		Hypothèse A : Coudée de $41,3 \pm 1$ cm (pour un pied de $27,5 \pm 0,7$ cm)		Hypothèse B : Pied de $30,1 \pm 0,8$ cm		Hypothèse C : Pied de $31,4 \pm 0,9$ cm		Hypothèse D : Pied de $34,8 \pm 0,9$ cm	
		Nombre d'unités	Valeur des unités Pied Coudée	Nombre de pieds	Valeur du pied	Nombre de pieds	Valeur du pied	Nombre de pieds	Valeur du pied
1. Côtés extérieurs de la chambre	E : 650	24' / 16c	27,1 40,6	22'	29,5	21' (= 14 c)	30,9	19'	34,2
	N : 617		25,7 38,6		28,0		29,4		32,5
	O : 688		28,7 43,0		31,3		32,8		36,2
	S : 595		24,8 37,2		27,0		28,3		31,3
2. Epaisseur des murs	N : 126 à 132	4,5' / 3c	28,7 43,0	4'	32,2	4'	32,2	3,5'	36,8
	O : 110 à 124		26,2 39,3		29,5		29,5		33,7
	S : 122 à 126		27,5 41,2		31,0		31,0		35,4
3. Côtés intérieurs de la chambre	E : 402	15' / 10c	26,8 40,2	14'	28,7	13'	30,9	12'	33,5
	S : 430		28,6 43,0		30,7		33,1		35,8
	O : 417		27,8 41,7		29,8		32,1		34,7
4. Côtés du bec triangulaire (prolongés jusqu'au sommet théorique du triangle)	N : 659	24' / 16c	27,5 41,2	22'	29,9	21'	31,4	19'	34,7
	S : 684		28,5 42,7		31,1		32,6		36,0
Moyenne arithmétique			27,3 / 41,0		29,9		31,2		34,6
Ecart absolu moyen			1,01 / 1,41 (3,4 %)		1,14 (3,8 %)		1,18 (3,8 %)		1,27 (3,7 %)
<b>Tour Nord + Tour Sud (24 mesures)</b>									
Distance mini. entre les tours (entre les angles obtus)		12' / 8c	27,2 40,7	11'	29,6	10,5' (= 7 c)	31,0	9,5'	34,3
Moyenne arithmétique			27,5 / 41,3		30,1		31,4		34,8
Ecart absolu moyen			0,72 / 1,04 (2,5 %)		0,83 (2,8 %)		0,89 (2,8 %)		0,90 (2,6 %)

Tableau 2. Métrologie de la tour Sud (mesures 2007) et synthèse des deux tours.

Première constatation : les côtés des becs triangulaires des deux tours (prolongés, comme il se doit pour des raisonnements de cette sorte, jusqu'à leur intersection) mesurent entre 6,55 et 6,90 m, soit des valeurs supérieures de plus d'un mètre à celle qui fonde les calculs de Jaume Noguera. Deuxième constatation : il se confirme que les deux tours reproduisent, en plan, une figure géométrique régulière constituée par un triangle équilatéral construit sur un carré de même côté, mais que des déformations mineures ont quelque peu brouillé ce schéma à l'angle nord-ouest de la tour Nord, à l'angle sud-ouest de la tour Sud et – surtout – dans le bec triangulaire de la tour Sud (fig. 6). Il se peut que les déformations des angles nord-ouest et sud-ouest soient dues à la nécessité de placer les talons des deux tours dans un même axe nord-sud : de fait, alors que leurs axes sont nettement convergents vers l'est, leurs murs postérieurs (fig. 6, murs a et j) sont presque parallèles, dans le prolongement l'un de l'autre. Peut-être y avait-il là, dans une phase plus ancienne de l'histoire du site, un segment de rempart rectiligne dont les tours auraient pris la place. La déformation du bec de la tour Sud est, en revanche, difficile à expliquer ; j'incline à penser qu'il s'agit tout bonnement d'un défaut de mise en œuvre.

Les quatre unités de mesure qui ont été testées (tableaux 1 et 2) sont les seules qui permettent d'exprimer en nombres entiers les principales mesures des deux tours, dans la plus large fourchette possible d'unités de mesure vraisemblables (soit entre 26 et 35 cm pour le pied, et entre 40 et 53 cm pour la coudée correspondante). L'étude est donc plus complète qu'en 1998, car à l'époque je m'étais trop vite arrêté aux résultats apparemment satisfaisants qu'offrait un pied de 27,5 cm.

La viabilité du pied de 27,5 cm ( $\pm 0,7$  cm) peut certes être réaffirmée, mais avec trois nuances importantes. La première tient à sa mise en œuvre : s'il se confirme que le module de base est bien un carré de 24 pieds de côté<sup>52</sup>, les côtés de la chambre intérieure sont de 15 pieds (et non 16) et l'épaisseur des murs est de 4,5 pieds (et non 4). Deuxièmement, tout porte à croire que c'est sous la forme d'une coudée de 41,3 cm ( $\pm 1$  cm), multipliée par 3, 5, 8, 10 et 16, que cette unité a pu être appliquée ici.

Troisièmement, on ne peut pas avoir la certitude que c'est cette unité de mesure qui a été utilisée à Tivissa, plutôt qu'une des trois autres. Les quatre unités testées dans cette étude sont à peu près équiprobables. Les variations de l'écart absolu moyen des moyennes arithmétiques sont statistiquement négligeables, surtout si l'on pondère les résultats en les rapportant à la longueur de l'unité proposée. Dans l'hypothèse 1, un écart absolu moyen de 1 cm ne représente que 2,5 % de la coudée de 41,3 cm, alors que dans l'hypothèse 2, un écart plus petit en termes absolus (0,8 cm) est proportionnellement plus grand s'il est rapporté au pied de 30,1 cm (2,8 %), mais dans l'ensemble les valeurs pondérées sont très proches : respectivement 2,5, 2,8, 2,8 et 2,6 % de la moyenne arithmétique.

---

<sup>52</sup> Comme à Akraïphia (fig. 5, 1b), où cependant l'unité de mesure est plus grande (un pied d'environ 31 cm).

Il faut alors se porter vers un autre critère : la cohérence des valeurs obtenues et ce qu'on pourrait appeler leur praticabilité, une fois converties en pieds ou en coudées. En effet, il ne faut jamais perdre de vue que, dans le contexte bien particulier du chantier d'une fortification antique, l'application d'un schéma métrologique ne s'est jamais fait pour l'amour de l'art. Quand on parle de métrologie, à propos d'ouvrages utilitaires bâtis avec un soin tour relatif, on oublie trop souvent que les schémas qu'on restitue ne sont rien d'autre que la traduction géométrique, abstraite, d'un processus opératoire d'une grande simplicité<sup>53</sup> : ce que l'on cherche à retrouver, en fait, c'est le geste d'un maçon qui, muni d'une baguette en bois ou d'une corde graduée par des nœuds, dessine une forme sur le terrain avant de poser sa première assise. Les rapports dont nous parlons sont, très concrètement, ceux qui ont permis par exemple aux constructeurs de la tour d'Akraïphia de rapporter la diagonale d'un carré sur les côtés du bec triangulaire en faisant pivoter une corde tendue à partir de l'un des angles du carré (fig. 5, 1-b).

Il résulte de ce qui précède qu'une série de valeurs cohérente, formant une somme d'unités entières, a infiniment plus de chances de correspondre à la réalité d'un projet d'architecte qu'une série de nombres n'ayant pas de rapports arithmétiques entre eux et dont certains ne peuvent être convertis qu'en fractions du pied ou de la coudée choisie. À cet égard, au vu des résultats du tableau 2, il paraît clair que les hypothèses 1 (pied autour de 27,5 cm) et 2 (autour de 30,1 cm) sont les plus satisfaisantes ; la 3 (autour de 31,4 cm) est également possible mais forme une série moins harmonieuse ; enfin la 4 (autour de 34,8 cm) semble de loin la moins vraisemblable.

S'il fallait maintenant choisir entre les hypothèses 1 et 2, j'exprimerais prudemment une légère préférence pour la première ( $27,5 \pm 0,7$  cm). Nullement, qu'on veuille bien me croire sur parole, parce que c'est l'unité de mesure que j'avais retenue en 1998 dans la première version de cette étude... La raison de cette préférence est que c'est le seul système qui offre des équivalences en coudées pour toutes les dimensions pertinentes des deux tours. On sait en effet que le traité de Philon de Byzance donne pour les dimensions des tours, des portes ou des courtines des mesures qui sont presque exclusivement exprimées en coudée, ce qui traduit sans doute une habitude largement répandue à la fin du III<sup>e</sup> siècle. En outre, l'écart absolu moyen est un peu plus petit dans cette hypothèse que dans les trois autres : ce n'est pas, nous l'avons vu, un argument décisif en soi, mais c'est un indice dont on peut tenir compte à titre secondaire.

C'est par conséquent l'hypothèse 1 qui a servi de base à la restitution hypothétique de la figure 6. Mais le résultat aurait été très proche, avec des décalages presque indiscernables à l'échelle de cette figure, si je m'étais servi des trois autres ; pratiquement, la seule différence visible aurait été la mention du nombre de pieds contenus dans les dimensions du carré et du triangle.

L'examen de ce plan restitué montre que les déformations observées sur le bec des deux tours sont moins dues à des erreurs de mesure qu'à des défaillances

---

<sup>53</sup> Aussi simple que les schémas tracés dans la poussière du sol qui permettent à Socrate de faire découvrir expérimentalement à l'esclave de son ami Ménon les propriétés de la diagonale du carré (*Ménon*, 82-85).

dans la construction des figures géométriques : ce n'est pas la longueur des segments, mais leur orientation ou leur orthogonalité qui est en cause. Dans la tour Sud, le carré intérieur de 10 coudées est tracé avec une assez grande exactitude, mais une déviation de près de 80 cm dans le positionnement de l'angle sud du triangle induit une grave déformation du bec dans son entier, et ce malgré le fait que les côtés du triangle, de longueur presque identique, sont plus conformes au « cahier des charges » initial que ceux de la tour Nord, comme on peut le voir en comparant les chiffres des deux tableaux.

La restitution de la figure 6 permet également d'élucider en partie la bizarrerie que constitue la disposition des tours, symétriquement placées de part et d'autre de la voie d'accès de façon à ce que leurs axes convergent à 40 m environ en avant de la porte (ou plus précisément, en avant du point de passage le plus étroit entre les tours). Une distance de 8 coudées sépare l'angle sud du bec de la tour Nord de l'angle nord du bec de la tour Sud, de sorte qu'un cercle de 16 coudées de rayon centré sur ces deux points permettait à la fois de caler les autres angles de chaque tour et de centrer la base du triangle de la tour opposée. C'est donc probablement à partir de ces deux points que l'ensemble a été construit.

Sans être d'une grande complexité, l'ensemble architectural des défenses de la porte du Castellet de Banyoles s'avère fondé sur un projet très précis, cohérent et remarquablement adapté aux particularités du lieu. C'est une solution élégante au problème que posait la concentration des moyens de défense et des risques d'attaque sur une étroite langue de terre entre deux escarpements. On est là, sans nul doute, face à l'œuvre d'un architecte militaire compétent<sup>54</sup>.

### Les constructions environnantes

Si les résultats que nous venons de présenter vont dans le sens d'un projet rationnel, on ne peut en dire autant de l'organisation d'ensemble de la zone d'entrée. On y relève en effet plusieurs anomalies déroutantes : aucune trace de porte entre les tours (pas de seuil, pas de piédroits, pas de logement pour une barre de fermeture) ; absence d'une muraille longeant les côtés du plateau qui viendrait se connecter aux tours pour fermer une enceinte ; présence, en avant des tours, de deux tronçons de murs qu'il est possible en théorie de rattacher à un système de défense avancée, mais dont l'agencement n'est pas compréhensible.

Ramon Pallarés avait tenté, il y a deux décennies, de donner du sens à ces éléments hétéroclites, sans grand succès. Il avait d'abord cru reconnaître une muraille à caissons dans les maisons qui s'étendent à l'ouest de la tour Sud en bordure de plateau (fig. 6, h)<sup>55</sup>. Il imagina ensuite que cette muraille de plus de trois mètres d'épaisseur se poursuivait vers l'est le long de la tour Sud, restant séparée de cette dernière par un étroit couloir, pour former ce qu'il appelait un *epikampion*<sup>56</sup>. Sans m'étendre sur l'impropriété de ce terme<sup>57</sup>, je rappellerai

<sup>54</sup> Quoique peu rigoureux dans la mise en œuvre – ou mal secondé –, à en juger par les malfaçons que nous avons signalées.

<sup>55</sup> PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal », p. 116, discuté dans MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 417.

<sup>56</sup> PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal », p. 117-118 et fig. 2.

simplement que les données de terrain rendent impossible une telle restitution. Pour justifier l'existence d'une poterne entre la tour et la supposée muraille, Pallarés se voyait en effet obligé d'imaginer que les fouilleurs des années 1930 et 1940 avaient construit de toutes pièces le muret, actuellement toujours visible, qui assure la jonction entre la tour et le mur extérieur de la maison adjacente (fig. 6, i et 7, 2). La liaison des blocs en parement et la présence d'une ou deux assises d'adobes au-dessus de la maçonnerie conservée excluent toute possibilité de reconstruction moderne. Quant à la muraille à caissons, j'ai déjà eu l'occasion de présenter les arguments qui, conformément à l'opinion des premiers fouilleurs, permettent d'interpréter ces constructions comme de simples maisons dont certaines pièces sont dallées et dont les murs de très faible épaisseur ne peuvent en aucun cas avoir été conçus pour contenir le remplissage massif d'un caisson de rempart<sup>58</sup>.

De l'autre côté, au nord, les vestiges sont plus rares et plus mal conservés : on ne peut absolument rien dire sur la façon dont la tour Nord se raccordait, ou non, avec l'extrémité d'une muraille. Toutes ces anomalies dans la mise en place des défenses restent une énigme. Une reprise des fouilles dans la zone d'entrée permettrait certainement de clarifier les données du problème et d'ouvrir la voie à des explications rationnelles ; mais je suis convaincu pour ma part que certaines de ces incohérences sont dues à la succession d'au moins deux phases de construction.

## La datation

La stratigraphie de la zone d'entrée est malheureusement très mal connue<sup>59</sup>. La publication des fouilles de 1929, 1936 et 1942-1943 n'en donne qu'une image imprécise, et l'on doit considérer avec la plus grande réserve une description qui ne mentionne qu'un unique niveau archéologique<sup>60</sup>. De plus, les photos publiées par Serra-Ràfols montrent des tranchées profondes qui suivent le contour des tours et qui ont donc rompu toutes les relations stratigraphiques entre le bâti et la sédimentation archéologique (fig. 7). Concernant les tours, les seuls éléments sur lesquels on puisse se baser sont les suivants : elles sont directement bâties sur la plate-forme calcaire naturelle, sans tranchée de fondation<sup>61</sup> ; elles sont conservées

---

<sup>57</sup> L'*epikampios toichos*, ou « mur en crochet », est décrit par Philon de Byzance comme un muret d'épaisseur relativement faible servant à faire écran devant une poterne située entre une tour et la courtine adjacente (*Syntaxe mécanique*, V, A 9, commenté par GARLAN 1974, *Poliorcétique grecque*, p. 340 sq) ; à ne pas confondre avec le mot *epikampion* qui désigne, en A 30, de façon très générale, un angle ou un décrochement dans le tracé d'une muraille.

<sup>58</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 417. J'ajouterai que seules les trois premières pièces faisant suite à la tour Sud peuvent très vaguement rappeler la forme d'une muraille à caissons ; mais elles sont séparées par une large interruption, et au-delà toutes les autres pièces sont orientées différemment, perpendiculairement au rebord du plateau (voir fig. 1).

<sup>59</sup> Les réflexions qui suivent sont provisoires et largement conjecturales ; elles seront surtout utiles si elles incitent à une reprise des travaux dans le secteur de la porte, où il reste probablement quelques espaces incomplètement fouillés, susceptibles de fournir de précieuses informations stratigraphiques.

<sup>60</sup> VILASECA *et al.* 1949, *Excavaciones del Plan Nacional*, p. 15 sq.

<sup>61</sup> PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal », p. 120 sq.

sur une hauteur beaucoup plus grande que les maisons avoisinantes ; et l'on n'y a pas retrouvé la couche d'incendie qui, dans la plupart des bâtiments proches de l'entrée, scelle le seul niveau d'occupation identifié par les fouilleurs<sup>62</sup>.



Fig. 7. Vue de la tour Sud en cours de fouille, d'après SERRA-RÀFOLS 1941, « El poblado ibérico », pl. I.

Ramón Pallarés avait tiré de ces maigres données et de ses propres observations le scénario suivant : les tours appartiendraient à une phase de remaniement des défenses, postérieure à la fondation de l'*oppidum* qu'il datait du IV<sup>e</sup> siècle. Il plaçait leur construction vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, « a partir del 218 a.C. », comme une réponse à l'irruption en Ibérie d'armées dotées d'une artillerie puissante ; la destruction violente du site, finalement conquis par les Romains, n'aurait eu lieu qu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>.

L'équipe de l'Université de Barcelone qui a repris, depuis 1998, la fouille d'un quartier d'habitation situé au nord-ouest du site, a apporté des éléments nouveaux beaucoup plus solides. Les données stratigraphiques recueillies conduisent à la distinction de trois phases<sup>64</sup>. La première, du Bronze Final, n'est représentée que par quelques restes épars de dépôts funéraires. La phase 2, de l'Ibérique Moyen (« Ibèric Ple »), a livré surtout du matériel du III<sup>e</sup> siècle et se termine par une destruction violente, marquée par des incendies, vers la fin du même siècle ; tous les bâtiments mis au jour appartiennent à cette deuxième phase et semblent avoir été construits peu de temps avant leur destruction. La phase 3,

<sup>62</sup> PALLARÉS 1982, « El Castellet de Banyoles », p. 218. Cette couche d'incendie est caractérisée par la présence de charbons, de terre rubéfiée, de cendres et de pierres calcinées (VILASECA *et al.* 1949, *Excavaciones del Plan Nacional*, p. 16).

<sup>63</sup> PALLARÉS 1984, « El sistema defensivo frontal », p. 119 et 124.

<sup>64</sup> ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 190 et 199 ; *ibid.* 2005, « Darreres intervencions », p. 616.

datée entre 150 et 75 av. J.-C.<sup>65</sup>, n'est attestée que par une quantité notable de céramique contenue dans les niveaux superficiels altérés par les labours. D'après les chiffres publiés en 2002, la céramique d'importation issue des couches attribuées à cette dernière phase est plus abondante et surtout plus variée que celle trouvée dans les niveaux en place de la phase 2<sup>66</sup>. L'occupation du II<sup>e</sup> siècle fut donc aussi importante, sinon plus, que celle de la fin du III<sup>e</sup> siècle ; et notre appréciation sur cette période de l'histoire de l'*oppidum* serait sans doute bien différente si les travaux agricoles n'en avaient pas détruit les structures sur la quasi totalité du site.

L'épisode troublé qui affecta le Castellet de Banyoles à la fin de la phase 2 est confirmé par les « trésors » d'orfèvrerie et de monnaies qui ont fait la célébrité du site. L'étude des monnaies d'argent, réalisée par Nuria Tarradell<sup>67</sup>, montre qu'il s'agit d'un ensemble homogène dans lequel les deniers romains les plus récents datent de 208. L'usure d'une partie de ces deniers indique qu'ils ont circulé, ce qui rend peu probable leur enfouissement au moment des révoltes ilergètes de 206 et de 205<sup>68</sup> ; cet auteur se prononce donc en faveur d'une date de constitution des dépôts au début du II<sup>e</sup> siècle, peut-être en rapport avec la campagne de Caton en 195<sup>69</sup>.

Il est ainsi possible que le site ait été la cible, au tout début du II<sup>e</sup> siècle, d'un conflit qui occasionna la dissimulation de plusieurs lots d'objets précieux et l'incendie d'une partie des maisons. Mais les destructions ne furent pas systématiques (les incendies n'affectent qu'une partie des bâtiments fouillés), et elles n'eurent pas le caractère de soudaineté et de violence que l'on retrouve normalement dans une « couche de guerre » sur un site urbain. Les projectiles mentionnés dans les publications des fouilles anciennes<sup>70</sup> et récentes<sup>71</sup> seraient,

---

<sup>65</sup> ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 200. Le hiatus d'un demi-siècle qui est supposé par les fouilleurs entre la destruction de l'*oppidum* et sa réoccupation peut prêter à discussion, au vu des éléments publiés en 2002, mais ce sont des données encore très partielles ; il conviendra d'attendre des résultats plus complets pour se faire une opinion définitive.

<sup>66</sup> ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 196.

<sup>67</sup> TARRADELL-FONT 2003-2004, « Les monedes », en particulier p. 299, 302 et 307.

<sup>68</sup> Et moins encore si l'on suit la proposition de María Paz GARCÍA-BELLIDO, selon laquelle les premiers deniers n'arrivent en Hispanie qu'en 205 (*El tesoro de Mogente y su entorno monetar*, Valencia, 1990, p. 123).

<sup>69</sup> Les archéologues responsables de la fouille expriment pour leur part – avec prudence – une préférence pour les événements de 206-205 (ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 200 ; *ibid.* 2005, « Darreres intervencions », p. 620).

<sup>70</sup> VILASECA *et al.* 1949, *Excavaciones del Plan Nacional*, p. 16 : « abundancia de proyectiles de piedra (cantos rodados esféricos), glandes de plomo y puntas de flecha de hierro ». Mais ces objets ne sont pas pris en compte dans l'inventaire du matériel, à la fin de l'ouvrage. Quelques années plus tôt, ils n'est fait aucune allusion à des projectiles dans SERRA-RÀFOLS 1941, « El poblado ibérico », alors que cet article défend déjà l'hypothèse d'une destruction par fait de guerre. Au moment de la rédaction de cet article, seules avaient été fouillées les deux tours, respectivement en 1929 et 1936 ; un peu plus tard, les fouilles de 1942 et 1943 ont touché des maisons situées en arrière des tours. Faut-il en conclure que les objets qui ont été identifiés en 1949 comme des projectiles ont été trouvés dans des maisons, et non dans les chambres des tours ou autour de ces dernières ?

sur ce point, un élément de diagnostic fondamental si l'on pouvait connaître leur nombre exact et s'ils avaient été figurés, ou du moins décrits en détail ; mais ne c'est pas le cas. Quoi qu'il en soit, le site ne fut pas abandonné ; il se releva à un moment encore indéterminé du II<sup>e</sup> siècle, et resta occupé jusqu'au début du siècle suivant.

Le matériel issu des fouilles de 1942-1943 dans le secteur de la porte et des tours a été révisé<sup>72</sup>, ce qui permet de le comparer à celui des fouilles récentes. La céramique importée y est peu abondante, mais variée. On trouve d'abord, pour le IV<sup>e</sup> siècle, un vase attique à vernis noir, puis pour le III<sup>e</sup> siècle, une pièce de l'atelier des petites estampilles et deux vases de l'atelier de Roses. La campanienne A est la catégorie la mieux représentée, avec deux coupes de la forme L 28ab, un coupe L 27B, trois bols à anses Morel 68 et deux assiettes L 5. Enfin, la Campanienne B est représentée par deux fragments de coupelles L 2. Hormis la pièce attique, cette quinzaine de vases se répartit entre le milieu du III<sup>e</sup> siècle et le début du I<sup>er</sup> ; elle semble témoigner d'un certain continuum dans l'occupation du site sur cette période d'un siècle et demi, avec une légère prédominance de la Campanienne A ancienne. On notera aussi que la proportion de vases conservés entiers ou presque entiers (indices, parmi d'autres, d'une destruction brutale) n'est pas plus grande dans la campanienne A ancienne que dans les autres catégories de vaisselle importée. C'est même dans des catégories plus récentes, comme les *kalathoi* de l'atelier de Fontscaldes<sup>73</sup>, que l'on trouve le plus de vases entiers.

Ce matériel, dont la provenance exacte n'est même pas connue, ne permet pas de régler la question de la chronologie des tours : elles peuvent aussi bien correspondre à la phase 2 qu'à la phase 3, puisque de la céramique de ces deux périodes a été retrouvé dans la zone d'entrée, dans des proportions à peu près équivalentes. On peut cependant préciser un peu le *terminus post quem* de leur construction, en tenant compte du fait que toutes les maisons fouillées dans le quartier Nord-Ouest appartiennent à un seul et unique programme de construction. Il est exclu que les tours aient précédé ce premier plan d'urbanisme qui se situe, d'après les fouilleurs, peu de temps avant la fin de la phase 2, compte tenu de la très faible ampleur des remaniements architecturaux<sup>74</sup>. On peut donc raisonnablement écarter une date antérieure au dernier tiers du III<sup>e</sup> siècle. J'ajouterai qu'un *terminus ante quem*, non moins imprécis, est apporté par la technique de construction : l'absence de mortier de chaux ou d'*opus caementicium* rend peu probable une datation après le deuxième tiers du II<sup>e</sup> siècle<sup>75</sup>.

Dans ce cadre encore très large, deux scénarios peuvent servir de base de discussion. Premier scénario : les tours sont antérieures à la destruction des années

---

<sup>71</sup> ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric », p. 198 : plusieurs exemplaires de glands de fronde en plomb, trouvés tant dans les couches de destruction que dans la couche superficielle ; *ibid.* 2005, « Darreres intervencions », p. 620.

<sup>72</sup> ASENSIO *et al.* 1996, « Els materials ceràmics ».

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 177 et fig. 11-12.

<sup>74</sup> ASENSIO *et al.* 2005, « Darreres intervencions », p. 619.

<sup>75</sup> C'est en effet à partir de cette date qu'apparaissent en Hispanie des fortifications contenant des éléments d'*opus caementicium*, comme à Olèrdola ou à Ampurias.

190 ; elles sont contemporaines du premier plan d'urbanisme ou le suivent de quelques années. Il me paraît moins vraisemblable, pour deux raisons.

L'absence de traces d'incendie dans les tours<sup>76</sup>, le fait qu'à l'arrière de la tour Sud (fig. 6, mur E) une élévation d'adobes se soit conservée en place sur une hauteur de sept assises, sans traces de cuisson superficielle (fig. 8, 1), et la conservation entière du soubassement en pierre des deux tours, qui comme on l'a vu plus haut n'a sans doute jamais dépassé la hauteur qu'on lui voit encore aujourd'hui, tout cela montre bien que les tours n'ont été ni détruites par le feu, ni démantelées. Leur état de conservation fait plutôt penser à la ruine lente des structures après l'abandon du site. L'armée qui détruisit le site au début du II<sup>e</sup> siècle les aurait donc épargnées ? C'est très peu probable : on imagine mal un assaillant détournant ses coups et ses moyens de destruction du seul point puissamment fortifié de toute l'enceinte. Par conséquent, si les tours que nous voyons sont restées intactes jusqu'à l'abandon définitif du site, alors même que des traces d'incendie ont été relevées dans les maisons les plus proches, c'est probablement parce qu'elles n'existaient pas encore quand cet assaut fut livré.

D'autre part, bien que la première assise des tours soit directement posée sur le rocher, il est un point, à l'ouest de la tour Sud, où il me paraît possible de reconnaître deux phases de construction (fig. 8, 3). La cloison notée F sur le plan de la figure 6, qui délimite avec le mur E une annexe de la tour, sans doute bâtie en même temps que cette dernière, recouvre le mur G dont l'orientation est différente et qui, à cet endroit, a été rasé jusqu'à l'assise de fondation. Il faudrait un nettoyage soigneux des murs et la fouille de ce qui reste de sédiments pour passer des impressions aux certitudes. Mais on peut raisonnablement penser, en l'état du dossier, que la construction de la tour Sud a nécessité l'arasement partiel de l'édifice rectangulaire délimité par les murs G, H et I.

Ces observations nous conduisent donc à un deuxième scénario : après la destruction du début du II<sup>e</sup> siècle, les tours de l'entrée font partie d'un programme de reconstruction partiel ou total de l'agglomération. Si elles se sont conservées, alors que les maisons de la même époque ont été presque complètement arasées par les travaux agricoles modernes, c'est parce qu'elles possédaient un soubassement maçonné en pierre beaucoup plus élevé (1,5 m en moyenne, alors que les maisons n'avaient probablement qu'un solin de 30 à 40 cm de haut sous l'élévation de briques crues), et surtout beaucoup plus massif. Les tours ne feraient donc pas partie du système défensif de l'*oppidum* tel qu'il fut initialement conçu. Elles auraient été construites dans un second temps, pour protéger la porte et battre le chemin d'accès, sans qu'on se soit soucié de les raccorder à une enceinte fortifiée ; ou plutôt, si celle-ci n'existait pas ou était incomplète, sans prévoir la construction d'une muraille. Une telle incohérence reste inexplicable, mais elle est certainement plus compréhensible si l'on a affaire, comme je le suppose ici, à un remaniement tardif, que s'il s'agissait du plan initial des fondateurs de l'*oppidum*.

---

<sup>76</sup> PALLARÉS 1982, « El Castellet de Banyoles », p. 218.



Fig. 8. Détails de la tour Sud. 1 : Assises d'adobes en place sur le mur E (d'après VILASECA *et al.* 1949) ; 2 : muret I entre la maison adjacente et le mur B de la tour ; 3 : les constructions à l'arrière de la tour, vues de l'ouest.

Avant la construction des tours, on peut imaginer que l'entrée de l'agglomération ne disposait que de défenses très modestes. Du côté sud – le seul où les vestiges soient assez nombreux pour donner prise à une esquisse d'interprétation –, les maisons alignées en bordure de plateau ont pu former la limite extérieure de l'habitat et offrir une protection minimale, comme dans le quartier Nord-Ouest où les fouilleurs supposent, en l'absence d'un véritable rempart, que les pièces disposées longitudinalement à l'arrière des maisons du *barri perimetral* servaient de support à un chemin de ronde<sup>77</sup>. Quant à la conformation initiale de l'entrée elle-même, rien ne peut être avancé qui ne soit purement conjectural<sup>78</sup>.

<sup>77</sup> ASENSIO *et al.* 2005, « Darreres intervencions », p. 618. Au nord-ouest, l'épaisseur du mur extérieur est de 60 à 70 cm ; près des tours elle oscille entre 50 et 60 cm.

<sup>78</sup> On peut toutefois se demander si les restes de murs situés en avant de la porte, interprétés par R. Pallarés comme les éléments d'un *proteichisma* contemporain des tours, ne sont pas en fait les vestiges des fortifications de la première phase, rasées complètement à l'emplacement des tours pentagonales.

Mais en l'état du dossier, tant que des fouilles nouvelles n'auront pas été pratiquées autour de l'entrée dans les quelques espaces qui n'ont pas été complètement bouleversés par les fouilles anciennes, il convient de réserver son jugement, et de laisser ouvertes les deux possibilités : celle d'une construction des tours dans les dernières années du III<sup>e</sup> siècle, pendant la seconde guerre punique, ou pendant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle.

### **Le commanditaire et le contexte historique**

Arrivés presque au bout de cette enquête, il reste à nous poser une dernière question, de loin la plus difficile : par qui ces tours ont-elles été construites, et dans quelles circonstances ? Dans le premier des deux scénarios que nous venons d'évoquer (construction des tours avant l'incendie des années 190), on est porté naturellement à penser que la décision de fortifier le Castellet de Banyoles ne pouvait émaner que des organes de pouvoir d'une cité de l'Ilercavonie, d'abord indépendante, puis ballottée entre Carthaginois et Romains, au gré des alliances militaires<sup>79</sup>, puis définitivement soumise à Rome à partir d'une date qui doit se situer entre 212 et 209<sup>80</sup>. Dans le second scénario (construction après l'incendie), le commanditaire peut avoir été soit ibère – sous domination romaine –, soit directement romain. Mais le cas de Tivissa n'est pas comparable à celui d'autres villes fortifiées de l'Hispanie qui connaissent des transformations dans le premier siècle d'histoire de la province<sup>81</sup>. Le nom même de « ville » ne lui convient peut-être pas : la singularité de ses fortifications n'a d'égale, en effet, que la singularité des activités qui s'y déroulaient. Les fouilles en cours ont révélé qu'il s'agissait d'un site spécialisé lié à la production d'objets d'argent, et plus particulièrement de monnaie<sup>82</sup>, ce qui expliquerait que les activités de production et de stockage des denrées alimentaires y soient beaucoup moins représentées que sur d'autres habitats contemporains. D. Asensio, M. Miró et J. Sanmartí ont même suggéré que parmi les monnaies d'argent frappées au Castellet de Banyoles à la fin du III<sup>e</sup> siècle pourraient avoir figuré des deniers romains<sup>83</sup> : autant dire, si cette hypothèse audacieuse se vérifiait, que le site était placé directement sous contrôle militaire romain.

On le voit, dans tous les cas l'armée romaine n'est jamais loin : c'est donc par ce biais qu'il faut supposer qu'est arrivé à Tivissa le modèle « philonien » de la tour pentagonale à bec triangulaire massif et équilatéral. Mais quel rapport entre l'armée romaine en Espagne et les théories de la poliarcétique hellénistique, et qui

<sup>79</sup> C'est ainsi qu'en 217 les Carthaginois campent un moment en territoire ilercavon (Tite-Live, XXII 21, 6), avant de laisser le champ libre aux Romains.

<sup>80</sup> Les Ilercavons n'apparaissent pas parmi les peuples qui se rallient à la rébellion des Ilergètes, ni en 206, ni en 205 (cf. MORET 1997, « Les Ilergètes et leurs voisins »).

<sup>81</sup> Sur la problématique de ces cités qui, bien que pérégrines, gardent ou renouvellent leur enceinte après la conquête, voir MORET 2003, « Fortifications ibériques tardives ».

<sup>82</sup> TARRADELL-FONT 2003-2004, « Les monedes », p. 281 ; ASENSIO *et al.* 2005, « Darreres intervencions », p. 621. Pour une interprétation différente, mais partant du même constat, GORGUES 2005, *Économie et société*, p. 147 sq.

<sup>83</sup> ASENSIO *et al.* 2005, « Darreres intervencions », p. 621.

plus est avec un auteur qui semble n'avoir vécu que dans la partie orientale du bassin méditerranéen<sup>84</sup> ?

Pour répondre à cette question, il faut revenir un instant sur le contexte historique de l'œuvre de Philon et sur la diffusion de ses idées techniques<sup>85</sup>. La date de sa rédaction est un élément dont on n'a pas toujours assez tenu compte. Nous avons affaire à un auteur de la fin du III<sup>e</sup> siècle, qui écrit plus d'un siècle après la révolution technique et tactique qu'entraîna le développement très rapide de l'artillerie et des machines de siège à partir du règne de Philippe II. Les enceintes hellénistiques les mieux connues de la Grèce, de l'Asie Mineure et de la Sicile datent des trois ou quatre générations qui ont suivi cette révolution ; mais pour Philon, elles appartiennent déjà au passé et doivent être remplacées par de nouveaux dispositifs, ou modifiées<sup>86</sup>. La Grèce a livré très peu d'exemples de ces tracés d'un nouveau genre, ce qui a pu faire penser que Philon était un pur théoricien, coupé des réalités de la pratique militaire de son temps. En fait, ces innovations – et notamment les tours pentagonales – existent sans nul doute à son époque, dans les régions qu'il connaît (probablement l'Égypte, la Grèce et l'Asie Mineure), mais à titre d'expérimentations plutôt que comme des modèles acceptés et normalisés<sup>87</sup>.

Paradoxalement, c'est en Occident que les préceptes de Philon trouveront leur écho le plus durable, même s'il restera marginal. Rien d'étonnant à cela : les armées romaines sont présentes en Grèce et en Asie Mineure dès les premières années du II<sup>e</sup> siècle, et ce sont elles, sans doute aucun, qui vont servir de vecteur pour transporter à l'autre bout de la Méditerranée les dernières recettes à la mode de l'architecture hellénistique. Henri Tréziny a bien montré que les rares applications des tracés les plus insolites que décrit Philon (enceintes à courtines cintrées ou semi-circulaires, tracés en méandres ou en dents de scie...) sont souvent occidentales, et datent de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>88</sup>. Cet auteur note même à propos du cas d'Arles, où un rempart en méandre peut être restitué, que « l'apparition en Occident de fortifications suivant des plans hellénistiques est un phénomène tardif, fait de romanisation plus que d'hellénisation »<sup>89</sup>. En Italie même, Paul Fontaine a mis en évidence un petit groupe de tours polygonales d'inspiration purement hellénistique, parmi lesquelles figure en bonne place la tour pentagonale de Paestum, et qui peuvent

---

<sup>84</sup> Né à Byzance, Philon a passé une partie de sa vie à Rhodes et à Alexandrie, d'après ce qu'on peut déduire de ses écrits.

<sup>85</sup> Quand je parle de « ses » idées, j'entends bien qu'il peut s'agir d'idées nées ailleurs, recueillies avant lui ou en même temps que lui par d'autres auteurs, mais dont il est le seul témoin conservé.

<sup>86</sup> Voir notamment le paragraphe A 59, consacré à l'amélioration des « vieilles » murailles.

<sup>87</sup> « Philon frequently alludes to polygonal and curvilinear towers as if they were being given serious thoughts in his day. (...) Since Philon was interested in something more than pure theory and since he tended to recommend and discuss the latest ideas, it is likely that practical application of these concepts was taking place during and after his lifetime » (MCNICOLL 1997, *Hellenistic fortifications*, p. 155).

<sup>88</sup> TRÉZINY 2006, « Marseille et l'hellénisation du Midi », p. 166 sq.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 167.

toutes être rattachées à des fondations coloniales romaines datables entre le III<sup>e</sup> siècle et l'époque de Sylla<sup>90</sup>.

Cette piste italique pourrait d'ailleurs trouver un appui dans la métrologie, s'il venait à se confirmer que l'unité de mesure employée à Tivissa est un pied d'environ 27,5 cm, identique au pied osco-campanien mis en évidence par Ricardo Mar et Joaquín Ruiz de Arbulo dans le temple du forum républicain d'Ampurias, bâti vers 100 av. J.-C.<sup>91</sup>.

Tel est, me semble-t-il, le cheminement complexe qui nous conduit des pages d'un traité théorique, écrit quelque part dans l'est de la Méditerranée par un obscur officier grec, aux rivages barbares de l'Èbre. Cette transplantation, réalisée apparemment sans beaucoup de logique – c'est du moins l'impression que laisse l'absence de courtines dignes de ce nom de part et d'autre des tours –, n'aura pas de postérité directe. Tout au plus peut-on inscrire dans la même mouvance la tour à plan ogival d'Olèrdola<sup>92</sup>, autre variante de tour à bec, autre fantaisie d'architecte restée isolée, mais qui incorpore, un demi-siècle environ après les tours de Tivissa, une innovation technique purement italienne : l'*opus caementicium*.

Cet exemple doit nous inciter à réévaluer le rôle de l'armée et des autorités provinciales romaines dans l'introduction en Hispanie, dès la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, voire dès les dernières années du siècle précédent, d'un certain nombre d'innovations architecturales issues de la koinè hellénistique. Il faut garder à l'esprit qu'à cette époque, en matière de poliorcétique et d'architecture militaire, les Romains sont encore à l'école de la Grèce, de Carthage et de la Sicile. L'architecture romaine ne s'est pas encore dotée d'un style propre et ses réalisations du II<sup>e</sup> siècle, en Italie comme en Espagne, empruntent autant à la Grande Grèce qu'aux traditions de l'Italie centrale. Il suffit, pour mesurer l'étendue de cette diversité et de cet éclectisme, de comparer les enceintes de Tarragone, de la ville romaine d'*Emporiae* et d'Olèrdola<sup>93</sup>. On est encore très loin des productions standardisées du génie militaire romain de la fin de la République et du Haut Empire, qu'il s'agisse des techniques de construction, des appareils ou des tracés. Il n'est donc nullement surprenant que la révision des chronologies de plusieurs enceintes de la moitié sud de la péninsule Ibérique ait conduit à ramener à la pleine époque républicaine des ouvrages d'allure hellénistique qui, il y a peu, étaient tenus pour préromains et d'inspiration punique, comme la porte de Séville à Carmona<sup>94</sup>, les casemates de Sisapo<sup>95</sup> ou les tours à refends cruciformes de la

---

<sup>90</sup> FONTAINE 1990, *Cités et enceintes*, p. 401 sq (Minturnes, Fermo, Paestum, Telesia et Alife). Ces tours polygonales républicaines, presque toutes pentagonales ou hexagonales, doivent être différenciées d'un groupe plus tardif, le « groupe de Spello » (*ibid.*, p. 402 sq), qui comprend des tours polygonales à nombreuses facettes, encadrant une porte, dans des enceintes de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (à Côme, Vérone, Turin, Asti en Italie du Nord ; à Spello en Ombrie).

<sup>91</sup> MAR et RUIZ DE ARBULO 1993, *Ampurias romana*, p. 224. Mais comme rien n'est simple, ce pied existe aussi en contexte grec à l'époque hellénistique, notamment dans le domaine marseillais (TRÉZINY 1989, « Métrologie »).

<sup>92</sup> PALMADA 2003, « La fortificació d'Olèrdola », et *infra*, p. 198 sq.

<sup>93</sup> PALMADA 2001, « La muralla de la ciutat romana » ; *id.* 2003, « La fortificació d'Olèrdola ».

<sup>94</sup> Voir *supra*, p. 145-148.

<sup>95</sup> ZARZALEJOS et ESTEBAN 2007, « La secuencia defensiva ».

porte orientale de Torreparedones<sup>96</sup>. Les tours de Tivissa s'ajoutent ainsi à une série de plus en plus nombreuse, répartie dans les deux Hispanies, qui comporte à la fois des programmes architecturaux proprement romains, comme à Tarragone, et des enceintes indigènes bâties d'après des modèles introduits par les Romains, comme à Olèrdola<sup>97</sup>. Dans le cas de Tivissa, il reviendra aux fouilleurs, d'après les données livrées par le reste du site et notamment par les zones d'habitat, de nous dire laquelle de ces deux options doit être préférée.

En conclusion, je voudrais insister sur la faiblesse des argumentations qui tentent de rattacher la destruction de Tivissa, comme celle d'autres sites comparables, à des événements historiques précis, attestés par les sources littéraires. Depuis les publications de Serra Vilaró dans les années 1920<sup>98</sup> et celles de Serra-Ràfols au milieu du siècle dernier<sup>99</sup>, les événements militaires de la seconde guerre punique et de ses séquelles (campagnes de 218-217, soulèvement des Ilergètes et de leurs alliés en 206-205<sup>100</sup>, campagne de répression de Caton en 195<sup>101</sup>) se sont imposés dans l'historiographie ibérique comme des référents historiques majeurs autour desquels s'est bâti un schéma d'évolution du peuplement et de la société indigène en quatre temps :

- Pendant tout le III<sup>e</sup> siècle, on postule un développement continu des communautés ibériques qui s'urbanisent, tendent à s'intégrer dans les réseaux méditerranéens et deviennent des cités-États, se rapprochant ainsi du modèle social et politique des nations de la Méditerranée centrale.
- La seconde guerre punique et la conquête romaine, clôturée en Catalogne par la répression de 195, portent à ce processus un coup d'arrêt brutal, marqué par des destructions, des incendies et l'abandon soudain de nombreux sites d'habitat.
- Cette catastrophe est suivie par une phase obscure de près d'un demi-siècle – une feuille quasiment blanche dans les registres de l'archéologie –, pendant laquelle la société indigène, profondément sinistrée, tarde à se relever de ses ruines.
- Une reprise du peuplement et l'apparition de nouvelles formes d'habitat, à partir des années 150 / 125, sont le signe du retour d'une certaine prospérité, sur des bases complètement renouvelées qui sont celles de la romanisation.

Dans ce cadre rigide, tout indice de destruction violente associé à du matériel de la fin de l'*Ibérico Pleno* – ou, pour être plus précis, à de la campanienne A ancienne – sera presque automatiquement rapporté aux événements de 206-205 ou de 197-195. Le problème, c'est qu'il n'existe aucun site archéologique dont la

---

<sup>96</sup> *Supra*, p. 148.

<sup>97</sup> MORET 2003, « Fortifications ibériques tardives », p. 165, et *infra*, p. 198.

<sup>98</sup> Citées par MARTÍNEZ GÁZQUEZ 1974, *La campaña de Catón*, p. 169.

<sup>99</sup> J. de C. SERRA-RÀFOLS, « La destrucció del poblado ibérico del Castellet de Banyoles de Tivissa (Bajo Ebro) », *Ampurias*, 26-27, 1965, p. 105-117 ; *id.*, « Un episodi de la història de Catalunya », dans *Homenaje a J. Vicens Vives*, Barcelona, 1965, p. 167-172.

<sup>100</sup> MORET 1997, « Les Ilergètes et leurs voisins » et *supra*, vol. 1, p. 240-244.

<sup>101</sup> MARTÍNEZ GÁZQUEZ 1974, *La campaña de Catón*. Encore utile pour l'analyse des sources littéraires, cette étude est logiquement dépassée en ce qui concerne l'archéologie (p. 154-171).

destruction puisse leur être imputée de façon absolument certaine. Pour les soulèvements de 206 et 205, la localisation précise des batailles est impossible et il n'est fait mention d'aucune prise de ville dans les sources conservées. Pour la campagne de 195, seules deux villes ibères du Nord-Est sont citées par leur nom, Bergium Castrum et Segestica<sup>102</sup>, mais elles n'ont pas été localisées.

Il nous manque donc ce qui, en bonne logique, devrait être une prémisse nécessaire à tout rapprochement entre les sources littéraires et l'archéologie : un *oppidum* (un seul suffirait !) qui soit nommément cité dans les récits de la campagne, identifié sur le terrain, fouillé stratigraphiquement, et qui ait livré une couche de destruction riche en céramiques importées de la fin du III<sup>e</sup> siècle et du tout début du II<sup>e</sup> siècle. Ces quatre conditions ne sont nulle part réunies. Or, sans elles, il est impossible de définir sur des bases sérieuses l'horizon archéologique de la campagne de Caton (ou celui des soulèvements ilergètes). Nous n'avons pas, pour ce moment et pour cette région, l'équivalent de ce que représente dans des contextes différents la fouille des niveaux de destruction de Segeda ou de Carthage : une pierre de touche archéologique grâce à laquelle d'autres sites anonymes peuvent être interprétés, datés et mis en série.

Par conséquent, en l'absence de critères assez précis, les dates de 206-205 et de 197-195 finissent par agir comme des aimants sur des ensembles archéologiques dont la datation serait beaucoup plus ouverte si l'on s'en tenait à des arguments strictement céramologiques ; en effet, dans la plupart des cas, la céramique campanienne et les amphores ne permettent pas de réduire les fourchettes chronologiques à moins d'un demi-siècle (par exemple, comme c'est le cas à Tivisa, entre 225 et 175 / 150 av. J.-C.). Il résulte de cette attraction que la première moitié du II<sup>e</sup> siècle se retrouve comme vidée de sa substance : presque aucun site, presque aucune phase d'occupation ne lui sont attribués, et les spécialistes de la céramique reconnaissent qu'il est aujourd'hui difficile d'identifier un faciès matériel propre à ce demi-siècle<sup>103</sup>. Quelles qu'aient pu être les destructions de la seconde guerre punique, il n'est pas vraisemblable qu'un si long temps de latence se soit écoulé avant la reconstitution d'un réseau d'habitat structuré<sup>104</sup>.

On oublie également trop vite que la campagne de 195 est surévaluée par les sources, pour une raison toute simple : en dernier ressort, Caton historien est la source principale de tous les récits conservés sur les faits d'armes de Caton général. Or, Tite-Live lui-même avait le sentiment que le consul de l'année 195 s'était donné un rôle un peu trop beau<sup>105</sup>, et il n'est pas douteux qu'il exagéra à la fois ses victoires et les risques que la révolte de 197 avait fait courir à Rome. Nuria Tarradell faisait récemment la remarque suivante : « *Queremos manifestar*

<sup>102</sup> Dans Tite-Live, XXXIV, 16 et 17.

<sup>103</sup> « *Si bien disponemos de buenos contextos datables arqueológicamente ca. 200, fruto del segundo conflicto bélico romano-cartaginés o de la actividad catoniana, éste no es el panorama que se detecta a partir de inicios del s. II. Para la primera mitad de la centuria las evidencias son pocas* » (D. ASENSIO et J. PRINCIPAL, « Relaciones comerciales Roma-Hispania. La Hispania Citerior en el siglo II a.C. », dans F. Burillo (éd.), *Segeda y su contexto histórico. Entre Catón y Nobilior (195 al 153 a.C.)*, Zaragoza, 2006, p. 117).

<sup>104</sup> Voir aussi sur cette question *infra*, p. 194.

<sup>105</sup> *Cato, haud sane detractor laudarum suarum* (XXXIV 15, 9).

*nuestra perplejidad ante el hecho de no poder atribuir ningún tesoro – siempre según la cronología dada por las monedas romanorrepublicanas – a las campañas de Catón (...). Parece inverosímil que todos los tesoros encontrados en Hispania estén atribuidos al período 218-206, y no a las campañas de Catón en 195. »*<sup>106</sup> Plutôt que d'un problème numismatique, il s'agit, à mon sens, d'un problème historique. Renversons le raisonnement : l'absence de trésors datable de la première décennie du II<sup>e</sup> siècle tend à prouver, tout simplement, que la campagne de Caton n'eut ni l'ampleur ni les effets que son auteur a prétendu...

D'autres généraux romains, avant et après Caton, ont assiégé et détruit des *oppida* ibères, y compris dans des régions de la Citérieure proches du littoral. Deux exemples seulement : en 196, Q. Minucius Thermus livre bataille près de l'*oppidum* de Turda en Citérieure<sup>107</sup>. En 183, A. Terentius Varro vainc une armée celtibère qui avait fait une incursion *haud procul flumine Hiberno in agro Ausetano*, et s'empare de plusieurs *oppida* que ces Celtibères avaient mis en défense<sup>108</sup>. Pourquoi donc Caton plutôt que Minucius, que Terentius ou que d'autres généraux dont les expéditions sans éclat n'ont pas laissé de traces dans les annales ?

Et l'on oublie tout autant l'éventualité de conflits internes au monde indigène, entre Ibères alliés de Rome et Ibères alliés de Carthage, ou à partir de 209 – après la prise de Carthagène, à partir du moment où les Carthaginois sont définitivement chassés des régions littorales de l'Est et du Nord-Est – entre Ibères venus à *deditio* et Ibères refusant le joug romain, voire entre des communautés voisines pour des motifs locaux n'ayant aucun rapport avec la seconde guerre punique ou avec la guerre de conquête, dans un contexte d'instabilité propre à exacerber des rivalités anciennes. Or, ces conflits internes ont pu causer autant de destructions, sinon plus, que l'action militaire directe des Romains. En 206, les Ilergètes et leurs alliés Lacétans entrent en ennemis (*hostiliter*) dans les territoires de leurs voisins Suessétans et Sédétans, qu'ils dévastent<sup>109</sup>. Tite-Live fait dire à Scipion, dans un discours à ses troupes, en quoi pouvaient consister ces destructions : les Ilergètes n'étaient bons qu'à « ravager les champs de leurs voisins, brûler leurs maisons et voler leur bétail »<sup>110</sup>. Certes, dans cette harangue l'intention de Scipion est de rabaisser l'image de l'ennemi en le présentant comme un ramassis de pillards méprisables, et il faut bien sûr tenir compte de ce parti-pris sans nuances. Mais des incursions de cette sorte devaient être monnaie courante, et on l'on ne peut guère douter que l'incendie de tous les villages abandonnés ou mal défendus devait en être la conséquence inéluctable.

---

<sup>106</sup> TARRADELL-FONT 2003-2004, « Les monedes », p. 302. Les trésors qui sont clairement postérieurs à la seconde guerre punique (La Plana d'Utiel, Valeria, Cuenca, Driebes) sont aussi postérieurs à 195.

<sup>107</sup> Tite-Live, XXXIII 44, 4. Sur la localisation de cette ville et sa relation avec les *Turdetani* du livre XXXIV, qu'il ne faut pas confondre avec les Turdétans de la Bétique, voir *supra*, vol. 1, p. 87-88.

<sup>108</sup> Tite-Live, XXXIX 56, 1.

<sup>109</sup> Tite-Live, XXVIII 24, 4.

<sup>110</sup> Tite-Live, XXVIII 32, 9.

Dans un tel contexte, il était inévitable que les peuples ibères alliés de Rome, parmi lesquels figuraient les Ilercavons de Tivissa<sup>111</sup>, devinssent la cible d'autres peuples encore insoumis – qu'ils fussent leurs voisins ou non –, tout particulièrement dans les périodes où aucune armée romaine ne stationnait dans la région, ce qui dut arriver souvent à partir du moment où le théâtre des hostilités se déplaça vers le sud et vers l'intérieur. Il y avait d'ailleurs là pour les Romains un enjeu de la plus grande importance : la crédibilité de leur empire dépendait de leur aptitude à défendre les communautés qui avaient accepté leur domination tout en comptant sur leur protection, et donc de leur capacité à intervenir sans délai et avec la plus grande rigueur contre tout peuple ou toute cité qui s'attaquait à leurs alliés.

Mais quelle que fût la volonté de Rome, il dut se passer plusieurs décennies avant que les peuples intégrés dans la province ne se trouvent complètement à l'abri de ces raids dont les conséquences pouvaient être désastreuses. Dans la zone de passage qu'était le Bas Èbre, les cités ilercavones ne pouvaient donc se soustraire à l'obligation de maintenir, voire d'augmenter leur capacités défensives, et une des solutions qui s'offraient à elles était de faire appel à des architectes militaires ou à des techniciens romains. Je suis tenté de croire que c'est ce qui se passa au Castellet de Banyoles au début du II<sup>e</sup> siècle, peut-être après une attaque qui expliquerait les destructions observées en plusieurs points du site. Il n'y a donc aucune raison d'attribuer ces destructions aux Romains, si les fouilles venaient à confirmer définitivement qu'elles sont le résultat d'une action militaire et qu'elles ne peuvent être antérieures à 206-205 : compte tenu des rapports de force, des jeux d'alliances et de la position géographique du site<sup>112</sup>, c'est bien plutôt à d'autres *Hispani* qu'il faut les imputer.

---

<sup>111</sup> Nous avons vu plus haut que les Ilercavons ne sont pas mentionnés parmi les peuples qui se soulèvent avec les Ilergètes en 206 et en 205 ; tout porte à croire qu'ils restèrent fidèles à Rome pendant la deuxième moitié de la seconde guerre punique.

<sup>112</sup> Plus de dix ans après la campagne de Caton, en 183 av. J.-C., des Celtibères n'hésitent pas à s'éloigner de leurs bases pour envahir le territoire des Ausétans de l'Èbre, à une soixantaine de kilomètres de la côte (Tite-Live, XXXIX 56, 1).

### Chapitre 3

#### FORTIFICATIONS IBÉRIQUES TARDIVES ET DÉFENSE DU TERRITOIRE EN HISPANIE CITÉRIEURE

Article publié sous le même titre dans Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, 2003, p. 159-183. Sauf exception, les références bibliographiques n'ont pas été mises à jour. Le développement sur les fortifications de la vallée du Matarraña a été transféré dans un chapitre *ad hoc* de la quatrième partie.

À côté des camps militaires et des cités à statut privilégié, les provinces hispaniques ont connu pendant l'époque républicaine une troisième catégorie d'établissements fortifiés, celle des villages et des bourgs d'origine indigène et de statut pérégrin qui soit restèrent inchangés, soit furent dotés de nouvelles défenses, soit furent fondés et bâtis de neuf entre la fin de la seconde guerre punique et la période des guerres civiles.

Ma première intention était de présenter ici une ébauche de synthèse sur la répartition et l'évolution de ces enceintes indigènes dans la partie méditerranéenne de la Citérieure, du cap de Creus au cap de Palos (fig. 1), dans une période comprise entre le début du II<sup>e</sup> siècle et la fin du premier quart du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Je n'ai pas tardé à me rendre compte que ce projet était trop ambitieux, pour ne pas dire impossible à réaliser dans l'état présent de la documentation. Les obstacles sont de divers ordres :

- Le degré de connaissance des formes d'occupation du territoire, en milieu indigène, est trop inégal d'une région à l'autre ou d'une *comarca* à l'autre pour permettre une vision d'ensemble satisfaisante. Je ne pourrai m'appuyer que sur quelques travaux, au demeurant excellents, qui fournissent, dans des secteurs ayant fait l'objet d'études approfondies, un tableau relativement précis de la nature et de la répartition des établissements indigènes. Mais on ne devra pas oublier que ces quelques gros plans ne concernent que des fragments discontinus du territoire ibérique ; dans bien d'autres secteurs, on ne dispose pas d'informations solides concernant cette période de transition.
- Rares sont les fouilles qui ont mis au jour des fortifications indigènes dans leur état du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et plus rares encore les enceintes dont le plan a été publié. On ne dispose, la plupart du temps, que de descriptions sommaires de

l'aspect des vestiges visibles, sans intervention archéologique spécifique ; et quand il y a eu fouille, elle se limite presque toujours à un sondage en un seul point de la fortification.



Fig. 1. Localisation des peuples et des principaux sites mentionnés dans le texte.

• On considère habituellement comme des « fondations romaines » des enceintes qui, à mon sens, ont été construites à l'initiative et sous la responsabilité d'une autorité indigène. Il s'agit en particulier des enceintes de Isona-*Aeso*, *Iesso*, Peralada et Olèrdola, dont je reparlerai en leur lieu. Que ces enceintes puissent, dans certains cas, avoir un aspect romain ou aient exigé des savoir-faire importés d'Italie ne change rien à l'affaire. Il faut bien s'entendre sur ce qu'est une fortification romaine : cela suppose, en premier lieu, un cadre juridique romain (par exemple une fondation coloniale ou l'accession à un statut privilégié), ensuite l'initiative et le contrôle d'une autorité romaine, et enfin une réalisation technique se conformant à un modèle italien. Ces conditions ne sont remplies de façon certaine, dans la période et dans l'aire géographique considérées, que par les fortifications d'Ampurias, de Tarragone et de Valence<sup>1</sup>. Partout ailleurs, les enceintes aujourd'hui connues que l'on peut dater entre 150 et 80 ont été érigées dans un cadre pérégrin, par et pour des *Hispani*. Qualifier ces fortifications de « romaines » n'aurait pas plus de sens que si l'on appelait « grecque » la fortification du III<sup>e</sup> siècle de Castellet de Banyoles (Tivissa), au seul motif que ses tours reproduisent un modèle hellénistique.

• Il existe, concernant la fin du III<sup>e</sup> siècle et la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, un problème récurrent de chronologie archéologique. Comme il arrive parfois dans notre discipline, le désir de faire coïncider avec des événements historiques précis des datations reposant exclusivement sur l'analyse de la poterie a conduit à une situation d'impasse. Dans la période considérée, le principal fossile directeur est la céramique campanienne A, qui malgré l'affinement constant des typologies ne permet guère de réduire la fourchette chronologique à moins d'un demi-siècle (sauf à disposer d'un matériel abondant et varié, ce qui est rarement le cas dans les stratigraphies se rattachant à des fortifications). Or, on constate une tendance trop répandue à rehausser la chronologie vers le début de la période, d'où il résulte qu'un nombre impressionnant de murailles hispaniques sont censées avoir été érigées à la fin du III<sup>e</sup> siècle, tandis que très peu de fortifications sont attribuées à la première moitié du II<sup>e</sup> siècle. On peut citer, parmi bien d'autres sites, l'*oppidum* de Meca<sup>2</sup>, la tour portuaire du Grau Vell de Sagonte<sup>3</sup>, la porte de Séville à Carmona<sup>4</sup> ou le « recinto fortificado » d'El Castillarejo en Andalousie<sup>5</sup>.

Chacun sait que c'est en période de paix ou d'accalmie, quand les Etats ou les cités disposent de temps, de trésorerie et de bras disponibles, que l'on bâtit des

---

<sup>1</sup> Je ne tiens pas compte ici des enceintes de *Gerunda*, de *Baetulo* et d'*Iluro*, qui sont bâties dans la période suivante (années 80-70 à 60-50). La datation haute, au tout début du I<sup>er</sup> siècle, que propose J. GUITART (1994, « Un programa de fundacions ») pour ces trois fondations ne s'accorde pas avec les données archéologiques (pour *Gerunda* et pour *Iluro*, voir plus loin ; pour *Baetulo*, M. GRAU, J. GUITART, J. PERA et M. C. JIMÉNEZ, « La ceràmica de vernís negre de *Baetulo* (Badalona, El Barcelonès) », dans *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC (Empúries, 1998)*, Mataró, 2000, p. 77). Sur les fondations urbaines du deuxième quart du I<sup>er</sup> siècle en Catalogne, voir les suggestions d'O. OLESTI, « Les actuacions pompeianes a la Catalunya central : reorganització del territori i fundació de noves ciutats », dans *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Internacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragone, 1994, p. 316-317.

<sup>2</sup> Voir *infra*, p. 211 sq.

<sup>3</sup> MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 471.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 541, et SCHATTNER 2005, « La puerta de Sevilla ».

<sup>5</sup> Voir *infra*, p. 305, n. 26.

enceintes urbaines. En temps de guerre, sous la pression des événements et dans l'urgence des périls, une fortification complexe (bâtie en pierres de taille, munie de tours et éventuellement complétée par un avant-mur ou un fossé) était un projet irréalisable, compte tenu des ressources techniques des Anciens. Il me paraît donc difficile d'accepter l'idée que la seconde guerre punique et les premières années de la conquête romaine furent une période d'intense activité dans le domaine de l'architecture militaire. À partir de ces observations, je suis pour ma part convaincu que bon nombre de constructions d'enceintes attribuées à la période de la seconde guerre punique devront être ramenées à des dates plus basses. Le vide inexplicable de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle serait ainsi comblé.

Malgré les réserves que je viens d'exprimer, quelques lignes directrices peuvent être ébauchées, à titre de premières hypothèses, en espérant qu'à l'avenir de jeunes chercheurs puissent consacrer des études plus poussées à ce sujet important, et permettent de clarifier un tableau encore passablement confus.

La première constatation que l'on peut faire, c'est que la conquête romaine n'a pas déclenché un processus de démantèlement général des fortifications indigènes<sup>6</sup>. Un peu partout dans les territoires passés sous l'autorité de Rome, des enceintes sont maintenues en état, d'autres sont réparées, modifiées ou agrandies, d'autres encore sont construites à neuf. Il ne m'a pas semblé qu'on pouvait mettre en évidence un schéma directeur applicable à l'ensemble du territoire ibérique ; ou du moins, si ce modèle existe, il m'a échappé. On a plutôt l'impression que coexistent une multitude de faciès locaux, présentant de grandes disparités dans les stratégies d'occupation et de contrôle du territoire comme dans les rythmes de leur évolution. C'est pourquoi j'ai choisi de présenter un nombre limité de dossiers archéologiques régionaux, sans prétention aucune à l'exhaustivité – en me référant, dans la mesure du possible, aux peuples dont le nom et le territoire approximatif sont connus par des sources de l'époque –, avant d'en tirer quelques enseignements généraux.

## La Catalogne

De nombreuses études à l'échelon local ou régional et plusieurs publications collectives permettent de se faire une idée assez précise de l'évolution de l'habitat aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles entre les Pyrénées et l'Èbre et de ses variations d'un territoire à l'autre<sup>7</sup>, même si les données archéologiques sur les fortifications sont peu nombreuses et de qualité très inégale.

---

<sup>6</sup> Bien entendu, les murailles des places fortes ibériques situées au nord de l'Èbre n'ont pas été détruites en un seul jour en 195 sur l'ordre de Caton, et ceux qui l'ont cru (voir encore CABALLERO 2000, « Desarrollo de un patrón », p. 243) sont, à deux millénaires de distances, les victimes naïves des fanfaronnades de l'auteur des *Orígenes* (mise au point dans MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 37 sq).

<sup>7</sup> Cf. *La formació d'una societat provincial. La component ibèrica a les fundacions romanes del nord-est de la Hispania Citerior*, actes publiés dans *Empúries*, 52, 2000 ; *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluçanès Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Girona, 2000 (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19) ; *Territori polític i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània occidental*, Actes de la Taula Rodona celebrada a Ullastret, Gérone, 2001 (*Monografies d'Ullastret* 2) ; *Territoris antics a la*



Fig. 2. Mur extérieur et mur de refend de la muraille de Sant Julià de Ramis, Gérone.

### *Indicètes*

Dans le nord-est de la Catalogne, les sites ibériques les plus importants sont définitivement abandonnés entre les dernières années du III<sup>e</sup> siècle et les premières du II<sup>e</sup> siècle : le Puig de Sant Andreu et l'Illa d'en Reixac à Ullastret, le Puig d'en Rovira à La Creueta, Montbarbat à Lloret de Mar. Certains sites secondaires restent occupés, mais la situation d'ensemble est encore très floue<sup>8</sup>.

Un regain d'activité de construction s'observe vers la fin du II<sup>e</sup> siècle. Ainsi, à Sant Julià de Ramis, une fortification longtemps tenue pour ibérique, ou pour avoir eu une première phase de construction à l'époque préromaine, est maintenant datée de façon définitive du dernier tiers du II<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. C'est une muraille très puissante de 5 m d'épaisseur hors tout, formée par deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur chacun dont l'intervalle était rempli de terre ; de place en place, des murs de refend assuraient la cohésion de l'ensemble (fig. 2). Elle sera démantelée vers 75 av. J.-C., en liaison avec la fondation de *Gerunda*<sup>10</sup>,

---

*Mediterrània i a la Cossetània oriental (simposi internacional, El Vendrell, 2001)*, Barcelone, 2003.

<sup>8</sup> J. BURCH, J. M. NOLLA, L. PALAHÍ, J. SAGRERA et D. VIVÓ, « La fi del món ibèric : l'exemple de l'oppidum de la Muntanya de Sant Julià de Ramis », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, 2000, p. 136.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> J. M. NOLLA *et al.*, « La fundació de *Gerunda* : dades noves sobre un procés complex de reorganització d'un territori », *Empúries*, 52, 2000, p. 11-28.

sans que le site soit complètement abandonné. La muraille de Peralada date probablement de la même époque que celle de Sant Julià de Ramis. Bien que publiée comme un camp romain<sup>11</sup>, il s'agit sans nul doute d'une muraille indigène. Bâtie dans un appareil fruste, sans mortier, elle protégeait un établissement indigène de hauteur. Ses fouilleurs la datent du début du II<sup>e</sup> siècle, mais le matériel mis au jour<sup>12</sup> autorise une datation plus tardive.

### *Léétans*

La Léétanie est l'une des régions de Citérieure pour lesquelles nous disposons des données les plus abondantes et les plus affinées du point de vue chronologique<sup>13</sup>. Un nombre important de villages sont abandonnés ou détruits entre la fin de la seconde guerre punique et le milieu du II<sup>e</sup> siècle. Deux exemples parmi d'autres : Castellruf (Martorelles), dont l'enceinte construite à un moment indéterminé du III<sup>e</sup> siècle est abandonnée vers 200<sup>14</sup>, et Puig Castellar (Santa Coloma), dont l'abandon se situe vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Mais d'autres villages fortifiés ibériques, petits ou grands, perdurent jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle, comme Turó de Can Olivé (Cerdanyola), Mas Boscà (Badalona), Cadira del Bisbe (Premià), Burriac (Cabrera de Mar), La Torre Roja (Caldes de Montbui), etc. Les formes d'habitat traditionnelles se maintiennent donc partiellement en place au moment où fait son apparition un système d'occupation du territoire basé sur des établissements ruraux dispersés et, à partir de la fin de l'époque républicaine, sur la villa. On a supposé que les nouveaux schémas d'organisation du monde rural se « juxtaposent » dans un premier temps à l'ancien système ibérique, « sans provoquer sa désintégration immédiate »<sup>16</sup>.

Cela dit, chaque fois qu'une étude fine a pu être réalisée sur un micro-territoire, il est apparu que les habitats fortifiés ibériques avaient perdu l'essentiel de leur substance vers la fin du II<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui a été mis en évidence au Turó d'en Boscà, gros village situé à seulement 2 km de *Baetulo*, sur une colline dominant la côte. Le système défensif ibérique mis en place à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> siècle est conservé intact pendant toute la première moitié du II<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Le site se vide ensuite progressivement de ses habitants et est

<sup>11</sup> J. LLINÀS, J. MERIN, M. MIRÓ et M<sup>a</sup> J. PEDRÓN, « El campament romà de Peralada : una fortificació d'època republicana al hinterland d'Empúries », dans *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragona, 1994, p. 246-247.

<sup>12</sup> Dressel IA, commune italique, campanienne A.

<sup>13</sup> Parmi d'autres études récentes, on peut citer O. OLESTI, « integració i transformació de les comunitats ibèriques del Maresme durant el s. II-I a.C. », *Empúries*, 52, 2000, p. 55-86.

<sup>14</sup> R. ÁLVAREZ et M. CUBERO, « Los *pila* del poblado ibérico de Castellruf », *Gladius*, 19, 1999, p. 121-142.

<sup>15</sup> M. MIRET, J. SANMARTÍ et J. SANTACANA, « La evolución y el cambio del modelo de poblamiento ibérico ante la romanización : un ejemplo », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización (Madrid, 1986)*, Madrid, 1988, p. 85.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>17</sup> D. ZAMORA, *Les ceràmiques de vernís negre del poblat ibèric del Turó d'en Boscà (Badalona). Aproximació a la interpretació històrico-arqueològica del poblat*, Igualada, Arqueoanoia, 1996, p. 125, 159 et 168.

définitivement abandonné entre 125 et 100 ; sa population s'installe alors très probablement dans la plaine littorale où *Baetulo* est fondé à la fin de cette période.

L'*oppidum* de Burriac (*Ituro*), l'un des plus grands du Nord-Est ibérique avant la conquête romaine, connaît des remaniements urbanistiques importants et une forte croissance de la population rurale environnante entre 150 et 100, alors que le demi-siècle précédent reste mal connu<sup>18</sup> (fig. 3). Au troisième quart du II<sup>e</sup> siècle, la porte méridionale de l'enceinte est reconstruite dans une technique proche de l'*opus quadratum*. L'établissement périclité à partir du début du I<sup>er</sup> siècle ; son abandon définitif a lieu vers 50, la population passant dans la ville nouvelle d'*Iluro*, bâtie dans la plaine sur un plan régulier.



Fig. 3. Plan de l'*oppidum* de Burriac, d'après ZAMORA.

<sup>18</sup> J. GARCÍA ROSELLÓ et D. ZAMORA, « La Vall de Cabrera de Mar. Un model d'ocupació del territori a la Laietània », *Laietània*, 8, 1993, p. 147-179 ; complété aujourd'hui par ZAMORA 2007, *L'oppidum de Burriac*.

### Cessétans

La récente synthèse de A. Ros Mateos suggère pour la Cessétanie une évolution comparable à celle que l'on vient de résumer pour la Léétanie<sup>19</sup>. Plusieurs habitats fortifiés de petite taille (notamment celui d'Alorda Park à Calafell) sont abandonnés au cours de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle. En même temps, les principales agglomérations ibériques (Darró, Olèrdola, Masies de Sant Miquel) consolident leur statut de chef-lieu ; d'importants travaux d'urbanisme y sont entrepris vers la fin du II<sup>e</sup> siècle. L'abandon de ces trois *oppida* se situe vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., au moment où les villas commencent à se multiplier dans la plaine.

De ces trois sites, Olèrdola est le seul dont on connaisse les fortifications. Il s'agit d'un éperon barré de 3,5 ha qui domine la plaine du Penedès<sup>20</sup> ; occupé de façon apparemment ininterrompue depuis le Bronze Final, il est muni entre la fin du II<sup>e</sup> et le début du I<sup>er</sup> siècle d'une nouvelle fortification pourvue de trois tours rectangulaires et d'une tour à bec à flancs cintrés, d'une forme très originale, quelques mètres en avant de l'ancienne muraille ibérique (fig. 4). L'appareil des courtines et des tours est polygonal (fig. 5). L'érosion n'a laissé que peu de restes de l'habitat *intra muros* ; néanmoins, des maisons du II<sup>e</sup> siècle ont été fouillées récemment vers le centre du site.

On suppose habituellement que la fortification d'Olèrdola fut construite pour abriter un « détachement militaire romain », chargé de la surveillance de la voie romaine, future *via Augusta*<sup>21</sup>. Il m'est difficile d'accepter cette interprétation. La superficie délimitée par l'enceinte est beaucoup trop grande pour un poste militaire, et l'on ne tient pas assez compte du fait qu'Olèrdola est bel et bien une agglomération<sup>22</sup>, et qu'au surplus elle semble connaître son apogée à l'époque de la reconstruction de la muraille, d'après l'étude de la vaisselle à vernis noir<sup>23</sup>. De plus, la disposition des défenses – il s'agit d'un éperon barré, et non d'une enceinte formant un circuit complet – est, dans sa conception, plus proche des traditions ibériques que des normes de l'urbanisme romain<sup>24</sup>. À Olèrdola, le contexte et le maître d'œuvre sont indigènes ; seule la réalisation technique se conforme à un modèle italien.

---

<sup>19</sup> ROS MATEOS 2005, « L'Ibèric tardà ».

<sup>20</sup> MOLIST 2000, « L'*oppidum* cossetà d'Olèrdola » ; PALMADA 2003, « La fortificació republicana ».

<sup>21</sup> MOLIST 2000, « L'*oppidum* cossetà d'Olèrdola », p. 104, avec bibliographie.

<sup>22</sup> Le secteur bâti à l'intérieur de l'enceinte est évalué, pour l'époque républicaine, à environ deux hectares (ROS MATEOS 2005, « L'Ibèric tardà »).

<sup>23</sup> ROS MATEOS 2005, « L'Ibèric tardà ».

<sup>24</sup> Je suis redevable à David Hourcade de cette dernière observation.

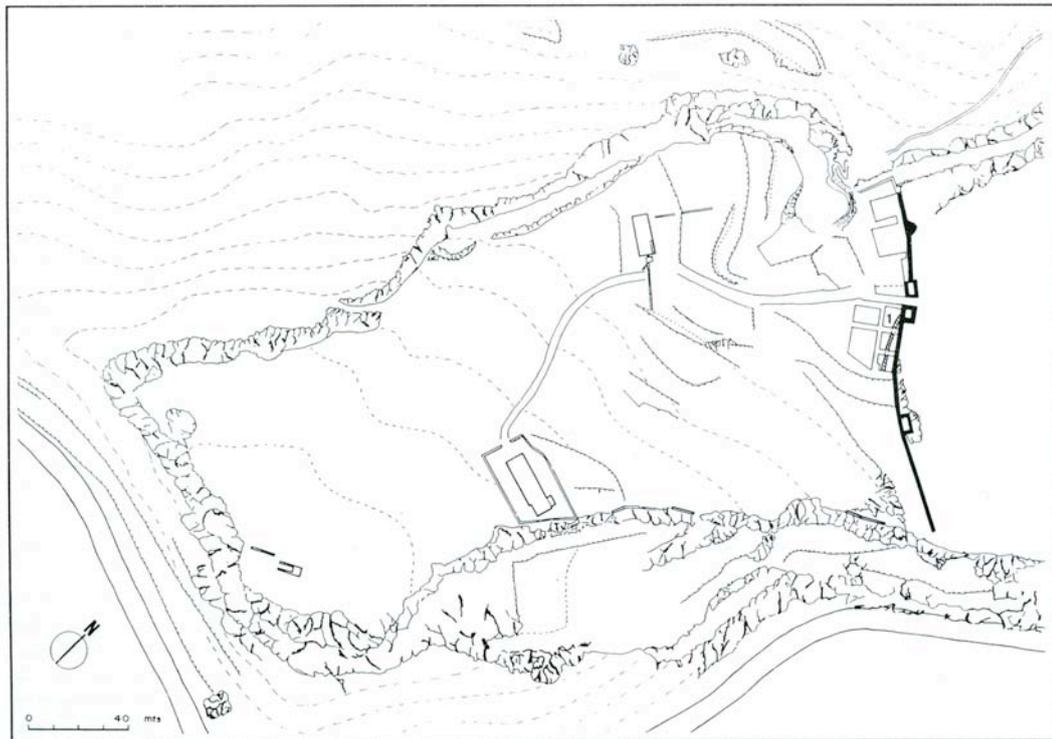


Fig. 4. Plan de la fortification d' d'Olèrdola (Alt Penedès), d'après MOLIST.

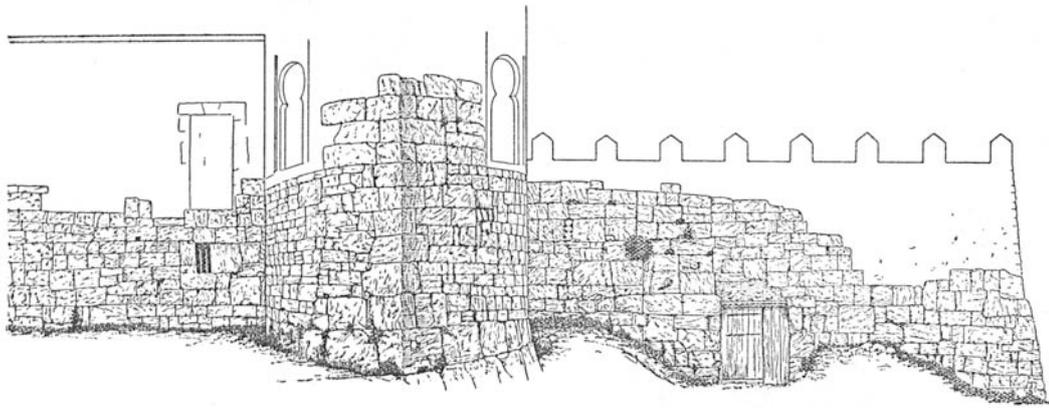


Fig. 5. Croquis de l'appareil de la tour à bec d'Olèrdola et des courtines adjacentes, d'après FERRER SOLER.

*Peuples de la Catalogne intérieure et des Pyrénées*

Dans ces régions les données sont encore très fragmentaires. Je me contenterai de signaler quelques cas significatifs.

Un tronçon de la première enceinte d'*Aeso* (Isona), élevée entre 100 et 80 av. J.-C., a été mis au jour il y a quelques années<sup>25</sup>. C'est une muraille en appareil irrégulier, sans mortier de chaux, formée de blocs équarris d'assez grande taille : en d'autres termes, un ouvrage qui ne s'écarte pas des traditions de l'art de bâtir ibérique. La surface enclose pouvait atteindre quatre hectares. On a trop parlé d'*Aeso* comme d'une « ville romaine » ou, pire, d'une fondation romaine d'après l'hypothèse récente selon laquelle *Aeso*, au même titre que *Iesso*, *Baetulo* et *Iluro*, aurait été fondée au début du I<sup>er</sup> siècle pour y installer des vétérans démobilisés de l'armée de Marius<sup>26</sup>. Il existe pourtant sous le niveau du début du I<sup>er</sup> siècle des niveaux « pré-fondation » de la fin du III<sup>e</sup> et du II<sup>e</sup> siècle, qui doivent bien appartenir à une agglomération : il n'y a donc pas de fondation *ex nihilo*. À la fin de l'époque républicaine, *Aeso* est encore une « modeste bourgade »<sup>27</sup>, encore stipendiaire sous Auguste si l'on se fie à Pline l'Ancien<sup>28</sup>. S'il est vrai que certains membres de ses familles dirigeantes obtinrent la citoyenneté romaine relativement tôt<sup>29</sup>, il s'agit d'une bourgade indigène. L'impression de romanité ne repose nullement sur les rares vestiges de l'époque républicaine ; elle dérive, inconsciemment, du riche dossier épigraphique du II<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Un constat semblable peut être fait à propos de *Iesso* (Guissona). Sur un site déjà occupé aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, un nouveau plan d'urbanisme est mis en place vers 100, comprenant une enceinte apparemment vaste<sup>30</sup>, des rues au tracé régulier et des thermes<sup>31</sup>. Cet urbanisme rénové n'est pas, à mon sens, un argument suffisant pour faire de *Iesso* une « fondation romaine » : les promoteurs et les maîtres d'œuvre de ces changements étaient probablement des notables indigènes désireux de conformer leur cité à un nouveau canon d'urbanisme.

Dans un contexte plus montagnard et de romanisation plus tardive, le site d'El Castellot (Bolvir, La Cerdanya), à 1140 m d'altitude, offre un bon exemple d'un petit village d'éleveurs bâti – et fortifié – à l'époque républicaine<sup>32</sup>. Ce

<sup>25</sup> X. PAYÀ, F. PUIG et T. REYES, « Primeres datacions dels nivells fundacionals d'*Aeso* », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 4, 1994, p. 151-172.

<sup>26</sup> GUITART 1994, « Un programa de fundacions ».

<sup>27</sup> RICO 1997, *Pyrénées romaines*, p. 182.

<sup>28</sup> *N. H.*, IV 3, 23.

<sup>29</sup> M. NAVARRO et M<sup>a</sup> A. MAGALLÓN, « Las ciudades del Prepirineo occidental y central en época alto-imperial : sus habitantes y su *status* », dans *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Séville, 1999, p. 68.

<sup>30</sup> Sa superficie est l'objet de spéculations ; certains l'évaluent à 6,8 ha, d'autres à 18-20 ha (cf. PALMADA 2001, « La muralla de la ciutat romana », p. 22).

<sup>31</sup> I. GARCÉS, N. MOLIST et J. M. SOLIAS, « Les excavacions d'urgència a *Iesso* (Guissona, La Segarra) », dans *Excavacions arqueològiques d'urgència a les comarques de Lleida*, Barcelona, 1989, p. 108-124.

<sup>32</sup> O. MERCADAL et S. ALIAGA, « El Castellot (Bolvir, La Cerdanya) : un assentament ibèric al Pirineu », dans *Segones jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*, Torroella del Montgrí, 1994, p. 72-82.

village de plaine, occupé entre 150 et 50 av J.-C., était protégé par une muraille de 1,4 m d'épaisseur.

### *Bilan sur la Catalogne*

Les réseaux traditionnels de villages fortifiés se démantèlent dans presque toute la Catalogne en deux temps. La première phase d'abandons est directement consécutive à la seconde guerre punique et aux opérations de prise en main du territoire conquis (entre les dernières années du III<sup>e</sup> siècle et les premières du II<sup>e</sup> siècle). Ce sont presque toujours des abandons définitifs. La seconde phase d'abandons est plus étirée dans le temps et moins facile à mettre en rapport avec des événements historiques. Elle se situe entre 150/125 et 75/50. On peut l'expliquer par une restructuration des communautés indigènes en voie de romanisation ; du point de vue territorial, cette restructuration suit deux processus complémentaires : d'une part, développement de l'habitat dispersé en plaine ; d'autre part, développement et urbanisation partielle d'un *oppidum*-capitale au détriment des villages de rang inférieur qui sont définitivement abandonnés. Ces *oppida* sont d'anciennes agglomérations ibériques qui reçoivent entre la fin du II<sup>e</sup> et le début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. une nouvelle enceinte, ou de nouveaux éléments de fortification.

Cette stratégie de recomposition du territoire semble répondre à la fois au souhait d'intégration des élites indigènes et au souci d'efficacité administrative du pouvoir romain<sup>33</sup>. Dans les régions côtières, elle s'avère relativement éphémère, puisque dès le milieu du I<sup>er</sup> siècle les *oppida* de hauteur qui ont connu cette transformation (les mieux connus sont Sant Julià de Ramis, Burriac et Olèrdola) cèdent la place à des agglomérations de plaine, fondées *ex novo* et conçues sur un modèle pleinement romain (*Gerunda*, *Baetulo*, *Iluro*), qui les remplacent comme chefs-lieux de cités et qui ne tarderont pas à bénéficier d'un statut privilégié.

Les régions de l'intérieur connaissent une évolution différente. Pour des raisons qui restent à élucider (permanence des structures indigènes en raison d'un plus faible impact de l'immigration romaine ?), les sites urbanisés vers 100 av. J.-C. continuent à se développer jusqu'à la phase de municipalisation du Haut Empire : tels sont les cas de *Iesso* et d'*Aeso*.

---

<sup>33</sup> Des opinions contradictoires ont été émises quant au rôle respectif des indigènes et du pouvoir romain dans cette évolution urbanistique. L'idée d'un plan global et préconçu orchestré par l'autorité romaine (GUITART 1994, « Un programa de fundacions » ; CABALLERO 2000, « Desarrollo de un patrón ») me paraît trop simpliste. La position de F. PINA POLO (« Urbanización y romanización en el nordeste de la Península Ibérica », dans *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragona, 1994, p. 329-331) est plus équilibrée, mais elle appelle encore quelques nuances.

## Au sud de l'Èbre : un secteur marqué par la permanence de l'habitat fortifié de type ibérique

### *Le sud de l'Ilercavonie*

L'évolution du territoire dans le nord de la province de Castellón (Baix Maestrat) est connue avec une assez grande précision grâce à la synthèse d'Arturo Oliver Foix<sup>34</sup> et à plusieurs fouilles récentes. Certains sites perchés habités à l'Ibérique Ancien sont réoccupés à l'époque républicaine, comme la Tossa Alta de Benicarló<sup>35</sup>, village de 4500 m<sup>2</sup> muni d'une muraille en gros blocs et d'une tour, ou le hameau fortifié plus modeste du Puig de la Misericordia à Vinaròs, dont les 900 m<sup>2</sup> sont remis en état au II<sup>e</sup> siècle, après plusieurs générations d'abandon, par une petite communauté de paysans<sup>36</sup>.

D'autres établissements sont des fondations nouvelles de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle ou du début du I<sup>er</sup> siècle : La Curolla de Chert<sup>37</sup>, village fortifié de 9200 m<sup>2</sup>, ou Els Estrets à Vilafamés, village perché doté d'une muraille en talus et d'une tour curviligne face à la zone d'accès<sup>38</sup>. L'habitat de tradition ibérique, constitué par un village de petite taille perché sur une hauteur et entouré d'une muraille irrégulière, ne disparaît donc pas en Ilercavonie avec la conquête romaine, bien au contraire, il connaît une remarquable embellie à partir de 150/125 av. J.-C. Les villages construits à cette époque sont exactement du même type que ceux qui les avaient précédés deux ou trois siècles plus tôt : ils sont perchés sur des hauteurs, de très petite taille, de plan irrégulier et souvent munis d'une tour ronde à l'une de leurs extrémités<sup>39</sup>. Corrélativement, il a été récemment démontré que le sud de l'Ilercavonie est une région faiblement romanisée à l'époque républicaine, où l'on ne voit se développer aucune agglomération de rang urbain<sup>40</sup>.

<sup>34</sup> OLIVER FOIX 1996, *Poblamiento y territorio*.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 197-198.

<sup>36</sup> A. OLIVER FOIX, *El poblado ibérico del Puig de la Misericordia de Vinaròs*, Vinaròs, 1994.

<sup>37</sup> OLIVER FOIX 1996, *Poblamiento y territorio*, p. 168-169.

<sup>38</sup> C. BARRACHINA et M<sup>a</sup> D. LLORENS, « El jaciment ibèric dels Estrets - Racó de Rata (Vilafamés, Castelló) », *Quaderns de Prehistoria i Arqueologia Castellonenques*, 17, 1996, p. 321-338.

<sup>39</sup> Cf. F. GUSI, M. Á. DÍAZ et A. OLIVER, « Modelos de fortificación ibérica en el norte del País Valenciano », dans *Fortificaciones – la problemàtica de l'ibèric ple, Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica (Manresa, 1990)*, Manresa, 1991, p. 79-102. La datation dont on dispose aujourd'hui pour le site d'Els Estrets confirme les réserves que j'avais exprimées au sujet de cet article qui attribue de nombreux sites à l'époque ibérique à partir de critères morphologiques, sans tenir compte de leur chronologie (MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 353, note 2). Tout en maintenant ces objections, je dois bien volontiers reconnaître qu'une partie des sites décrits dans ce travail sont d'authentiques villages fortifiés ; reste à savoir s'ils sont antérieurs ou postérieurs à la conquête romaine.

<sup>40</sup> ARASA 2001, *La romanització*.

### *Ausétans de l'Èbre et Sédétans*

Un processus similaire peut être suivi dans le Bas Aragon oriental (vallées du Matarraña et de l'Algars), où plusieurs années de prospections et de fouilles menées en collaboration avec José Antonio Benavente Serrano nous ont permis de proposer un scénario détaillé de l'évolution de l'occupation du territoire du début de l'âge du Fer à l'époque républicaine<sup>41</sup>. Ces travaux nous ont permis d'étudier, sur le site de Torre Cremada (Valdeltormo), une fortification construite autour de 100 av. J.-C.<sup>42</sup>. Abstraction faite de quelques restes d'une nécropole du premier âge du Fer, les vestiges mis au jour sur ce site appartiennent dans leur totalité à l'époque républicaine, entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les fouilles ont mis au jour une grande tour de plan ovale (grand axe : 12 m ; petit axe : 10,3 m), conservée sur une hauteur de près de six mètres (fig. 6-9). Ses murs, de 1,5 à 2 m d'épaisseur, étaient entièrement construits en pierre, en grands blocs de grès à agencés à joints vifs et formant des assises irrégulières ; la maçonnerie est appareillée jusque dans la masse, sans remplissage interne. L'appareil du parement externe est trapézoïdal irrégulier, plus soigné que celui du parement interne. La hauteur originelle de la tour devait se situer entre 10 et 12 m, compte tenu de la puissance de ses murs et de son grand diamètre. On accédait au premier étage de la tour par un escalier extérieur, situé dans la ruelle de l'enceinte dont nous allons maintenant parler.

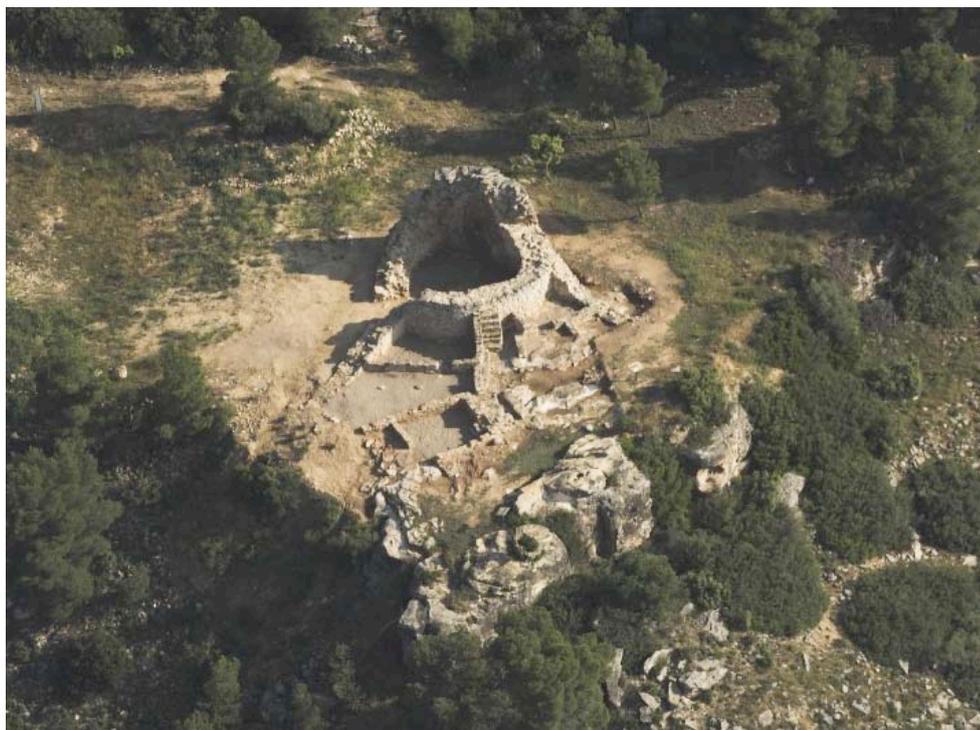


Fig. 6. Vue aérienne de la tour de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel).

<sup>41</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 106-131.

Cette tour est située à l'angle nord d'une petite enceinte triangulaire de 400 m<sup>2</sup>, établie sur un éperon rocheux dominant la vallée du Matarraña (fig. 7). L'intérieur de l'enceinte est divisé en deux par une ruelle médiane qui conduisait à l'escalier de la tour. L'espace situé entre la ruelle et la muraille était occupé par des maisons à un étage, pour la plupart détruites par l'érosion ; seules quatre pièces ont livré un plan complet. Ces pièces, qui sont des rez-de-chaussée ou des caves, servaient de lieux de stockage ou de travail, mais n'étaient pas des lieux de vie. Les pièces d'habitation se situaient au premier étage auquel on accédait sans doute par des escaliers de bois qui partaient du trottoir de la ruelle. L'enceinte triangulaire et la tour furent bâties ensemble, d'un seul jet, comme en témoignent notamment des blocs taillés en L qui unissent le parement extérieur de la tour aux murailles latérales de l'enceinte.

Du point de vue architectural, certains traits de cette fortification, comme le plan curviligne, l'appareil très soigné, la tendance à la monumentalité, la répartition des fonctions domestiques entre le rez-de-chaussée et l'étage, font de la Torre Cremada l'héritière directe des fortifications de la fin du III<sup>e</sup> siècle de San Antonio de Calaceite et d'Els Castellans<sup>43</sup>. Mais on note dans la technique de construction des éléments nouveaux, propres à l'époque républicaine, comme les trottoirs pavés (avec un parallèle bien connu à Azaila), les murs de la tour entièrement appareillés sans blocage interne, ou l'utilisation de briques crues d'un module qui n'est pas attesté dans la vallée de l'Èbre avant l'arrivée des Romains<sup>44</sup>.

L'hypothèse d'un fortin militaire isolé, que nous avons formulée après les premières campagnes de fouille<sup>45</sup>, doit être corrigée à la lumière des travaux réalisés en 2000 et 2001. Une exploration plus minutieuse du site a révélé la présence de nombreux vestiges d'habitat en contrebas de la fortification, sur des terrasses qui couvraient une grande partie du versant, entre le rebord rocheux du plateau et le fond de la vallée. Le matériel recueilli en surface dans toute cette étendue de terrain s'inscrit pleinement dans la chronologie de la fortification de l'éperon sommital. Nous avons donc affaire à une agglomération de taille importante pour la région (un hectare environ), étagée sur des terrasses à flanc de coteau, et commandée à son sommet par une fortification d'un type original qu'on pourrait qualifier de citadelle, voire de château si ce terme n'appelait des connotations anachroniques. Ce qui différencie profondément cette agglomération des villages fortifiés ibériques traditionnels, c'est le fait que la fortification soit réservée à un secteur limité de l'habitat, en position à la fois dominante et excentrée ; c'est aussi le fait que cette fortification prenne un aspect franchement monumental, accentuant jusqu'à l'hypertrophie le caractère ostentatoire de la tour qui en constitue l'élément principal.

---

<sup>43</sup> Voir *supra*, p. 137 sq.

<sup>44</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 120.

<sup>45</sup> MORET, GARDES et BENAVENTE 1997, « Torre Cremada ».



Fig. 7. La tour de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) vue du nord.

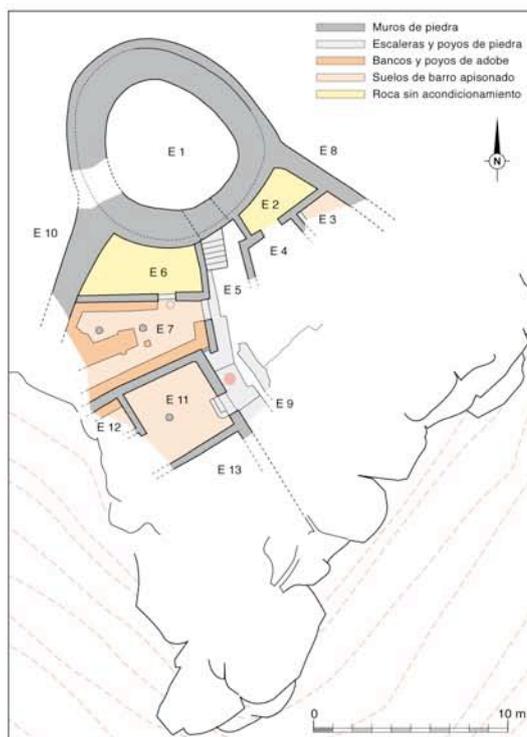


Fig. 8. Plan de la tour de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel).

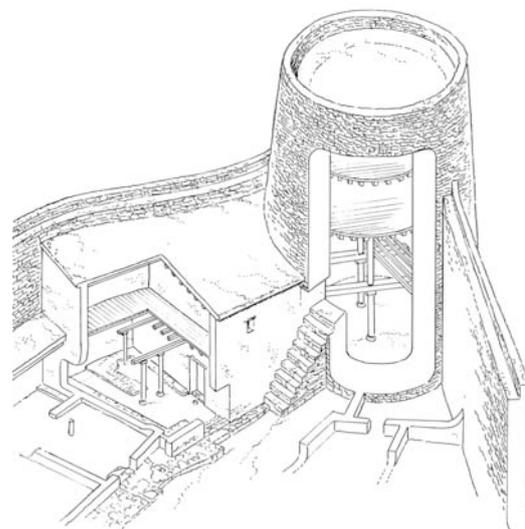


Fig. 9. Plan de la tour de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel).

La construction de cet ensemble fortifié ne peut se comprendre que dans le contexte territorial très particulier que présente la vallée du Matarraña à la fin de l'époque ibérique. Après la période florissante de l'Ibérique Moyen (IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle), on assiste, à partir du II<sup>e</sup> siècle, à l'abandon progressif de tous les sites occupés antérieurement. Le site central de San Antonio de Calaceite est détruit autour de 200<sup>46</sup>, tandis que d'autres villages gardent une occupation plus ou moins résiduelle jusque vers le début du I<sup>er</sup> siècle (Els Castellans et Vilallonc de Cretas, La Gessera de Caseres)<sup>47</sup>. Alors que des secteurs entiers de la vallée paraissent se vider de leurs habitants, la population se concentre dans un petit nombre d'agglomérations dont la taille est, en moyenne, beaucoup plus grande que celle des villages clos de l'Ibérique Moyen. Certaines de ces nouvelles agglomérations s'établissent en plaine au pied des collines occupées auparavant : c'est le cas par exemple de Camino de Santa Ana I près de Calaceite<sup>48</sup>. D'autres sont bâties sur des élévations de terrain peu marquées (Mas de Magdalenes de Cretas) ou sur des versants (Torre Cremada à Valdeltormo, Gallipons à La Fresneda).

C'est donc dans un territoire recomposé, en partie déserté, que s'inscrit vers 100 av. J.-C. l'agglomération fortifiée de Torre Cremada. Quelle fonction lui attribuer ? Deux voies d'interprétation se présentent. D'un côté, on peut mettre l'accent sur la fonction militaire, en supposant que cette fortification entre dans le cadre d'une politique romaine de réorganisation du territoire à partir d'un petit nombre de points d'appui puissamment défendus. Mais on voit mal quels pouvaient être les intérêts stratégiques de Rome dans ce territoire marginal. En effet, le Bas Aragon oriental (vallées du Matarraña et de l'Algars) apparaît comme une zone délaissée après la conquête, à peine touchée par les profondes mutations qui affectent la vallée de l'Èbre entre le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle et qui conduisent cette région à une romanisation particulièrement précoce : on ne connaît à l'heure actuelle le nom d'aucune cité qu'on puisse situer dans ce secteur<sup>49</sup> ; les principales voies de communication qui se mettent en place à l'époque républicaine le contournent (fig. 10) ; il n'a pas été directement touché par le conflit sertorien, ne représentant apparemment aucun enjeu d'importance pour les belligérants.

En revanche, on peut – et c'est ce que je serais plutôt enclin à faire – insister sur les composantes indigènes de cet établissement. Nous savons, par trois inscriptions gravées sur de la céramique campanienne et ibérique, que les habitants de Torre Cremada étaient des ibérophones<sup>50</sup>. La vaisselle qu'ils utilisaient ne comportait qu'une faible minorité de vases importés, et leurs habitudes culinaires ne différaient pas de celles des Ibères de l'époque préromaine. De plus, comme on a vu, la forme arrondie de la tour et son appareil rappellent les fortifications plus anciennes de San Antonio de Calaceite et d'Els Castellans de Cretas. Dans ce contexte indigène, la tour monumentale de Torre

<sup>46</sup> Voir *infra*, p. 276.

<sup>47</sup> BENAVENTE et MORET 2003, « El Palao en el contexto del Bajo Aragón ».

<sup>48</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 150.

<sup>49</sup> Le municiple romain le plus proche est *Osicerda*, qu'on a proposé de situer à El Palao (Alcañiz), dans la vallée du Guadalope (voir *infra*, p. 291).

<sup>50</sup> A. GORGUES, P. MORET et C. RUIZ-DARASSE, « Cinq nouvelles inscriptions sur céramique du Bas Aragon et de la Terra Alta », *Palaeohispanica*, 3, 2003, p. 245-250.

Cremada apparaît plutôt comme une sorte de symbole d'identité, chargé des mêmes valeurs guerrières que les stèles inscrites et ornées de figures de guerriers ou de lances du Bas Aragon. Ces stèles, datées pour la plupart de l'époque républicaine, n'existent que dans les vallées du Martín, du Guadalupe et du Matarranya ; on les a considérées, sans doute à juste titre, comme un marqueur ethnique du peuple des « Ausétans de l'Ebre »<sup>51</sup>. Tours rondes et stèles ornées sont deux expressions d'un même système de valeurs qui exalte la fonction militaire et guerrière, source de légitimité essentielle pour les élites ibériques. Et si ces valeurs sont exaltées avec autant de force, c'est sans doute, paradoxalement, parce que la guerre n'est plus permise aux Ibères (sauf en tant que soldats auxiliaires) ; en passant du vécu à l'imaginaire, elle prend dans l'iconographie et dans une architecture militaire hypertrophiée la place qu'elle n'a plus dans la réalité.

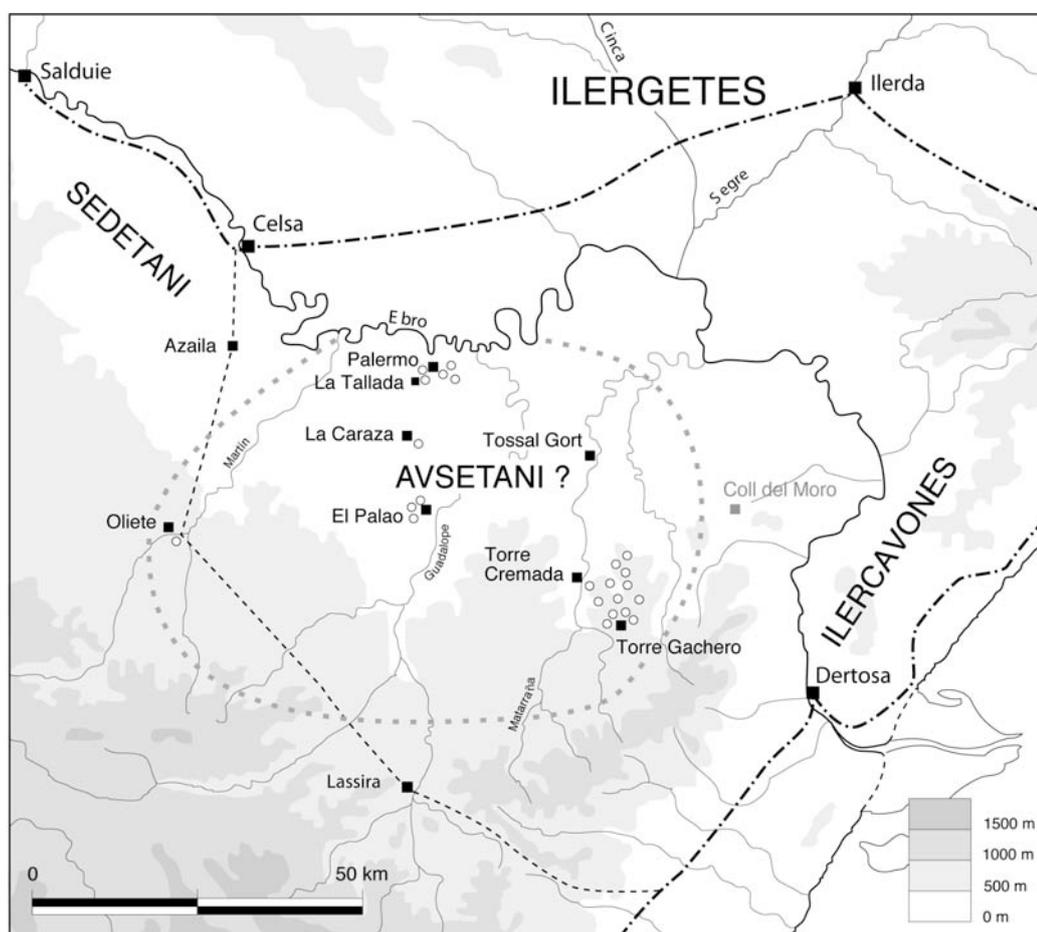


Fig. 10. Situation de Torre Cremada dans le territoire des Ausétans de l'Èbre vers 100 av. J.-C. Ronds blancs : stèles décorées du Bas Aragon.

<sup>51</sup> Voir *infra*, p. 292.

On ne saurait trop insister sur le rôle que l'aristocratie indigène a pu jouer dans un tel processus. Il n'est pas anodin de constater qu'à Torre Cremada la fortification est séparée du reste de l'agglomération. Cette fortification ne pouvait abriter qu'un nombre limité de personnes : non pas des soldats ou des gardes, mais – d'après la qualité et la variété de la vaisselle exhumée – les familles dominantes du village. Une séparation aussi nette entre deux secteurs d'habitat n'existait pas dans les agglomérations préromaines de la région. Cette nouvelle formule d'urbanisme restera d'ailleurs sans postérité : elle ne résistera pas au processus de quasi désertification et d'abandon généralisé des villages qui affecte cette partie de la vallée du Matarraña dès le second quart du premier siècle de notre ère<sup>52</sup>.

Une évolution en partie similaire peut être observée plus à l'est, sur le territoire des Sédétans. José Ángel Asensio a bien montré que la plupart des *oppida* de la moyenne vallée de l'Ebre, au II<sup>e</sup> siècle principalement, comprennent à la fois une citadelle fortifiée, perchée sur une hauteur, et une vaste aire d'habitat non fortifiée s'étendant tout autour sur les pentes et au pied de la colline<sup>53</sup>. Ce modèle particulier d'urbanisme a été observé sur les sites du Cabezo de Alcalá de Azaila<sup>54</sup> (fig. 11), du Castillejo de la Romana (La Puebla de Híjar), de Los Castellazos (Mediana de Aragón) et de La Caraza de Valdevallerías (Alcañiz). La fortification sommitale remplissait un double rôle : abriter les principaux espaces civiques et religieux de la cité, et offrir un refuge en cas de péril aux habitants des faubourgs. Ce type d'urbanisme a très peu de précédents dans le monde ibérique préromain (du moins très peu d'exemples dans lesquels la contemporanéité des quartiers *intra* et *extra muros* soit confirmée par des fouilles stratigraphiques) ; son moment d'apogée se situe entre le milieu du II<sup>e</sup> siècle et le milieu du I<sup>er</sup> siècle, après quoi la plupart des sites concernés sont abandonnés.

---

<sup>52</sup> BENAVENTE et MORET 2003, « El Palao en el contexto del Bajo Aragón ». Le processus que je viens de décrire ne concerne qu'un secteur limité de « l'Ausétanie de l'Èbre ». Un peu plus à l'ouest, dans la vallée du Guadalupe, l'habitat dispersé de tradition ibérique reste relativement dense jusqu'à la fin de l'époque républicaine (BENAVENTE 1984, « El poblamiento ibérico »), et un grand *oppidum*, comparable à ceux de la moyenne vallée de l'Èbre, se développe sur la colline d'El Palao (Alcañiz) au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Plus au nord, dans la même vallée du Matarraña, l'agglomération de Tossal Gort (Maella) connaît à l'époque républicaine un développement important et se maintient pendant tout le Haut Empire.

<sup>53</sup> ASENSIO ESTEBAN 1995, *La ciudad*.

<sup>54</sup> Deux études récentes portant sur le matériel céramique démontrent que la date de destruction (ou d'abandon) d'Azaila doit se situer à l'époque césarienne, au moment de la fondation de *Celsa*, et non à l'époque des guerres sertoriennes (GORGUES 2005, *Économie et société*, p. 430-433 ; A. RIBERA et C. MARÍN, « Las cerámicas del nivel de destrucción de *Valentia* (75 a.C.) y el final de Azaila », *Kalathos*, 22-23, 2004-2005, p. 271-300). La muraille de l'acropole n'est pas elle-même datée, mais il est probable que les murs actuellement visibles datent de l'époque républicaine.



Fig. 11. Vue aérienne de l'*oppidum* d'Azaila, abandonné au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (cliché A. Humbert, Casa de Velázquez). L'acropole a été intégralement fouillée par Juan Cabré dans les années 1920, mais l'habitat couvrait un espace beaucoup plus vaste alentour, comme l'ont montré les prospections de José Ángel Asensio, et comme le suggérait déjà la présence de thermes au pied de la colline, fouillés par Cabré (en bas à gauche de la photo). En raison d'une érosion intense sur le pourtour de la colline, seule est conservée la base des murs de l'acropole.

## Le Pays Valencien au sud du Millars

« Édétans »<sup>55</sup>

À 25 km de Sagonte, dans l'intérieur des terres, la cité de *Leiria*<sup>56</sup> et son territoire ont fait l'objet d'une étude remarquable<sup>57</sup>. L'*oppidum* de Sant Miquel de Liria connaît à la fin du III<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle son moment de plus grande opulence ; il atteint alors une superficie de 10 à 15 hectares, est pourvu d'une muraille et produit la célèbre céramique peinte à décors figurés qui porte son nom. Dans des circonstances que l'ancienneté des fouilles et le silence des sources littéraires ne permettent pas d'élucider, la ville est incendiée et apparemment pillée vers 150 av. J.-C. Le site est dès lors presque complètement

<sup>55</sup> La définition de l'Édétanie pose problème pour les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles (voir *supra*, vol. 1, p. 70-74). Les guillemets indiquent que j'utilise ce terme dans le sens traditionnel de l'archéologie valencienne.

<sup>56</sup> Je développe ailleurs (*supra*, vol. 1, p. 72 sq) les raisons qui me font préférer ce nom à celui d'*Edeta*, habituellement utilisé dans les travaux des archéologues valenciens.

<sup>57</sup> BONET 1995, *El Tossal de Sant Miquel*, p. 527-530.

abandonné, à l'exception d'une occupation résiduelle et peut-être épisodique au sommet de la colline.

Des abandons consécutifs à des destructions violentes sont également enregistrés, à la même époque ou un peu plus tôt, sur des agglomérations secondaires dépendant de *Leiria* (Puntal dels Llops, Castellet de Bernabé, La Seña, La Monravana, Castellar de Casinos), cependant que d'autres petits villages fortifiés, comme Cova Foradá et la Torre Seca, continuent leur existence jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle et renforcent même leurs défenses à l'époque tardo-républicaine<sup>58</sup>. L'abandon précoce semble la règle pour les hameaux fortifiés situés sur le pourtour de la vallée, à l'écart des terroirs agricoles ; en plaine les abandons sont moins fréquents et dans plusieurs cas (Castellet de Bernabé, La Monravana) on constate, entre 125 et 50 av. J.-C., une nouvelle installation sur le plat, au pied de la colline ou de la petite éminence occupée par l'enceinte ibérique. Dans la même période, les prospections laissent deviner la mise en place d'un semis d'établissements ruraux très modestes, non fortifiés, précurseurs des villas de l'époque impériale.

En dehors de ce secteur – le seul qui ait bénéficié d'un programme de prospections et de fouilles systématique –, on doit se contenter d'observations ponctuelles. Sur le territoire de Sagonte, les données obtenues en prospection sont encore trop imprécises pour permettre de tracer les lignes directrices de l'évolution du peuplement après la conquête romaine<sup>59</sup> ; il semble cependant que la proportion des villages perchés qui survivent à la conquête soit plus importante qu'autour de Liria. À Sagonte même, les informations restent très ponctuelles, mais attestent des modifications dans l'organisation des défenses à l'époque républicaine, notamment la construction d'une tour rectangulaire vers le début du II<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>.

Beaucoup plus à l'intérieur des terres, aux confins du monde celtibère, deux grands *oppida*, El Molón et Castellar de Meca, ont fait l'objet de fouilles qui témoignent de la reprise des fortifications à l'époque républicaine. Ces deux enceintes possèdent un système d'accès très particulier. L'entrée est protégée par deux tours, au niveau de la porte, et par la disposition du chemin d'accès lui-même, profondément encaissé dans le rocher, qui longe l'enceinte sur plusieurs dizaines de mètres avant d'y pénétrer par un virage plus ou moins serré, exposant l'assaillant éventuel à des tirs plongeants sur tout ce parcours (fig. 12).

À El Molón (Camporrobles, Valencia), après une phase de construction préromaine (IV<sup>e</sup> siècle principalement)<sup>61</sup>, le rempart est agrandi et renforcé à un moment beaucoup plus récent, puisqu'un sondage stratigraphique réalisé en 1995 à l'extérieur de l'enceinte a montré que l'unique niveau d'occupation qui soit lié à

<sup>58</sup> C'est du moins ce que suggère le type d'appareil de la tour de Cova Foradá, cf. MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 463-464.

<sup>59</sup> MARTÍ BONAFÉ 1998, *El área territorial*.

<sup>60</sup> C. ARANEGUI et I. PASCUAL, « Una torre defensiva de época republicana en el Castell de Sagunt », *Saguntum*, 26, 1993, p. 189-203.

<sup>61</sup> A. J. LORRIO, « El Molón (Camporrobles, Valencia) y su territorio : fortificaciones y paisaje fortificado de un espacio de frontera », dans L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo* (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28), Madrid, 2007, p. 221.

cette muraille, avant sa destruction, est daté de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. par de la Campanienne B et de la céramique à parois fines<sup>62</sup>. L'appareil de belle facture de ce secteur de la muraille, qui hésite entre le polygonal et le trapézoïdal irrégulier, convient bien à cette datation tardive.

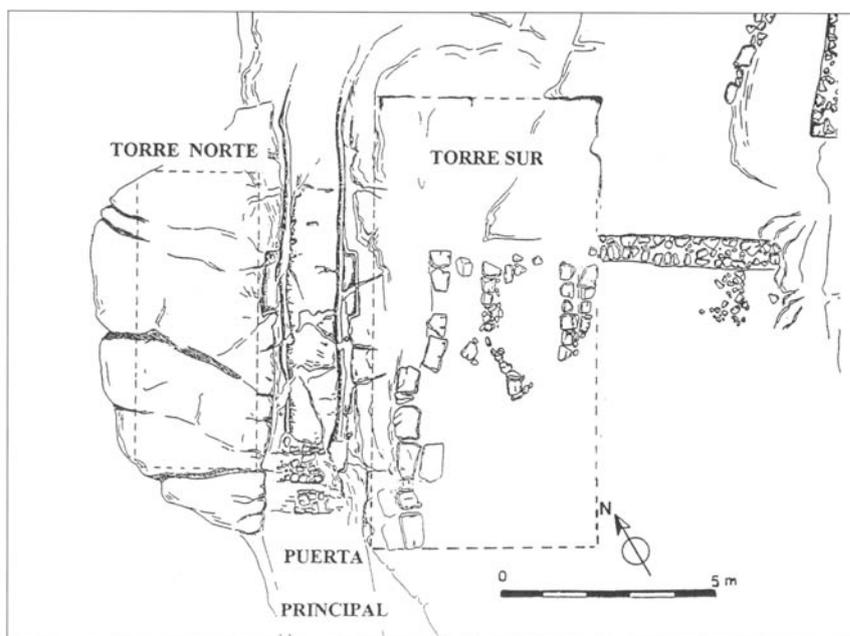


Fig. 12. Plan des fortifications de l'entrée d'El Molón (Camporrobles, Valencia), d'après LORRIO.

L'interprétation des fouilles du Castellar de Meca (Ayora, Valence) est plus délicate. Cet *oppidum*, qui occupe les 16 hectares d'un vaste sommet tabulaire (fig. 13, a), possède un système de défense comparable à celui d'El Molón. L'accès principal est une sorte de chemin creux profondément excavé dans la roche, présentant des ornières qui ont été dégagées sur plusieurs centaines de mètres (fig. 13, b). La porte, du type à recouvrement, était flanquée par deux tours ou bastions dont il ne reste que les empreintes des fondations dans le rocher (fig. 13, c). Les entailles visibles sur le seuil permettent de reconstituer deux vantaux de bois, larges de 1,5 et 1,6 m, qui ouvraient vers l'intérieur dans une petite cour de 3,5 x 1,8 m. Le site fut certainement occupé avant la conquête romaine, mais contrairement à l'opinion des archéologues qui ont fouillé et publié cette porte<sup>63</sup>, je ne crois pas que ses fortifications datent du III<sup>e</sup> siècle. Aux arguments que j'avais déjà présentés (absence de données stratigraphiques dans la publication des fouilles de la porte ; caractère tardif des motifs figurés de la céramique peinte trouvée dans la fouille du chemin à ornières ; présence sur le

<sup>62</sup> M. ALMAGRO, R. GÓMEZ, A. J. LORRIO et T. MONEO, « El poblado ibérico de El Molón », *Revista de Arqueología*, 181, 1996, p. 15-16 et fig. p. 12.

<sup>63</sup> ALFARO 1991, « El sistema defensivo » ; BRONCANO et ALFARO 1997, *Los accesos a la ciudad ibérica de Meca mediante sus caminos de ruedas*, Valencia, 1997 (Trabajos varios del S.I.P., 92).

site, en surface, d'une large gamme de céramiques romaines ; appareil rectangulaire de certains murs)<sup>64</sup> peuvent s'en ajouter un autre.

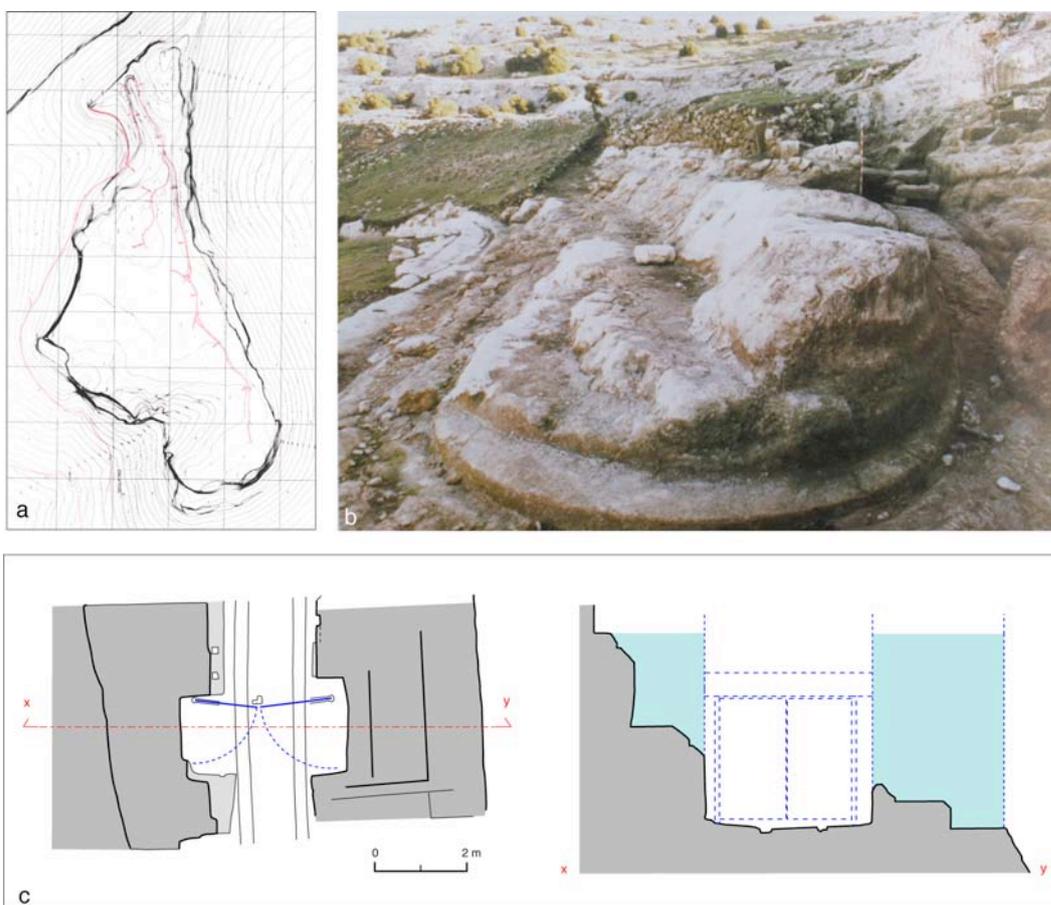


Fig. 13. L'oppidum de Castellar de Meca (Ayora, Valencia). a : plan du site, d'après BRONCANO ; b : vue du dernier lacet du chemin à ornières avant la porte fortifiée, d'après BRONCANO ; c : La porte de l'oppidum, d'après ALFARO (restitution modifiée).

Les fouilleurs voient dans des pierres de taille qui « barrent » la porte l'indice d'un effort désespéré des défenseurs ibères pour résister à l'assaut des Romains, juste avant la chute et la ruine définitive de l'oppidum<sup>65</sup>. En fait, ces blocs, dont il n'existe qu'une seule assise en place, ne sont rien d'autre qu'un seuil légèrement surélevé : ils sont en effet parfaitement taillés et s'adaptent comme tenon et mortaise dans des logements prévus *ad hoc* dans la paroi rocheuse latérale, et leur face supérieure est exactement au même niveau que le sol de la rue, au-delà d'un espace surcreusé (la « cour » rectangulaire évoquée plus haut<sup>66</sup>), réservé pour le débattement des vantaux de la porte. Soit ce seuil faisait partie du projet initial, soit il appartient à un remaniement du système de fermeture, mais dans tous les cas il n'a rien à voir avec un siège. Il n'y a d'ailleurs rien dans les données

<sup>64</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 458.

<sup>65</sup> ALFARO 1991, « El sistema defensivo », p. 149 sq.

<sup>66</sup> Cour dont les dimensions correspondent d'ailleurs presque exactement à 12 x 6 pieds romains.

archéologiques publiées qui accrédite l'hypothèse d'une destruction violente par fait de guerre. Meca n'est pas un *oppidum* indigène détruit par le conquérant romain ; c'est une ville qu'on pourrait plutôt qualifier d'ibéro-romaine, qui connaît son apogée vers le milieu de la période républicaine, et qui est dotée à ce moment-là d'une enceinte de grande envergure.

« *Contestans* »<sup>67</sup>

Dans le bassin d'Alcoy, le site central (en l'espèce, le grand village perché de La Serreta) est abandonné très vite après la conquête<sup>68</sup>, mais les villages fortifiés de taille moyenne situés sur des hauteurs moins dominantes restent habités, au moins pendant le II<sup>e</sup> siècle puisqu'on y a trouvé de la campanienne A et des amphores Dressel I<sup>69</sup>.

Dans la vallée du Vinalopó<sup>70</sup>, les deux tiers des établissements de l'Ibérique Moyen ont disparu à la fin du II<sup>e</sup> siècle. La population, qui est peut-être entrée dans une phase de décroissance, semble se concentrer sur un petit nombre de sites : trois modestes villages perchés (Sierra de San Cristóbal de Villena, El Castillo de Monforte et El Castillo del Río), un village de plaine (El Campet - La Algualeja de Novelda) et, au centre de la vallée, une grande agglomération de hauteur, El Monastil de Elda, qui existait déjà à l'époque préromaine mais qui connaît alors d'importants remaniements, pour atteindre une superficie de 3 à 4 hectares.

À *Lucentum* (Tossal de Manises, Alicante), trois phases de fortifications ont été distinguées<sup>71</sup>. La première date de la fin du III<sup>e</sup> siècle ; elle présente des particularités fort originales (notamment des tours oblongues placées à cheval sur une muraille de faible épaisseur) qui dénoncent, comme on l'a vu dans un chapitre précédent, une inspiration punique<sup>72</sup>. La deuxième phase date de la fin du II<sup>e</sup> siècle ; elle est donc bien antérieure à l'accession de *Lucentum* au statut municipal. Le tracé de l'enceinte primitive est respecté ; on se contente d'augmenter son épaisseur, ce qui a pour effet de noyer dans la masse du rempart les tours du III<sup>e</sup> siècle ; de nouvelles tours rectangulaires, plus petites et plus rapprochées, sont bâties sur l'avant de ce rempart (fig. 14 a), et l'entrée est modifiée (fig. 14 b).

<sup>67</sup> Mêmes réserves terminologiques que pour l'Edétanie ; voir *supra*, vol. 1, p. 75 sq.

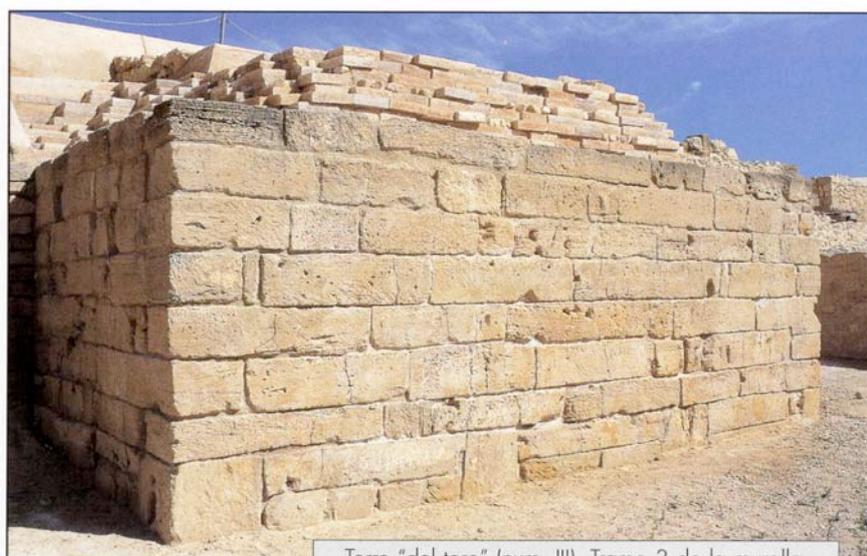
<sup>68</sup> E. LLOBREGAT, E. CORTELL, M. OLCINA *et al.*, « El sistema defensiu de la porta d'entrada del poblat ibèric de la Serreta. Estudi preliminar », *Recerques del Museu d'Alcoi*, 4, 1995, p. 135-161.

<sup>69</sup> M. OLCINA, I. GRAU, F. SALA *et al.*, « Nuevas aportaciones a la evolución de la ciudad ibérica : el ejemplo de La Serreta », dans *Los Iberos. Principes de Occidente (Congreso internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998)*, Barcelona, 1998, p. 44 ; OLCINA *et* SALA 2000, « Las cerámicas de barniz negro », p. 112.

<sup>70</sup> POVEDA 1998, « La iberización », p. 419.

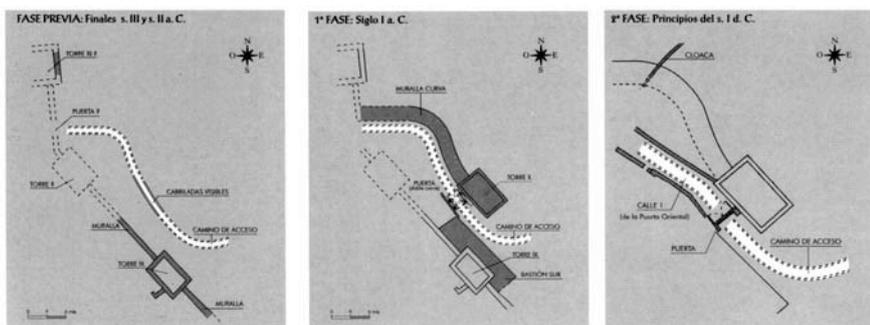
<sup>71</sup> M. OLCINA *et* R. PÉREZ, *La ciudad ibero-romana de Lucentum (El Tossal de Manises, Alicante)*, Alicante, 2001 ; *id.*, « *Lucentum* : la ciudad y su entorno », *Canelobre*, 48, 2003, p. 90-120.

<sup>72</sup> Voir *supra*, p. 150 sq.



Torre "del toro" (num. III). Tramo 3 de la muralla

a



b

Fig. 14. Tossal de Manises (Alicante). **a** : tour III, bâtie à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en adobes sur un socle en *opus quadratum* irrégulier, d'après OLCINA et PÉREZ ; **b** : évolution de la porte Est aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., d'après OLCINA et PÉREZ.

Dans la basse vallée du Segura, l'abandon apparemment général des agglomérations fortifiées ibériques (par exemple La Escuera) contraste avec la spectaculaire embellie que connaît, un peu plus au nord, la cité d'Elche-*Ilici*<sup>73</sup>. Mais l'enceinte républicaine de cette dernière cité reste mal connue<sup>74</sup> ; ce qu'en revanche on peut signaler, c'est l'utilisation du thème iconographique de la fortification urbaine dans une mosaïque qui mêle des traits indigènes (elle comporte une inscription ibérique en caractères latins) et des motifs importés (le poncif hellénistique de la muraille crénelée)<sup>75</sup>. Cette mosaïque est probablement

<sup>73</sup> OLCINA et SALA 2000, « Las cerámicas de barniz negro », p. 112-113 ; GUTIÉRREZ *et al.* 1998-99, « Le peuplement du Bas Segura », p. 60-61.

<sup>74</sup> Un tronçon de cette muraille a été mis au jour en 2007.

<sup>75</sup> L. ABAD, « En torno a dos mosaicos ilicitanos : el 'helenístico' y el de conchas marinas », *CuPAUAM*, 13-14, 1986-87, p. 97-105.

antérieure aux profonds bouleversements qu'entraîne la déduction coloniale du début de l'époque augustéenne<sup>76</sup>.

En somme, comme ailleurs, une profonde recomposition des territoires s'observe en Contestanie. Mais cette recomposition est contrastée. Certains chefs-lieux ibériques disparaissent, dans des zones qui semblent entrer en relative récession, tandis que d'autres, comme El Monastil, *Lucentum* et surtout *Ilici*, connaissent un important développement, rendu manifeste, entre autres programmes architecturaux, par l'érection de nouvelles murailles.

## Discussion

Dans toutes les régions considérées, l'abandon d'un grand nombre de villages fortifiés de hauteur au cours du demi-siècle qui suit la fin de la seconde guerre punique pourrait faire croire que la fortification est désormais refusée aux Ibères, et que ceux-ci vont peu à peu opter pour d'autres formes d'habitat, soit dans des agglomérations de plaine conçues sur un patron et dans un cadre romain, soit dans des établissements ruraux dispersés.

La réalité est beaucoup plus complexe. Si les deux termes ultimes de l'évolution sont bien ceux que je viens d'indiquer, le parcours est heurté et non linéaire. Il faut d'abord tenir compte des régions délaissées où le modèle urbain romain ne s'est jamais implanté. On y constate le maintien des formes traditionnelles de l'habitat fortifié, quasiment inchangées (Ilercavonie méridionale) ou engagées dans une dynamique originale qui doit très peu au modèle romain (Ausétanie de l'Ebre). Dans le deux cas, on enregistre vers la fin du II<sup>e</sup> siècle un regain d'activité notable dans le domaine de l'architecture défensive.

Mais il convient surtout d'insister sur l'importance que revêt, dans presque toutes les régions étudiées, la période située entre 130-125 et 100-80. C'est à une véritable floraison d'enceintes que l'on assiste pendant ce laps de temps, dans des contextes qui ne sont ni coloniaux ni militaires. Il est difficile d'en démêler toutes les raisons, mais quelques pistes peuvent être indiquées. Tout d'abord, il semble qu'on ait affaire à des projets globaux d'urbanisme et d'embellissement de la cité dans lesquels la construction d'une enceinte figure en bonne place, plutôt qu'à des projets spécifiquement défensifs. Ensuite, ces programmes sont mis en œuvre à un moment où, selon toute vraisemblance, les élites traditionnelles sont encore au pouvoir dans des agglomérations où l'immigration italienne reste nulle ou négligeable. Les sociétés indigènes de la Citérieure profitent manifestement de cette période de relative prospérité – alors que les séquelles économiques de la conquête sont effacées et que les troubles civils de la république romaine n'affectent pas encore les destinées de la péninsule – pour s'engager dans un processus original d'adaptation au modèle romain. Cette tentative d'hybridation est essentiellement différente du processus d'assimilation radicale qui s'engagera ultérieurement à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle. Les résultats qu'elle donne dans le

---

<sup>76</sup> Sur cette déduction, voir J. J. CHAO, J. F. MESA et M. SERRANO, « Un nuevo bronce hallado en La Alcudia », dans *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Séville, 1999, p. 417-424.

domaine des fortifications sont profondément originaux, soit qu'y domine l'élément indigène (comme à Torre Cremada), soit que des solutions techniques et architecturales d'origine italienne soient mises au service d'un projet *sui generis* (comme à Olèrdola).

D'un autre point de vue, il se confirme que le droit d'ériger une fortification ne dépend pas du statut juridique de l'agglomération. L'enceinte, à cette époque, n'est pas un critère de différenciation entre les communautés urbaines privilégiées (colonies, cités fédérées ou libres, municipales de droit latin ou de citoyens) et les cités pérégrines. Les différences, si elles existent, sont d'ordre qualitatif seulement : ainsi, il n'est pas douteux que les murailles d'*Emporiae* et de *Tarraco* devaient former un contraste saisissant, par leur ampleur et par leurs innovations architecturales (*opus quadratum* sur socle mégalithique à *Tarraco*, *opus caementicium* à *Emporiae*) avec les enceintes des agglomérations indigènes de leurs environs (fig. 15 et 16) ; mais le « droit à l'enceinte » – si l'on veut bien me passer l'expression – n'était pas réservé à la première catégorie.

On doit aussi s'interroger sur la fonction que remplissaient ces fortifications indigènes dans le cadre politique et administratif des provinces hispaniques. Je n'ai nullement l'intention d'aborder cette question du point de vue romain – l'examen des ressorts politiques du projet provincial romain étant hors de ma compétence –, sauf à noter que les enceintes ibériques d'époque républicaine rentrent parfaitement dans le cadre d'une stratégie romaine souple et pragmatique, fondée sur l'utilisation sélective des cadres politiques et sociaux existants<sup>77</sup>. Je me contenterai de formuler quelques hypothèses quant aux buts poursuivis par les communautés indigènes impliquées dans ces programmes édilitaires.

Un premier aspect dont il faut tenir compte, c'est la valeur symbolique dont tout rempart est empreint, non seulement comme manifestation d'une puissance militaire qui se veut dissuasive, mais aussi comme emblème d'un pouvoir politique. Ce point a été maintes fois souligné – parfois avec quelque excès –, aussi n'est-il pas besoin d'en détailler les implications générales. Dans le cas d'espèce, on peut simplement émettre l'idée que l'enceinte était un « enjeu d'image » d'une importance toute particulière dans cette phase de transition pendant laquelle l'adhésion des élites indigènes fut cruciale pour la bonne marche de la politique romaine en Espagne. Le privilège hautement symbolique de l'enceinte fortifiée permettait aux communautés indigènes de garder les apparences de l'indépendance, alors que Rome ne leur concédait qu'un peu d'autonomie. Ce privilège était affiché avec d'autant plus d'emphase que la conquête l'avait vidé de l'essentiel de sa substance, selon un mécanisme de compensation bien connu.

---

<sup>77</sup> « Rome managed the Hispaniae during the Republic by working through native settlement systems rather than by imposing a preconceived Roman urban system as such » (S. KEAY, « Innovation and Adaptation : The Contribution of Rome to Urbanism in Iberia », dans B. Cunliffe et S. Keay (éd.), *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia*, Proceedings of the British Academy, 86, Londres, 1995, p. 295). On a aussi parlé d'un « aprovechamiento selectivo de las estructuras anteriores » (BENDALA *et al.* 1988, « Aproximación al urbanismo prerromano », p. 128).

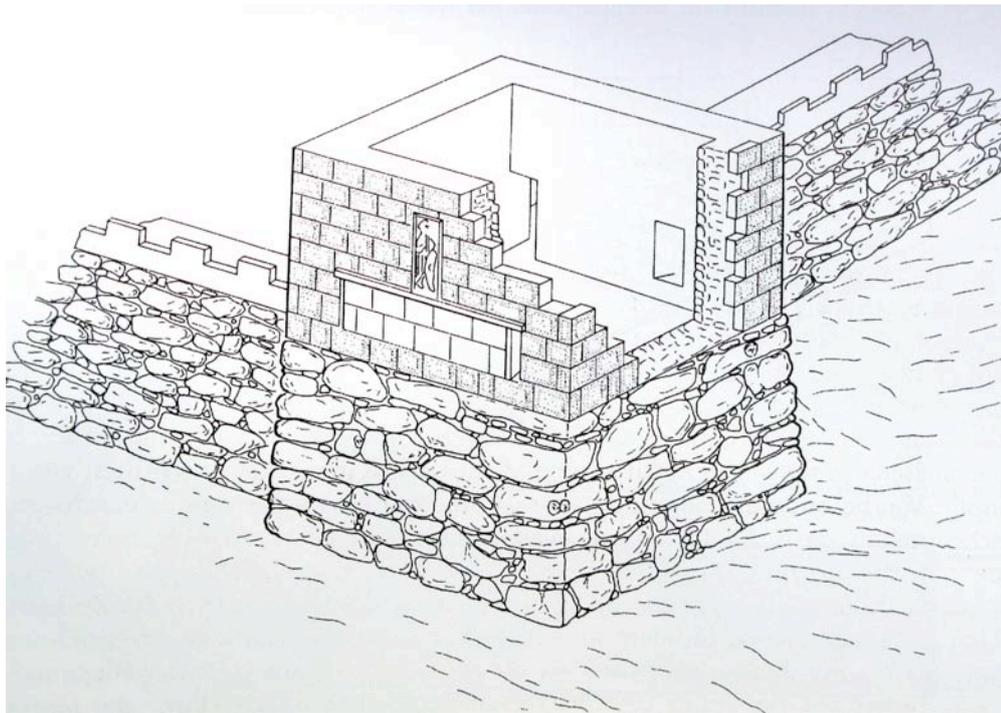


Fig. 15. La « tour de Minerve » de l'enceinte républicaine de Tarragone, d'après HAUSCHILD.



Fig. 16. Mur en *opus caementicium* sur socle polygonal de l'enceinte romaine d'*Emporiae* (angle sud-ouest), d'après AQUILUÉ.

Mais il serait dangereux de n'envisager les fortifications que sous leur aspect symbolique. À cette époque encore, il n'est pas douteux que la construction d'une enceinte répondait avant tout aux nécessités très concrètes de la défense d'une collectivité. De ce point de vue plus pragmatique, on peut raisonnablement se demander si le rythme élevé des constructions d'enceintes ne trouve pas une de ses causes dans une situation d'instabilité sociale et politique sans précédent.

Les guerres entre peuples ou entre cités, qui sans nul doute avaient été, au cours des siècles précédents, la raison d'être essentielle des fortifications ibériques, n'existaient plus : on ne peut imaginer qu'un gouverneur de la Citérieure ou de l'Ultérieure tolérât un conflit armé entre deux cités pérégrines. D'autre part, la zone de frontière qui séparait les régions administrées par Rome des territoires encore insoumis de l'intérieur, théâtres de combats et de razzias incessantes, s'était très vite éloignée des régions littorales où nous voyons apparaître de nouvelles agglomérations fortifiées<sup>78</sup>. Le danger contre lequel on cherchait à se prémunir n'était donc pas la guerre ; ce ne pouvait être qu'un danger de basse intensité, constitué non pas par la menace d'une armée organisée, mais par des désordres sociaux et par une insécurité endémique.

Nombreux sont les facteurs qui pouvaient, à cette époque, favoriser l'apparition d'une population marginale et mobile, source de troubles et de tensions<sup>79</sup> : la désarticulation des liens sociaux de type clientélaire fondés sur l'engagement militaire auprès d'un chef ; le sort incertain des auxiliaires démobilisés, se retrouvant au terme de longues années de service loin de leur cité d'origine – pour ne pas parler des déserteurs des troupes auxiliaires, dont l'existence est probable – ; enfin, l'augmentation des migrations inter-régionales à motif économique, notamment en direction des bassins miniers<sup>80</sup>.

Il n'est certes pas question d'aller jusqu'à imaginer des bandes errantes vivant de coups de main : rien, dans les sources, n'autorise de telles spéculations. Mais il n'est guère douteux que les communautés indigènes se trouvèrent confrontées à une situation nouvelle, du fait de cette mobilité et de ces déracinements. À l'époque préromaine, les communautés ibériques fonctionnaient comme des structures sociales quasiment fermées, constituées sur la base d'une famille élargie, d'un lignage ou d'un clan, ce qui laissait peu d'espace aux mouvements d'individus isolés, hormis des déplacements de marchands ou d'artisans itinérants. Dans ce contexte, les conflits opposaient toujours un groupe organisé (cité ou tribu) à un autre groupe organisé ; et c'est comme une réponse à ce type de conflits qu'étaient conçues les fortifications ibériques. Désormais, la fortification indigène sous administration romaine répond à un autre danger, d'intensité beaucoup plus faible, mais diffus et constant, constitué par des groupes ou des

---

<sup>78</sup> Le contexte est donc bien différent de celui de la construction des premières maisons fortes en Lusitanie (voir *infra*, p. 326).

<sup>79</sup> GARCÍA MORENO 1989, « *Hispaniae tumultus* », p. 90-94.

<sup>80</sup> Pour ne citer qu'un exemple, les résultats des fouilles du village de mineurs de La Loba, dans la Sierra Morena, suggèrent que des Celtibères étaient venus travailler dans ce secteur minier (J. M<sup>a</sup> BLÁZQUEZ, C. DOMERGUE et P. SILLIÈRES, *La Loba (Fuenteovejuna, province de Cordoue, Espagne). La mine et le village minier antiques*, Bordeaux, 2002).

individus marginaux, ceux qu'on trouve désignés sous le nom de *latrones* dans les textes de l'époque.

Hors des limites de la Citérieure, on trouve confirmation de ce fait dans un passage souvent mal compris du *Bellum Hispaniense*, dont l'auteur anonyme nous apprend qu'en 45 av. J.-C., des bandes de « barbares » lançaient encore des raids (*excursiones*) jusqu'au cœur de la vallée du Guadalquivir, tant et si bien que « toutes les places qui sont éloignées des villes sont protégées par des tours et des murailles »<sup>81</sup>. Cette notation rapide confirme ce que laisse entrevoir l'archéologie : la fortification fut une des réponses apportées au problème du « brigandage » par les communautés provinciales.

Il serait intéressant de tester cette hypothèse en comparant les caractéristiques tactiques des fortifications préromaines à celles des fortifications indigènes d'époque républicaine. Mais ce travail exigerait au préalable une enquête systématique qui, à ma connaissance, n'a pas été réalisée. Cela dit, je ne vois guère apparaître d'indices accréditant l'idée qu'à l'époque républicaine les défenses des agglomérations ibériques seraient devenues plus complexes, dotées de plus de fossés ou de tours plus nombreuses. Des formes nouvelles sont signalées, imitées ou dérivées de modèles italiens, mais il ne semble pas qu'elles apportent un gain sensible, du point de vue de l'efficacité défensive, par rapport aux fortifications préromaines du III<sup>e</sup> siècle. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'enquête devra être poursuivie.

---

<sup>81</sup> *Bell. Hisp.*, 8, 3 (pour une analyse détaillée de ce texte, voir *infra*, p. 363-366).



TROISIÈME PARTIE.

VILLAGES CLOS ET MAISONS-TOURS :

LE BAS ÉBRE DU VII<sup>E</sup> AU III<sup>E</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.



J'ai tâché d'analyser dans les deux parties précédentes des phénomènes architecturaux qui, à une époque donnée, peuvent être observés en de nombreux points de l'aire ibérique. J'inverserai ici la perspective, en prenant pour sujet une petite région – le Bas Aragon et les *comarcas* voisines du Bas Èbre catalan – et en y suivant l'évolution de l'habitat et de l'organisation du territoire sur toute la durée de l'âge du Fer.

Une partie importante des données archéologiques sur lesquelles j'appuierai ma réflexion sont issues d'un programme de recherche que je coordonne depuis 1995 avec José Antonio Benavente. Ces données sont le fruit d'un travail collectif<sup>1</sup>, mais j'assume seul tout ce que leur interprétation comporte de conjectural.

La première phase de ce programme, de 1995 à 2001, s'est déroulée dans la vallée du Matarraña, affluent de rive droite de l'Èbre. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les travaux de Juan Cabré et de Pere Bosch Gimpera ont conféré à cette vallée une place de premier plan dans l'histoire des recherches sur l'âge du Fer ibérique. Cette célébrité est due pour une part au prestige scientifique de ces deux pionniers de l'archéologie espagnole, mais aussi au nombre impressionnant de gisements – pas moins de onze villages et plusieurs dizaines de tombes à ciste – qui furent fouillés entre 1903 et 1923 autour de Calaceite, Cretas et Mazaleón. Mais sous les apparences d'une exploration quasi exhaustive, les lacunes restaient nombreuses. Les données publiées étaient généralement très sommaires, les datations incertaines et certains sites n'étaient même pas localisables sur une carte.

Le premier objectif du projet était d'obtenir, grâce à des sondages stratigraphiques bien ciblés, un réétalonnement chronologique des faciès mobiliers régionaux et, par conséquent, de rendre exploitable la documentation issue des fouilles anciennes. On pouvait ainsi envisager de dresser un tableau relativement complet de l'évolution du peuplement dans cette région entre le VII<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Le second objectif était, grâce à l'excellent état de conservation des vestiges architecturaux sur les sites que nous avons choisi de fouiller, de mieux connaître les formes d'habitat et leur évolution tout au long de l'âge du Fer.

Nos travaux se sont orientés dans trois directions : 1/ exploitation d'une partie de la documentation inédite des fouilles du début du XX<sup>e</sup> siècle, au Musée

---

<sup>1</sup> Auquel ont été notamment associés, outre José Antonio Benavente, Alexis Gorgues, Philippe Gardes et Francisco Marco.

archéologique de Catalogne (Barcelone) et au Musée provincial de Teruel ; 2/ prospections systématiques dans des secteurs bien délimités de la vallée ; 3/ fouilles ou sondages sur trois sites, géographiquement proches les uns des autres mais datant de périodes différentes, afin d'ancrer dans une chronologie précise, phase par phase, l'histoire du peuplement de la vallée. La première fouille se fit sur le site de Torre Cremada, daté de l'époque républicaine<sup>2</sup> (1995-1998 et 2000), la seconde à Tossal Montañés, dont la phase la plus intéressante date de l'Ibérique Ancien (1997-2000), et la troisième à El Cerrao, qui est un village de l'Ibérique Moyen (2000). Les résultats de ces travaux ont été récemment publiés dans un ouvrage qui peut être utilisé comme complément aux éclairages fournis dans les pages qui suivent<sup>3</sup>.

La deuxième phase, commencée en 2003, n'est pas achevée. Elle est consacrée toute entière au principal *oppidum* de la région, El Palao (Alcañiz, Teruel), situé dans la vallée d'un autre affluent de l'Èbre, le Guadalope<sup>4</sup>.

Le premier chapitre traitera de la phase ibérique ancienne (VI<sup>e</sup> siècle), et plus spécifiquement des maisons-tours, phénomène architectural particulièrement original que j'ai proposé de mettre en rapport avec la montée en puissance d'une aristocratie qui fonde son pouvoir sur des valeurs guerrières et qui pratique l'ostentation dans son habitat comme dans ses tombes. Le second chapitre est une synthèse plus large sur l'Ibérique Moyen et Récent (V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècle), dans laquelle je m'attarderai sur deux problèmes très débattus : la question de la continuité du peuplement (cette période est-elle inaugurée par une crise majeure ?), et celle de l'identité ethnique des habitants du Bas Aragon.

---

<sup>2</sup> La phase à laquelle appartient la fortification de Torre Cremada ne sera pas traitée dans les pages qui suivent. Un résumé des résultats de cette fouille a été donné *supra*, p. 203-208.

<sup>3</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*.

<sup>4</sup> Pour un aperçu partiel de ces fouilles, voir *supra*, p. 141 sqq.

## Chapitre 1

### LES MAISONS-TOURS DE L'IBÉRIQUE ANCIEN DANS LA BASSE VALLÉE DE L'ÈBRE

La matière de ce chapitre est issue de trois articles publiés en espagnol et en français :

« El Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel) : une maison-tour ibérique du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Madrider Mitteilungen*, 42, 2001, p. 85-101 ;

« Tossal Montañés y La Gessera : ¿residencias aristocráticas del Ibérico Antiguo en la cuenca media del Matarraña? », dans *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Il·lucavònia, 3)*, Tivissa, 2002, p. 65-73 ;

et « Torres circulares del Bajo Aragón y zonas vecinas : hacia la definición de un modelo regional », dans A. Oliver Foix (éd.), *Arquitectura defensiva. La protección de la población y del territorio en época ibérica (Benicarló, 3-4 de febrero 2005)*, Castellón, Sociedad Castellonense de Cultura, 2006, p. 187-218.

Parmi les résultats les plus inattendus et les plus notables des recherches menées entre 1995 et 2002 dans la vallée du Matarraña (Bajo Aragón), figure la découverte d'un type original d'habitat isolé du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : la maison-tour. Révélé en 1998 par la fouille de Tossal Montañés (Valdeltormo), ce modèle a permis de réinterpréter des sites fouillés anciennement, comme La Gessera (Caseres) et La Guardia (Alcorisa), et de guider les recherches vers d'autres sites présentant les mêmes caractéristiques. Je me propose dans ce chapitre de synthétiser les connaissances actuelles sur cette forme d'habitat, radicalement différente des villages clos à rue centrale qui étaient, jusqu'à une date récente, le seul type architectural connu pour le premier âge du Fer dans le Bas Aragon, de comparer les édifices étudiés par notre équipe à des exemples similaires récemment mis au jour dans la partie catalane de la basse vallée de l'Èbre, et de discuter les implications de cette découverte du point de vue de l'organisation sociale des communautés de l'âge du Fer. Mais au préalable, il est nécessaire de présenter, sous forme résumée, les données archéologiques actuellement connues. Dans ce bref tour d'horizon, les sites seront classés en fonction du type architectural auquel ils peuvent être rattachés<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Pour leur localisation, on voudra bien se reporter à la figure 12, *infra* p. 244.

## Inventaire

### 1. Tours à plan régulier, circulaire ou bi-absidial

#### 1.1. Tossal Montañés II (Valdeltormo, Teruel)

Le site de Tossal Montañés est une petite butte qui s'élève à 70 m au-dessus de la rive gauche du Matarraña (altitude absolue : 475 m), mais à 15 m seulement au-dessus de la terrasse formée par des grès et des conglomérats oligo-miocènes dans laquelle s'est creusée la vallée de cet affluent de l'Èbre. Le sommet tabulaire de la butte est une plate-forme de grès d'environ 60 m de long pour une largeur moyenne de 15 m (fig. 1). Le site a fait l'objet d'un sondage en 1997, puis de trois campagnes de fouilles entre 1998 et 2000. Je limiterai cet exposé à un résumé des principaux résultats obtenus, en laissant de côté les phases d'occupation antérieure (Tossal Montañés I, entre 650 et 550 av. J.-C.) et postérieure (Tossal Montañés III, entre 475 et 350), et en renvoyant pour de plus amples détails à la publication des fouilles<sup>6</sup>.



Fig. 1. Vue aérienne du site de Tossal Montañés, depuis le sud.

---

<sup>6</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 21-68.



Fig. 2. La tour de Tossal Montañés, vue de l'est.

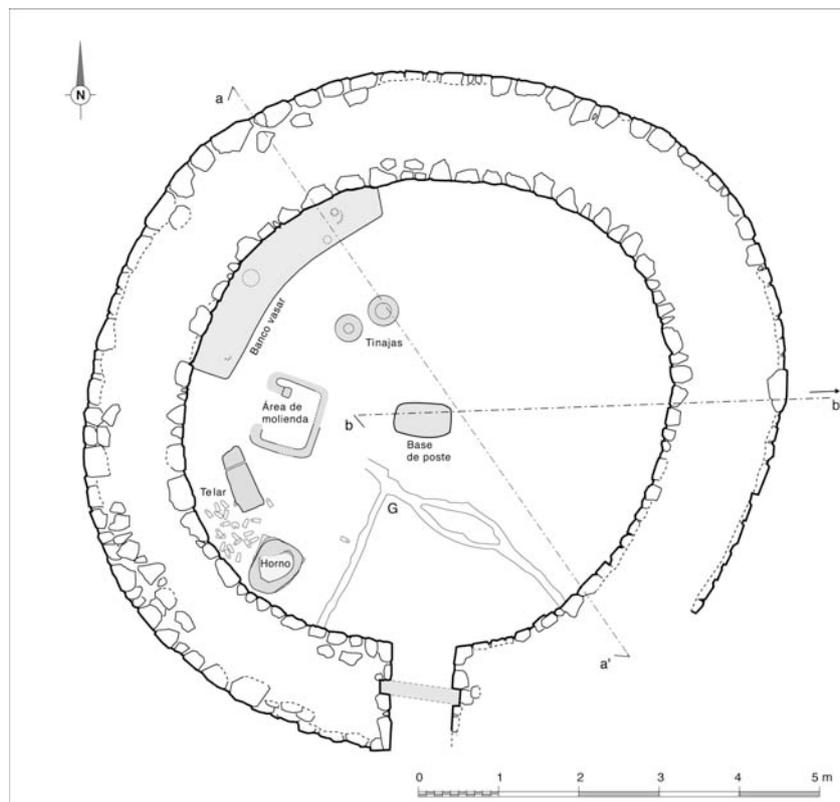


Fig. 3. Plan de la tour de Tossal Montañés.

Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une tour ronde de 8,4 m de diamètre est construite à l'extrémité ouest de la butte, après destruction et arasement des bâtiments de la phase I. Le reste de la colline est inoccupé. Cette tour ne connaît qu'une seule phase d'occupation, puis elle est détruite par un violent incendie. Il s'agit d'un ouvrage à peu près circulaire de 8,4 m de diamètre, à mur très massif (1,25 à 1,45 m d'épaisseur) interrompu au sud par une porte de 0,80 m de large (fig. 2 et 3). La grande quantité d'adobes retrouvés dans les décombres des superstructures indique que le mur de l'étage ou des étages était bâti en briques de terre crue. Ces adobes sont d'un module particulièrement petit (longueur: 22 cm ; largeur : 10,5 à 12,5 cm ; épaisseur : 7,5 à 8 cm), inférieur à la plupart des modules observés sur des sites du premier âge du Fer dans la vallée de l'Ebre. De nombreux restes de torchis présentant des empreintes de clayonnage, de lattes et de solives proviennent du plancher de l'étage, et peut-être aussi des parties hautes de la tour. Au rez-de-chaussée, un enduit de terre recouvrait complètement la maçonnerie de pierre de la pièce intérieure, et l'encadrement de la porte était souligné par une épaisse moulure en torchis. Des calculs basés sur le volume des décombres épargnés par l'érosion, et des extrapolations à partir de la hauteur sous plafond du rez-de-chaussée (2,20 m au minimum), permettent de restituer un bâtiment à un étage de plus de 5 m de haut ou un bâtiment à deux étages d'environ 8 m de haut (fig. 4). L'épaisseur exceptionnelle des murs rend la seconde hypothèse la plus vraisemblable (pour la même raison, un troisième étage n'est nullement à exclure).

La conservation remarquable des aménagements intérieurs s'explique par un violent incendie qui provoqua la cuisson superficielle de la plupart des structures en terre ou en torchis. Le rez-de-chaussée formait une seule pièce de 28 m<sup>2</sup>, sans aucune cloison, avec un poteau central. Les aménagements liés à des activités domestiques sont concentrés à gauche de l'entrée ; la partie droite de la pièce, trouvée vide à la fouille, était probablement occupée par un escalier en bois menant à l'étage.

Immédiatement à gauche de la porte, un four culinaire a été retrouvé presque intact. Scellée en position couchée dans un massif de pierre et de terre compactée de 40 cm de haut, une grande jarre en céramique non tournée servait de chambre de cuisson. Cette réutilisation d'un vase entier dans un four culinaire est, à notre connaissance, sans exemple au premier âge du Fer. La sole de cuisson a livré des traces d'amidons de deux types, *Quercus* et *Triticeae*, ce qui laisse supposer qu'on cuisait dans ce four des pains ou des galettes élaborés à partir de farine de céréales et/ou de glands<sup>7</sup>. Egalement en rapport avec la préparation des aliments, on a trouvé dans la même pièce une aire de mouture délimitée au sol par un bourrelet de torchis, une meule à va-et-vient en cours de fabrication, et deux grandes jarres entières en céramique non tournée dont l'une avait contenu de la bière d'orge. Un métier à tisser était installé à côté du four<sup>8</sup>. Ce métier comportait un montant latéral en pierre (l'autre montant n'est pas conservé) dont la conformation permet de restituer trois éléments horizontaux en bois : une barre d'enroulement ou ensouple, et deux barres d'écartement servant à séparer les fils de chaîne en deux

<sup>7</sup> JUAN-TRESSERRAS et MORET 2002, « Cuisiner au premier âge du Fer ».

<sup>8</sup> MORET *et al.* 2000, « Un métier à tisser ».

nappes. 37 pesons modelés en terre crue ont été recueillis sous le montant, retrouvé couché et brisé en deux. Il s'agissait d'un métier de petite taille, puisque sa hauteur n'est que de 78 cm ; les pesons étaient également d'une taille remarquablement réduite. Ce n'était sans doute pas l'outil de travail d'un artisan tisserand, mais un instrument domestique réservé à l'usage de la famille qui habitait la tour. Notons enfin que, d'après l'analyse des fibres carbonisées retrouvées dans les trous des pesons, ce métier servait à tisser le lin.

Enfin, une banquette en pierre revêtue d'un enduit d'argile servait de dressoir à vases. Quelques éléments du mobilier de l'étage, mêlés à des débris de briques crues, de torchis et de clayonnage, ont été recueillis dans la couche de destruction qui couvre les structures du rez-de-chaussée. Figuraient parmi eux deux vases tournés en céramique proto-ibérique peinte (une jarre et une cruche), trois moules de bronzier bivalves en grès (deux destinés à fondre des disques emmanchés, un pour des baguettes à section triangulaire), et de menus fragments de scorie de fusion du bronze.

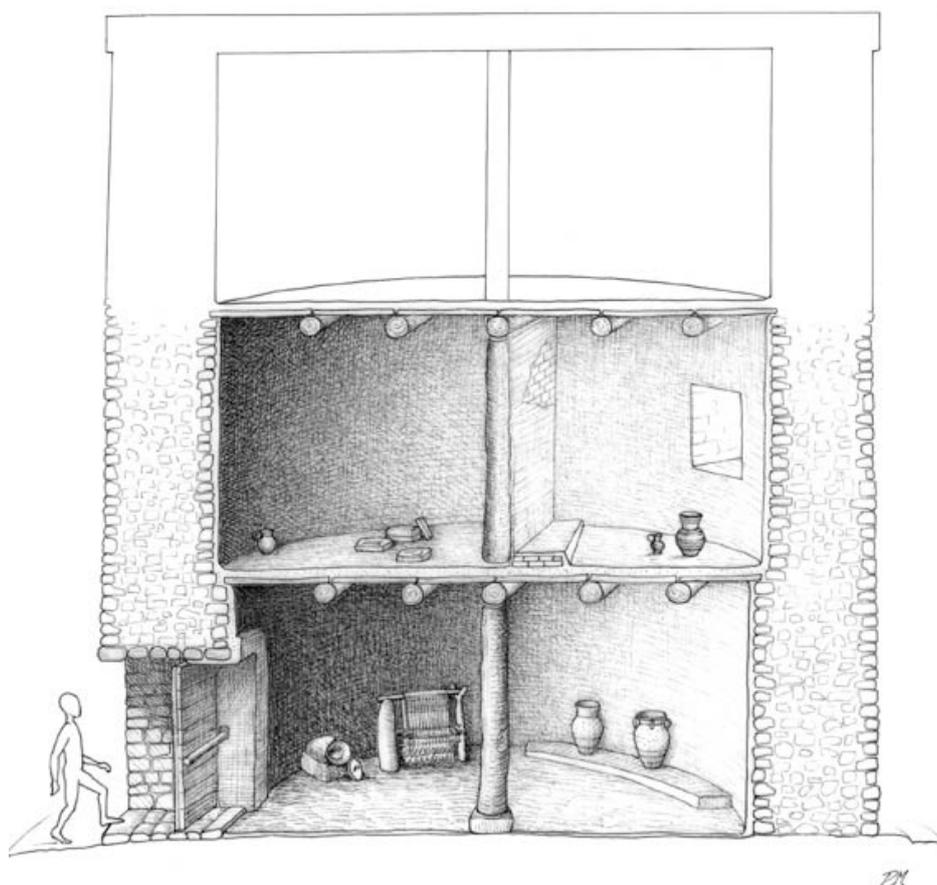


Fig. 4. Reconstitution hypothétique de la tour de Tossal Montañés.

En ce qui concerne la chronologie de cette maison-tour, il faut d'abord signaler que la céramique tournée représente moins d'un dixième de la vaisselle conservée. Les formes de la céramique à pâte claire et à décor de bandes peintes (une petite cruche et une jarre sans anse à col haut divergent) n'ont pas de parallèles connus dans les productions régionales de l'époque ibérique ; en outre, leur pâte est relativement grossière et rugueuse, vacuolée, avec un dégraissant visible en surface. Ces vases sont sans doute des productions proto-ibériques importées de la côte, avant le démarrage de la production tournée locale : une datation du milieu ou de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle paraît donc s'imposer<sup>9</sup>.

En résumé, nous sommes en présence d'une authentique maison-tour dont les habitants disposaient, sur deux étages – si ce n'est plus –, des aménagements et du mobilier nécessaires à la préparation des aliments (élaboration de galettes à base de farine de céréales et de glands de chêne) et à leur cuisson dans un four, au stockage des denrées dans des jarres, au tissage du lin et à l'artisanat du bronze.

### 1.2. La Guardia (Alcorisa, Teruel)

Cette tour, fouillée en 1980, est située à l'extrémité Nord d'un village bâti au second âge du Fer sur le versant Est du Cerro de La Guardia (fig. 5). Sa fouille n'a fait l'objet d'aucune publication, hormis une brève mention dans un compte rendu d'activité<sup>10</sup>. On pensa d'abord qu'il s'agissait d'une tour semi-circulaire et qu'elle faisait partie, malgré sa position bizarre, des défenses du village ibérique<sup>11</sup>. Mais les travaux de nettoyage et de mise en valeur du site, réalisés en 2004 sous la direction de José Antonio Benavente Serrano, nous ont donné l'opportunité de réétudier ce secteur du site et d'en proposer une nouvelle interprétation. Comme aucun plan n'avait été dessiné au moment de la fouille, le relevé topographique de la tour a été réalisé en 2006 à l'aide d'un niveau automatique Leica Sprinter (fig. 6).

Il s'agit en fait d'une tour presque parfaitement circulaire, de 9,3 à 9,4 m de diamètre. Le mur périmétral présente une épaisseur qui oscille entre 1,4 et 1,7 m. En raison de la forte inclinaison du terrain naturel, seule est conservée la moitié est de la tour, tandis que les vestiges en place de l'autre moitié se réduisent à une entaille dans le rocher, creusée pour permettre de poser à plat les blocs de la première assise, et à quelques moellons épars de cette dernière.

---

<sup>9</sup> Cette orientation chronologique est confirmée par une datation 14C (Ly-9003), faite sur des charbons de bois de la couche de destruction. L'âge obtenu est 2464 +/- 47 BP, soit en données calibrées l'intervalle 761 à 415 av. J.-C. (marge statistique à 2 sigmas), avec deux pics de probabilité maximale: l'un sur la période 750-709, l'autre en 528 (les minima de probabilité se situant quant à eux vers 610, 570 et 470). Les dates antérieures à 600 sont à rejeter, compte tenu de la présence d'un type de céramique tournée dont l'apparition ne saurait en aucun cas remonter jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle. Le pic qui se situe autour de 528 av. J.-C. doit donc être retenu comme le seul qui soit compatible avec le faciès mobilier de la tour.

<sup>10</sup> M. MARTÍNEZ GONZÁLEZ, « "La Guardia" de Alcorisa », *Kalathos*, 1, 1981, p. 97-98.

<sup>11</sup> *Ibid.* et MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 421.



Fig. 5. La tour de La Guardia (Alcorisa, Teruel) après restauration, vue du nord.

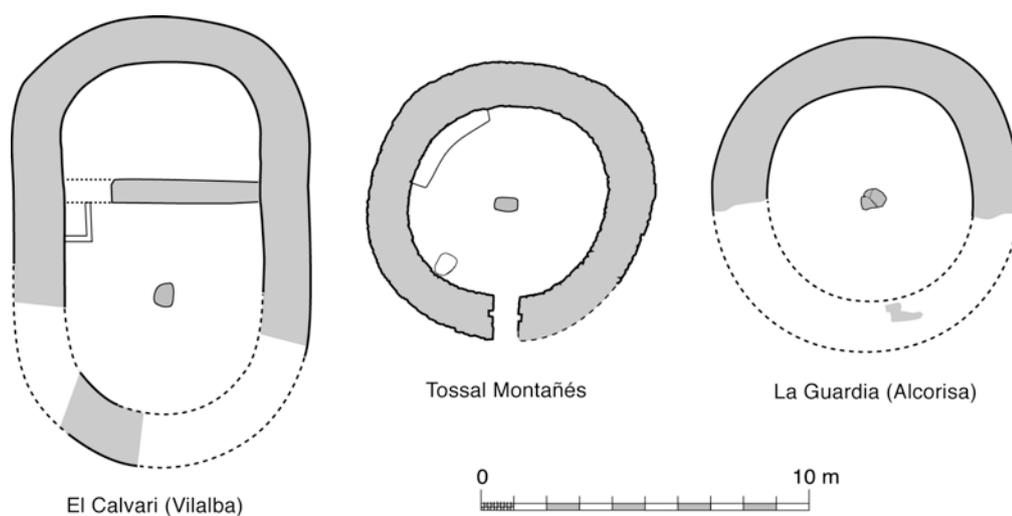


Fig. 6. Plans des tours d'El Calvari, Tossal Montañés et La Guardia.

La seule structure conservée à l'intérieur de la tour est une base de poteau formée par une grande pierre plate, posée directement sur le rocher, au centre exact du cercle formé par le mur. Des contreforts et des parements de renfort soutiennent la tour du côté est, en aval ; leur tracé est rectiligne et ils se poursuivent vers le sud tout au long d'une terrasse artificielle dont la tour forme l'extrémité nord. Le reste de cette terrasse étant occupé par des maisons plus récentes que la tour, tout porte à croire que ces contreforts appartiennent eux aussi à une phase postérieure.

Cette tour ressemble beaucoup à celle de Tossal Montañés, tant par ses dimensions que par sa technique de construction, son appareil et la forme de la base de poteau central. La principale différence tient au choix du terrain : alors que la tour de Tossal Montañés est bâtie au sommet de la colline sur une surface naturelle plane, celle de La Guardia est bâtie sur le versant, sur un terrain en forte pente. La chronologie relative des diverses structures mises au jour dans les années 1970-1980 ne peut pas être établie avec autant de précision qu'à Tossal Montañés. Il semble cependant que la tour de La Guardia, dans son état initial, ne faisait pas partie d'une enceinte fortifiée ; son implantation serait d'ailleurs complètement illogique si telle avait été l'intention des bâtisseurs : sa position ne permet en effet ni le flanquement, ni le guet (ou du moins pas d'une façon aussi efficace que si on l'avait placée au sommet de la colline). Son insertion dans la trame d'un village bâti en terrasses sur une partie du versant est de la colline date vraisemblablement d'un moment avancé de l'Ibérique Moyen.

Grâce à l'obligeance de Mmes Montserrat Martínez et Carmen Escriche, j'ai pu examiner au Musée provincial de Teruel le matériel du niveau le plus profond de la chambre intérieure de la tour<sup>12</sup>. Dans l'attente d'une étude quantitative plus précise, on peut d'ores et déjà signaler la présence de céramique tournée de type ibérique à pâte claire, représentée par un petit nombre de formes (jarre à bord plat rentrant, urnes à bord divergent et lèvres à profil « en bec de canard ») ; les décors peints sont rares et se limitent à des séries de bandes horizontales. La céramique modelée présente des formes très variées, depuis la petite tasse jusqu'à la jarre à profil en S, souvent dotée d'un couvercle ; les décors plastiques sont peu fréquents, avec quelques incisions et de rares cordons. La céramique non tournée est nettement plus abondante et plus variée que la céramique tournée. Au vu des parallèles régionaux les mieux connus<sup>13</sup> (El Cabo de Andorra, El Palao de Alcañiz, El Cerrao et Tossal Montañés de Valdeltormo, Tossal del Moro de Batea), ce faciès correspond sans aucun doute à un moment initial de l'Ibérique Moyen, qu'on peut dater à partir du tout début du V<sup>e</sup> siècle mais dont la fin est plus difficile à fixer (autour de 425-400 ?).

### 1.3. El Calvari (Vilalba dels Arcs, Terra Alta, Tarragona)

Un bâtiment isolé d'une conception très originale a été récemment fouillé près du cimetière de Vilalba dels Arcs<sup>14</sup>. Son plan est bi-absidial (fig. 6). Le mur périmétral, de 80 à 90 cm d'épaisseur, supportait une élévation de briques crues. L'espace intérieur était divisé en deux par une cloison de briques crues. La pièce la plus petite, sans doute un magasin, contenait de nombreux tessons de vases de stockage tombés d'un niveau supérieur. La pièce principale a livré de la vaisselle plus fine, des tablettes en argile et plusieurs fragments architectoniques en terre crue (moules, plaques d'enduit peint). La période d'utilisation du bâtiment se

<sup>12</sup> Campagne de 1980, espaces E1 et E2, niveau IV.

<sup>13</sup> Voir le chapitre d'Alexis Gorgues dans MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarranya*, p. 185-192, à compléter maintenant pour El Palao par P. MORET, « La época ibérica en El Palao (Alcañiz, Teruel) », *Kalathos*, 24-25, 2005-2006 [2008], sous presse.

<sup>14</sup> BEA *et al.* 2002, « El Turó del Calvari ».

situé entre la toute fin du VII<sup>e</sup> siècle et le milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> : il semble donc être légèrement antérieur à la tour de Tossal Montañés. Comme celle-ci, il fut détruit par un incendie.

Selon ses fouilleurs, il s'agirait d'un lieu de culte ou d'un sanctuaire, d'après la forme singulière de l'édifice, sa position isolée et la trouvaille d'un certain nombre de pièces de mobilier peu courantes dans les habitats contemporains<sup>16</sup>. Dans l'attente d'une monographie complète, les éléments déjà publiés m'incitent à proposer une autre interprétation.

S'il s'agissait d'un lieu de culte, on s'attendrait à une construction plus adaptée à l'accueil des fidèles, moins centripète et d'aspect moins fortifié ; de plus, je ne crois pas qu'il existe en Méditerranée Occidentale, au premier âge du Fer, aucun exemple comparable de temple à plan bi-absidial. D'autre part, le mobilier recueilli à l'intérieur du bâtiment ne comporte pas d'éléments dont la présence et l'utilisation ne puissent s'expliquer que dans un cadre religieux. Les tablettes d'argile sont connues ailleurs dans les villages du Bas Aragon. La céramique, très variée, présente toute la gamme des formes qu'il est normal de rencontrer dans une unité domestique (grands conteneurs, assiettes, bols, cruches, etc.). Ce qui est certain, en revanche, c'est que ce mobilier est très riche. Mais cette constatation s'accorderait tout aussi bien avec l'idée d'une demeure aristocratique. Comme à Tossal Montañés et à La Guardia, il s'agit d'un bâtiment isolé, adapté à des besoins de défense, et susceptible d'avoir possédé un ou plusieurs étages : en d'autres termes, une maison-tour comparable en tout point aux deux précédentes, à ceci près que la forme circulaire est ici remplacée par un plan bi-absidial.

#### 1.4. L'Assut (Tivenys, Baix Ebre)

Ce village fortifié d'environ 4000 m<sup>2</sup>, situé sur une colline qui domine la rive gauche de l'Èbre, est actuellement fouillé par une équipe de l'université Rovira i Virgili de Tarragone<sup>17</sup>. Le village, qui s'étage sur plusieurs terrasses, est défendu par une puissante fortification bâtie au sommet de la colline (fig. 7). Cette fortification, d'une rare complexité, présente plusieurs phases de construction<sup>18</sup>. Elle comporte sur un de ses côtés une tour approximativement circulaire, un peu plus petite que celles que nous venons de décrire (diamètre intérieur : 3,5 m), dont la construction remonte au début du premier âge du Fer ; cette tour resta occupée pendant une très longue période au cours de laquelle elle se retrouve englobée

<sup>15</sup> BEA *et al.* 2002, « El Turó del Calvari », p. 82-83.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Je suis très reconnaissant à Jordi Diloli et David Bea, responsables de cette fouille, pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner sur les résultats inédits de la campagne 2007, ainsi que pour la photographie de la figure 7.

<sup>18</sup> J. DILOLI *et al.*, « Primeres intervencions al jaciment protohistòric de l'Assut (Tivenys, Baix Ebre) », dans *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, 2002, p. 137-148 ; J. DILOLI et D. BEA, « El urbanisme d'època ibèrica al Baix Ebre : l'assentament de l'Assut de Tivenys », *Butlletí Arqueològic de la Real Societat Arqueològica Tarraconense*, sous presse.

dans un ensemble de structures à parements multiples, couvrant une surface de 300 m<sup>2</sup>, dont la chronologie relative n'est pas encore établie. La tour fut finalement détruite par un incendie à la fin III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il est fort possible qu'il s'agisse, dans un premier temps, d'une tour isolée.



Fig. 7. Vue aérienne du site de L'Assut à Tivenys (cliché D. Bea et J. Diloli).

## 2. Tours à plan irrégulier

### *2.1. La Gessera (Caseres, Terra Alta)*

L'établissement ibérique de La Gessera fit l'objet, en octobre 1914, de la première fouille de Pere Bosch Gimpera dans le Bas Aragon et la Terra Alta<sup>19</sup>. Il présente plusieurs singularités qui en font un cas à part parmi les villages de la région (fig. 8) : sa taille lilliputienne (187 m<sup>2</sup>), l'étroitesse de ses pièces (seulement 1,5 m de large dans la plupart des cas, à peine l'espace pour se retourner !), l'absence des habituels aménagements domestiques qui sont signalés dans toutes les autres fouilles de cette époque (ni foyers, ni banquettes, ni supports divers), l'absence apparente de modification du bâti pendant près de cinq siècles, du milieu du VI<sup>e</sup> siècle à la fin du II<sup>e</sup> siècle, et, enfin, la remarquable richesse de son mobilier. Ce site est en effet connu pour la découverte d'une coupe étrusque en « *bucchero nero* » presque entière<sup>20</sup>, mais on y a aussi trouvé quatre vases attiques, parmi lesquels un cratère en cloche à figures rouges et plusieurs vases à

<sup>19</sup> BOSCH GIMPERA 1915, « *Campanya arqueològica* », p. 831-836.

<sup>20</sup> E. SANMARTÍ-GREGO, « *Algunas observaciones sobre el kylix de La Gessera* », dans *XIII Congreso Nacional de Arqueología (Huelva 1973)*, Zaragoza, 1975, p. 756-759.

verniss noir plus récents ; au total, 14 vases importés<sup>21</sup>, ce qui, pour une surface fouillée aussi petite, est une concentration tout à fait exceptionnelle<sup>22</sup>.

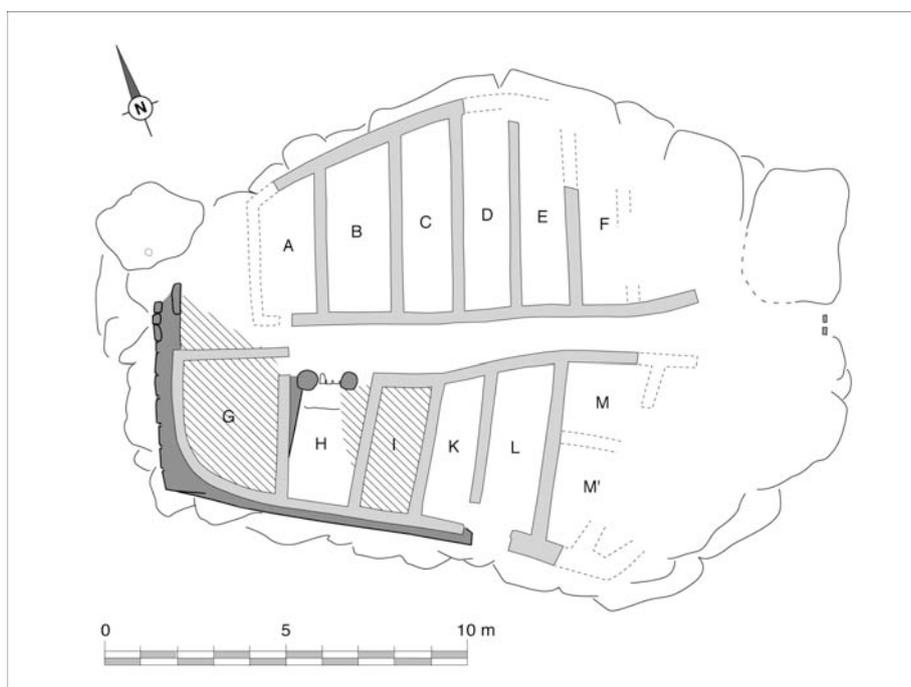


Fig. 8. Plan du site de La Gessera (Caseres, Terra Alta), d'après Bosch Gimpera, adapté et partiellement corrigé. Gris foncé : murs de la phase I ; gris clair : murs de la phase II ; en pointillé : murs figurés par Boch Gimpera, aujourd'hui disparus. Hachures obliques : zones dans lesquelles les niveaux de la phase I sont encore partiellement conservés.

En 2000, un examen détaillé des structures encore en place sur le site m'a permis de faire quelques observations qui suggèrent une stratigraphie et donc une histoire plus complexe qu'il n'y paraissait. Dans l'ensemble, le plan publié par Bosch Gimpera est assez exact<sup>23</sup>, sauf dans la représentation de la plate-forme rocheuse qui est un peu plus grande qu'il ne la figure. N'ayant pas pu réaliser un relevé topographique systématique des murs conservés, je me suis contenté dans la figure 8 de reproduire le plan ancien, avec quelques rectifications qui concernent surtout le tracé des murs des pièces A à F et les contours du substrat rocheux. Les structures les mieux conservées sont à l'ouest, alors que dans le quart oriental les murs ont beaucoup souffert de l'érosion. Certains murs portés sur le plan de 1914 ont même complètement disparu aujourd'hui ; je les ai indiqués par des pointillés. Douze pièces sont encore identifiables aujourd'hui ; en tenant compte des murs disparus depuis la fouille et de l'espace à l'est où le

<sup>21</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 96-100.

<sup>22</sup> À San Antonio de Calaceite, E. Sanmartí a répertorié 32 vases importés, soit un peu plus du double, pour une superficie fouillée qui est 15 fois plus grande.

<sup>23</sup> BOSCH GIMPERA 1915, « Campaña arqueològica », fig. 61.

rocher affleure, on peut restituer en tout 16 ou 17 pièces pour une superficie bâtie qui ne pouvait dépasser 150 m<sup>2</sup>.

Lors des fouilles d'octobre 1914, qui faisaient suite à des sondages non publiés effectués par J. Cabré et S. Vidiella vers 1903, P. Bosch Gimpera avait cru atteindre partout la base des sédiments archéologiques<sup>24</sup>. Bosch avait bien vu qu'il existait par endroit de la terre sous ces sédiments cendreux, mais il avait cru que c'était un remblai de terre battue servant de fondation. En réalité, cette terre compacte appartient au niveau de destruction d'une première phase d'occupation, dont des traces se conservent encore au sud-ouest, dans la partie la plus basse du site (pièces G, H et I). Partout ailleurs, les fouilles de Bosch ont atteint le rocher ; il est donc difficile de savoir comment s'y présentait réellement la stratigraphie. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que le mobilier sorti des pièces A à F et K à M' comporte à la fois des éléments de la phase récente et des éléments de la phase ancienne. Par exemple, la coupe étrusque du VI<sup>e</sup> siècle provient de la pièce M, où ont été aussi trouvés des vases beaucoup plus récents, d'après les archives manuscrites de la fouille que j'ai pu consulter au Museu d'Arqueologia de Catalunya, grâce à l'obligeance de son directeur et à l'aide de Jordi Rovira et d'Enric Sanmartí<sup>25</sup>. La stratigraphie complète est aujourd'hui apparente dans la pièce H, à cause d'une fouille clandestine qui, d'après l'aspect des déblais, semble assez récente : on y voit 50 cm de sédimentation anthropique sous le niveau atteint par Bosch.

L'examen des murs confirme ces données stratigraphiques. Les murs étroits (30 à 36 cm d'épaisseur) qui sont représentés en gris clair sur le plan appartiennent tous à la phase 2. Le mur de séparation entre H et I repose sur la couche de destruction de la phase 1 ; il n'y avait pas de mur à cet endroit dans la phase 1. Le mur de séparation entre H et G repose en partie sur un mur arasé plus ancien dont l'orientation est différente. Enfin, le mur de fond de la pièce H s'appuie sur le soubassement également arasé d'un mur beaucoup plus épais. Les murs que l'on peut attribuer à la phase 1 sont indiqués en gris foncé sur le plan. On constate des différences d'appareil importantes entre les murs des deux phases. Les murs de la phase 2 sont construits dans un appareil très irrégulier, de mauvaise qualité<sup>26</sup>. Les murs de la phase 1 sont plus épais et mieux appareillés ; on le voit surtout dans le mur d'enceinte qui comporte, du côté ouest, de véritables orthostates. D'autre part, les pièces du premier établissement étaient plus grandes que celles du deuxième, comme l'indique l'absence de séparation entre les espaces H et I durant la phase 1.

Il est difficile de dater avec précision les deux phases de construction de La Gessera. Je n'ai pas vu de fragments de céramique dans les déblais de la fouille clandestine récente. On doit donc se contenter des indications très générales données par le matériel des fouilles de 1914. Des vases non tournés de formes variées<sup>27</sup>, comparables à ceux de Tossal Redó et de Tossal Montañés II, associés à

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 832.

<sup>25</sup> BOSCH GIMPERA, « Diari », 5-15 octobre 1914, p. 15 et *Inventari del material arqueològic*, n° 208.

<sup>26</sup> BOSCH GIMPERA 1915, « Campanya arqueològica », p. 833.

<sup>27</sup> *Ibid.*, fig. 71 à 74.

la coupe de *bucchero nero* qui est datée du milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>, permettent de situer sans hésitation la première phase de La Gessera à l'Ibérique ancien, sans doute vers la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

Les importations plus récentes forment deux séries : 4 vases attiques de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, et 7 vases à vernis noir du III<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>, auxquels s'ajoute un fragment de campanienne B (forme Lamboglia B 5) de la fin du II<sup>e</sup> ou de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle. Le remaniement du plan de l'édifice, avec la construction de pièces plus étroites, se situe quelque part dans cet espace d'au moins trois siècles. Une histoire encore plus complexe n'est d'ailleurs pas à exclure, avec un premier hiatus (abandon ou destruction) entre la fin du VI<sup>e</sup> siècle et le début du IV<sup>e</sup> siècle, puis une deuxième destruction vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, avant une ultime reconstruction à l'époque républicaine, sous la forme révélée par les fouilles. Dans cette hypothèse, les structures correspondant à l'occupation des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles seraient inconnues. Peut-être conservaient-elles le plan de la phase 1 ?

Je ne m'étendrai pas ici sur la fonction de l'édifice dans son état le plus récent : on verra plus loin qu'il s'agissait sans doute d'un grenier fortifié<sup>31</sup>. En ce qui concerne la phase 1, si l'on réunit les informations disponibles, on constate un certain nombre de points communs avec les maisons-tours précédemment décrites. La chronologie est compatible avec celle de Tossal Montañés ; la superficie est comparable – l'établissement de La Gessera I est une maison, pas un *poblado* – ; les murs épais, construits en grands blocs, pouvaient assurer une fonction défensive et pouvaient aussi supporter un étage ; le bâtiment était complètement isolé sur une position dominante ; son mobilier comporte de la vaisselle fine importée.

## 2.2. Coll del Moro (Gandesa, Terra Alta, Tarragona)

Ce site majeur de la Terra Alta est dominé par une grande tour à plan ovale et à profil conique (fig. 9-10). Cette tour est l'élément le mieux conservé d'un ensemble archéologique particulièrement complexe, formé par l'accumulation de plusieurs niveaux de construction entre le premier âge du Fer et le Haut Empire. Les fouilles des années 1971-1976<sup>32</sup> et 1982-1994<sup>33</sup> n'ont touché que l'extérieur de la tour. De nouvelles fouilles ont repris en 2006 sous la direction de Nuria Rafel : pour la première fois, l'intérieur de la tour est exploré, ce qui devrait conduire à des résultats du plus haut intérêt. Les réflexions que je livre dans les lignes qui suivent devront donc être corrigées ou amendées à brève échéance.

<sup>28</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 96 ; ROUILLARD 1991, *Les Grecs, Inventaire*, p. 339.

<sup>29</sup> ROUILLARD 1991, *Les Grecs, Inventaire*, p. 337-339.

<sup>30</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 98-100.

<sup>31</sup> *Infra*, p. 353.

<sup>32</sup> BERGES et FERRER 1976, « Torre ibérica ».

<sup>33</sup> RAFEL et PUIG 1985, « Contribución al estudio » ; RAFEL et BLASCO 1991, « El recinto fortificat » ; RAFEL et BLASCO 1994, *El Coll del Moro* ; RAFEL 1996, « El conjunt arqueològic ».



Fig. 9. La tour de Coll del Moro de Gandesa vue de l'ouest.



Fig. 10. Plan de la tour de Coll del Moro de Gandesa. En pointillé : parties détuites ou recouvertes par des constructions postérieures. En gris : sédiments archéologiques conservés à l'intérieur de la tour.

La moitié sud-est de la tour est complètement détruite, de sorte qu'on ne peut mesurer que sa largeur (fig. 10, A-B), qui est de 15 m environ à la base et de 9 m seulement au point le plus haut, en raison du fruit très prononcé des parois extérieures (jusqu'à 67 degrés du côté nord<sup>34</sup>). La hauteur maximale de la tour est de 8,65 m entre le point connu le plus bas et le point conservé le plus haut. Contrairement à ce que j'ai écrit par erreur<sup>35</sup>, elle était creuse, et compte tenu de la hauteur conservée, devait comporter plusieurs étages. La rampe extérieure qui s'élève en pente douce sur le côté est/nord-est (fig. 10) date probablement d'un remaniement assez récent, peut-être de l'époque romaine républicaine d'après le mobilier trouvé dans son pavement<sup>36</sup>.

Les structures situées au sud-ouest de la tour ont été diversement interprétées. Entre des murs dont certains sont romains, le terrain naturel s'abaisse là jusqu'à 2,75 m au dessous du banc de grès sur lequel repose l'extrémité nord-ouest de la tour<sup>37</sup>. Ce brusque dénivelé a fait penser à un fossé<sup>38</sup> ou à une citerne<sup>39</sup>, mais ces interprétations ne peuvent se soutenir, car elles ne tiennent pas compte de la superposition de murs de différentes époques, outre qu'elles seraient incompréhensibles du point de vue de l'organisation d'ensemble du système défensif. Beaucoup plus séduisante est la récente hypothèse de Nuria Rafel, selon laquelle la tour aurait été isolée à l'origine : les murs qui l'entourent seraient tous des ajouts postérieurs<sup>40</sup>.

Cette proposition permet de mieux comprendre la stratigraphie de la zone sud-ouest. Au fond de ce qu'on avait pris à tort pour un fossé (près du point A de la figure 10), les strates inférieures ne correspondent pas à la construction de la tour mais à sa transformation, lorsque le terrain environnant fut remblayé afin de l'inclure dans un ensemble de constructions plus vaste. La date de ces niveaux profonds a été fixée par les fouilleurs vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, grâce à la présence de plusieurs fragments de céramique attique à vernis noir<sup>41</sup>. La tour doit donc être plus ancienne. Il faudra attendre le résultat des fouilles en cours pour avancer une date plus précise, mais sa forme irrégulière et sa construction en talus permettent d'envisager une chronologie relativement ancienne dans le premier âge du Fer.

---

<sup>34</sup> RAFEL et PUIG 1985, « Contribución al estudio », p. 604.

<sup>35</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 414.

<sup>36</sup> BERGES et FERRER 1976, « Torre ibérica », p. 395-396.

<sup>37</sup> RAFEL et BLASCO 1991, « El recinte fortificat », p. 294 et fig. 1.

<sup>38</sup> RAFEL et BLASCO 1991, « El recinte fortificat », p. 295, M. BLASCO et N. RAFEL, « El taller tèxtil del Coll del Moro de Gandesa (Terra Alta) » *Tribuna d'Arqueologia 1993-1994*, Barcelona, 1995, p. 37.

<sup>39</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 414.

<sup>40</sup> RAFEL 2003, *Les necròpolis tumulàries*, p. 79, n. 19.

<sup>41</sup> RAFEL et BLASCO 1991, « El recinte fortificat », p. 296.

### 2.3. Barranc del Mosselló (Flix, Ribera d'Ebre, Tarragona)

Petit établissement de 500 m<sup>2</sup> situé au sommet d'un promontoire rocheux qui domine l'Èbre<sup>42</sup>, fouillé partiellement en 1999<sup>43</sup>. Il comprend une grande tour à plan ogival fermée par un mur rectiligne de 11 m de long (fig. 11). L'appareil est fruste et très irrégulier. La tour elle-même n'a pas été fouillée ; les sondages réalisés en d'autres points du site ont livré du matériel de l'Ibérique Moyen et un fragment de céramique attique à figures rouges<sup>44</sup>.

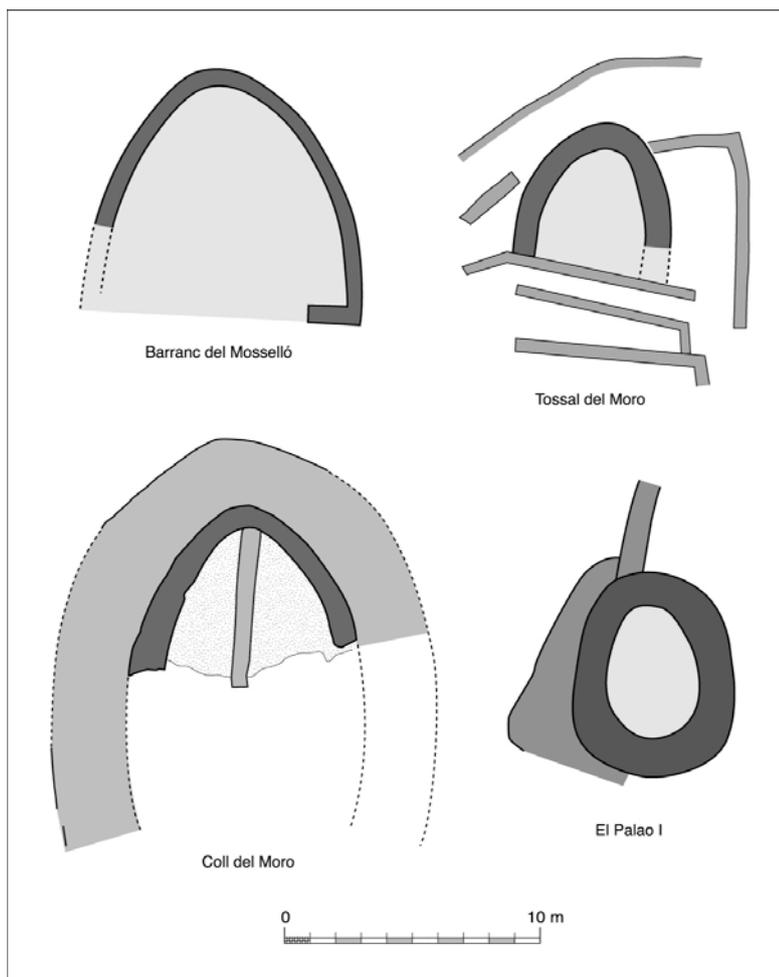


Fig. 11. Tours à plan ovale.

<sup>42</sup> NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 54.

<sup>43</sup> PÉREZ SUÑÉ *et al.* 2002, « La talaia ».

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 150 et fig. 11.

### 3. Cas douteux ou mal connus

Le statut de plusieurs très petits sites d'habitat de l'Ibérique Ancien, connus par des prospections ou par des fouilles anciennes, n'est pas définitivement établi. Il y a de fortes présomptions pour que certains d'entre eux, comme La Miraveta (Cretas) ou le Coll del Raco de Sacos (Valderrobres), rentrent dans la catégorie des maisons-tours, mais en l'absence de fouilles, ces identifications provisoires ne peuvent être considérées que comme des hypothèses de travail.

#### *3.1. Aldovesta (Benifallet, Baix Ebre, Tarragona)*

La fouille du petit établissement protohistorique d'Aldovesta, sur une terrasse de la rive gauche de l'Èbre<sup>45</sup>, a fait date dans l'histoire des échanges entre indigènes et Phéniciens dans le nord-est de la péninsule : pour la première fois, en effet, on mettait au jour un site de redistribution des produits du commerce phénicien, très certainement lié à un port fluvial et à une voie de pénétration vers le Bas Aragon qui partait de la rive opposée, à Xalamera.

Le « recinto A » d'Aldovesta est une construction semi-circulaire, située à l'une des extrémités du site, dont seules les fondations sont conservées. Elle a été interprétée comme un magasin à amphores, en raison de la présence à l'intérieur de l'espace délimité par ces fondations de plusieurs amphores phéniciennes de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. Dans la publication préliminaire, les fouilleurs proposent une restitution dans laquelle les murs formeraient une structure voûtée en encorbellement, ce qui paraît techniquement difficile. Comme l'a noté Luis Berrocal<sup>47</sup>, « *es incuestionable que su forma y el grosor de los muros contrastan notablemente con el resto de construcciones del poblado* ». À la lumière des découvertes qui se sont multipliées ces dernières années, de L'Assut à La Guardia en passant par El Calvari et Tossal Montañés, je suis persuadé qu'un nouvel examen des données de fouilles devrait permettre de rattacher le « recinto A » d'Aldovesta à la famille des tours curvilignes du Bas Èbre. Il ne s'agit cependant pas, en l'occurrence, d'une maison-tour isolée, mais d'une tour de défense (et de stockage) rattachée à un habitat de taille réduite. De ce point de vue, ses parallèles les plus proches sont Tossal del Moro (Batea) [fig. 11] et San Cristóbal (Mazaleón).

#### *3.2. Les Planetes (Bitem, Baix Ebre)*

Site perché de dimensions réduites, en grande partie détruit par les travaux agricoles. On y a signalé une tour curviligne – peut-être semicirculaire – dans la

---

<sup>45</sup> MASCORT *et al.* 1991, *El jaciment protohistòric d'Aldovesta*.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> BERROCAL 2004, « La defensa de la comunidad », p. 72.

partie sommitale<sup>48</sup>. Le matériel céramique peut être daté entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle ; il inclut céramique attique à figures rouges et de la Campanienne A.

### 3.3. *Les Valletes (Aldover, Baix Ebre)*

Petit village ibérique établi sur une butte à quelque distance de la rive droite de l'Èbre. Une tour apparemment semicirculaire occupait le point culminant<sup>49</sup> ; elle-même n'est pas datée, mais le site a livré un fragment de céramique attique à figures rouges.

### 3.4. *Puig de la Misericordia (Vinaròs, Castellón)*

Le Puig de la Misericordia est un site de hauteur proche du littoral du Baix Maestrat. À son sommet, la construction d'une chapelle moderne a partiellement détruit un ensemble passablement complexe de structures protohistoriques<sup>50</sup>. Il s'agit, pour ce que l'on peut en percevoir, d'un petit établissement puissamment fortifié qui rappelle beaucoup le site de L'Assut à Tivenys (voir *supra*). Bien que la seule publication détaillée qui ait été consacrée à ce site ne concerne que les maisons de la phase d'habitat la plus récente (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), des précisions y sont apportées en introduction sur les phases précédentes et en particulier sur la fortification<sup>51</sup>. La construction de l'enceinte est située entre 575 et 500 / 475. L'importance des défenses, relativement à l'aire habitable incluse, suggère à l'auteur qu'il pourrait s'agir de la résidence fortifiée d'un chef local. Mais il faudra attendre la fouille des niveaux d'habitat contemporains de la construction de l'enceinte, niveaux qui n'ont pas encore été atteints, pour trancher cette question.

### 3.5. *La Miraveta (Cretas, Teruel)*

La Miraveta est un établissement fortifié de très petite taille situé au sommet d'une butte rocheuse isolée. Dominant un méandre du Matarraña (rive droite) et jouissant de vues très étendues dans toutes les directions<sup>52</sup>, le lieu était idéalement choisi pour contrôler un large secteur de la vallée. Bien que visité par plusieurs archéologues dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, ce site est resté longtemps mal connu. On y voit, au sommet de la butte, les restes d'une construction ruinée dont le plan est masqué par des déblais de fouilles clandestines et par un abri de chasseurs. Les vestiges archéologiques sont disséminés sur une superficie qui ne

---

<sup>48</sup> A. ADIEGO *et al.*, « El asentamiento ibérico de "Les Planetes" (Bitem, Tortosa, Tarragona). Campaña de 1996 », dans *XXIV Congreso Nacional de Arqueología (Cartagena, 1997)*, Cartagena, 1999, vol. 3, p. 293-299 ; NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 92-95.

<sup>49</sup> NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 95-97.

<sup>50</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 453.

<sup>51</sup> A. OLIVER FOIX, *El poblado ibérico del Puig de la Misericordia de Vinaròs*, Vinaròs, 1994, p. 26-28.

<sup>52</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 144-146.

dépasse pas 300 m<sup>2</sup>. Compte tenu de ces dimensions exiguës, tout porte à croire qu'il s'agissait d'une maison-tour. Le matériel est assez abondant en surface, notamment en contrebas de l'édifice sur une corniche rocheuse qui domine de soixante-dix mètres la rive droite du Matarraña. La céramique renvoie à deux phases d'occupation, l'une préibérique (avec un tesson de panse d'amphore phénicienne<sup>53</sup>), l'autre ibérique (V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle). À titre d'hypothèse provisoire, on peut donc penser à une maison-tour préibérique, habitée vers 600 av. J.-C. mais dont l'architecture est inconnue, qui fut réoccupée (et peut-être reconstruite sur un plan différent ?) à l'Ibérique Moyen. Ce schéma, s'il se confirmait, rappelle le cas de La Gessera, à ceci près que la maison-tour serait plus ancienne, antérieure même à celle de Vilalba.

### 3.6. *Coll del Raco de Sacos (Valderrobres, Teruel)*

Construction très arasée de 20 x 12 m environ, délimitée par un mur à orthostates d'un mètre d'épaisseur dont un des petits côtés est nettement arrondi, presque semi-circulaire, ce qui a conduit ses inventeurs à parler d'un « *lugar de habitación muy reducido, tipo torre* »<sup>54</sup>. Le matériel trouvé en surface, tant par Puch et Ortonoves que par nous en 1996, s'inscrit dans le premier âge du Fer, ou peut dater au plus tard de l'Ibérique Ancien. Sa situation permettait de contrôler un lieu de passage, au confluent des rivières Matarraña et Tastavins.

---

<sup>53</sup> Une datation par le radiocarbone, effectuée sur du charbon de bois d'une couche mise au jour par des fouilleurs clandestins, donne une date calibrée (à 2 sigmas) entre 791 et 520 av. J.-C., avec un pic de probabilité vers 601-607 qui s'accordent parfaitement avec la présence de cette amphore phénicienne (MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 146).

<sup>54</sup> E. PUCH et R. ORTONOVES, « Actualización de la carta arqueológica de Valderrobres (Teruel) », *Kalathos*, 7-8, 1988, p. 165; E. PUCH *et al.*, « Nuevos yacimientos en el Bronce Final y la Primera Edad del Hierro en la cuenca del río Matarraña », *Bajo Aragón - Prehistoria*, 9-10, 1993, p. 243-248.

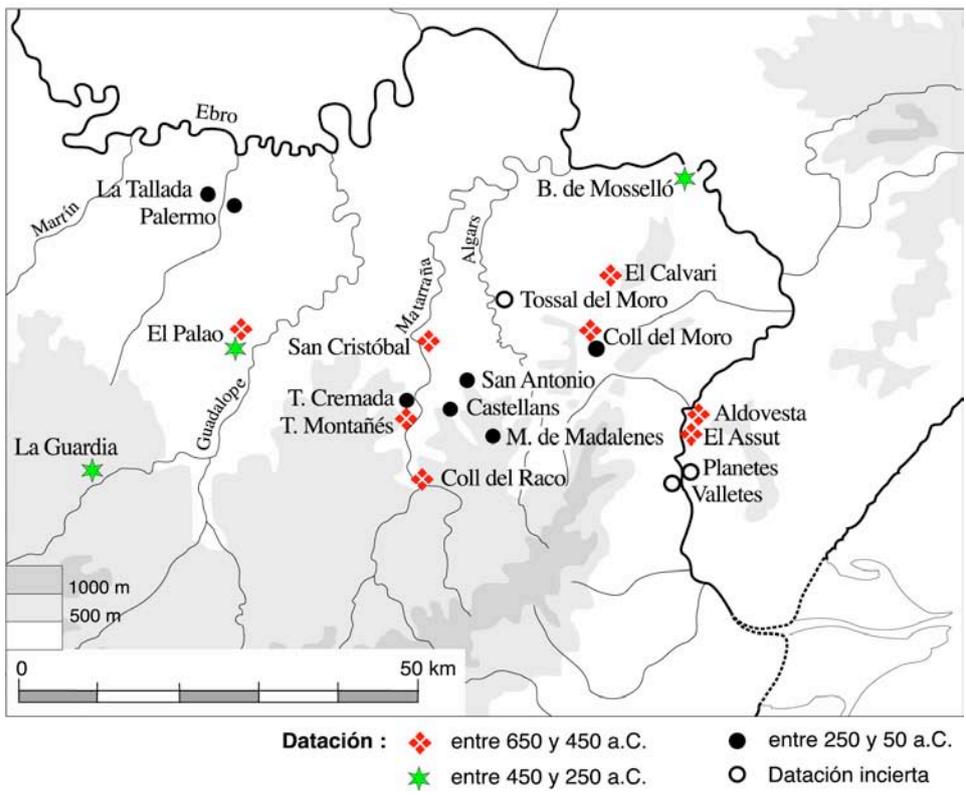
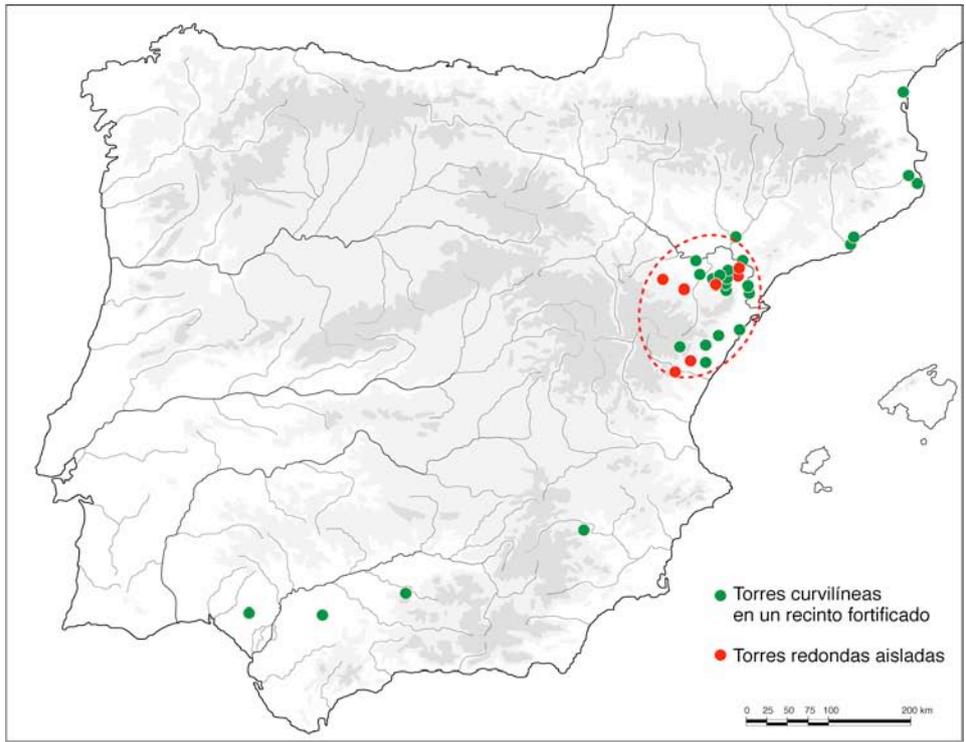


Fig. 12. Carte de localisation des tours rondes de l'âge du Fer et de l'époque républicaine.

## Interprétation

Les édifices que je viens de décrire sont pour la plupart des tours, mais ce ne sont pas – ou ce ne sont qu'à titre secondaire – des tours de guet, et leur fonction n'est pas fondamentalement militaire. Il s'agit bel et bien de maisons-tours, comme on en connaît dans d'autres régions du monde antique (en Orient surtout), comme la péninsule Ibérique en connaîtra un demi-millénaire plus tard au début de la période romaine<sup>55</sup>, mais comme le monde ibérique de l'âge du Fer n'en avait pas encore livré d'exemple.

Le plan curviligne n'est pas exclusivement réservé, dans le bassin inférieur de l'Èbre, aux maisons-tours dont je viens de faire l'inventaire. La forme curviligne est également présente dans les tours de défense des villages de la région, et ceci dès le début de l'âge du Fer. L'exemple le plus ancien que l'on connaisse est celui d'Els Vilars, à Arbeca (Lérida), dont les tours approximativement rectangulaires à angles très arrondis datent de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>. Moins bien datée, la tour circulaire de San Cristóbal, à Mazaleón, est morphologiquement plus proche (et géographiquement voisine) des maisons-tours du Bas Aragon (fig. 13). Fouillée sans méthode en 1916-1917 par Pérez Temprado<sup>57</sup>, elle ne peut être datée qu'indirectement, grâce aux résultats des sondages effectués par Luis Fatás (Universidad de Zaragoza) en 2005-2006, qui confirment la datation proposée initialement par Bosch Gimpera pour la fondation du village : seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. La très petite taille de cette tour ronde (son diamètre intérieur n'est que de 2,75 m), son profil en tronc de cône et son positionnement à l'arrière d'une maison, au fond d'une pièce d'habitation par laquelle passait son seul accès, m'on conduit à suggérer qu'il pouvait s'agir, plutôt que d'une tour de défense, d'un grenier turriforme, comme l'ethnographie en fournit de très nombreux exemples<sup>59</sup>. À cette interprétation concourt le fait que d'autres structures disposées de la même façon, de superficie identique mais de plan carré, se trouvent à l'arrière de deux autres maisons du village. Il n'en reste pas moins que nous avons là un bel exemple de l'enracinement de la forme circulaire dans les traditions architecturales de la protohistoire du Bas Aragon. Deux autres tours d'enceinte curvilignes peuvent être citées dans la région : celle du Tossal del Moro (Batea, Terra Alta), de plan ovale, qui n'a pas été fouillée et n'est donc pas datée<sup>60</sup>, et celle d'El Palao (Alcañiz), qui date de la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup> (fig. 11).

---

<sup>55</sup> Voir *infra*, quatrième partie.

<sup>56</sup> ALONSO *et al.* 1998, « Poder, símbolo y territorio », p. 357-360.

<sup>57</sup> BOSCH GIMPERA 1929, « La civilisation ibérique », p. 12 ; *id.* 1931, « Les investigacions », p. 73 ; MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 430-431.

<sup>58</sup> Je remercie Luis Fatás pour ces informations encore inédites.

<sup>59</sup> MORET 2006, « Torres circulares », p. 199 sq.

<sup>60</sup> MORET 2006, « Torres circulares », p. 190.

<sup>61</sup> Voir *supra*, p. 143 sq.



Fig. 13. Plan du village de San Cristóbal (Mazaleón, Teruel).

### *Un type architectural singulier...*

Du point de vue architectural, deux catégories se dessinent : les tours à plan irrégulier, que je désignerai dorénavant sous le nom de « type Coll del Moro », et les tours à plan régulier circulaire ou bi-absidial du « type Tossal Montañés ». La première catégorie est la plus mal connue. Typologiquement, c'est un ensemble assez hétérogène dans lequel il est difficile de trouver des dénominateurs communs, si ce n'est le plan ovale partagé par les tours de Coll del Moro et du Barranc del Mosselló. Ce même plan ovale se retrouve dans des tours d'enceinte contemporaines que nous venons d'évoquer, au Tossal del Moro de Batea et à El Palao de Alcañiz (fig. 11). Coll del Moro et Barranc del Mosselló présentent un autre point commun : la tour est de grande taille et constitue, un peu à la manière d'un donjon, l'élément principal d'un ensemble de bâtiments qui s'organisent autour d'elle. Chronologiquement, les ancrages sont encore peu nombreux, mais on peut affirmer que ce type est bien attesté au VI<sup>e</sup> comme au V<sup>e</sup> siècle, ce qui n'exclut pas une apparition plus précoce. L'irrégularité des plans et la qualité souvent médiocre des appareils militent d'ailleurs en faveur d'une datation assez haute pour les exemples les plus anciens.

Les maisons-tours à plan régulier du type « Tossal Montañés » forment un ensemble encore peu nombreux, mais beaucoup plus homogène. Chronologiquement, elles s'inscrivent dans une période relativement brève qui couvre une partie du VI<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Morphologiquement, les plans circulaires de Tossal Montañés et de La Guardia et le plan bi-absidial d'El Calvari sont étroitement apparentés et peuvent être ramenés à un schéma commun (fig. 14). Dans les trois cas, le plan de la tour est construit sur un cercle dont le diamètre avoisine neuf mètres : entre 8,45 et 9,10 m à Tossal Montañés, 9,3 à

<sup>62</sup> Le phénomène n'est pas aussi éphémère que je l'avais cru dans un premier temps (MORET 2001, « El Tossal Montañés ») : l'étude de la céramique des niveaux de fondation de la tour de La Guardia témoigne de sa perdurance jusqu'à un moment indéterminé du V<sup>e</sup> siècle.

9,4 m à La Guardia, environ 9 m à El Calvari. Ces coïncidences sont trop grandes, dans une aire géographique aussi resserrée, pour ne pas suggérer l'application d'un module identique<sup>63</sup>.

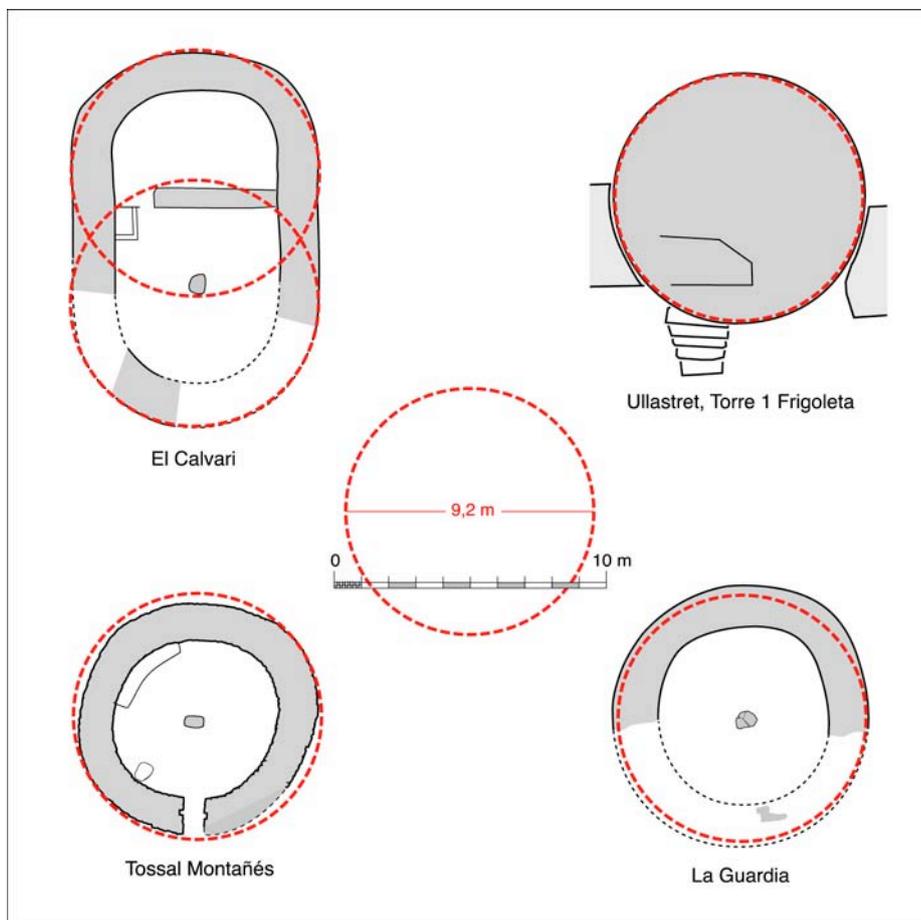


Fig. 14. Comparaison métrique des maisons-tours de l'Èbre et d'une des tours rondes de l'enceinte d'Ullastret. Le cercle de 9,2 m de diamètre ne doit pas être tenu pour un module métrologique : c'est seulement une valeur moyenne destinée à faciliter la comparaison.

Je ne connais à ce module aucun parallèle hors de la région, si ce n'est dans les tours circulaires du front ouest de la première fortification du Puig de Sant Andreu d'Ullastret (fig. 14). La similitude porte à la fois sur les dimensions (diamètres compris entre 9,4 et 9,8 m pour les tours 1 à 4<sup>64</sup>) et sur le fait que les tours d'Ullastret sont complètement circulaires et structurellement indépendantes de la muraille à laquelle elles appartiennent, ce qui est à cette époque une caractéristique tout à fait exceptionnelle<sup>65</sup>. Les chronologies ne sont pas

<sup>63</sup> Le nombre de mesures est cependant trop petit pour permettre quelque conjecture métrologique que ce soit.

<sup>64</sup> Voir *supra*, p. 92 sq.

<sup>65</sup> Je ne connais pas de parallèles en Espagne pour une telle disposition, qui est également très rare en Italie et en Grèce. Un cas assez semblable, mais plus tardif de près de deux siècles, est celui des

incompatibles : première moitié du VI<sup>e</sup> siècle à El Calvari, milieu du VI<sup>e</sup> siècle à Tossal Montañés, fin du VI<sup>e</sup> siècle à Ullastret, début (?) du V<sup>e</sup> siècle à La Guardia. Comment expliquer cette ressemblance – j’allais dire cette parenté –, qui est aussi surprenante qu’incontestable ? Aucun relais, aucune construction comparable n’est connue dans tout l’espace géographique qui sépare l’Empordà du Bas Èbre. Si les deux phénomènes ont la même origine, comment expliquer que dans un cas les tours circulaires font partie de l’enceinte d’un *oppidum*, alors que dans l’autre ce sont des bâtiments complètement isolés ? En l’état du dossier, je m’avoue incapable de répondre à ces questions, et ne peux faire autrement que les laisser en suspens.

... pour des résidences aristocratiques

À la différence des bâtiments du type « Coll del Moro », les installations intérieures des tours du type « Tossal Montañés » sont connues, dans deux cas au moins : c’étaient des structures d’habitat. S’il est indubitable que les bâtisseurs du Tossal Montañés et d’El Calvari de Vilalba ont puisé une partie de leur inspiration dans une tradition d’architecture défensive profondément enracinée dans les territoires protohistoriques de la dépression centrale de l’Èbre, cette influence ne concerne que la forme, l’enveloppe en pierre de la tour. Leurs habitants n’étaient ni des soldats ni des guetteurs ; c’étaient des familles qui vivaient, au rez-de-chaussée comme à l’étage, à des activités domestiques et artisanales : mouture, cuisson de galettes, stockage de denrées dans des jarres, tissage, fabrication d’objets en bronze.

On parlera donc de maisons-tours, en préférant ce terme à celui de maisons rondes, car il suffit d’un rapide examen pour se convaincre que ces édifices sont structurellement très différents des maisons ou des cabanes rondes qui sont connues au premier âge du Fer dans d’autres régions de la péninsule, de la haute vallée de l’Èbre à l’Andalousie en passant par la vallée du Duero et l’Estrémadure (mais pas dans la basse vallée de l’Èbre, ni dans le nord du Pays Valencien). Ces maisons rondes ne sont jamais de hauts bâtiments turriformes à murs porteurs en maçonnerie massive, comme à Tossal Montañés, mais des cabanes plus ou moins évoluées, sans étage, à parois légères construites en torchis et en clayonnage (dans le haut Èbre), en adobes exclusivement (dans la région de Valladolid) ou en adobes sur un solin de pierre très bas (en Andalousie)<sup>66</sup>. Certes, la répartition des

---

tours rondes de l’enceinte « lucanienne » de Paestum (Porta Marina), qui sont centrées comme à Ullastret sur l’axe de la courtine (E. GRECO, A. ROUVERET et D. THEODORESCU, « Activités archéologiques de l’École Française de Rome – Paestum », *MEFRA*, 111 / 1, 1999, p. 495 sq).

<sup>66</sup> Voir entre autres G. RUIZ ZAPATERO *et al.*, « Casas redondas y rectangulares de la Edad del Hierro : aproximación a un análisis comparativo del espacio doméstico », *Arqueología Espacial*, 9, 1986, p. 79-100 (pour le haut Èbre) ; M. BARRIL, « El castro de los ‘Baraones’ (Valdegama, Palencia) : un poblado en el alto valle del Pisuerga », dans *Poblamiento celtibérico. III Simposio sobre los Celtiberos*, Zaragoza, 1995, p. 399-408 (pour le haut Duero) ; I. PAVÓN *et al.*, « El poblamiento protohistórico en el Tajo medio : excavaciones de urgencia en El Risco y Aliseda (Cáceres) », dans *Extremadura protohistórica : paleoambiente, economía y poblamiento*, Cáceres, 1998, p. 138-139 (pour l’Estrémadure) ; P. AGUAYO *et al.*, « El yacimiento pre y protohistórico de Acinipo (Ronda, Málaga) : un ejemplo de Cabañas del Bronce final y su evolución », *Arqueología Espacial*, 9, 1986, p. 33-58 (pour l’Andalousie).

aménagements intérieurs est souvent similaire, avec un poteau central, une banquette basse longeant une partie de la paroi et des aires d'activité artisanale proches de la porte. Mais on peut légitimement se demander si ces coïncidences ne sont pas dues tout simplement aux contraintes de la forme ronde. D'autre part, les maisons rondes protohistoriques que l'on vient d'évoquer appartiennent toujours à des agglomérations, même si la forme circulaire exclut un urbanisme agglutiné à parois mitoyennes.

Le modèle d'habitat isolé auquel ressortissent les maisons-tours du Bas Aragon est donc en rupture très marquée avec tout ce que l'on connaît avant (villages clos et hameaux du premier âge du Fer) et après (villages fortifiés ibériques) dans cette région. Cela ne veut pas dire que les maisons-tours remplacent l'habitat groupé : elles s'ajoutent au réseau de villages clos préexistant qui ne disparaît pas.

Dans ce contexte, quelle était leur fonction, et quelle catégorie de la population les habitait ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de faire un détour par l'archéologie funéraire. On assiste en effet dans ce domaine, à la même époque et dans la même région, à l'émergence d'un phénomène non moins remarquable : l'apparition de sépultures à très riche mobilier métallique dont la tombe de Les Ferreres, à Calaceite, reste l'exemple le plus complet, avec sa cuirasse en bronze, ses épées en fer, sa patère en bronze et son support zoomorphe dit « thymiatherion »<sup>67</sup>.

Mais il existe un autre ensemble encore plus intéressant pour notre propos parce que situé à seulement 400 m de Tossal Montañés : les vestiges de mobilier funéraire de Torre Cremada, site actuellement occupé par les ruines d'une fortification d'époque républicaine<sup>68</sup>. Malgré l'absence de couches archéologiques ou de structures bâties qu'on puisse attribuer à l'époque préromaine, des indices concordants permettent de supposer qu'il existait en ce lieu, avant la construction de la fortification républicaine, une tombe ou un petit groupe de tombes de l'Ibérique Ancien.

— D'après des informations orales, une urne cinéraire couverte par une pierre plate aurait été trouvée il y a quelques années dans les environs du fortin républicain. L'utilisation d'une pierre plate en guise de couvercle est connue sur des sites voisins, notamment au Piuró del Barranc Fondo<sup>69</sup>.

— Il existe au Musée Archéologique de Catalogne des fragments inédits de plusieurs urnes non tournées à fond annulaire, bord divergent et cordons digités ou incisés, provenant de Torre Cremada<sup>70</sup>, qui sont certainement antérieures à la pleine époque ibérique.

— Le pendentif zoomorphe en bronze qui fut trouvé en 1997 dans un dépotoir de la fortification républicaine date certainement du VI<sup>e</sup> siècle ou au plus tard du V<sup>e</sup>

---

<sup>67</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 151-154 ; P. MORET, « El ajuar de la tumba de Les Ferreres (Calaceite, Teruel) », dans *Fragments de historia. 100 años de arqueología en Teruel (Museo de Teruel, 28 de marzo – 24 de junio de 2007)*, Teruel, catalogue d'exposition, 2007, p. 241-243.

<sup>68</sup> Voir *supra*, p. 203-208.

<sup>69</sup> BOSCH GIMPERA 1915, « Campanya arqueològica », fig. 42.

<sup>70</sup> Fouilles Serra Ràfols de 1922-1923.

siècle, d'après une série de parallèles dont les plus proches viennent du Bas Èbre et du nord du Pays Valencien, le plus souvent en contexte funéraire<sup>71</sup>.

— Un fragment de panse d'un cratère de la Grèce de l'Est, datant de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, a été trouvé en 2000 dans une couche de destruction hétérogène, dans la partie la plus arasée de la fortification républicaine<sup>72</sup>.

— Un fragment de stèle gravée, ornée de motifs zoomorphes schématiques (trois chevaux et un cerf) qui sont traités dans un style caractéristique du premier âge du Fer<sup>73</sup>, a été trouvé en remploi dans la maçonnerie du mur de la tour républicaine.

Devant ce faisceau d'indices, il est permis de supposer que les travaux de construction de l'époque républicaine, vers 100 av. J.-C., ont entraîné la destruction d'une ou de plusieurs tombes du VI<sup>e</sup> siècle. Le pendentif aurait été récupéré à cette occasion par les nouveaux habitants du lieu, et des fragments de vases appartenant au mobilier funéraire se seraient répandus sur le site, tandis que des fragments de stèle devenaient matériau de construction.

On est donc en présence d'une pratique funéraire nouvelle, limitée à une très petite élite. Jusqu'alors, les tombes à empierrement tumulaire du Bas Aragon – déjà réservées à une fraction sans doute fort réduite de la population<sup>74</sup> – ne contenaient qu'un mobilier modeste, essentiellement constitué par des vases en céramique ; et voici qu'au sein de cette minorité, un groupe privilégié se distingue en sacrifiant des objets d'une valeur patrimoniale particulièrement élevée à l'occasion des funérailles de ses membres.

La coïncidence chronologique et la proximité topographique entre ces tombes riches et les maisons-tours n'est sans doute pas fortuite. Une maison, en forme de tour, érigée au sommet d'une colline, ne trahit-elle pas le même souci d'ostentation que le mobilier somptueux des funérailles d'un chef ? Les Ferreres et Torre Cremada I dans le domaine funéraire, Tossal Montañés et El Calvari dans le domaine architectural sont deux facettes complémentaires d'une même symbolique que l'on est fort tenté de qualifier d'aristocratique.

Le caractère exceptionnel de l'architecture des maisons-tours ne peut que nous conforter dans l'idée que leurs habitants jouissaient d'une position sociale privilégiée. Leur isolement et leur forme circulaire, étrangères aux traditions de l'architecture domestique régionale, étaient une façon de se différencier par rapport à l'habitat groupé des villages voisins. De plus, leur allure puissamment fortifiée leur donnait un caractère quasi militaire qui, sous toutes les latitudes et à toutes les époques, de l'âge du Fer au Moyen Âge, a souvent été la marque distinctive et l'apanage des classes nobles.

Bien que la tour de Tossal Montañés ait été vidée avant l'incendie d'une grande partie de son mobilier, ce qui en subsiste témoigne d'une certaine richesse (on pensera en particulier aux deux vases tournés, qui ne sont probablement pas des productions régionales) ; richesse qui est plus évidente encore à El Calvari. Mais surtout, on est frappé par la concentration dans cette seule maison-tour de la

<sup>71</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 87 et fig. 78.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 86 sq et fig. 77.

<sup>73</sup> J. I. ROYO et F. GÓMEZ dans MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 88-105.

<sup>74</sup> Sur ce point, voir MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 245.

quasi totalité des moyens de production nécessaires à la subsistance d'une petite communauté de l'âge du Fer. La chaîne d'opérations allant du stockage des grains à la cuisson des galettes avait lieu entièrement sur place, de même que la confection des tissus et le travail du bronze. Dans les villages protohistoriques de la vallée de l'Èbre, les installations en rapport avec ces activités sont normalement dispersées dans plusieurs maisons, alors qu'ici elles sont toutes réunies à l'abri des murs épais d'une maison forte isolée. La concentration – et le contrôle – d'une large gamme de moyens de production dans le cadre de l'unité domestique nous oriente, une fois encore, vers un modèle aristocratique<sup>75</sup>.

Toutes ces observations peuvent être mises en parallèle avec les résultats de l'étude que C. Farnié et F. Quesada ont récemment consacrée à l'armement du premier âge du Fer<sup>76</sup>. D'après ces auteurs, la diffusion de certains types d'épées en fer et d'autres éléments de panoplie, comme les cnémides et les cuirasses, reflète l'apparition d'aristocraties militaires équestres qui sont à l'origine d'une transformation des structures de pouvoir dans l'ensemble du nord-est de la péninsule. La présence accrue du cheval dans l'iconographie va à l'évidence dans le même sens, et de ce point de vue il n'est pas indifférent de noter que la stèle du premier âge du Fer qui a été découverte à Torre Cremada était ornée de plusieurs chevaux<sup>77</sup>.

Le problème le plus épineux est celui de l'origine de cette élite guerrière. De nombreux indices montrent que ses membres entretenaient des liens étroits, attestés par des objets tels que les « thymiateria » de Calaceite et de Couffoulens dans l'Aude, avec le Languedoc occidental. Mais l'existence de ces réseaux aristocratiques à longue distance – entretenus par des échanges d'objets de prestige certainement, par des alliances matrimoniales peut-être – ne nous éclaire pas sur le processus de formation du groupe qui domina pendant quelques générations une partie de la basse vallée de l'Èbre. Il est en tout cas difficile de croire qu'il a pu surgir tout armé, avec ses nouvelles coutumes funéraires et ses nouvelles formes d'habitat, d'une mutation endogène de la société protohistorique du Bas Aragon<sup>78</sup>.

#### *Maisons-tours et réseaux de redistribution des biens de prestige*

Les résidences aristocratiques que nous venons de décrire correspondent à un moment bref et très particulier dans l'histoire du Bas Aragon, pendant lequel cette région semble jouer un rôle de premier plan dans les échanges avec le littoral, rôle qu'elle ne retrouvera jamais plus pendant le reste du premier millénaire, devenant même, à partir de l'époque tardo-républicaine, une zone marginalisée et partiellement dépeuplée. De ce point de vue, la comparaison entre deux cartes de

---

<sup>75</sup> Sur ces notions, voir GORGUES 2005, *Économie et société*.

<sup>76</sup> FARNIÉ et QUESADA 2005, *Espadas de hierro*, en particulier p. 26-28 et 217-225.

<sup>77</sup> J. I. ROYO et F. GÓMEZ dans MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 88-105.

<sup>78</sup> Pour aller plus loin sur ce sujet, il serait nécessaire de prendre en considération une aire géographique plus vaste, comme l'a fait Joan Sanmartí pour la Catalogne littorale (SANMARTÍ 2004, « From local groups... »).

répartition des céramiques importées, celle du VI<sup>e</sup> siècle et celle des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, est particulièrement éclairante (fig. 15).

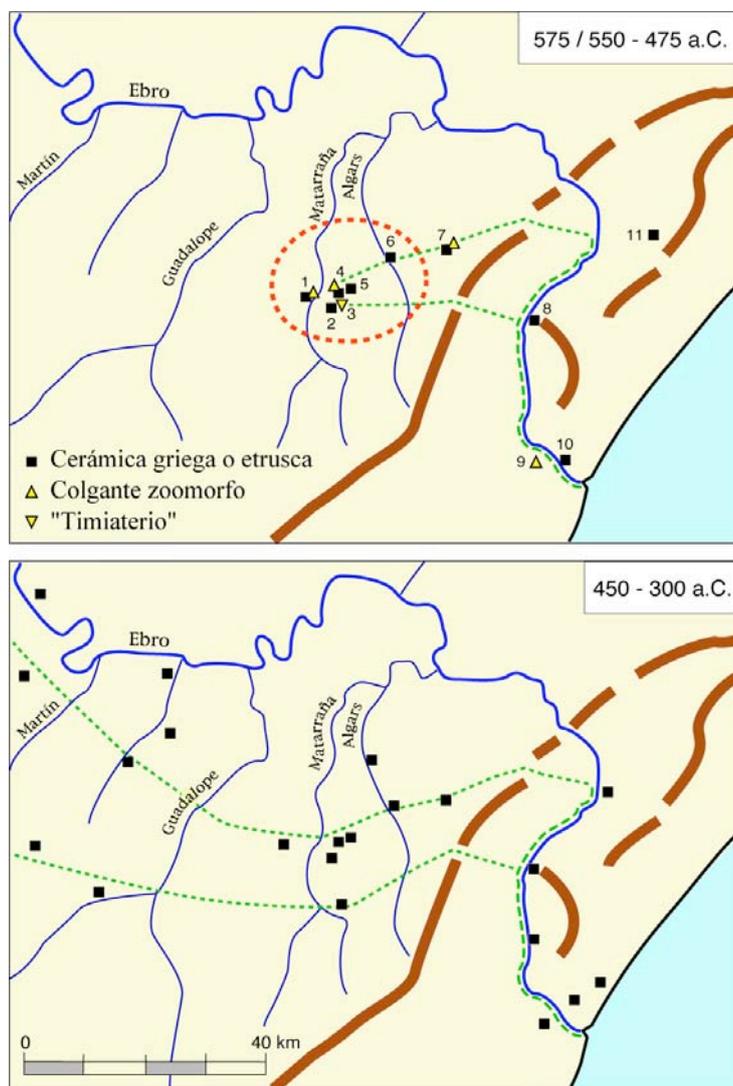


Fig. 15. Distribution de la céramique importée et de certains objets de prestige en bronze dans le Bas Èbre et le Bas Aragon, à deux moments de l'âge du Fer.

Au VI<sup>e</sup> siècle, les biens de prestige (armement, vaisselle importée, objets d'ornement en bronze) sont concentrés dans un secteur limité du bassin du Matarraña, et l'on n'en retrouve pratiquement aucune trace dans les secteurs plus occidentaux de la vallée de l'Èbre. La situation privilégiée du secteur de Calaceite, au carrefour des deux principales routes terrestre qui reliaient le Bas Aragon au Bas Èbre (l'une par Coll del Moro et Gandesa, aboutissant à la Foia de Mora ; l'autre par le col de Prat de Comte, aboutissant à Benifallet par le Barranc de Xalamera), n'a pas débouché sur une dynamique de redistribution. Les importations sont en quelque sorte confisquées et thésaurisées sur place, à l'initiative et au bénéfice probablement exclusif de l'aristocratie locale.

Il est frappant de constater qu'au même moment on ne connaît pas de tombes riches à armes et/ou à vaisselle importée, comparables à celles de Les Ferreres et de Torre Cremada, dans les nécropoles de Coll del Moro de Gandesa, malgré le nombre relativement important des tombes fouillées<sup>79</sup>. La concentration et l'immobilisation des richesses, en rapport avec des comportements sociaux ostentatoires, s'opère au-delà, dans le cercle du Matarranya.

À l'évidence, cette stratégie d'accaparement était un facteur de déséquilibre, tant sur le plan social que sur le plan économique. Elle n'était sans doute pas viable à long terme, et la disparition soudaine des maisons fortes et des tombes riches, au plus tard au début du V<sup>e</sup> siècle, indique que le système mis en place vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle n'a pas tardé à s'effondrer.

À partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle, on voit se mettre en place un système d'échange complètement différent. La céramique attique – seul indice conservé de ces échanges entre la côte et l'intérieur – est présente un peu partout dans le Bas Aragon et pénètre jusqu'à l'Èbre moyen. Les échanges sont donc devenus plus fluides et plus étendus, alors que sur les sites d'habitat les signes extérieurs de différenciation sociale ont complètement disparu. Les deux phénomènes sont probablement liés. Tout se passe, en fin de compte, comme si l'épisode aristocratique de l'Ibérique Ancien n'avait constitué qu'une parenthèse dans une évolution qui, sur le long terme, tend à la consolidation d'une société rurale faiblement hiérarchisée.

---

<sup>79</sup> RAFEL 1991, *La necrópolis*.



## Chapitre 2

### L'IBÉRIQUE MOYEN ET RÉCENT (V<sup>E</sup> – III<sup>E</sup> SIÈCLES AV. J.-C.) DANS LE BAS ARAGON ET DANS LES RÉGIONS VOISINES DU BASSIN INFÉRIEUR DE L'ÈBRE

Article publié en espagnol, sous le titre « Reflexiones sobre el período ibérico pleno (siglos V a III a.C.) en el Bajo Aragón y zonas vecinas del curso inferior del Ebro », dans *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, 2002, p. 111-136.

La bibliographie et certains dossiers archéologiques ont été partiellement mis à jour. La section consacrée au problèmes des ethnies a été modifiée et augmentée, à partir d'un développement sur les « Ausétans de l'Èbre » publié dans J. A. BENAVENTE, F. MARCO et P. MORET, « El Palao de Alcañiz y el Bajo Aragón durante los ss. II y I a.C. », *Archivo Español de Arqueología*, 76, 2003, p. 231-246.

Une modification terminologique a été introduite. Pour mieux distinguer deux périodes qui sont nettement différenciées dans leur culture matérielle comme dans l'architecture – la première couvrant le V<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du IV<sup>e</sup>, la seconde centrée sur le III<sup>e</sup> siècle –, j'ai choisi d'employer deux expressions, Ibérique Moyen et Ibérique Récent, au lieu du seul Ibérique Moyen.

Un examen rapide des données archéologiques amassées depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle pourrait faire penser que l'Ibérique Moyen et l'Ibérique Récent sont les périodes les mieux connues de l'âge du Fer dans le bassin inférieur de l'Èbre, compte tenu du grand nombre de sites fouillés ou repérés en prospection et de l'abondance des publications. Il semble, en outre, que la possibilité de dater précisément un certain nombre de ces sites grâce à des céramiques attiques ou campaniennes confère à la définition de cette période des bases chronologiques particulièrement solides.

En réalité, les problèmes restent nombreux, et leur résolution demandera à n'en pas douter encore de longs efforts d'investigation. Alors que le Préibérique et l'Ibérique Ancien ont été marqués, depuis un quart de siècle, par un profond renouvellement des problématiques<sup>1</sup>, l'Ibérique Moyen s'est trouvé, sinon négligé, du moins relégué en dehors de ce courant de rénovation conceptuelle.

---

<sup>1</sup> À partir de l'article fondamental de SANMARTÍ et PADRÓ 1978, « Ensayo de aproximación », complété notamment par RUIZ ZAPATERO 1984, « El comercio protocolonial », BURILLO 1990, « La crisis del Ibérico Antiguo », MASCORT *et al.* 1991, *El jaciment protohistòric d'Aldovesta*,

On a l'impression, à lire certaines synthèses générales sur l'âge du Fer, qu'après les mutations et les bouleversements de l'Ibérique Ancien, et une fois que s'est constitué le faciès « classique » de la culture ibérique, plus rien ne change jusqu'au dernier quart du III<sup>e</sup> siècle : comme si la société indigène, figée dans l'équilibre d'une plénitude culturelle supposée, dans une stabilité anhistorique, n'avait plus connu de phases de tensions et de turbulences jusqu'à la seconde guerre punique. Pourtant, cette période est longue, c'est même la plus longue de tout l'âge du Fer ibérique, quelles que soient les limites chronologiques retenues. Ce simple fait invite à reconsidérer d'un œil critique l'impression de stabilité et d'unité que produisent les données archéologiques les plus faciles à observer, à savoir l'architecture et le mobilier céramique.

Cela étant dit, mon intention n'est pas de présenter une synthèse complète de l'Ibérique Moyen et Récent dans une région aussi vaste : je n'en ai ni la compétence, ni les moyens. Je me propose seulement d'aborder un petit nombre de dossiers dont l'approfondissement peut aider à une meilleure compréhension de la période, en centrant plus particulièrement mon attention sur le Bas Aragon et sur une partie de la Terra Alta. Ma réflexion tiendra compte, bien entendu, des dynamiques est-ouest qui relient la région de l'embouchure à la moyenne vallée de l'Èbre ; mais il était hors de ma portée de traiter dans le détail des *comarcas* du cours inférieur de l'Èbre et du Montsià<sup>2</sup>. De même, je ne me référerai que par allusion aux régions de la rive gauche de l'Èbre, qui présentent un certain nombre de traits distinctifs particuliers ; dans la vallée du Segre, ce sont les recherches en cours sur le site d'Els Vilars (Arbeca) qui apportent les nouveautés les plus remarquables<sup>3</sup>.

On pourrait discuter longuement sur les limites chronologiques de l'Ibérique Moyen et sur le bien fondé des critères archéologiques qui les justifient<sup>4</sup>. À titre provisoire, et sans préjuger de leur signification historique réelle, je retiendrai deux critères pour le terme initial. L'un est technologique : c'est l'apparition des premières productions locales de céramique ibérique « classique », caractérisée par une pâte dure, compacte, à sonorité métallique, cuite à haute température, à dégraissant fin ou très fin et à surface lisse, et présentant des formes standardisées, semblables dans toute l'aire étudiée. L'autre critère est social : c'est la disparition des tombes riches et des maisons fortes isolées, considérées comme les manifestations ostentatoires du statut privilégié d'une minorité de familles ou d'individus. Bien que la concomitance chronologique de ces deux phénomènes ne soit pas absolument prouvée, on peut admettre, à la suite de la plupart des auteurs, qu'ils interviennent entre 500 et 450. La limite chronologique entre Ibérique Moyen et Ibérique Récent est, quant à elle, encore très arbitraire, j'y reviendrai. En ce qui concerne la fin de l'Ibérique Récent, la seconde guerre punique

---

ALMAGRO-GORBEA 1992, « Los intercambios culturales », GRACIA *et al.* 1996, « El período Ibérico I », et BELARTE *et al.* 2000, « Modèles de sites proto-urbains ».

<sup>2</sup> Il existe d'ailleurs sur cette régions plusieurs synthèses récentes auxquelles on se reportera avec profit : DILOLI 1995, « Anàlisis del poblament », NOGUERA 1998, « Evolució del poblament » et 2000, « Característiques dels poblats », GRACIA et MUNILLA 1993, « Estructuració cronocupacional », et MUNILLA 2000, « La Ilercavònia ».

<sup>3</sup> ALONSO *et al.* 1998, « Poder, símbolo y territorio ».

<sup>4</sup> Bilan historiographique dans BURILLO 1990, « La Segunda Edad del Hierro », p. 141-146.

s'impose sans conteste comme un point d'inflexion majeur. En termes de chronologie archéologique, on s'arrêtera donc autour de 200 av. J.-C.

### Histoire des recherches

La documentation dont on dispose sur l'Ibérique Moyen dans le Bas Aragon et la Terra Alta est relativement abondante, mais de valeur très inégale<sup>5</sup>. Du côté positif, il faut signaler que le nombre de sites fouillés, par rapport au nombre de sites connus, est probablement plus élevé que dans aucune autre région du monde ibérique. Cette situation s'explique par l'importance des fouilles réalisées au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les vallées du Matarraña et de l'Algars. Il y a un peu plus d'un siècle, en 1902, les premières fouilles de Juan Cabré à San Antonio de Calaceite avaient révélé un habitat ibérique exceptionnellement bien conservé<sup>6</sup>. En 1914, grâce à l'appui de l'Institut d'Estudis Catalans, Pere Bosch Gimpera, alors âgé de 23 ans, va prendre le relais de Cabré en lançant dans la vallée du Matarraña un ambitieux programme de fouilles et de prospections. Douze sites archéologiques (sans compter les tombes isolées) seront fouillés, complètement ou partiellement, en dix ans d'intense activité, de 1914 à 1923<sup>7</sup>. Je ne citerai ici que les villages fouillés ou explorés à cette époque qui ont connu une occupation à l'Ibérique Moyen : La Gessera (Caseres), San Antonio (Calaceite), Les Umbries (Calaceite), El Vilallonc (Calaceite), El Piuró del Barranc Fondo (Mazaleón), Els Castellans (Cretas), La Miraveta (Cretas), El Castellar (Mas del Llaurador), El Mirablanc (Valjunquera).

On peut affirmer sans exagération que les travaux de Bosch Gimpera à Calaceite ont ouvert en Espagne l'ère de l'archéologie scientifique. Même si l'on peut regretter aujourd'hui quelques approximations dans l'utilisation de la stratigraphie, sa conception de la fouille était largement en avance sur son temps, tant par la rigueur de sa méthode d'enregistrement des données (ses carnets de fouille et ses registres d'inventaire sont aujourd'hui encore une source d'information de grande valeur) que par sa compréhension très large de la culture matérielle (par exemple, les restes de matériaux de construction en terre étaient pour lui dignes de la même attention que le métal ou la céramique). Comme l'a souligné Enric Sanmartí, Bosch est parvenu à faire du Bas Aragon le premier laboratoire de la protohistoire ibérique, en y jetant les bases d'une chronologie de l'âge du Fer alors inexistante en Espagne<sup>8</sup>.

L'effort s'est poursuivi ensuite dans d'autres zones, à une échelle plus modeste et selon des méthodes parfois moins rigoureuses : autour d'Alcañiz grâce

---

<sup>5</sup> CABRÉ 1908, « Hallazgos arqueológicos ».

<sup>6</sup> Pour l'Aragon, on trouvera un bilan très complet des recherches dans BURILLO 1990, « La Segunda Edad del Hierro » et 1997, « Crónica del Aragón antiguo ».

<sup>7</sup> Comptes rendus synthétiques dans BOSCH GIMPERA 1915, « Campaña arqueológica », 1923, « Les excavacions » et 1931, « Les investigacions ».

<sup>8</sup> E. SANMARTÍ-GREGO, « Bosch Gimpera y la Escuela Catalana de Estudios Ibéricos », dans *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1999, p. 111.

à la collaboration de Vicente Bardaviú et de Pierre Paris<sup>9</sup>, dans la vallée de l'Algars au Tossal del Moro de Batea<sup>10</sup> et plus à l'ouest à La Guardia de Alcorisa<sup>11</sup>; d'autres fouilles qu'il est inutile d'énumérer ici sont restées pratiquement inédites. A partir des années 1970, des progrès décisifs sont amenés par des fouilles conduites selon des critères stratigraphiques modernes et – circonstance non moins importante – dont les résultats sont publiés en détail. Citons, parmi les sites les plus représentatifs pour la période qui nous occupe, la reprise de nouvelles fouilles au Tossal del Moro de Batea<sup>12</sup> et au Coll del Moro de Gandesa<sup>13</sup>; sur le littoral, un point de repère important est fourni à partir des années 1980 par La Moleta del Remei de Alcanar<sup>14</sup>.

En ce qui concerne les prospections, un programme de recherches systématiques a donné des résultats remarquables dans la vallée du Regallo, à l'ouest d'Alcañiz, faisant apparaître une forte densité du peuplement rural à l'époque ibérique<sup>15</sup>. La répartition géographique des sites ibériques est mieux connue dans le sud de la Terra Alta et autour de Valderrobres grâce aux prospections de E. Puch Foncuberta<sup>16</sup>, et dans la dépression de Mas de las Matas grâce aux recherches de A. Martín Costea<sup>17</sup>.

Enfin, à date très récente, deux fouilles ont apporté des informations précises sur l'étape initiale de l'Ibérique Moyen, à El Cabo de Andorra<sup>18</sup> et à El Cerrao de Valdeltormo dont nous parlerons plus loin. Dans le cours inférieur de l'Èbre, les actes du colloque de Tivissa<sup>19</sup> font état d'une série impressionnante de découvertes et de fouilles nouvelles. La synthèse de toutes ces nouveautés reste à entreprendre.

Du côté négatif, il faut reconnaître l'insuffisance des publications concernant certaines fouilles d'habitat (notamment dans la zone de Caspe<sup>20</sup>), l'absence de fouilles et même de prospections dans de vastes secteurs (entre autres l'interfluve Guadalupe-Matarraña, la basse vallée du Matarraña, la basse vallée de l'Algars). Par conséquent, il est difficile de savoir si les vides constatés sur la carte (fig. 1)

<sup>9</sup> PARIS et BARDAVIÚ 1926, *Le Tartrato*; A. BRUHL, *Excavaciones en el Cabezo del Cascarujo, término de Alcañiz (Teruel)*, Madrid, 1932 (Memorias de la Junta Sup. de Exc. Arqueol., 121).

<sup>10</sup> Fouillé par Pérez Temprado en 1925, publication partielle dans J. MALUQUER, *Tossal del Moro*, Madrid, 1962 (Excavaciones Arqueológicas en España, 5).

<sup>11</sup> ATRIÁN et MARTÍNEZ 1976, « Excavaciones en el poblado ».

<sup>12</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*.

<sup>13</sup> RAFEL 1996, « El conjunt arqueològic ».

<sup>14</sup> GRACIA *et al.* 2000, « Moleta del Remei ».

<sup>15</sup> BENAVENTE 1984, « El poblamiento ibérico »; J. A. BENAVENTE *et al.*, « El poblamiento antiguo del área endorreica de Alcañiz (Teruel) », *Al-Qannis*, 2, 1991, p. 36-92.

<sup>16</sup> E. PUCH, *El poblament ibèric i romà a la Terra Alta*, Gandesa, 1996; E. PUCH et R. ORTONOVES, « Actualización de la carta arqueológica de Valderrobres (Teruel) », *Kalathos*, 7-8, 1988, p. 149-175; *ibid.*, « Arqueología del río Tastavins », *Kalathos*, 11-12, 1992, p. 91-113.

<sup>17</sup> A. MARTÍN COSTEA, « Yacimientos de época Ibérica en la depresión de Mas de las Matas (Teruel) », *Kalathos*, 3-4, 1984, p. 191-202.

<sup>18</sup> BENAVENTE *et al.* 2002, « La reconstrucción ».

<sup>19</sup> *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercaònia, 3)*, Tivissa, 2002.

<sup>20</sup> Lacune aujourd'hui en partie comblée : MELGUIZO 2005, *Íberos en el bajo Regallo*.

entre des zones prospectées de façon intensive sont dus à des lacunes de la recherche ou à de réelles discontinuités du peuplement. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

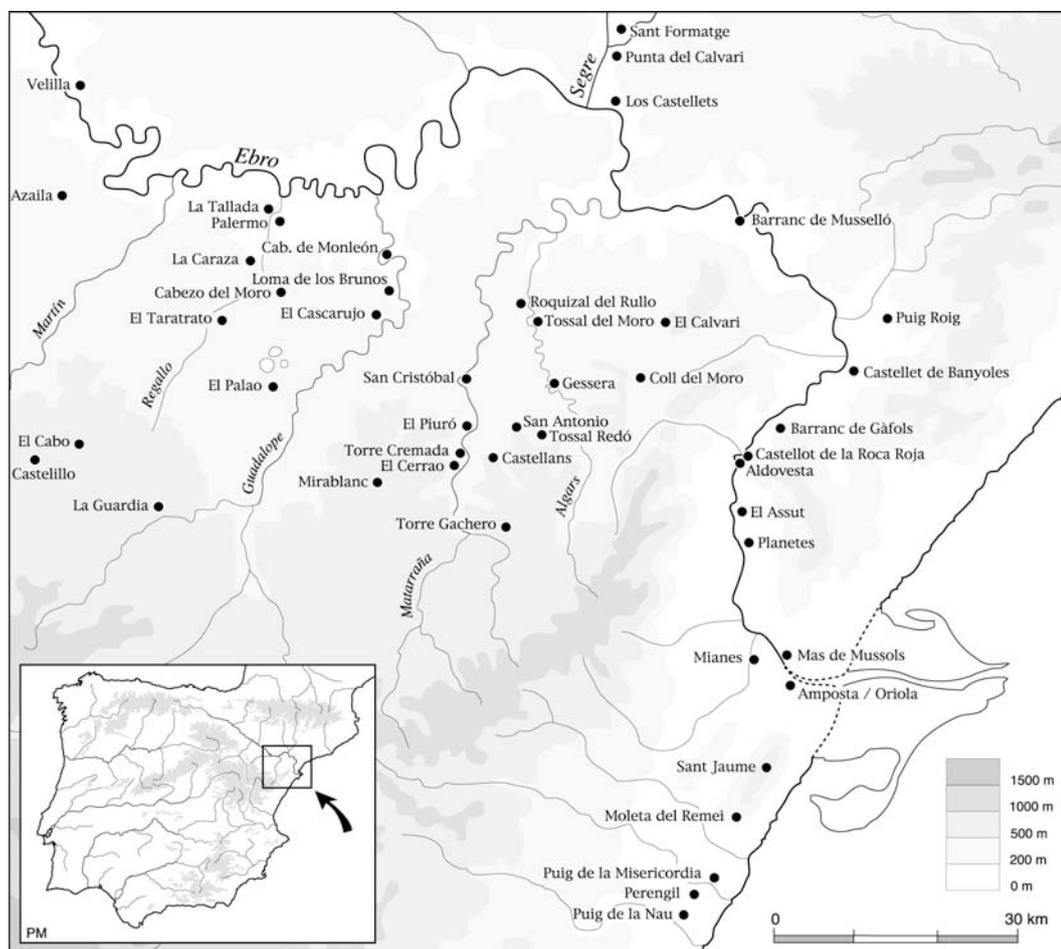


Fig. 1. Carte de la basse vallée de l'Èbre, avec la localisation des principaux sites de l'Ibérique Moyen. Carrés gris et noms gris : sites à chronologie incertaine. Encadré : zones prospectées de façon plus intensive.

D'autre part, les théories élaborées il y a près d'un siècle ont longtemps pesé sur le développement des recherches, et continuent encore de conditionner, sans que nous nous en rendions toujours compte, notre vision de la protohistoire du Bas Aragon. J'ai souligné plus haut le caractère profondément novateur des travaux réalisés par Bosch Gimpera dans le Bas Aragon ; cela n'empêche pas des faiblesses qui sont d'autant plus apparentes que l'œuvre de Bosch est restée inachevée. En l'absence d'une publication d'ensemble suffisamment mûrie, on doit se contenter d'une série d'articles préliminaires dont on n'a souvent retenu que la partie la plus discutée, à savoir la tentative de classement typochronologique des sites préibériques et ibériques du Matarraña.

Les résultats des prospections et des sondages réalisés avant 1914 par un groupe d'érudits du Bas Aragon (Santiago Vidiella, Juan Cabré, Matías Pallarés, Lorenzo Pérez Temprado) avaient convaincu Bosch Gimpera que ces villages, à

l'exception notable de San Antonio, avaient tous eu une phase d'occupation unique. Il fit de cette intuition – malheureusement erronée – un postulat heuristique ; partant du principe qu'un village représentait une période, il pensa qu'il lui suffirait d'en fouiller un nombre suffisant pour reconstituer la séquence complète de la protohistoire régionale<sup>21</sup>.

Il a fallu attendre les travaux d'Enric Sanmartí, dans les années soixante-dix, pour que soit démontrée l'erreur de cette construction théorique. La révision du mobilier conservé au Musée d'Archéologie de Catalogne révéla que les villages d'El Piuró del Barranc Fondo, Vilallonc, La Gessera et Els Castellans avaient connu en réalité deux phases d'occupation, l'une préibérique ou ibérique ancienne, l'autre ibérique moyenne<sup>22</sup> ; puis les fouilles réalisées selon une méthode stratigraphique rigoureuse au Tossal del Moro mirent à nouveau en évidence la succession de deux villages sur le même site<sup>23</sup>. L'âge du fer dans le Bas Aragon apparaît dès lors sous un nouveau jour, plus complexe et plus nuancé. Le travail de réévaluation entamé avec tant de clairvoyance par E. Sanmartí doit être poursuivi, mais on ne devra pas se limiter à une critique négative. Les fouilles anciennes de l'Institut d'Estudis Catalans sont une mine de renseignements encore largement inexploités – la récente étude de Carme Belarte<sup>24</sup> sur les vestiges de construction en terre donne un bon exemple de leur potentiel –, et l'on en tirera d'autant mieux profit que de nouvelles recherches et de nouvelles fouilles permettront, parallèlement, d'affiner les chronologies et de renouveler les modèles interprétatifs.

### **Le problème des nécropoles**

À la différence de ce qu'on observe dans d'autres parties du monde ibérique, l'absence de nécropoles est, dans le Bas Aragon et le Bas Èbre, un trait distinctif des deux périodes étudiées. Mais le tableau n'est pas aussi homogène qu'il n'y paraît, comme le montre l'exemple de la nécropole de Mianes (Santa Bàrbara, Montsià), sur lequel je m'attarderai quelques instants. Cette nécropole est traditionnellement attribuée à l'Ibérique Ancien. En l'absence de céramique importée, les datations proposées ont beaucoup varié. Sanmartí et Padró la dataient entre 550 et 500/480, avec une continuité possible au V<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>, Mayoral entre 550 et 500<sup>26</sup>, Maluquer autour de 450<sup>27</sup>, Gailledrat entre 500 et 450<sup>28</sup>. Mais,

---

<sup>21</sup> C'est ainsi qu'il écrit, dès la première année de ses recherches : « generalment fan l'efecte de no haver estat habitats gaire temps, i es de creure que quan s'haigin investigat metòdicament un bon nombre d'aquests poblats, haurem donat un gran pas endavant en el coneixement de l'evolució d'aquella cultura » (BOSCH GIMPERA 1915, « Campanya arqueològica », p. 824).

<sup>22</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 113-114.

<sup>23</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*.

<sup>24</sup> BELARTE 2000, « Sobre el uso del barro ».

<sup>25</sup> SANMARTÍ et PADRÓ 1978, « Ensayo de aproximación », p. 167 et 174.

<sup>26</sup> F. MAYORAL, « Las necrópolis del Horizonte Ibérico Antiguo del Montsià - Bajo Maestrazgo », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 2, 1992, p. 97-110.

<sup>27</sup> J. MALUQUER, *La necrópolis paleoibérica de Mianes en Santa Bàrbara (Tarragona)*, Barcelona, 1987, p. 167.

<sup>28</sup> GAILLEDRAT 1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, p. 142.

comme cela a été bien vu par Gloria Munilla<sup>29</sup>, la durée d'utilisation de cette nécropole a certainement été plus longue. Elle-même la prolonge jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle, en raison de la présence de certaines formes de fibules évoluées. La publication du matériel mis au jour par Francesc Esteve Gàlvez dans les années 1968-1970<sup>30</sup> confirme cette analyse et peut même nous conduire à rabaisser encore le terme final de la nécropole. Je me contenterai ici de faire référence à trois éléments d'armement particulièrement intéressants, dont Maluquer n'avait pu tenir compte au moment de la rédaction de sa monographie<sup>31</sup>.

— Dans la tombe 5 a été trouvée une épée à antennes<sup>32</sup>. Les antennes sont en U, avec des extrémités « en champignon » et la garde est fortement recourbée. On peut lui trouver des parallèles dans les Pyrénées centrales et dans le Languedoc (bien qu'elle ne corresponde pas exactement au type Corno Lauzo), ce qui suggère une datation vers le milieu ou la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

— La tombe 43 a livré une épée du même type que les deux épées de la nécropole de La Solivella<sup>33</sup>. Leur datation est difficile ; si l'on admet que ce type est plus récent que celui représenté par les épées de Can Canyis, on pourrait envisager une date vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, ce qui irait assez bien avec la boucle de ceinturon à trois crochets de la même tombe.

— Enfin, la *falcata* damasquinée, très richement décorée, trouvée hors contexte dans le secteur A<sup>34</sup> est un élément beaucoup plus récent qui, toujours d'après les suggestions de F. Quesada, pourrait se situer entre 375 et 350. Des parallèles existent à Alcoy et en Andalousie. Il s'agit à l'évidence d'un objet exotique, importé de façon ou d'autre (don, échange, butin...) d'une région plus méridionale.

Nous voilà donc en présence d'une nécropole qui fut utilisée, apparemment sans discontinuer, du milieu (ou de la fin) du VI<sup>e</sup> siècle au milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Cette durée d'un siècle et demi au bas mot empiète donc très largement sur l'Ibérique Moyen. On doit tirer de cette constatation une conséquence importante. Dans ce secteur de l'embouchure, il n'y a pas de hiatus – ni démographique, ni culturel – entre l'Ibérique Ancien et l'Ibérique Moyen. Le village dont dépendait la nécropole de Mianes a continué son existence avec les mêmes coutumes funéraires et le même mobilier céramique. On ne constate aucune évolution dans l'aménagement des dépôts funéraires : ce sont du début à la fin les mêmes fosses peu profondes, sans aménagements particuliers et sans structures en pierre, contenant généralement un vase unique et, dans certains cas, des éléments de parure en bronze et de l'armement. En ce qui concerne la céramique, il est vrai que l'absence d'importations ne permet pas d'établir une sériation chronotypologique, mais malgré cette limitation, l'homogénéité du mobilier de Mianes

<sup>29</sup> G. MUNILLA, « Elementos de influencia etrusca en los ajuares de las necrópolis ibéricas », dans *La presencia de material etrusco en la Península Ibérica (Mesa redonda, Barcelona, 1990)*, Barcelona, 1991, p. 142.

<sup>30</sup> ESTEVE 1999, *Recerques arqueològiques*, p. 79-183.

<sup>31</sup> Fernando Quesada, que j'ai consulté à ce sujet, m'a aimablement autorisé à faire état ci-dessous de son opinion sur ces trois épées.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 100 et fig. 18.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 128 et fig. 48.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 90, fig. 7.

est très frappante, puisque deux formes sont quasiment hégémoniques : l'urne à oreillettes perforées<sup>35</sup> et l'urne bitronconique à bord triangulaire.

Cette continuité, tout à fait remarquable, est évidemment difficile à interpréter, faute de parallèles. Dans quelle mesure peut-elle être extrapolée à d'autres gisements ? Il est encore un peu tôt pour faire un bilan, à moins de multiplier les spéculations gratuites. Il est probable que la nécropole de L'Oriola près d'Amposta<sup>36</sup>, très voisine par son mobilier, son rituel et ses dispositifs, appartient elle aussi, au moins en partie, à l'Ibérique Moyen. Mais au-delà, dans l'intérieur des terres ? Deux cas peuvent être cités. Au Coll del Moro de Gandesa, Núria Rafel a mis en évidence une phase d'utilisation de la nécropole de à l'Ibérique Moyen<sup>37</sup>. Il est donc probable que des tombes en fosse simple, plus modestes et plus discrètes, ont succédé aux tumulus du VI<sup>e</sup> siècle. À Santa Madrona (Riba-roja d'Ebre), une fouille récente a mis au jour une nécropole qui présente deux phases : la première, du VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle ; la seconde, du III<sup>e</sup> siècle, n'est représentée comme à Gandesa que par du matériel sans contexte, mais ce matériel est abondant<sup>38</sup>.

À l'ouest de Gandesa, nous entrons dans un monde où toute trace de dépôts funéraires semble avoir disparu à l'Ibérique Moyen. Ce « blanc » archéologique, qui dure jusqu'à la fin de l'âge du Fer, pose plusieurs problèmes qui ont été abordés d'un point de vue méthodologique par Francisco Burillo<sup>39</sup>. Ecartant *a priori* l'éventualité d'un changement de rituel radical, cet auteur a mis en avant les facteurs géomorphologiques qui ont pu entraîner la non perception des tombes ibériques du Bas Aragon par l'archéologie. Deux hypothèses sont privilégiées : la destruction des tombes par l'érosion, dans le cas où elles n'auraient pas été protégées par un empièchement ou quelque autre type de structure extérieure ; et l'occultation des tombes sous une accumulation de sédiments, dans le cas où elles auraient été situées en fond de vallée.

Effectivement, le problème est avant tout un problème d'acquisition de l'information archéologique. Aucun des groupes de tombes reconnus dans le Bas Aragon (les tombes sont rarement assez nombreuses pour qu'on puisse parler de « nécropoles ») n'a été étudié selon les méthodes modernes de l'archéologie. Il est significatif qu'à Coll del Moro, les dépôts funéraires de l'Ibérique Moyen, dépourvus de structures en pierre, n'ont été mis en évidence qu'à partir du moment où N. Rafel y a pratiqué des fouilles stratigraphiques en aire ouverte. Cette lacune ne sera sans doute malheureusement jamais comblée dans la

<sup>35</sup> Sur ce type de céramique, voir LÓPEZ BRAVO 2001, « Propuesta tipológica ».

<sup>36</sup> F. ESTEVE, *La necrópolis ibérica de La Oriola cerca de Amposta (Tarragona)*, Valencia, 1974.

<sup>37</sup> RAFEL 1991, *La necrópolis*, p. 29-34 ; *ead.* 1993, *Necrópolis del Coll del Moro*, p. 68. Dans les secteurs Maries et Calars, des niveaux superficiels malheureusement mal conservés, situés dans les espaces intermédiaires entre les tombes à empièchement tumulaire des époques antérieures, ont livré des fragments d'un nombre important d'urnes ibériques dont certaines sont datables du IV<sup>e</sup> siècle d'après leurs motifs décoratifs.

<sup>38</sup> M. C. BELARTE et J. NOGUERA, *La necrópolis protohistòrica de Santa Madrona (Riba-roja d'Ebre, Ribera d'Ebre)*, Tarragona, ICAC, 2007.

<sup>39</sup> F. BURILLO, « Las necrópolis de época ibérica y el ritual de la muerte en el valle medio del Ebro », dans *Congreso Nacional de Arqueología Ibérica : Las necrópolis (Madrid, 1991)*, Madrid, 1992, p. 563-585.

*comarca* du Matarraña, car un grand nombre de structures funéraires reconnues par les collaborateurs de Bosch Gimpera puis par J. Tomàs Maigí<sup>40</sup> ont été ultérieurement détruites ou très fortement dégradées à cause du développement de l'arboriculture mécanisée.

Cela dit, compte tenu de l'intensité des recherches menées au début du XX<sup>e</sup> siècle, des tombes même modestes, comparables à celles de Mianes, auraient été très probablement repérées ; pour le moins, des tessons auraient été recueillis. L'absence de tout vestige ne peut donc s'expliquer que de trois façons :

— Les sites étaient les mêmes, mais l'enterrement ne comportait plus de mobilier céramique ; les cendres étaient déposées directement dans une petite fosse. Sauf cas exceptionnels, ce type de dépôt ne laisse pas de traces archéologiques.

— Il existait bien des dépôts d'urnes cinéraires, mais les sites n'étaient plus les mêmes qu'à l'Ibérique Ancien. Au lieu de choisir des lieux proches des villages, on enterrait les urnes au fond des vallées ou des ravins, dans des secteurs aujourd'hui enfouis sous de grandes épaisseurs d'alluvions.

— Dernière hypothèse, celle d'un changement de rituel radical, consistant par exemple dans la dispersion des cendres dans un cours d'eau, comme cela a pu être suggéré pour d'autres régions de la péninsule où, à un moment donné, toutes traces de pratiques funéraires disparaissent complètement (je pense en particulier à la basse vallée du Guadalquivir).

Pour ma part, je serais plutôt enclin à préférer la première hypothèse. Il est peu probable qu'on ait consacré aux morts les terres irrigables des fonds de vallée : ce sont des terres précieuses, les seules susceptibles d'une agriculture intensive ; d'autre part, les crues fréquentes dans cette région à l'automne ou au printemps auraient menacé la pérennité de ces dépôts sacrés. Quant à la troisième hypothèse, l'absence de rupture forte dans le reste des pratiques culturelles (comme on le verra plus loin) la rend peu vraisemblable. Au contraire, la première hypothèse est celle qui s'inscrirait le mieux dans le cadre d'une évolution progressive et cohérente, caractérisée par l'appauvrissement graduel des mobiliers. De plus, on peut noter qu'il existe un parallèle en Languedoc, où les tombes du V<sup>e</sup> siècle se distinguent par une forte diminution du nombre de vases déposés en offrande ; l'urne cinéraire tend même à disparaître, les cendres étant déposées à même le fond de la fosse<sup>41</sup>.

Quoi qu'il en soit, la disparition des mobiliers funéraires riches à l'Ibérique Moyen dans la basse vallée de l'Èbre – si l'on excepte la *falcata* de Mianes, qui pour le moment reste un cas isolé – est un fait incontestable qui doit être pris en compte dans une réflexion plus large sur l'utilisation des objets précieux<sup>42</sup>. Dès les premiers temps de la nécropole de Mianes, la vaisselle fine d'importation, présente à Mas de Mussols jusque vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, a disparu. À partir

<sup>40</sup> J. TOMÀS MAIGÍ, « Elementos estables de los túmulos bajoaragoneses de cista excéntrica », *Caesaraugusta*, 13-14, 1959, p. 79-127 et 15-16, 1960, p. 41-89.

<sup>41</sup> PY 1993, *Les Gaulois du Midi*, p. 143-144.

<sup>42</sup> Je préfère parler d'objets précieux plutôt que d'objets de luxe, car ce dernier terme présente des connotations morales, reposant sur une antinomie entre l'utile et l'inutile, le nécessaire et le somptuaire, qui sont peut-être étrangères à l'idéologie ibérique.

du milieu du V<sup>e</sup> siècle, on ne voue aux morts de Gandesa qu'un peu de céramique, et peut-être moins encore à ceux du Bas Aragon.

Est-ce à dire qu'il ne circule plus d'objets précieux dans les sociétés indigènes de l'Ibérique Moyen ? Ce serait bien étonnant, bien peu conforme à ce qu'on sait par ailleurs des coutumes ibériques. Des objets de cette nature continuent certainement à s'acquérir, à se donner, et sans doute aussi à faire l'objet de pillages ; la seule différence, c'est que les rituels funéraires ne sont plus l'occasion de les retirer du circuit des échanges et des thésaurisations. Il faut donc supposer que les trésors petits ou grands accumulés par les individus dominants étaient transmis à leur descendance ; des patrimoines pouvaient se constituer sur plusieurs générations. Il ne s'agit pas d'une hypothèse gratuite : comme nous le verrons plus loin, on peut trouver dans la composition du mobilier de certaines maisons de San Antonio de Calaceite la trace de ce type de pratiques.

Compte tenu des difficultés et des lacunes que comporte le dossier des pratiques funéraires, c'est du côté des structures d'habitat que nous devons maintenant nous tourner pour caractériser de façon plus précise les étapes de l'Ibérique Moyen. En l'état actuel du dossier archéologique, nous ne pourrions en distinguer que deux.

### **La première étape (500/475 – 375/350) et la question de l'ibérisation**

La phase initiale de l'Ibérique Moyen est celle qu'il est le plus facile de définir. Elle couvre la majeure partie du V<sup>e</sup> siècle et une partie encore imprécise du IV<sup>e</sup> siècle. Je retiendrai comme sites de référence El Tossal del Moro de Batea (vallée de l'Algars) et El Cerrao de Valdel tormo (vallée du Matarraña), en attendant la publication des fouilles de El Cabo de Andorra, dont l'apport s'annonce majeur. Le village de Tossal del Moro étant bien connu grâce à une excellente publication<sup>43</sup>, je me contenterai ici de présenter les premiers résultats de la fouille d'El Cerrao, qui confirment largement ceux obtenus au Tossal del Moro.

Le site d'El Cerrao est une avancée de la terrasse oligo-miocène qui borde la vallée du Matarraña. Les structures d'habitat sont implantées sur le versant, sur plusieurs plates formes successives (fig. 2). Le village de l'Ibérique Moyen se situe sur la plate forme principale, à mi-pente (zone D). Ce village succède à un habitat préibérique encore mal connu, dont quelques vestiges (notamment un fragment d'anse d'amphore phénicienne) ont été trouvés en surface sur la terrasse immédiatement inférieure (zone B).

L'intervention archéologique effectuée en 2000 s'est limitée à des sondages ; le plan du village et la disposition des maisons ne sont donc connus que dans leurs grandes lignes. Les restes de murs visibles en surface laissent supposer une longueur maximale de 90 m, pour une largeur de 30 à 40 m, soit une superficie proche de 3000 m<sup>2</sup>. Les murs suivent des directions approximativement orthogonales, suggérant l'existence de deux rues longitudinales est-ouest bordées par des rangées de maisons.

---

<sup>43</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*.

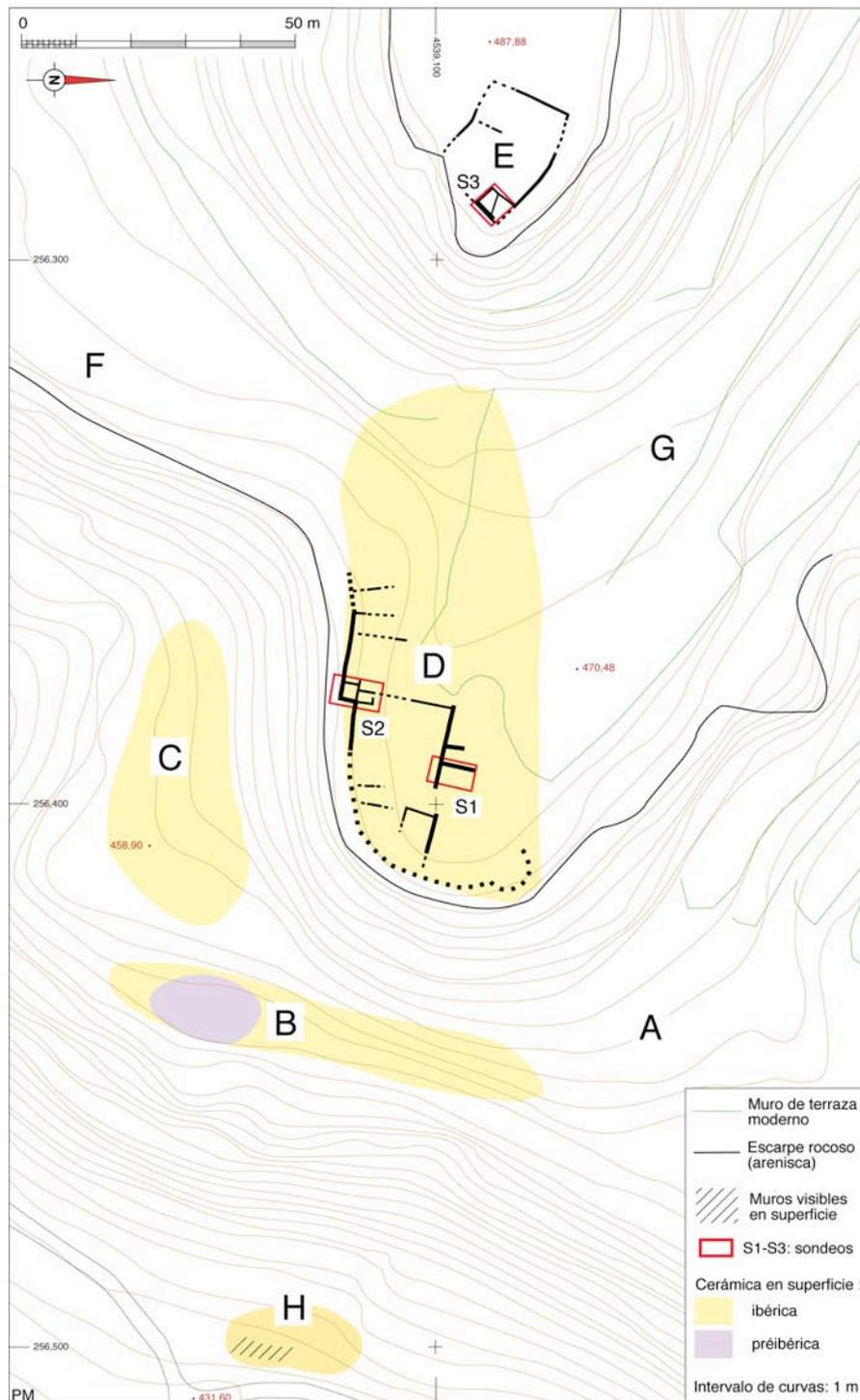


Fig. 2. Plan du site d'El Cerrao (Valdeltormo, Teruel). Les zones colorées indiquent les principales concentrations de céramique en surface : jaune, ibériques ; mauves, préibériques.

Deux phases de construction et d'occupation ont été distinguées ; leur mobilier présente des caractéristiques très proches, ce qui laisse à penser qu'elles se sont succédées dans un bref laps de temps. En l'absence de céramique importée, nous nous sommes appuyés sur une datation par le radiocarbone pour

déterminer l'horizon chronologique de ce village. Il n'est pas inutile de rappeler, à ce propos, que l'Ibérique Moyen est une période qui se prête particulièrement bien aux datations <sup>14</sup>C, les intervalles obtenus après calibration étant beaucoup plus resserrés que pour le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècles. C'est pourtant, paradoxalement, pour ces périodes plus anciennes que l'on dispose des dates <sup>14</sup>C les plus nombreuses, alors qu'elles sont fort rares pour le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles dans le monde ibérique.

Cette datation a été effectuée sur des charbons de la première phase d'occupation du village (Ly-10243). Date conventionnelle : 2375 BP ± 35 ; âge calibré (marge statistique à 2 sigmas) : entre 516 et 392 av. J.-C. Le pic de probabilité maximum culmine en 403, et un pic secondaire apparaît vers 475. On peut donc affirmer avec une quasi certitude que la fondation du village se situe dans le V<sup>e</sup> siècle.

Le mobilier céramique de ce village de la fin du V<sup>e</sup> siècle se caractérise par la coexistence de la céramique non tournée et de la céramique tournée<sup>44</sup>. Le répertoire de la céramique non tournée est très appauvri par rapport à l'Ibérique Ancien, mais ce qui est remarquable, c'est que les formes qui se conservent reproduisent sans grandes modifications des types déjà existants au VI<sup>e</sup>, voire au VII<sup>e</sup> siècle. C'est le cas de la tasse à une anse (fig. 3, 2) et du pot à décor de boutons appliqués (fig. 3, 4), pour lesquelles on peut trouver des parallèles au VI<sup>e</sup> siècle dans la nécropole de Coll del Moro de Gandesa<sup>45</sup>. La forme non tournée la plus fréquente sur les sites du Bas Aragon de l'Ibérique Moyen, le pot à profil en S, décoré d'un cordon incisé ou digité sous le col (fig. 3, 5), ne se distingue de ses prédécesseurs du VI<sup>e</sup> siècle que par un col moins haut et un angle plus marqué à la jonction du col et de l'épaule. Ce pot semble avoir eu des usages très variés : la cuisson des aliments bien sûr, mais aussi leur conservation, puisque une analyse réalisée par Jordi Juan i Tresserras sur les résidus déposés au fond d'un vase de ce type, provenant d'un niveau du V<sup>e</sup> / IV<sup>e</sup> siècle de Tossal Montañés, a révélé des restes de fruits charnus confits dans du miel d'abeille.

On ne saurait trop insister sur la continuité des formes de la céramique non tournée, car dans un certain nombre de publications basées sur des prospections, les sites qui ont livré ce type de matériel en même temps que de la céramique ibérique sont systématiquement crédités d'une occupation prolongée s'étendant du premier âge du Fer à l'époque ibérique. L'exemple d'El Cerrao montre qu'il peut s'agir, tout aussi bien, de villages fondés au V<sup>e</sup> siècle, si ce n'est même au début du IV<sup>e</sup> siècle.

Comme au Tossal del Moro de Batea, la production de céramique tournée de type ibérique est très peu diversifiée à El Cerrao. La grande jarre à bord plat rentrant (souvent appelée *dolium tipo « Ilduradin »* en Aragon), est le seul grands vase de stockage (fig. 3, 8). On trouve aussi un conteneur de taille moyenne, la jarre à profil bitronconique et bord triangulaire (fig. 3, 6), et deux éléments de vaisselle de table : l'assiette à bord exvasé (fig. 3, 1) et la cruche à embouchure

<sup>44</sup> Pour une étude complète du matériel céramique de El Cerrao et de Tossal Montañés, voir le chapitre d'Alexis GORGUES dans MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*. La figure 3 regroupe le mobilier de la fin du V<sup>e</sup> siècle d'El Cerrao et de Tossal Montañés III, gisement contemporain situé à seulement 300 m d'El Cerrao.

<sup>45</sup> RAFEL 1993, *Necrópolis del Coll del Moro*, fig. 109-110.

trilobée (fig. 3, 2). Les tasses et les vases à oreillettes perforées, non attestés à El Cerrao, sont représentés à la même époque au Tossal del Moro, à San Antonio et au Piuró del Barranc Fondo.

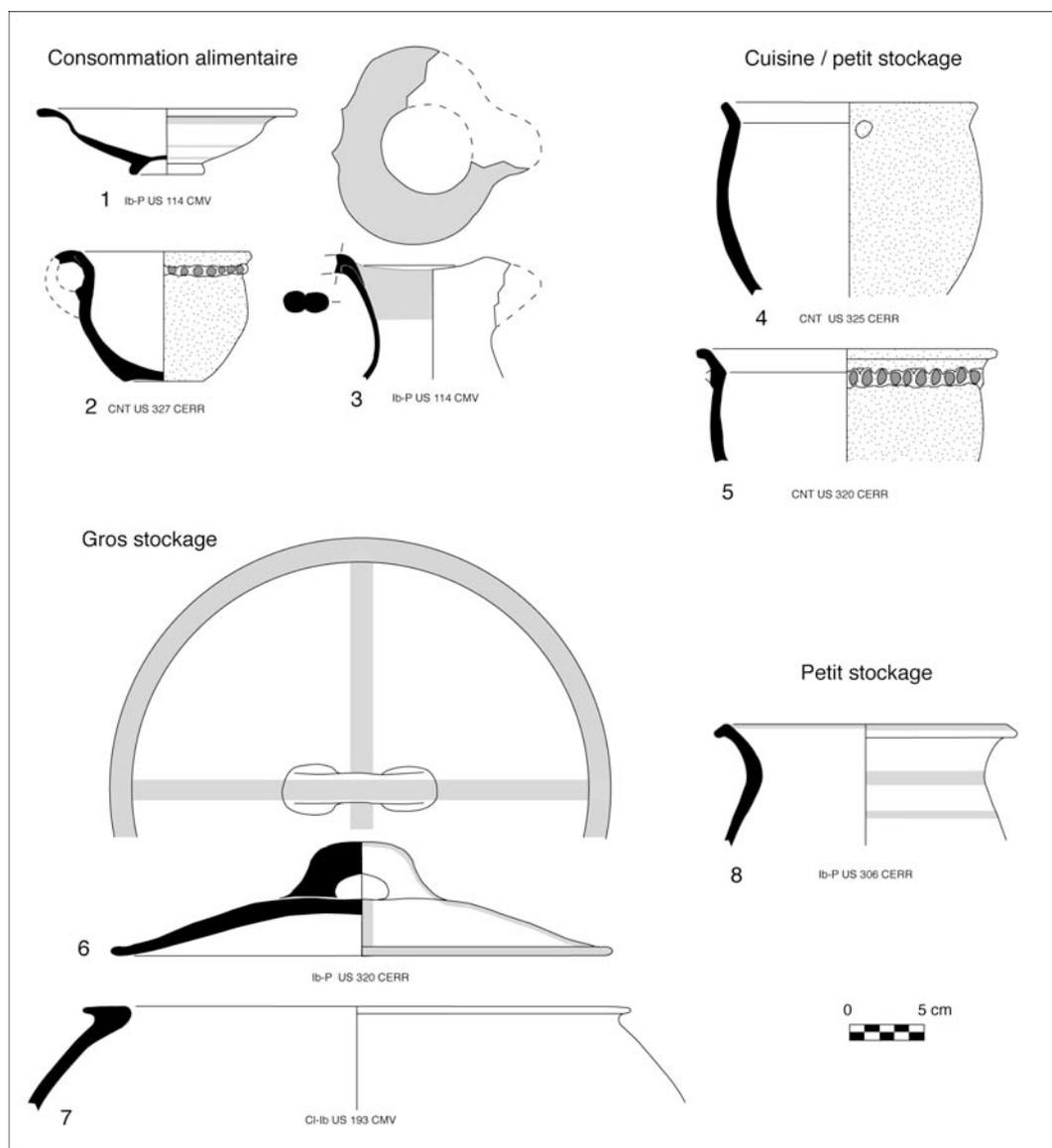


Fig. 3. Les formes de céramique les plus fréquentes vers 400 av. J.-C. à Valdelortmo (sites de El Cerrao et de Tossal Montañés III), classées selon leur fonction supposée. CNT: céramique non tournée; Ib-P: céramique ibérique peinte.

Dans une certaine mesure, ces formes de céramique tournée remplacent pour les mêmes usages des formes analogues de la céramique non tournée. La grande jarre non tournée, présente sur tous les sites d'habitat du Bronze Final au VI<sup>e</sup> siècle, n'a pas été remplacée par l'amphore ibérique, comme dans les régions proches du littoral, mais par la jarre à bord plat rentrant dont le diamètre de l'embouchure et la capacité sont analogues, de sorte que son mode d'utilisation et son ergonomie sont à peu près les mêmes (ce qui n'aurait pas été le cas avec

l'amphore ibérique). La jarre bitronconique remplace toute une gamme de vases de taille moyenne à col divergent. L'assiette à bord exvasé succède à des formes similaires en céramique non tournée, bien attestées à Valdeltormo dans le niveau du VI<sup>e</sup> siècle de Tossal Montañés ; la filiation que certains auteurs ont suggéré entre cette forme de plat et la vaisselle orientalisante à vernis rouge ne nous paraît donc pas pertinente.

En somme, l'évolution du mobilier céramique entre le VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle montre moins de ruptures que de continuités. Le petit nombre de formes qui ont été empruntées au répertoire ibérique semblent l'avoir été en fonction d'un souci de continuité fonctionnelle ; à part la cruche à embouchure trilobée, toutes ces formes ont un équivalent dans le répertoire non tourné antérieur. Les usages culinaires et les modes de consommation sont donc vraisemblablement restés les mêmes.

On observe même des adaptations ou des créations propres au Bas Aragon, et ceci dès le début de l'Ibérique Moyen. La jarre à bord plat rentrant n'a d'équivalent ni dans la région valencienne<sup>46</sup>, ni dans la Catalogne littorale<sup>47</sup>. La tasse à profil en S et à une seule anse, type rare dans le reste du monde ibérique<sup>48</sup>, dérive non pas d'un hypothétique modèle orientalisant comme il a été supposé, mais directement d'une forme de la céramique non tournée locale dont on a des exemples dans la phase préibérique du Tossal del Moro<sup>49</sup> et à Tossal Montañés II, entre autres. Son adaptation en céramique tournée est attestée dès l'Ibérique Ancien à Roquizal del Rullo<sup>50</sup>, puis à l'Ibérique Moyen au Tossal del Moro et au Piuró del Barranc Fondo<sup>51</sup> et, plus tardivement, à San Antonio de Calaceite<sup>52</sup>.

Quels sont les autres sites du Bas Aragon et de la Terra Alta que l'on peut placer dans le même horizon chronologique que Tossal del Moro et El Cerrao ? Parmi les villages fouillés par Bosch Gimpera, on citera sans hésitation El Piuró del Barranc Fondo, La Gessera, San Antonio (phase 1), Les Umbries, Els Castellans, El Castellar et El Vilallonc<sup>53</sup>. Dans un périmètre plus vaste, on peut encore citer, d'après les découvertes de céramique attique de la fin du V<sup>e</sup> et de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, La Tallada (Caspé), Torre Gachero (Valderrobres), El Tartrato (Alcañiz), El Cabo (Andorra), La Guardia (Alcorisa) et El Cabezo de Alcalá (Azaila).

Plus loin vers l'ouest, mention doit être faite de la fouille d'El Castillo de Cuarte (Zaragoza) qui a livré, en même temps qu'un fragment attique du V<sup>e</sup> siècle, une production tournée de type ibérique semblable à celle du Bas Aragon, mais dans un registre encore plus limité, puisque les bols non tournés restent en

<sup>46</sup> Elle n'est même pas répertoriée dans la typologie pourtant assez complète de MATA et BONET 1992, « La cerámica ibérica ».

<sup>47</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, p. 131.

<sup>48</sup> MATA et BONET 1992, « La cerámica ibérica », p. 133.

<sup>49</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, fig. 41, n° 184.

<sup>50</sup> RUIZ ZAPATERO 1979, « El Roquizal del Rullo », p. 270 et fig. 14.

<sup>51</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, fig. 22, n° 61 et fig. 47, 2.

<sup>52</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 66-68.

<sup>53</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas » ; *id.* 1978, « Les cultures protohistoriques » ; ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, p. 154.

usage et ne sont pas remplacés par des assiettes en céramique tournée<sup>54</sup>. Deux phénomènes, bien soulignés par ces auteurs, doivent être retenus à propos du site de Cuarte. L'adoption de la céramique ibérique est presque aussi précoce à 160 km de la côte (Cuarte) qu'à 50 km (Calaceite), ce qui suppose l'existence de relations fluides et de réseaux d'échanges très actifs dans la vallée de l'Èbre (même si je ne suis pas sûr qu'on puisse parler de « centro redistribuidor de productos » à propos de Cuarte). En second lieu, la sélection opérée sur le répertoire de formes de la céramique ibérique implique une adaptation aux usages des populations locales, ce qui exclut l'hypothèse de la pénétration de groupes de migrants.

Vers l'aval, il semble qu'on atteigne autour de Gandesa les limites de ce faciès céramique si particulier. Les niveaux du V<sup>e</sup> siècle de Coll del Moro ont en effet livré un mobilier plus varié et plus mêlé que dans le Bas Aragon ; par exemple, les amphores caractéristiques de la zone littorale y coexistent avec les jarres à bord plat<sup>55</sup>. Nous sommes là dans une zone de transition, de contact entre les circuits d'échanges du Bas Èbre et ceux du Bas Aragon.

Au terme de cette brève analyse, il s'avère nécessaire de s'interroger sur la signification et le contenu de la notion d'« ibérisation », dans le cas bien particulier du Bas Aragon. Selon une thèse assez répandue jusqu'au début des années 1990, l'ibérisation de la Terra Alta et du Bas Aragon s'expliquerait par des déplacements de peuples<sup>56</sup> ou par « *la llegada de nuevos pobladores venidos de la zona costera* »<sup>57</sup>. F. Burillo, après avoir défendu la même idée<sup>58</sup>, l'a finalement rejetée<sup>59</sup>, en constatant la permanence de certains éléments du substrat culturel ; dans la même perspective, Núria Rafel note à propos de Coll del Moro que « *el canvi es produeix sobre la basa d'una continuïtat cultural i de substrat* »<sup>60</sup>. Nous assistons donc, depuis quelques années, à un retournement assez profond des opinions sur ce sujet particulièrement complexe. Tâchons de résumer les éléments les plus éclairants du dossier, qui sont au nombre de quatre.

1. L'évolution des pratiques funéraires, telle qu'on l'a retracée plus haut, s'accorde mal avec l'hypothèse d'une rupture profonde. De plus, s'il y avait eu réellement un apport de populations venues de la zone de l'embouchure ou du littoral nord du Pays Valencien, on s'attendrait à ce que ces Ibères aient introduit dans le Bas Aragon leurs coutumes funéraires. Celles-ci se caractérisent, à Mianes

<sup>54</sup> BURILLO et ROYO 1996, « El yacimiento del Castillo de Cuarte ».

<sup>55</sup> RAFEL et BLASCO 1991, « El recinto fortificat » ; *eaed.* 1994, *El Coll del Moro*.

<sup>56</sup> BELTRÁN LLORIS 1976, *Cabezo de Alcalá*, p. 394 et 411.

<sup>57</sup> ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, p. 156 : « Todos estos cambios [en la cerámica, la arquitectura, la jerarquización de los asentamientos] obedecen probablemente a la llegada de nuevos pobladores venidos de la zona costera » ; dans le même sens, TRAMULLAS et ALFRANCA 1995, « El valle medio del Ebro », p. 279.

<sup>58</sup> BURILLO 1987, « Introducción al poblamiento », p. 88 : « la destrucción y abandono de poblados de C. de U. finales, que se encontraban en proceso de transformación a la cultura ibérica, unido al surgimiento de poblados de nueva planta, plenamente ibéricos, sólo se explica ante la llegada de nuevas gentes ». Même idée dans BURILLO 1990, « La crisis del Ibérico Antiguo ».

<sup>59</sup> BURILLO et ROYO 1996, « El yacimiento del Castillo de Cuarte », p. 394 ; BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>60</sup> RAFEL 1993, *Necrópolis del Coll del Moro*, p. 69 ; *cf.* BELTRÁN LLORIS 1996, *Los Iberos en Aragón*, p. 23.

comme au Puig de la Nau, à La Solivella ou à Orleyl, par le dépôt dans une petite fosse d'une urne cinéraire accompagnée d'un mobilier plus ou moins abondant<sup>61</sup>. Or, c'est le contraire qui se produit. Les tombes organisées et munies d'un mobilier céramique deviennent introuvables dans le Bas Aragon au moment même où l'on a supposé, soit que des Ibères remplaçaient les populations indigènes, soit qu'un phénomène d'acculturation ibérique s'exerçait avec force sur ces dernières. La contradiction est flagrante.

2. En ce qui concerne la culture matérielle, je me contente de renvoyer à ce qui vient d'être dit sur la céramique.

3. L'architecture s'inscrit, au V<sup>e</sup> siècle, sous le signe de la simplicité et de la continuité. La conception de l'habitat groupé reste fidèle à la tradition du village clos, bien en place depuis plusieurs siècles dans la vallée de l'Èbre<sup>62</sup>. Il n'existe aucune différence de fond entre le plan d'un village du début du VI<sup>e</sup> siècle, comme San Cristóbal ou Tossal Redó, et celui d'un village de la fin du V<sup>e</sup> siècle, comme Tossal del Moro, El Cerrao ou San Antonio I. La taille des villages n'est pas plus grande ; les techniques de construction sont les mêmes ; les dimensions et la forme des maisons se maintiennent dans les mêmes ordres de grandeur.

La continuité caractérise aussi l'architecture défensive, malgré l'affirmation répétée d'une rupture significative dans ce domaine. On a daté du V<sup>e</sup> siècle, comme étant une nouveauté radicale dans la région, l'apparition d'un « *nuevo tipo de fortificaciones cuyo origen debe ser buscado en la costa mediterránea a donde llegaron por influencia de la colonización focea* », et qui seraient des manifestations du « *proceso de introducción del iberismo* »<sup>63</sup>. Les fortifications dont il est question, toutes pourvues de tours curvilignes, sont celles de Puig de la Nau de Benicarló, Tossal del Moro de Batea, Coll del Moro de Gandesa, San Antonio de Calaceite, Els Castellans de Cretas, Torre Cremada de Valdeltrorno et Torre de Foios de Lucena del Cid. En réalité, ces fortifications ne constituent pas une série homogène ; j'ai signalé qu'elles présentaient de profondes différences dans leur plan et leur fonctionnalité<sup>64</sup> ; de plus, leurs dates de construction s'étaient sur tout l'âge du Fer et rien n'autorise à penser que celles du littoral ont précédé celles de l'intérieur<sup>65</sup>. D'autre part, la découverte de la tour de Tossal Montañés (VI<sup>e</sup> siècle) et la confirmation de la présence d'une tour ronde à San Cristóbal de Mazaleón (VII<sup>e</sup> siècle ou début du VI<sup>e</sup>) montrent que ce type d'ouvrage défensif appartenait au patrimoine architectural du Bas Aragon bien avant l'ibérisation.

<sup>61</sup> C. MATA, « Aproximación al estudio de las necrópolis ibéricas valencianas », dans *Homenatge a Miquel Tarradell*, Barcelone, 1993, p. 429-448.

<sup>62</sup> LÓPEZ CACHERO 1999, « Primeros ensayos urbanísticos » ; MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 181-182.

<sup>63</sup> SANMARTÍ-GREGO 1984, « Observaciones », p. 166 et ARTEAGA *et al.* 1990, *Tossal del Moro*, p. 155-156 ; hypothèses similaires dans RAFEL et BLASCO 1991, « El recinto fortificat », p. 297-300.

<sup>64</sup> MORET 1996, *Fortificaciones ibéricas*, p. 107-108 et 204.

<sup>65</sup> Coll del Moro, date de construction inconnue, très probablement antérieure au V<sup>e</sup> siècle ; Puig de la Nau et Tossal del Moro : deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle ; San Antonio et Els Castellans : vraisemblablement fin du III<sup>e</sup> siècle ; Torre Cremada : vers 100 av. J.-C. ; les autres : chronologie imprécise.

4. L'idée d'une « crise » survenant entre 500 et 450 s'appuie généralement sur le fait qu'un nombre significatif de villages auraient été abandonnés ou détruits dans cette période<sup>66</sup>. Mais les données archéologiques sont moins faciles à interpréter qu'il n'y paraît au premier abord. Rien n'autorise à affirmer sans nuances que les incendies et les destructions de villages « *ocurren en un breve lapso de tiempo y de forma generalizada* » au début du V<sup>e</sup> siècle, dans le Bas Aragon et dans tout l'Èbre moyen<sup>67</sup>. L'apparente proximité de quelques datations par le radiocarbone<sup>68</sup> s'évanouit complètement dès lors que l'on procède à leur calibration.

Les abandons définitifs à la fin de l'Ibérique Ancien sont, en fait, l'exception. On ne peut tenir pour avérés, pour des sites de la *comarca* du Matarraña occupés au VI<sup>e</sup> siècle, que ceux de San Cristóbal de Mazaleón, Roquizal del Rullo et Tossal Redó (je ne tiens pas compte ici d'Escodines Altes et d'Escodines Baixes, qui n'atteignent pas le VI<sup>e</sup> siècle). Au contraire, il existe dans la même zone au moins neuf autres villages qui ont connu une occupation au premier âge du Fer et qui sont à nouveau habités au V<sup>e</sup> siècle. Parfois on constate un hiatus prolongé entre ces deux phases (Tossal del Moro), parfois une destruction suivie d'un remaniement profond des structures (La Gessera<sup>69</sup>, Tossal Montañés), mais dans la plupart des cas on ne dispose d'aucun indice concret pour supposer une destruction violente (El Cerrao, El Piuró del Barranc Fondo, El Vilallonc, Les Umbries, El Tartrato, Mas d'en Rius de Valdeltormo). En fin de compte, San Antonio de Calaceite est le seul site d'habitat du V<sup>e</sup> siècle sur lequel on n'ait pas trouvé de traces tangibles d'une occupation antérieure, comme on verra plus loin.

On peut aussi noter, pour relativiser l'importance des abandons ou destructions de villages, qu'on enregistre un plus grand nombre d'abandons définitifs à la fin de l'Ibérique Moyen, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle ou le début du III<sup>e</sup> siècle (Tossal del Moro, Tossal Montañés, El Cerrao, El Piuró, Mas d'en Rius), qu'entre l'Ibérique Ancien et l'Ibérique Moyen. Ces abandons font partie du « *turn over* » normal des agglomérations paysannes de l'âge du Fer. Étant donné la petite taille de ces agglomérations et la faible technicité des modes de construction, il était certainement plus avantageux, après un incendie accidentel, de déplacer le village de quelques centaines de mètres ou de quelques kilomètres que de le rebâtir sur des ruines.

Résumons-nous. Dans tous les domaines envisagés – pratiques funéraires, usages de la céramique, architecture, fortifications, organisation du territoire – on se voit amené, au bout du compte, à nuancer et à limiter la portée réelle du concept d'ibérisation. Les indices de continuité l'emportent largement sur les signes de rupture.

Je crois pour ma part que ce que l'on a accoutumé d'appeler « processus d'ibérisation » ne modifie pas substantiellement le fond culturel et ethnique des

<sup>66</sup> BURILLO 1990, « La crisis del Ibérico Antiguo », idée reprise ensuite par d'autres auteurs.

<sup>67</sup> TRAMULLAS et ALFRANCA 1995, « El valle medio del Ebro », p. 278.

<sup>68</sup> *Ibid.*, fig. 4.

<sup>69</sup> J'ai décrit dans le chapitre précédent les nouveaux éléments qui permettent de distinguer à La Gessera (Caseres, Terra Alta) deux phases de construction, l'une ibérique ancienne de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, l'autre ibérique moyenne ou récente (IV<sup>e</sup> – II<sup>e</sup> siècle).

peuples de l'Èbre. Par delà l'expérience aristocratique éphémère de l'Ibérique ancien<sup>70</sup>, le V<sup>e</sup> siècle renoue avec une longue évolution, commencée vers VIII<sup>e</sup> siècle dans le Bas Aragon, qui sur le long terme tend à la consolidation d'une société rurale faiblement hiérarchisée. Des changements incontestables interviennent au cours des premières décennies du V<sup>e</sup> siècle, mais ils concernent principalement la sphère technologique, plus particulièrement la poterie (avec la généralisation du tour rapide et la standardisation des formes et des décors), les arts des métaux (avec l'essor de la métallurgie du fer) et l'agriculture (avec l'apparition de la meule rotative<sup>71</sup>). Ces acquisitions ont eu, sans aucun doute, d'importantes conséquences économiques. Mais l'image que nous renvoient les données archéologiques ne doit pas être surévaluée. Certes, la poterie se renouvelle à partir de modèles venus du littoral valencien, mais que représente ce changement au regard des comportements sociaux, des sentiments d'identité, des faits linguistiques, des croyances religieuses, toutes choses dont l'évolution échappe presque complètement à notre prise ? Les Celtibères n'ont-ils pas, eux aussi, adopté une partie du répertoire céramique ibérique, sans rien perdre de leur spécificité culturelle ?

Je suis conscient qu'en réduisant ainsi la portée et la profondeur de l'ibérisation du V<sup>e</sup> siècle, on se trouve dans la situation paradoxale de ne plus savoir à quel moment de leur histoire ces habitants du Bas Aragon deviennent des Ibères, au sens linguistique du terme. Comme on le verra plus bas, les fouilles de San Antonio de Calaceite ont prouvé que la langue et l'écriture ibériques étaient en usage dans la *comarca* du Matarraña au III<sup>e</sup> siècle, et peut-être même dès le IV<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, l'absence de traces toponymiques ou anthroponymiques d'une strate linguistique antérieure à l'ibère<sup>72</sup> démontre que l'ibérite de cette population est ancienne. Il faut donc se rendre à l'évidence : « l'ibérisation technologique » du V<sup>e</sup> siècle touche, dans l'est du Bas Aragon, des communautés qui, linguistiquement, appartenaient déjà à la famille ibérique *sensu lato*.

Je n'ignore pas qu'une telle proposition va à l'encontre de la vision traditionnelle, selon laquelle les communautés protohistoriques de la vallée de l'Èbre, porteuses d'une culture type « Champs d'Urnes », seraient d'origine indo-européenne<sup>73</sup>. Il n'est pas question d'entrer ici dans ce débat, mais je crois que l'exemple du Matarraña doit inciter à la plus grande prudence. Il y a loin des typologies céramiques à la langue que parlait un peuple. Si l'on a du mal à imaginer que des gens qui mangeaient dans de la céramique cannelée au VIII<sup>e</sup> siècle pouvaient être ibérophones, c'est parce que l'usage archéologique a fini par imposer une définition restrictive de l'identité ibérique, basée sur des critères technologiques et artistiques dont l'apparition est très tardive par rapport au fait linguistique. De même que l'unité de langue et de croyances du monde celtique n'exclut pas, du Rhin au Duero, une grande diversité dans les modes de vie et dans les modes de production économique, en fonction des contraintes du milieu

<sup>70</sup> MORET 2001, « El Tossal Montañés », et *supra*, p. 225 sqq.

<sup>71</sup> ALONSO 1999, *De la llavor a la farina*.

<sup>72</sup> Cf. UNTERMANN 1996, « La frontera ».

<sup>73</sup> Encore récemment, G. RUIZ ZAPATERO et A. J. LORRIO, « Las raíces prehistóricas del mundo celtibérico », dans J. A. Arenas et M. V. Palacios (éd.), *El origen del mundo celtibérico (Molina de Aragón, 1-3 de octubre de 1998)*, Guadalajara, 1999, p. 21-36.

et de l'influence des modèles culturels dominants (ce qui se traduit, du point de vue de l'archéologue, par une diversité de la « culture matérielle »), de même le monde ibérique, du Guadalquivir à l'Hérault, doit être considéré comme un agrégat de sociétés ayant connu des évolutions divergentes, tout en partageant un certain nombre de caractères communs, parmi lesquels la langue est, pour nous, le plus facile à identifier.

### **L'Ibérique Récent (325/300 – 200/175) : San Antonio de Calaceite**

Des changements importants apparaissent vers le III<sup>e</sup> siècle dans les structures d'habitat et dans la culture matérielle. Dans le Bas Aragon, la date précise de ces transformations est très difficile à fixer. Seul point de repère actuellement disponible : elles sont antérieures à la destruction du village de San Antonio, qui a lieu autour de 200 av. J.-C.

En fait, entre un V<sup>e</sup> siècle bien caractérisé par ses nombreux « archaïsmes » et un III<sup>e</sup> siècle plein de ferments nouveaux, il existe une longue plage de temps médiane, couvrant la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle et le début du III<sup>e</sup>, dans laquelle il est actuellement impossible de placer des bornes chronologiques tant soit peu précises. On ne retrouve un certain nombre de repères qu'après 250, à l'approche de la seconde guerre punique. C'est donc, par nécessité, sur cette partie finale de la période que je centrerai mon attention.

Les deux sites qui permettent le mieux de caractériser cette étape sont San Antonio de Calaceite (Bas Aragon) et Coll del Moro de Gandesa (Terra Alta). Au Coll del Moro, les publications relatives aux niveaux d'occupation du III<sup>e</sup> siècle se sont focalisées sur la découverte exceptionnelle d'un atelier de traitement du lin<sup>74</sup>, et l'on ne dispose pas encore d'une vision de synthèse sur le faciès mobilier de la période. Je ne traiterai donc ici en détail que du cas de San Antonio. Les informations fournies par la fouille exhaustive de ce site emblématique de l'archéologie du Bas Aragon (fig. 4) sont si nombreuses qu'il serait impossible d'en examiner tous les aspects. Ma contribution se limitera à deux points : une correction partielle du plan du site, et des précisions concernant la chronologie du site.

En ce qui concerne le mobilier et la chronologie du village, en dehors des brefs comptes rendus de Juan Cabré<sup>75</sup> et de Pere Bosch Gimpera<sup>76</sup>, il n'existe qu'une petite monographie déjà ancienne<sup>77</sup> ; quoique incomplète et de qualité très médiocre, elle eut en son temps le mérite de faire connaître une partie du mobilier céramique conservé à Barcelone et de publier in extenso le journal de fouille de Bosch Gimpera (sans reproduire, malheureusement, une partie des croquis qui accompagnent le texte, ce qui rend difficile la compréhension de certains passages). Plus importantes ont été les contributions céramologiques d'Enric

<sup>74</sup> RAFEL *et al.* 1994, « Un taller ibérico ».

<sup>75</sup> CABRÉ 1908, « Hallazgos arqueológicos » ; *id.* 1984, « San Antonio de Calaceite ».

<sup>76</sup> BOSCH GIMPERA 1923, « Les excavacions » ; *id.* 1931, « Les investigacions ».

<sup>77</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*.

Sanmartí<sup>78</sup> et de Pierre Rouillard<sup>79</sup>, sans lesquelles l'analyse qui suit n'aurait pas été possible.

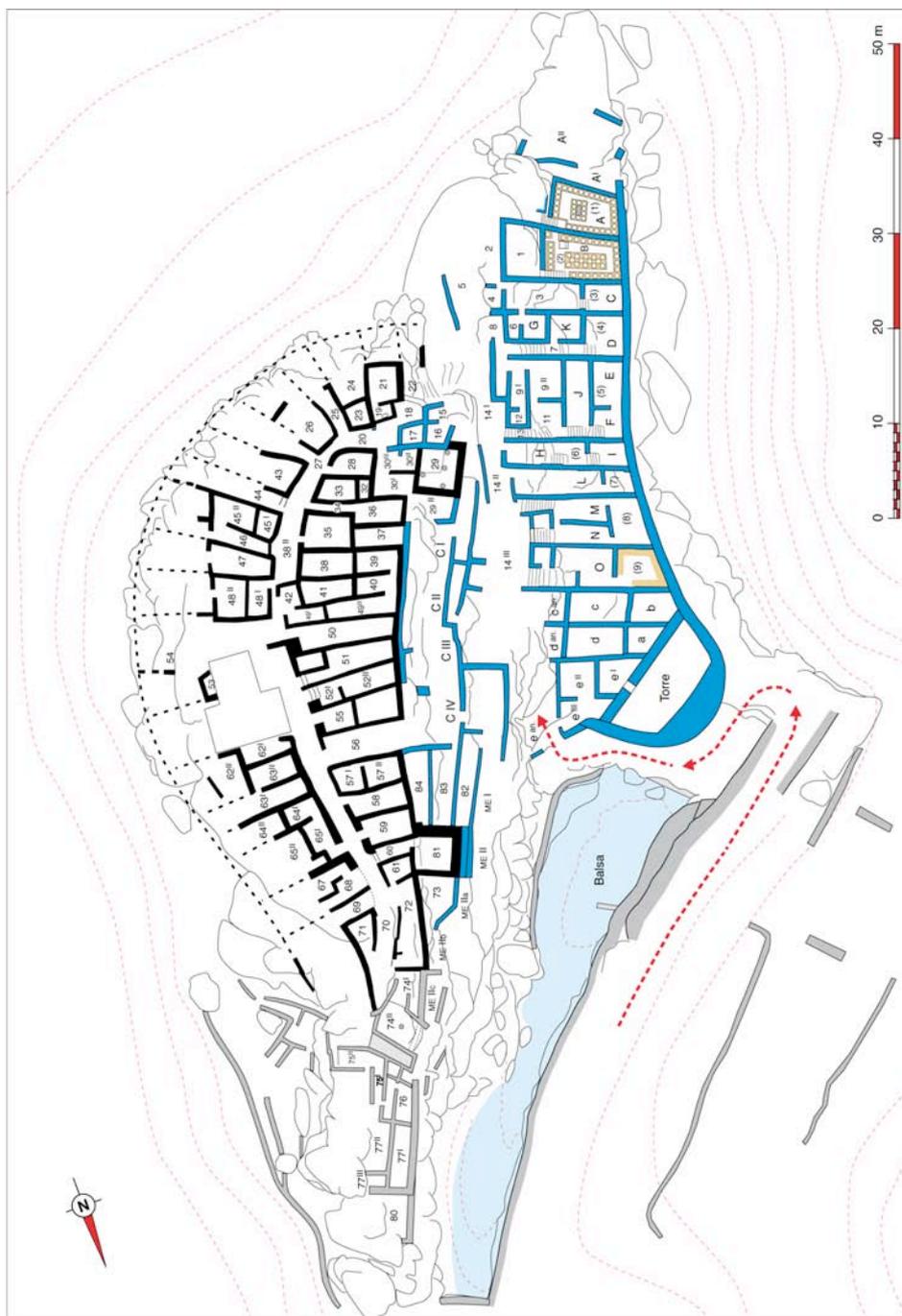


Fig. 4. Plan du village de San Antonio de Calaceite, d'après J. Gudiol (*in* BOSCH GIMPERA 1929, « La civilisation ibérique », plan h. t.), partiellement modifié d'après des relevés sur le terrain. Le plan des pièces 29 et 81 a été corrigé. En noir : phase 1 ; en bleu : phase 2. Jaune : bancs en briques crues des magasins à jarres.

<sup>78</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 102-111.

<sup>79</sup> ROUILLARD 1991, *Les Grecs, Inventaire*, p. 372-374.

Dès 1916, Bosch Gimpera s'était rendu compte qu'il existait deux phases de construction à San Antonio, la plus ancienne limitée au quartier haut, la seconde constituée par un quartier bas, protégé par une tour monumentale, et par quelques remaniements dans le quartier haut<sup>80</sup>. Des différences très notables existent en effet entre ces deux quartiers, tant dans la taille des maisons que dans la régularité des plans et dans la qualité de l'appareil des murs<sup>81</sup>. Tout cela est incontestable, mais les choses deviennent beaucoup moins simples dès que l'on tente de dater ces deux phases.

Bosch Gimpera, dans sa dernière mise au point sur la question<sup>82</sup>, situe la première phase au V<sup>e</sup> siècle, ne se prononce pas sur la chronologie de la deuxième phase – mais antérieurement il l'avait datée du III<sup>e</sup> siècle avec un commencement possible à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>83</sup> – et propose de lier la destruction finale du village à la campagne de Caton en 195. E. Sanmartí, à la suite de sa révision du matériel d'importation, place le début du village au VI<sup>e</sup> siècle<sup>84</sup> et son agrandissement au V<sup>e</sup> siècle<sup>85</sup>. En même temps, les rares indications utiles de Cabré et de Bosch montrent, comme on le verra, que des vases attiques du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles ont été trouvés dans le « quartier neuf », et que de la céramique campanienne et même de la sigillée ont été trouvées dans le « quartier vieux ».

La question méritait donc d'être réétudiée, malgré deux obstacles qui réduisent les possibilités d'interprétation des données des fouilles anciennes. Le premier, c'est que le registre d'inventaire du matériel qui accompagnait probablement le cahier de fouille de Bosch semble perdu. Il est donc très rarement possible d'attribuer à un lieu précis, et encore moins à une strate précise les vases conservés. La seconde, c'est que plusieurs des vases importés les plus intéressants ont aujourd'hui disparu. Paradoxalement, c'est à partir des descriptions de Cabré, dont la fouille fut pourtant moins soignée et moins « scientifique », qu'il a été possible de réunir les plus d'éléments nouveaux, surtout grâce à ses dessins et à ses photographies. En ce qui concerne le matériel conservé au Musée archéologique de Catalogne, je me suis basé sur les études précitées de P. Rouillard, pour la céramique attique, et de E. Sanmartí, pour les importations plus récentes (avec, dans certains cas, de légères corrections chronologiques rendues nécessaires par les progrès récents des études sur la céramique à vernis noir).

Le tableau de la figure 5 synthétise les résultats obtenus, qui dans leurs grandes lignes confirment les propositions de Bosch Gimpera. Comme il n'est pas possible de les commenter ici en détail, je me limiterai à des considérations générales. En premier lieu, il ne me paraît pas possible de faire remonter au VI<sup>e</sup> siècle l'origine du village. Cette datation repose uniquement sur la découverte (sans contexte stratigraphique clair) de deux objets métalliques : une boucle de

---

<sup>80</sup> BOSCH GIMPERA dans PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 129 et 139-140.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 128-129 ; en ce qui concerne les fortifications, voir MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 423-425.

<sup>82</sup> In PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 139-140.

<sup>83</sup> BOSCH GIMPERA 1923, « Les excavacions », p. 663.

<sup>84</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 116.

<sup>85</sup> SANMARTÍ-GREGO 1984, « Observaciones ».

ceinturon à un crochet et une fibule à double ressort<sup>86</sup>. F. Burillo a objecté à juste titre que la fibule pouvait être plus récente, et qu'en l'absence de céramique non tournée de typologie ancienne le témoignage isolé fourni par la boucle de ceinturon était insuffisant pour justifier l'existence d'une phase proto-ibérique<sup>87</sup>. Les murs à orthostates ne sont pas non plus un critère d'ancienneté probant, comme l'ont prouvé les fouilles d'El Cerrao.

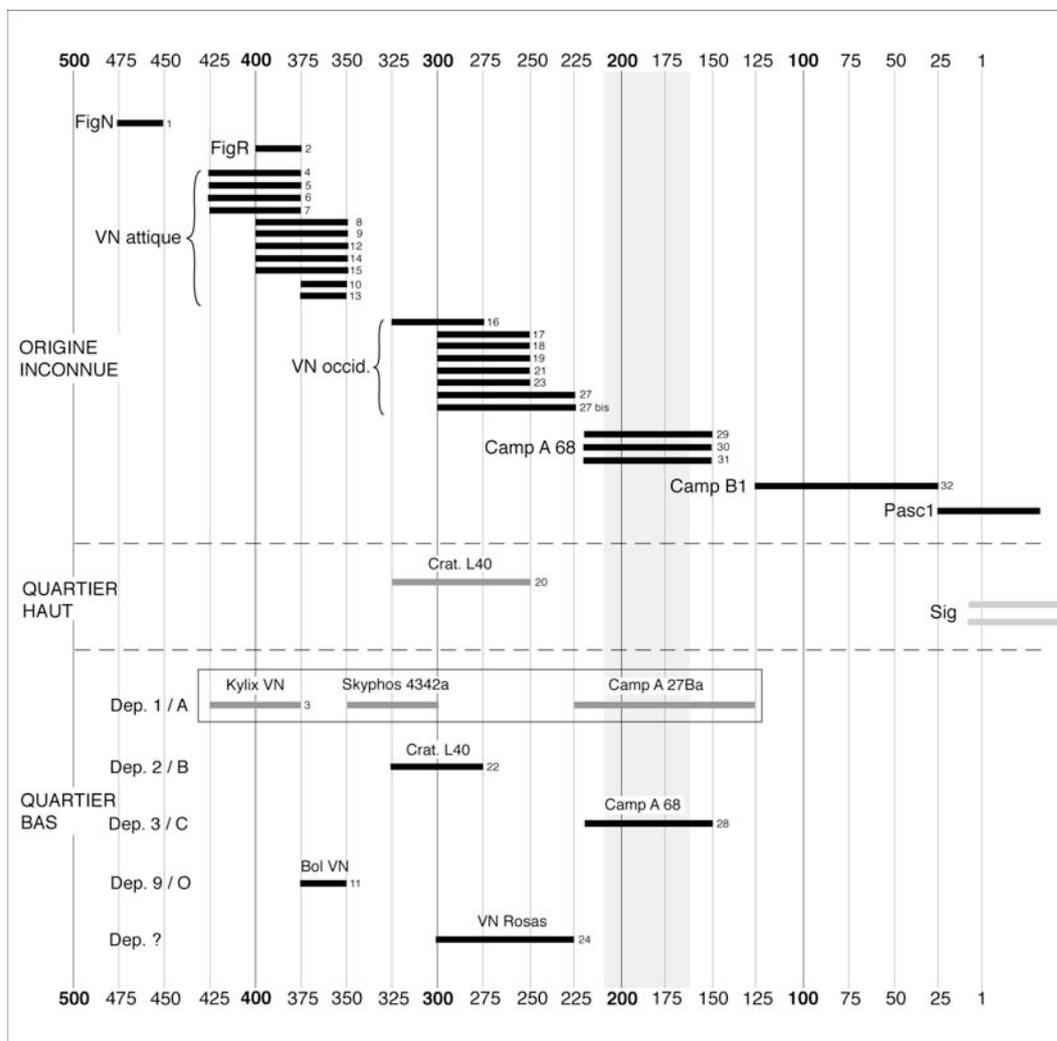


Fig. 5. Datation de la céramique importée du village de San Antonio de Calaceite. Les traits horizontaux indiquent la fourchette chronologique attribuée à chaque vase. En noir, vases ou fragments conservés (avec leur numéro d'ordre dans SANMARTÍ 1975) ; en gris, vases perdus connus par des mentions ou des illustrations de Cabré et de Bosch Gimpera. La bande grisée verticale indique le moment possible de la destruction du village. Dans l'encadré, les trois vases trouvés ensemble par Cabré dans la cave de la pièce 1. VN : vernis noir ; FigN : figures noires ; FigR : figures rouges ; Camp : campanienne.

<sup>86</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 116, d'après BOSCH GIMPERA 1923, « Les excavacions », fig. 503 et 507.

<sup>87</sup> BURILLO 1987, « Introducción al poblamiento », p. 89.

Fondé au V<sup>e</sup> siècle, le village comporte au départ une trentaine de maisons de part et d'autre d'une rue centrale sur le haut de la colline, pour une superficie d'environ 2000 m<sup>2</sup> (fig. 4) ; il est défendu par une muraille peu épaisse et probablement par deux tours quadrangulaires<sup>88</sup>. Il est habité sans interruption et sans grandes modifications jusqu'au moment, difficile à dater, où la taille du village est considérablement augmentée (elle passe à 2900 m<sup>2</sup>) par la construction d'un nouveau quartier, composé de 8 ou 9 maisons de plus grande taille et muni d'une tour monumentale ; en même temps des modifications sont apportées au quartier haut, qui continue d'être habité. Il est très difficile de dater le début de cette seconde phase, car les céramiques importées dont le lieu de découverte est connu ont toutes été trouvées dans la couche de destruction finale, et non dans des niveaux de construction ou de préparation des nouvelles constructions. Faute de mieux, je me fierai à l'indice que constitue la qualité exceptionnelle et les parallèles italiques de l'appareil polygonal des murs de la tour monumentale, pour proposer une date de construction relativement tardive, probablement dans le dernier quart du III<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>.

L'incendie d'une partie du village et son abandon se situent entre les environs de 200 et le début du II<sup>e</sup> siècle, d'après la datation des Campaniennes A les plus récentes : quatre coupes de la forme Morel 68 et une de la forma 27 Ba<sup>90</sup>. Quelques vases plus récents, notamment deux fragments de céramique sigillée trouvés dans les pièces 38 et 59 du quartier haut<sup>91</sup> et un fragment d'amphore Pascual I<sup>92</sup> indiquent simplement une fréquentation épisodique ou résiduelle.

Reste à expliquer la présence de céramiques du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle dans le quartier bas, si l'on admet qu'il s'agit d'une extension du III<sup>e</sup> siècle. La solution se trouve dans la pièce 1 de Cabré (A de Bosch), fouillée en 1903. Cabré y trouva, sur « una pilastra de mampostería de 1,20 m de altura », trois vases « de los conocidos comunmente por griegos o etruscos »<sup>93</sup>, probablement entiers à l'origine ; s'ils n'ont pu être intégralement reconstitués par Cabré, c'est sans doute parce que sa technique de fouille ne permettait pas la récupération des fragments les plus petits. Ces vases, aujourd'hui perdus, sont identifiables grâce aux dessins et aux photographies de Cabré ; un seul a été identifié par Sanmartí, les deux autres ne sont cités ni par Pallarés ni par Sanmartí.

1. Coupe attique à vernis noir<sup>94</sup>, datable « vers 400 »<sup>95</sup> ou à un moment indéterminé du V<sup>e</sup> siècle<sup>96</sup>.

<sup>88</sup> On peut identifier comme des tours rectangulaires les pièces 29 et 81, sur le flanc ouest du village. Les autres tours dont F. PALLARÉS supposait l'existence (1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 48 et pl. II) n'ont aucune réalité sur le terrain. Dans un premier temps je n'avais retenu qu'une seule tour, celle de la pièce 81 (MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 424). La pièce 29 n'avait pas attiré l'attention de F. Pallarés, ni la mienne, en raison des déformations du plan de Gudiol (*in* PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, pl. I). Après rectification (fig. 4), il apparaît que ses proportions sont voisines de celles de la pièce 81.

<sup>89</sup> Voir *supra*, p. 138-140.

<sup>90</sup> Sur la chronologie de ces formes, cf. PRINCIPAL 1998, *Las importaciones*, p. 123 et 130, et ARASA 2001, *La romanització*, p. 196.

<sup>91</sup> BOSCH GIMPERA dans PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 121 et 123.

<sup>92</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, n° 147.

<sup>93</sup> CABRÉ 1908, « Hallazgos arqueológicos », p. 220.

<sup>94</sup> CABRÉ 1984, « San Antonio de Calaceite », fig. 9.1 et 11.

2. Skyphos de la forme Morel 4342a<sup>97</sup>. La production de ce type de skyphos couvre la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle.
3. Coupe de Campanienne A, forme 27 Ba, à décor de quatre palmettes radiales<sup>98</sup>. Faute de renseignements précis sur la pâte et le décor, on ne peut proposer qu'une fourchette chronologique large, entre 225 et 115.

La chronologie de ces trois vases couvre donc, au minimum, deux siècles et demi (fig. 5), et pourtant ils étaient tous les trois en usage au moment de la destruction du village, soigneusement rangés les uns à côté des autres dans la cave d'une maison. On peut supposer qu'ils faisaient partie du patrimoine de la famille qui habitait cette maison, un patrimoine amassé en plusieurs générations. Un cas comme celui-ci doit faire réfléchir sur la signification chronologique des vases d'importation trouvés en contexte d'habitat. Il n'est d'ailleurs pas isolé ; on connaît quelques autres exemples de perdurance prolongée du mobilier céramique précieux dans des habitats du *Levante* comme Puntal dels Llops ou San Miguel de Liria, mais aussi dans plusieurs nécropoles du Sud-Est<sup>99</sup>.

La confirmation d'une date d'abandon autour de 200 est importante, car elle donne le *terminus ante quem* de l'apparition d'une série de phénomènes qui vont connaître un développement important au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle. Ce sont :

- La diversification des formes de la céramique ibérique régionale, notamment par le biais d'imitations plus ou moins libres de certaines formes de la céramique à vernis noir, comme le skyphos, la coupelle, la coupe à pied haut, le cratérisque<sup>100</sup>.
- L'apparition sur cette céramique d'une peinture zoomorphe et anthropomorphe. Le repère chronologique fourni par San Antonio est particulièrement important, car il signifie que les décors figurés d'Azaila sont l'aboutissement d'une évolution d'un siècle et demi qui a eu pour cadre le Bas Aragon ; cela signifie aussi que l'apparition de la peinture figurative est aussi ancienne dans cette région que dans la zone de Liria<sup>101</sup>.
- L'apparition de l'écriture avant la fin du III<sup>e</sup> siècle, attestée par l'inscription ibérique « Jukunban » qui était gravée sur un fragment d'enduit mural adhérent à une adobe de la couche de destruction de la pièce 4<sup>102</sup>. Ce cas d'inscription murale est unique dans le monde ibérique.
- Probablement, l'apparition des stèles décorées du type du Bas Aragon. Un fragment d'une de ces stèles, orné de lances, fut trouvé en 1916 par Bosch Gimpera sur le versant est, en contrebas du village, parmi des débris de

<sup>95</sup> ROUILLARD 1991, *Les Grecs, Inventaire*, p. 372.

<sup>96</sup> SANMARTÍ-GREGO 1975, « Las cerámicas finas », p. 103, n° 3, qui l'attribue à tort à la pièce 4.

<sup>97</sup> Aisément reconnaissable d'après CABRÉ 1984, « San Antonio de Calaceite », fig. 7, 9.3 et 11.

<sup>98</sup> CABRÉ 1984, « San Antonio de Calaceite », fig. 7 et 9.2 ; BELTRÁN LLORIS 1996, *Los Iberos en Aragón*, fig. 5 (reproduction d'une photo de Juan Cabré, dans laquelle cette coupe est bien reconnaissable parmi les vases posés sur la table).

<sup>99</sup> BONET 1995, *El Tossal de Sant Miquel* ; J. M. GARCÍA CANO, « Un aspecto poco tratado en las necrópolis ibéricas. La perduración de objetos en los ajuares : el caso de Murcia », dans *Primeras Jornadas de arqueología ibérica en Castilla-La Mancha (Iniesta, 1997)*, Toledo, 1999, p. 169-179.

<sup>100</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 61-70.

<sup>101</sup> Cf. BONET 1995, *El Tossal de Sant Miquel*.

<sup>102</sup> CABRÉ 1984, « San Antonio de Calaceite », p. 22 ; UNTERMANN 1990, *MLH III-2*, p. 347.

céramiques et d'adobes entraînés par l'érosion<sup>103</sup>. Cette découverte a rarement été prise en compte ; de fait, on attribue aujourd'hui à ces stèles une chronologie nettement plus tardive, entre le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle<sup>104</sup>. Il n'y a pourtant aucun argument convainquant pour exclure leur apparition dès le III<sup>e</sup> siècle. En effet, une bonne partie des thèmes iconographiques qui composent le décor des stèles existent déjà dans les peintures sur vase de San Antonio : c'est le cas, en particulier, des chevaux qui sont stylisés de façon analogue sur plusieurs fragments céramiques de San Antonio<sup>105</sup>, sur une stèle de El Acampador de Caspe et sur deux stèles du Camino de Santa Ana, ces dernières trouvées à quelques centaines de mètres seulement de San Antonio<sup>106</sup>. Sur d'autres sites comme le Tossal de les Forques et La Miraveta de Cretas ou El Palao de Alcañiz, le contexte archéologique de la découverte des stèles suggère également une datation préromaine<sup>107</sup>.

- La complexification et la monumentalisation des structures défensives – notamment des tours –, question que j'ai traitée dans un chapitre antérieur<sup>108</sup>.

Il est extrêmement difficile de déterminer quels sont les autres sites de la *comarca* du Matarraña qui ont connu une occupation au III<sup>e</sup> siècle. En l'absence de fouilles stratigraphiques, la présence de murs à l'appareil régulier et de fortifications imposantes est un indice insuffisant, car les fouilles de Torre Cremada<sup>109</sup> ont montré que des tours monumentales ressemblant beaucoup à celle de San Antonio étaient encore construites vers 100 av. J.-C. On sait cependant, grâce à du matériel provenant de fouilles clandestines qui est conservé à la mairie de Cretas, que l'établissement fortifié d'Els Castellans fut occupé à la même époque que le quartier bas de San Antonio, ce qui confirme la parenté suggérée par la grande ressemblance de leurs tours<sup>110</sup>.

Le seul guide vraiment fiable sera la présence de céramique à vernis noir des ateliers de Rosas ou des Petites Estampilles ou de Campanienne A ancienne. D'après le recensement de Jordi Principal, dans le Bas Aragon et la Terra Alta, les seuls sites ayant livré des vases de ces catégories sont Coll del Moro, La Gessera, San Antonio et Azaila<sup>111</sup>. Le bilan est donc bien maigre. Nous reviendrons dans la partie suivante sur la signification possible de cette rareté des agglomérations datables du III<sup>e</sup> siècle.

<sup>103</sup> BOSCH GIMPERA 1923, « Les excavacions », p. 663.

<sup>104</sup> Synthèses récentes dans BELTRÁN LLORIS 1996, *Los Iberos en Aragón*, p. 175-185 et I. IZQUIERDO et F. ARASA, « La imagen de la memoria. Antecedentes, tipología e iconografía de las estelas de época ibérica », *Archivo de Prehistoria Levantina*, 23, 1999, p. 259-300.

<sup>105</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*, p. 85-86.

<sup>106</sup> BELTRÁN LLORIS 1996, *Los Iberos en Aragón*, fig. 170, 171 et 175.

<sup>107</sup> Voir MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 254 sq.

<sup>108</sup> *Supra*, p. 137-140.

<sup>109</sup> Voir *supra*, p. 203-208.

<sup>110</sup> MORET *et al.* 2006, *Iberos del Matarraña*, p. 255 et *supra*, p. 138.

<sup>111</sup> PRINCIPAL 1998, *Las importaciones*.

## L'occupation et l'organisation du territoire

### *À l'Ibérique Moyen*

Les recherches menées récemment autour de Valdehormo ont confirmé que le village n'était pas la seule forme d'habitat existant dans le Bas Aragon à l'Ibérique Moyen. Des sondages et des prospections ont en effet permis d'identifier, dans un rayon de quelques centaines de mètres autour du village d'El Cerrao, trois petits établissements ruraux ibériques, probablement contemporains de ce dernier.

- Au-dessus du village, sur une colline plus élevée (fig. 2, zone E), se trouvait un petit groupe d'habitations juxtées par un enclos, le tout couvrant une superficie de 400 m<sup>2</sup>. Il ne semble pas que ces bâtiments de proportions modestes aient eu une fonction défensive. Un sondage a livré quelques tessons de céramique ibérique.
- Au bas du versant, dans la zone H, une concentration de tessons de céramique ibérique couvre une aire d'environ 300 m<sup>2</sup>, à côté d'un tronçon de mur probablement antique. Il s'agit probablement d'un autre habitat secondaire.
- À Tossal Montañés, à 300 m au nord d'El Cerrao, après la destruction de la tour isolée de l'Ibérique ancien<sup>112</sup>, plusieurs maisons à plan quadrangulaire sont bâties au V<sup>e</sup> siècle dans un secteur jusqu'alors vierge de constructions. Cet habitat non fortifié couvre une surface d'environ 650 m<sup>2</sup>. Les fouilles de 1999 ont livré un matériel céramique abondant, quasiment identique à celui d'El Cerrao ; la contemporanéité de ces deux établissements est donc certaine.

Dans un rayon plus large, des villages plus petits qu'El Cerrao occupaient une position similaire en bordure de vallée : Vall d'en Jorba et Mas d'en Rius sur la même rive, La Miraveta de Cretas sur la rive opposée du Matarraña<sup>113</sup>.

A la lumière de ces découvertes, l'Ibérique Moyen apparaît comme une période de forte expansion démographique qui voit la mise en place d'un réseau de villages et d'habitations rurales dense et bien structuré (fig. 6 et 8, B). Trois échelons sont discernables : d'abord de gros villages d'au moins 3000 m<sup>2</sup>, peu nombreux, comme El Cerrao à Valdehormo, San Antonio (phase 2) à Calaceite, El Mirablanc à Valjunquera. Bien que son organisation d'ensemble soit mal connue, Coll del Moro de Gandesa devrait rentrer dans cette catégorie, de même que Els Castellans à Cretas<sup>114</sup>, Torre Gachero à Valderrobres et Alcañiz el Viejo. Le deuxième échelon est celui des villages de 1000 à 2000 m<sup>2</sup> ; on peut citer comme exemples les mieux connus El Tossal del Moro, San Antonio (phase 1), El Piuró del Barranc Fondo et El Tossal Redó.

Les nouveautés concernent le troisième échelon, constitué par des habitats isolés – simples fermes ou petits hameaux – ne pouvant abriter qu'un très petit nombre de familles, bâtis en plaine ou sur des positions non dominantes. Dans le Matarraña, ils n'ont été identifiés pour le moment que dans la périphérie d'El

<sup>112</sup> Voir *supra*, p. 226 sqq.

<sup>113</sup> MORET et BENAVENTE 2000, « Nouvelles recherches ».

<sup>114</sup> Je me réfère ici au village non fouillé qui se trouve à quelque distance l'est de la fortification fouillée par Bosch, laquelle date selon toute vraisemblance du III<sup>e</sup> siècle (*supra*, p. 138 et 279).

Cerrao, mais il est probable qu'il en existait un peu partout. Le bâtiment qui est décrit par Bosch comme un « *lloc de vigilancia* », au pied de la colline de San Antonio de Calaceite, près de la tombe du Cap de la Vall de Bayo<sup>115</sup>, n'était sans doute qu'une simple maison rurale. Il faudra sans doute aussi reconsidérer le cas du « *poblat petit* » de Tossal Redó, qui avait été interprété par Bosch comme « *el precedent del poblat més gran del cim del Tossal Redó* »<sup>116</sup> ; en réalité, le journal de fouille inédit de l'année 1918, conservé au Musée Archéologique de Catalogne, indique à la page 363 que des tessons de céramique tournée ibérique avaient été trouvés dans une des pièces du Poblat Petit, dans une couche de terre noirâtre, probablement une couche de destruction. Il pourrait donc bien s'agir d'un habitat secondaire contemporain du village perché de Tossal Redó. Il existait aussi de très petits habitats non fortifiés près d'Alcañiz, dans la vallée du Regallo<sup>117</sup>.

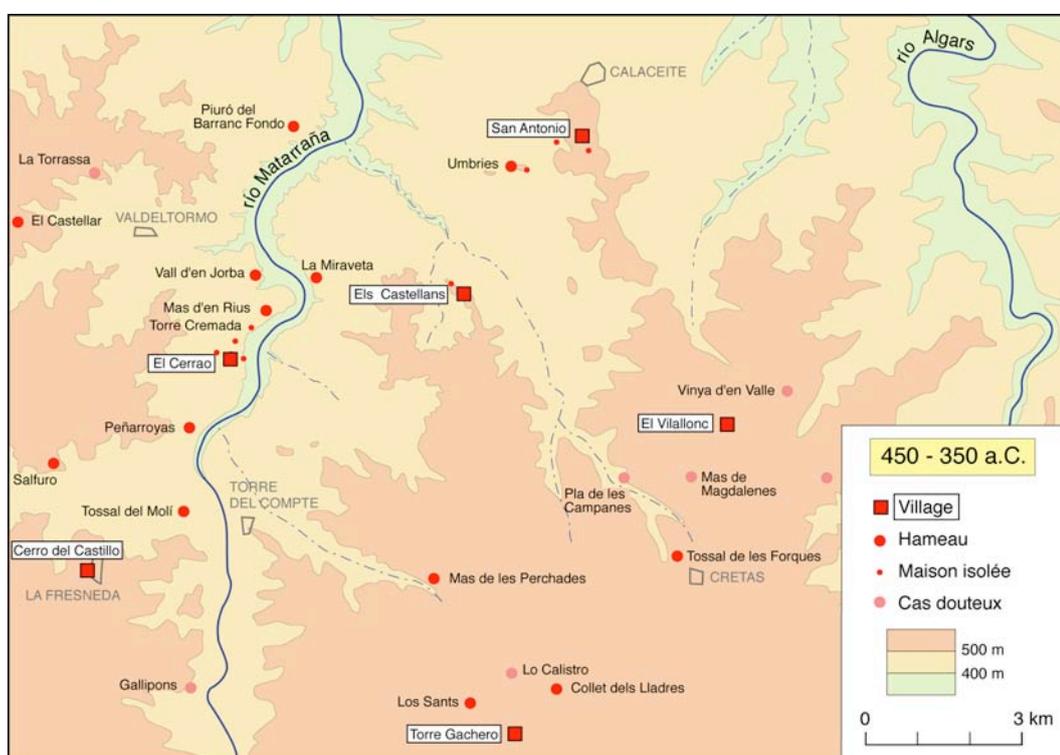


Fig. 6. Sites de l'Ibérique Moyen (V<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècle) entre les vallées du Matarraña et de l'Algars, autour de Calaceite.

<sup>115</sup> BOSCH GIMPERA 1931, « Les investigacions », p. 80.

<sup>116</sup> BOSCH GIMPERA 1923, « Les excavacions », p. 647.

<sup>117</sup> BENAVENTE 1984, « El poblamiento ibérico ».

L'image traditionnelle d'une occupation du territoire se limitant à un réseau de villages perchés, plus ou moins fortifiés, à laquelle j'avais moi-même en partie adhéré<sup>118</sup>, doit donc être remise en question, à la lumière des observations effectuées dans d'autres régions du monde ibérique du nord-est<sup>119</sup>. Il existait sans doute presque partout un tissu intermédiaire de fermes et de hameaux, souvent difficiles à repérer aujourd'hui sur le terrain à cause des effets destructeurs des pratiques agricoles modernes.

Ce tableau complexe rend plus difficile encore la tâche qui consiste à reconstituer les formes d'occupation du territoire. À titre d'hypothèse, il est possible de distinguer dans tout l'est du Bas Aragon des foyers de peuplement dense d'une dizaine ou d'une quinzaine de kilomètres carrés, séparés par des zones de 2 à 4 km de large beaucoup plus faiblement occupées (fig. 6). Chacun de ces foyers de peuplement semble se composer d'un nombre variable de très petites agglomérations regroupant au maximum entre dix et vingt familles nucléaires ; dans certains cas, un village de plus grande taille émerge à partir du V<sup>e</sup> siècle, sans pour autant entraîner l'abandon des petites agglomérations. Ce schéma d'organisation apparaît avec le plus de clarté dans le triangle Calaceite-Valdeltormo-Cretas, c'est-à-dire dans la partie la mieux prospectée de la vallée du Matarraña. On peut ainsi distinguer, sur l'axe médian de l'interfluve, un groupement majeur autour de Calaceite, et une seconde concentration plus au sud autour de Vilallonc ; dans le triangle délimité par le Barranc de Calapatà et le Matarraña, Els Castellans a pu jouer un rôle comparable. En bordure de vallée, le regroupement le mieux connu est désormais celui du sud de Valdeltormo ; mais on en devine d'autres autour de Mazaleón et, peut-être, autour de Piuró del Barranc Fondo. Ce modèle devra être confirmé et affiné par des recherches plus systématiques sur le terrain ; il faudra s'attacher aussi à l'ancrer dans un cadre chronologique plus précis.

Cela étant, la hiérarchie des établissements ibériques du Bas Aragon, telle que je viens de la décrire sommairement, ne doit pas être surévaluée. Les agglomérations qui composent la catégorie supérieure ne peuvent être considérées ni comme des capitales politiques, ni comme des agglomération proto-urbaines<sup>120</sup>. Ce sont de très modestes villages, dépourvus de quartiers ou d'édifices différenciés remplissant des fonctions particulières ou spécialisées. Au V<sup>e</sup> siècle et sans doute encore au IV<sup>e</sup> siècle, leur plan ne diffère pas fondamentalement de celui des villages de la catégorie inférieure. Il sont simplement un peu plus grands, pour des raisons qui peuvent être purement conjoncturelles, en fonction des aléas démographiques propres à chaque communauté villageoise (laquelle est probablement composée d'un petit nombre de familles élargies). Dans ce domaine, la comparaison avec des exemples ethnographiques modernes montre que dans les sociétés segmentaires vivant en villages, sans structures de pouvoir hiérarchisées et concentrées, la taille des villages est un facteur dépourvu de

<sup>118</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 160-163.

<sup>119</sup> Par exemple en Empordà autour d'Ullastret : R. PLANA et A. MARTÍN, « L'oppidum d'Ullastret et son territoire : premiers résultats », dans *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Girona, 2000, p. 123-134.

<sup>120</sup> Voir là-dessus les justes remarques de BURILLO 1987, « Introducció al poblamiento », p. 89.

signification politique ; en d'autres termes, le fait qu'un village soit deux fois plus gros qu'un autre n'implique pas un rapport de domination.

### *À l'Ibérique Récent*

Une modification assez profonde des formes d'occupation du territoire est perceptible au III<sup>e</sup> siècle, en évidente corrélation avec les évolutions architecturales et urbanistiques dont on a fait état plus haut. On a vu que les habitats sûrement datables du III<sup>e</sup> siècle étaient peu nombreux dans la *comarca* de Matarranya. L'abandon de plusieurs villages (El Cerrao, Tossal Montañés, Tossal del Moro, El Vilallonc, Piuró del Barranc Fondo), à une date qu'il faut situer entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et le milieu du III<sup>e</sup> siècle, est indubitable. D'autre part, on ne connaît pas jusqu'à présent de fondation nouvelle datable de cette période – sauf peut-être Els Castellans – ; tout au plus constate-t-on la construction d'un nouveau quartier à San Antonio. Il y a donc une recomposition du réseau villageois, et les établissements subsistants sont moins nombreux.

Il semble, d'autre part, que dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle le village de San Antonio occupe une place à part dans le secteur d'interfluve Matarranya-Algars. Il ne s'agit certes pas d'une capitale, car sa superficie reste petite et ses murs ne pouvaient pas abriter plus de 200 à 300 personnes. Mais plusieurs indices laissent à penser que cet établissement avait acquis à cette époque un rang prééminent. Il y a d'abord un emplacement exceptionnel, visible dans toutes les directions à plus de 10 km à la ronde, et qui domine véritablement le paysage de plateaux et de collines basses qui s'étend entre les deux rivières. Il y a ensuite l'importance de la restructuration de l'habitat (fig. 4). On est surtout frappé par la grande taille des maisons du nouveau quartier<sup>121</sup> : non seulement elles occupent une surface en moyenne deux fois plus vaste que les maisons de la phase ancienne, avec des superficies comprises entre 63 m<sup>2</sup> (maison O) et 111 m<sup>2</sup> (maison E-J-F), mais il s'agissait certainement, au moins dans la partie est du quartier bas, de maisons à étages dont on ne connaît que les caves ; les superficies habitables pouvaient donc facilement dépasser 150 m<sup>2</sup>. Les caves des maisons A et B, fouillées par Juan Cabré, étaient des celliers dans lesquels presque tout l'espace disponible était occupé par des jarres rangées sur des banquettes basses en adobes ; des cupules creusées dans ces adobes assuraient la stabilité des vases. D'après Cabré<sup>122</sup>, il y aurait eu dans chacune de ces caves les emplacements de 40 jarres. Le mobilier céramique de la fouille de 1903 n'a pas été conservé ; mais compte tenu des dimensions indiquées par Cabré, et par comparaison avec les contenances calculées pour des vases du même type<sup>123</sup>, leur capacité pouvait se situer autour de 100 litres. On aurait donc, pour chaque maison, une capacité maximale de stockage de 4000 litres. Si l'on évalue à 250 litres par an la quantité de grain nécessaire pour l'alimentation d'une personne<sup>124</sup>, et si l'on estime qu'un

<sup>121</sup> Sur le régime social et le mode de production que l'on peut déduire des caractéristiques de ces maisons d'un nouveau genre, on se reportera aux analyses de GORGUES 2005, *Économie et société*.

<sup>122</sup> CABRÉ 1984, « San Antonio de Calaceite », p. 20-21 et fig. 8 et 12.

<sup>123</sup> ALONSO 1999, *De la llavor a la farina*, p. 225-227.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 231.

quart des jarres de la cave servaient à emmagasiner d'autres produits que les céréales, on peut conclure que les moyens de stockage des maisons A et B étaient calculés pour une douzaine de personnes, chiffre qui peut fort bien correspondre au nombre d'habitants d'une maison dont la superficie utile était, nous venons de le voir, d'au moins 150 m<sup>2</sup>. Les huit ou neuf<sup>125</sup> maisons du nouveau quartier représentent donc une augmentation importante du nombre d'habitants du village, et surtout il reflète une organisation de la production qui diffère sensiblement de ce que l'on observe aux époques précédentes : les capacités de stockage augmentent et l'unité domestique paraît à la fois plus grande et plus riche.

La fortification du III<sup>e</sup> siècle, avec sa tour curviligne monumentale, est également exceptionnelle ; cette tour servira d'ailleurs de modèle pour d'autres réalisations (La Tallada, Torre Cremada) pendant les deux siècles suivants, preuve que cette construction singulière, sans parallèles connus dans l'architecture militaire ibérique, était devenue une sorte de symbole identitaire pour les Ibères du Bas Aragon oriental<sup>126</sup>. Enfin, la concentration d'un nombre assez important de stèles décorées autour du site de San Antonio n'est certainement pas le fruit du hasard. San Antonio n'est évidemment pas, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, un site proto-urbain ; mais c'est à n'en pas douter un lieu de pouvoir.

A l'instar de San Antonio, d'autres villages ibériques ont probablement acquis au III<sup>e</sup> siècle un statut de chef lieu à l'échelon local (fig. 7). Ces petits centres, séparés les uns des autres par des distances de 12 à 20 km, semblent s'organiser en fonction de deux axes de communication est-ouest : au nord, Coll del Moro, San Antonio, Les Talayes (?), El Palao ; un peu plus au sud : Torre Gachero, Mirablanc, Monte Catma (?), La Guardia. En dehors de ces axes préférentiels, la zone de Caspe semble avoir connu un développement important, malgré les incertitudes chronologiques concernant le moment initial de sites tels que La Tallada ou La Caraza. La découverte de plusieurs stèles décorées à proximité de certains des sites que nous venons de mentionner (San Antonio, Torre Gachero, El Palao, La Caraza, La Tallada) semble d'ailleurs confirmer leur statut privilégié. En tant que vecteurs d'une idéologie aristocratique et guerrière<sup>127</sup>, ces stèles étaient nécessairement liées aux élites locales, et leur présence à la périphérie d'une agglomération permet d'identifier celle-ci comme un lieu de pouvoir, comme l'a justement noté Eduardo Galán<sup>128</sup>. Certes, ces séries de stèles ne sont pas toutes contemporaines ; mais dans le secteur de San Antonio il est possible de lier les stèles les plus anciennes à la mise en place d'un pouvoir politique local fondé sur des valeurs aristocratiques, dès avant la conquête romaine.

---

<sup>125</sup> Le nombre des maisons dépend de la fonction qui est attribuée aux pièces a, b, c, d et e<sup>I</sup> à e<sup>III</sup>, disposées en damier à l'arrière de la tour (fig. 4). Leur plan plus ramassé et l'absence apparente de portes de communication au niveau inférieur suggère qu'il pourrait s'agir d'une zone de magasins collectifs, liée à la fortification.

<sup>126</sup> Sur la fortification de Torre Cremada et sa signification en pleine époque romaine, voir *supra*, p. 203-208.

<sup>127</sup> F. QUESADA, « Lanzas hincadas, Aristóteles y las estelas del Bajo Aragón », dans *V Congreso Internacional de Estelas Funerarias (Soria, 1993)*, Soria, I, 1994, p. 361-369.

<sup>128</sup> GALÁN 1994, « Estelas y fronteras », p. 104.

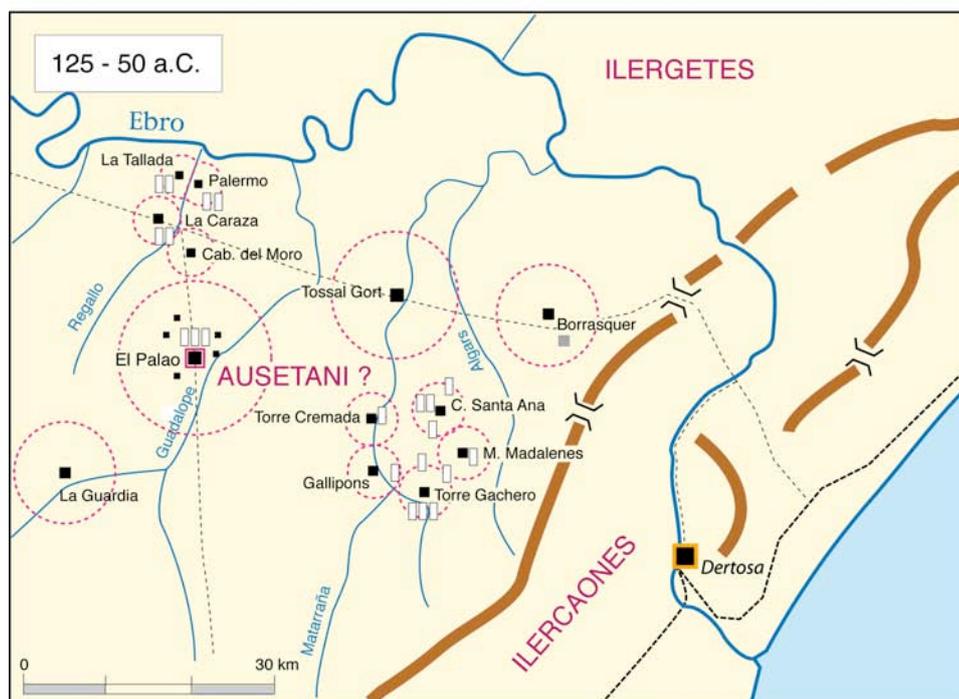


Fig. 7. Restitution schématique de l'organisation territoriale de la basse vallée de l'Èbre à la fin du III<sup>e</sup> siècle et vers 100 av. J.-C. Les cercles ne visent pas à représenter pas des territoires réels ; ils indiquent de façon approximative l'importance relative des agglomérations et donnent une idée du rayon dans lequel leur territoire pouvait se développer. Carrés gris : sites à chronologie incertaine. En jaune : territoires respectifs des cités ilercaones de Castellet de Banyoles et d'*Hibera*. Rectangles blancs : stèles décorées du Bas Aragon (bien qu'attribuées ici au II<sup>e</sup> siècle, une partie d'entre elles sont certainement antérieures à la conquête romaine).

La maille territoriale ainsi restituée comporte encore de grands vides. Certains sont évidemment dus aux lacunes de la recherche. Mais il est possible aussi qu'il ait réellement existé des zones vides ou très faiblement peuplées dans les basses vallées du Matarraña et de l'Algars, qui sont plus arides que le secteur de Calaceite et qui se trouvaient à l'écart des principales voies de communication terrestres.

L'évolution que je viens d'esquisser pour le Bas Aragon oriental est beaucoup plus graduelle et plus limitée que celle qui affecte le secteur ilercavon de la basse vallée de l'Èbre à la même époque (fig. 7). Dans la Ribera d'Ebre, Jaume Noguera a bien mis en évidence l'émergence d'un *oppidum*–capitale à Castellet de Banyoles, autour duquel gravitent un petit nombre d'établissements secondaires difficiles à caractériser<sup>129</sup>. Des indices de plus en plus forts autorisent à accorder le rang de ville à cette agglomération de plus de quatre hectares<sup>130</sup>. À proximité de l'embouchure, les sources littéraires permettent d'identifier un second centre proto-urbain : *Hibera*, présentée en 216 comme « la ville la plus riche, *urbem opulentissimam*, de cette région »<sup>131</sup>. Les indications de Tite-Live invitent à situer cette ville sur la rive droite de l'Èbre, peut-être dans les environs d'Amposta, plutôt qu'à l'emplacement de la future *Dertosa*<sup>132</sup>. Les territoires gouvernés par ces deux capitales (pour Castellet de Banyoles, la Foia de Mora ; pour *Hibera*, le Montsià et une partie du Baix Ebre) recouvraient sans doute la majeure partie de l'aire ethnique des Ilercavons. La frontière entre ces deux territoires politiques supposés se situait probablement dans les gorges de l'Èbre du côté de Benifallet, sous le contrôle de deux postes fortifiés ibériques, Castellot de la Roca Roja et Coll de Som<sup>133</sup>.

### Les vicissitudes de la frontière ethnique

Aujourd'hui terre de frontière linguistique et administrative, la *comarca* du Matarraña a été successivement attribuée à plusieurs tribus préromaines (Edétans, Ilercavons et Ausétans de l'Èbre), comme si les fluctuations de la frontière médiévale et moderne et les revendications culturelles actuelles avaient été projetées, plus ou moins consciemment, sur le passé ibérique de cette zone de confins. Pour compliquer encore le débat, la concentration des recherches archéologiques du début du XX<sup>e</sup> siècle dans l'interfluve Matarraña-Algars a laissé l'impression trompeuse d'une rupture de peuplement à l'ouest du Matarraña, la forte densité des sites d'habitat autour de Calaceite contrastant avec leur apparente rareté dans l'interfluve Matarraña-Guadalope. C'est sur ces prémisses erronées qu'ont été bâties les hypothèses territoriales et ethniques qui ont eu cours pendant la majeure partie du XX<sup>e</sup> siècle. La question doit aujourd'hui être réexaminée à la lumière des connaissances récemment acquises sur l'occupation ibérique dans la partie centrale du Bas Aragon (fig. 8).

<sup>129</sup> NOGUERA 1998, « Evolució del poblament ».

<sup>130</sup> ASENSIO *et al.* 2002, « El nucli ibèric ».

<sup>131</sup> Tite-Live, XXIII 28, 9-10.

<sup>132</sup> Voir *infra*, p. 351.

<sup>133</sup> Cf. NOGUERA 2000, « Característiques dels poblats ».

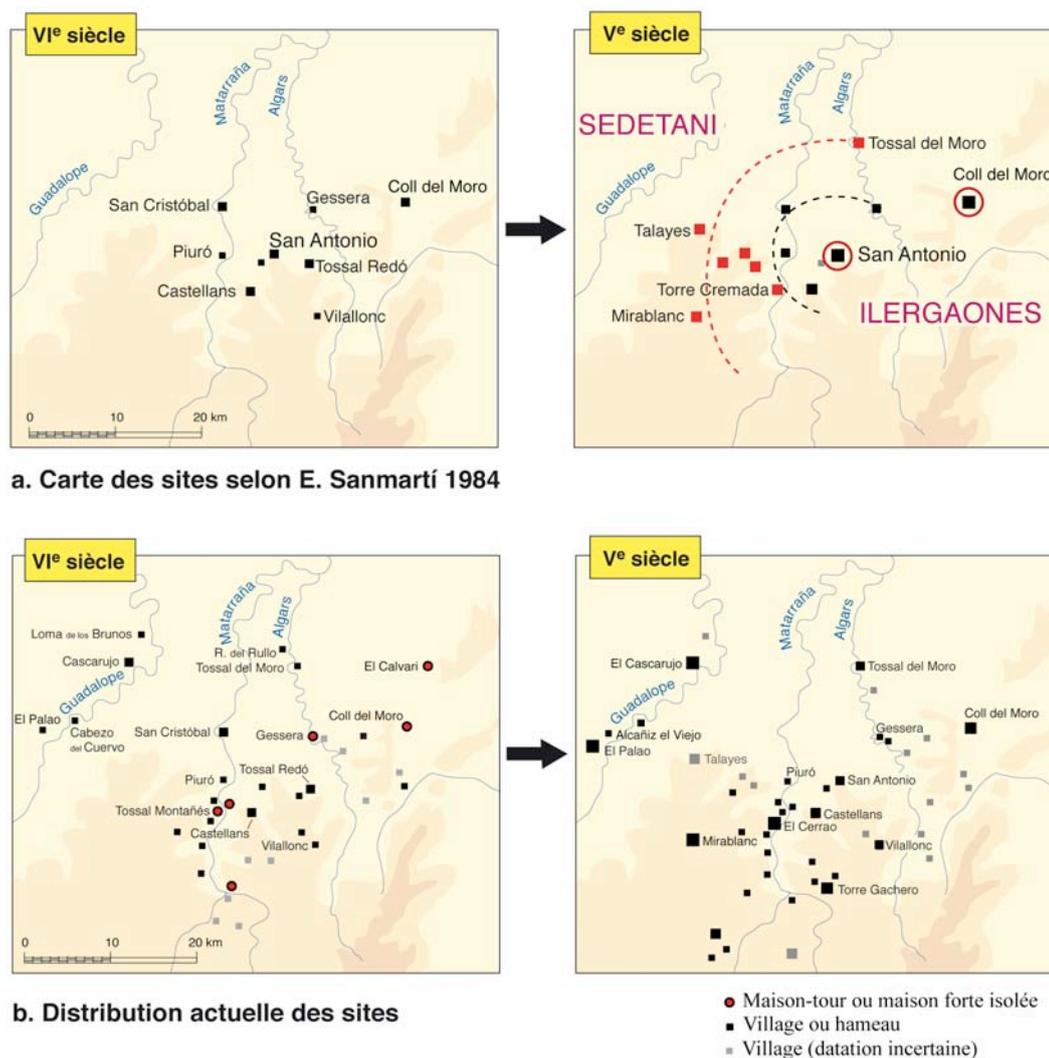


Fig. 8. Evolution de l'habitat dans la moyenne vallée du Matarraña du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., selon E. SANMARTÍ 1984 (a) et d'après les données actuelles (b).

Comme l'a justement noté Francisco Burillo, ce n'est pas à Pere Bosch Gimpera, mais à Salvador Vilaseca que revient l'idée d'une frontière entre les Ilercavons et les Sédétans passant par le Matarraña, et protégée du côté ilercavon par les fortifications des villages ibériques de Mazaleón, Calaceite et Cretas<sup>134</sup>. Reprise par Francisca Pallarés<sup>135</sup> et par Guillermo Fatás<sup>136</sup>, cette thèse fut développée et argumentée de façon plus détaillée par Enric Sanmartí, qui tira parti de toutes les données archéologiques disponibles au début des années 1980<sup>137</sup>. Selon cet auteur, c'est au V<sup>e</sup> siècle qu'un réseau de « *satélites defensivos* », constitué par de petits sites d'habitat puissamment fortifiés (Els Castellans, Torre Cremada, Mirablanc, Les Talayes, El Castellar) aurait été créé à la frontière

<sup>134</sup> BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>135</sup> PALLARÉS 1965, *San Antonio de Calaceite*.

<sup>136</sup> FATÁS 1973, *La Sedetania*.

<sup>137</sup> SANMARTÍ-GREGO 1984, « Observaciones ».

occidentale de l'Ilercavonie, à l'ouest de San Antonio de Calaceite qui aurait acquis, à partir de ce moment, un statut de « *capitalidad* » (fig. 8, a). Plusieurs objections ont déjà été formulées contre ce modèle théorique. On a souligné que la superficie très modeste du village de San Antonio (environ 2000 m<sup>2</sup> au V<sup>e</sup> siècle) était peu compatible avec un rôle aussi prééminent, et qu'une occupation de San Antonio au VI<sup>e</sup> siècle n'était guère probable au vu du mobilier trouvé en fouille<sup>138</sup>. Mais surtout, l'idée d'une ibérisation progressant vers l'ouest au V<sup>e</sup> siècle, à partir de Calaceite, n'est plus recevable depuis que les recherches récentes ont montré qu'il n'y avait aucun déphasage chronologique entre les sites ibériques anciens de la rive gauche du Matarraña et ceux de l'interfluve Matarraña-Algars ; d'autre part, on rappellera qu'au V<sup>e</sup> siècle le village d'El Cerrao est deux fois plus gros que San Antonio.

D'un autre point de vue, on ne peut pas non plus affirmer que « *la cultura ibérica del Bas Aragon oriental pertenece al área ilercavona* », en raison de la « *semejanza de la cultura material* »<sup>139</sup>. Au contraire, l'appauvrissement du répertoire céramique ibérique à l'ouest du Coll del Moro de Gandesa, l'absence de l'amphore ibérique, et d'autres caractéristiques de la culture matérielle dont nous dresserons la liste plus loin, obligent à différencier nettement les populations du Bas Aragon de celles du Bas Èbre et de la région littorale. Il faut donc examiner avec attention une proposition récente de Francisco Burillo<sup>140</sup>, qui a repris à son compte, en la modifiant sur quelques points, une hypothèse de Pierre Jacob<sup>141</sup>, selon laquelle le Bas Aragon aurait été occupé, à la veille de la conquête romaine, par un peuple intercalé entre les Sédétans de la moyenne vallée de l'Èbre et les Ilercavons de la basse vallée : les Ausétans de l'Èbre ou Ositans.

#### *La question des Ausétans ou Ositans de l'Èbre et de leur capitale*

Pierre Jacob avait justement remarqué, dans la demi-douzaine de passages de Tite-Live où sont mentionnés des *Ausetani*, que certains se référaient sans aucun doute à un peuple établi dans l'intérieur montagneux de la Catalogne<sup>142</sup> – peuple que l'on peut localiser sans grand risque d'erreur dans l'actuelle *comarca* d'Osona, grâce au rapport étymologique que maintient l'ethnonyme *Ausetani* avec *Auso* ou *Ausa* (aujourd'hui Vic), nom d'une cité qui frappa au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. des monnaies à légende *auseken*<sup>143</sup> –, alors que d'autres passages mettaient en scène, de façon non moins explicite, un peuple riverain de l'Èbre et voisin des Celtibères<sup>144</sup>. Plutôt que d'imputer ces incohérences à une erreur de Tite-Live ou

<sup>138</sup> BURILLO 1987, « Introducción al poblamiento », p. 89.

<sup>139</sup> SANMARTÍ et PADRÓ 1978, « Ensayo de aproximación », p. 157.

<sup>140</sup> BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>141</sup> JACOB 1988, « Un doublet ».

<sup>142</sup> Tite-Live, XXI 23, 2 et XXI 61, 8-11.

<sup>143</sup> GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 47 sq.

<sup>144</sup> Tite-Live, XXVI 15, 2-4 ; XXIX 2-3 (pour une analyse de ce passage et de ses implications géographiques, qui rendent très improbable une localisation des Ausétans dans le nord de la Catalogne, voir *supra*, vol. 1, p. 243 sq) ; XXXIV 19, 10 ; XXXIX 56, 1. Dans ce dernier passage, il est question d'une victoire remportée en 183 par A. Terentius Varro sur une armée celtibère qui avait pris ses quartiers *haud procul flumine Hiberno in agro Ausetano*. Là encore, une localisation

de ses sources, il préféra postuler l'existence de deux peuples différents, mais homonymes ou quasi homonymes<sup>145</sup>.

Cette hypothèse a été ensuite reprise et quelque peu modifiée par Francisco Burillo, qui place les « Ausétans de l'Èbre » au cœur du Bas Aragon ibérique, dans un secteur de la rive droite de l'Èbre plus oriental que celui auquel pensait Pierre Jacob, faisant de ce peuple le chaînon manquant de sa reconstruction du maillage territorial indigène à l'époque de la seconde guerre punique<sup>146</sup>. Sa réélaboration de l'hypothèse de Jacob s'appuie accessoirement sur une suggestion étymologique dont je lui avais fait part *in litteris*<sup>147</sup> : les « Ausétans de l'Èbre » pourraient avoir eu pour capitale la ville d'Osicerda, *oppidum ciuium Latinorum ueterum* du *conuentus* de Caesaraugusta<sup>148</sup> dont on connaît deux émissions monétaires : l'une à légende bilingue, *usekerde*<sup>149</sup> en ibère au droit et OSI en latin au revers (après 49 av. J.-C.), l'autre à légende MVN. OSICERDA (d'époque tibérienne)<sup>150</sup>. OSI a toujours été considéré comme une abréviation d'Osicerda, mais c'est aussi le premier élément bisyllabique<sup>151</sup> d'un nom ibère latinisé. Le second élément du nom dans sa graphie ibérique, *kerde*, se retrouve en première ou deuxième position dans d'autres combinaisons onomastiques, notamment dans la légende *kerdekunte* d'une drachme ibérique en argent vraisemblablement frappée dans un atelier de la basse vallée de l'Èbre ou du sud de la Catalogne<sup>152</sup>. OSI, forme latinisée d'*use*, peut donc être considéré comme un radical toponymique plutôt que comme une abréviation<sup>153</sup>. Sur cette base, il me semble possible de restituer un ethnique \**Ositani* ou \**Osetani*, de la même façon qu'*Ausetani* a été formé à partir d'*Ausa*.

---

dans le secteur de Vic / *Ausa* paraît invraisemblable. P. Jacob appuie d'autre part sa proposition sur la mention du toponyme *Auci* (inconnu par ailleurs) dans l'Itinéraire de Ravenne, entre *Contrebia Belaisca* et *Leonica*, c'est-à-dire quelque part au sud de l'Èbre entre la Celtibérie et le Bas Aragon (JACOB 1988, « Un doublet », p. 143) ; mais ce rapprochement reste très conjectural.

<sup>145</sup> P. Jacob suppose que les historiens romains confondirent dans la même dénomination latinisée deux peuples dont les noms indigènes étaient proches, et propose de restituer la graphie \**Ausitani* pour celui du Bas Aragon (JACOB 1988, « Un doublet », p. 142). Généralement acceptée par les chercheurs aragonais, la proposition de Jacob n'est pas admise par GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 49.

<sup>146</sup> BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>147</sup> Suggestion publiée ensuite dans BENAVENTE, MARCO et MORET 2003, « El Palao de Alcañiz », p. 243, où elle est étayée par les savantes considérations de Francisco Marco sur l'histoire du toponyme *Osicerda* et ses mentions dans l'épigraphie latine impériale.

<sup>148</sup> Plin., *N. H.*, III 24.

<sup>149</sup> Et non *usekerte* comme il était d'usage de translittérer ce nom avant la découverte de la notation duale des occlusives (J. FERRER, « Novetats sobre el sistema dual de diferenciació gràfica de les occlusives sordes i sonores », *Palaeohispanica*, 5, 2005, p. 971, n. 69).

<sup>150</sup> GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 399 ; M. GOMIS JUSTO, « Las acuñaciones de *usekerte* / Osicerda », *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, 36, 1996, p. 321-333.

<sup>151</sup> On sait qu'en ibère, la plupart des noms de personne et certains noms de lieux sont formés par association de deux éléments bisyllabiques (cf. UNTERMANN 1990, *MLH* III.1).

<sup>152</sup> GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 204 ; TARRADELL-FONT 2003-2004, « Les monedes del Castellet de Banyoles », p. 288 sq.

<sup>153</sup> Il y avait sur le droit de la monnaie bien assez d'espace, à côté de la figure d'une victoire ailée, pour y graver en entier le nom Osicerda si telle avait été l'intention des autorités monétaires de la cité.

Ces deux noms de peuples devaient être très proches à l'oreille d'un Romain. L'évolution de *au* prélatin à *o* roman est bien attestée par des exemples comme *Auca* > *Oca* et, surtout, *Ausa* > *Auso(n)* > *Osona*. Une confusion entre *Ausetani* (capitale *Ausa*) et *\*Ositani* (capitale *Osi / Osicerda*) ne serait donc pas surprenante. On peut l'imputer à une simple méprise de Tite-Live ou de ses sources annalistiques, ou à un dessein conscient d'harmoniser et de simplifier le récit en supprimant le doublet gênant que constituaient deux noms de peuple presque homonymes, appartenant à la même région et impliqués dans les mêmes événements historiques<sup>154</sup>. Cette simplification serait bien dans l'esprit des historiens grecs et romains qui répugnaient à citer en trop grand nombre les noms bizarres ou malsonnants des peuplades barbares, sous prétexte que leur accumulation « rend le récit confus et incompréhensible »<sup>155</sup>. En résumé, nous aurions le doublet suivant :

*Ausa* (*ause* en ibère<sup>156</sup>) > *Ausetani*

*Osi* (*use* en ibère) > *\*Ositani* ou *\*Osetani* > *Ausetani* par assimilation.

La localisation d'*Osicerda* reste sujette à controverse<sup>157</sup>. Pour seuls repères géographiques, on trouve chez Pline le rattachement de la cité au *conuentus Caesaraugustanus*, et chez Ptolémée à l'Edétanie : dans les deux cas, des ensembles très vastes. Les monnaies d'*Osicerda* sont très rares et aucune trouvaille n'a été faite en contexte archéologique contrôlé. Plusieurs sont conservées dans des collections particulières à Alcañiz et semblent provenir du site d'El Palao<sup>158</sup> ; trois proviennent du site ibéro-romain de La Caraza de Valdevallerías (Alcañiz), à une quinzaine de kilomètres au nord d'El Palao<sup>159</sup>, une autre encore de Calahorra, beaucoup plus haut dans la vallée de l'Èbre.

Le dossier épigraphique est un peu plus nourri, mais difficile à interpréter. Le toponyme *usekerde* apparaît comme *origo* du mosaïste (?) *likinete* dans la fameuse inscription ibérique en *opus signinum* de La Caridad de Caminreal<sup>160</sup>, dans la partie celtibère de la province de Teruel ; mais tout ce qu'on peut inférer de cette mention, c'est qu'*Osicerda* n'était pas Caminreal et qu'un individu originaire d'*Osicerda*, travaillant ou résidant à Caminreal, écrivait en ibère. Une inscription récemment découverte à La Puebla de Hajar (Teruel), datée du dernier tiers du I<sup>er</sup> siècle de notre ère ou du début du II<sup>e</sup>, conserve l'expression *[in]colis*

<sup>154</sup> Voir *supra*, vol. 1, p. 246-249, en ce qui concerne les alliances des Illegètes pendant la seconde guerre punique.

<sup>155</sup> Polybe, III 36, 3-4 ; dans le même sens, Strabon, III 3, 7.

<sup>156</sup> D'après la légende monétaire *ausesken*, dans laquelle le nom de la cité est suivi du suffixe ibérique *-sken*, dont la signification exacte est débattue mais qui est utilisé à la façon du génitif pluriel des légendes monétaires grecques, ici comme sur d'autres monnaies ibériques (*undikesken*, *laiesken*, *ildirkesken*, *sedeisken*, etc.).

<sup>157</sup> Je résume ici l'analyse de Francisco Marco dans BENAVENTE, MARCO et MORET 2003, « El Palao de Alcañiz », p. 241 sq.

<sup>158</sup> J. A. BENAVENTE, *Arqueología de Alcañiz. Síntesis de Arqueología de Alcañiz y su entorno*, Zaragoza, 1987, p. 93.

<sup>159</sup> A. BELTRÁN, « Los tipos de las monedas de *Usekerte* – Osi y su valor histórico », *Numisma*, 222-227, 1990, p. 12.

<sup>160</sup> UNTERMANN 1990, *MLH* III.2, E.7.1.

*Osicer[densibus]*. On en a déduit qu'Osicerda devait se trouver à proximité<sup>161</sup>. Mais la simple mention d'un groupe d'*incolae* originaires d'Osicerda ne permet pas de savoir à quelle distance cette cité se trouvait du lieu où quelques-uns de ses ressortissants avaient élu domicile ; de plus, on ne connaît dans les environs de La Puebla de Híjar aucun site antique de rang urbain.

Finalement, c'est sur des critères essentiellement géopolitiques que F. Burillo a proposé d'identifier Osicerda avec le site archéologique d'El Palao à Alcañiz : c'est en effet la seule agglomération du Bas Aragon qui soit assez grande et qui ait livré un plan d'urbanisme assez complexe et diversifié pour qu'on puisse la qualifier de ville à coup sûr, la seule aussi dont l'occupation soit ininterrompue de l'époque républicaine au Haut Empire<sup>162</sup>. Des monnaies d'Osicerda y ont été trouvées, de même qu'à La Caraza qui devait être une agglomération secondaire dépendant d'El Palao, et La Puebla de Híjar n'en est éloignée que de 30 km. L'existence à *Tarraco* de deux inscriptions dédiées à des notables originaires d'Osicerda<sup>163</sup>, gravées entre la fin du I<sup>er</sup> siècle et le premiers tiers du II<sup>e</sup> siècle, ont été présentées comme un obstacle à cette identification, dans la mesure où l'on pensait, jusqu'à une date récente, que le site d'El Palao avait été abandonné à la fin du I<sup>er</sup> siècle<sup>164</sup> : il paraissait inconcevable que ces notables fissent encore état de leur *origo* alors que la ville n'était plus habitée<sup>165</sup>. Mais les campagnes de fouilles de 2005 et 2006 ont profondément modifié notre connaissance des phases les plus récentes d'El Palao, en montrant que l'occupation du site s'était maintenue jusque vers la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>166</sup>. El Palao reste donc, jusqu'à plus ample informé, le candidat le plus crédible pour la localisation d'Osicerda, ce qui autoriserait à centrer le territoire des Ausétans sur le bassin du Guadalope, le principal affluent de rive droite de l'Èbre dans ce secteur de la vallée (fig. 7).

Mais ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est qu'à la différence des Illegètes ou des Ilercavons, dont l'identité est parfaitement assurée par la conjonction des sources littéraires, toponymiques et numismatiques, les Ausétans de l'Èbre sont le résultat d'une simple hypothèse philologique. On devra donc éviter de se servir de ce nom comme s'il s'agissait d'une donnée historique positive. Cela étant dit, je reconnais volontiers que l'hypothèse de Jacob amendée par Burillo a deux mérites notables. D'un côté, elle rend une certaine logique à des sources littéraires qui paraissaient confuses et contradictoires ; de l'autre, elle permet de donner aux populations du Bas Aragon ibérique une place et un nom dans le réseau ethnique de la fin du III<sup>e</sup> siècle, en les distinguant de leurs voisins Sédétans (au nord-ouest), Celtibères Bèles (au sud-ouest), Ilercavons (à l'est) et Illegètes (au nord).

Il existe, en effet, plusieurs critères tirés de la culture matérielle qui permettent de caractériser avec une assez grande netteté ces Ausétans

<sup>161</sup> F. BELTRÁN LLORIS, « Una liberalidad en La Puebla de Híjar (Teruel) y la localización del *municipium Osicerda* », *Archivo Español de Arqueología*, 69, 1996, p. 287-294.

<sup>162</sup> BURILLO 1998, *Los celtiberos*, p. 329 ; *id.* 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro », p. 186.

<sup>163</sup> *CIL* II, 4241 et 4267.

<sup>164</sup> Ce sont notamment les conclusions de l'étude publiée par F. MARCO SIMÓN *et al.*, *El poblado ibero-romano de El Palao (Alcañiz, Teruel). La cisterna*, Alcañiz, 2003 (*Al Qannis*, 10).

<sup>165</sup> F. BELTRÁN LLORIS, « Sobre la localización de Damania, Leonica, Osicerda y Orosis », *Palaeohispanica*, 4, 2004, p. 67-88.

<sup>166</sup> Résultats inédits des fouilles réalisées dans les secteurs 1 et 3.

méridionaux. F. Burillo en a mentionné deux<sup>167</sup>. À l'époque républicaine, les stèles décorées du type du Bas Aragon n'existent que dans les vallées du Martín, du Guadalope et du Matarraña, et peuvent donc être considérées comme un trait distinctif de ce peuple<sup>168</sup> ; comme on l'a vu plus haut, il est d'ailleurs possible que leur apparition soit antérieure à la conquête romaine.

En second lieu, remontant aux débuts de l'âge du Fer, F. Burillo signale qu'on peut trouver des « *puntos en común* » entre la distribution de ces stèles et celle des « *enterramientos tumulares característicos de este mismo territorio, durante los siglos VII y VI a.C.* »<sup>169</sup>. L'architecture funéraire élaborée du Bas Aragon protohistorique s'oppose en effet nettement aux tombes en fosse simple des nécropoles des régions qui deviendront plus tard l'Ilercavonie (El Molar, La Tosseta)<sup>170</sup>. J'ajouterai pour ma part quatre autres critères, d'importance inégale (fig. 9).

1/ La grande jarre à bord plat rentrant, type « Ilduradin », n'existe que dans le Bas Aragon, la *Terra Alta*, la *Plana occidental catalana*<sup>171</sup> et l'Èbre moyen<sup>172</sup>. Ce n'est donc pas un élément exclusif du Bas Aragon, mais il est intéressant de noter qu'il est absent ou marginal dans le Bas Èbre et dans les zones littorales du sud de Tarragone et du nord de Castellón, c'est-à-dire dans des régions qui appartenaient indiscutablement au territoire ilercavon. Par ailleurs, son apparition semble plus tardive sur la rive gauche que sur la rive droite de l'Èbre. Corrélativement, l'amphore de transport de type ibérique ou punico-ébusitain est absente dans le Bas Aragon à partir de l'Algars.

2/ Les meules à va-et-vient ovales à tenons latéraux, parfois appelés « *de montera* »<sup>173</sup>. Présents dans le Bas Aragon pendant tout l'âge du Fer, du VII<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle, ils n'existent ni dans la région de Lérida, ni dans les régions proches de l'embouchure, ni d'ailleurs dans le reste de la Catalogne.

3/ Dans un tout autre domaine, la très petite taille des agglomérations est un caractère distinctif du Bas Aragon et plus particulièrement de la *comarca* du

<sup>167</sup> BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>168</sup> Fernando Quesada a apporté une contribution inattendue à ce dossier, en attirant l'attention sur plusieurs stèles ressemblant à celles du Bas Aragon qui ont été découvertes en Catalogne, à Rubí, Palafrugell et Tona (QUESADA 2000, « Territorio, etnicidad »). Ces comparaisons ouvrent des perspectives sur un possible lien entre les deux Ausétanie, au-delà d'une simple homonymie. Mais comme Quesada le reconnaît lui-même, le dossier est complexe et il faut se garder de toute conclusion hâtive : les motifs de ces deux groupes de stèles ne sont pas tout à fait les mêmes, seule un des stèles catalanes vient de la *comarca* d'Osona qu'on identifie habituellement avec l'Ausétanie *stricto sensu* (c'est aussi, du reste, celle dont l'iconographie s'éloigne le plus des exemplaires du Bas Aragon), et leur chronologie paraît tardive.

<sup>169</sup> BURILLO 2001-2002, « Los Ausetanos del Ebro ».

<sup>170</sup> Sauf sur le site de Santa Madrona, dont la nécropole présente au VII<sup>e</sup> siècle un caractère mixte, avec des enterrements en fosse et d'autres sous tumulus (M. C. BELARTE et J. NOGUERA, *La necrópolis protohistòrica de Santa Madrona (Riba-roja d'Ebre, Ribera d'Ebre)*, Tarragone, ICAC, 2007). Cette particularité est due, très probablement, à la position géographique de ce site, dans une zone charnière encore mal connue.

<sup>171</sup> Baix Cinca, Segrià, Pla d'Urgell : ALONSO 1999, *De la llavor a la farina*, p. 227.

<sup>172</sup> Notamment au Castillo de Cuarte dès le V<sup>e</sup> siècle : BURILLO et ROYO 1996, « El yacimiento del Castillo de Cuarte », fig. 3.

<sup>173</sup> ALONSO 1999, *De la llavor a la farina*, p. 239.

Matarraña, par rapport aux régions voisines. En Ilercavonie, il existe à la fin du III<sup>e</sup> siècle au moins deux agglomérations de rang proto-urbain : Castellet de Banyoles de Tivissa et *Hibera* (voir ci-dessus). À l'ouest, du côté de la Sédétanie, l'émergence de la ville est sans doute un peu plus tardive, mais elle prend très vite des proportions qu'on ne retrouve pas dans l'est du Bas Aragon<sup>174</sup>. Entre ces deux régions, le Bas Aragon oriental se distingue donc par le retard du processus d'urbanisation.

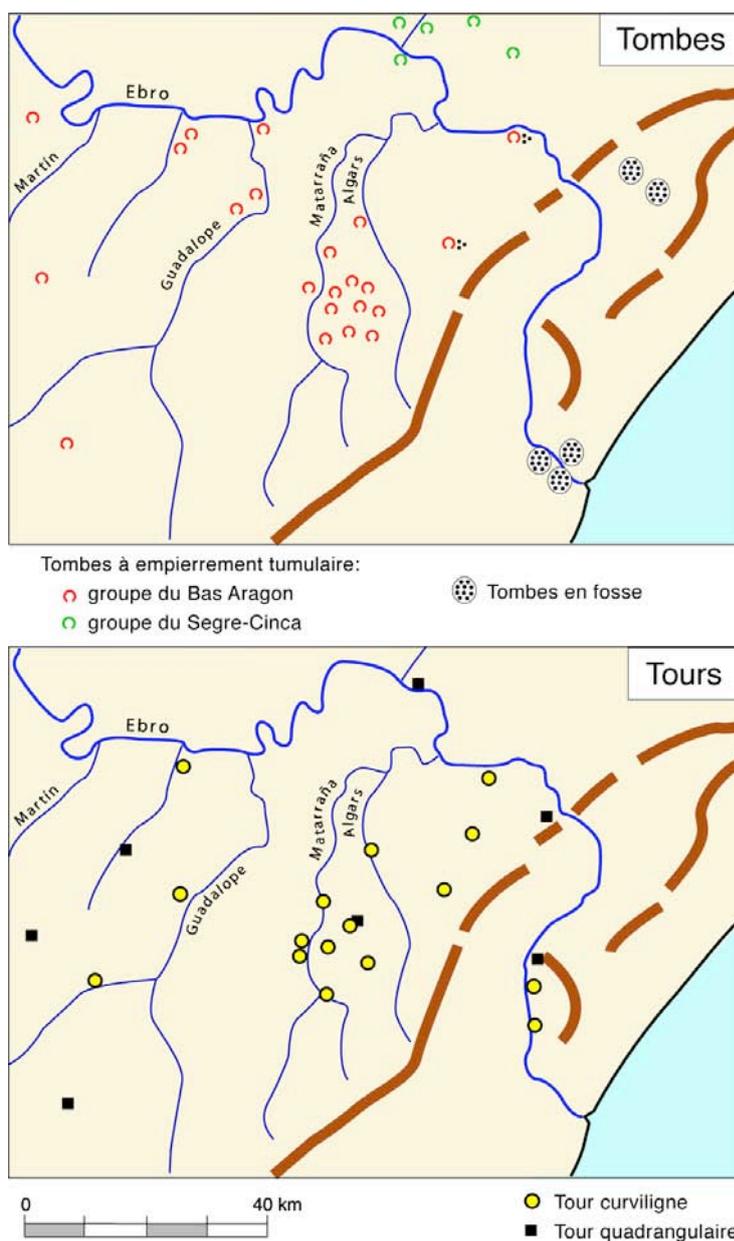


Fig. 9. Critères de délimitation culturelle (indices archéologiques).  
 En haut : pratiques funéraires du premier âge du Fer ; en bas :  
 architecture défensive.

<sup>174</sup> ASENSIO ESTEBAN 1995, *La ciudad*.

4/ Une forte concentration de tours curvilignes dans le Bas Aragon, la Terra Alta et le coin nord-ouest de la Ribera d'Ebre<sup>175</sup>. Il est vrai qu'on trouve quelques tours rondes ou à angles arrondis dans le Baix Ebre, notamment à Les Planetes et à l'Assut, au nord de Tortosa, mais ces cas restent minoritaires. Dans le Bas Aragon et la Terra Alta, la tour ronde est, au contraire, un élément constant – on pourrait même dire une marque distinctive – de l'architecture défensive locale, et ce pendant toute la durée de l'âge du Fer, depuis le VII<sup>e</sup> siècle (El Calvari de Vilalba, San Cristóbal de Mazaleón) jusqu'au I<sup>er</sup> siècle (Torre Cremada).

Par rapport à cet ensemble de phénomènes, Coll del Moro de Gandesa apparaît à bien des égards comme un site de transition. Dans le domaine funéraire, l'architecture et le mobilier des tombes sont conformes aux traditions du Bas Aragon<sup>176</sup>, mais le mobilier de certaines tombes tumulaires du VI<sup>e</sup> siècle – notamment M 10 – ressemble beaucoup à celui des tombes contemporaines de Mas de Mussols<sup>177</sup>. Des influences diverses se constatent également dans le mobilier de l'habitat aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles : jarres à bord plat rentrant comme dans le Bas Aragon, voisinant dans les mêmes niveaux stratigraphiques avec des amphores ibériques venant du littoral<sup>178</sup>, ou encore vases à vernis rouge ilergète et kalathos du groupe B 1 suggérant des liens commerciaux entre la Terra Alta et la région de Lérida<sup>179</sup>. La dépression de Bot, contrôlée par Coll del Moro, se situait sans aucune doute au carrefour de trois routes commerciales : à l'ouest celle du Bas Aragon, au nord celle de la plaine de Lérida (par Flix ?), à l'est celle du Bas Ebre. C'est là, et non pas dans la vallée du Matarraña, que se situait la zone de frontière entre les peuples de la côte et ceux de l'intérieur.

---

<sup>175</sup> Voir *supra*, p. 225 sqq.

<sup>176</sup> SANMARTÍ 1992, « Las necrópolis ibéricas », p. 91-92.

<sup>177</sup> RAFEL 1993, *Necrópolis del Coll del Moro*.

<sup>178</sup> RAFEL et BLASCO 1994, *El Coll del Moro*.

<sup>179</sup> PRINCIPAL 1998, *Las importaciones*, p. 208.

QUATRIÈME PARTIE.

MAISONS FORTES ET TOURS RURALES :  
UNE NOUVELLE FORME D'HABITAT DISPERSÉ EN HISPANIE,  
ENTRE CÉSAR ET LES FLAVIENS



## Chapitre 1

### LES MAISONS FORTES DE LA BÉTIQUE ET DE LA LUSITANIE ROMAINES

La principale matière de ce chapitre est un article publié sous le même titre dans la *Revue des Études Anciennes*, 97 (3-4), 1995, p. 527-564. Y aont été ajoutés quelques compléments bibliographiques qui avaient été introduits dans sa traduction espagnole [« Casas fuertes romanas en la Bética y la Lusitania », dans J.-G. Gorges et F. G. Rodríguez (éd.), *Économie et territoire en Lusitanie romaine*, Madrid, 1999, p. 55-89]. Je n'ai pas souhaité mettre à jour cette bibliographie qui s'arrête en 1997-1998 (sauf ponctuellement pour préciser les datations du Castelo da Lousa et de Hijovejo), pour deux raisons. D'abord, et de façon très surprenante, il ne s'est fait depuis cette date presque aucune fouille sur des maisons fortes dans les deux aires géographiques concernées, à l'exception notable de la fouille complète du site du Castelo da Lousa. Sur ce point, une actualisation des références n'aurait pas modifié mes conclusions ; tout au plus aurait-elle permis d'affiner le tableau d'ensemble grâce aux prospections qui se sont multipliées dans des régions intermédiaires, jusque-là mal connues. D'autre part, les années qui ont suivi la publication de cet article ont vu se développer un débat parfois vif auquel ont participé, par des articles ou par des communications au colloque de la Casa de Velázquez en 2002 [P. Moret et T. Chapa (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Jaén, 2004], des chercheurs d'Andalousie, d'Extrémadure et du Portugal, soit pour apporter des éclairages nouveaux, soit pour revenir sur leurs positions antérieures (en les modifiant ou, parfois, en les raidissant), répondant ainsi implicitement ou explicitement à mes propositions. Pour la clarté de l'exposé, j'ai préféré rendre compte de ce débat dans un chapitre à part (*infra*, ch. 3).

J'ai cependant introduit trois modifications importantes dans la structure de l'article de 1995. Pour ne pas alourdir un exposé déjà copieux, j'avais alors systématiquement renvoyé le lecteur à un article précédent [« Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 26 (1), 1990, p. 5-43], très insuffisant en ce qui concerne l'interprétation historique des maisons fortes, mais dans lequel je présentais en détail le dossier archéologique des « *recintos fortificados* » de la Bétique. Il m'a paru nécessaire, pour la clarté de l'exposé, de réintroduire ici une partie de ce bilan descriptif, sur lequel est fondée l'étude comparative du type architectural. D'autre part, j'en ai retiré la partie finale, qui concernait l'examen de plusieurs sources littéraires relatives à la question des « tours d'Hannibal » : on en retrouvera la substance dans le chapitre suivant.

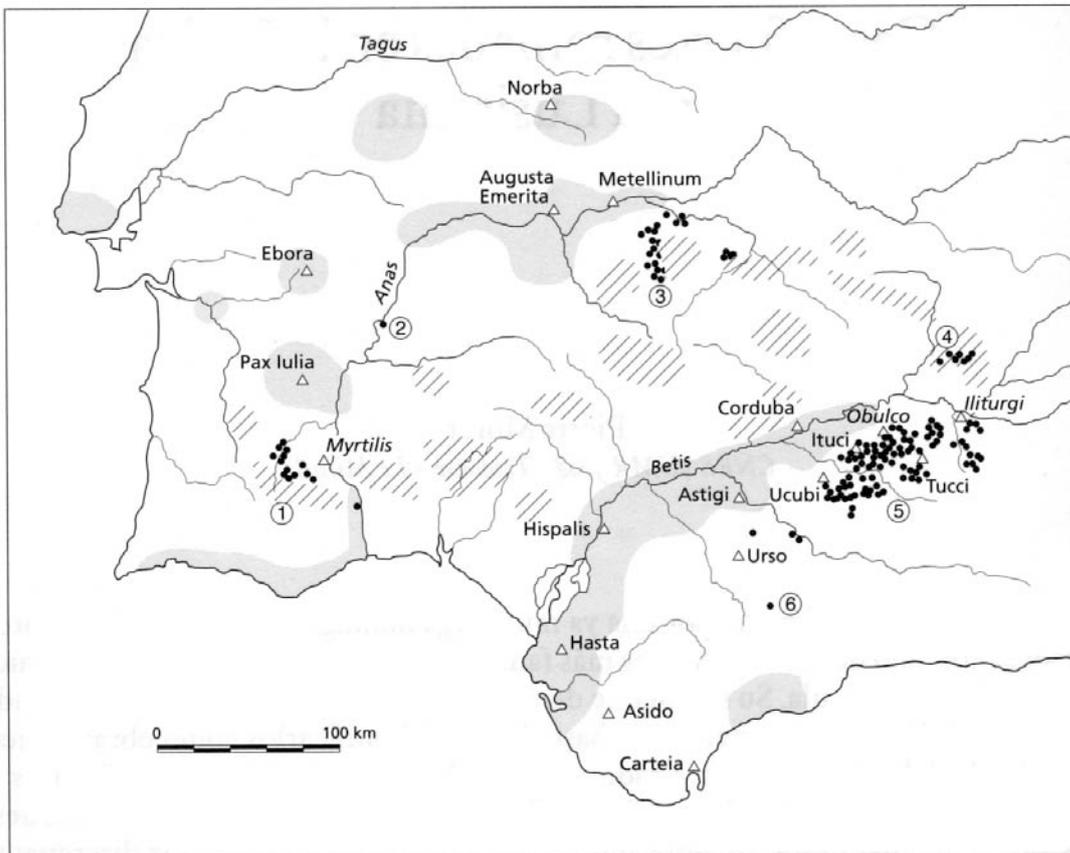


Fig. 1. Répartition des maisons fortes dans le quart sud-ouest de la péninsule Ibérique. Hachures : principaux secteurs métallifères exploités à l'époque romaine, d'après Domergue ; grisé : aire de diffusion connue de la villa au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., en partie d'après Gorges. 1 : castelos du Bas Alentejo, d'après Maia ; 2 : Castelo da Lousa ; 3 : maisons fortes de la Serena, d'après Rodríguez et Ortiz ; 4 : maisons fortes du district minier de La Carolina, d'après Domergue et Tamain et Lizcano *et alii* ; 5 : maisons fortes des Campiñas de Jaén et de Cordoue ; 6 : El Tesorillo (Teba, Málaga). En caractères romains : colonies de citoyens romains ; en italiques : municipes de vieux droit latin.

« Près de Baena, au lieu dit Las Piedras de Gilica, existait une forteresse romaine sur une hauteur qui dominait la route de Baena à Bujalance. C'était une enceinte carrée, entourant un donjon central, le tout construit en grandes pierres sans mortier. *Nous pensons qu'il s'agit là moins d'un fort que d'une villa rustique fortifiée.* Seules des fouilles pourraient nous fixer sur ce point.<sup>1</sup> »

Dès le début des années 1930<sup>2</sup>, Raymond Thouvenot avait su reconnaître dans cette puissante bâtisse une maison romaine. Depuis cette date, plus d'un demi-siècle de recherches archéologiques ont multiplié les trouvailles, et l'enceinte de Gilica est venue s'inscrire dans une longue série qui comprend aujourd'hui plusieurs dizaines de représentants, du sud du Portugal à la Haute Andalousie ; mais l'intuition de Thouvenot est restée méconnue. Bien des pistes sans issue ont été explorées par les archéologues, désireux de déterminer l'âge et la fonction de ces bâtiments isolés ceints de puissants murs. En Bétique, on crut reconnaître des tours de guet ibériques préromaines ou des « tours d'Hannibal » puniques<sup>3</sup> ; en Lusitanie, des fortins républicains conçus pour abriter des détachements militaires<sup>4</sup>. Ce n'est que depuis quelques années qu'un nouvel examen des publications anciennes, et, surtout, une série de fouilles et de sondages qui fournissent enfin des données chronologiques et architecturales précises, ont permis de poser le problème sur de nouvelles bases.

Sans viser à l'exhaustivité – mon propos sera centré sur les sites du *conventus Astigitanus*, en Bétique, et sur ceux de l'Alentejo, en Lusitanie : je laisserai donc de côté un certain nombre de « tours » signalées dans d'autres parties de la péninsule Ibérique –, je tenterai de proposer une interprétation d'ensemble de ce phénomène, en me plaçant successivement sous trois points de vue complémentaires : celui du type architectural, dont il faudra rechercher l'origine ; celui de la fonction, dont on devra se demander si elle était d'abord agricole, résidentielle ou défensive ; enfin, celui du contexte historique qui détermina, entre César et les Flaviens, l'apparition et la diffusion de cette forme d'habitat rural. Mais il est nécessaire, en premier lieu, de rappeler brièvement les données archéologiques qui fondent cette analyse.

<sup>1</sup> THOUVENOT 1940, *Essai*, p. 385 (c'est moi qui souligne). Le site décrit appartient à la province de Cordoue (cf. FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », p. 29-30).

<sup>2</sup> Publiée en 1940, la thèse de Raymond Thouvenot avait été rédigée pour l'essentiel au début de la décennie précédente.

<sup>3</sup> Voir en particulier FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », qui tiennent pour l'origine ibérique des tours, en supposant qu'elles ont pu être réutilisées pendant la seconde guerre punique (suivis notamment par F. PRESEDO, *Historia de España Antigua, I : Protohistoria*, Madrid, Cátedra, 1988, p. 188) ; d'autres auteurs y voient plutôt une création de la domination barcide : F. J. FERNÁNDEZ NIETO, « España cartaginesa », *Hispania Antiqua*, 1, 1971, p. 338 ; J. M. BLÁZQUEZ, *Ciclos y temas de la Historia de España : La Romanización*, 1, Madrid, 1974, p. 86 ; R. CORZO, « La Segunda Guerra Púnica en la Bética », *Habis*, 6, 1975, p. 215 ; A. BLANCO FREJEIRO, *Historia del arte Hispánico. La Antigüedad (2)*, Madrid, 1978, p. 26.

<sup>4</sup> Voir entre autres KNAPP 1985, « The significance of Castelo da Lousa ».

## Un dossier archéologique complexe

Les constructions qui font l'objet de cette étude se répartissent dans quatre secteurs bien différenciés : l'Alentejo, principalement sur le flanc nord de la Serra do Caldeirão<sup>5</sup>, le district de La Serena dans le sud de l'Extrémadure<sup>6</sup>, le district de La Carolina dans l'est de la Sierra Morena<sup>7</sup> et, enfin, la Campiña de la rive gauche du Guadalquivir<sup>8</sup> (fig. 1). Partout, elles sont implantées dans des régions de collines ou de plateaux, dans des positions intermédiaires entre les fonds de vallée et les hautes montagnes (fig. 2).

### Morphologie

La structure principale est toujours une enceinte maçonnée de plan quadrangulaire, souvent proche du carré, dont la superficie au sol est comprise entre 100 et 500 m<sup>2</sup>. Les murs extérieurs, bâtis en pierre, sont très épais (au moins un mètre de large, parfois deux). Leur technique de construction se caractérise par l'absence de tout mortier de chaux, les blocs étant assemblés à sec ou liés à l'argile. Le traitement des blocs eux-mêmes est fort variable : on les trouve tantôt à peine équarris, tantôt rectangulaires et soigneusement taillés (fig. 3 et 8). Dans tous les cas, ils sont de grande taille, au point qu'on peut souvent parler d'un appareil mégalithique. Les aménagements intérieurs, quand ils sont connus, sont très simples : ils s'organisent généralement autour d'un corridor axial qui donne accès à deux rangées parallèles (plus rarement une seule rangée) de pièces de petite taille (fig. 5). Les sols sont de terre battue. Un étage supérieur peut être restitué dans la majorité des cas<sup>9</sup> ; quant à la couverture, elle devait être constituée, le plus souvent, par un toit-terrasse en terre<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> MAIA 1986, « Castella », à compléter maintenant avec les prospections dans le Haut Alentejo de MATALOTO 2004, « Fortins romanos » (étude trop récente pour avoir pu être prise en compte dans les pages qui suivent).

<sup>6</sup> RODRÍGUEZ et ORTIZ 1989, « Poblamiento prerromano » ; *iid.*, 2003, « Defensa y territorio » ; ORTIZ et RODRÍGUEZ 2004, « La torre de Hijovejo ».

<sup>7</sup> R. LIZCANO *et al.*, « Prospección arqueológica sistemática en la cuenca alta del río Rumbiar », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987*, II, Séville, 1990, p. 59 ; en dernier lieu (non pris en compte dans cette étude) : C. TORRES et L. M. GUTIÉRREZ, « Poblamiento ibérico tardío en la provincia de Jaén. Dos casos de estudio : El Arroyo Salado de los Villares y Los Castilletes de Sierra Morena », dans P. Moret et T. Chapa (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Jaén, 2004, p. 133-144.

<sup>8</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos » ; BERNIER *et al.* 1981, *Nuevos yacimientos* ; A. RUIZ et M. MOLINOS, « Elementos para un estudio del patrón de asentamiento en las Campiñas del Alto Guadalquivir durante el horizonte ibérico pleno », *Arqueología Espacial*, 4, Teruel, 1984, p. 187-206 ; RUIZ *et al.* 1987, « El poblamiento ibérico », fig. 1 ; SERRANO et MORENA 1984, *Arqueología inédita* ; MORENA *et al.* 1987, *Contribución* ; S. MONTILLA, J. RÍSQUEZ, L. SERRANO *et al.*, « Análisis de una frontera durante el horizonte ibérico en la depresión Priego-Alcaudete », *Arqueología Espacial*, 13, Teruel, 1989, p. 137-149 ; MURILLO *et al.* 1989, « Aproximación » ; J. A. MORENA, M. SÁNCHEZ et A. GARCÍA-FERRER, *Prospecciones arqueológicas en la Campiña de Córdoba*, Cordoue, 1990. Pour la province de Séville, voir L. A. LÓPEZ PALOMO, *Santaella. Raíces históricas de la Campiña de Córdoba*, Cordoue, 1987, p. 192.

<sup>9</sup> Au Castelo da Lousa et à El Tesorillo de Teba, la découverte d'un départ d'escalier ne laisse aucun doute sur l'existence d'un étage supérieur. Ailleurs, elle est suggérée par l'exceptionnelle



Fig. 2. La maison forte d'El Castellar (Baena, Cordoue), bâtie sur un petit tertre rocheux au milieu d'une riche terre à blé. On notera la présence d'un mur d'enclos ou de terrasse, en contrebas du bâtiment principal.



Fig. 3. Maison forte d'El Higerón (Nueva Carteya, Cordoue). Détail de l'angle nord-ouest (cliché Institut archéologique allemand).

---

massivité des soubassements, par l'absence de cour à ciel ouvert, et parfois aussi par l'absence de porte au rez-de-chaussée.

<sup>10</sup> Cf. MAIA 1986, « Castella », p. 207-208 ; WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 155. Les *tegulae* sont rarissimes sur les sites des maisons fortes, tant au Portugal que dans le sud de l'Espagne.

Afin de donner une idée un peu plus exacte de ces constructions, j'ajouterai à cette définition très générale, qui ne donne pas toute la mesure de la diversité des cas locaux, un descriptif plus précis du groupe le plus nombreux et le mieux connu : celui des *campiñas* de Cordoue et de Jaén. On a décrit dans cette région, sous les termes de «tour», d'«enceinte fortifiée» ou d'«atalaya», des vestiges qui ne correspondent pas tous à la définition qui précède. Un tri était nécessaire, de façon à limiter l'analyse aux sites pour lesquels on dispose d'un plan publié ou d'une description suffisamment explicite. J'ai dû ainsi rejeter tous les sites, malheureusement nombreux, qui ne sont connus que par un point sur une carte. Dépouillement fait, il reste un corpus de 76 maisons fortes sur lequel se fonderont toutes mes observations ; 9 d'entre elles appartiennent à la province de Jaén, 66 à celle de Cordoue et 1 à celle de Séville<sup>11</sup>.

93 % des édifices considérés sont bâtis sur des sommets, presque toujours des sommets secondaires d'accès aisé ou peu ardu (collines, buttes, extrémités d'un plateau) ; 5 seulement sont implantés sur des sites de versant. On ne connaît pas de sites de plaine. Leur altitude moyenne est de 485 m (minimum : 220 m ; maximum : 780 m). D'une façon générale, les sites choisis ne sont jamais éloignés des terroirs agricoles.

À l'extérieur, des traces d'habitat sont parfois visibles en surface, mais on est surtout frappé par la fréquence des murs de soutènement qui entourent le quadrilatère sommital en suivant une courbe de niveau inférieure (fig. 2), délimitant des terrasses dont la surface peut atteindre 3000 m<sup>2</sup>. Ces terrasses sont visibles sur 40 % des sites ; on observe même, dans quelques cas, deux terrasses emboîtées (10 %), voire trois (4 %). Ces murs de soutènement se distinguent des murs de la maison forte elle-même par leur tracé souvent irrégulier et par leurs parements plus grossiers, composés de pierres presque toujours plus petites. L'absence de murs de soutènement n'est absolument certaine que dans les rares cas où le sommet choisi est un piton rocheux<sup>12</sup>.

En ce qui concerne le bâtiment principal, hormis la constante du quadrilatère, les dimensions et le rapport longueur/largeur des murs sont extrêmement variés<sup>13</sup> (fig. 4). Les constructions les plus petites mesurent sept mètres au carré, les plus grandes atteignent trente mètres de côté. Les systèmes d'accès sont difficiles à percevoir sur les sites qui n'ont pas été fouillés. Le bâti de pierre est conservé, dans le meilleur des cas, jusqu'à une hauteur de trois mètres. L'épaisseur des murs est mal connue, le parement interne étant presque toujours enfoui ; mais elle est souvent de plus d'un mètre. En règle générale, l'appareil est mégalithique. Près de

<sup>11</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », 28 sites (2 à 5, 8 à 14, 16 à 18, 20 à 24, 26 à 29, 31 à 33 et 45) ; BERNIER *et al.* 1981, *Nuevos yacimientos*, 29 sites (9 à 11, 13, 15 à 21, 25, 41, 42, 44, 55, 56, 60, 67, 88 à 90, 99, 103, 104, 121, 122, 129 et 130) ; SERRANO et MORENA 1984, *Arqueología inédita*, 14 sites (2, 6, 10, 21, 23, 40, 48, 50, 52, 140, 144, 164, 175 et 192) ; MORENA *et al.* 1987, *Contribución*, 4 sites (11, 110, 127 et 128) ; Manuel de GÓNGORA, *Antigüedades prehistóricas de Andalucía*, Madrid, 1868, un site (p. 91 : Los Corralejos) ; J. HERNÁNDEZ, A. SANCHO et F. COLLANTES, *Catálogo arqueológico y artístico de la Provincia de Sevilla*, III, Séville, 1951, un site (p. 60 : El Guijo).

<sup>12</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », sites 27 et 29 ; BERNIER *et al.* 1981, *Nuevos yacimientos*, site 88.

<sup>13</sup> Cf. M. ALMAGRO-GORBEA, « El área superficial de las poblaciones ibéricas », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, 1988, p. 27, fig. 5.

la moitié des enceintes (47 %) présentent des blocs dont la longueur moyenne est supérieure au mètre ; les blocs inférieurs à 0,7 m de longueur moyenne sont plus rares (13 %). Les raffinements stéréotomiques sont peu fréquents (bossage rustique : 13 % ; bossage ciselé : 4 % ; feuillure d'angle : 26 %). En fait, il n'existe pas de style homogène pour ce type de construction. Tous les degrés se rencontrent entre un appareil très fruste, entassant des blocs bruts sans assises réglées, comme à El Castillarejo, et des parements soigneusement dressés dont les blocs bossagés et ciselés forment des assises presque isodomes, comme à El Higuéron<sup>14</sup> (fig. 3).

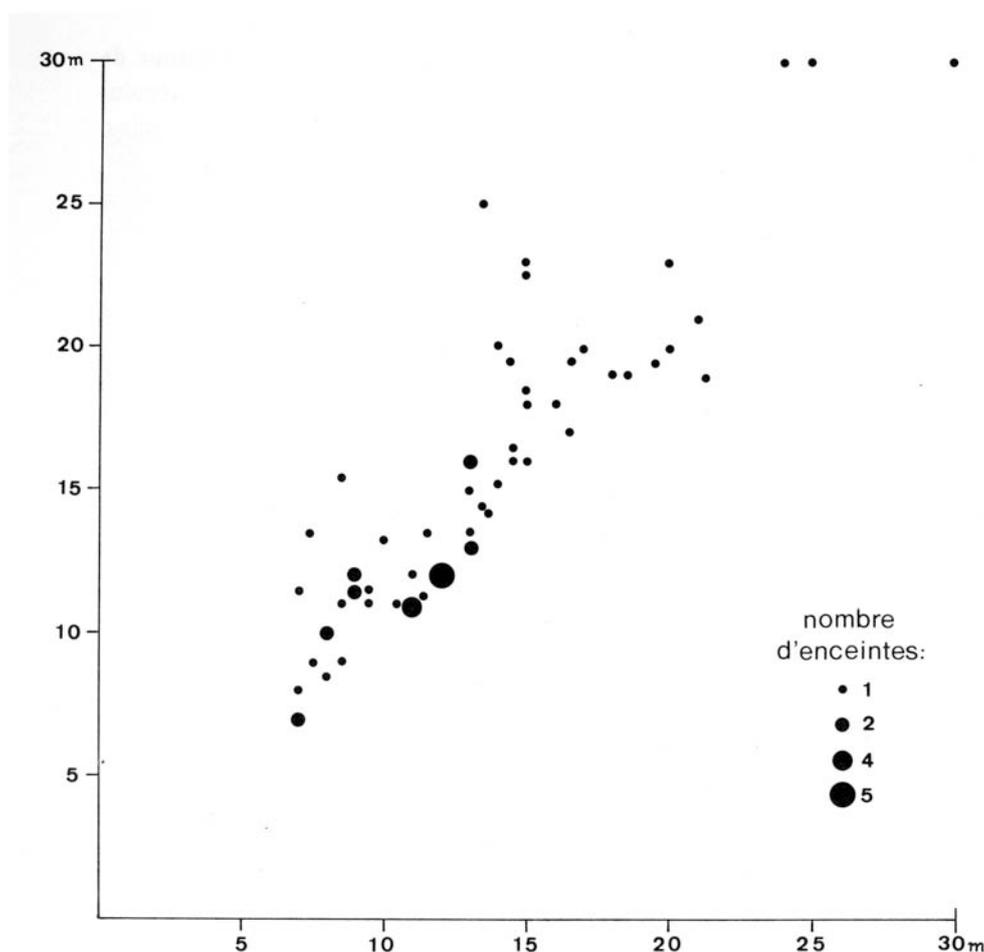


Fig. 4. Dimensions des enceintes quadrangulaires de Cordoue et de Jaén, d'après Almagro-Gorbea (modifié). La dispersion des points montre bien que ces constructions n'ont jamais eu des dimensions standardisées ; en revanche, entre 49 m<sup>2</sup> et 460 m<sup>2</sup> (soit jusqu'à 25 m de côté), elles offrent toute la gamme des tailles sans hiatus notable. Les plans, quoique majoritairement rectangulaires, tendent au carré. Les seules dimensions qui se répètent plus de deux fois (11 x 11 m : quatre fois ; 12 x 12 m : cinq fois) ne sont que des estimations.

<sup>14</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », pl. VIII (El Castillarejo) et pl. I et II, 1 (El Higuéron).

*Eléments de chronologie*

Les fouilles des années 1980 et 1990 ont permis de se faire une idée assez précise de la chronologie de ces ouvrages. Voici la liste des datations disponibles :

- Castelo da Lousa (Mourão, Évora) : entre le second quart du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le changement d'ère<sup>15</sup>. [fig. 5, a et 6]
- Les *castelos* du Bas Alentejo (Castro Verde, Almodôvar, Mértola) : deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>16</sup>. [fig. 5, f-h]
- Hijovejo (Quintana de la Serena, Badajoz) : construction entre le début et le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., modification des structures vers la fin du même siècle, occupation au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>17</sup>.
- El Higuerón (Nueva Carteya, Córdoba) : I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>18</sup>. [fig. 3]
- El Tesorillo (Teba, Málaga) : 35/40 – 80 apr. J.-C.<sup>19</sup>. [fig. 5, d]
- Casa de San Marcos (Porcuna, Jaén) : première moitié du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>20</sup>.
- Cerro del Espino (Torredelcampo, Jaén) : 50 – 75 apr. J.-C.<sup>21</sup>. [fig. 5, e]
- Cerro de la Horca (La Guardia, Jaén) : 60 – 80 apr. J.-C.<sup>22</sup>.

<sup>15</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 161, proposait une datation plus resserrée : entre 70 et 50, en se fondant sur des objets trouvés anciennement, hors stratigraphie. Les fouilles récentes ont bien clarifié les choses : la construction de la maison forte se situe vers le milieu ou un peu avant le milieu du I<sup>er</sup> siècle (parmi les 130 fragments de céramique à vernis noir recueillis, il n'y a pas une seule pièce de Campanienne A), et le site est occupé jusqu'à l'époque augustéenne (GONÇALVES et CARVALHO 2004, « Intervención arqueológica », p. 70 et 75).

<sup>16</sup> MAIA 1986, « Castella », p. 205.

<sup>17</sup> Les fouilleurs de ce site ont d'abord défendu une chronologie haute [A. RODRÍGUEZ DÍAZ y P. ORTIZ ROMERO, « Avance de la primera campaña de excavación en el recinto-torre de Hijovejo (Quintana de la Serena, Badajoz). El sondeo n° 2 », *Norba, Revista de Historia*, 7, 1986, p. 39], en se fondant sur des productions de céramique commune de tradition indigène dont on sait pourtant qu'elles perdurent jusqu'au début de l'époque romaine. Leurs dernières publications distinguent une première construction, qu'ils datent du premier quart du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., et des modifications qui interviennent plus tard dans le même siècle (ORTIZ et RODRÍGUEZ 2004, « La torre de Hijovejo », p. 82). Mais pour la phase 1, le seul élément datant est un unique fragment de Campanienne B, non attribuable à une forme précise (*ibid.*), ce qui exclut toute possibilité de datation au quart de siècle près. Les niveaux d'abandon de la phase 2 ont quant à eux livré de la sigillée et des fragments de *tegulae* (*ibid.*).

<sup>18</sup> Il n'est ici question que de la maison-tour sommitale, un bâtiment de 20 x 17 m, avec bossage et feuillure d'angle, qui appartient à la dernière phase de l'occupation du site, datable du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. (FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », p. 89) ; l'enceinte inférieure est plus ancienne (MORET 1990, « Fortins », p. 17). Cette distinction chronologique, mal assumée par les fouilleurs, a été rétablie par P. ROUILLARD, « Les fortifications préromaines de l'aire ibérique », dans *La fortification dans l'histoire du monde grec (colloque, Valbonne 1982)*, Paris, 1986, p. 216, et par MURILLO *et al.* 1989, « Aproximación », p. 163.

<sup>19</sup> SERRANO *et al.* 1985, « El Tesorillo », p. 152. Les fouilleurs proposent une datation plus large (du premier tiers du I<sup>er</sup> siècle au début du II<sup>e</sup>). Mais les formes de sigillée gallo-romaine recueillies (notamment Drag. 24/25) permettent de centrer sur le milieu du siècle la date de construction de l'ouvrage.

<sup>20</sup> ARTEAGA *et al.* 1991, « Reconstrucción », p. 267.

<sup>21</sup> C. CHOCLÁN SABINA, « Excavación de urgencia en el Cerro del Espino (Torredelcampo, Jaén) », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1988*, III, Séville, 1991, p. 161.

<sup>22</sup> A. RUIZ *et al.*, « La excavación arqueológica de urgencia en el Cerro de la Horca, La Guardia, Jaén », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987*, III, Séville, 1990, p. 351.

- El Cerro de Peñafior (Mancha Real, Jaén) : époque impériale<sup>23</sup>.
- Los Paradores (Caravaca, Murcia) : époque impériale<sup>24</sup>.

Ces données stratigraphiques incontestables confirment ce que laissait présager une lecture objective des données présentée par Fortea et Bernier. Des traces évidentes d'un habitat typiquement romain (citernes, structures en *opus caementicium*, mosaïques) avaient été observées de longue date dans plusieurs enceintes<sup>25</sup>, et dans les limites du corpus défini plus haut, il apparaît que 86 % des enceintes ont fourni en prospection de surface de la céramique romaine (dans 31 % des cas à l'exclusion de toute autre sorte de matériel), et que sur 7 enceintes seulement (9 %) on n'a trouvé que de la céramique peinte à bandes géométriques. Lorsque l'on sait par ailleurs que cette céramique peinte n'est pas propre à l'époque préromaine et qu'elle abonde sur la plupart des sites andalous dans des niveaux de la République et du début du Haut-Empire, on ne peut plus douter d'une occupation généralisée des maisons fortes de la Bétique à l'époque romaine.

Deux phases se distinguent nettement. À la première appartiennent les ouvrages les plus occidentaux : le Castelo da Lousa, l'importante série des *castelos* du Bas Alentejo (on en compte une vingtaine) et les « recintos-torre » de La Serena, en Extrémadure. Presque tous sont datés du milieu ou de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. La seconde phase, nettement plus tardive, est surtout représentée en Andalousie (provinces de Malaga, Cordoue et Jaén) et plus ponctuellement à Murcie ; dans ces deux régions, les dates de construction se répartissent, grosso modo, sur les trois premiers quarts du premier siècle de notre ère<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> V. SALVATIERRA CUENCA *et al.*, *Guía arqueológica de la Campiña de Jaén*, Granada, 1995, p. 153.

<sup>24</sup> F. BROTONS YAGÜE, « El poblamiento romano en el Valle Alto del Quípar, Caravaca de la Cruz-Murcia », dans *Poblamiento rural romano en el Sureste de Hispania (Jumilla, 1993)*, Murcia, 1995, p. 263-267. Cette construction mégalithique presque carrée présente le plan tripartite typique des maisons fortes de Bétique et de Lusitanie. Le matériel céramique, très peu abondant, ne permet pas de datation précise ; il contient quelques fragments datables du Bas Empire.

<sup>25</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », sites 8, 12, 21 et 24 ; BERNIER *et al.* 1981, *Nuevos yacimientos*, sites 55, 89 et 121.

<sup>26</sup> Je n'ai pas tenu compte ici du site El Castillarejo (Baena, Cordoue), daté de la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. d'après un sondage effectué dans les années 1960 (FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », p. 117-123). En réalité, la fourchette chronologique des niveaux les plus profonds s'étend de la fin du III<sup>e</sup> siècle à tout le II<sup>e</sup> siècle. À cette imprécision s'ajoute le délabrement avancé des structures. Le peu qu'on en connaît montre un plan atypique, avec plusieurs tronçons orthogonaux se recoupant. Les dimensions annoncées par les fouilleurs (30 x 25 m) sortent également de la norme habituelle. Qu'en conclure ? Il est bien sûr tentant de repousser la chronologie proposée jusqu'à ses extrêmes limites et de lier la construction de l'édifice à une phase d'occupation punique. Mais rien ne permet de préférer cette hypothèse à celle d'un établissement républicain de la première heure. En tout état de cause, on n'est même pas assuré que son plan correspondait réellement au type quadrangulaire simple que j'ai défini plus haut.

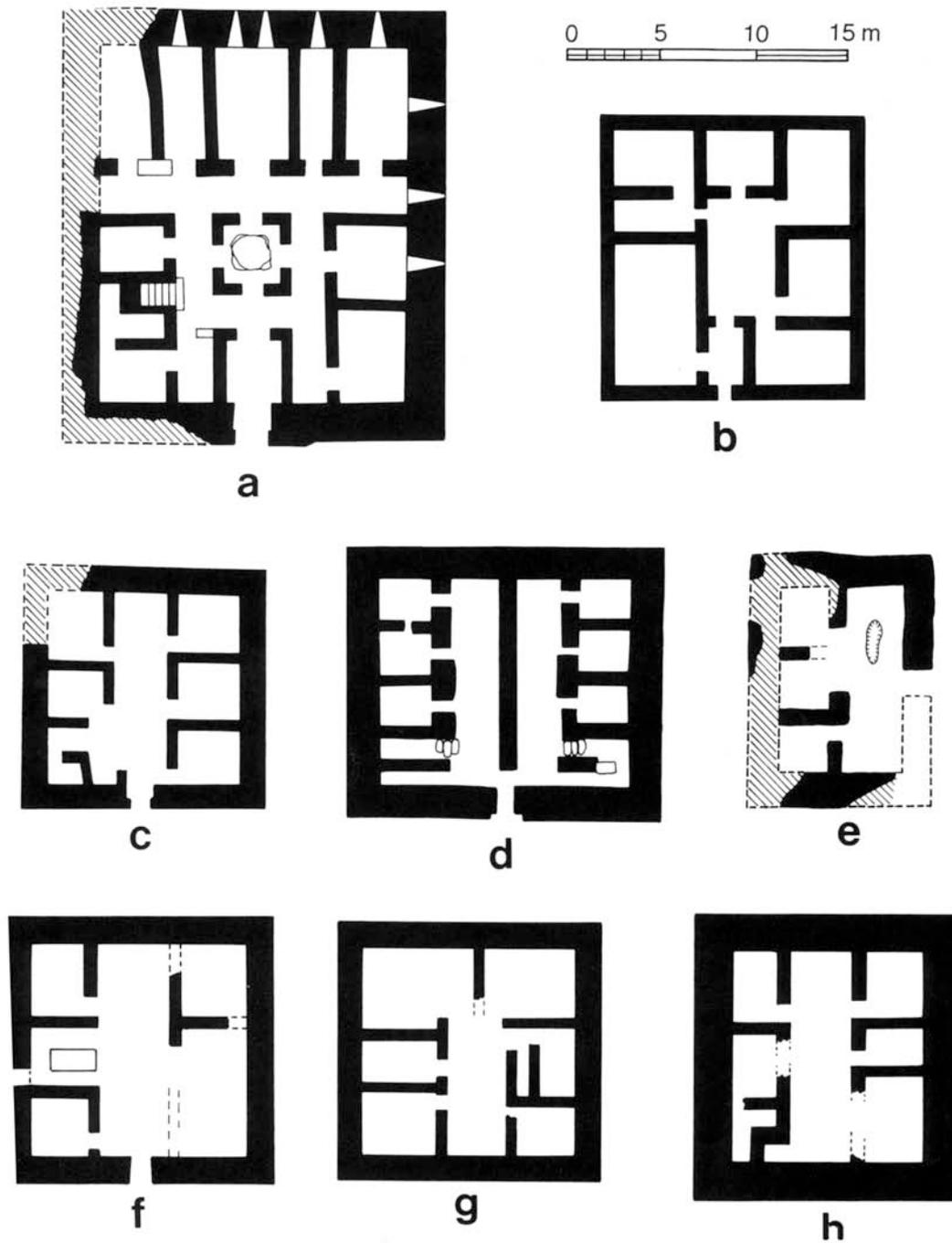


Fig. 5. Plans de maisons fortes hispaniques. a : Castelo da Lousa (Mourão), d'après Wahl ; b : La Sevillana (Esparragosa de Lares), d'après Aguilar et Guichard ; c : Castelinho dos Mouros (Castro Verde), d'après Maia ; d : El Tesorillo (Teba), d'après Serrano *et alii* ; e : Cerro del Espino (Torredelcampo), d'après Choclán ; f : Castelo da Chaminé (Castro Verde), d'après Maia ; g : Castelo dos Namorados (Castro Verde), d'après Maia ; h : Castelo do Manuel Galo (Mértola), d'après Maia.

Au terme de ce tour d'horizon préliminaire, se pose une question de vocabulaire. Quel nom faut-il donner à ces édifices ? Tous les termes attachés exclusivement à des activités agricoles (ferme, *villa*, *villa rustica*) doivent être écartés, car, comme nous le verrons, les édifices dont nous parlons paraissent souvent liés, en Lusitanie et dans la Sierra Morena, à des activités minières. Au demeurant, même dans les régions où leur vocation semble exclusivement agricole, comme c'est le cas en Haute-Andalousie, ni le mot ferme, qui fait référence à une forme de tenure bien particulière, ni *villa*, qui ne doit s'entendre, à mon sens, que d'un ensemble relativement complexe de structures de résidence et d'exploitation<sup>27</sup>, ni même *villa rustica*<sup>28</sup> ne conviendraient à ces petites habitations multifonctionnelles.

Le terme purement descriptif d'« enceinte quadrangulaire », que j'avais appliqué à une catégorie plus large, incluant des bâtiments de toutes dimensions qui répondent à des usages très variés (tours de guet pour les plus petits, maisons d'habitation, enclos pour les plus vastes...)<sup>29</sup>, serait ici trop vague, et, de surcroît, lourd et incommode. Pour les maisons d'habitation, j'avais recouru à l'expression « ferme fortifiée »<sup>30</sup> ; mais cette expression m'apparaît aujourd'hui doublement impropre : en ce qui concerne le nom « ferme », pour les raisons que je viens de dire, et en ce qui concerne l'épithète « fortifiée », parce qu'elle met trop l'accent sur des capacités militaires dont on verra qu'elles ne sont pas toujours obvie.

D'autres termes, rencontrés çà et là dans les publications archéologiques espagnoles, manquent également de précision. « Enceinte-tour » (*recinto-torre*)<sup>31</sup> est trop ambigu, car on peut aussi bien en déduire qu'il s'agit d'une petite enceinte turriforme, ou d'une enceinte contenant une tour. « Enceinte fortifiée » (*recinto fortificado*), appellation à laquelle beaucoup sont attachés car elle est liée à l'ouvrage fondateur de Fortea et Bernier<sup>32</sup>, doit être évitée puisqu'elle peut indifféremment désigner des enceintes de toutes taille, de la ville au petit fortin. Enfin, « tour » (*torre*) est impropre dans de nombreux cas : bien qu'il soit très probable que ces bâtiments possédassent tous deux étages, la surface qu'ils occupent au sol est souvent bien trop vaste pour qu'on puisse leur prêter les proportions d'une tour<sup>33</sup>.

Mon choix s'est finalement arrêté sur l'expression « maison forte », qui m'a paru la moins inexacte. Elle évite en effet les connotations militaires que comporte l'adjectif « fortifié », et ne préjuge pas de la fonction du bâtiment – sauf

<sup>27</sup> D'accord en cela avec J. HARMAND, « La maison de ferme et le manoir en Gaule romaine », *Latomus*, 47, 1988, p. 294 sq.

<sup>28</sup> L'expression apparaît chez Varron pour désigner un ample édifice à cour intérieur péristyle, environné de bâtiments annexes (*Res rusticae*, I, 13). On trouve chez Columelle un concept différent, celui de *pars rustica*, qui ne désigne qu'un secteur spécialisé de la grande villa esclavagiste (*Res rusticae*, I, 6, 1). Ni la première définition ni la seconde ne convient aux bâtiments dont nous traitons.

<sup>29</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 25.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 37. C'est la traduction de l'allemand *Wehrgehöft*, terme par lequel J. WAHL désigne les *castelos* romains de l'Alentejo (1985, « Castelo da Lousa », p. 149-176).

<sup>31</sup> RODRÍGUEZ et ORTIZ 1989, « Poblamiento ».

<sup>32</sup> FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos ».

<sup>33</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 31.

à postuler qu'il était normalement habité, ce qui a pu être vérifié sur tous les sites fouillés.

### Une architecture singulière

Pendant longtemps, la disposition intérieure des maisons fortes n'a été connue qu'en Lusitanie, grâce aux travaux de Manuel Maia. En Bétique, malgré l'intensité des prospections, on ne pouvait tirer parti que des caractéristiques externes des ruines encore affleurantes (forme de l'ouvrage, dimensions hors-tout, type d'appareil). Ce n'est qu'à une date toute récente qu'une série de fouilles de sauvetage, menées entre 1980 et 1988 dans les provinces de Malaga et de Jaén, ont révélé des plans très semblables à ceux que l'on connaissait en Lusitanie (fig. 5). Nous sommes donc en présence d'un type architectural homogène, parfaitement défini, dont l'aire de diffusion couvre presque tout le sud de la péninsule Ibérique, pour une période qui ne dépasse pas un siècle et demi (entre la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et la fin du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.).

Certes, il faut se garder d'extrapoler : nous ne connaissons dans le bassin du Guadalquivir que deux plans complets, pour des dizaines – peut-être plus d'une centaine – de petites enceintes quadrangulaires recensées par prospection archéologique. Il ne saurait donc être question de prétendre rapporter à ce type particulier toutes les maisons fortes connues dans les provinces de Cordoue et de Jaén : il est évident que les plus petites (moins de 100 m<sup>2</sup>) et les plus grandes d'entre elles (plus de 1000 m<sup>2</sup>) ont de fortes chances de présenter une organisation intérieure différente. De même, les fouilles partielles et les quelques descriptions publiées des « *recintos-torre* » de la Serena, en Extrémadure, laissent entrevoir des dispositions moins régulières. Mais même si le plan que nous avons défini n'est pas celui de toutes les structures quadrangulaires repérées en prospection, même s'il ne s'agit pas d'un type exclusif, son originalité et l'ampleur de sa diffusion sont telles qu'on peut le considérer comme un trait distinctif de la maison forte hispanique.

### *Un plan d'origine italienne*

La symétrie axiale sur laquelle se fonde le plan des maisons fortes hispaniques n'a pas de précédent connu dans l'architecture domestique indigène. Non que des maisons à pièces multiples, aux formes géométriques à peu près régulières, n'aient pas existé sur certains *oppida* ibériques de la région andalouse<sup>34</sup>. Mais la conception en est très différente, toujours asymétrique, avec des subdivisions moins nombreuses ; en outre, leurs plans ne présentent jamais cette compacité qui est si caractéristique des maisons fortes.

C'est donc au-delà des limites de la péninsule Ibérique qu'il faut aller chercher l'origine des maisons fortes. La seule étude approfondie qui ait été consacrée à cette question, celle de Jürgen Wahl, soutient la thèse d'une origine

---

<sup>34</sup> RUIZ et MOLINOS 1993, *Los Iberos*, fig. 45 (Puente Tablas) et 46 (Tejada la Vieja).

hellénistique<sup>35</sup>. J'avais moi-même, dans un premier temps, adhéré à son argumentation<sup>36</sup>. Il est vrai qu'on retrouve dans les maisons fortes hispaniques plusieurs traits caractéristiques de la maison à tour ou, plus spécifiquement, de la maison-tour hellénistique<sup>37</sup> : plan compact, parois massives, absence, dans certains cas, d'une porte au rez-de-chaussée ; un parallèle assez précis a même pu être établi par Wahl entre les *castelos* du Bas Alentejo et la structure centrale du « Nekromanteion » d'Éphyre, en Épire, dont la construction remonte aux environs de 300 av. J.-C.<sup>38</sup> (fig. 7, a). Mais une analogie formelle ne suffit pas à établir une filiation. La thèse de Wahl passe outre, sans même les évoquer, de sérieux obstacles géographiques et historiques. Quels secrets canaux ont-ils permis que le plan d'un bâtiment agricole se transmitt de l'Épire de la fin du IV<sup>e</sup> siècle à la Lusitanie du I<sup>er</sup> siècle ? Une telle filiation n'est pas *a priori* impossible, mais elle restera indémontrable tant que des relais intermédiaires n'auront pas été mis en évidence. En Hispanie, il est évident que ces relais ne purent être que puniques ou romains. C'est donc vers l'architecture rurale de l'Italie et de Carthage que nous devons, en priorité, tourner notre attention.

L'hypothèse d'une origine italienne s'impose comme la plus naturelle. Deux arguments de poids parlent en sa faveur. Le premier est chronologique : le plan que nous avons défini n'est attesté en Hispanie que sous la domination romaine, non pas au lendemain de la conquête, mais après plusieurs générations. Le second réside dans la particularité la plus notable du plan des maisons fortes : la partition axiale des aménagements intérieurs. Cette disposition est un caractère essentiel de l'architecture domestique étrusque, que le génie romain sut systématiser<sup>39</sup>. Ce principe d'axialité ne doit rien à la Grèce ; exception faite du « Nekromanteion » d'Éphyre, rien de semblable n'apparaît parmi les nombreux plans de fermes et de maisons-tours que nous connaissons dans le monde hellénistique<sup>40</sup>.

Je distinguerai, parmi les maisons fortes hispaniques, deux types, qui l'un et l'autre nous ramènent à des modèles italiens. Le premier est directement inspiré de la traditionnelle *domus* à *atrium* ; le second offre un plan plus simple, sans *atrium*, et semble avoir été conçu pour les besoins du stockage des récoltes.

### La maison à *atrium*

Le modèle de la *domus* républicaine à *atrium* est reproduit en Hispanie citérieure, à Ampurias, dès le tournant du II<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>41</sup>. et dans

<sup>35</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 163-165.

<sup>36</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 39.

<sup>37</sup> NOWICKA 1975, *Maisons à tour*, *passim*.

<sup>38</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 165 ; cf. L. HASELBERGER, « Befestigte Turmgehöfte im Hellenismus », dans *Wohnungsbau im Altertum* (Diskussionen zur archäologischen Bauforschung, 3), 1980, p. 147 sqq.

<sup>39</sup> MC KAY 1975, *Houses, villas and palaces*, p. 34, insiste avec raison sur le caractère essentiel de l'axialité dans l'architecture domestique italique.

<sup>40</sup> NOWICKA 1975, *Maisons à tour*, p. 112-117 (voir surtout, pour la Chersonèse, les fig. 66, 67 et 71).

<sup>41</sup> La « Casa Villanueva » (ou « casa n° 1 »), dans son premier état, en offre le plus pur exemple. Voir M. SANTOS RETOLAZA, « Distribución y evolución de la vivienda urbana tardorrepublicana y

l'intérieur de la vallée de l'Èbre, à Caminreal, dès le début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>42</sup>. Un demi-siècle plus tard, et à l'autre extrémité de l'Hispanie romaine, le Castelo da Lousa<sup>43</sup> reproduit le même plan, adapté cette fois-ci à un contexte rural (fig. 5, a). On y retrouve toutes les composantes essentielles de la maison romaine traditionnelle<sup>44</sup> : vestibule (*fauces*), *atrium* avec un *impluvium* central qui est ici matérialisé par une citerne de huit mètres de profondeur, deux rangées latérales de pièces oblongues, deux *alae* et, enfin, dans l'axe des *fauces* et de l'*atrium*, une pièce agencée à la façon d'un *tablinum*, plus large que les autres et éclairée par deux ouvertures au lieu d'une. Certes, on note quelques divergences par rapport au type classique. Il n'y a qu'une seule porte en façade, alors que la *domus* traditionnelle possède de part et d'autre de la porte principale deux grandes pièces qui communiquent directement avec l'extérieur ; les murs, d'une très grande épaisseur (deux mètres), sont percés d'étroites embrasures ; enfin, il existait un étage supérieur attesté par la présence d'une cage d'escalier. Mais ce sont des différences mineures qui s'expliquent aisément par la position isolée du bâtiment – la *domus* italienne à *atrium* est une maison de ville – et par la nécessité d'adapter cette forme aux fonctions d'un bâtiment agricole.

Curieusement, la presque parfaite adéquation du plan du Castelo da Lousa à celui de la *domus* républicaine n'a pas été relevée par les archéologues qui, depuis une trentaine d'années, ont tenté d'élucider son origine et sa fonction. Sans doute ont-ils été trop impressionnés par son allure de fortin (fig. 6) pour y rechercher autre chose que des traits militaires. Jürgen Wahl a pourtant bien montré que le Castelo da Lousa n'était en aucun cas un ouvrage militaire<sup>45</sup> : ni un fortin, ni un poste de guet. Mais même lui ne tire pas de cette constatation toutes les conséquences qui s'imposaient<sup>46</sup>, et s'il parle d'une ferme, c'est encore d'une ferme fortifiée (*Wehrgehöft*).

Les aménagements apparemment défensifs du Castelo da Lousa peuvent être expliqués d'une toute autre manière, si l'on admet que les petites pièces du rez-de-chaussée servaient de magasin pour le stockage des récoltes. Les étroites fenêtres à ébrasement interne, avec leur faux air de meurtrières<sup>47</sup>, permettaient d'assurer

altoimperial en Ampurias », dans *La casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, p. 23-25 et fig. 5.

<sup>42</sup> Maison I.1 (dite « *casa de Likine* ») du site de La Caridad : J. VICENTE REDÓN *et al.*, « La Caridad (Caminreal, Teruel) », dans *La casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, p. 81-129.

<sup>43</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », avec la bibliographie antérieure.

<sup>44</sup> Sur la configuration – en partie théorique – de la *domus* à *atrium* archétypique, voir E. R. FICHTER, « Das italische Atriumhaus », dans *Festgabe Hugo Blüner*, Zürich, 1914, p. 210-220 ; MC KAY 1975, *Houses, villas and palaces*, p. 21-38 ; J. R. CLARKE, *The houses of roman Italy, 100 B.C. – A.D. 250. Ritual, space and decoration*, Berkeley, 1991, fig. 1.

<sup>45</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 161 et 163.

<sup>46</sup> Ce n'est qu'*in fine*, dans un appendice métrologique, que Wahl reconnaît que la figure géométrique carrée sur laquelle il suppose fondée la structure du Castelo da Lousa put être altérée par des éléments propres à la maison italique (WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 176 : « *Man gewinnt den Eindruck, als seien Grundelemente des 'italischen' Hauses in die Raumgestaltung des Wehrbaus eingeflossen* »).

<sup>47</sup> Leur appui est placé beaucoup trop haut, à 1,65 m du sol, pour qu'elles fussent accessibles à des tireurs (cf. WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 154).

une bonne ventilation des greniers tout en les maintenant dans la pénombre<sup>48</sup>. L'épaisseur des murs avait deux motifs on ne peut plus pacifiques : l'isolation thermique et la nécessité d'offrir une solide assise à l'étage (ou aux étages) supérieur(s), où se trouvaient les habitations<sup>49</sup>. Certes, rien n'interdit de penser qu'une telle bâtisse pût à l'occasion servir de refuge contre des bandes de pillards. Mais cette capacité défensive n'était certainement pas le but premier de l'architecte du Castelo da Lousa ; elle venait par surcroît. D'une certaine façon, les archéologues d'aujourd'hui sont victimes, devant le Castelo da Lousa, de la même erreur d'interprétation que Sénèque devant les villas républicaines de Marius, Pompée et César : « *scies non villas esse, sed castra* »<sup>50</sup>. Toutes proportions gardées, le Castelo da Lousa n'était peut-être pas très différent de ces imposantes maisons à tour que les principales figures des guerres civiles avaient fait bâtir sur les hauteurs du littoral campanien.



Fig. 6. Murs extérieurs du Castelo da Lousa (Mourão, Alentejo).  
Cliché Institut archéologique allemand.

<sup>48</sup> Ce type d'ouvertures se retrouve dans les cryptoportiques et les magasins des villas plus tardives, comme l'a bien vu P. SILLIÈRES (1993, « La péninsule Ibérique », p. 220).

<sup>49</sup> Cette hypothèse peut sembler contredire notre précédente conclusion, à savoir que les aménagements intérieurs du Castelo da Lousa sont ceux d'une *domus*. Mais il faut tenir compte des contraintes architectoniques : les cloisons de l'étage supérieur devaient être soutenues, au rez-de-chaussée, par des murs porteurs. Le plan de ce dernier suivait donc nécessairement les mêmes lignes que celui de « l'étage noble ».

<sup>50</sup> *C. Marius et Cn. Pompeius et Caesar struxerunt quidem villas in regione Baiana, sed illas imposerunt summis iugis montium : videbatur hoc magis militare, ex edito speculari late longeque subiecta. (...) scies non villas esse, sed castra* (Sénèque, *Epist.*, 51, 11) ; et à propos de la villa de Scipion à Liternum : *vidi villam exstructam lapide quadrato murum circumdatum silvae turres quoque in propugnaculum* (*Epist.*, 86). Ces villas n'avaient certainement pas été conçues comme des forteresses ; l'appréciation de Sénèque est faussée par un siècle d'évolution de l'architecture domestique, et l'on peut même le soupçonner d'avoir quelque peu « forcé la note » pour mieux souligner l'antithèse entre l'austérité républicaine et le luxe des villas de son temps (dans ce sens, H. MIELSCH, *Die römische Villa. Architektur und Lebensform*, Munich, 1987, p. 45-46).

Le plan à *atrium* semble avoir eu peu de succès en Hispanie, comme si le type si remarquablement mis en œuvre au Castelo da Lousa était rapidement tombé en désuétude. Rares sont les exemples confirmés du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Je ne peux citer, dans des contextes géographiques et socio-économiques très différents, la *villa* d'El Ruedo (Almedinilla, Cordoue)<sup>51</sup>, et la ferme de La Sevillana (Esparragosa de Lares, Badajoz)<sup>52</sup>. Cette dernière nous intéressera plus, car il ne s'agit pas d'une villa, mais d'une ferme isolée. On y relève comme un écho atténué, et déjà fort adulteré, du plan italique (fig. 5, b). Malgré une légère asymétrie, on y reconnaît sans peine les *fauces* qui débouchent sur un espace quadrangulaire médian qui devait être à ciel ouvert et que l'on peut, me semble-t-il, qualifier d'*atrium*<sup>53</sup>. À l'autre extrémité, dans le prolongement presque exact des *fauces* et de l'*atrium* (tout au plus note-t-on un petit décalage vers la droite), on remarque une pièce carrée qui se distingue des dépendances voisines par sa porte médiane, réminiscence manifeste du *tablinum* romain<sup>54</sup>. Cet axe longitudinal est recoupé, à La Sevillana comme au Castelo da Lousa, par un axe transversal qui permettait d'accéder aux deux pièces qui occupent les angles les plus éloignés de la porte d'entrée.

Pour le reste, malgré des similitudes extérieures (dimensions voisines<sup>55</sup>, plan quadrangulaire simple), la maison de La Sevillana n'entre pas dans la catégorie des maisons fortes : c'était une simple maison de ferme. Ses murs extérieurs sont d'épaisseur médiocre, guère plus puissants que les murs de refend intérieurs (65 cm pour les premiers, 50 cm pour les seconds) ; il est peu probable, étant donné la faiblesse des murs porteurs et l'existence probable d'un *atrium*, qu'elle possédait un étage supérieur<sup>56</sup> ; enfin, des *tegulae* ont été retrouvées sur le site en assez grand nombre, alors que les maisons fortes hispaniques étaient, comme on l'a vu, habituellement couvertes par des toits-terrasses en terre.

### Maisons et greniers à plan triparti

À l'exception du Castelo da Lousa, les maisons fortes quadrangulaires connues dans le sud de l'Hispanie sont toutes construites sur un plan beaucoup plus simple, conçu autour d'un axe longitudinal unique, de sorte que les pièces se

<sup>51</sup> Sa phase initiale semble dater de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère (D. VAQUERIZO, « El hipnos de Almedinilla (Córdoba). Aproximación formal e iconográfica », *Madridier Mitteilungen*, 35, 1994, p. 360 y 365, fig. 2).

<sup>52</sup> AGUILAR et GUICHARD 1993, *Villas romaines*, p. 160-163 et fig. 62. Une photo aérienne du site a été publiée dans MORET 1990, « Fortins », p. 42, fig. 11.

<sup>53</sup> Cette hypothèse est confortée par l'existence, dans une pièce voisine, d'un canal d'évacuation des eaux qui provient manifestement de la cour centrale (AGUILAR et GUICHARD 1993, *Villas romaines*, p. 162).

<sup>54</sup> C'est dans la pièce située immédiatement à gauche de l'entrée qu'AGUILAR et GUICHARD ont pensé reconnaître, en raison de ses grandes dimensions, l'équivalent d'un *tablinum* (*ibid.*, p. 160). Mais il me semble que le *tablinum* se définit moins par sa taille que par son emplacement, dans l'axe de l'entrée et de l'*atrium*.

<sup>55</sup> Les dimensions annoncées sont de 15 x 14 m (*ibid.*, p. 160), bien qu'il faille inférer 12,4 x 11,8 m de la fig. 63 et 19 x 18 m de la fig. 63.

<sup>56</sup> AGUILAR et GUICHARD 1993, *Villas romaines*, p. 162, sont d'opinion contraire.

retrouvent toutes distribuées de part et d'autre d'un corridor médian qui traverse le bâtiment de bout en bout<sup>57</sup> (fig. 5, c-h). On n'y voit donc ni vestibule, ni cour centrale à ciel ouvert, ni pièce principale de type *tablinum*, ni axe de communication transversal (*alae*). L'origine de ces maisons à plan triparti ne doit pas être recherchée dans un contexte urbain, auquel ressortissent les formes les plus évoluées de la maison à *atrium*, mais dans l'architecture rurale de la fin de l'époque républicaine.

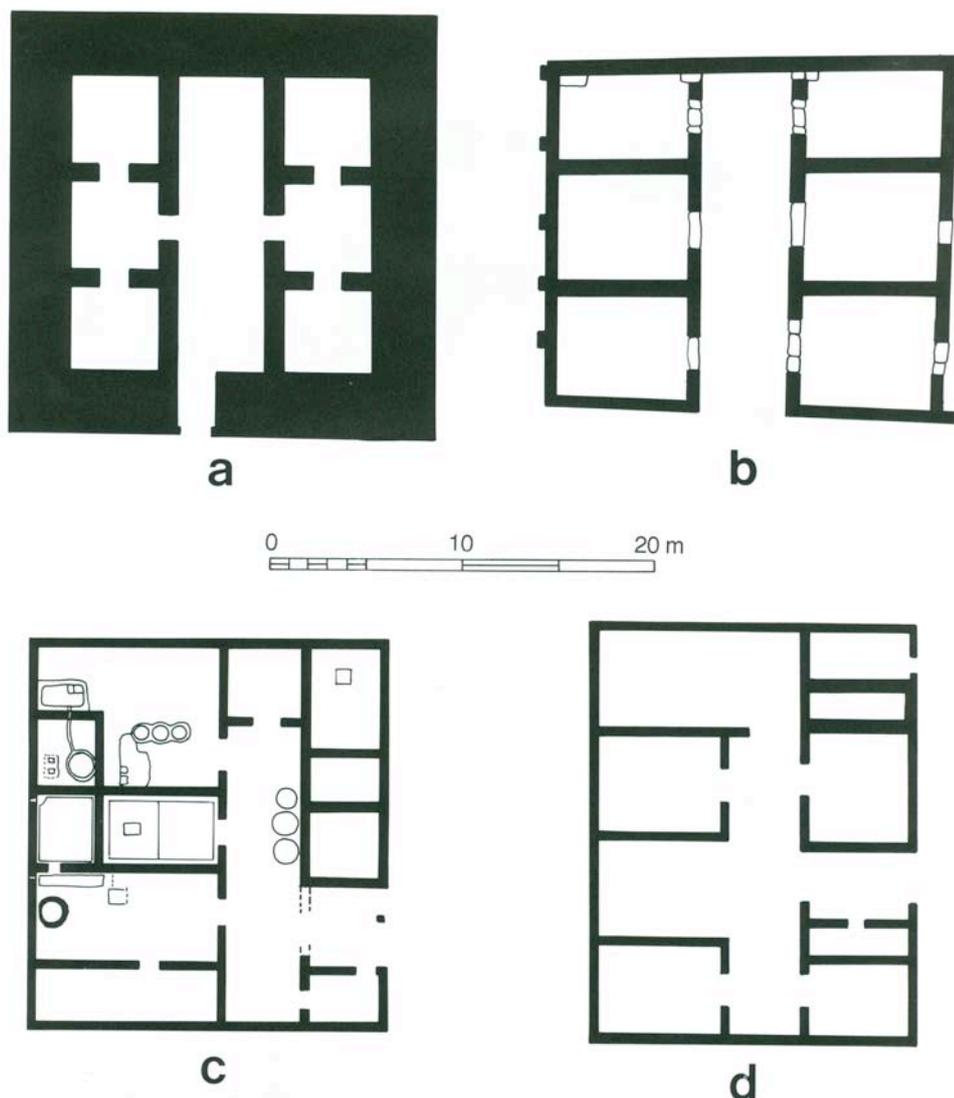


Fig. 7. Parallèles hors d'Hispanie. a : « Nekromanteion » d'Éphyre (bâtiment central), d'après Dakaris ; b : *horreum* d'Ostie (*Regio IV, insula V. 12*), d'après Rickman ; c : Posta Crusta (Ortona, Apulie), d'après De Boe ; d : Villa Sambuco (San Giovenale, Étrurie), d'après Mc Kay.

<sup>57</sup> Seule, la maison forte de Cerro del Espino (Torredelcampo, Jaén) ne possède qu'une rangée de pièces latérales (fig. 5, e). L'absence de la rangée opposée s'explique sans doute par l'étroitesse du bâtiment, elle-même dictée par la topographie du site. Pour le reste, l'appareil, l'implantation, la chronologie sont conformes au type que nous avons défini.

Les parallèles les plus proches se trouvent en Italie. Parmi les types de fermes italiennes mis en évidence, sur des critères architecturaux, par J. J. Rossiter, il en est un qui offre d'indéniables points communs avec nos maisons fortes<sup>58</sup>. Sa caractéristique essentielle est une distribution symétrique des pièces, des deux côtés d'un corridor axial qui se développe sur toute la longueur du bâtiment. Il est représenté par les fermes de Villa Sambuco, près de San Giovenale, dans le sud de l'Étrurie<sup>59</sup> (fig. 7, d), et de Posta Crusta, près d'Ortona, en Apulie<sup>60</sup> (fig. 7, c), datées, la première de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la seconde du début du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. L'analogie avec les maisons fortes hispaniques est manifeste : même simplification des volumes, même axe de symétrie, mêmes alignements latéraux. Mais elle n'est pas complète. En ce qui concerne le plan au sol, on observera que les deux fermes italiennes possèdent une entrée latérale, alors qu'en Hispanie l'entrée est normalement placée dans l'axe du corridor. Mais les différences les plus notables ont trait à l'élévation du bâtiment et aux techniques de construction. La ferme de Villa Sambuco avait un toit de tuiles, alors que, nous l'avons vu, la couverture habituelle en Hispanie est la terrasse ; les murs des fermes italiennes étaient de faible épaisseur, bâtis en petit appareil (moellons liés à la terre ou *opus incertum*) ; surtout, ces fermes n'avaient pas d'étage, ou seulement au-dessus d'une partie très réduite du bâtiment, à la façon d'un pigeonnier. L'aspect extérieur devait donc être complètement différent : en Italie, de modestes maisons basses à toit de tuiles ; en Bétique et en Lusitanie, de hautes bâtisses à toit plat et à deux étages – parfois même, de véritables tours – élevées sur un puissant soubassement en pierre.

La tradition italienne de la petite maison d'habitation rurale est donc loin de suffire à expliquer les singularités des maisons fortes hispaniques. Ouvrons une autre piste, celle des locaux agricoles de stockage. On connaît dans le monde romain, dès l'époque républicaine, et plus largement dans la Méditerranée hellénistique, une vaste catégorie de structures de stockage – tant urbaines que rurales – qui présentent d'intéressants points communs avec l'organisation des maisons fortes. On a vu que Wahl avait repéré l'une d'elles, la plus lointaine : le « Nekromanteion » d'Éphyre. Mais point n'était besoin de se porter si loin de l'Hispanie augustéenne – si loin dans le temps comme dans l'espace – pour trouver un modèle à nos maisons fortes : les *horrea* romains peuvent aussi bien en tenir lieu. Les travaux de G. Rickman ont montré que l'administration romaine avait développé très tôt un type de greniers publics au plan parfaitement standardisé : il s'agit presque toujours – et ce dès la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – de deux rangées de pièces étroites alignées de part et d'autre d'une cour ou d'un couloir rectangulaire<sup>61</sup>. L'un des greniers urbains reproduits par Rickman offre une ressemblance frappante avec les maisons fortes hispaniques (fig. 7, b). Il s'agit d'un petit *horreum* d'Ostie (*Regio IV, insula V. 12*)<sup>62</sup>, dont l'aménagement

<sup>58</sup> ROSSITER 1978, *Roman Farm Buildings*, p. 6-10.

<sup>59</sup> C. OSTENBERG, « Luni and Villa Sambuco », dans *Etruscan culture, land and people*, Malmö, 1960, p. 318-319 ; MC KAY 1975, *Houses, villas and palaces*, p. 103-104 ; ROSSITER 1978, *Roman Farm Buildings*, p. 6 et fig. 2, B.

<sup>60</sup> DE BOE 1975, « Posta Crusta » ; ROSSITER 1978, *Roman Farm Buildings*, p. 6 et fig. 2, A.

<sup>61</sup> RICKMAN 1971, *Roman Granaries*, notamment p. 148.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 58-59 et fig. 15.

– abstraction faite des murs, qui sont ici très peu épais, comme il est normal en ville – est pratiquement identique à celui du « Nekromanteion », mais aussi à celui du Castelo do Manuel Galo, du Castelo dos Namorados et du Castelinho dos Mouros (fig. 5, c, g et h).

Pour Rickman, l'origine de ce plan est orientale ; il aurait été adopté par les Romains au II<sup>e</sup> siècle, soit au contact de la civilisation hellénistique, soit par l'entremise des Carthaginois<sup>63</sup>. Quoiqu'il en soit, il ne fait pas de doute que c'est à travers un intermédiaire romain que le plan triparti s'est imposé en Hispanie<sup>64</sup>. On peut d'ailleurs penser à deux influences conjuguées : celle de la maison de ferme italienne à corridor axial, d'un côté, celle du grenier triparti d'origine hellénistique, d'un autre côté, se mêlant dans le plan remarquablement standardisé de la maison forte hispanique.

Non que les maisons fortes hispaniques fussent de simples greniers. Comme nous le verrons, toutes celles qui ont été fouillées ou sondées ont livré les traces indiscutables d'un habitat, sinon permanent, du moins assidu. Mais il est certain qu'une partie au moins de leurs structures était destinée au stockage du grain ou de l'huile ; sans doute, comme à Éphyre, grâce à une répartition par niveaux : l'habitation à l'étage, les magasins en bas.

### Matériaux et appareils

Ce n'est pas seulement à travers leurs plans et leurs aménagements intérieurs que les maisons fortes hispaniques se rattachent aux formes de l'architecture rurale italienne. Les techniques de construction, le choix de l'appareil, participent aussi de cet héritage.

Tous les archéologues qui ont été confrontés aux maisons fortes de l'Hispanie méridionale ont été frappés par le caractère imposant de leurs maçonneries (fig. 8), tantôt rectangulaires à bossages ciselés, tantôt frustes et de proportions quasi cyclopéennes. L'aspect romain des appareils rectangulaires saute aux yeux, et n'appelle pas de commentaires particuliers. Le cas des appareils mégalithiques frustes est plus complexe. Leur grossière apparence, jointe à l'absence de mortier de chaux, a convaincu la plupart des auteurs, mais bien à tort, qu'ils étaient indigènes. En réalité, il suffit d'un rapide examen de l'architecture ibérique préromaine pour constater que l'appareil mégalithique fruste n'est, en Espagne, ni archaïque, ni de tradition locale<sup>65</sup>. Il n'apparaît dans la Péninsule qu'au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sur une poignée de sites soumis à une influence grecque, et reste très marginal jusqu'à la conquête romaine. Il ne connaîtra une importante diffusion qu'aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C., en Hispanie citérieure ; c'est à lui, en effet, que

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>64</sup> Un *horreum* romain du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. a été mis au jour à Valence (A. RIBERA, « La primera evidencia arqueológica de la destrucción de Valentia por Pompeyo », *Journal of Roman Archaeology*, 8, 1995, p. 20-21, fig. 1). Bien qu'incomplet, il conserve une enfilade de compartiments rectangulaires auxquels on accédait depuis un couloir parallèle au mur de façade. Sa technique de construction est remarquable : l'appareil est en *opus quadratum*, et emploie des blocs de grande taille, ce qui ne laisse pas de faire penser aux maisons fortes de la Bétique.

<sup>65</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 87 et 200 sq.

les Romains recourront pour construire les premières enceintes urbaines de la province, à Ampurias, à Tarragone ou à Gérone.



Fig. 8. La maison forte d'El Comendador (Porcuna, Jaén). Une feuillure d'angle est visible.

Bien qu'indubitablement romaines, les maçonneries en pierre des maisons fortes contrastent fortement avec l'*opus incertum* et le petit appareil des fermes et des villas qui, à la même époque, sont bâties dans les vallées voisines, que ce soit dans la Vega du Guadalquivir ou aux environs de Pax Iulia et d'Emerita. Ce contraste n'est pas propre à l'Hispanie : on le retrouve, à la même époque – entre la fin de la République et le début du Haut-Empire –, dans les campagnes italiennes. Dans le nord de la Campanie, J.-P. Vallat a montré que les constructions rurales en grand appareil polygonal élevées sur le versant des collines de l'*ager Falernus* étaient contemporaines des fermes en *opus incertum* qui parsèment les plaines environnantes, les unes et les autres pouvant être datées, pour la plupart, de la fin de la République, voire du début du premier siècle apr. J.-C.<sup>66</sup>. Les données plus anciennes réunies par Lugli laissent une impression similaire. On trouve dans les collines de la basse Sabine, de la région de Terracine, de l'*ager Formianus*, des environs de Capoue et de Bénévent, de nombreux murs de terrasse, appartenant à des *villae rusticae*, construits dans un appareil polygonal plus ou moins régulier, souvent orné de bossage rustique<sup>67</sup>, qui sont très semblables d'aspect aux soubassements et aux murs d'enclos des

<sup>66</sup> VALLAT 1987, « Le paysage agraire », p. 331-337.

<sup>67</sup> LUGLI 1957, *La tecnica edilizia romana*, I, p. 95-101 et 161-165.

maisons fortes de la Bétique. Lugli attribue ces constructions à des colons romains, et plus particulièrement aux bénéficiaires des déductions gracquiennes<sup>68</sup>. Il faut cependant se méfier des chronologies hautes proposées par Lugli. Bien qu'il ait eu le mérite de rejeter les élucubrations « pélasgiques » qui avaient conduit de nombreux archéologues, encore au début du XX<sup>e</sup> siècle, à dater ces ouvrages de l'époque archaïque, et bien qu'il reconnaisse lui-même que l'appareil polygonal reste florissant pendant toute l'époque républicaine, il n'échappe pas à un déterminisme stylistique insidieux, dont le principal postulat – erroné, nous venons de le voir – est l'antériorité du polygonal par rapport à l'*opus incertum*<sup>69</sup>.

Trois analogies se dégagent de ce rapide survol. En Italie comme en Hispanie, l'appareil mégalithique, fruste ou polygonal, est caractéristique des régions de collines où s'imposait la nécessité d'assurer des soutènements efficaces ; il a surtout été mis en œuvre à la fin de la République (en Italie, à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), mais aussi au début du Haut-Empire ; enfin, et ce n'est pas le moindre point commun, il est généralement lié à des bâtiments de taille réduite et de plan compact<sup>70</sup>.

#### *Sur la piste punique : la tour suburbaine*

Est-ce à dire que les Carthaginois, qui furent avant Rome les maîtres de l'Ibérie méridionale, n'eurent aucune part dans la formation d'un type architectural si singulier ? La question mérite d'être examinée avec soin. En fait, les maisons fortes hispaniques constituent un phénomène complexe dont toutes les composantes ne peuvent être rapportées à un modèle italien. C'est le cas, en particulier, de leur aspect turriforme. Comme on l'a vu, l'existence d'un étage supérieur est vraisemblable dans presque tous les cas ; et il n'est nullement interdit de penser que certaines de ces puissantes bâtisses pouvaient comporter deux étages au dessus du rez-de-chaussée – ce qui en ferait d'authentiques tours. Tout cela relève d'une conception radicalement différente de celle des petites fermes à niveau unique de l'Étrurie ou de la Campanie au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>71</sup>.

D'un autre côté, rien dans le type de la maison forte rurale ne semble pouvoir être imputé à un héritage indigène. Son apparition dans le sud de la Péninsule suppose une brutale rupture, non seulement avec les traditions architecturales de l'Ibérie préromaine, comme on l'a vu plus haut, mais aussi avec les schémas traditionnels du peuplement de l'espace rural. C'est en effet la première fois, dans l'histoire de ces régions, que se mettent systématiquement en place des structures d'habitat dispersées, hors agglomérations. Depuis le V<sup>e</sup> siècle au moins, la tradition indigène, bien mise en évidence dans la province de Jaén par l'équipe

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 95, 99 sq et 161.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 162, à propos de la villa de la Piazza dei Paladini.

<sup>70</sup> "La villa construite en *opus* polygonal est en général moins vaste, unicellulaire ou presque, l'adaptation aux contraintes du relief, la proximité de la roche sous-jacente, empêchant l'extension des bâtiments, la cour centrale étant réduite." (VALLAT 1987, « Le paysage agraire », p. 350). Cette description fait inévitablement penser au plan ramassé des maisons fortes hispaniques.

<sup>71</sup> Cf. NOWICKA 1975, *Maisons à tour*, p. 122 : « Les tours font complètement défaut dans les *villae rusticae* italiennes ».

d'Arturo Ruiz<sup>72</sup> – mais ce que l'on sait du peuplement protohistorique de la région de Cordoue, de la Sierra Morena, des plateaux la Serena et de l'Alentejo, autorise les mêmes conclusions –, privilégie le village ou le gros bourg fortifié, dans lequel réside la totalité de la population<sup>73</sup>.

Tournons-nous donc du côté de Carthage. On connaît les circonstances historiques qui débouchent, à partir de 228 av. J.-C, sur la conquête par les Barcides d'une grande partie du sud de la péninsule Ibérique. Mais c'est avant tout sur la foi des textes antiques que nous pouvons parler de cette domination : l'archéologie peine à la détecter, sauf sur des sites littoraux ou proches de la côte comme Cadix et ses environs, Niebla, Carteia, Carthagène ou Tossal de Manises<sup>74</sup>. C'est à se demander si, entre les expéditions militaires qui les menaient à travers l'Ibérie, Hamilcar et ses successeurs eurent le temps d'être des bâtisseurs. Le fait est que l'on ne connaît, hors des grands sites urbains de la côte et du Bas Guadalquivir, aucune construction militaire ou civile que l'on puisse leur attribuer sans risque d'erreur, données stratigraphiques ou épigraphiques à l'appui.

Même dans les régions les plus intensément puniciées de la basse vallée du Guadalquivir et du littoral méridional, les traces de la présence des Carthaginois ne sont reconnaissables que dans les villes. Les seuls vestiges ruraux que l'on puisse rapporter à une inspiration punique, à ma connaissance, sont ceux de Cerro Naranja (Jerez de la Frontera, Cádiz). Ce petit établissement agricole de 1300 m<sup>2</sup>, établi au sommet d'une butte arrondie, à 25 km au nord-est de Cadix, était protégé par un mur d'enceinte d'un mètre d'épaisseur. Les aménagements intérieurs ne sont que partiellement connus : on a cependant repéré une cour centrale d'environ 400 m<sup>2</sup>, entourée par des rangées de pièces rectangulaires dont plusieurs avaient servi de magasins. Cet ensemble, dont la destination agricole paraît certaine (exploitation oléicole ?), est daté entre 350 et 275 av. J.-C.<sup>75</sup>. Il n'offre guère d'analogies avec nos maisons fortes : seules sont comparables l'existence d'un puissant mur extérieur en pierre et la disposition sur un rang d'une série de pièces rectangulaires parallèles. Mais la grande cour centrale est étrangère au type hispanique que nous avons défini, et les dimensions de l'établissement sont beaucoup plus grandes.

Nous sommes donc dans la situation difficile de ne pouvoir nous appuyer que sur le témoignage imprécis des historiens romains et sur des recherches archéologiques menées dans les domaines puniques extérieurs à l'Espagne. Quelques postes de guet, dont l'attribution à Carthage n'est même pas assurée, ont

---

<sup>72</sup> RUIZ *et al.* 1987, « El poblamiento ibérico ».

<sup>73</sup> Il faut remonter au VII<sup>e</sup> siècle pour trouver en Haute Andalousie les traces, d'ailleurs rares et peu consistantes, d'un petit habitat rural dispersé. Cf. M. MOLINOS *et al.*, « Excavaciones arqueológicas en el asentamiento de 'La Campiña'. Marmolejo, Jaén », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1988*, III, Séville, 1991, p. 197-203 ; J.A. MORENA LÓPEZ, « El yacimiento protohistórico de El Castellar (Cañete de las Torres, Córdoba) », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 2, 1991, p. 99-116.

<sup>74</sup> BENDALA 2000, « Panorama arqueológico de la Hispania púnica ».

<sup>75</sup> R. GONZÁLEZ RODRÍGUEZ, « Excavaciones de urgencia en el Cerro Naranja (Jerez de la Frontera, Cádiz), 1985 », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1985*, III, Séville, 1987, p. 90-96.

été repérés sur les côtes de la Sardaigne et d'Ibiza<sup>76</sup> ; le seul plan connu est celui d'un petit fortin bâti sur un promontoire qui domine le cap Bon, à Ras ed Drek<sup>77</sup>. Comme je pense l'avoir montré, le plan de tous ces ouvrages n'a rien de commun avec les constructions quadrangulaires du sud de l'Espagne<sup>78</sup> ; mais surtout, tous sont manifestement voués à une fonction exclusivement militaire, attestée par leur exigüité et par leur implantation, soit sur des promontoires littoraux, soit sur des sommets jouissant d'une ample visibilité. Loin de moi la prétention de nier que les Carthaginois aient pu bâtir en Espagne des tours ou des postes de guet du même genre : le contraire serait même étonnant. Mais sans doute s'agissait-il de constructions légères qui ont laissé peu de trace ; du moins ne les a-t-on pas retrouvées jusqu'ici. Et même si les allusions de Pline à des « tours d'Hannibal » encore debout en plein premier siècle de notre ère relèvent à coup sûr d'une confusion historique ou d'une étymologie populaire<sup>79</sup>, peut-être est-on en droit de déceler derrière cet amalgame le souvenir réel d'un réseau de postes militaires installés par les Carthaginois le long des côtes et des grands axes de communication du sud de la Péninsule.

Mais en tout état de cause, ces constructions militaires ne sont pas assimilables à nos maisons fortes, qui sont avant tout des habitations rurales. Plus intéressants sont les textes qui nous montrent que les Carthaginois avaient coutume de bâtir des « tours » dans la campagne, autour de leurs villes. Deux passages d'Appien, relatifs à la troisième guerre punique, font ainsi allusion aux tours des environs de Carthage. Dans le premier, il est seulement dit que des tours et des fortins, nombreux dans la chora de Carthage, pouvaient servir de refuge à la population<sup>80</sup>. Le second est plus riche d'enseignements : il nous montre Scipion dirigeant un assaut contre l'enceinte de Carthage, dans le quartier de Mégara.

La tentative contre le rempart échoua, malgré les efforts déployés. Se tournant alors vers une tour abandonnée, propriété d'un particulier, qui était située à l'extérieur de l'enceinte et s'élevait à la même hauteur que cette dernière, Scipion y envoya des jeunes gens courageux qui, après avoir délogé avec leurs javelots les défenseurs postés sur le rempart, jetèrent un pont de madriers et de planches entre la tour et la muraille, franchirent ainsi l'intervalle et bondirent dans Mégara.<sup>81</sup>

Ce récit recèle trois informations capitales :

- 1/ La tour dont il est question est un édifice privé, propriété d'un particulier.
- 2/ Elle est située hors les murs, mais à très petite distance du rempart – quelques mètres à peine – puisque les soldats parviennent à jeter un pont de planches entre

<sup>76</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 36, avec bibliographie.

<sup>77</sup> F. BARRECA et M. FANTAR, *Prospezione archeologica al Capo Bon*, II, Rome, 1983.

<sup>78</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 36-37 et fig. 8.

<sup>79</sup> Sur cette question controversée, voir *infra*, p. 367 sqq.

<sup>80</sup> Λιβύων δὲ τοῖς ἐς πύργους καὶ φρούρια, ἃ πολλὰ ἦν ἐν τῇ χώρᾳ, καταφυγοῦσιν (Appien, *Lib.*, 101).

<sup>81</sup> Κατὰ μὲν οὖν τὸ τεῖχος οὐδέν, καίπερ ἐπιχειρῶν, ἤμυεν (scil. Scipio), ἐς δὲ τινος ἰδιώτου πύργου ἔρημον, ἐκτὸς ὄντα τοῦ τεύχους καὶ τὸ ὕψος ἴσον ὄντα τῷ τείχει, νεανίας ἀνεβίβασεν εὐτόλμους, οἱ τοὺς ἐπὶ τῶν τειχῶν ἀκοντίοις ἀνέστελλον, ξύλα τε καὶ σανίδας ἐς τὸ διάστημα ἐπιθέντες καὶ δι' αὐτῶν ἐς τὰ τεῖχη διαδραμόντες καθήλαντο ἐς τὰ Μέγαρα (*Lib.*, 117).

son sommet et celui du rempart. Cette proximité est contraire à toutes les règles de la défense des places. Une tour détachée de l'enceinte n'avait aucune raison d'être placée en un tel endroit, où elle ne pouvait que nuire au bon fonctionnement des fortifications urbaines : de fait, l'assiégeant s'en sert exactement comme d'une hélépole. Il ne peut donc s'agir que d'une construction postérieure à la mise en place de l'enceinte fortifiée ; son caractère de propriété privée confirme cette interprétation.

3/ Elle est aussi haute que le rempart. Or, une évaluation précise de la hauteur du rempart de Carthage nous est fournie – rare prolixité – par deux sources antiques. Pour Appien, son élévation était de trente coudées (13,32 m) ; pour Diodore de Sicile, de quarante coudées (17,76 m)<sup>82</sup>. La différence s'explique par le fait qu'Appien ne se réfère qu'à la partie massive du mur, parapet non compris (χωρὶς ἐπάλλξεων) ; il faut donc ajouter à son calcul les quelque deux mètres qui séparent le chemin de ronde du sommet des merlons. Compte tenu d'inévitables approximations (les chiffres sont manifestement arrondis de dix en dix coudées), les mesures d'Appien et de Diodore paraissent compatibles ; on peut même dire qu'elles se confortent mutuellement. Les tours privées suburbaines de Carthage pouvaient donc atteindre – au minimum – une hauteur de quinze à seize mètres.

Nous connaissons au moins une autre « tour » privée carthaginoise : celle d'Hannibal, qui se trouvait sur la côte près de Thapsus<sup>83</sup>. Mais dans ce cas, il est très intéressant de constater que ce même édifice, appelé *turris* par Tite-Live, reçoit de Justin le nom de *rus urbanum*<sup>84</sup>. Plutôt qu'à une tour isolée, il faut donc penser, dans ce cas précis, à une de ces riches maisons à tour que l'architecture hellénistique avait mises à la mode dans tout le bassin oriental de la Méditerranée<sup>85</sup>. Malgré les différences de forme que ces textes laissent entrevoir – ici des tours isolées suburbaines, là un manoir flanqué de tours –, il paraît donc assuré que la tour, hors de tout contexte militaire, était l'un des principaux ornements des résidences rurales de la chora de Carthage.

Rien n'interdit de penser que de telles formes d'habitat aient pu être introduites en Espagne par les plus riches notables des établissements carthaginois ou des anciennes colonies phéniciennes passées sous le contrôle de Carthage. Mais il faut bien reconnaître que cette hypothèse ne s'accorde guère avec les données archéologiques. Le type de la maison forte est encore mal attesté en Basse Andalousie<sup>86</sup>, et il semble même tout à fait inconnu aux environs de Cadix, de Malaga, d'Almuñecar, d'Adra, de Villaricos et des autres sites phénico-puniques de la côte méridionale de l'Espagne. À l'inverse, La Haute Andalousie, où les maisons fortes sont si nombreuses, est une région qui se trouvait sur les

<sup>82</sup> Appien, *Lib.*, 95 ; Diodore, XXXII, 14. Cf. M. FANTAR, « Fortification punique : les murailles de Kerkouane », dans *La fortification dans l'histoire du monde grec (Valbonne, 1982)*, Paris, 1986, p. 242, n. 4.

<sup>83</sup> *postero die ad mare inter Acyllam et Thapsum ad suam turrem peruenit* (Liv., XXXIII 48, 2, 1).

<sup>84</sup> Justin, XXXI, 2. Voir MORET 1990, « Fortins », p. 36 et S. M. CECCHINI, « Problèmes et aspects de l'agriculture carthaginoise », *Histoire et archéologie de l'Afrique du nord (III<sup>e</sup> colloque international, Montpellier, 1985)*, Paris, C.T.H.S., 1986, p. 110.

<sup>85</sup> Cf. GRIMAL 1939, « Les maisons à tour », p. 53 ; NOWICKA 1975, *Maisons à tour*, p. 61-95.

<sup>86</sup> Deux sites seulement, dans la province de Séville, semblent pouvoir être rattachés au type de la maison forte : El Guijo et El Acebuchal (MORET 1990, « Fortins », p. 27, n. 63 et p. 37, n. 103).

marges de l'Espagne punique : la domination barcide y fut sans doute éphémère ; on n'y perçoit, de la part des Carthaginois, ni trace de peuplement, ni programme édilitaire ou d'organisation du territoire. Quant à la Lusitanie, la présence punique y fut nulle ou négligeable.

Certes, ce constat, tout négatif qu'il est, n'est pas définitif : l'archéologie nous réserve toujours des surprises. Du moins nous invite-t-il à la plus grande prudence. Au demeurant, l'influence punique réside peut-être moins dans des formes architecturales précises que dans la fonction, dans le rôle social de maisons fortes de la Bétique<sup>87</sup>. En Haute Andalousie, on constate qu'elles sont très nombreuses dans l'immédiate proximité des agglomérations qui furent les plus florissantes à la veille de la conquête romaine : Obulco-Porcuna, Ituci-Torreparedones, Plaza de Armas de Nueva Carteya, Atalayuelas (fig. 10 et 11). Parmi les plus connues, la maison forte de San Marcos se trouve à quelques centaines de mètres seulement de l'enceinte d'Obulco, et celle de Las Piedras de Gilica, à un kilomètre et demi de l'*oppidum* de Torreparedones. Implantées sur des replats, voire sur des versants, comme Las Piedras de Gilica, ces maisons suburbaines ne pouvaient remplir aucune fonction défensive. En revanche, ce sont presque toujours des constructions très soignées, bâties dans un bel appareil rectangulaire à bossage, qui – compte tenu de l'élévation probablement assez grande de leurs murs – étaient conçues pour être vues et admirées de la ville. Comment ne pas établir un lien entre ces maisons fortes suburbaines, évidentes manifestations de l'orgueil des bourgeoisies ibéro-romaines, et les tours privées suburbaines de Carthage ?

### **La fonction des maisons fortes**

Comme il arrive souvent en archéologie, nous connaissons une forme architecturale, nous pouvons en cartographier les exemples, la dater et même, avec un certain degré de vraisemblance, identifier son origine, mais nous manquons cruellement d'éléments pour répondre à deux questions pourtant essentielles : qui habitait ces édifices ? Qu'y faisait-on ? Nous ne pourrions nous approcher d'une solution qu'en procédant par éliminations et approximations successives. En premier lieu, on observera que les maisons fortes dont la disposition et, au moins pour partie, le mobilier sont connus étaient toutes des lieux d'habitation ; des éléments de parure féminine y ont même été plus d'une fois recueillis. On ne peut donc, en aucune façon, penser à des postes militaires occasionnels, ni, dans un autre registre, à des étables ou à de simples greniers.

Un examen attentif de leur implantation peut nous apporter de précieux enseignements. Nous devons, sous ce point de vue, distinguer deux zones principales : à l'ouest, l'Alentejo, l'Extrémadure et la Sierra Morena ; à l'est, les provinces andalouses de Jaén et de Cordoue (fig. 1). Dans la première région, on trouve la plupart des maisons fortes sur des plateaux cristallins ou schisteux, dans des terres relativement pauvres, se prêtant bien à l'élevage mais ne permettant souvent qu'une céréaliculture de subsistance ; elles sont bâties à l'écart des grands

---

<sup>87</sup> Les maisons fortes de la Lusitanie et de la Sierra Morena entrent dans une autre configuration, remplissent d'autres fonctions : nous y reviendrons.

axes de communication, des villes et des terroirs centuriés ; mais, en revanche, jamais très loin des centres miniers.

En Andalousie, les maisons fortes se concentrent dans une région naturelle bien définie : les *campiñas* de la rive gauche du Guadalquivir, entre le fleuve et les hautes terres de la cordillère subbétique (fig. 9). Cette zone de collines et de vallons, qui s'étage entre 300 et 650 m d'altitude, se caractérise par des sols riches, aujourd'hui intensément cultivés (blé et surtout olivier), dont les ressources ont attiré un dense réseau de peuplement dès l'époque ibérique<sup>88</sup>. Quelques maisons fortes sont connues ailleurs en Bétique, notamment à Teba, au pied de la Sierra de Yeguas<sup>89</sup> (fig. 1, 6), mais leur nombre est beaucoup plus réduit. Dans tous les cas, le contraste est très net entre la richesse des terroirs qui environnent les maisons fortes andalouses et la relative pauvreté des sols de l'Alentejo et de la Sierra Morena.

Abstraction faite de ces différences de potentiel agricole, les sites choisis sont les mêmes dans toute l'Hispanie méridionale : des sommets de buttes ou de petites collines, toujours à proximité – ou au milieu – des terres cultivées (fig. 2), parfois des versants, voire des terrains plats sur les plateaux d'Extremadure ; très rarement des sommets aux pentes abruptes. On trouve presque toujours une source ou un cours d'eau à proximité.

### *La défense*

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes de distribution (fig. 9-11) pour se persuader que la répartition des maisons fortes n'obéit à aucun patron linéaire prédéterminé et ne peut pas être mise en rapport avec des axes routiers majeurs ou avec des zones frontalières. Elles forment un semis souvent dense (notamment dans l'est de la province de Cordoue et dans la Serena) qui couvre des terroirs entiers, dans des secteurs qui ne sont pas traversés par des axes routiers majeurs et qui ne sont pas non plus des zones frontalières sensibles. D'autre part, le choix des implantations qui sont loin d'être toujours dominantes et militairement utiles, la proximité des terres cultivables et des points d'eau, la présence de traces d'habitat à l'extérieur, sont des caractéristiques fréquentes qui font plutôt penser, comme on le verra, à des usages civils. J'écarterai donc d'emblée l'hypothèse d'une fonction exclusivement militaire de surveillance des frontières ou des communications, que ce soit à l'époque de la seconde guerre punique<sup>90</sup> ou à celle des guerres civiles<sup>91</sup>.

<sup>88</sup> A. RUIZ et M. MOLINOS, « Poblamiento ibérico de la Campina de Jaén. Análisis de una ordenación del territorio », dans *I Jornadas de Metodología de Investigación Prehistórica*, Soria, 1984, p. 423 sq.

<sup>89</sup> Voir *supra*, p. 304 et n. 19.

<sup>90</sup> C'était l'argument principal de FORTEA et BERNIER (1970, « Recintos », p.131 sq), pour qui les *turres* contrôlaient une grande route commerciale reliant Castulo à Malaga. Mais les prospections réalisées depuis lors ont rendu cette idée caduque : les tours ne s'organisent nullement le long d'un axe nord-sud, et ne sont pas plus nombreuses le long des principales voies de communication.

<sup>91</sup> Cette idée a été surtout appliquée à la Lusitanie, à propos du Castelo da Lousa principalement (KNAPP 1985, « The significance of Castelo da Lousa » ; F. GARCÍA MORA, *Un episodio de la Hispania republicana : la guerra de Sertorio*, Grenade, 1991, p. 105), mais aussi aux *recintos-torre* de la Serena (L. BERROCAL, « La Beturia : definición y caracterización de un territorio

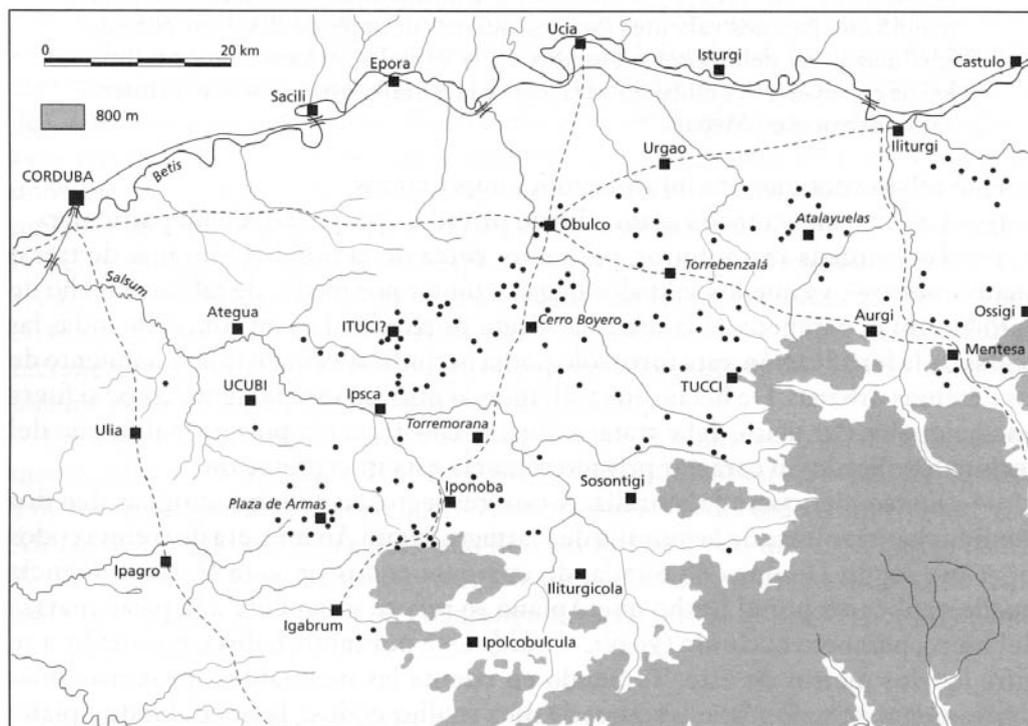


Fig. 9. Répartition des maisons fortes en Bétique d'après Castro López, Bernier *et alii*, Fortea et Bernier, Hernández *et alii*, López Palomo, Ruiz *et alii* et Serrano et Morena. En capitales : colonies de citoyens romains. Le réseau routier est indiqué d'après Sillières (trait continu : *via Augusta* ; tireté : voies secondaires).

Quant à l'idée d'une « *acción coercitiva policial* » exercée à l'encontre des populations indigènes à l'intérieur d'un territoire<sup>92</sup>, il n'est pas nécessaire d'insister sur son total anachronisme. Pour ne prendre qu'un exemple, 37 enceintes dans un rayon de 10 km autour de l'oppidum de Torreparedones<sup>93</sup> (fig. 10), c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour la police d'un territoire, à moins d'y supposer une emprise littéralement totalitaire ; et l'on pourrait dire la même chose du territoire d'Atalayuelas (fig. 11).

En revanche, il peut paraître légitime de penser que les préoccupations défensives ont joué un rôle déterminant dans leur conception et dans leur diffusion<sup>94</sup>. On a beaucoup parlé d'enceintes fortifiées, de fermes fortifiées. Cette idée repose essentiellement sur l'aspect des murs conservés, dont les blocs sont souvent mégalithiques et dont l'épaisseur peut atteindre deux mètres. Mais il ne

prerromano », dans *Celtas y Túrdulos : la Beturia*, Mérida, 1995 [Cuadernos Emeritenses, 9], p. 164 ; RODRÍGUEZ et ORTIZ 2003, « Defensa y territorio »).

<sup>92</sup> ARTEAGA *et al.* 1991, « Reconstrucción », p. 267, à propos des quelques maisons fortes qui entouraient Obulco à l'époque julio-claudienne. À partir des mêmes données archéologiques – mais avant les fouilles des années 1990 –, cette idée d'un réseau de fortins exerçant un contrôle territorial à l'intérieur d'un Etat avait été appliquée à l'époque ibérique par RUIZ *et al.* 1987, « El poblamiento ibérico », p. 246.

<sup>93</sup> D'après MURILLO *et al.* 1989, « Aproximación », fig. 8.

<sup>94</sup> C'était déjà la position de BERNIER *et al.* 1981, *Nuevos yacimientos*, p. 16 sq, puis celle de MURILLO *et al.* 1989, « Aproximación », p. 169 sq, plus nuancées que celle de Fortea et Bernier en 1970.

s'agit que d'une impression, peut-être fallacieuse : on a vu que des parallèles ne manquaient pas, dans l'Italie de la fin de la République et du Principat, pour ce type de maçonnerie. Les datations dont nous disposons doivent elles aussi nous inciter à la prudence. Dans le cas de la Bétique, la question est vite tranchée : on constate, en effet, que les maisons fortes commencent précisément à se répandre au moment où les forces romaines achèvent d'éradiquer le banditisme endémique qui menaçait depuis deux siècles les riches terres de la vallée du Bétis ; dans deux cas au moins (au Cerro de la Horca et au Cerro del Espino), nous sommes même assurés, stratigraphies à l'appui, qu'elle furent construites plus d'un demi-siècle après l'instauration de la paix augustéenne. L'imposant appareil des maisons fortes andalouse ne peut donc pas être interprété, malgré les apparences, comme un dispositif de défense. Au cœur du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, il ne s'agit plus de dissuader l'ennemi, mais d'impressionner le voisin ; ce que vise cette architecture mégalithique, ce n'est pas la protection des habitants, c'est l'effet monumental. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect ostentatoire des maisons fortes de Cordoue et de Jaén.

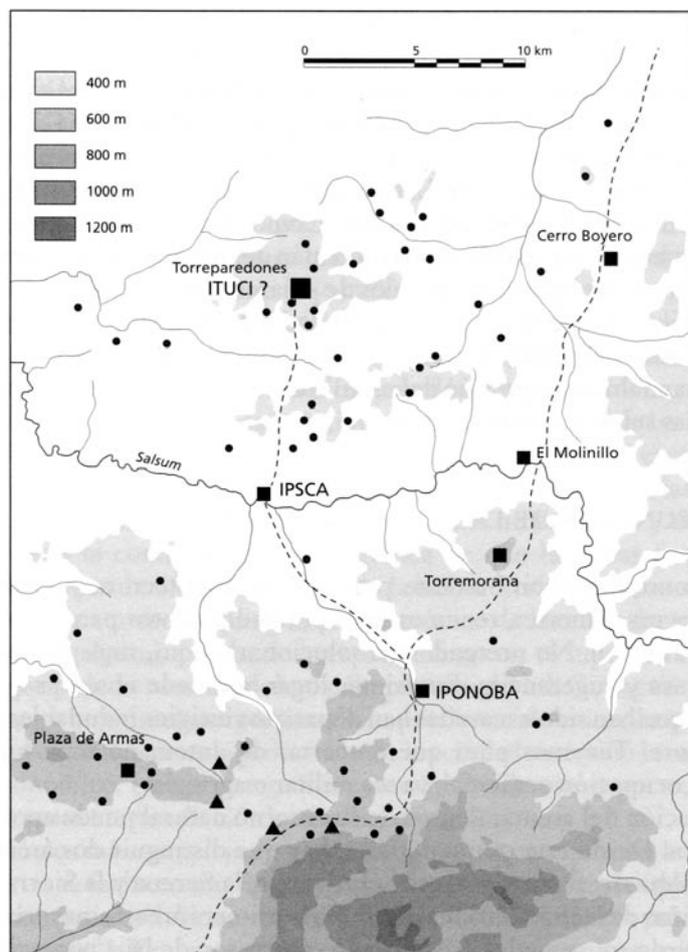


Fig. 10. Répartition des maisons fortes dans le secteur du moyen Guadajoz (le *Salsum* antique), d'après Bernier *et alii* et Serrano et Morena. Carrés : *oppida* ibéro-romains ; triangles : agglomérations fortifiées de moins d'un hectare ; ronds noirs : maisons fortes.

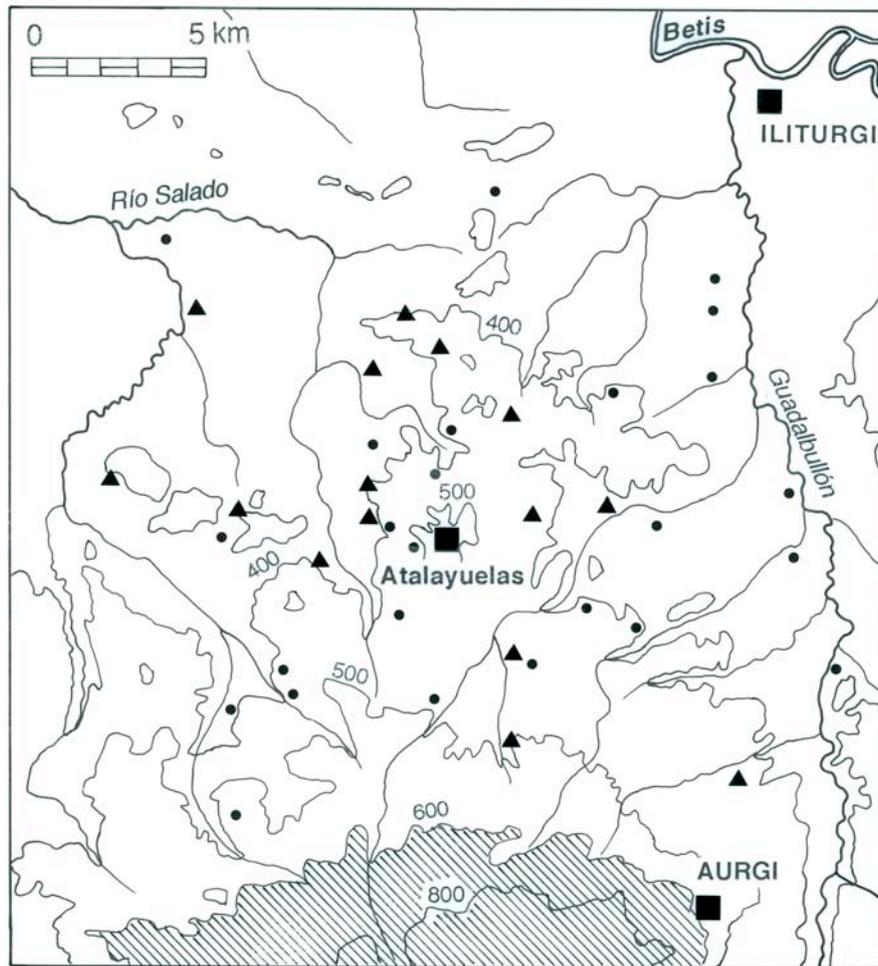


Fig. 11. Répartition des maisons fortes (triangles) et des fermes (petits ronds) autour de l'*oppidum* d'Atalayuelas (Jaén), d'après Castro López.

La situation est plus complexe en Lusitanie, du fait de l'apparition plus précoce des maisons fortes, à une époque – le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – où le « banditisme » lusitanien représente encore une constante menace pour les établissements romains<sup>95</sup>. Le témoignage le plus précieux, sur ce point, est celui de Varron, qui nous renseigne précisément sur l'état d'esprit des propriétaires terriens confrontés aux troubles chroniques qui agitaient alors la Lusitanie. Varron déconseille formellement toute création d'exploitation agricole dans les régions limitrophes de la Lusitanie (*prope Lusitaniam*), en raison du brigandage pratiqué par ces indésirables voisins (*propter latrocinia vicinorum*)<sup>96</sup>.

Le problème – crucial pour notre propos – est de dater ce témoignage. Nous savons que Varron fut deux fois légat de Pompée en Hispanie : la première vers 76, lors de la guerre contre Sertorius (on ne peut malheureusement pas préciser dans quelle région), la seconde en 49, cette fois-ci en Ulérieure qu'il fut contraint de livrer à César<sup>97</sup>. Pendant lequel de ces deux séjours Varron fut-il informé du péril que les Lusitaniens faisaient courir aux colons romains ? La réponse serait simple si l'on pouvait dater avec précision la composition du livre I des *Res rusticae*. Ce n'est malheureusement pas le cas. Il est seulement acquis que la préface, datée par Varron lui-même de l'année 37, est nettement postérieure à la rédaction du livre. À la suite de R. Martin<sup>98</sup>, J. Heurgon en date le gros œuvre des années 55-50 – c'est-à-dire, avant le second séjour de Varron en Espagne – ; mais plusieurs indices, notamment l'utilisation du calendrier julien, suggèrent qu'il y eut un certain nombre d'additions et de remaniements postérieurs<sup>99</sup>. Il ne serait pas étonnant qu'une partie de ces additions eussent trait à l'Espagne où Varron venait de séjourner à nouveau après un intervalle de vingt-cinq ans.

Or, en tant que gouverneur de l'Ulérieure, Varron ne pouvait pas ignorer, en 49 av. J.-C., que le péril lusitanien était toujours d'actualité. Le *Bellum Hispaniense* nous apprend en effet que quatre ans après son séjour, en 45, des bandes de « barbares » lusitaniens lançaient encore des raids jusqu'au cœur de la vallée du Bétis<sup>100</sup>. Du reste, si la situation avait évolué de telle sorte sur les marges de la Lusitanie, entre 76 et 49, que l'installation d'un agriculteur isolé ne rencontrât plus d'obstacles, il est légitime de supposer que Varron en eût tenu compte dans la version définitive de son traité, et eût supprimé toute allusion aux brigands lusitaniens.

Il apparaît donc que, jusqu'au milieu du siècle, la création d'une exploitation agricole sur les confins lusitaniens – que ce fût en Extrémadure ou dans

<sup>95</sup> GARCÍA Y BELLIDO 1945, « Bandas y guerrillas », p. 599-602, a réuni la plupart des textes qui attestent la permanence de ce péril, au moins jusqu'au milieu du siècle ; on le complètera avec WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 170-171, et L. A. GARCÍA MORENO, « *Hispaniae tumultus*. Rebelión y violencia indígena en la España romana de época republicana », *Polis*, 1, 1988, p. 96-97.

<sup>96</sup> *Multos enim agros egregios colere non expedit propter latrocinia vicinorum, ut (...) in Hispania prope Lusitaniam (Res Rusticae, I 16, 2).*

<sup>97</sup> Cf. H. DAHLMANN dans *RE*, suppl. VI, 1935, col. 1175 et 1178.

<sup>98</sup> R. MARTIN, *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, 1971, p. 213-235.

<sup>99</sup> J. HEURGON, éd. de Varron, *Res rusticae*, I, Paris, CUF, 1978, p. xxvi.

<sup>100</sup> *Bell. Hisp.*, 8, 3 (voir *infra*, p. 363).

l'Alentejo<sup>101</sup> – était un investissement à haut risque, qui requérait un minimum de précautions défensives. Le Castelo da Lousa et les maisons fortes du Bas Alentejo représentent-ils cette première génération d'établissements agricoles romains bâtis en pays conquis, mais non pacifié ? C'est possible, s'il s'avère qu'ils furent construits peu de temps après le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les stratigraphies disponibles ne sont cependant pas assez fines pour nous permettre de l'affirmer.

### *Les activités agricoles*

On aurait aimé pouvoir rapporter à des activités agricoles précises les aménagements intérieurs des maisons fortes. Mais c'est dans ce domaine que nos conclusions seront les plus décevantes. Les structures mises au jour sont presque toujours trop peu différenciées pour être aisément identifiées ; d'autre part, le mobilier métallique s'est toujours révélé d'une grande pauvreté.

Certaines caractéristiques architecturales nous laissent cependant deviner, sur les sites les mieux explorés, l'existence de structures de stockage. J'ai déjà noté que plusieurs maisons fortes, tant dans la province de Cordoue que dans le Bas-Alentejo, étaient dépourvues de porte au rez-de-chaussée<sup>102</sup> (fig. 5, g-h). Or, on sait que dans la plupart des tours hellénistiques des Cyclades et de l'Attique, comme dans les tours rurales du monde oriental à la même époque, le schéma le plus courant est celui d'une spécialisation de chaque étage : le rez-de-chaussée, souvent aveugle, sert de grenier ou de magasin ; quant aux étages supérieurs, ils sont voués à l'habitation ou au refuge<sup>103</sup>. On est donc fort tenté d'appliquer le même schéma à nos maisons fortes, d'autant qu'à ce parallèle hellénistique s'ajoute une analogie proprement romaine : comme nous l'avons vu, il existe une remarquable similitude entre l'aménagement intérieur de la plupart des maisons fortes et la compartimentation tripartite des *horrea* d'Ostie, à la même époque.

Dans les deux cas – *horrea* romains et tours hellénistiques –, c'est la fonction de grenier que nous suggère le parallèle architectural. Mais qu'en disent les agronomes romains ? Varron et Columelle, bien qu'ils traitent dans le plus grand détail la question du stockage des grains, en présentant et en discutant tout l'éventail des solutions adoptées, non seulement en Italie, mais aussi dans les provinces, ne parlent nulle part d'une forme de logement rural dans lequel le grenier occuperait l'étage inférieur, sous les pièces habitées. C'est, au contraire, la disposition inverse qui est décrite et préconisée : le grenier dans les combles<sup>104</sup>.

Cette objection est d'autant plus sérieuse que tant Varron que Columelle font amplement référence à l'Espagne, pour évoquer deux dispositifs qui n'ont rien à

<sup>101</sup> L'Alentejo, en effet, ne fait pas partie de la Lusitanie ethnique, la seule à laquelle se réfère Varron, puisque les *Res rusticae* sont antérieures d'au moins dix ans à la nouvelle organisation provinciale de l'Hispanie.

<sup>102</sup> MORET 1990, « Fortins », p. 40.

<sup>103</sup> NOWICKA 1975, *Maisons à tour*, p. 85-87. On a vu que c'était aussi le cas du « Nekromanteion » d'Éphyre.

<sup>104</sup> Varron, *Res rusticae*, I, 57, 1 (*granaria sublimia*) ; Columelle, *Res rusticae*, I, 6, 10-12.

voir avec celui que nous avons décrit : les silos souterrains<sup>105</sup> et les greniers sur pilotis, probablement en bois et torchis, qu'on construisait en plein champ<sup>106</sup>. Il est vrai que, dans les deux cas, Varron ne fait référence qu'à l'Hispanie citérieure ; on est donc en droit de supposer que d'autres dispositifs de stockage existaient dans l'Ultérieure. On peut aussi penser que Varron ne mentionne que les systèmes indigènes traditionnels : de fait, les silos creusés dans le sol sont un trait caractéristique de l'agriculture ibérique préromaine, bien attesté par l'archéologie. S'il ne fait aucune allusion à des greniers occupant la base d'une maison à étages, c'est donc peut-être parce qu'il s'agissait d'un système importé. Il est du reste fort possible que le dernier séjour espagnol de Varron, en 49, soit antérieur à la diffusion du type de la maison forte en Lusitanie et, surtout, en Bétique, où le phénomène ne prend une réelle ampleur qu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Quant à Columelle, bien qu'il fût lui-même d'origine espagnole, son témoignage est manifestement indirect : il se contente, en l'occurrence, de résumer Varron. Il ne semble donc pas, tout compte fait, qu'on puisse parler d'une réelle incompatibilité entre les données archéologiques et les traités agronomiques.

Au demeurant, le terme de grenier, que j'ai utilisé jusqu'ici, n'est sans doute pas le plus approprié. Même en Bétique, les terres sur lesquelles sont implantées les maisons fortes ne sont pas les plus favorables à la culture du blé, et les indices d'une activité de conservation ou de transformation du grain sont très peu nombreuses. On peut seulement faire état de la découverte de plusieurs meules cylindriques dans le vestibule du Castelo da Lousa<sup>107</sup>, d'une meule isolée dans un des *castelos* du Bas Alentejo<sup>108</sup>, et de la présence de vastes silos souterrains maçonnés dans le voisinage de la maison forte de San Marcos, aux portes d'Obulco<sup>109</sup>.

Il est sans doute préférable de parler de magasins, en pensant surtout au stockage de l'huile. C'est en effet vers la culture de l'olivier que nous orientent plusieurs indices. On se rappellera d'abord que les fermes italiennes de Posta Crusta et de Villa Sambuco, dont l'agencement intérieur est si proche de celui de nos maisons fortes, comportaient tous les éléments d'une huilerie artisanale. En Bétique, l'aire de diffusion des maisons fortes coïncide aujourd'hui, d'une façon frappante, avec le domaine des oliveraies. La répartition actuelle des cultures n'est sans doute pas la même que dans l'Antiquité, et la monoculture de l'olivier, surtout dans la province de Jaén, est le fruit d'une évolution récente du paysage agraire. Il n'en est pas moins certain que, dès l'époque romaine, les oliveraies devaient occuper une bonne partie de la Campiña du Haut et du Moyen Guadalquivir. Columelle, dont on connaît l'origine gaditane, signalait qu'en

<sup>105</sup> *Quidam granaria habent sub terris speluncas, quas uocant siros (...), alii, ut in Hispania citeriore, puteos, ut in agro Carthaginensi et Oscensi* (Varron, *ibid.*, I, 57, 2). Cf. Columelle, I, 6, 15.

<sup>106</sup> *Supra terram granaria in agro quidam sublimia faciunt, ut in Hispania citeriore* (Varron, *ibid.*, I, 57, 3).

<sup>107</sup> A. DO PAÇO et J. BAÇÃO LEAL, « Castelo da Lousa, Mourão (Portugal). Una fortificación romana de la margen izquierda del Guadiana », *AEspA*, 39, 1966, p. 181 et fig. 13.

<sup>108</sup> MAIA 1986, « Castella », p. 207.

<sup>109</sup> ARTEAGA *et al.* 1991, « Reconstrucción », p. 267.

Bétique l'olivier était cultivé de préférence sur des terrains vallonnés, intermédiaires entre les fonds de vallée et les montagnes escarpées<sup>110</sup> : cette règle est très exactement celle qui a présidé à l'implantation de la quasi totalité des maisons fortes andalouses.

Les indications du *Bellum Hispaniense* sont encore plus précises. Des oliveraies y sont mentionnées dans deux secteurs : d'abord dans les environs d'Ucubi (Espejo)<sup>111</sup>, puis près de Spalis<sup>112</sup>. Cette dernière localité, certainement située à l'ouest de la précédente, mais à une distance qui n'est pas précisée, n'a pas été identifiée. Dans tous les cas, nous nous trouvons dans la moyenne vallée du Guadajoz, sur les confins occidentaux de l'aire de diffusion des maisons fortes du Haut-Guadalquivir (fig. 9). Ces notations sont en frappant contraste avec la description, par le même auteur, des environs d'Urso (Osuna) : à six milles à la ronde autour d'Urso (près de 9 km), il était impossible de trouver du bois d'œuvre<sup>113</sup>. C'était donc, déjà, une terre consacrée à la céréaliculture, peut-être aussi à la viticulture. La coïncidence est remarquable et n'est peut-être pas fortuite : là où le *Bellum Hispaniense* laisse entrevoir la culture du blé, l'archéologie n'a pas retrouvé de maisons fortes ; là où il évoque des olivettes, les maisons fortes apparaissent en grand nombre.

Il faut cependant reconnaître que ce lien supposé entre l'oléiculture et la diffusion des maisons fortes manque encore d'une confirmation archéologique. Les fouilles restent peu nombreuses en Bétique et le matériel trouvé sur les sites des maisons fortes, généralement très pauvre, ne donne aucune indication sur le type de culture pratiqué. Seule exception, la maison forte d'El Tesorillo (fig. 5, d), dont le rez-de-chaussée a livré plusieurs éléments d'une huilerie : un fragment de meule et la partie inférieure de deux cuves rectangulaires bâties en *opus incertum*, dont la plus grande est large de deux mètres et encore profonde de plus d'un mètre<sup>114</sup>. Il semble donc que cette maison forte abritait une petite huilerie artisanale, une partie au moins des petites pièces obscures du rez-de-chaussée servant de *cellae oleariae*.

Les maisons fortes bâties à proximité des agglomérations, dont j'ai souligné plus haut la forte densité, formaient sans doute une catégorie à part. Beaucoup de ces maisons suburbaines devaient être le bâtiment d'exploitation de jardins ou de vergers dont les produits étaient destinés à l'approvisionnement des villes toutes proches. Ce n'est certes qu'une hypothèse, mais il vaut la peine de noter qu'à Porcuna, la maison forte de San Marcos se trouvait à moins de 500 m d'une grande citerne, au lieu-dit La Calderona<sup>115</sup>, dont on peut penser que les eaux étaient, au moins en partie, destinées à l'irrigation des jardins suburbains.

<sup>110</sup> *neque depressa loca neque ardua, magisque modicos cliuos amat, quales (...) tota prouincia Baetica uidemus* (Columelle, *Res rusticae*, V, 8, 5).

<sup>111</sup> *equites in oliueto, dum lignantur, interfecti sunt aliquot* (*Bell. Hisp.*, 27, 1).

<sup>112</sup> *Eo die Pompeius castra mouit et contra Spalim in oliueto constituit* (*Bell. Hisp.*, 27, 3).

<sup>113</sup> *materiesque unde solitae sunt turres agi propius milia passuum VI non reperiebatur* (*Bell. Hisp.*, 41, 5).

<sup>114</sup> SERRANO *et al.* 1985, « El Tesorillo », p. 122-123. La plus grande des cuves est large de 2 m et profonde d'au moins 1,2 m.

<sup>115</sup> ARTEAGA *et al.* 1991, « Reconstrucción », p. 266.

*Les activités minières*

Sur le rebord méridional du socle cristallin de la péninsule Ibérique, de l'Alentejo à l'Extrémadure et à la Sierra Morena, dans des terroirs qui comptent parmi les plus pauvres de la péninsule Ibérique, l'apparition soudaine, entre la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le début du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., d'un nombre considérable de maisons fortes ne peut s'expliquer sans l'attrait d'une activité économique qui devait être alors en plein essor, mais qui ne pouvait pas être (ou pas être seulement) l'agriculture. Cette activité n'était autre que la mine. Ces régions, en effet, n'étaient déshéritées qu'en surface ; leur sous-sol regorgeait de métaux que les Romains ont intensément exploités (fig. 1). Il ne s'agit pas pour autant de tenir les maisons fortes pour des ateliers ou des logis de mineurs. Rien dans le mobilier recueilli lors de la fouille de ces constructions ne permet de dire qu'on y pratiquait la métallurgie ; seule la situation des maisons fortes, leur implantation à proximité des travaux miniers – mais jamais sur ces derniers –, suggère l'existence d'un lien étroit entre l'apparition de cette forme d'habitat et le développement des mines.

Manuel Maia a été le premier à signaler ce lien<sup>116</sup>. La découverte, sur les sites de plusieurs maisons fortes du Bas Alentejo, d'objets en plomb et de quelques échantillons de galène argentifère, l'a conduit à supposer que leurs habitants exploitaient de petits filons métallifères, au bord desquels ils édifiaient leur demeure. La thèse est séduisante, mais elle ne repose que sur des présomptions : seule une enquête archéologique minutieuse, exhaustive, permettrait d'identifier ces travaux miniers, que leur très petite envergure risque de toute façon de faire passer inaperçus. Je vois, pour ma part, une autre possibilité. Le lien avec l'activité minière pouvait être indirect. L'affluence d'une main-d'œuvre massive, dans des régions jusqu'alors très peu peuplées, créait brutalement des besoins, surtout alimentaires, que les structures économiques locales étaient incapables de satisfaire. On peut supposer que des Italiens immigrés, des vétérans, et peut-être aussi des indigènes, trouvèrent là un marché facile, à proximité duquel ils fondèrent de petites exploitations agricoles capables d'approvisionner les camps et les villages miniers en grain, en viande et en laine. Comme tout *far west* minier, la région n'était sans doute pas sûre, et la maison forte dut apparaître comme le type d'habitation le plus approprié.

Ce rôle annexe expliquerait sans doute mieux qu'une activité purement minière ou métallurgique le petit décalage qui existe, dans le Bas-Alentejo, entre l'emplacement des filons exploités et celui des maisons fortes. Pour ne citer que deux exemples, le Castelo de Almodovar se trouve à sept kilomètres environ de la mine de cuivre antique de Brancanes<sup>117</sup> ; le Castelo de Alcaria Cova (Alcoutim), à quelques kilomètres de la mine de cuivre de Cerro da Mina<sup>118</sup>. Nous sommes bien dans la mouvance des mines, mais trop loin cependant pour envisager une participation directe aux travaux miniers.

L'examen des autres aires de diffusion de la maison forte, en Extrémadure et dans la Sierra Morena de Jaén, confirme cette impression. En Extrémadure,

---

<sup>116</sup> MAIA 1986, « Castella », p. 221 sq.

<sup>117</sup> DOMERGUE 1987, *Catalogue*, p. 502, n° 3.

<sup>118</sup> DOMERGUE 1987, *Catalogue*, p. 519, n° 23.

A. Rodríguez Díaz et P. Ortiz se sont demandés si la concentration des maisons fortes au cœur des plateaux de la Serena n'avait pas pour cause la proximité des filons de galène argentifère du secteur de Castuera<sup>119</sup>. De fait, Castuera fut à l'époque romaine un centre minier de premier ordre, dont les travaux comptent « parmi les plus denses et les plus importants de la Sierra Morena »<sup>120</sup>. Les indices d'une activité métallurgique sont néanmoins très évanescents dans les maisons fortes elles-mêmes : un résidu de fonderie de plomb sur le site de La Portuguesa (Campanario), quelques restes de scorie de fer autour des sites de La Rejertilla 1 et 2, bien peu de choses en somme. Par ailleurs, la comparaison de la carte de répartition des maisons fortes<sup>121</sup> et de la carte des mines antiques du district de Castuera<sup>122</sup> fait apparaître un décalage de plusieurs kilomètres entre les unes et les autres. Les maisons fortes forment une dense nébuleuse à l'ouest et au sud-ouest de Castuera, alors que les filons de galène argentifère exploités dans l'Antiquité s'étendent au nord et au nord-est de cette même localité. Même bilan, donc, que dans l'Alentejo, d'où l'on est fort tenté de tirer les mêmes conclusions.

Dans l'est de la Sierra Morena, plus précisément dans le district minier de La Carolina, des prospections récentes ont permis la localisation de sept « tours » de plan quadrangulaire (on peut regretter qu'elles ne soient pas autrement décrites) que le matériel trouvé en surface permet de dater – avec une certaine marge d'erreur – du milieu du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>123</sup>. Ici encore, une distance de plusieurs kilomètres sépare ces constructions des principaux travaux de mine antiques. Les auteurs de la prospection ont estimé qu'il s'agissait d'un réseau fortifié qui contrôlait l'accès du district minier. Cette hypothèse paraît cependant peu réaliste, à une époque où des menaces extérieures n'étaient plus à craindre. Je ne serais pas étonné, pour ma part, s'il s'avérait que ces édifices étaient de même nature – et avaient rempli le même rôle – que les maisons fortes de l'Alentejo et de la Serena. Mais il faudrait en savoir plus sur leur forme, leurs dimensions et leur implantation exacte. Il serait, à cet égard, particulièrement intéressant de les comparer aux trois maisons rectangulaires que C. Domergue a découvertes, quelques kilomètres plus à l'ouest, près de la mine de Los Escoriales<sup>124</sup>.

On le voit, les maisons fortes ont rempli dans l'Hispanie de la fin de la République et du début du Haut-Empire les fonctions les plus diverses. Une conclusion importante, quoique négative, que l'on peut tirer de cet inventaire, c'est que leur plan triparti, si caractéristique, n'est pas attaché à une activité agricole ou artisanale particulière. La fonction ne détermine pas le plan.

---

<sup>119</sup> RODRÍGUEZ et ORTIZ 1989, « Poblamiento », p. 59-60.

<sup>120</sup> DOMERGUE 1987, *Catalogue*, p. 28.

<sup>121</sup> RODRÍGUEZ et ORTIZ 1989, « Poblamiento », fig. 6.

<sup>122</sup> DOMERGUE 1990, *Les mines*, carte 4.

<sup>123</sup> R. LIZCANO *et al.*, « Prospección arqueológica sistemática en la cuenca alta del río Rumbiar », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987*, II, Séville, 1990, p. 59 et fig. 5.

<sup>124</sup> DOMERGUE 1987, *Catalogue*, p. 260 et fig. 23, 1 et 2. Ces maisons sont bâties sur les buttes qui dominent le filon. L'une d'entre elles mesure 10 x 8 m, ce qui s'inscrit dans la fourchette habituelle des maisons fortes.

## Les maisons fortes et la romanisation des campagnes

Si l'homogénéité architecturale des maisons fortes ne s'explique pas par les fonctions qu'elles avaient à remplir, peut-être faut-il en rechercher la cause dans la nature – qu'on supposera pareillement homogène – du peuplement des campagnes, dans l'origine commune de leurs propriétaires ou de leurs occupants. On pensera alors, inévitablement, aux colonies de citoyens romains qui se multiplient dans le sud de l'Hispanie au moment même où s'y répand le type de la maison forte.

En Italie même, la ferme apulienne de Posta Crusta était sans doute l'habitation d'un colon romain<sup>125</sup> ; il s'agirait donc, étant donné sa date de construction, d'une forme architecturale romaine importée dans le sud de l'Italie à la faveur des déductions coloniales du Principat. Il est tentant de supposer qu'un phénomène analogue fut à l'origine de la diffusion en Hispanie des maisons rurales à plan tripartite. La régularité, pour ne pas dire la normalisation du plan des maisons fortes est un autre argument à prendre en considération : il semble naturel qu'à une colonisation planifiée fassent écho des habitations standardisées<sup>126</sup>.

On sait qu'entre la fin de la République et le début du Haut-Empire, sous l'impulsion de César et d'Auguste, de nombreux colons s'installent en Bétique et en Lusitanie dans le cadre d'une douzaine de déductions de colonies de citoyens romains (fig. 1). Ces établissements entraînent des profondes modifications dans le paysage rural espagnol : des territoires sont centuriés, un parcellaire régulier est constitué dont on a retrouvé les traces à Mérida (*Emerita Augusta*) et à Beja (*Pax Iulia*)<sup>127</sup>.

Ces colons furent-ils les bâtisseurs des maisons fortes ? Il n'est pas simple de répondre à une telle question. Tout d'abord, parce que l'ampleur même de l'entreprise coloniale est encore très controversée. D'une façon générale, tout chiffrage précis de l'immigration d'origine italienne est impossible, en raison de l'imprécision des données livrées par les sources antiques<sup>128</sup>. À cette incertitude s'ajoute notre totale ignorance de la répartition de ces apports de population entre ville et campagne. À quelques exceptions près (les centuriations signalées plus haut), nous sommes incapables de mesurer l'impact des déductions coloniales sur le peuplement rural. Les vétérans, qui formaient la part essentielle des déductions césariennes et augustéennes, ne sont sans doute pas tous restés sur les parcelles qu'on leur avait attribuées<sup>129</sup>. Certains purent affermer ou vendre leur terre et demeurer en ville, d'autres encore retourner en Italie. On sait qu'en Italie même il n'était pas rare que des vétérans à qui était échue une *adsignatio viritana* vendissent leur lot, comme le firent à Préneste de nombreux soldats de Sylla<sup>130</sup>. À

<sup>125</sup> DE BOE 1975, « Posta Crusta », p. 530.

<sup>126</sup> M. MAIA a pu parler, à propos des maisons fortes du Bas Alentejo, d'une architecture « stéréotypée » (1986, « Castella », p. 214).

<sup>127</sup> SILLIÈRES 1993, « La péninsule Ibérique », p. 208.

<sup>128</sup> Voir surtout P. A. BRUNT, *Italian Manpower, 225 BC - AD 14*, Oxford, 1971, notamment p. 230 sq.

<sup>129</sup> Dans ce sens, CURCHIN 1990, « Elite urbaine, élite rurale », p. 272.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 272, n. 47 ; cf. Cicéron, *Cat.*, II, 9, 20 ; *De lege agr.*, II, 28, 78 ; Salluste, *Cat.*, 16, 4 et 28, 4.

l'époque de César, on connaît au moins un cas d'interdiction de vente (*abalienatio*) des lots d'une déduction coloniale<sup>131</sup> : il fallait que la pratique fût courante pour qu'elle attirât l'attention du législateur. De plus, les colons recevaient, en même temps qu'une parcelle à cultiver, un lot de terrain *intra muros*<sup>132</sup>. C'est sans doute là que la plupart d'entre eux habitaient. Les textes sont peu diserts, en Espagne, quant à l'existence de bâtiments affectés en propre aux colons romains. La loi de la colonie d'Urso (actuelle Osuna) mentionne en une seule occasion des *aedificia* dans un contexte rural :

*Qui agri quaeque silvae quaeque aedificia c(olonis) c(oloniae) G(enetiuae) I(uliae), quibus publice utantur, data adtributa erunt, ne quis eos agros neue eas siluas uendito neue locato longius quam in quinquennium.*<sup>133</sup>

« En ce qui concerne les champs, les bois et les bâtiments qui auront été donnés et attribués aux colons de la *Colonia Genetiva Iulia* pour qu'il en soit fait un usage public, il est interdit de vendre ces champs ou ces bois ou de les louer pour une durée supérieure à cinq ans. »

Mais les terrains visés par cette loi sont des terrains publics, réservés pour un usage collectif (*quibus publice utantur*) ; ils doivent donc être soigneusement distingués des lots qu'on assignait aux colons à titre individuel, en pleine propriété<sup>134</sup>. Les *aedificia* mentionnés ne pouvaient en aucun cas appartenir à ces parcelles coloniales privées.

Il serait cependant bien étonnant que ces parcelles n'aient pas été pourvues d'un bâtiment d'exploitation. En règle générale, les colons pouvaient, soit reprendre le logement de l'ancien possesseur du terrain, soit construire leur propre maison. La première solution, fréquemment retenue en Italie, était impraticable dans l'Hispanie ultérieure puisque, comme nous l'avons vu, les campagnes étaient souvent vides. Il fallait donc construire, comme ces vétérans césariens qui, à Capoue, en 45-44, brisent d'antiques sépulcres pour récupérer des matériaux de construction<sup>135</sup>. Mais construire quoi ? De l'abri à outils à la maison familiale, de la cabane en torchis à la maison forte, l'éventail des solutions architecturales était large.

Nous ne pourrions avancer dans la résolution de ce problème qu'à condition de cerner de plus près le contexte chronologique et géographique des deux phénomènes qui nous intéressent : déductions coloniales et diffusion des maisons fortes. En ce qui concerne la chronologie, on constate dans le Haut-Guadalquivir un important décalage – plus d'un demi-siècle – entre la date des principales assignations coloniales (fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) et celle de la diffusion massive de la maison forte (milieu du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.). La proximité chronologique est

<sup>131</sup> Appien, *Bell. civ.*, III, 2. Il s'agit d'une colonie italienne, avant 44. L'interdiction portait sur une durée de 20 ans (cf. KEPPIE 1983, *Colonisation and Veteran settlement*, p. 95).

<sup>132</sup> J. C. MANN, *Legionary Recruitment and Veteran Settlement during the Principate*, Londres, 1983, p. 5 sq.

<sup>133</sup> *Lex Coloniae Genetivae Iuliae* (CIL, II, 5439 = ILS, 6087), chap. 82. Utile commentaire d'Alvaro D'ORS, *Epigrafía jurídica de la España romana*, Madrid, 1953, p. 211-213.

<sup>134</sup> Contrairement à l'interprétation de CURCHIN 1990, « Elite urbaine, élite rurale » p. 272.

<sup>135</sup> Suétone, *Caes.*, 81 ; cf. KEPPIE 1983, *Colonisation and Veteran settlement*, p. 123.

plus grande en Lusitanie, où la déduction de Pax Iulia (Beja), qu'on place habituellement au début du Principat<sup>136</sup>, peut fort bien être contemporaine de l'apparition des maisons fortes. Dans la Serena, les datations sont encore imprécises ; néanmoins, en fonction des stratigraphies obtenues sur les fermes voisines de La Sevillana et de Doña María<sup>137</sup>, les maisons fortes sont probablement postérieures au changement d'ère, postérieures, donc, à la fondation d'Emerita Augusta. Dans tous les cas, y compris dans l'Alentejo, on constate entre les différents sites fouillés d'amples décalages chronologiques, portant parfois sur plusieurs dizaines d'années, qui excluent d'emblée l'éventualité d'une entreprise de colonisation massive assortie de la construction simultanée d'un grand nombre de maisons fortes. D'un autre côté, et c'est un point qui me paraît essentiel, les maisons fortes ne sont jamais antérieures aux déductions coloniales.

En ce qui concerne la localisation respective des colonies et des maisons fortes, le cas de la Lusitanie et celui de la Bétique doivent être étudiés séparément. En Lusitanie, les maisons fortes relèvent d'un peuplement périphérique : elles ne sont attestées que sur les marges des territoires coloniaux. Elles sont inconnues – en l'état actuel de la recherche – sur le territoire des colonies d'Emerita, de Metellinum, de Norba et de Scallabis (fig. 1). Dans le Bas Alentejo, on peut, à l'extrême limite, admettre que les maisons fortes situées dans les districts de Castro Verde et d'Almodovar appartenaient aux confins méridionaux de la colonie de Pax Iulia. Reste à savoir si, à une telle distance du centre urbain et administratif, dans des parages dépourvus de grands attraits agricoles, les implantations rurales que reflète la construction des maisons fortes ressortissent encore à un processus de déduction coloniale.

C'est le moment de faire appel à la documentation épigraphique. Une inscription funéraire de Casével, au nord-ouest de Castro Verde, perpétue le souvenir d'un certain L. Cornelius Mitulus<sup>138</sup>, dont le rare cognomen n'est attesté par ailleurs qu'en Campanie, à Pouzzoles<sup>139</sup>. Cette inscription est datée par son éditeur du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Jorge de Alarcão a, le premier, fait le lien entre cette trouvaille et l'existence, dans la même région, de *castelos* datés, eux aussi, des derniers temps de la République : c'est pour lui un précieux indice en faveur de l'appartenance de ces édifices ruraux à « un programme officiel de colonisation », qui aurait conduit dans ces terres écartées des citoyens romains d'origine italienne<sup>140</sup>. Wahl, qui se fonde sur d'autres arguments, va plus loin encore puisqu'il avance l'hypothèse d'un programme de colonisation organisé depuis Pax Iulia, soit par César, soit par Cn. Pompée<sup>141</sup>.

L'inscription de Casével reste cependant très isolée, dans une région qui n'a livré qu'un tout petit nombre de documents épigraphiques du I<sup>er</sup> siècle. Si l'on se

<sup>136</sup> En s'autorisant de Strabon, qui donne à cette colonie le nom de Παξαιούστια (III, 2, 15). Cf. A. GARCÍA Y BELLIDO, « Las colonias romanas de la provincia Lusitania », *Arqueologia e História*, 8, 1958, p. 20-21.

<sup>137</sup> AGUILAR et GUICHARD 1993, *Villas romaines*, p. 114 et 203-205.

<sup>138</sup> L'inscription se limite à la dédicace *L(ucii) Corneli(i) / Mituli* (M. M. ALVES DIAS, « Inscricção funerária de Casével (Castro Verde) », *Ficheiro Epigráfico*, 18, 1986, n° 83 = *AE*, 1986, 279).

<sup>139</sup> *CIL* X, 2300.

<sup>140</sup> J. DE ALARCÃO, *Roman Portugal*, I, Warminster, 1988, p. 64.

<sup>141</sup> WAHL 1985, « Castelo da Lousa », p. 172.

réfère à la synthèse régionale de José d'Encarnação, les éléments d'anthroponymie susceptibles d'être rapportés à des colons romains ne présentent une densité significative qu'autour de Pax Iulia (Beja) et de Myrtilis (Mértola), alors que le secteur des *castelos* – entre Castro Verde, Almodovar et Alcoutim – apparaît, peu s'en faut, comme un désert épigraphique<sup>142</sup>. De plus, on ne doit pas oublier que Casével est plus proche d'Aljustrel (une douzaine de kilomètres) que de Castro Verde : ne serait-il pas plus vraisemblable d'expliquer la présence de l'Italien Mitulus par la proximité des mines de cuivre de Vipasca, dont l'activité semble avoir démarré au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>143</sup>, et qui durent constituer, dès l'origine, un puissant centre d'attraction pour des immigrants de tout poil ? Enfin, rien ne prouve que la zone des *castelos* appartenait au territoire de Pax Iulia. Si l'on suit, par exemple, la proposition (certes très conjecturale) d'Alarcão, la totalité des *castelos* rentre dans le territoire de Myrtilis<sup>144</sup>. Or, Myrtilis est un *oppidum* de vieux droit latin, d'origine césarienne ou augustéenne<sup>145</sup>. Dans les deux cas, il est fort possible qu'il ait accueilli à la fin du I<sup>er</sup> siècle des immigrants italiens, lesquels, sans être des colons, purent être les bâtisseurs de ces *castelos*.

Le bilan, on le voit, est loin d'être positif. Malgré leur grande homogénéité formelle, malgré leur caractère standardisé, l'implantation marginale des maisons fortes de l'Alentejo rend très aléatoire leur attribution aux entreprises de déduction coloniale menées dans cette région par César ou par Auguste. Je serais, pour ma part, plus enclin à les rattacher à une immigration italienne « privée », postérieure aux premières installations de vétérans dans les environs immédiats de Pax Iulia, qui aurait été motivée, avant tout, par l'attrait des ressources minières des contreforts septentrionaux de la Serra do Caldeirão.

En Bétique, trois colonies de citoyens romains ont été identifiées dans l'aire géographique des maisons fortes (fig. 9). Deux sont probablement césariennes, *Ucubi Claritas Iulia* (Espejo) et *Ituci Virtus Iulia* (Torreparedones ?)<sup>146</sup>. La troisième, *Tucci Augusta Gemella* (Martos), est augustéenne. Sans doute aimerait-on pouvoir rattacher à quelqu'une de ces fondations l'introduction du type de la maison forte dans la Campiña andalouse. Mais, nous l'avons dit, les datations actuellement connues ne nous permettent pas de faire remonter cette introduction au-delà du changement d'ère ; dans la province de Jaén, dont la romanisation est particulièrement tardive, il semble même que les maisons fortes n'apparaissent

<sup>142</sup> J. D'ENCARNAÇÃO, *Inscrições romanas do Conventus Pacensis. Subsídios para o estudo da romanização*, Coimbra, 1984, II, p. 849, cartes 1 et 4.

<sup>143</sup> Voir DOMERGUE 1990, *Les mines*, p. 194. Il s'agit en fait d'un redémarrage, puisque les mines d'Aljustrel avaient déjà été exploitées à l'âge du Bronze (*ibid.*).

<sup>144</sup> J. DE ALARCÃO, « Identificação das cidades da Lusitânia portuguesa e dos seus territórios », dans *Les villes de Lusitanie romaine. Hiérarchies et territoires* (Talence, 1988), Paris, 1990, p. 31, fig. 1.

<sup>145</sup> *oppidum ueteris Latii* (Pline, IV, 117). ALARCÃO tient pour une fondation césarienne (*ibid.*, p. 23), P. LE ROUX pour une fondation augustéenne (« Les villes de statut municipal en Lusitanie romaine », dans *Les villes de Lusitanie romaine. Hiérarchies et territoires* (Talence, 1988), Paris, 1990, p. 45).

<sup>146</sup> Selon toute vraisemblance, Ituci se trouvait sur la rive droite du Guadajoz, à l'est de Castro del Río et au nord de Baena (THOUVENOT 1940, *Essai*, p. 189 sq ; TOVAR 1974, *Baetica*, p. 131). Dans ce secteur, le grand *despoblado* ibérique et romain de Torreparedones (10 ha) est le seul dont l'ampleur paraisse convenir à l'*oppidum* d'une colonie.

qu'à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Quant à leur répartition géographique<sup>147</sup>, elle n'est guère concluante (fig. 9 et 10) : s'il est vrai qu'elles sont nombreuses autour d'Ituci et de Tucci, elles manquent à peu près totalement dans les environs d'Ucubi. À l'inverse, on constate une notable concentration des maisons fortes autour d'agglomérations qui ne bénéficièrent d'aucun lotissement colonial : soit de modestes *vici*, comme Plaza de Armas, au sud d'Ucubi, et Atalayuelas, au nord de Jaén-Aurgi, soit des *oppida* de droit latin, comme Obulco (Porcuna). En bref, on ne dispose d'aucun élément sérieux pour établir un lien direct entre les déductions coloniales du Haut-Guadalquivir et la diffusion des maisons fortes.

C'est dans le contexte plus large de la mise en valeur des campagnes au début du Haut-Empire que le phénomène des maisons fortes doit être replacé. De toute évidence, elles représentent une modalité originale de romanisation, dans une zone périphérique – la Campiña du Haut-Guadalquivir – où l'évolution du peuplement rural n'a pas suivi les mêmes voies que dans les régions d'aval. Dans la province de Jaén, les prospections récentes ont montré que les maisons fortes côtoyaient, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, des fermes de petite taille, dépourvues d'ornements architecturaux, qui n'ont laissé en surface que des traces très modestes. Le contraste est frappant entre ce petit habitat rural, propre au milieu géographique de la Campiña, et les amples villas à *pars urbana* qui, à la même époque, parsèment en aval les riches terroirs de la Vega<sup>148</sup>.

Dans les deux cas pourtant, nous avons affaire à des formes architecturales romaines ; dans les deux cas, on assiste à un processus de profonde restructuration du paysage rural, jusqu'alors non bâti, qui va se couvrir en quelques décennies d'un dense réseau d'établissements agricoles. Cette restructuration, qui partout ailleurs prend la figure de la villa, pourquoi se singularise-t-elle ici sous les espèces de la maison forte ? Deux raisons sont envisageables. La première serait la prédominance d'une propriété morcelée, peu compatible avec les grandes villas. Mais ce n'est qu'une hypothèse qui reste invérifiable. Second motif, l'originalité du peuplement préromain et romain de la Campiña en amont de Cordoue. Ce peuplement se caractérise, depuis l'époque ibérique, par la multiplicité des agglomérations qui sont souvent très proches les unes des autres. Prenons l'exemple du moyen Guadajoz, entre les cités d'Ituci (Torreparedones) et d'Iponoba (Cerro de Minguillar), où la densité des maisons fortes est maximale : la distance séparant chaque agglomération de sa voisine la plus proche ne dépasse jamais douze kilomètres (fig. 10). La quasi totalité des terres arables devaient donc être situées dans un rayon de cinq à six kilomètres autour des agglomérations dont elles dépendaient. Les cultivateurs pouvaient tous, ou presque tous, résider dans le bourg ; les propriétaires n'avaient, par conséquent,

<sup>147</sup> Les sites archéologiques retenus, pour la province de Cordoue, sont énumérés dans MORET 1990, « Fortins », p. 27 et n. 63 (avec la bibliographie). Pour la province de Jaén, voir RUIZ et MOLINOS 1993, *Los Iberos*, p. 280, fig. 99.

<sup>148</sup> C. CHOCLÁN et M. CASTRO, « La Campiña del Alto Guadalquivir en los siglos I-II d.C. Asentamientos, estructura agraria y mercado », *Arqueología Espacial*, 12, Lisboa-Teruel, 1988, p. 207. Pour le reste, nos interprétations sont radicalement divergentes. Choclán et Castro supposent en effet que les « tours » de la Campiña sont, à l'origine, des constructions indigènes, réoccupées ou réaménagées sous le Haut-Empire (*ibid.*, p. 208).

nul besoin de faire construire une villa – c'est-à-dire, si l'on s'en tient au concept varronien, un ensemble de bâtiments résidentiels, agricoles et artisanaux – au centre de leur domaine<sup>149</sup>.

Ce qui, en revanche, devait s'avérer nécessaire au bon fonctionnement des exploitations agricoles, c'est un bâtiment qui pût servir à la fois de resserre à outils, de magasin pour le produit des récoltes et de logement temporaire en période de travaux saisonniers : fenaison, moisson, vendange, récolte des olives. La maison forte offrait à cet égard le meilleur compromis. S'ajoutaient à cela les avantages de l'élévation : le maître pouvait surveiller ses terres et la bonne marche du travail depuis la terrasse de l'étage supérieur. De telles constructions avaient peut-être existé à l'époque ibérique ; mais ce ne devaient être que de modestes cabanes, de simples abris ; à leur place, les élites municipales du Haut-Empire – quelle que fût leur origine, italienne ou indigène – font désormais construire « en dur », se conformant ainsi aux canons de la romanité.

Car les nécessités du labeur agricole n'expliquent qu'en partie l'extraordinaire succès de la maison forte andalouse ; surtout, elles sont impuissantes à rendre compte de son caractère monumental. Le soin apporté à la construction, la qualité souvent remarquable de l'appareil rectangulaire (fig. 3 et 8) témoignent sans conteste d'une volonté généralisée d'adopter les formes les plus emblématiques de l'architecture romaine. Jusque dans ses recoins les plus écartés, jusque dans ses plus modestes bâtiments ruraux, la Campiña du I<sup>er</sup> siècle est marquée par une débauche de pierre de taille qui s'affiche comme un véritable manifeste de romanité. Prétentions ostentatoires de parvenus ibéro-romains, ou maintien des traditions de l'architecture républicaine chez des immigrés italiens ? Quoi qu'il en soit, les maisons fortes participent à leur manière de cette « urbanisation » des campagnes<sup>150</sup> qui est, en Bétique, une des conséquences les plus spectaculaires du processus de romanisation.

Elles s'y prêtaient d'autant mieux que leur élévation concourait à faire d'elles les principaux repères du paysage rural. La proximité des agglomérations est également, à cet égard, un facteur essentiel. Dressées sur la croupe des collines, émergeant au-dessus des frondaisons des oliviers, la plupart d'entre elles devaient être visibles depuis le bourg. Cette relation visuelle n'était pas neutre : elle ne pouvait manquer de provoquer une émulation entre les propriétaires, à qui bâtirait la plus haute maison, à qui emploierait l'appareil le plus cyclopéen ou le plus régulier. Cela est particulièrement vrai des maisons fortes suburbaines qui n'étaient séparées des murs de l'*oppidum*, nous l'avons vu, que par quelques centaines de mètres<sup>151</sup>. Dans tous les cas, nul doute que leurs propriétaires étaient soucieux d'ériger une construction qui marquât, aux yeux de leurs concitoyens, et

---

<sup>149</sup> Cette particularité a bien été mise en lumière par M. PONSICH, *Implantation rurale antique sur le Bas-Guadalquivir*, IV, Madrid, 1991, p. 273 : « le retour quotidien des laboureurs au village justifie l'absence de sites [ruraux] importants ».

<sup>150</sup> On sait que les Romains ne reculaient pas devant une telle alliance de mots : *villa urbana* (Varron, *RR*, I, 13, 6 et I, 13, 7), *pars urbana* (Columelle, *RR*, I, 6, 1), et même, comble de l'oxymore, *rus urbanum* (Justin, 31, 2).

<sup>151</sup> Voir *supra*, p. 321.

leur richesse, et l'excellence de leur position sociale<sup>152</sup>. De ce point de vue, la maison forte peut être considérée comme un moyen d'affirmer une prééminence sociale, qui trouve sa projection symbolique dans la verticalité même de l'édifice<sup>153</sup>.

Cette hypothèse d'une motivation symbolique – ou, si l'on veut, idéologique – ne s'appuie pas seulement sur des parallèles grecs ou médiévaux dont la pertinence peut être discutée. Un épisode particulièrement vivant des guerres civiles nous apporte la preuve du prix que les habitants de la Bétique attachaient à leurs propriétés suburbaines. En 48 av. J.-C., Q. Cassius Longinus, légat de César, campé devant Cordoue insurgée, lance des raids aux environs de la cité avec mission de dévaster les champs et d'incendier les bâtiments (*aedificia*)<sup>154</sup>. Face à lui, mais séparés par le fleuve, les rebelles se lamentent de voir ainsi ravagées « les plus réputées et les plus précieuses propriétés des Cordouans »<sup>155</sup>. C'est dit on ne peut plus clairement : les citoyens de Cordoue avaient fait construire aux environs immédiats de leur ville, au milieu de leurs champs ou de leurs jardins, de riches maisons (l'adjectif *nobilis* ne pouvant guère désigner autre chose que des bâtiments). Je n'affirmerai certes pas que ces *aedificia* étaient des maisons fortes : s'agissant d'une capitale provinciale, il est peut-être plus raisonnable d'imaginer de spacieuses maisons à cour et péristyle. L'important est ailleurs, dans l'attachement que les citoyens leur témoignent. La « noblesse » de ces maisons s'offrait, aux portes de la ville, comme la vitrine d'une opulence bourgeoise qui ne pouvait trouver à se manifester dans les rues étroites de l'*oppidum*. Toutes rustiques qu'elles étaient, les maisons fortes qui entouraient les modestes cités d'Obulco ou d'Ituci étaient sans aucun doute investies par leurs propriétaires des mêmes valeurs et des mêmes symboles.

## Conclusions

Unité des plans, diversité des fonctions et des contextes sociaux : tel est, résumé en quelques mots, le premier enseignement de cet examen – certes encore trop schématique et inévitablement lacunaire – des maisons fortes hispaniques. Rappelons les principales différences qui séparent les deux grands groupes que nous avons mis en évidence, celui des Campiñas de l'Andalousie et celui qui s'étend du Bas Alentejo à la Serena et à la Sierra Morena :

---

<sup>152</sup> Dans la même optique, R. OSBORNE comprend la construction des tours rurales hellénistiques de Thasos comme « l'exhibition d'un pouvoir économique » (« Island towers : the case of Thasos », *ABSA*, 81, 1986, p. 175).

<sup>153</sup> Qu'on pense aux tours privées des bourgeoisies urbaines du Moyen-Age, dont San Gimignano offre sans doute l'exemple le plus impressionnant ; qu'on pense aussi aux logis seigneuriaux des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dans lesquels des éléments d'architecture défensive – notamment les tours – ne sont intégrés que comme facteur de différenciation sociale. Cf. *La maison-forte au Moyen-Age (Actes de la table ronde de Nancy)*, Paris, 1986, *passim* ; B. PHALIP, *Seigneurs et bâtisseurs. Le château et l'habitat seigneurial en Haute-Auvergne entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle*, Clermont-Ferrand, 1993, p. 169-171.

<sup>154</sup> *Ipse (scil. Cassius) hostili modo Cordubensium agros uastat, aedificia incendit* (*Bell. Alex.*, 59, 2, 8).

<sup>155</sup> *nobilissimae carissimaeque possessiones Cordubensium* (*ibid.*, 60, 1).

— Les données stratigraphiques dont nous disposons marquent un décalage chronologique d'un bon demi-siècle entre l'apparition des maisons fortes dans l'Alentejo, vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., et leur apparition en Bétique, vers le changement d'ère au plus tôt.

— En Lusitanie comme dans la Serena et dans la Sierra Morena, les maisons fortes s'inscrivent dans une économie fondée sur l'exploitation minière, les terroirs occupés ne se prêtant, le plus souvent, qu'à des cultures d'appoint. En Bétique, au contraire, l'activité de leurs occupants était exclusivement agricole, et probablement axée sur la culture de l'olivier.

— Les maisons fortes de la Bétique sont d'une facture plus soignée que celles de la Lusitanie et de la Sierra Morena, et situées beaucoup plus près des agglomérations. Ces deux caractéristiques sont le reflet d'un contexte social bien distinct. En Bétique, les maisons fortes sont, pour la plupart, des constructions suburbaines, souvent ostentatoires ; en Lusitanie, ce sont des bâtisses plus modestes, essentiellement utilitaires.

Pour le reste, au regard de leurs composantes architecturales, les maisons fortes constituent dans toute l'Hispanie méridionale un ensemble exceptionnellement homogène. Leur origine est certainement italienne, même si, en Andalousie, a pu interférer le modèle punique de la tour suburbaine. On ne décèle, en tout cas, aucune continuité par rapport aux traditions indigènes protohistoriques : ni en ce qui concerne l'implantation, ni en ce qui concerne l'architecture<sup>156</sup>. Le plan de la maison forte hispanique paraît s'être nourri d'un double héritage : celui de la maison-bloc à corridor axial, attestée en Étrurie dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et celui d'une catégorie particulière de structures de stockage à plan triparti, hellénistiques (tours-greniers) et romaines (*horrea* d'Ostie). La date de son introduction dans le sud de la péninsule Ibérique est incertaine. On peut, à titre d'hypothèse de travail, la situer à l'époque césarienne ou au début du Principat, en distinguant deux foyers de diffusion : le sud de la Lusitanie, dans le futur *conventus Pacensis*, et le Moyen Guadalquivir, région qui fut le théâtre des dernières guerres civiles et qui reçut d'importantes déductions coloniales. Mais c'est au début du Haut Empire, au moment où prend corps la romanisation des campagnes, que la maison forte est massivement adoptée comme forme d'habitat rural dans les régions périphériques de l'Hispanie ultérieure : piémonts, plateaux, régions de colline, alors que la villa prédomine dans les plaines voisines, plus riches et mieux desservies.

En tout état de cause, la maison forte ne précède pas la villa. Elle se diffuse en même temps que cette dernière : précocement dans l'Alentejo (dès le début du Principat, si ce n'est plus tôt encore), beaucoup plus tardivement dans le Haut Guadalquivir (à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle). En fait, la maison forte doit être

---

<sup>156</sup> À la différence de ce qu'on observe en Gaule, en Bretagne et en Germanie, où les maisons rurales indépendantes des grands domaines adoptent, pour la plupart, des formes directement rattachées aux traditions préromaines locales. Cf. J. HARMAND, « La maison de ferme et le manoir en Gaule romaine », *Latomus*, 47, 1988, p. 317 ; T.F.C. BLAGG, « First-century Roman houses in Gaul and Britain », dans T. Blagg & M. Millett (éd.), *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, 1990, p. 194-209.

considérée comme une solution architecturale concurrente, qui se substitue à la villa dans quelques secteurs excentrés des provinces méridionales. Son histoire sera cependant beaucoup plus courte : autant que quelques fouilles nous permettent d'en juger, elle a partout disparu dès les premières décennies du II<sup>e</sup> siècle.

## Chapitre 2

### *TURRES* : TOURS DE GUET, MAISONS FORTES OU VILLAGES FORTIFIÉS ? L'APPORT CONTROVERSÉ DES SOURCES LITTÉRAIRES

Ce chapitre regroupe, en les modifiant sur plusieurs points, des développements dispersés dans trois publications :

- « Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 26 (1), 1990, p. 5-43 [p. 21-25].
- « Les maisons fortes de la Bétique et de la Lusitanie romaines », *Revue des Études Anciennes*, 97 (3-4), 1995, p. 527-564 [p. 553-557].
- « Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires », dans P. MORET et T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Jaén, 2004, p. 13-29.

On peut se demander si les conclusions archéologiques auxquelles je suis parvenu dans le chapitre précédent s'accordent avec les données des sources littéraires. Plusieurs passages de Tite-Live, du *Bellum Hispaniense* et de Pline l'Ancien sont en effet devenus des références obligées pour tous les auteurs qui se sont occupés des fortifications isolées de l'époque républicaine et du début du Haut Empire en Hispanie, à tel point qu'il n'est pas rare de voir le mot latin *turris* utilisé pour les désigner de façon brève et commode, de préférence à ses équivalents modernes, y compris dans des travaux archéologiques qui n'abordent pas de front le problème des sources antiques.

Cet examen est d'autant plus important que, si l'on suit l'interprétation traditionnelle de plusieurs de ces passages, on pourrait croire qu'ils invalident mes conclusions, puisqu'il est souvent admis, d'une part que les « tours d'Hannibal » dont parle Pline peuvent être reconnues dans certains « *recintos fortificados* » de la Bétique (ce qui suppose que ce phénomène architectural aurait une origine préromaine et aurait eu une large diffusion dès la fin du III<sup>e</sup> siècle), et d'autre part que la fonction essentiellement militaire d'un réseau de tours isolées serait confirmée à la fois par Tite-Live et par le *Bellum Hispaniense* (ce qui est incompatible avec la notion de maisons fortes privées ou de fermes fortifiées).

Le dossier littéraire a été réuni et discuté en plusieurs occasions déjà : par Antonio García y Bellido<sup>1</sup>, par Javier Fortea et Juan Bernier<sup>2</sup>, et plus brièvement par José Ramón Carrillo Díaz-Pinés<sup>3</sup>. Sans vouloir en dresser à nouveau un catalogue exhaustif, je me propose de réexaminer ici les passages qui ont été le plus souvent sollicités – à tort ou à raison – pour donner un nom, une date ou un sens aux édifices mis au jour par l'archéologie.

Mais avant d'entrer en matière, il m'a paru important de signaler plusieurs difficultés lexicales qui conditionnent la lecture de ces textes et peuvent amener à remettre en question certaines interprétations traditionnelles.

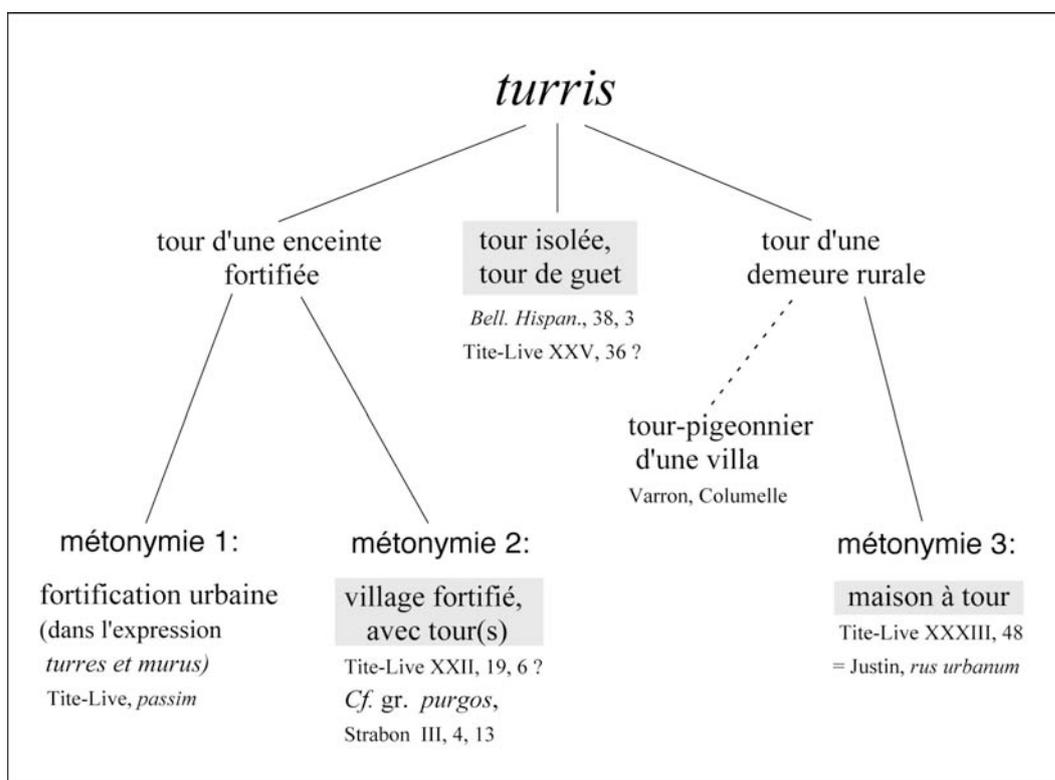


Fig. 12. Schéma des principaux sens du mot latin *turris*, au propre et au figuré.

<sup>1</sup> GARCÍA Y BELLIDO 1945, « Bandas y guerrillas », p. 591-595 ; *id.* 1954, « Arte ibérico », p. 414-422. Ces deux études ont beaucoup contribué à entériner un fâcheux amalgame entre des récits qui concernent la seconde guerre punique et d'autres qui se rapportent à des phases déjà avancées de la romanisation.

<sup>2</sup> FORTEA et BERNIER 1970, *Recintos*.

<sup>3</sup> CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* », p. 38-43.

### ***Turris, purgos* : les pièges de la polysémie**

L'examen des usages lexicaux des auteurs grecs et latins, concernant les « tours » de l'Hispanie, fait apparaître une diversité d'emplois et d'acceptions à laquelle on n'a pas toujours été assez attentif. Les champs lexicaux de la *turris* latine et du *purgos* grec s'étendent en effet bien au-delà de ce que les archéologues entendent lorsqu'ils parlent de « tours », de « tours de guet » (*atalayas*), voire de « fortins » ou de « enceintes-tours » (*recintos-torre*).

Le principal problème dérive de la polysémie du mot latin *turris*. Pour ne s'être pas assez rendu compte de la diversité de ses acceptions, on a mis en relation plusieurs textes qui, en réalité, n'ont rien à voir les uns avec les autres. Le tableau de la figure 12 résume les évolutions et les dérivations sémantiques du mot *turris* qui intéressent de près ou de loin notre propos (il n'est donc pas exhaustif). Sont soulignées les acceptions qui sont attestées dans le corpus de textes concernant l'Hispanie. Quatre groupes se distinguent.

1/ Le cas le plus simple est celui de la tour de guet isolée. Deux occurrences se rapportent à l'Hispanie : la tour de guet côtière, située dans les environs de Malaga, où se réfugie Sextus Pompée en 45 av. J.-C.<sup>4</sup>, et les *turres Hannibalis* de Pline l'Ancien<sup>5</sup>, dont nous savons qu'elles étaient des tours de guet, puisque dans un autre passage se référant au même type d'édifices Pline les appelle aussi *speculae Hannibalis*, les « tours de guet d'Hannibal »<sup>6</sup>. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette référence à Hannibal.

2/ *Turris* désigne aussi très souvent la tour d'une enceinte urbaine ou villageoise. À partir de là, deux métonymies se sont développées. La première, fréquente chez Tite-Live, associe *turris* à *murus* dans des expressions comme *muri turresque*, *murus et turres*, *murus turresque*, pour désigner l'ensemble d'une fortification urbaine<sup>7</sup>. Cet emploi ne nous intéresse pas directement ; il révèle cependant à quel point la tour s'imposait à l'esprit d'un Romain<sup>8</sup> comme l'élément le plus caractéristique, le symbole par excellence d'une fortification.

La seconde métonymie, de même nature, s'applique à de petites ou très petites agglomérations. On passe du sens de « tour d'un village » à celui de « village fortifié muni d'une tour », voire à celui de « village fortifié ». La clé de cette métonymie nous est offerte par un passage bien connu de Strabon (III 4, 13), citant Posidonius, dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler l'importance<sup>9</sup>. D'après Strabon, Posidonius reprochait à Polybe d'avoir flatté indûment Tib. Sempronius Gracchus en affirmant qu'au cours de la campagne de 179 av. J.-C. il avait détruit trois cents villes celtibères ; car pour Posidonius, Polybe appelait « villes » (πόλεις) de simples « tours » (πύργους), « comme c'était l'usage dans les défilés des triomphes » (ὥσπερ ἐν ταῖς θριαμβικαῖς πομπαῖς) : hyperbole flatteuse

<sup>4</sup> *Bell. Hisp.*, 38, 3.

<sup>5</sup> *N. H.*, II 181.

<sup>6</sup> *N. H.*, XXXV 169.

<sup>7</sup> Par exemple : XXV 7, 5 et 7, 8 ; XXXII 9, 2 ; XXXVII 32, 2 ; XXXVIII 6, 9.

<sup>8</sup> La même observation pourrait d'ailleurs être faite à propos du mot grec *purgos*.

<sup>9</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 153.

d'un courtisan ou rodomontade d'un général qui « gonfle » ses faits d'armes. Strabon ajoute aussitôt que le même abus de langage est commis par d'autres historiens – il ne les nomme pas<sup>10</sup> – qui « prétendent compter plus de mille villes chez les Ibères », mais qui en réalité « donnent aux grands villages le nom de villes » (τὰς μεγάλας κώμας πόλεις ὀνομάζοντες). En reprenant à son compte la critique de Posidonius, mais en variant les termes, Strabon établit une synonymie limpide, quoique implicite, entre *purgos* et *kômê*, « tour » et « village », équivalents des mots latins *turris* et *vicus*. Les tours dont parle Posidonius ne sont donc pas des tours isolées, comme on le croit encore parfois<sup>11</sup>, mais bien des villages fortifiés.

3/ *Turris* peut encore désigner la tour d'un établissement rural : manoir, ferme fortifiée ou villa, et par extension cet établissement lui-même. Cette métonymie est plus courante en grec qu'en latin, *πύργος* servant fréquemment à désigner les maisons à tour qui sont un élément caractéristique des campagnes hellénistiques<sup>12</sup>. En latin, on la rencontre surtout chez les poètes (au sens de manoir, voire de palais), mais aussi chez Tite-Live quand il mentionne la *turris* où Hannibal fait étape, sur la côte d'Afrique près de Thapsus, avant de s'embarquer pour l'exil<sup>13</sup>. Justin donne le nom de *rus urbanum* au même édifice<sup>14</sup> ; il s'agissait donc probablement d'une riche demeure de style hellénistique, d'une « maison à tour » dont on peut se faire une idée d'après un dessin trouvé par Pierre Cintas dans une tombe du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., au Cap Bon<sup>15</sup>. L'acception de *turris* au sens de « maison à tour » n'est pas formellement attestée dans les sources concernant l'Hispanie, mais on ne saurait exclure *a priori* que certaines mentions, parmi les plus brèves et les plus allusives, ne puissent s'y référer.

4/ Il faut enfin tenir compte des noms de villes et des noms de lieu dans lesquels le mot *turris* entre en composition. On en connaît un petit nombre en Hispanie<sup>16</sup>, parmi lesquels le plus célèbre est *Turris Lascutana*, connue par un décret de Paul-Emile daté de 189 av. J.-C.<sup>17</sup>. Ces toponymes ont été fréquemment cités en

<sup>10</sup> On peut penser, entre autres, à Caton, dont Plutarque rapporte qu'il « disait lui-même avoir pris plus de villes (πόλεις) qu'il ne passa de jours en Ibérie. Et ceci n'est pas une fanfaronnade puisque, en vérité, leur nombre se montait à quatre cents » (*Cato Maior*, 10, 3).

<sup>11</sup> Par exemple CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* », p. 69, pour qui ce texte « nos informa de la existencia de torres entre los celtíberos ».

<sup>12</sup> GRIMAL 1939, « Les maisons à tour ».

<sup>13</sup> Tite-Live, XXXIII 48, 1-2.

<sup>14</sup> *Hist. Phil.*, XXXI 2.

<sup>15</sup> P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, II, Paris, 1976, p. 105-106 et fig. 6 ; ce dessin représente selon toute vraisemblance une maison rurale de maître, composée de quatre corps de bâtiment dont l'un est une tour couronnée de merlons de type punique.

<sup>16</sup> Πύργοι λευκοί (Ptolémée, II 5, 5) ; *Ad Turres Saetabitanas* (*It. Ant.*, 400, 6) ; *Ad Turres* (*ibid.*, 445, 2). Voir aussi *CIL*, XV, 4221, 4230 et 4231. Dans la légende latine TVRI.REGINA ou TVRRI.REGINA d'une monnaie bilingue d'une cité la Béturie Turdule nommée *Regina* par Pline (III 15), le mot *turris* est l'équivalent de *t'1* (« tell » ?) de la légende néo-punique (selon GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 382).

<sup>17</sup> *CIL* II, 5041. Une communauté dépendante de la cité d'Hasta, établie en un lieu nommé « Tour de Lascuta » (*quei Hastensium seruei in Turri Lascutana habitarent*), est confirmée dans ses droits sur son territoire et sur sa ville (*agrū oppidumque*). Le rapport entre *Turris Lascutana*, connue par cette seule inscription, et *Lascuta*, toponyme attesté par des sources littéraires et

témoignage dans les débats sur les tours d'Hannibal et les « *recintos fortificados* » du sud de l'Hispanie. Sans doute une tour réellement existante est-elle à l'origine de la plupart de ces noms. Mais s'agissait-il d'une tour d'enceinte particulièrement impressionnante, d'une tour isolée proche de l'agglomération, ou d'une maison à tour ? Il nous est impossible de le savoir, soit parce que la localisation de ces agglomérations reste incertaine, soit parce que les sites n'ont pas livré de vestiges antiques. Dans le cas de *Turris Lascutana*, cependant, les termes de l'inscription permettent d'affirmer qu'on a affaire à une agglomération d'une certaine importance, puisqu'elle y est qualifiée d'*oppidum*<sup>18</sup>.

Bien que très rapide, ce survol lexicographique suffit, je pense, à démontrer l'ambiguïté et la plasticité sémantique de la notion de « tour », quand elle est appliquée à l'Hispanie par des auteurs anciens. Dans ces conditions, il me paraît peu opportun d'ajouter à la confusion en forgeant, comme cela a été fait récemment, l'expression latine *turres baeticae*<sup>19</sup>, qui ne figure dans aucun texte ancien. Faudra-t-il, à ce compte-là, parler aussi des *turres lusitanae* du Portugal, ou des *turres turdulae* d'Estrémadure ? Il s'agit, disons-le nettement, d'un abus de langage qui me paraît d'autant plus dangereux qu'il peut faire croire à des lecteurs peu familiers des sources latines qu'une catégorie architecturale définie par les historiens modernes à partir de critères archéologiques était déjà connue, identifiée comme telle et nommée par les Anciens. Rien n'est moins vrai, comme on vient de le voir.

Les observations qui précèdent vont nous permettre d'aborder avec toute la prudence qui s'impose trois textes bien connus, tirés de Tite-Live et du *Bellum Hispaniense*, qui sont les seuls dans toutes les sources conservées qui apportent quelques détails sur le contexte chronologique et géographique des « tours » hispaniques<sup>20</sup>.

### Les tours de l'embouchure de l'Èbre en 217 av. J.-C.

Tite-Live, XXII 19, 5-7 :

Altero ab Tarracone die <ad> stationem decem milia passuum distantem ab ostio Hiberi amnis peruenit. Inde duae Massiliensium speculatoriae praemissae rettulere, classem Punicam stare in ostio fluminis castraque in ripa posita. Itaque ut improvidos incautosque uniuerso simul offuso terrore opprimeret, sublatis ancoris ad hostem uadit. *Multas et locis altis positas turris Hispania habet, quibus et speculis et propugnaculis aduersus latrones utuntur.* Inde primo conspectis hostium nauibus datum signum Hasdrubali est (...).

---

numismatiques, reste controversé ; ni l'une ni l'autre n'a été localisée avec certitude ; on sait seulement qu'elles appartenaient au *conventus* de Gades.

<sup>18</sup> *Turris Lascutana* apparaît, dans cette inscription, comme un toponyme qui recouvre à la fois un territoire (*ager*) et une agglomération (*oppidum*). L'auteur du décret mentionne l'un et l'autre afin de ne laisser planer aucune ambiguïté sur la portée légale d'un acte qui ne concerne pas seulement des personnes, mais aussi leurs biens, leurs maisons et leurs champs.

<sup>19</sup> CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* ».

<sup>20</sup> Un autre passage de Tite-Live, cité par GARCÍA y BELLIDO comme s'il avait trait à la péninsule Ibérique (1954, « *Arte ibérico* », p. 416), concerne exclusivement l'Afrique punique (XXIX 23, 1).

« Parti de Tarragone, dès le lendemain il [Cn. Scipion] parvint à un mouillage situé à dix milles de l'embouchure du fleuve Èbre. Deux croiseurs marseillais envoyés en reconnaissance l'informèrent que la flotte carthaginoise était stationnée à l'embouchure du fleuve et que l'armée campait sur ses rives. Comptant sur l'effet de surprise pour saisir l'ennemi de terreur et l'écraser par une attaque simultanée, il leva l'ancre et cingla vers lui. *L'Hispanie possède de nombreuses tours, situées sur des hauteurs, qui servent à la fois de postes de guet et de fortifications contre les brigands.* Dès que les navires ennemis furent en vue, on envoya de là [*i.e.* de ces tours] un signal à Hasdrubal et l'alerte fut donnée sur terre et dans le camp (...). »

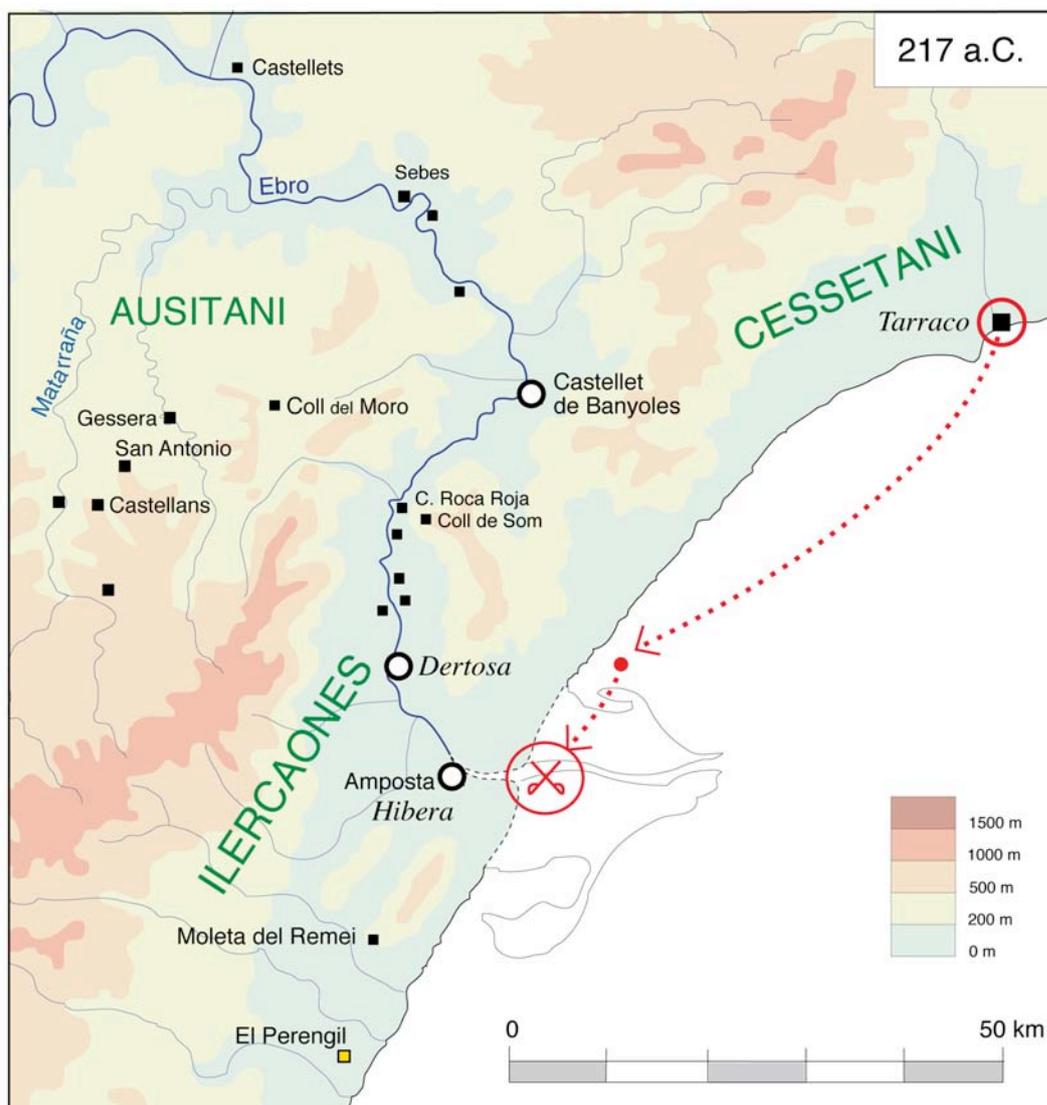


Fig. 13. Le Bas Èbre en 217 av. J.-C. Ligne pointillée : trajet approximatif de la flotte romaine et lieu de la bataille navale. Carrés noirs : petits établissements fortifiés ibériques.

Pendant l'été 217, la flotte de Cn. Scipion vient à la rencontre des Carthaginois dont la flotte et l'armée occupaient l'embouchure de l'Èbre (fig. 13). Le plan de Scipion, qui consistait à attaquer l'ennemi par surprise, est déjoué par les guetteurs carthaginois. Tite-Live, en ce point du récit, introduit une parenthèse explicative : « *L'Hispanie possède de nombreuses tours, situées sur des hauteurs, qui servent à la fois de postes de guet et de fortifications contre les brigands.* » C'est du haut de ces « tours » que la flotte romaine fut d'abord aperçue et qu'un signal fut envoyé à Hasdrubal.

Dans cette phrase, l'emploi du présent (*Hispania habet*) tranche sur les parfaits de narration du reste de la page et signale sans équivoque un changement de registre : il introduit une brève parenthèse ethnographique. Cette parenthèse nous apprend deux choses. D'abord, les tours du Bas Èbre y sont présentées comme des constructions traditionnelles qui ne disparurent pas après les événements dont il est question (d'où le présent) et qui étaient tenues pour caractéristiques de l'architecture ibérique en général (d'où la référence vague à *Hispania*).

Tite-Live nous éclaire aussi sur leur fonction. Trois mots concourent à la définition des ces *turres* hispaniques : *specula*, *propugnaculum* et *latrones*. Les deux premiers se réfèrent aux deux fonctions essentielles d'une tour : le guet (*specula*) et la protection active des personnes et des biens (*propugnaculum*) ; mais ces termes sont trop imprécis pour permettre l'identification d'un type architectural particulier. Ces deux termes ne supposent d'ailleurs pas forcément deux constructions distinctes : *specula* désigne en effet toute position élevée permettant d'observer au loin, quelle que soit sa nature<sup>21</sup>, et un *propugnaculum*, s'il est convenablement situé, peut tenir lieu de *specula*.

Le troisième terme important est *latrones*. Il est habituellement traduit par « bandits » ou « brigands », mais sa signification est plus large. On sait qu'en droit romain, le terme *latrones* désignait toute communauté – peuple ou cité – qui se livrait à des actes hostiles contre Rome sans lui avoir déclaré la guerre en bonne et due forme<sup>22</sup>. Sont aussi susceptibles d'être appelés *latrones* tous les barbares qui se faisaient entre eux la guerre sans se conformer aux codes institués dans le cadre de la cité grecque ou de l'Etat romain. En l'occurrence, compte tenu de la date – en 217 la conquête romaine de la vallée de l'Èbre n'a pas encore commencé –, les actes de *latrocinium* auxquels se réfère la source de Tite-Live ne peuvent concerner que des guerres intertribales, faites de coups de main et de razzias, qui opposaient les uns aux autres des peuple ibères.

En somme, ce texte ne nous apprend concrètement que trois choses : les tours étaient situées en position dominante sur le sommet des collines, et pouvaient abriter des guetteurs ; ce n'étaient pas des fortifications temporaires établies par les Carthaginois, mais des constructions indigènes traditionnelles ; enfin, elles

<sup>21</sup> Cf. Stace, *Thébaïde*, VI, 545 sq : [...] *sedet anxia turris suprema / Sestias in speculis*, où sont clairement dissociés le support matériel (*turris*) et la fonction (*specula*).

<sup>22</sup> Sextus Pomponius désigne sous ce nom tous les ennemis de Rome dont la condition de belligérant n'est pas publiquement et légalement déclarée : *hostes hi sunt, qui nobis aut quibus nos publice bellum decrevimus ; ceteri latrones aut praedones sunt* (Digeste, L 16, 118) ; cf. CADIOU 2001, *Les armées romaines*, p. 181-182.

servaient à se prémunir contre des attaques par surprise, probablement dans un contexte de guerres intertribales endémiques.

L'archéologie peut nous aider à cerner, jusqu'à un certain point, la nature de ces *turres* du Bas Èbre. Les importants résultats obtenus récemment par plusieurs programmes de prospections et de fouilles permettent de formuler des hypothèses plus précises et mieux étayées qu'il ya dix ans<sup>23</sup>. *A priori*, compte tenu de l'imprécision du terme *turris*, plusieurs types d'établissements indigènes de petite taille peuvent correspondre à l'évocation de Tite-Live. Nous examinerons successivement les trois catégories qui sont attestées dans la basse vallée de l'Èbre et dans les régions côtières avoisinantes : les tours isolées quadrangulaires, les petits villages clos fortifiés et les tours-greniers.

### *Les tours isolées rectangulaires*

On ne connaît, pour la fin du III<sup>e</sup> siècle, que deux exemples avérés de tours isolées sur tout le littoral du Nord-Est, entre la Catalogne et le nord du Pays Valencien : El Turó dels Dos Pins, près de l'*oppidum* de Burriac, à Cabrera de Mar<sup>24</sup>, et El Perengil, près de Vinarós<sup>25</sup>. Elles sont d'ailleurs fort différentes l'une de l'autre. La tour rectangulaire de Burriac<sup>26</sup>, située à 500 m seulement de l'enceinte, sur un versant, était un élément annexe du système défensif de l'*oppidum*. Elle n'avait donc pas de fonction autonome.

La tour d'El Perengil était, au contraire, complètement isolée au sommet d'une petite colline, en vue de la côte. Elle est rectangulaire comme la précédente, mais son plan est plus complexe (fig. 14 et 22, d) : elle contenait au rez-de-chaussée plusieurs pièces dont la fonction reste problématique, la fouille ayant livré très peu de mobilier. La date de construction proposée par les fouilleurs – vers la fin du III<sup>e</sup> siècle – est parfaitement défendable, même si un ensemble de céramiques relativement important<sup>27</sup> suggère une période d'occupation s'étendant sur une bonne partie du II<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à ce point, on peut juger qu'elle correspond de façon satisfaisante au modèle esquissé par Tite-Live. Je vois cependant une difficulté. Son plan régulateur parfaitement ordonné, divisible en modules de 1,75 m qui sont proches de six pieds romains<sup>28</sup>, son entrée en baïonnette, ses grandes pièces allongées, tout cela est pour l'heure absolument unique dans l'est et le nord-est de l'Ibérie, ce qui cadre mal avec la phrase de Tite-

<sup>23</sup> Cf. MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 153 sq, où je ne dépassais guère la présomption d'une correspondance entre les *turres* de Tite-Live et les villages clos ibériques dont on ne connaissait alors qu'un seul exemple dans le Bas l'Èbre.

<sup>24</sup> J. GARCÍA ROSELLÓ et D. ZAMORA, « El jaciment arqueològic d'època ibèrica del Turó dels Dos Pins (Cabrera de Mar) : l'assentament rural i la torre », *Laietania*, 16, 2005, p. 65-152.

<sup>25</sup> OLIVER FOIX 2001, *El Perengil*.

<sup>26</sup> Il s'agit d'une tour de grande taille (11,5 x 5,95 m), à fondations profondément creusées dans le rocher ; l'épaisseur des murs allait de 1,5 à 2 m.

<sup>27</sup> Plusieurs vases de Campanienne A dont un de la forme L 27, des fragments informes d'amphores Dressel I et d'amphores ébusitaines Ramón 8.1.3.1 ou 8.1.3.3, des kalathos à panse cylindrique et lèvres plates.

<sup>28</sup> OLIVER FOIX 2001, *El Perengil*, p. 92-98.

Live qui évoque des constructions très répandues, « *multas turris* ». El Perengil reste, à ce jour, un hapax, ce qui rend particulièrement difficile son interprétation, tant du point de vue de sa fonction que de l'origine de ses bâtisseurs.



Fig. 14. Tour ou maison-tour d'El Perengil (Vinarós, Castellón).

### *Les petits villages clos fortifiés*

Cette catégorie est beaucoup plus répandue que la première : on en connaît de très nombreux exemples dans le Bas Èbre et dans les régions voisines. Il est inutile d'en reprendre l'inventaire qui a été fait ailleurs<sup>29</sup>. Le plan de ces villages, généralement irrégulier, varie beaucoup dans le détail, mais on retrouve presque toujours les traits suivants : implantation sur le sommet d'une colline ou le rebord d'un plateau ; superficie très petite (500 à 1500 m<sup>2</sup>) ; regroupement des maisons autour d'une place centrale ou d'une rue médiane ; présence d'une enceinte plus ou moins développée, parfois constituée simplement par le mur de fond des maisons ; présence d'une tour (plus rarement de deux tours) à proximité de l'entrée (fig. 15 et 16).

La basse vallée de l'Èbre est l'une des régions où ces micro-villages fortifiés sont le plus nombreux (fig. 13) ; mais pendant longtemps on ne pouvait guère se référer qu'à des exemples de villages fouillés assez loin à l'intérieur des terres, en

---

<sup>29</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 145-150, à compléter pour le Bas Èbre avec les références citées plus loin.

particulier dans la vallée du Matarraña, où les plus connus, parmi ceux qui possèdent une tour et qu'on peut estimer contemporains de la seconde guerre punique, sont San Antonio de Calaceite et Els Castellans de Cretas<sup>30</sup>. Grâce à de nombreuses prospections et à quelques fouilles récentes, on en connaît maintenant d'autres dans la Terra Alta<sup>31</sup> et dans tout le Bas Èbre<sup>32</sup>.

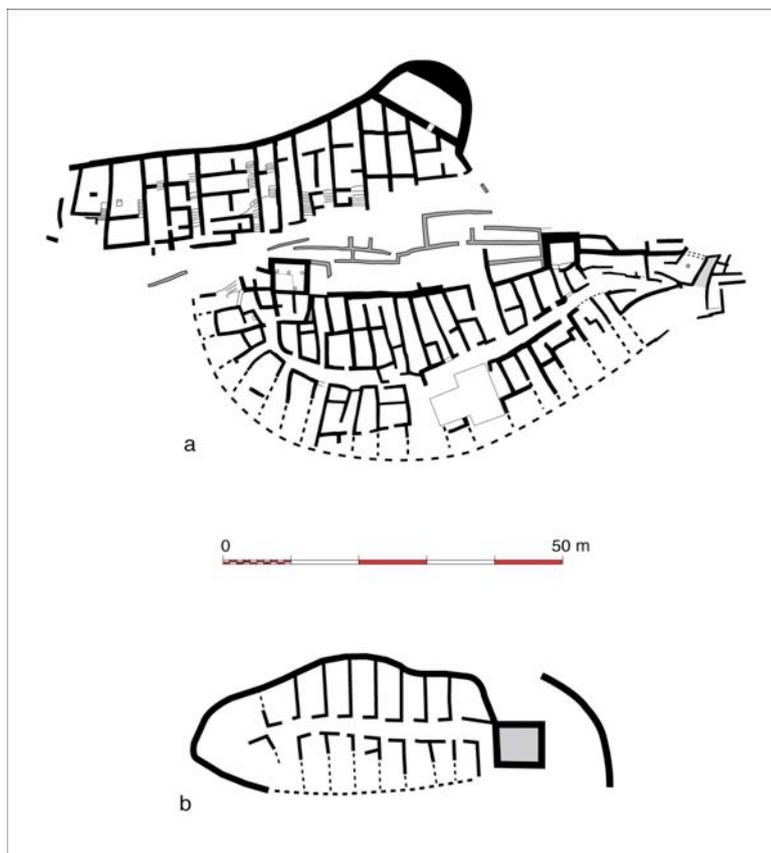


Fig. 15. Petits villages clos munis d'une tour. **a** : San Antonio de Calaceite (Bas Aragon) ; **b** : Puntal dels Llops (Olocou, Valence).

<sup>30</sup> Voir *supra*, p. 203-208 et 273-278.

<sup>31</sup> PUCH 1996, *El poblament ibèric*.

<sup>32</sup> DILOLI 1995, « Anàlisis del poblament » ; MUNILLA 2000, « La Ilercavònia » ; NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*.



Fig. 16. Restitution DAO hypothétique du Puntal dels Llops, d'après BONET.

Le rôle et la distribution des « villages à tour » (si l'on veut bien me passer cette expression qui n'a d'autre justification que de rappeler la notion classique de « maison à tour ») dans les territoires ibériques du cours inférieur de l'Èbre, entre Mora et l'embouchure, peuvent donc être mieux circonscrits, notamment grâce aux travaux de Jaume Noguera<sup>33</sup> qui s'est particulièrement intéressé à la question des agglomérations fortifiées.

Deux centres proto-urbains ont été identifiés dans cette partie de la vallée : au nord, dans la Foia de Mora, l'*oppidum* de Castellet de Banyoles<sup>34</sup>, autour duquel gravitent un petit nombre d'établissements secondaires difficiles à caractériser. À proximité de l'embouchure, les sources littéraires signalent une autre place centrale : *Hibera*, présentée en 216 comme « la ville la plus riche de cette région », *urbem opulentissimam*<sup>35</sup>. Le fait que les troupes romaines aient dû traverser le fleuve pour s'approcher de cette ville oblige à situer *Hibera* sur la rive droite de l'Èbre ; elle devait donc se trouver du côté d'Amposta, et non, comme on le pense habituellement<sup>36</sup>, sur l'emplacement de la future *Dertosa*, même s'il faut bien reconnaître que les données archéologiques sont très maigres<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> NOGUERA 2000, « Caractéristiques » ; NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*.

<sup>34</sup> Sur les défenses de l'entrée de cette agglomération, voir *supra*, p. 157-190.

<sup>35</sup> Tite-Live, XXIII 28, 9-10.

<sup>36</sup> En dernier lieu J. DÍLOLI, « *Hibera Iulia Ilercavonia - Dertosa* : l'assentament ibèric i la implantació de la ciutat romana », *Butlletí Arqueològic*, 17, Tarragona, 1996, p. 53-68, et J. NOGUERA, *Gènesi i evolució de l'estructura del poblament ibèric en el curs inferior del riu Ebre*, thèse de doctorat, Universitat de Barcelona, 2006, I, p. 226. Une localisation sur la rive droite de l'Èbre a cependant été soutenue par Scullard et Lazenby (références dans HOYOS 2001, « Generals and annalists », p. 72, n. 10).

<sup>37</sup> Les traces d'une occupation préromaine sont rares et très localisées à Amposta même ; en revanche, les plus importantes nécropoles ibériques du secteur de l'embouchure (Mianes, Mas de

La frontière entre le territoire de Castellet de Banyoles et celui d'*Hibera* – deux cités qui appartenaient sans aucun doute au peuple des *Ilercavones* – se situait probablement vers Benifallet, au milieu du goulot d'étranglement que forment les gorges de l'Èbre à une quarantaine de kilomètres en amont de l'embouchure. En ce point, la voie de communication fluviale et les éventuels chemins terrestres qui la bordaient étaient verrouillés par deux petits établissements fortifiés, perchés sur des hauteurs stratégiquement choisies : Castellet de la Roca Roja et Coll de Som (tous deux sur la commune de Benifallet). À la Roca Roja, le village, d'une superficie d'environ 1000 m<sup>2</sup>, occupait un petit éperon fermé par une puissante muraille et par une tour rectangulaire<sup>38</sup>. La fortification de Coll de Som, bâtie sur un sommet isolé plus élevé, est moins bien conservée ; sa superficie est évaluée entre 1000 et 1500 m<sup>2</sup> <sup>39</sup>. D'autres petits établissements du même type existaient tout le long du cours inférieur de l'Èbre. Parmi ceux qui possédaient une tour, on peut citer Les Valletes (Aldover), Les Planetes (Tivenys), L'Assut (Tivenys), Forn Teuler (Ascó). Dans plusieurs cas, notamment à l'Assut, la tour est très grande, disproportionnée par rapport à un secteur d'habitat exigü. Ces tours, placées sur le point le plus élevé de chaque site, visibles de loin et réparties de proche en proche sur les hauteurs qui bordent la basse vallée, constituaient à coup sûr l'un des éléments les plus frappants du paysage à l'époque ibérique, au point qu'on a pu parler à leur propos d'une scénographie de l'habitat fortifié<sup>40</sup>.

C'est, me semble-t-il, à cette catégorie d'établissements que correspondent les *turres* de la bataille de l'Èbre. Certes, on n'en a pas retrouvé sur la ligne de collines la plus proche de la côte. Mais ce secteur a été si profondément bouleversé par les aménagements de l'époque moderne et contemporaine que cette absence de données archéologiques ne signifie rien. Il existait très probablement le long de la côte des « villages à tour » semblables à ceux de la Ribera d'Ebre et du Baix Ebre.

On peut, du reste, s'interroger sur la légitimité du terme « village » (en castillan : *poblado*) quand on l'applique à de si petits établissements. C'est plus par commodité de langage que pour toute autre raison que je le maintiens. À juste titre, il a été récemment mis en question par plusieurs archéologues, et l'expression *casa fortificada* a été retenue pour une série de petits établissements de la province de Castellón<sup>41</sup>. Si l'on prend un exemple un peu plus méridional, celui de Puntal dels Llops (Olocau, Valencia), site qui a fait l'objet d'une remarquable publication monographique<sup>42</sup>, on constate que les fouilleurs ont utilisé successivement plusieurs termes, depuis le début des années 1980, pour désigner cet établissement fortifié de 650 m<sup>2</sup>, muni d'une puissante tour carrée

---

Mussols, l'Oriola) se trouvent à proximité, ce qui me paraît être un argument plus fort que celui, *a silentio*, de l'absence de trouvailles en milieu urbain.

<sup>38</sup> C. BELARTE, J. NOGUERA et J. SANMARTÍ, « El jaciment del Castellet de la Roca Roja (Benifallet, Baix Ebre). Un patró d'habitat ibèric en el curs inferior de l'Ebre », dans *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació*, Tivissa (*Ilercavònia*, 3), 2002, p. 89-110.

<sup>39</sup> NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 39-42.

<sup>40</sup> NOGUERA 2002, *Ibers a l'Ebre*, p. 120.

<sup>41</sup> OLIVER FOIX 2004, « Torres y casas fortificadas ».

<sup>42</sup> BONET et MATA 2002, *El Puntal dels Llops*.

(fig. 15, b et 16) : d'abord *poblado*, puis *atalaya* (terme qui recouvre à peu près la notion de poste de guet fortifié), et finalement *fortín* dans le titre de cette récente monographie. Mais à lire attentivement la conclusion de cet ouvrage, on se rend compte que le Puntal dels Llops n'est plus considéré comme un établissement militaire ou strictement défensif – ce qu'implique normalement, en français comme en castillan, le mot *fortín* –, mais comme « una gran unidad doméstica, equivalente a una residencia, o castillo »<sup>43</sup>. Une contradiction subsiste donc entre le nom et l'idée, entre le titre et la conclusion. Celle-ci coïncide d'ailleurs, sous une terminologie différente, avec la notion de « maison fortifiée » défendue par Arturo Oliver, et avec les objections que j'avais formulées il y a quelques années contre l'hypothèse d'une fonction proprement militaire attribuée aux établissements du type Puntal dels Llops<sup>44</sup>.

Ce n'est pas ici le lieu d'aborder les difficiles problèmes d'interprétation des vestiges archéologiques que trahissent ces hésitations et ces contradictions dans la recherche d'une terminologie adaptée. Ce qu'il me paraît important de retenir, c'est que le terme *turris*, appliqué par les Romains à de petits établissements fortifiés indigènes, n'est ni plus ni moins pertinent que les approximations lexicales entre lesquelles hésitent les archéologues : village, fortin, tour, château ou maison.

### *Les tours-greniers*

En ce qui concerne cette dernière catégorie, je n'ai, pour l'époque qui nous intéresse, que deux exemples à produire. Le premier est celui de La Gessera de Caseras (Terra Alta, Tarragona), bâtiment perché sur le sommet d'une colline, fouillé il y a près d'un siècle par Bosch Gimpera<sup>45</sup>, qui présente trop de singularités pour qu'on puisse l'assimiler aux nombreux micro-villages connus dans la région. L'examen des vestiges encore en place m'a permis de montrer que le site avait connu au moins deux phases de construction, la première au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'autre ou les autres entre le IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. C'est à la seconde phase, celle qui nous intéresse ici, qu'appartiennent la plupart des murs conservés. Douze pièces sont encore identifiables aujourd'hui (fig. 18, c et 22, a) ; en tenant compte des murs disparus depuis la fouille et de l'espace où le rocher affleure, on peut restituer en tout 16 ou 17 pièces. Leur étroitesse (1,5 m de large à l'intérieur), leur forme allongée, la faible épaisseur des murs intérieurs (seulement 30 à 36 cm) et l'absence d'équipements domestiques font penser à une structure de stockage plutôt qu'à une maison. Sachant qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. il existe à La Serra Mitjana, à 1,5 km au nord de La Gessera, sur un site moins élevé et plus proche de la vallée, un établissement agricole relativement important<sup>47</sup>, il est possible que le bâtiment de La Gessera soit devenu une dépendance de cet établissement, avec une double fonction : la surveillance d'une importante voie de

<sup>43</sup> BONET et MATA 2002, *El Puntal dels Llops*, p. 222.

<sup>44</sup> MORET 1996, *Fortifications ibériques*, p. 155-159.

<sup>45</sup> BOSCH GIMPERA 1915, « Campanya arqueològica », p. 831-836.

<sup>46</sup> Voir *supra*, p. 234-238.

<sup>47</sup> PUCH 1996, *El poblament ibèric i romà*, p. 71-80.

communication (le chemin entre Coll del Moro de Gandesa et Calaceite passait nécessairement dans les environs) et la protection des récoltes, dans une sorte de grenier fortifié, bien à l'abri sur une butte isolée.

Le second cas est celui du Castellar de Berrueco, près de la Laguna Gallocanta dans la Sierra Menera de Teruel<sup>48</sup>. Son plan rappelle de très près – en plus grand – celui de La Gessera, avec des compartiments très étroits qui sont appelés « estancias » dans la publication, mais qui pouvaient difficilement être, compte tenu de leurs dimensions, des pièces d'habitation (fig. 22, b). Les murs, d'une grande épaisseur, sont bâtis en appareil cyclopéen. Il pouvait s'agir d'une maison forte dont les compartiments du rez-de-chaussée servaient de magasins ou de grenier, ou d'un grenier fortifié. Il faudrait mieux connaître plus en détail l'environnement du site pour se prononcer ; ce qu'on sait en tout cas, c'est que d'autres enceintes bâties dans le même appareil, vers la même époque, sont nettement plus vastes et peuvent être plus aisément identifiées comme des habitats fortifiés<sup>49</sup>.

Dans le but de synthétiser les résultats de ce bref examen, j'ai placé face à face dans un tableau (fig. 18) les informations fournies par le texte de Tite-Live et les données archéologiques disponibles. Le type du micro-village fortifié y est représenté par un exemple catalan du III<sup>e</sup> siècle (Puig Castellet de Lloret de Mar), très proche par son organisation interne et ses dimensions des petits villages à tour du Bas Èbre<sup>50</sup>. Pour la période républicaine, j'ai choisi de faire figurer une tour de tradition indigène, récemment fouillée à Torre Cremada dans la vallée du Matarranya<sup>51</sup>, et la tour de guet romaine de Castell de Falgars (province de Gérone), dont la datation n'a pas pu être fixée avec précision mais qui date sans doute de cette période<sup>52</sup>. Que retenir de cette confrontation ? En premier lieu, il faut bien convenir que, face à l'ambiguïté du texte de Tite-Live, la diversité des types architecturaux connus en Citérieure ne concourt pas à son élucidation. Seul le parallèle établi dans le texte de Strabon cité plus haut (III 4, 13) permet de donner la préférence au micro-village fortifié, qui d'ailleurs est de très loin le type architectural le plus fréquent à cette époque dans la région considérée.

Mais ce tableau met aussi en relief la grande distance chronologique qui existe entre les événements décrits et la date de rédaction de l'œuvre de Tite-Live. Or, la phrase que nous avons analysée est, rappelons-le, une parenthèse introduite dans le cours du récit ; Tite-Live y parle de l'Hispanie en général, et, qui plus est, il utilise un verbe au présent : *Hispania habet*. Les « tours » dont il parle ne sont donc pas réellement datées. On peut même, à l'extrême limite, se demander si cette parenthèse n'a pas été inspirée à Tite-Live par des sources plus tardives, postérieures au récit annalistique sur lequel le corps principal de son récit est fondé ; dans ce cas, des tours de type romain, comme celle du Castell de Falgars,

---

<sup>48</sup> POLO et VILLARGORDO 2004, « Del poblado fortificado... », p. 159 et fig. 3 ; site daté par des fouilles de la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

<sup>49</sup> POLO et VILLARGORDO, *ibid.*

<sup>50</sup> E. PONS *et al.*, « Le hameau fortifié du Puig Castellet à Lloret de Mar (Girona, Espagne). Un bilan des recherches », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 12, 1989, p. 191-222.

<sup>51</sup> Voir *supra*, p. 203-208.

<sup>52</sup> J. TURA, « Castell de Falgars, una torre romana a la Garrotxa », *Cypsela*, 9, 1991, p. 111-119.

pourraient en être le référent. Cette hypothèse pessimiste n'a pas ma préférence, mais force est de reconnaître qu'elle ne peut pas être complètement écartée.

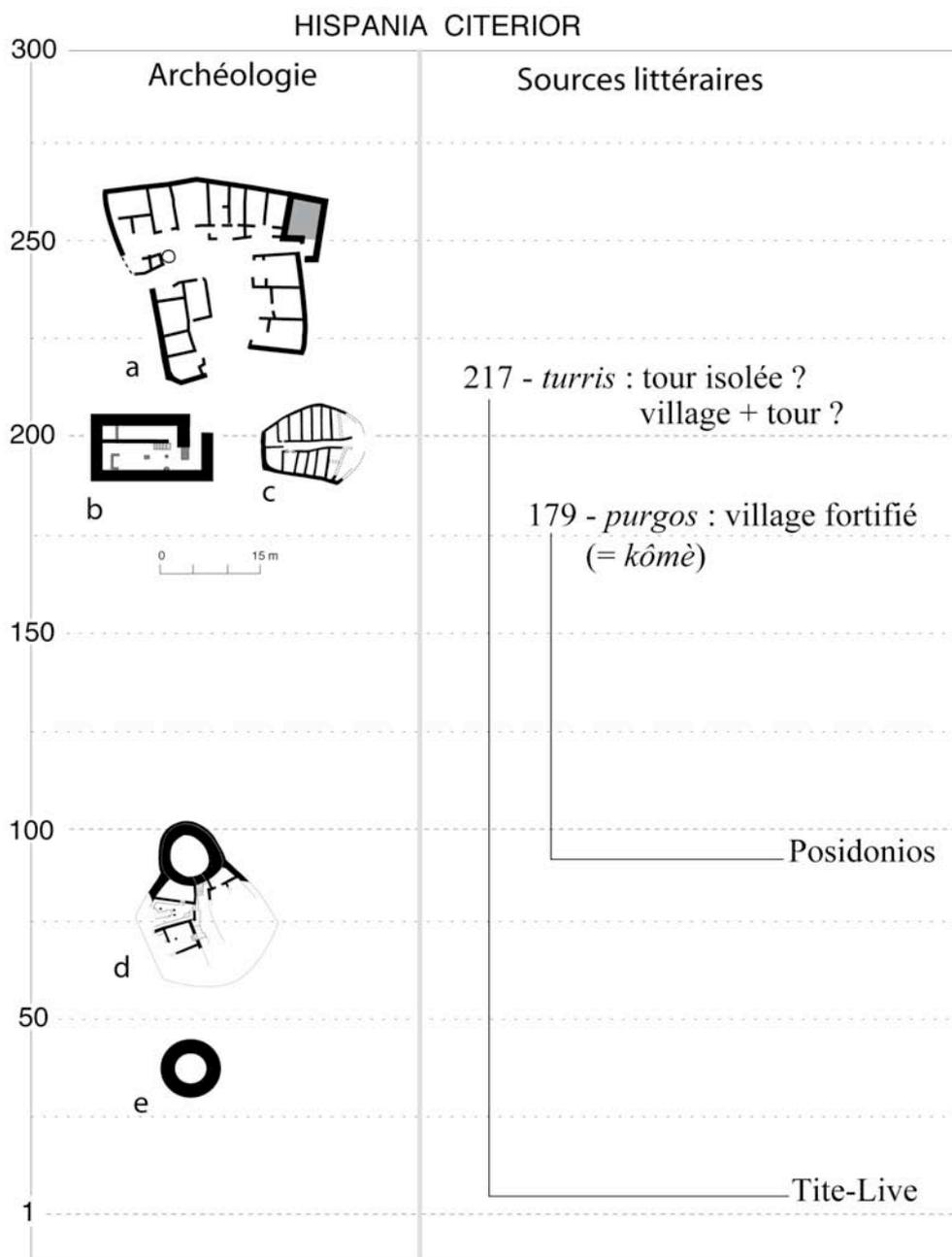


Fig. 18. Confrontation des données archéologiques et textuelles concernant l'Hispanie Citerieure. **a**: village clos fortifié de Puig Castellet (Lloret de Mar, Girona) ; **b**: maison forte de El Perengil (Vinaròs, Castellón) ; **c**: grenier fortifié de La Gessera (Caseras, Tarragona) ; **d**: tour et fortification de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) ; **e**: tour de guet romaine de Castell de Falgars (Beuda, Girona).

### La tour où mourut Cnaeus Scipion en 211 av. J.-C.

Tite-Live raconte qu'en 211, après avoir été vaincu en bataille rangée par les Carthaginois, Cn. Scipion se réfugia sur le sommet d'une colline qui, bien que dominant les environs, était peu sûre car son sol était nu et ses pentes peu escarpées<sup>53</sup>. Il subit là une deuxième défaite. Vient alors le passage qui nous intéresse (XXV 36, 13) :

*Cn. Scipionem alii in tumulo primo impetu hostium caesum tradunt, alii cum paucis in propinquam castris turrim perfugisse ; hanc igni circumdatam atque ita exustis foribus, quas nulla moliri potuerant ui, captam omnesque intus cum ipso imperatore occisos.*

« Quant à Cn. Scipion, les uns rapportent qu'il fut tué sur la colline au premier assaut des ennemis, d'autres qu'avec un petit nombre d'hommes il se réfugia dans une tour proche du camp ; on alluma, disent-ils, du feu tout autour, et ainsi, en brûlant la porte qu'on n'était jamais parvenu à enfoncer, on réussit à la prendre, et on massacra tous ceux qui étaient à l'intérieur, y compris le général. »<sup>54</sup>

Malgré l'abondance des détails concrets, le récit ne permet pas de se faire une idée claire de la forme de cette tour. L'incendie ne consume que la porte, ce qui permet de supposer qu'elle était bâtie en pierre. Cn. Scipion s'y réfugie avec quelques hommes (*cum paucis*) : l'indication est trop vague pour que l'on puisse en tirer la moindre estimation sur l'espace habitable et donc sur les dimensions de l'édifice. Mais ce texte offre l'intérêt d'étendre à l'Hispanie Ulérieure le domaine des « tours » hispaniques. Il est même possible de proposer une localisation relativement précise du lieu du massacre, à condition de prendre en compte d'autres textes anciens qui complètent celui de Tite-Live, mais aussi d'affronter les dédales d'une abondante littérature érudite moderne.

Dans tout le livre XXV, le seul repère géographique donné par Tite-Live concernant les événements d'Espagne est la mention de la cité d'*Amtorgis*, qui est un hapax et qu'on peut raisonnablement soupçonner d'être un nom corrompu. On doit donc tirer parti d'autres auteurs et d'autres passages du même Tite-Live, pour délimiter un peu mieux la zone des combats.

Revenant dans le livre XXVIII sur les motifs du châtement que Scipion, le futur Africain, inflige en 206 à plusieurs cités de la haute Andalousie, Tite-Live nous apprend que *Castulo* et *Iliturgi* avaient fait défection ensemble en 211 après la défaite et la mort des Scipions, et que des survivants romains réfugiés dans les murs d'*Iliturgi* y avaient été massacrés par les habitants<sup>55</sup>. Appien fait allusion au même épisode, mais il donne le nom d'*Ilurgia* à la cité traîtresse<sup>56</sup>. Il est donc incontestable que le lieu de la défaite d'au moins l'un des deux frères se trouvait à proximité d'*Iliturgi-Ilurgia*. D'autre part, selon Appien<sup>57</sup>, les Scipions avaient

<sup>53</sup> Tite-Live, XXV 36, 2 et 5.

<sup>54</sup> Trad. F. NICOLET-CROIZAT, CUF, 1992.

<sup>55</sup> Tite-Live, XXVIII 19, 1-2. Sur cet épisode, voir *supra*, vol. 1, p. 291 sqq.

<sup>56</sup> *Ib.*, XXXII, 128.

<sup>57</sup> *Ib.*, XVI, 61.

établi en 212-211 leurs quartiers d'hiver dans deux villes différentes, Cnaeus à *Urso*, Publius à *Castulo*. Ignorant le désastre de son frère, Cnaeus mande auprès de lui un détachement pour ramener des vivres ; celui-ci est attaqué par l'ennemi ; Cnaeus se porte alors au secours de ses soldats et, à son tour, il est attaqué et vaincu par les Carthaginois. Le lieu de la défaite de Cnaeus se situe donc quelque part entre *Urso* et *Castulo*. De là, il est poursuivi jusqu'à la tour où il s'enferme et où il est brûlé vif : la distance entre le champ de bataille et cette tour est impossible à préciser, mais on peut la supposer courte. Enfin, on sait par Pline que le « bûcher funèbre de Scipion » – c'est-à-dire la tour devenue son tombeau – se trouvait près d'une cité nommée *Ilorci* (ou plutôt, comme on verra, *Ilorcum*)<sup>58</sup>.

Dans sa brièveté, le récit d'Appien paraît limpide et cohérent ; je n'y vois rien qui fasse difficulté d'un point de vue historique, en ce qui concerne les choix stratégiques initiaux des généraux romains<sup>59</sup>. C'est en s'appuyant sur le texte d'Appien et sur le livre XXVIII de Tite-Live que les historiens, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, ont presque tous placé en Haute Andalousie le lieu de la mort de Cn. Scipion.

Le débat s'est compliqué à partir du moment où Schulten<sup>60</sup> rejeta la version d'Appien en prétendant que la présence des armées romaines aussi loin de leurs bases littorales était invraisemblable à cette date. Au prix d'arguties philologiques parfaitement arbitraires, Schulten prétendit que Tite-Live s'était trompé en donnant le nom d'*Iliturgi* à la ville où s'étaient réfugiés des survivants d'une des armées romaines : l'historien aurait confondu la ville que Pline et Appien nomment correctement *Ilorci* / *Ilurgia* avec une cité de la basse vallée de l'Èbre nommée *Iliturgi* qui apparaîtrait dans d'autres passages de son œuvre. Schulten proposait ensuite de situer *Ilorci* à Lorca, dans la province de Murcie – sans autre argument que la ressemblance des noms –, et le lieu de la mort de Scipion dans les environs de cette ville, plus près donc de Carthagène que de Castulo. Toute fragile et tendancieuse qu'elle était, cette construction fut largement acceptée par les historiens de Rome et de la conquête de l'Hispanie<sup>61</sup>. Ramón Corzo<sup>62</sup> fut le premier à récuser les hypothèses de Schulten, suivi par F. Nicolet-Croizat dans son édition du livre XXV de Tite-Live<sup>63</sup> et, de façon définitive, par Álvaro Capalvo et Alicia Canto<sup>64</sup>. Les arguments en faveur d'une localisation du lieu de la mort de Cn. Scipion dans le Haut Guadalquivir, et non dans le bassin du Segura, peuvent se résumer en trois points.

<sup>58</sup> *N. H.*, III 9 ; nous reviendrons plus loin sur ce passage.

<sup>59</sup> D'accord en cela avec CAPALVO 1996, *Celtiberia*, p. 128-129. Le seul point sur lequel on peut émettre des doutes est le choix d'*Urso* (Osuna) pour les quartiers d'hiver de Cn. Scipion, très au-delà des territoires où les Romains avaient pu tisser un réseau d'alliances solides (cf. HOYOS 2001, « Generals and annalists », p. 78). En revanche, l'établissement d'une tête de pont en Haute Andalousie, autour de Castulo et d'*Iliturgi*, dès 214 (ou plutôt dès 212 si l'on suit la rectification de HOYOS, *ibid.*), est parfaitement admissible.

<sup>60</sup> A. SCHULTEN, « Iliturgi », *Hermes*, 21, 1928, p. 288-302.

<sup>61</sup> références dans CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rokus* », p. 143.

<sup>62</sup> CORZO 1975, « La segunda guerra púnica ».

<sup>63</sup> Éd. CUF, Paris, 1992, p. lvi-lviii.

<sup>64</sup> CAPALVO 1996, *Celtiberia*, et CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rokus* ».

- Les mêmes généraux romains avaient déjà mené campagne auparavant dans le Haut Guadalquivir, autour de *Castulo*, *Iliturgi*, et *Auringis* <sup>65</sup> ; quant à croire qu'ils ne pouvaient pas laisser sur leurs arrières Sagonte aux mains des Carthaginois, Capalvo a signalé assez de contre-exemples – dont celui d'Hannibal en Italie – pour qu'on n'insiste pas sur la faiblesse de l'objection<sup>66</sup>. Il n'y a donc aucune raison de chercher à localiser ces opérations militaires plus à l'est, dans la vallée du Segura, et d'écarter *a priori* celle du Guadalquivir.
- L'identification *Ilorci*-Lorca ne repose que sur l'homophonie des deux noms. Or, on sait aujourd'hui que le nom antique de Lorca était *Eliocroca*, devenu *Eliorca* à l'époque wisigothique<sup>67</sup>.
- Des découvertes épigraphiques (mentionnant un *populus Iliturgitanus*) et numismatiques (monnaies à légende ILVTVRGI ou ILDITVRGENSE) ont définitivement confirmé la localisation au Cerro de Maquiz (Mengíbar, Jaén) d'une cité ibéro-romaine du nom d'*Iliturgi* <sup>68</sup>. La ville antique occupait une éminence qui domine le confluent du Guadalquivir et du Guadalbullón (fig. 19). Les sondages effectués dans les années 1980 par l'Institut archéologique allemand ont livré presque exclusivement des restes d'occupation romaine ; aucune construction antérieure au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. n'a été mise au jour<sup>69</sup>. Mais il n'est pas interdit de penser que la ville préromaine se situait dans une autre partie de la colline, car une nécropole ibérique a été signalée dans les environs immédiats<sup>70</sup>. *Iliturgi* se trouvait à environ dix milles romains de *Castulo* <sup>71</sup>, sur la rive opposée du Bétis. Cette proximité s'accorde parfaitement avec le récit de Tite-Live pour l'année 206 : les cités de *Castulo* et d'*Iliturgi* ont fait défection ensemble en 211 après la défaite des Scipions ; elles sont attaquées simultanément dans une opération combinée ; et Scipion le jeune se rend directement à *Castulo* après avoir anéanti *Iliturgi* <sup>72</sup>. On sait enfin que Scipion atteignit *Iliturgi* en cinq journées de marche depuis *Carthago Nova* <sup>73</sup>. Ce nombre d'étapes est acceptable pour parcourir la distance séparant Cartagena de Mengíbar par l'itinéraire de la future voie augustéenne de *Carthago Nova* à *Castulo*, à savoir quelque 300 km<sup>74</sup>.

Ce point étant acquis, reste à régler le problème que pose la diversité des noms de ville donnés par les manuscrits de Tite-Live (*Iliturgi*), d'Appien

<sup>65</sup> Tite-Live, XXIV 41-42.

<sup>66</sup> CAPALVO 1996, *Celtiberia*, p. 128.

<sup>67</sup> Réf. dans SILLIÈRES 1990, *Les voies de communication*, p. 277.

<sup>68</sup> R. WIEGELS, « *Iliturgi* und der 'Deductor' Ti. Sempronius Gracchus », *Madridrer Mitteilungen*, 23, 1982, p. 152-221.

<sup>69</sup> O. ARTEAGA et M. BLECH, « La romanización en las zonas de Porcuna y Mengíbar (Jaén) », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización* (Casa de Velázquez, 1986), Madrid, 1988, p. 89-99.

<sup>70</sup> SILLIÈRES 1990, *Les voies de communication*, p. 321, n. 390.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>72</sup> Tite-Live, XXVIII 19 et 20, 8.

<sup>73</sup> Tite-Live, XXVIII 19, 4.

<sup>74</sup> SILLIÈRES 1990, *Les voies de communication*, p. 285-286.

(Ἰλυργία), de Zonaras (ethnique Ἰλυπεργῖται<sup>75</sup>, issu, si la transmission manuscrite n'est pas fautive, d'un possible \**Ilitergi*) et de Pline (*Ilorcum*). S'agit-il d'une seule et même cité, ou de plusieurs ? En ce qui concerne les deux premiers noms, dans la mesure où Tite-Live et Appien se réfèrent au même épisode, on peut considérer *Iliturgi* et *Ilurgia* comme deux variantes de transcription d'un même nom de ville indigène<sup>76</sup>. Des variations similaires existent entre la graphie des légendes monétaires (*Iluturgi*, *Ilditurgi*) et celle des inscriptions honorifiques (*Iliturgi*). La même ville est d'ailleurs appelée Ἰλουργίς par Ptolémée (II 4, 9), et il a été supposé que les monnaies ibériques à légende *Ilitirka* correspondent elles aussi à *Iliturgi*, dont elles nous donneraient le nom indigène<sup>77</sup>. Toutes ces variantes trahissent les difficultés qu'avaient les Romains à transcrire les noms de ville ibériques commençant par *Ilti-* / *Ili-* / *Ilu-*<sup>78</sup>. Il n'est donc pas complètement impossible que la même ville de Bétique ait été appelée à des moments différents et dans des transcriptions différentes *Ilditurgi*, *Iliturgi*, *Ilitergi*, *Iluturgi*, et *Ilurgia*.

L'*Ilorcum* de Pline peut-il être ajouté à cette liste de variantes, ou s'agit-il d'une autre ville ? Pour répondre à cette question, il convient de regarder de plus près la phrase dans laquelle Pline fait allusion à la mort de Scipion, au détour d'une description du Bétis (III 3, 9) :

*Baetis in Tarraconensis prouvinciae non, ut aliqui dixere, Mentesa oppido sed Tugiensi exoriens saltu – iuxta quem Tader fluuius qui Carthaginensem agrum rigat – Ilorci refugit Scipionis rogam uersusque in occasum Oceanum Atlanticum petit (...).*

« Le Bétis, qui prend sa source dans la province de Tarraconaise, non, comme certains l'on dit, dans la ville de Mentesa, mais dans les gorges de Tugia – près desquelles coule le fleuve Tader qui arrose le territoire de Carthagène –, fuit le bûcher funèbre de Scipion à Ilorcum et, tournant vers l'ouest, gagne l'océan Atlantique (...). »<sup>79</sup>

Malgré sa syntaxe relâchée, le sens de cette phrase est assez clair. Le fleuve ne naît pas dans le *saltus Castulonensis*, où se trouve Mentesa, mais dans le *saltus Tugiensis*, c'est-à-dire dans le massif montagneux de la Sierra de Cazorla. Pline précise que le Segura (*Tader*) prend sa source non loin de là, mais cette incise ne veut nullement dire que le bûcher de Scipion se trouvait dans la vallée du Segura ; au contraire, la position d'*Ilorcum* est nettement définie par rapport à une inflexion du cours du Bétis. En effet, par le biais d'une figure rhétorique assez

<sup>75</sup> Zonaras, 9, 10, 2 (résumant le même épisode que Tite-Live, XXVIII 19, 1-2 et Appien, *Ib.*, XVI, 61).

<sup>76</sup> On trouve dans un fragment de Polybe (XI 24, 10 = St. Byz., s.v.) le nom *Ilourgeia*, peut-être à propos du même épisode (Ἰλούργεια, πόλις Ἰβηρίας, Πολύβιος ἐνδεκάτη).

<sup>77</sup> GARCÍA-BELLIDO et BLÁZQUEZ 2002, *Diccionario de cecas*, II, p. 184 et 186 ; DE HOZ 2005, « Epigrafías y lenguas en contacto », p. 74 (légende autrefois lue *Iltiraka*). La lecture de cette légende est cependant très incertaine ; on a aussi proposé *Iltikirka*, et même *Ildikira* (A. MARQUES DE FARIA, « Crónica de onomástica paleo-hispánica », *Revista portuguesa de Arqueologia*, 10 / 2, 2007, p. 171).

<sup>78</sup> DE HOZ 2005, « Epigrafías y lenguas en contacto », p. 71-76.

<sup>79</sup> Je reprends, en la modifiant très légèrement, la traduction de F. NICOLET-CROIZAT dans son édition du livre XXV de Tite-Live, CUF, 1992, p. lvii, n. 210.

étonnante dans une description géographique – le fleuve personnifié, horrifié par la vision du lieu de la mort de Scipion, change de direction pour l'éviter –, Pline nous apprend que c'est « à *Ilorcum* » que le fleuve tourne vers l'ouest. J'écris *Ilorcum*, et non *Ilorci*, car cette forme de nominatif est la seule qu'on puisse déduire du locatif *Ilorci*<sup>80</sup>.

On voit bien l'importance de ce texte : identifier le tournant du Bétis, c'est localiser *Ilorcum* et c'est, du même coup, localiser la tour dans laquelle Scipion fut brûlé vif. Disons tout de suite qu'une identification entre *Ilorcum* et *Iliturgi*-Cerro de Maquiz est rendue catégoriquement impossible par les indications géographiques de Pline. En effet, même avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait discerner un changement de direction du Bétis à la hauteur du Cerro de Maquiz de Mengíbar, site d'*Iliturgi*. *Ilorcum* est donc bien une cité distincte, mentionnée par le seul Pline qui parle ailleurs des *Ilorcitani*, les habitants ou citoyens d'*Ilorcum*, et les place dans le *conventus* de Carthago Nova (III, 25). Cette précision n'est pas indifférente : elle confirme qu'*Ilorcum* se trouve dans la province de Citérieure, en amont d'Ossigi qui marquait la frontière des provinces sur le cours du Bétis<sup>81</sup>.

Plusieurs hypothèses de localisation ont été lancées. Ramón Corzo identifia *Ilorci* à *Ilugo* (Venta de San Andrés, Santistebán del Puerto, Jaén), sans autre argument qu'une vague consonance, supposant, par conséquent, que Pline prenait le Guadalimar pour le cours supérieur du Bétis<sup>82</sup>. Je ne m'attarderai pas sur cette proposition dont les faiblesses ont été suffisamment soulignées par Sillières et par A. Canto<sup>83</sup>.

Alicia Canto, pour sa part, place *Ilorcum* à Orcera, près de Segura de la Sierra, et la tour-bûcher quelques kilomètres plus au sud, à Hornos<sup>84</sup>. Le changement de direction du Bétis évoqué par Pline correspond donc, pour elle, au coude que dessine le haut Guadalquivir à sa sortie de la Sierra de Cazorla (fig. 19, a). Il s'agit, effectivement, d'un changement de direction du fleuve très marqué qui a pu frapper les Anciens. Mais je vois plusieurs obstacles à cette identification. Il n'est guère vraisemblable qu'une poignée de soldats romains en déroute, talonnés par les Carthaginois, aient pu aller se perdre dans des parages aussi reculés, loin de leurs bases arrières et de leurs alliés indigènes. De plus, la description très précise de Tite-Live évoque un paysage de collines aux pentes douces (XXV 36, 2-6), qui convient mal pour le cours supérieur du Guadalquivir, encaissé entre les montagnes de Cazorla et de Segura. D'autre part, les indices archéologiques font défaut, et les arguments toponymiques sont peu probants. Il y a loin – linguistiquement parlant – d'*Ilorcum* à Orcera, et l'idée que le toponyme *Teinada*

---

<sup>80</sup> En tout état de cause, il est impossible de tenir *Ilorci* pour un complément d'objet direct apposé à *Scipionis rogam*, comme le fait Alicia Canto dans sa traduction (CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rogam* », p. 139 : « *el Betis rehúye Ilorci – la hoguera fúnebre de Escipión –* »), à moins de corriger le texte et d'écrire *Ilorcim*.

<sup>81</sup> HOYOS 2001, « *Generals and annalists* », p. 87.

<sup>82</sup> CORZO 1975, « *La segunda guerra púnica* », suivi sur ce point par HOYOS 2001, « *Generals and annalists* », p. 87 (par ailleurs plus nuancé et beaucoup plus solide dans l'analyse historique).

<sup>83</sup> SILLIÈRES 1990, *Les voies de communication*, p. 550 ; CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rogam* », p. 145-146.

<sup>84</sup> CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rogam* », p. 147 sqq.

de los Guisados, près de Hornos, ait pu perpétuer le souvenir des Romains « rôtis » dans leur tour<sup>85</sup> suppose une fabuleuse longévité de la mémoire populaire.

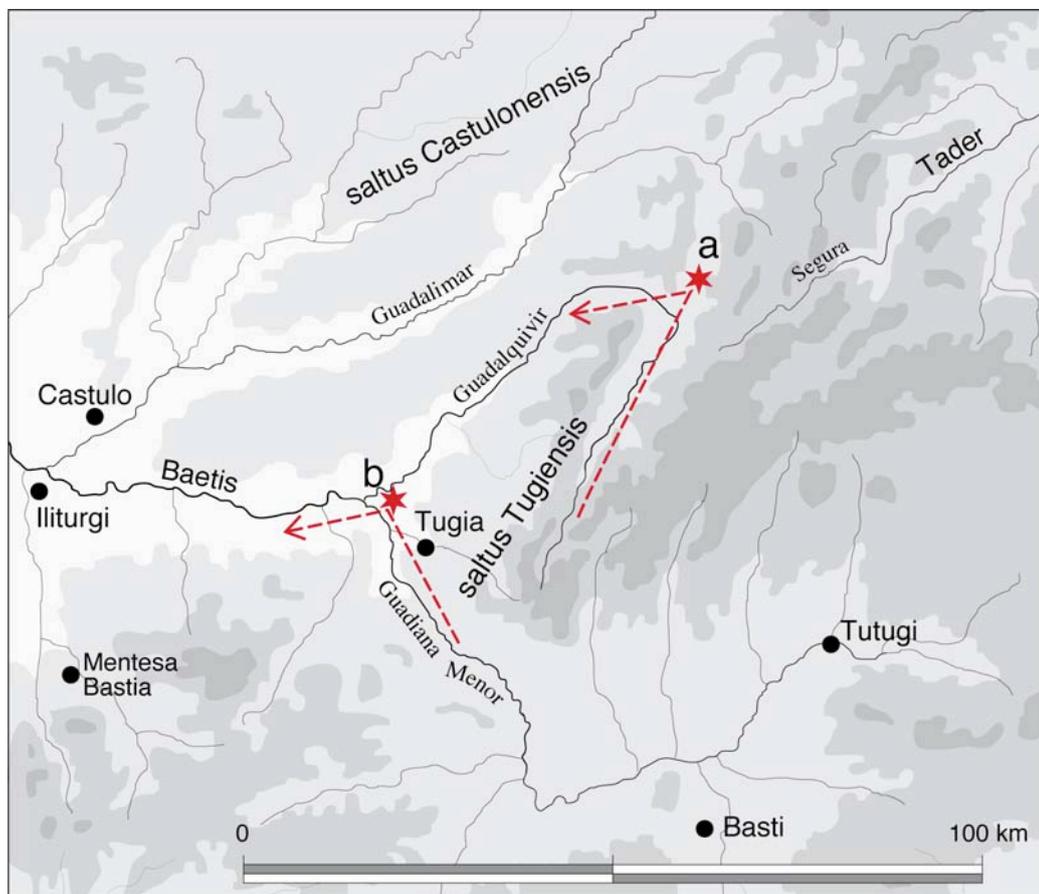


Fig. 19. Le Haut Guadalquivir et les sites possibles d'*Ilorcum*, près du coude du Bétis. **a**: proposition d'Alicia Canto ; **b**: proposition alternative.

Il existe une autre possibilité, qui consisterait à placer le coude du Bétis au confluent du Guadalquivir et du Guadiana Menor, dans le secteur de Peal de Becerros (fig. 19, b). On sait, en effet, que le cours du Guadiana Menor est bien plus long que celui du Guadalquivir en amont de Peal ; il était donc naturel que ce cours d'eau fût tenu pour le cours supérieur du Bétis. Le coude qu'il forme avec le Guadalquivir est certes moins marqué que le précédent, mais il est tout de même très net, le cours d'eau passant d'une direction nord-nord-ouest à une direction plein ouest, ce qui correspond d'ailleurs exactement à l'indication de Pline (*in occasum*).

Je ne me dissimule pas, cependant, que cette hypothèse présente elle aussi des difficultés et des incertitudes. J'avoue ne pas avoir cherché, dans la zone située entre Úbeda la Vieja et Peal, de toponymes ou de sites archéologiques qui

<sup>85</sup> CANTO 1999, « *Ilorci, Scipionis rogas* », p. 159.

puissent convenir à un oppidum (*Ilorcum*) et à une tour isolée voisine. Je n'ignore pas, surtout, que les sources du Guadiana Menor sont plus éloignées du *Tader-Segura* que celles du Guadalquivir, et que la référence au *saltus Tugiensis* convient mieux au Guadalquivir qu'au Guadiana Menor. Mais que savait réellement Pline de la complexe hydrographie de ces confins montagneux interposés entre la Tarraconaise et la Bétique ? Il fallut attendre longtemps pour que les Romains se fassent une idée à peu près exacte de la géographie du haut Guadalquivir ; Strabon lui-même se référait encore, sans les démentir, aux géographes hellénistiques qui plaçaient les sources du Bétis dans la « montagne d'argent » du secteur minier proche de *Castulo* (III 2, 11). Il serait donc illusoire de transposer trop précisément sur une carte moderne les indications de Pline. L'hypothèse Hornos paraît à première vue la plus cohérente d'un point de vue strictement géographique, si l'on ne tient compte que des indications de Pline ; mais l'hypothèse Peal me semble la plus vraisemblable du point de vue historique, si l'on se réfère au contexte des opérations militaires de l'année 211. Il serait risqué, en l'absence de données archéologiques fiables, de pousser plus loin les conjectures.

Il n'est pas facile de tirer un bilan d'un dossier aussi complexe, et surtout de proposer une solution qui s'accorde avec l'ensemble des sources. Deux voies sont possibles.

La première consiste à accepter que le Cerro de Maquiz soit bien le site d'*Iliturgi*, ville impliquée dans les événements de 211 et châtiée par Scipion en 206, et à placer un peu plus à l'est, près d'*Ilorcum* (dans le secteur de Peal de Beceros ?) la tour où meurt Cn. Scipion. Mais le fait qu'Appien nomme *Ilurgia* la ville assiégée par Scipion en 206 pose alors problème : soit cette *Ilurgia* et l'*Ilorcum* de Pline sont une seule et même ville (ce que tend à suggérer la ressemblance des noms), et dans ce cas Tite-Live et Appien se réfèreraient à deux villes différentes, assiégées toutes deux en 206, ce qui paraît difficile à admettre ; soit *Ilurgia* est une corruption d'*Iliturgi*, et le rapprochement *Ilurgia-Ilorcum* n'est qu'une coïncidence<sup>86</sup>.

La deuxième solution serait d'accepter le postulat initial du raisonnement de Schulten, à savoir que Tite-Live se serait trompé en appelant *Iliturgi* la ville assiégée et détruite en 206. *Ilurgia-Ilorcum*, qu'il faut placer en tout état de cause dans le Haut Guadaquivir, non loin de *Castulo* (et non pas dans le bassin du *Segura* comme le voulait Schulten), serait seule impliquée dans les événements de 211<sup>87</sup> : c'est dans ses environs que se situerait la tour où Cn. Scipion est tué, et c'est dans ses murs qu'auraient été massacrés les survivants de la défaite romaine. Du point de vue qui nous occupe ici, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de choisir entre ces deux voies d'interprétation, compte tenu des incertitudes qui subsistent.

---

<sup>86</sup> Il vaut mieux ne pas impliquer l'*Ilourgeia* du livre XI Polybe dans ce débat : rien ne permet de savoir, en effet, si elle était citée à propos de la mort de Cn. Scipion ou du massacre des réfugiés romains.

<sup>87</sup> Telle est dans ses grandes lignes l'interprétation de HOYOS 2001, « Generals and annalists », p. 86-89, que l'on ne peut cependant pas suivre quand il identifie *Ilurgia* avec *Ilugo*, dans la Sierra Morena.

### Les *turres* du *Bellum Hispaniense*

Il est deux fois question dans le *Bellum Hispaniense* de « tours » qui, n'étant pas l'ouvrage des belligérants, existaient donc déjà dans la région avant le déclenchement des hostilités civiles. Cette source est *a priori* particulièrement fiable, puisqu'elle est contemporaine, ou peu s'en faut, des événements narrés et, qui plus est, l'œuvre d'un témoin oculaire. Son utilisation n'est cependant pas facile. Non seulement parce que son texte est affligé de corruptions sans nombre, mais aussi parce que les paysages qu'il évoque sont presque tous situés en Basse Andalousie, en dehors de la région où l'archéologie a mis au jour la plupart des exemples connus de tours et de maisons fortes (fig. 9). C'est en prenant garde à ce décalage géographique que l'on évitera de graves contresens.

Première occurrence, dans le paragraphe 8, à l'occasion d'un excursus géotopographique qui outrepassa le cadre étroit des opérations militaires en cours dans la vallée du Guadajoz :

*Hic etiam propter barbarorum crebras excursiones omnia loca quae sunt ab oppidis remota turribus et munitionibus retinentur ; sicut in Africa rudere, non tegulis teguntur, simulque in his habent speculas et propter altitudinem late longeque prospiciunt.*<sup>88</sup>

« De plus, dans cette région<sup>89</sup>, en raison des fréquentes incursions des barbares<sup>90</sup>, toutes les places qui sont éloignées des villes sont protégées par des tours et des murailles ; comme en Afrique, leurs toits sont couverts de mortier<sup>91</sup>, non de tuiles ; en même temps, les habitants y entretiennent des postes de guet dont l'élévation permet de surveiller au loin un vaste territoire. »

<sup>88</sup> *Bell. Hisp.*, 8, 3. L'édition suivie est celle de G. PASCUCCI, Florence, 1965 ; seule la ponctuation a été modifiée. Depuis MOMMSEN (« Zum *Bellum Hispaniense* », *Hermes*, 1893, p. 607 sq), en effet, tous les éditeurs rattachent la comparaison *sicut in Africa* à ce qui précède, c'est-à-dire, à la mention de tours et de fortifications. Pascucci va même jusqu'à traduire (p. 193) : « *I luoghi più lontani dalle città sono tenuti sotto controllo per mezzo di torri e fortini, in tutto simili a quelli d'Africa, salvo la diversa copertura dei tetti* », ce qui est un contresens manifeste. L'existence d'ouvrages fortifiés ne peut être tenue pour un trait typiquement africain ; c'est une donnée vague et générale qui ne justifie pas un parallèle géographique. Au contraire, les toits-terrasses étaient (et sont restés) un caractère traditionnel de l'architecture africaine ; et c'est presque dans les mêmes termes que l'auteur du *Bellum Alexandrinum* décrit les terrasses cimentées des maisons d'Alexandrie : *aedificia tecta sunt rudere aut pavimentis* (1, 3).

<sup>89</sup> Il est ici question de l'ensemble de la province, clairement désignée dans la phrase immédiatement précédente : *totius ulterioris Hispaniae regio* (8, 2).

<sup>90</sup> Ce mot désigne certainement les Lusitaniens, si l'on se réfère à 40, 3, où la même expression, *crebras excursiones*, est employée à propos des *Lusitani* à la solde de Cn. Pompée, et à 35, 3, où un Lusitanien du nom de Caecilius Niger est appelé *homo barbarus* (cf. éd. PASCUCCI, p. 196).

<sup>91</sup> *rudus* : il s'agit ici une terrasse faite d'un mortier de chaux mêlé de fragments de briques et de cailloux (cf. *Bell. Alex.*, 1, 3 ; Vitruve, 7, 1 ; Caton, *Res rusticae*, 18 ; Plin., XXXVI 62, 1 et 63, 1 ; Palladius, 1, 9 et 6, 11). Le mot est synonyme d'*opus signinum* (voir J.-P. ADAM, *La construction romaine*, Paris, 1989, p. 215). Dans une autre acception, attestée une seule fois chez Columelle (10, 81), *rudus* est une terre grasse, une sorte de marne utilisée comme engrais. Elle est évidemment à exclure ici, même sous un sens dérivé qui serait celui de terrasse de terre crue ou de torchis.

Bien que ce paragraphe compte parmi les moins corrompus de l'œuvre, il n'en présente pas moins plusieurs obscurités. Il y est question de tours (*turres*), d'aménagements défensifs (*munitiones*), dans des lieux éloignés des villes (*loca ab oppidis remota*). Malgré les détails, plus précis que de coutume, de la description qui suit, l'identification de ces établissements est incertaine ; elle a donné lieu aux gloses les plus diverses. Pour Thouvenot, ce sont des « fermes fortifiées »<sup>92</sup> ; pour Grimal, des tours de défense ou des maisons à tour isolées de type hellénistique<sup>93</sup> ; pour Schulten, pour García y Bellido et pour Fortea et Bernier, des tours de guet d'origine indigène<sup>94</sup> ; pour Pascucci, des tours et des fortins<sup>95</sup>. À suivre ces auteurs, malgré les nuances de leurs interprétations respectives, les *turres et muniones* de l'auteur du *Bellum Hispaniense* désigneraient donc des ouvrages fortifiés isolés, à l'écart des centres urbains, de petite taille et jouissant de larges vues sur leur environnement ; des ouvrages, en somme, très semblables à nos maisons fortes. Comment, dès lors, ne pas être tenté par l'idée que cette coïncidence n'est pas fortuite, que les *turres* de l'auteur césarien et les vestiges d'enceintes rurales de la campagne cordouane sont une seule et même chose ? On mesure les conséquences d'une telle identification : elle nous obligerait à vieillir les maisons fortes de la Bétique d'un demi-siècle au moins – par rapport aux données archéologiques connues – et, surtout, à leur rendre la fonction défensive dont nous avons cru pouvoir les dépouiller.

Mais le texte du *Bellum Hispaniense* mérite d'être relu avec plus d'attention. En fait, l'interprétation de tout le passage dépend essentiellement de la valeur qu'on donne au sujet de la phrase, *loca*. Le substantif *locus* est un de ces mots vagues et passe-partout que l'auteur, dont on connaît les négligences de style, répète constamment<sup>96</sup>. Ses emplois sont variés : il peut désigner un emplacement, une position occupée par une agglomération ou un ouvrage militaire (notamment en 14, 1 et en 20, 1) ; le plus souvent il est affecté d'une épithète telle qu'*aequus* (14, 4 ; 24, 2 ; 25, 1, etc.), *editus* (8, 1), *excellens* (8, 4), *excelsus* (29, 1), et sert alors à décrire le théâtre des opérations ; plus rarement il désigne la place occupée par le soldat dans une formation de combat (25, 2).

Le contexte est ici différent. Non seulement *loca* n'est déterminé par aucune épithète, mais, surtout, il fait pendant à *oppida*, dans le membre de phrase suivant. On est en droit de se demander si son sens n'est pas, à quelque degré, marqué par ce voisinage. Certes, les mots *oppidum* et *locus* sont rarement associés ou mis sur un même plan. Il existe cependant un intéressant passage de Cicéron, dans lequel ils sont explicitement confrontés : *Magis reprehendus sum, quod 'Piraea' scripserim, quam quod 'in' addiderim, non enim hoc ut oppido praeposui, sed ut loco (ad Att., 7, 3, 10)*. Il s'agit d'une digression grammaticale, à propos du bon emploi de la préposition devant un nom de ville, dans laquelle Cicéron se livre à

<sup>92</sup> THOUVENOT 1940, *Essai*, p. 769.

<sup>93</sup> GRIMAL 1939, « Les maisons à tour » p. 55.

<sup>94</sup> SCHULTEN 1940, *FHA V*, p. 129 ; GARCÍA Y BELLIDO 1945, « Bandas y guerrillas », p. 593-595 ; FORTEA et BERNIER 1970, « Recintos », p. 137 sqq ; voir aussi, plus récemment, CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* », p. 39 et 60.

<sup>95</sup> Ed. PASCUCCI, p. 193.

<sup>96</sup> Quatre fois dans ce même § 8 et dans le § 38, cinq fois dans le § 25, et jusqu'à six fois dans le § 29.

un subtil *distinguo* entre la notion d'*oppidum*, ville à part entière, chef-lieu d'un territoire, et la notion de *locus*, plus indéterminée, mais surtout de statut inférieur à la précédente. On voit donc que *locus* pouvait, dans un contexte suffisamment explicite, désigner une agglomération secondaire – tel le Pirée par rapport à Athènes –, une notion proche de celle que recouvrent l'espagnol *lugar*<sup>97</sup> ou le français « lieu-dit », dont la formation est d'ailleurs comparable<sup>98</sup>. Par conséquent, au lieu de traduire, comme on l'a fait jusqu'à présent, *omnia loca quae sunt ab oppidis remota turribus et munitionibus retinentur* par : « tous les lieux éloignés des villes sont pourvus de fortifications et de tours », il me paraît préférable de comprendre : « toutes les places (c'est-à-dire, les agglomérations secondaires, hameaux ou villages) qui sont éloignées des villes sont défendues par des fortifications et des tours »<sup>99</sup>. Il n'est donc plus question de tours de guets ou de fortins isolés.

On s'est d'ailleurs peu soucié de l'illogisme, pourtant flagrant, de la version traditionnelle. Car enfin, comment concevoir « tous les lieux éloignés des villes » semés de tours et de fortins, du fond des vallées jusqu'au sommet des montagnes, des terres cultivées jusqu'aux landes les plus arides ? Comment concevoir des fortifications couvrant, au-delà d'une certaine distance autour des villes, la totalité d'un territoire ? C'est tout simplement absurde. Faute d'une épithète qui discriminerait ces *loca*, en précisant leur nature, force est d'admettre que l'auteur leur prête ici un sens inhabituel, plus spécifique : et je n'en vois pas d'autre que celui que je viens de proposer.

On pourrait cependant m'objecter que la forme employée est le neutre *loca*, qui désigne ordinairement des contrées, des régions plus ou moins indéterminées, alors que c'est la forme masculine *loci* qu'on attendrait pour désigner des sites habités précisément identifiés. Mais on sait que cet usage est inconstant ; dans le cas précis du *Bellum Hispaniense*, un dépouillement systématique m'a permis de constater que la forme neutre est la seule utilisée au pluriel, même quand il est question de lieux très précis<sup>100</sup>. De plus, il faut tenir compte du caractère universel de l'assertion : l'auteur ne pense pas à des sites en particulier, qu'il aurait nommés par ailleurs, mais à toutes les agglomérations secondaires de l'Ultérieure, d'un point de vue général.

L'hypothèse de lecture que je viens de proposer permet, de surcroît, de mieux rendre compte de l'ensemble du passage. Elle éclaire, en particulier, le choix du verbe *retinere*. Ce verbe recouvre toujours la notion d'un maintien en l'état, d'une conservation : il ne peut donc être appliqué qu'à quelque chose – des constructions, un habitat, un village – qui existe déjà<sup>101</sup>. S'il s'agissait simplement

<sup>97</sup> Cf. COVARRUBIAS, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, 1611, s.v.

<sup>98</sup> On trouve dans le *Codex Iustinianus* (IV 41, 2) un emploi très voisin, mettant *locus* sur le même plan que *urbs* et que *ciuitas* : *ad hanc urbem (...) aut in diuersis aliis ciuitatibus uel locis*.

<sup>99</sup> Cette lecture, proposée en 1995, a été acceptée par l'éditrice du *Bellum Hispaniense* dans la collection Budé : N. DIOURON, *Pseudo-César, Guerre d'Espagne*, Paris, CUF, 1999, p. 72-74.

<sup>100</sup> *Pompeius (...) castra mouit Ucubim uersus et circum ea loca castella disposuit* (20, 1, 3) ; *loca excellentia tumulis contineri* (28, 4, 1 : description de l'emplacement du camp de Pompée).

<sup>101</sup> Cf. César, *BG*, VII 21, 3 : *si id oppidum retinuissent* (« s'ils conservaient la ville ») et *Bell. Alex.*, 57, 4 : *ut eam* (scil. *Cordubam*) *in potestate retineret* (« qu'il reste maître de Cordoue »).

de sites, d'emplacements, on attendrait un autre verbe, par exemple *continere*, comme dans le paragraphe 20, 1 : *Pompeius (...) castra mouit Ucubim uersus et circum ea loca castella disposuit et munitionibus se continere coepit*. De même, au début de la phrase suivante, l'expression *simulque in his habent speculas* suppose une nette distinction entre plusieurs aménagements défensifs : d'une part des postes de guet (*speculae*), d'autre part des tours de défense (*turres*) et des murailles ou des remparts (*munitiones*). Cette dissociation n'est compréhensible que si nous avons affaire à des établissements complexes – des habitats groupés, des villages –, non à des bâtiments isolés<sup>102</sup>.

Il est encore question d'une tour au début du paragraphe 38, qui est malheureusement extrêmement corrompu<sup>103</sup>. Mais de quelque façon qu'on veuille corriger le texte des manuscrits, la *turris* qui apparaît dans cette phrase ne peut avoir le moindre rapport avec nos maisons fortes. Le contexte est le suivant : Cn. Pompée, vaincu, a fui Carteia par la mer ; l'escadre césarienne, venue de Gadès, surprend sa flottille au mouillage et la détruit. Pompée, qui se trouvait à terre, se réfugie sur une hauteur, dans une tour qui en occupe probablement le sommet. Étant donné que Pompée est gravement blessé et qu'on est obligé de le porter sur une litière, la colline et la tour sont nécessairement situées à peu de distance du rivage. Il ne peut donc s'agir que d'une de ces tours de guet, dirigées contre les pirates (et plus largement contre toute menace venue de la mer), qui jalonnaient la côte méridionale de l'Espagne.

L'archéologie est à peu près muette à ce sujet<sup>104</sup>, mais des prospections réalisées récemment avec Iván García Jiménez, archéologue du *Conjunto Arqueológico de Baelo Claudia*, ont permis de découvrir au lieu-dit Betis (Tarifa, Cadix) plusieurs bâtiments rectangulaires qu'on peut interpréter comme des tours, qui dominaient la route de Mellaria à Asido, à son passage par le territoire de Baelo Claudia<sup>105</sup>. Ce n'étaient pas à proprement parler des tours de surveillance de la côte – elles semblent plutôt liées à une agglomération secondaire –, mais leur présence s'explique sans doute par les menaces que faisait peser la piraterie

---

<sup>102</sup> On ne peut tout à fait exclure la possibilité que cette dissociation soit un artifice rhétorique ; comme on ne peut nier qu'une tour fortifiée dotée d'une plate-forme d'observation pouvait satisfaire aux fonctions désignées par les trois mots *turris*, *munitio* et *specula*. Mais je ne vois pas pourquoi un écrivain qui ne s'embarrasse pas de beau style se serait livré à de telles circonlocutions pour décrire de simples tours de guet.

<sup>103</sup> Le texte des mss. est le suivant : *Pompeius cum paucis profugit et locum quendam munitum natura occupat. (...) 3. Ita lectica a turrem (vel a turre) quam (vel quem vel in qua) esset ablatus, in ea ferebatur Lusitanus more militari, cum Caesaris praesidio fuisset conspectus, celeriter equitatu cohortibusque circumcluditur*. Tous les éditeurs ont corrigé *a turre* en *ad turrem*, sauf R. G. BÖHM (« Zu einigen Korruptelen im *Bellum Hispaniense* 38 », *HAnt*, 15, 1991, p. 100-102), qui lit *lectica aut turre*, en interprétant – inexplicablement – *turris* comme « une forme alternative pour le transport des blessés » (!).

<sup>104</sup> Les observations d'A. M. VÁZQUEZ HOYS (« Algunos factores económicos de la segunda guerra púnica y su presencia actual en el S.E. español », dans *Hannibal Pyrenaem Transgreditur - 5è Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, 1982, Puigcerdà, 1984, p. 173-187) sont peu précises et ne concernent que la province d'Almería.

<sup>105</sup> P. MORET *et al.*, « La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) : aux origines de *Baelo Claudia* », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 38 (1), 2008, p. 365 sq.

sur les habitats du littoral, menaces bien réelles jusqu'à la campagne de Pompée et augmentées dans cette région en particulier par le va-et-vient des armées, d'un côté à l'autre du Déroit, au moment du conflit sertorien.

### Pline et les « tours d'Hannibal »

Pline l'Ancien évoque des tours de guet hispaniques dans deux brèves digressions qui ont donné naissance au mythe archéologique des « tours d'Hannibal ».

*N. H.*, XXXV 169 :

*Quid ? non in Africa Hispaniaque e terra parietes, quos appellant formaceos (...) aeuis durant, incorrupti imbribus, uentis, ignibus omnique caemento firmiores ? Spectat etiam nunc speculas Hannibalis Hispania terrenasque turres iugis montium impositas.*

« Et puis n'y a-t-il pas, en Afrique et en Hispanie, des murs de terre, appelés *formacei* (...) <sup>106</sup>, qui durent des générations, inattaquables à la pluie, au vent, au feu, et sont plus solides que toute espèce de mortier ? Aujourd'hui encore, l'Hispanie peut voir les postes de guet d'Hannibal et <sup>107</sup> ses tours en terre placées sur les crêtes des montagnes. » <sup>108</sup>

*N. H.*, II 181 (pour démontrer la non-simultanéité du jour et de la nuit en divers points du globe, Pline donne des exemples de décalages horaires dans la transmission de signaux d'alerte d'un bout à l'autre d'une chaîne de tours de guet) :

*Multis hoc cognitum experimentis in Africa Hispaniaque turrium Hannibalis, in Asia uero propter piraticos terrores simili specularum praesidio excitato, etc.*

« Ce fait est attesté par de nombreuses observations faites en Afrique et en Hispanie sur les tours d'Hannibal ; en Asie, où un système analogue de protection par des postes de guet a été mis en place à cause de la peur des pirates, etc. » <sup>109</sup>

Les mêmes savants commentateurs qui pensaient reconnaître des tours de guet indigènes dans les *turres et munitiones* du *Bellum Hispaniense*, ne se sont pas fait faute de comparer ces dernières aux *speculae* de Pline <sup>110</sup>. Il est pourtant loin, très loin d'être acquis que les faits décrits dans ces deux œuvres soient contemporains, ni qu'ils concernent la même région, ni qu'ils se rapportent à des ouvrages de même nature.

<sup>106</sup> Je n'ai pas reproduit la partie de la phrase où Pline décrit ce qu'est un *murus formaceus* (littéralement, « fait à la forme ») : la technique qu'il décrit est très clairement celle du pisé banché.

<sup>107</sup> Malgré la construction de la phrase en deux groupes nominaux coordonnés, je ne crois pas que Pline veuille parler ici de deux catégories différentes, d'une part les postes de guet d'Hannibal, d'autre part des tours en terre perchées sur les montagnes. Il s'agit probablement d'un hendiadys, le deuxième groupe nominal désignant le même objet sous des termes différents.

<sup>108</sup> Traduction J.-M. CROISILLE (CUF, 1985), modifiée sur plusieurs points.

<sup>109</sup> Texte J. BEAUJEU (CUF, 1950) ; traduction modifiée.

<sup>110</sup> Notamment Schulten, García y Bellido et Fortea et Bernier.

Commençons par l'allusion aux « tours de guet d'Hannibal ». Ce nom, jeté en passant par Pline, n'a cessé d'exciter l'imagination des archéologues et des historiens, tant il est rare, pour cette période, que les textes donnent l'opportunité d'associer à des circonstances historiques précises un type concret d'édifices. Mais c'est une mention très tardive, postérieure de plus de deux siècles et demi aux événements de la seconde guerre punique, et qui n'est étayée par aucun récit d'historien. On a visiblement affaire à une expression consacrée par l'usage, point du tout à une référence historique précise ; Pline se contente d'enregistrer, sans la discuter, une appellation qui devait être courante au premier siècle de notre ère. Dans le passage du livre XXXV, ce qui intéresse Pline, c'est que ces tours, bien que très anciennes, soient restées intactes grâce à leur technique de construction ; le reste est anecdotique. Gsell et Balil avaient fort bien saisi le sens de l'expression, en la comparant aux « camps de César » de la France moderne<sup>111</sup> ou aux « torres de los Moros » de l'Espagne de la Reconquête<sup>112</sup>. Tous ces termes ressortissent à la même psychologie populaire (ou demi-savante) : une ruine apparemment militaire qu'on croit ancienne, mais dont l'origine est oubliée, sera toujours attribuée aux conquérants dont le souvenir a le plus durablement marqué l'imagination populaire. Les tours dont parle Pline ont certainement existé sous la domination romaine ; ce qu'en revanche on ne peut affirmer, c'est qu'elles remontaient au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le terme choisi par Pline ne relève que d'une nomenclature conventionnelle ; il n'a, répétons-le, aucune valeur historique, et l'expression *turris Hannibalis*, quelque intéressante qu'elle soit comme témoignage de la persistance au I<sup>er</sup> siècle de la légende d'Hannibal, doit être retirée du dossier des sources littéraires de la seconde guerre punique<sup>113</sup>.

Indépendamment du nom qu'il leur donne, et quelle que soit sa signification, dans le premier texte Pline souligne par deux adverbes, *etiam nunc*, et par le temps du verbe *spectare*, l'existence actuelle des édifices qu'il évoque. Mais comment devons-nous comprendre ce présent ? Est-ce celui de Pline, à l'heure où il écrit (on sait qu'il avait séjourné en Espagne), ou est-ce le présent d'un auteur plus ancien, dont Pline se sera contenté de reproduire ou de résumer la phrase ? Je ne jurerais ni pour l'une ni pour l'autre hypothèse.

Autre difficulté : nous devons nous contenter du cadre géographique le plus vague et le plus large qui soit, *Hispania*. Dans le deuxième texte, le rapprochement établi par Pline avec le réseau de surveillance contre les pirates mis en place en Asie suggère qu'il s'agit de postes de guet littoraux, répartis sur les côtes d'Afrique et d'Hispanie méridionale. Mais le premier texte parle de tours bâties « sur les crêtes des montagnes » (*montium iugis impositas*) : l'intérieur des terres semble donc également concerné. Sans doute, l'allusion à Hannibal permet-elle de restreindre ce cadre aux régions durablement marquées par la présence des Barcides. Mais il s'agit encore de presque toute l'Andalousie, du Sud-Est et d'une

<sup>111</sup> S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, Paris, 1920, p. 126 sq et 491.

<sup>112</sup> A. BALIL, « Comunicaciones ópticas del mundo antiguo », dans *XIV Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1977, p. 835.

<sup>113</sup> Comme l'avait déjà bien vu Ulrich KAHRSTEDT : « Les 'turres Hannibalis', qu'on trouvait partout au pays de l'histoire barcide, n'ont rien à faire avec Hannibal ; c'étaient de petits châteaux, des tours ou des ruines comme on les voit encore aujourd'hui en Espagne » (« Les Carthaginois en Espagne », traduit de l'allemand par P. Paris, *Bulletin hispanique*, 16, 1914, p. 372, n. 3).

partie de la région valencienne. En fait, nous sommes incapables de circonscrire avec un minimum de précision les circonstances historiques de l'apparition d'un fait architectural dont nous ne trouvons chez Pline qu'un écho sans doute passablement déformé.

Le mode de construction de ces tours est décrit avec précision dans le premier texte, et c'est un point dont on n'a pas assez tenu compte. Ce sont des tours en terre, *terrenae turres*, qui sont bâties suivant la technique du pisé banché, à base de terre crue et de cailloux compressés entre des panneaux de bois, ce que Pline oppose dans la même phrase à la construction en *opus caementicium* qui avait cours à son époque<sup>114</sup>. De toute évidence, les maisons fortes et les maisons-tours fouillées en Bétique et en Lusitanie ne peuvent pas être qualifiées de « tours de terre ». Il est certes probable que le pisé ou la brique crue étaient employés dans leurs superstructures<sup>115</sup>, mais ce qui devait frapper le spectateur, dès le premier coup d'œil, c'était leur appareil de pierres de taille, parfois conservé sur plus de deux mètres de haut, qu'il fût rectangulaire ou « cyclopéen ».

Reste la fonction de ces tours, qui est, elle, clairement établie : elles servaient au guet (*speculae*) et à la transmission de signaux lumineux (d'après le contexte du deuxième texte), ce qui explique leur implantation sur des sommets. Le deuxième texte laisse également entendre, sans l'ombre d'un doute, que ces postes de guet fonctionnaient en réseaux linéaires sur de grandes distances, de sommet en sommet. Tout cela ne correspond absolument pas aux types d'implantation connus des maisons fortes : la plupart, nous l'avons vu, sont bâties sur des éminences secondaires, des buttes modestes, voire des versants ; et elles ne forment pas des lignes le long des voies de communication, mais des semis souvent très denses autour des *oppida*.

Un système de postes de guet et de tours à signaux existait certainement en Hispanie, ou dans une partie de l'Hispanie : il n'y a pas de raison de mettre en doute, sur ce point, le témoignage de Pline. Mais l'attribution de ce système à Hannibal reste de l'ordre de la simple conjecture. Du reste, si l'on prenait le parti d'accepter cette attribution, il faudrait aussi, en bonne logique, suivre à la lettre les indications fort détaillées de Pline : ne chercher ces tours que sur des sommets jouissant de vues très étendues, et écarter toutes celles qui sont construites en pierre. Ce critère n'a jamais été suivi par les historiens qui tiennent à l'authenticité complète du témoignage de Pline, sans doute parce que les résultats archéologiques auraient été des plus maigres.

La coïncidence paraît donc très imparfaite entre les deux textes de Pline et les données archéologiques dont nous disposons. Compte tenu de cette triple incertitude – flou géographique, flou chronologique, disparité des fonctions et des implantations –, son témoignage est d'une utilité très limitée : s'il se réfère aux édifices connues par l'archéologie sous le nom de « *recintos fortificados* » ou de maisons fortes, ce que je ne crois pas, l'image qu'il en donne est complètement déformée ; s'il désigne au contraire d'authentiques tours de guet militaires,

---

<sup>114</sup> *Opus caementicium* est le terme employé aujourd'hui par les archéologues ; Pline dit simplement *caementum*.

<sup>115</sup> Voir *supra*, p. 300.

l'archéologie n'en a retrouvé que de très rares exemples, généralement mal datés, et qui ne ressemblent guère à ce que décrit Pline<sup>116</sup>.

Le tableau synoptique des sources littéraires et archéologiques concernant l'Hispanie Ulérieure (fig. 20) montre un déphasage encore plus marqué qu'en Citérieure. Quand nous disposons d'une mention explicite des auteurs anciens – la tour d'*Ilorcum*, en 211, est seule dans ce cas –, les données archéologiques font complètement défaut. En revanche, quand l'archéologie commence à révéler, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., des fortifications isolées susceptibles d'avoir été appelées *turris*, les sources littéraires ne sont plus pertinentes. En effet, ces sources contemporaines des guerres civiles ou du début de l'Empire mentionnent soit des tours appartenant à des villages fortifiés (*Bell. Hisp.* 8, 3), soit des tours de guet littorales surveillant le trafic maritime (*Bell. Hisp.* 38), soit des « tours d'Hannibal » (Pline, II, 181) dont ni la chronologie ni la répartition géographique ne peuvent être précisées.

Le bilan est donc décevant ; il invite à multiplier les recherches archéologiques – en particulier les fouilles stratigraphiques – afin de mieux saisir les étapes de l'évolution d'un type architectural et d'un modèle d'organisation du territoire dont on n'a pu fixer, pour le moment, que de rares jalons. En tout cas, il est sûr que les sources littéraires que je viens d'analyser – des sources hétérogènes, imprécises et globalement décevantes – n'apporteront pas de réponses satisfaisantes aux questions que pose l'archéologie.

---

<sup>116</sup> Les mieux connues se trouvent en Catalogne (fig. 21) ; ce sont des tours de guet du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, mais contrairement à la description de Pline elles sont construites en pierres de taille : M. PAGÈS, « Una torre romana a Castellví de Rosanes dominant la *Via Augusta* sobre el pas del Llobregat », *Fonaments*, 7, 1988, p. 163-169 ; J. TURA, « Castell de Falgars, una torre romana a la Garrotxa », *Cypsela*, 9, 1991, p. 111-119.

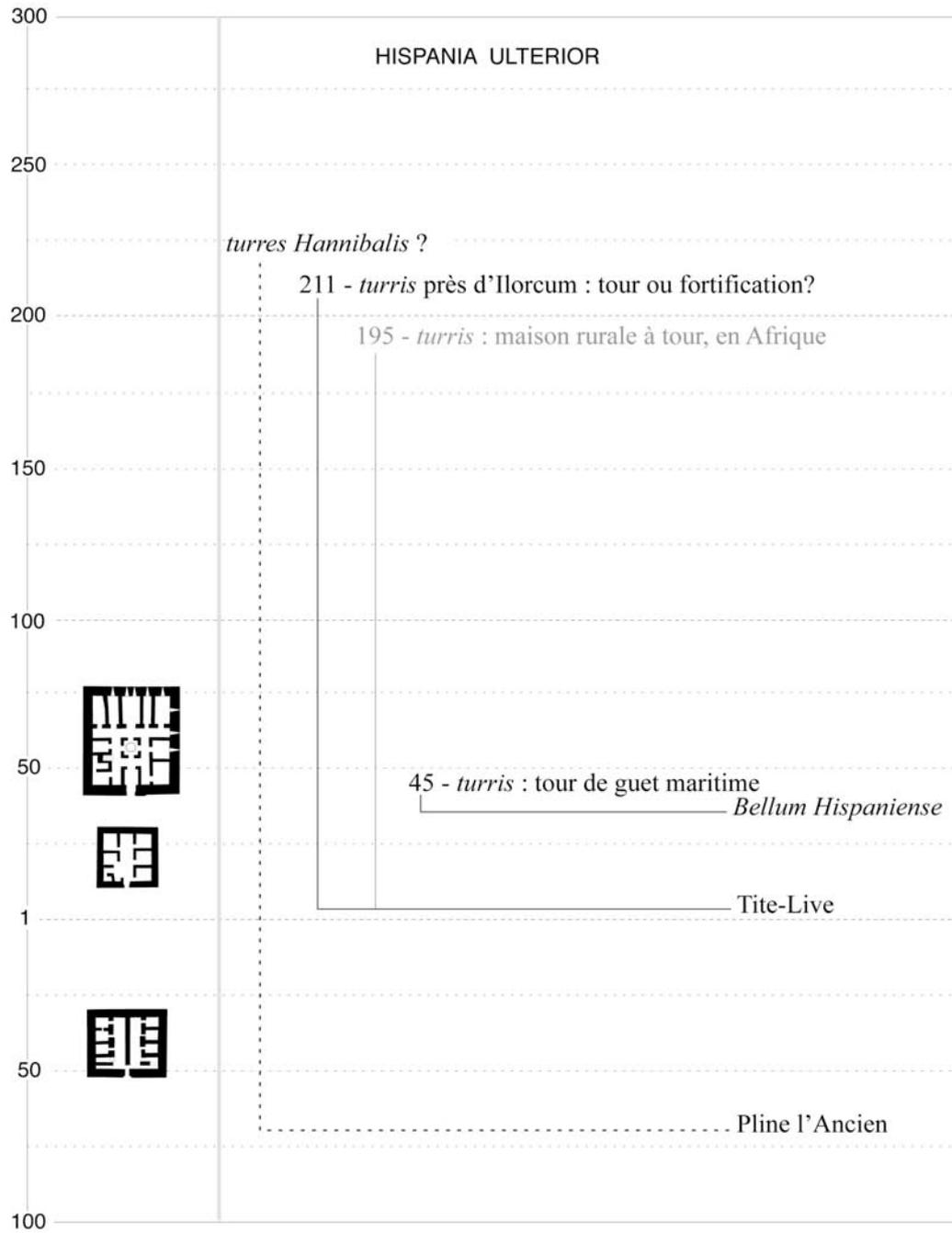


Fig. 20. Confrontation des données archéologiques et textuelles concernant l'Hispanie Ulérieure.



### Chapitre 3

#### LES MAISONS FORTES, DIX ANS APRÈS

Sont ici reprises, et substantiellement modifiées, les pages de conclusion (p. 24-28) de ma communication au colloque de la Casa de Velázquez de 2002 : « Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires », publiée dans P. MORET et T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Jaén, 2004, p. 13-29.

Un regain d'intérêt pour la question des maisons fortes et des tours isolées de l'époque républicaine et du début du Haut Empire a suivi la publication de mes articles de 1990 et 1995, parfois en réaction (majoritairement défavorable !) à mon interprétation « civile » du phénomène, parfois de façon complètement indépendante, mais toujours avec le souci de tenir compte des datations stratigraphiques publiées au début des années 1990, qui obligeaient à recentrer le débat sur l'époque romaine. Ont ainsi vu le jour deux réflexions de synthèse<sup>117</sup>, des interprétations historiques parfois audacieuses<sup>118</sup>, des réflexions polémiques<sup>119</sup>, tandis qu'arrivaient à leur terme plusieurs projets de terrain basés

---

<sup>117</sup> Pour la Bétique, CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* » ; pour la Lusitanie, C. FABIÃO, « Os chamados *Castella* do Sudoeste : arquitectura, cronologia e funções », *AEspA*, 75, 2002, p. 177-193 ; voir aussi A. RUIZ, « Reflexiones sobre la cuestión de las torres iberas del sur de la Península Ibérica », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 215-220.

<sup>118</sup> GARCÍA-BELLIDO 1994-1995, « Las torres-recinto » ; O. ARTEAGA, « La delimitación del territorio entre Cástulo y Obulco », dans *De las sociedades agrícolas a la Hispania romana. Jornadas históricas del Alto Guadalquivir (Quesada, 1992-1995)*, Jaén, 1999, p. 95-142 ; M. CASTRO LÓPEZ, « Una presencia sobre el límite. Torres antiguas en el territorio de Atalayuelas (Fuerte del Rey, Jaén) », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 119-132.

<sup>119</sup> P. ORTIZ, « De recintos, torres y fortines : usos (y abusos) », dans *Extremadura Arqueológica (Homenaje a Milagro Gil-Masarell)*, 5, 1995, p. 177-194.

essentiellement sur des prospections, dans le haut Alentejo<sup>120</sup>, les hautes terres de Teruel<sup>121</sup>, ainsi que dans certains secteurs du haut Guadalquivir<sup>122</sup>, travaux grâce auxquels s'élargissait notablement l'aire géographique des maisons fortes et des tours isolées du début de l'époque romaine (fig. 21).

Une bonne partie de ces nouvelles données furent présentées à un colloque organisé par Teresa Chapa Brunet et moi-même en 2002, fruit d'une collaboration entre la Casa de Velázquez et l'université Complutense de Madrid, qui réunissait pour la première fois les acteurs espagnols et portugais de cette recherche tout en ouvrant les débats, dans une perspective comparatiste, à d'autres horizons géographiques (comme la Catalogne, où la romanisation des campagnes emprunte d'autres voies) et historiques (avec des parallèles tardo-antiques et médiévaux)<sup>123</sup>. Parmi les principaux résultats de cette rencontre, je retiendrai surtout l'accord général qui s'est enfin fait sur la chronologie fondamentalement romaine du phénomène, et la constatation de la profonde diversité des situations locales (fig. 22), dans chacune des aires régionales où des maisons fortes ont pu être identifiées – Bas Alentejo, Haut Alentejo, Serena, Sierra Morena de Castulo, Campiñas de Cordoue et de Jaén, hautes terres de Murcie, Sierra Menera de Teruel –, abstraction faite d'un certain parallélisme des tendances générales.

---

<sup>120</sup> R. MATALOTO, « Fortins e recintos-torre do Alto Alentejo : antecâmara da “romanização” dos campos », *Revista Portuguesa de Arqueologia*, 5 (1), 2002, p. 161-220; *id.*, 2004, « Fortins romanos » ; V. H. CORREIA et C. BURGESS, « Habitats fortificados da tardia Idade do Ferro e Romano-republicanos na área de Évora : Quadro geral e problemática », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 55-65.

<sup>121</sup> F. BURILLO *et al.*, « La colonización agraria en el entorno de la laguna de Gallocanta : el impacto de la época celtibérica », dans *IV Simposio sobre los Celtiberos. Economía (Daroca, 1997)*, Zaragoza, 1999, p. 69-79 ; POLO et VILLARGORDO 2004, « Del poblado fortificado... ».

<sup>122</sup> T. CHAPA, V. MAYORAL et A. URIARTE, « Recintos fortificados tardo ibéricos en la región del Guadiana Menor. Cuestiones de interpretación histórica y propuesta de nuevos métodos de estudio », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 97-118 ; C. TORRES et L. M. GUTIÉRREZ, « Poblamiento ibérico tardío en la provincia de Jaén. Dos casos de estudio : El Arroyo Salado de los Villares y Los Castilletes de Sierra Morena », *ibid.*, p. 133-144.

<sup>123</sup> P. MORET et T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Publicaciones de la Universidad de Jaén - Casa de Velázquez, Jaén, 2004.

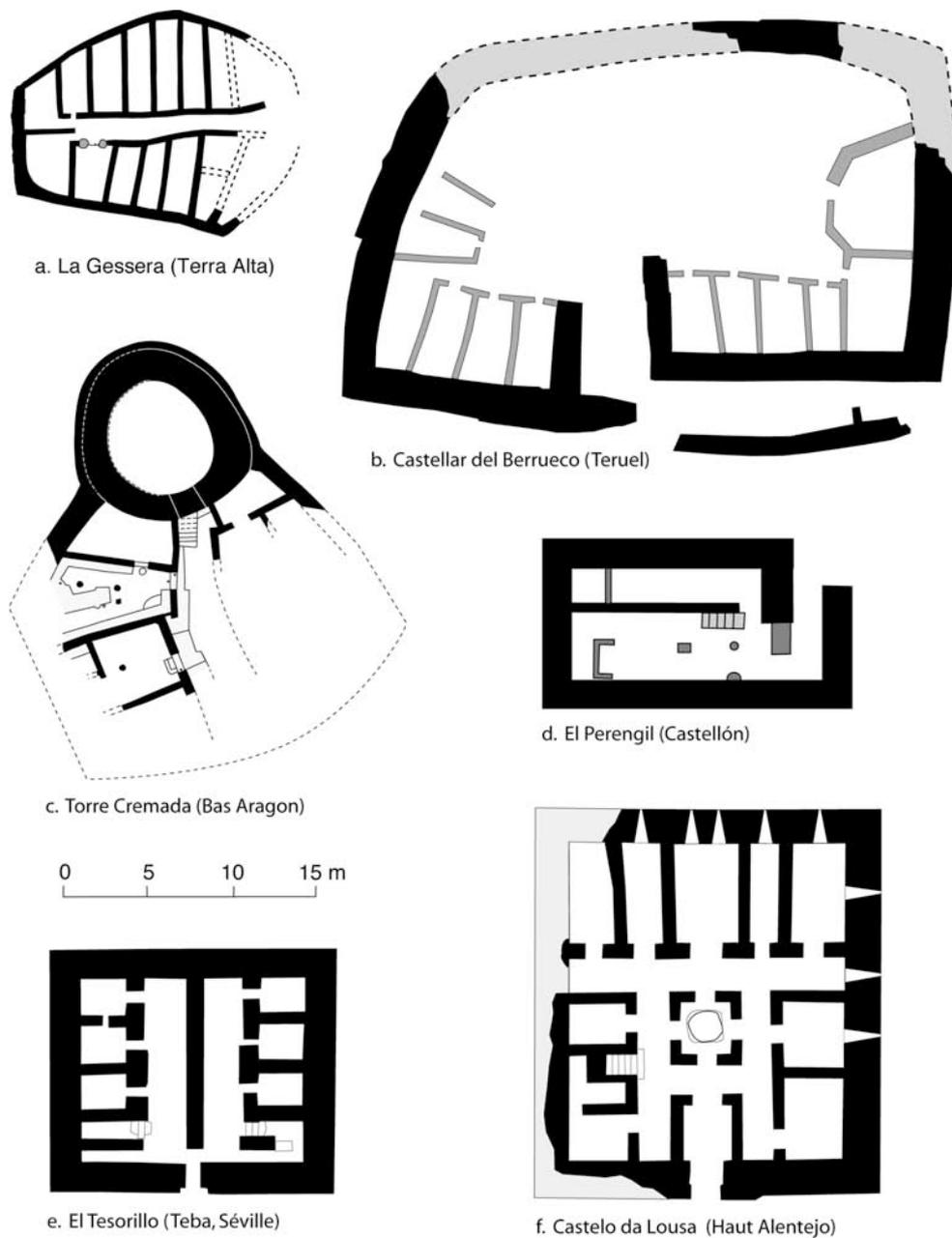


Fig. 22. Diversité des formes architecturales, selon les fonctions et les régions. **a** : grenier fortifié de la basse vallée de l'Èbre ; **b** : maison forte de la Sierra Menera ; **c** : « château » de l'Ausétanie de l'Èbre, au sommet d'une agglomération non fortifiée ; **d** : maison forte de l'Ilercavonie littorale ; **e** : maison forte de Bétique ; **f** : maison forte de Lusitanie.

Cette diversité défie la synthèse, et pour rester dans la perspective de l'étude qui précède, je limiterai les réflexions qui vont suivre à l'Hispanie Ulérieure, en m'appuyant sur un tableau (fig. 23) qui synthétise, en guise de bilan provisoire, mon interprétation du phénomène des tours et des maisons fortes.

Pour la période qui précède et qui suit la seconde guerre punique, on ne sait quasiment rien. Les supposées « tours » préromaines de la Coronilla de Casalilla (Jaén) et de la phase I de El Higuierón (Nueva Carteya, Cordoue), auxquelles se réfère encore J. R. Carrillo Díaz-Pinés<sup>124</sup>, étaient, rappelons-le, des établissements fortifiés de 1000 à 3000 m<sup>2</sup>, peut-être des villages d'un type mal connu, mais en aucun cas des tours isolées, ni même des maisons à tour. Qu'il existât en Hispanie, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, des tours isolées, Tite-Live le prouve sans conteste. On commence même à en connaître quelques exemples grâce à des opérations archéologiques récentes sur le littoral oriental de l'Espagne, à Alicante (L'Empedrola)<sup>125</sup>, à Castellón (El Perengil) et près de Barcelone (El Turó dels Dos Pins)<sup>126</sup>. Mais rien de nouveau n'est à signaler en Andalousie, du moins rien de concret, en ce qui concerne les éventuelles origines préromaines du phénomène de la maison forte. On peut le regretter et espérer que des fouilles futures nous révèlent enfin l'aspect authentique des « tours d'Hannibal », mais ce n'est pour le moment qu'un vœu pieux autour duquel il serait absurde de chercher à construire une réflexion historique. Les modèles ne sont utiles que quand ils servent à expliquer et à mettre en perspective des données archéologiques issues du terrain. Comme les données dont nous disposons sont toutes datées de l'époque romaine, c'est dans ce contexte, et dans ce contexte seulement, qu'on peut travailler, c'est-à-dire mettre en série des phénomènes, les rapporter à d'autres faits, et avec tout cela tenter d'élaborer des scénarios.

La situation s'éclaircit quelque peu à partir du moment où nous pouvons raisonner sur des vestiges archéologiques correctement datés, le plus ancien étant, à l'heure actuelle, le Castelo da Lousa<sup>127</sup>. Les modèles architecturaux italiens dont on entrevoit le rôle sont indiqués à droite du tableau (fig. 23). Je n'y reviendrai pas<sup>128</sup>, sauf pour signaler deux travaux récents qui jettent un jour nouveau sur la villa italienne primitive en soulignant la large diffusion, dès le III<sup>e</sup> siècle, d'un type de résidence rurale compacte, implantée sur une éminence et bâtie sur une puissante infrastructure (*basis*) en appareil polygonal<sup>129</sup>.

<sup>124</sup> CARRILLO 1999, « *Turres Baeticae* », p. 59 ; même confusion dans F. PRADOS, « La presencia neopúnica en la Alta Andalucía : a propósito de algunos referentes arquitectónicos y culturales de época bárquida (237-205 a.C.) », *Gerión*, 25, 2007, p. 86 et 94.

<sup>125</sup> Sur le site de l'Empedrola (Calpe), où a été mise au jour une tour isolée rectangulaire de 10,6 x 8,2 m, datée du IV<sup>e</sup> siècle par des amphores puniques : F. SALA, « Les fortifications a la Contestània : entre la representació social i la defensa del territori », dans A. Oliver Foix (éd.), *Arquitectura defensiva. La protecció de la població y del territori en época ibérica (Benicarló, 3-4 de febrero 2005)*, Castellón, 2006, p. 142-144.

<sup>126</sup> Voir *supra*, p. 348.

<sup>127</sup> GONÇALVES et CARVALHO 2004, « Intervención arqueológica » ; voir *supra*, p. 304 et 310.

<sup>128</sup> Voir *supra*, p. 308-316.

<sup>129</sup> P. GROS, *L'architecture romaine du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire. 2: Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris, 2000, p. 271-275 ; X. LAFON, *Villa maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine*, Rome (BEFAR, 307), 2001, p. 18-20.

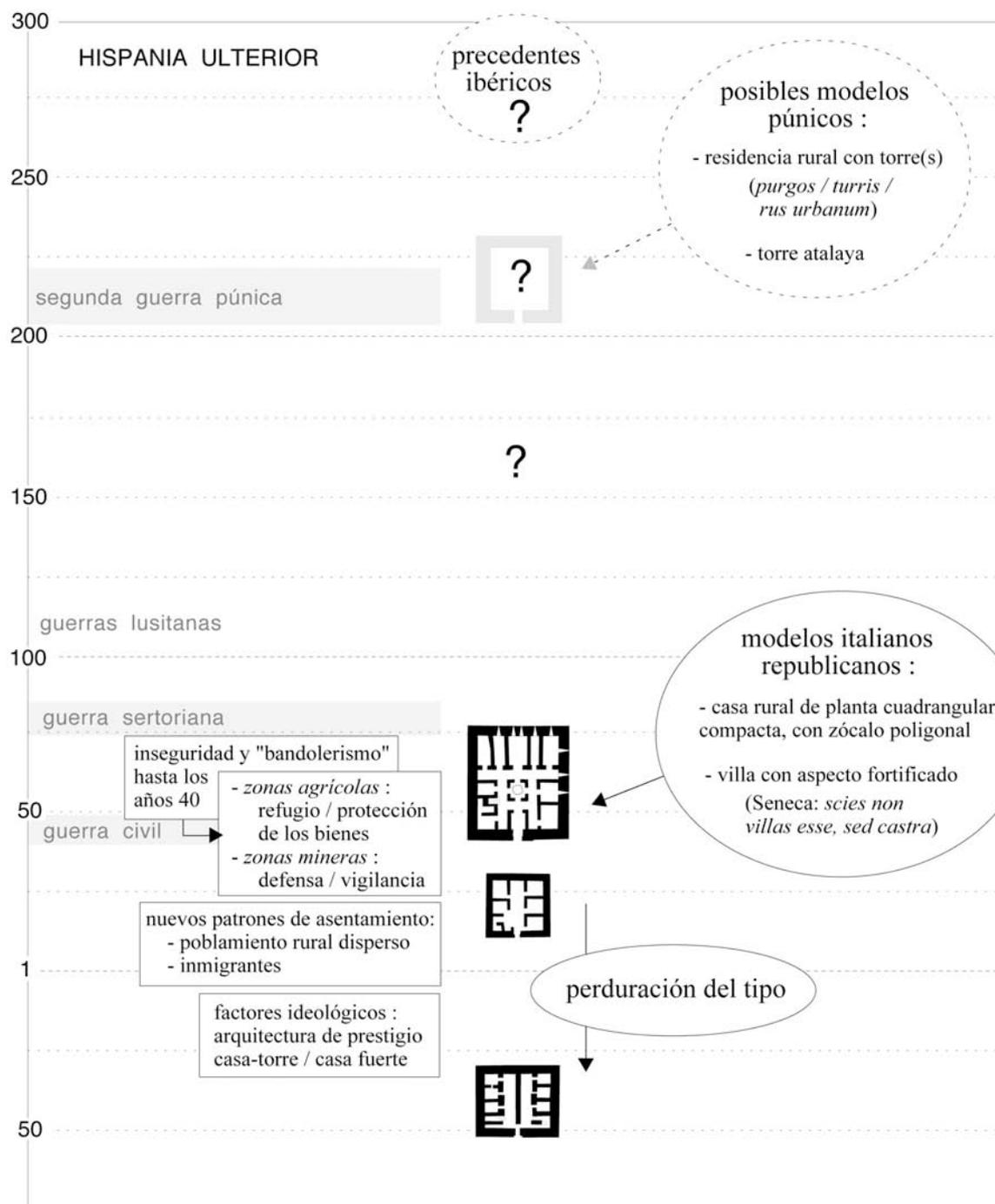


Fig. 23. Schéma d'évolution des maisons fortes de l'Hispanie Ulérieure dans leur contexte historique régional (à gauche du tableau) et par rapport à des modèles architecturaux extérieurs (à droite du tableau).

Les indications portées à gauche du tableau, concernant le contexte historique régional, appellent des commentaires plus développés. Trois facteurs principaux ont exercé une influence sur l'évolution des maisons fortes, grosso modo entre 100 av. J.-C. et 75/100 apr. J.-C. : l'insécurité des campagnes, la nouvelle organisation du territoire et le statut de leurs occupants.

### *L'insécurité*

La situation d'insécurité qui règne en Bétique et en Lusitanie pendant la période républicaine, jusqu'à la fin des guerres civiles, est bien connue. Un texte de Varron, commenté plus haut<sup>130</sup>, et la lettre d'Asinius Pollion apprenant à Cicéron, en 43 av. J.-C., que le *saltus Castulonensis* est coupé en raison du brigandage<sup>131</sup>, en sont des exemples parmi d'autres. Les populations de l'Ultérieure se trouvèrent confrontées pendant une très longue période – probablement plus d'un siècle – à des dangers de basse intensité, constitué non plus par la menace d'une armée ennemie, comme avant et pendant la seconde guerre punique, mais par des désordres sociaux et par une insécurité endémique, conséquence de l'apparition d'une population marginale et mobile, source de troubles et de tensions<sup>132</sup>.

D'autre part, la façon même dont le pouvoir romain menait la conquête et gérait les provinces était, potentiellement, un facteur d'insécurité. Les provinces hispaniques n'étaient pas perçues comme un territoire dont il se serait agi de préserver à tout prix l'intégrité ; elles n'étaient que la somme des peuples et des communautés qui les constituaient, et leur cohérence était essentiellement politique et juridique, avant d'être territoriale<sup>133</sup>. Dans ce système poreux, c'étaient les communautés locales, quel que fût leur statut juridique, ou même les propriétaires de domaines agricoles et les exploitants des mines, qui devaient prendre en main leur propre sécurité. Cette situation, étonnante à nos yeux, resta d'ailleurs toujours en vigueur sous l'Empire, époque où les troupes, bien que désormais constituées en unités permanentes, ne furent jamais employées comme une force de police autrement que de façon circonstancielle, c'est-à-dire lorsque les autorités locales n'étaient plus ponctuellement en mesure d'assurer elles-mêmes la sécurité des biens et des personnes<sup>134</sup>. Si l'on se place à la fin de l'époque républicaine, dans une période doublement troublée par les dernières étapes de la conquête et par les guerres civiles, on comprend *a fortiori* que la question de la sécurité représentait un enjeu majeur à tous les échelons de la société.

---

<sup>130</sup> *Res rusticae*, I, 16, 2 ; voir *supra*, p. 326.

<sup>131</sup> *Ad fam.*, X, 31, 1. Sur ce passage, voir les remarques de P. SILLIÈRES, « Les sources littéraires et le réseau routier de l'Hispanie méridionale à l'époque républicaine », dans J. González (éd.), *Estudios sobre Urso. Colonia Iulia Genetiva*, 1989, p. 358-360.

<sup>132</sup> Voir *supra*, p. 215-220.

<sup>133</sup> F. CADIOU dans CADIOU et MORET, « Rome et la frontière hispanique », sous presse.

<sup>134</sup> *Ibid.*

À ces dangers nouveaux, symbolisés dans les textes latins par la figure du *latro*<sup>135</sup>, les *Hispani* durent trouver des réponses nouvelles. À l'évidence, les systèmes de défense traditionnels, axés sur la fortification du village ou de l'*oppidum*, ne suffisaient plus à la protection d'une population rurale de plus en plus nombreuse et de plus en plus dispersée. En revanche, la maison fortifiée apparaît comme une solution mieux adaptée à une situation qui se traduisait, concrètement, par des risques de rapines et de coups de main sporadiques.

### *La nouvelle organisation du territoire*

De nombreuses études régionales ont mis en évidence, dans un délai d'un siècle environ après la conquête, une rupture profonde des modèles d'occupation du territoire. Le village fortifié de tradition indigène ne disparaît pas, mais il cesse de constituer l'articulation essentielle des systèmes territoriaux. Le réseau des *oppida*, moins nombreux et moins denses, se double d'un réseau diffus d'établissements ruraux qui, dans certains cas, prennent la forme de la maison forte. Il faudra encore de nombreuses recherches, axées tant sur la fouille que sur la prospection, avant que l'on puisse expliquer, au cas par cas, pourquoi les habitants de telle cité ou de telle région ont opté, à la fin de l'époque républicaine, pour une forme d'habitat aussi singulière, alors que des territoires voisins en semblent dépourvus.

Mais ce qui me paraît hors de doute, c'est que le semis de tours et de maisons fortes qui s'étend alors sur plusieurs régions du sud de la Péninsule est le résultat d'une multitude d'initiatives privées, et non celui d'une planification militaire. On a beaucoup parlé, à propos de tel ou tel secteur la vallée du Guadalquivir ou de l'Extrémadure, de « contrôle frontalier », de « district militaire », d'« appareil de coercition et de contrôle », ou encore, récemment, d'un « système de contrôle impénétrable, conçu pour surveiller l'ensemble du territoire »<sup>136</sup>. Ces interprétations ne tiennent aucun compte de la réalité de l'administration romaine, dont les buts et les moyens – pourtant bien connus – sont aux antipodes de cette vision anachronique d'un territoire complètement militarisé.

Je ne peux mieux faire, à ce sujet, que de citer la conclusion du chapitre que François Cadiou a consacré dans sa thèse au problème des garnisons militaires en Hispanie : « Le récit de la guerre civile de 45 montre que le but principal des garnisons ne pouvait être de sécuriser l'ensemble d'un territoire en le verrouillant. Ainsi, les fortes garnisons pompéiennes défendant les principales villes d'Ulérieure n'empêchèrent nullement César de circuler librement dans la province, assiégeant ces agglomérations les unes après les autres. Le contrôle des provinces passait donc par d'autres voies. Un fameux passage d'Appien relatif à l'Italie (*BC*, I, 7) nous en donne une clé, en rappelant que l'originalité du système

<sup>135</sup> Cf. B. D. SHAW, « Le bandit », dans A. Giardina (éd.), *L'homme romain*, Paris, 1992, p. 371-420.

<sup>136</sup> M. CASTRO et L. GUTIÉRREZ, « Conquest and Romanization of the upper Guadalquivir valley », dans S. Keay & N. Terrenato (éd.), *Italy and the West. Comparative Issues in Romanization*, Oxford, 2001, p. 155, à propos du territoire d'Atalayuelas dans le haut Guadalquivir. Pour des références plus anciennes, voir *supra*, p. 322 sq.

romain reposait sur le développement d'une politique d'urbanisation, sous forme de villes nouvelles ou de déductions coloniales dans des villes déjà existantes »<sup>137</sup>. Appien précise, dans le texte cité par Cadiou, que les Romains conçurent ce plan d'urbanisation comme alternative au système classique des garnisons réparties dans des postes fortifiés<sup>138</sup>.

Il n'y avait donc pas de place, dans le modèle romain d'organisation des territoires occidentaux, pour un réseau de tours occupées par des militaires, ni au lendemain de la conquête, ni pendant les guerres civiles<sup>139</sup>, et encore moins au début de l'Empire (période pendant laquelle les « tours » de la Bétique sont, rappelons-le, le plus nombreuses). D'un côté, Rome maintenait des troupes regroupées dans quelques grands centres urbains. De l'autre, elle pariait sur l'adhésion des élites locales, leur laissant une grande liberté dans l'administration des cités. Jamais, de toutes façons, le nombre très limité de soldats dont Rome disposa en Hispanie, une fois terminées les guerres civiles et la conquête, n'aurait pu suffire pour entretenir, occuper et approvisionner des centaines de « tours » disséminées dans de vastes secteurs de la Bétique et de la Lusitanie<sup>140</sup>.

Parler d'initiatives privées, comme je viens de le faire, ne veut pas dire que les fonctions défensives sont exclues, tout au contraire. Les murs épais de la maison forte servaient de refuge en cas de troubles ou d'incursions de bandes de voleurs, et la surveillance des champs environnants, pour se prémunir contre le vol des récoltes, pouvait être assurée du haut de la tour ou de la maison forte par des esclaves ou des travailleurs dépendants qui y résidaient à demeure, même en l'absence du maître.

---

<sup>137</sup> CADIOU 2001, *Les armées romaines*, p. 330.

<sup>138</sup> Mot à mot, « à la place des postes de garde », *anti phrourión*.

<sup>139</sup> *Contra* GARCÍA-BELLIDO 1994-1995, « Las torres-recinto » et RODRÍGUEZ et ORTIZ 2003, « Defensa y territorio », qui défendent l'existence d'un réseau de petits détachements militaires cantonnés dans les tours de la Serena, dont la mission aurait été de verrouiller les accès d'une importante zone minière, voire de participer eux-mêmes aux travaux d'extraction, pendant la période des guerres civiles. Un tel dispositif paraît tactiquement et logistiquement impraticable, compte tenu de quatre facteurs : la répartition géographique de ces tours, qui sont dispersées, au nombre d'une trentaine, dans une zone d'environ 1200 km<sup>2</sup>, et ne forment donc pas une défense linéaire ; leur éloignement des mines (toujours à plusieurs kilomètres, parfois à plus de 10 km) ; leur implantation, qui ne recherche pas particulièrement les sites dominants et à grande visibilité ; leur nombre enfin, qui supposerait une fragmentation inutile et dangereuse de la troupe en plusieurs dizaines de minuscules unités indépendantes, ce à quoi aucune armée antique ne pouvait se risquer en temps de guerre ou de conflit latent.

<sup>140</sup> Les armées confiées aux gouverneurs leur servaient avant tout à conduire des opérations militaires au-delà de la frontière, lorsque celles-ci étaient jugées nécessaires ou profitables, ce qui était le cas de figure le plus fréquent. Dès lors que cette activité militaire se ralentissait, quelle qu'en fût la raison, il semble que le Sénat ait été réticent à maintenir le plein effectif des légions mises à la disposition des gouverneurs. Ceux-ci n'avaient donc probablement pas les moyens d'organiser d'éventuelles tâches de police à l'échelle de la province (F. CADIOU dans CADIOU et MORET, « Rome et la frontière hispanique », sous presse).

*Les facteurs idéologiques : une architecture de prestige et de pouvoir*

Dans toutes les sociétés antiques, la tour symbolise la puissance et l'autorité. C'est à ce titre qu'elle se maintient dans les campagnes hispaniques jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, alors même que les conditions d'insécurité qui avaient favorisé son apparition n'existent plus. Dans la mesure où l'enceinte fortifiée de l'*oppidum* est dépossédée de son rôle par la *pax romana*, c'est à titre individuel que les familles de l'élite indigène en voie de romanisation parent leurs maisons – leurs tours rurales – des symboles autrefois réservés à la muraille de l'agglomération. Ainsi peut s'expliquer, en partie, le succès d'un type architectural qui n'occupa jamais qu'une place marginale dans les campagnes de l'Italie.

Cette composante idéologique est illustrée de la façon la plus limpide par le bas-relief qui orne le pied-droit de la porte de la maison forte de Hijovejo, en Extrémadure<sup>141</sup>. Ce bas-relief qui représente deux *caetrae* et un *scutum*, attributs de l'auxiliaire romain, affiche sans ambiguïté des valeurs militaires et guerrières revendiquées par les élites indigènes passées au service de Rome, en détournant vers un usage privé – à la façon d'un blason – la coutume romaine qui consistait à munir l'entrée des enceintes urbaines d'un bas-relief apotropaïque.

Un autre paramètre doit être pris en compte dans la moyenne vallée du Guadalquivir, région où « *the urban areas are very small and very largely dominated by public buildings* »<sup>142</sup>. Dans ce contexte, la maison forte rurale, jamais très éloignée de la ville, peut apparaître comme un complément et pourquoi pas – au moins partiellement – comme une alternative à la *domus* urbaine, et ce n'est pas un hasard si c'est dans la Campiña de Cordoue que sont attestés, pour ce type d'édifices, les appareils en pierre de taille les plus soignés (avec bossages et feuillures d'angle)<sup>143</sup>. Il faudra attendre un moment relativement avancé du premier siècle pour qu'un modèle architectural concurrent, celui de la villa, supplante définitivement la maison forte, entre autres raisons parce que les valeurs que la villa symbolise étaient davantage en accord avec l'idéal d'*urbanitas* que poursuivaient les élites provinciales du Haut Empire.

<sup>141</sup> ORTIZ et RODRÍGUEZ 2004, « La torre de Hijovejo », fig. 3.

<sup>142</sup> KEAY 1998, « The development of towns », p. 62, qui cite les exemple du Cerro de Minguillar de Baena et de Munigua.

<sup>143</sup> Cf. E. W. HALEY, *Baetica felix. People and Prosperity in Southern Spain from Caesar to Septimius Severus*, Austin, 2003, p. 48 : « Moret characterizes these suburban and rural structures as *maisons fortes* with Italian antecedents, inspired also by privately owned Punic towers. The available archaeological data show that in no manner are these *maisons fortes* Iberian in origin. They reflect instead Romanized and Romanizing native elites and/or Italian colonists and their descendants in search of an architectural form that satisfied the functional demands of increasingly olive-based agriculture and the need to advertise increasing personal wealth and status according to Roman norms. »



## OUVRAGES CITÉS

Cette liste n'est pas une bibliographie à proprement parler. Elle ne comprend que les titres qui sont cités au moins deux fois, sous forme abrégée, dans les notes de bas de page. Elle n'est donc pas sélective et n'a pas pour objet d'orienter le lecteur vers des publications de référence.

### Abréviations

*CuPAUAM* = *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid*.

*Fortificacions* = *Fortificacions. La problemàtica de l'ibèric ple (segles IV-III a. C.). Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica (Manresa, 6-9 de desembre de 1990)*, Manresa, Centre d'Estudis del Bages, 1991.

*Ibers a l'Ebre* = *I Jornades d'Arqueologia - Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, 2002.

*L'hellénisation (Pallas, 70)* = P. FRANÇOIS, P. MORET et S. PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260 – 180 av. J.-C.)*, Actes du colloque international de Toulouse, 31 mars – 2 avril 2005, Toulouse, 2006 (*Pallas*, 70).

*Los Iberos* = ARANEGUI, C. (éd.), *Los Iberos, príncipes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica (Actas del Congreso internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998)*, vol. Extra de *Saguntum*, Valencia, 1998.

*Torres, atalayas y casas fortificadas* = P. MORET et T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Publicaciones de la Universidad de Jaén - Casa de Velázquez, Jaén, 2004.

ABAD (L.) et SALA (F.), 1993, *El poblado ibérico de El Oral (San Fulgencio, Alicante)*, Valencia, Servicio de Investigación Prehistórica (Serie de Trabajos Varios, 90).

AGUILAR (A.) et GUICHARD (P.), 1993, *Villas romaines d'Estrémadure. Doña María, La Sevillana et leur environnement*, Madrid, Casa de Velázquez.

ALFARO (M.), 1991, « El sistema defensivo de la puerta de entrada a la ciudad ibérica de Meca (Ayora, Valencia) », dans *Fortificacions*, p. 147-152.

ALMAGRO-GORBEA (M.), 1992, « Los intercambios culturales entre Aragón y el litoral mediterráneo durante el Bronce Final », dans *Aragón / Litoral mediterráneo. Intercambios culturales durante la Prehistoria*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, p. 633-658.

ALONSO (N.), 1999, *De la llavor a la farina. Els processos agrícoles protohistòrics a la Catalunya Occidental*, Lattes (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 4).

- ALONSO (N.), JUNYENT (E.), LAFUENTE (Á.) et LÓPEZ (J. B.), 1998, « Poder, símbolo y territorio : el caso de la fortaleza de Arbeca », dans *Los Iberos*, p. 355-372.
- ÁLVAREZ (A.) et BACHILLER (J. A.), 1994-1996, « La evolución del urbanismo en el Bajo Aragón durante los periodos del Bronce Final - Hierro Antiguo », *Gala*, 3-5, Sant Feliu de Codines, p. 175-182.
- AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.) et TREMOLEDA (J.), 2002, « Nuevos datos acerca del hábitat arcaico de la *Palaia Polis* de Ampurias », dans J.-M. Luce (éd.), *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (Colloque international, Toulouse, 9-10 mars 2001)*, Toulouse (*Pallas*, 58), p. 301-327.
- ARASA I GIL (F.), 2001, *La romanització a les comarques septentrionals del litoral valencià. Poblament ibèric i importacions itàliques en els segles II-I aC*, Serie de Trabajos Varios del SIP, 100, Valencia.
- ARTEAGA (O.), RAMOS (J.), NOCETE (F.), ROOS (A.) et Lizcano (R.), 1991, « Reconstrucción del proceso histórico en el territorio de la ciudad ibero-romana de Obulco (Porcuna, Jaén) », *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1989*, II, Séville, 1991, p. 260-267.
- ARTEAGA (O.), PADRÓ (J.) et SANMARTÍ (E.), 1990, *El poblado ibérico del Tossal del Moro de Pinyeres (Batea, Terra Alta, Tarragona)*, Barcelona (Monografies Arqueològiques, 7).
- ASENSIO (D.), CELA, (X.) et FERRER (C.), 1996, « Els materials ceràmics del poblat ibèric del Castellet de Banyoles (Tivissa). Col·lecció Salvador Vilaseca de Reus », *Pyrenae*, 27, p. 163-191.
- ASENSIO (D.), MIRÓ (M. T.) et SANMARTÍ (J.), 2002, « El nucli ibèric del Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : un estat de la qüestió », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 185-203.
- ASENSIO (D.), MIRÓ (M. T.) et SANMARTÍ (J.), 2005, « Darreres intervencions arqueològiques en el Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : una ciutat ibèrica en el segle III aC », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, vol. 1, Puigcerdà, p. 615-628.
- ASENSIO ESTEBAN (J. Á.), 1995, *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico.
- ATRIÁN (P.) et MARTÍNEZ (M.), 1976, « Excavaciones en el poblado ibérico del Cabezo de La Guardia (Alcorisa, Teruel) », *Teruel*, 55-56, p. 59-97.
- BADIE (A.), GAILLEDRAT (E.), MORET (P.), ROUILLARD (P.) et SILLIÈRES (P.), 2000, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante)*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations – Casa de Velázquez.
- BARRIONUEVO (F. J.), RUIZ MATA (D.) et PÉREZ (C. J.), 1999, « Fortificaciones de casernas del Castillo de Doña Blanca (El Puerto de Santa María, Cádiz) », dans *XXIV Congreso Nacional de Arqueología (Cartagena, 1997)*, Carthagène, vol. 3, p. 115-123.
- BEA CASTAÑO (D.), DILOLI FONS (J.) y VILASECA CANALS (A.), 2002, « El Turó del Calvari (Vilalba dels Arcs, Terra Alta). Un recinte singular de la primera edat del ferro al curs inferior de l'Ebre », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 75-87.
- BELARTE (C.), 1997, *Arquitectura domèstica i estructura social a la Catalunya protohistòrica*, Barcelone, Universitat de Barcelona (*Arqueo-Mediterrània*, 1).
- BELARTE (C.), 2000, « Sobre el uso del barro en la protohistoria del Bajo Aragón : estudio de materiales conservados en el Museu d'Arqueologia de Catalunya – Barcelona », *Kalathos*, 18-19, p. 65-93.
- BELARTE (C.), SANMARTÍ (J.), SANTACANA (J.) et ASENSIO (D.), 2000, « Modèles de sites proto-urbains du Bronze final et Premier Âge du fer en Catalogne méridionale », dans *Actes du XXIV<sup>e</sup> Congrès préhistorique de France – Habitats, économies et sociétés du Nord-Ouest méditerranéen de l'âge du Bronze au premier âge du Fer (Carcassonne, 1994)*, Paris, p. 139-145.

- BELTRÁN LLORIS (M.), 1976, *Arqueología e historia de las ciudades antiguas del Cabezo de Alcalá de Azaila (Teruel)*, Zaragoza.
- BELTRÁN LLORIS (M.), 1996, *Los Iberos en Aragón*, Zaragoza.
- BENAVENTE (J. A.), 1984, « El poblamiento ibérico en el valle medio del Regallo (Alcañiz, Teruel) », *Kalathos*, 3-4, p. 155-190.
- BENAVENTE (J. A.), GALVE (F.) et LAGUÉNS (M. Á.), 2002, « La reconstrucción del poblado ibérico de El Cabo (Andorra, Teruel) : un proyecto de recreación de la cultura ibérica del Bajo Aragón », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 275-285.
- BENAVENTE (J. A.), GORGUES (A.), MARCO (F.) et MORET (P.), 2004, « Les campagnes de fouille 2003 et 2004 à El Palao (Alcañiz, Teruel) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 34 (2), p. 358-370.
- BENAVENTE (J. A.), MARCO (F.) et MORET (P.), 2003, « El Palao de Alcañiz y el Bajo Aragón durante los ss. II y I a.C. », *Archivo Español de Arqueología*, 76, p. 231-246.
- BENAVENTE (J. A.) et MORET (P.), 2002, « El poblado ibérico tardío de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel). Un hábitat fortificado del siglo I a.C. en el Bajo Aragón », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 221-228.
- BENAVENTE (J. A.) et MORET (P.), 2003, « El Palao en el contexto del Bajo Aragón ibero-romano », dans F. MARCO *et al.*, *El poblado ibero-romano de El Palao (Alcañiz, Teruel). La cisterna*, Alcañiz (*Al-Qannis*, 10), p. 7-23.
- BENDALA (M.), 2000, « Panorama arqueológico de la Hispania púnica a partir de la época bárquida », dans M.P. García-Bellido et L. Callegarin (éd.), *Los cartagineses y la monetización del Mediterráneo Occidental*, Anejos de *AEspA* XXII, Madrid, p. 75-88.
- BENDALA (M.) et BLÁNQUEZ (J.), 2004, « Arquitectura militar púnico-helenística en Hispania », *CuPAUAM*, 28-29 (2002-2003), p. 145-159.
- BENDALA (M.), FERNÁNDEZ OCHOA (C.), FUENTES (Á.) et ABAD (L.), 1988, « Aproximación al urbanismo prerromano y a los fenómenos de transición y de potenciación tras la conquista », dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización (Madrid, 1986)*, Madrid, p. 121-140.
- BENDALA (M.), MORET (P.) et QUESADA (F.) (éd.), 2004, *Formas e imágenes del poder en los siglos III y II a.d.C. : Modelos helenísticos y respuestas indígenas*, Universidad Autónoma de Madrid - Casa de Velázquez, actes publiés dans *CuPAUAM*, 28-29 (2002-2003).
- BERGES (M.) et FERRER (M.), 1976, « "Torre ibérica" del Coll del Moro, Gandesa (Tarragona) », *Noticiario Arqueológico Hispánico - Prehistoria*, 5, p. 393-398.
- BERNIER (J.), SÁNCHEZ (C.), JIMÉNEZ (J.) et SÁNCHEZ (A.), 1981, *Nuevos yacimientos arqueológicos en Córdoba y Jaén*, Cordoue.
- BERROCAL (L.), 2004, « La defensa de la comunidad : sobre las funciones emblemáticas de las murallas protohistóricas en la Península Ibérica », *Gladius*, 24, p. 27-98.
- BLUM (I.), 1988, « Le mura », dans *Poseidonia-Paestum, Atti del XXVII Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto-Paestum, 9-15 ottobre 1987)*, Taranto, p. 577-589.
- BONET (H.), 1995, *El Tossal de Sant Miquel de Lliria. La antigua Edeta y su territorio*, Valencia, Diputación de Valencia.
- BONET (H.) et GUÉRIN (P.), 1995, « Propuestas metodológicas para la definición de la vivienda ibérica en el área valenciana », dans *Ethno-archéologie méditerranéenne*, Madrid, Casa de Velázquez, p. 85-104.
- BONET (H.) et MATA (C.), 2002, *El Puntal dels Llops, un fortín edetano*, Valencia (Trabajos Varios del SIP, 99).

- BOSCH GIMPERA (P.), 1915, « Campaña arqueológica de l'Institut d'Estudis Catalans al límit de Catalunya i Aragó (Caseres, Calaceit i Maçalió) », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, V (2), 1913-1914 (1915), p. 819-838.
- BOSCH GIMPERA (P.), 1923, « Les excavacions en el Baix Aragó », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6, 1915-1920 (1923), p. 642-671.
- BOSCH GIMPERA (P.), 1929, « La civilisation ibérique du Bas-Aragon », *IV<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie - Exposition internationale de Barcelone*, Barcelona, p. 5-37.
- BOSCH GIMPERA (P.), 1931, « Les investigacions de la cultura ibèrica al Baix Aragó », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 7, 1921-1926 (1931), p. 72-80.
- BRUN (P.), 1994, « Les fortifications d'Hyllarima, Philon de Byzance et Pleistarchos », *Revue des Etudes Anciennes*, 96 (1-2), p. 193-204.
- BURILLO (F.), 1982, « El urbanismo del poblado ibérico El Tartrato de Alcañiz », *Kalathos*, 2, p. 47-66.
- BURILLO (F.), 1987, « Introducción al poblamiento ibérico en Aragón », dans *Iberos - Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico (Jaén, 1985)*, Jaén, p. 77-98.
- BURILLO (F.), 1990, « La crisis del Ibérico Antiguo y su incidencia sobre los campos de urnas finales del Bajo Aragón », *Kalathos*, 9-10, p. 95-124.
- BURILLO (F.), 1990, « La Segunda Edad del Hierro en Aragón », dans *Estado actual de la arqueología en Aragón, I. Ponencias*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, p. 133-213.
- BURILLO (F.), 1997, « La Segunda Edad del Hierro, Crónica del Aragón antiguo, de la prehistoria a la alta Edad Media (1987-1993) », *Caesaraugusta*, 72, I, p. 217-309.
- BURILLO (F.), 1998, *Los celtíberos. Etnias y estados*, Barcelona.
- BURILLO (F.), 2001-2002, « Propuesta de una territorialidad étnica para el Bajo Aragón : los Ausetanos del Ebro u Ositanos », *Kalathos*, 20-21, p. 159-187.
- BURILLO (F.) et ROYO (J. I.), 1996, « El yacimiento del Castillo de Cuarte (Zaragoza) y su contribución al conocimiento del inicio del Ibérico Pleno en el valle medio del Ebro », *Gala*, 3-5, Sant Feliu de Codines, p. 387-398.
- CABALLERO (C.), 2000, « Desarrollo de un patrón de poblamiento romano en el cuadrante nororiental peninsular », *Kalathos*, 18-19, p. 241-271.
- CABRÉ (J.), 1908, « Hallazgos arqueológicos », *Boletín de Historia y Geografía del Bajo Aragón*, 5, p. 214-241.
- CABRÉ (J.), 1984, « San Antonio de Calaceite (Catálogo Monumental de Teruel. Tomo 1) », *Kalathos*, 3-4, p. 9-49.
- CADIOU (F.), 2001, *Les armées romaines dans la péninsule Ibérique de la Seconde Guerre Punique à la bataille de Munda (218-45 av. J.-C.)*. Thèse de doctorat, Université de Rennes 2.
- CADIOU (F.) et MORET (P.), sous presse, « Rome et la frontière hispanique à l'époque républicaine (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.) », dans Chr. Velud (éd.), *Empires et Etats nationaux en Méditerranée: la frontière entre risque et protection* (Le Caire, IFAO, 6 juin 2004).
- CANTO (A. M.), 1999, « Ilorci, Scipionis rogis (Plinio, *NH* III, 9) y algunos problemas de la segunda guerra púnica en Hispania », *Rivista Storica dell'Antichità*, 29, p. 127-167.
- CAPALVO (A.), 1996, *Celtiberia. Un estudio de fuentes literarias antiguas*. Zaragoza, Institución Fernando el Católico.
- CARRILLO DÍAZ-PINÉS (J. R.), 1999, « *Turres Baeticae* : una reflexión arqueológica », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 10, p. 33-86.

- CHAZELLES (C.-A. de), 1995, « Les origines de la construction en adobe en Extrême-Occident », dans *Sur les pas des Grecs en Occident* (Etudes Massaliètes, 4), Paris et Lattes, p. 49-58.
- CORZO (R.), 1975, « La segunda guerra púnica en la Bética », *Habis*, 6, p. 213-240.
- CUNLIFFE (B. W.) et FERNÁNDEZ CASTRO (M. C.), 1999, *The Guadajoz project : Andalucía in the first millennium BC. 1. Torreparedones and its hinterland*, Oxford University Committee for Archeology. Monograph, 47, Oxford.
- CURCHIN (L. A.), 1990, « Elite urbaine, élite rurale en Lusitanie », dans *Les villes de Lusitanie romaine. Hiérarchies et territoires* (Talence, 1988), Paris, 1990, p. 265-276.
- DE BOE (G.), 1975, « Villa romana in località 'Posta Crusta'. Rapporto provvisorio sulle campagne di scavo 1972 e 1973 », *Not. degli Sc.* (8), 29, p. 516-530.
- DE HOZ (J.), 2003, « The Greek man in the Iberian street : non-colonial Greek identity in Spain and Southern France », dans K. Lomas (éd.), *Greek identity in the Western Mediterranean. Papers in honour of Brian Shefton* (Mnemosyne, Supplementum 246), Leiden, p. 411-427.
- DE HOZ (J.), 2005, « Epigrafías y lenguas en contacto en la Hispania antigua », *Palaeohispanica*, 5, p. 57-98.
- DEDET (B.), 1991, « Une maison à absides sur l'oppidum de Gailhan (Gard) au milieu du V<sup>e</sup> s. avant J.-C. La question du plan absidial en Gaule du Sud », *Gallia*, 47, p. 29-55.
- DÍES CUSÍ (E.), 2001, « La influencia de la arquitectura fenicia en las arquitecturas indígenas de la Península Ibérica (s. VIII-VII) », dans D. Ruiz Mata et S. Celestino (éd.), *Arquitectura oriental y orientalizante en la Península Ibérica*, Madrid, p. 69-121.
- DÍES CUSÍ (E.) et ÁLVAREZ (N.), 1998, « Análisis de un edificio con posible función palacial : la casa 10 de la Bastida de les Alcuses (Moixent) », dans *Los Iberos*, p. 327-342.
- DILOLI (J.), 1995, « Anàlisi del poblament en època ibèrica al curs inferior de l'Ebre (Baix Ebre - Montsià) », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 5, p. 99-124.
- DOMERGUE (C.), 1987, *Catalogue des mines et des fonderies antiques de la Péninsule Ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez (Série Archéologie, 8).
- DOMERGUE (C.), 1990, *Les mines de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité romaine*, Rome (coll. EFR, 127).
- ESTEVE (F.), 1999, *Recerques arqueològiques a la Ribera Baixa de l'Ebre. II. Protohistòria i Antiguitat Tardana*, Museu del Montsià, Amposta.
- FARNÍE (C.) et QUESADA (F.), 2005, *Espadas de hierro, grebas de bronce. Símbolos de poder e instrumentos de guerra a comienzos de la Edad del Hierro en la Península Ibérica*, Monografías del Museo de Arte Ibérico del Cigarralejo, 2, Murcia.
- FATÁS (G.), 1973, *La Sedetania. Las tierras zaragozanas hasta la fundación de Caesaraugusta*, Zaragoza, Caja de Ahorros de la Inmaculada.
- FONTAINE (P.), 1990, *Cités et enceintes de l'Ombrie antique*, Bruxelles et Rome.
- FORTEA (J.) et BERNIER (J.), 1970, *Recintos y fortificaciones ibéricos en la Bética*, Salamanca.
- GAILLEDRAT (E.), 1997, *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 1, Lattes.
- GAILLEDRAT (E.) et MORET (P.), 2003, « La fortification de Pech Maho (Sigean, Aude) et le problème de ses pierres plantées », dans N. Alonso, E. Junyent, A. Lafuente et J.B. López (éd.), *Chevaux-de-frise i fortificació en la Primera Edat del Ferro europea (Lleida, 27-29 març 2003)*, Lérida, p. 119-133.
- GALÁN (E.), 1994, « Estelas y fronteras : un caso de estudio en el Bajo Aragón en época ibérica », dans *V Congreso Internacional de Estelas Funerarias* (Soria, 1993), Soria, I, p. 99-106.

- GANTÈS (L.-F.), 1992, « La topographie de Marseille grecque. Bilan des recherches (1829-1991) », dans M. Bats *et al.* (éd.), *Marseille grecque et la Gaule (Colloque international, Marseille, 1990)*, Etudes Massaliètes, 3, Aix-en-Provence, p. 71-88.
- GARCÍA Y BELLIDO (A.), 1945, « Bandas y guerrillas en las luchas con Roma », *Hispania*, 5, p. 547-604.
- GARCÍA Y BELLIDO (A.), 1954, « Arte ibérico », dans R. Menéndez Pidal (éd.), *Historia de España*, I, 3, Madrid, p. 371-675.
- GARCÍA-BELLIDO (M. P.), 1994-1995, « Las torres-recinto y la explotación militar del plomo en Extremadura : los lingotes del pecio de Comacchio », *Anas*, 7-8, p. 187-218.
- GARCÍA-BELLIDO (M. P.) et BLÁZQUEZ CERRATO (C.), 2002, *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*, Madrid, 2 vol.
- GARCÍA MORENO (L. A.), 1989, « *Hispaniae tumultus*. Rebeliones y revueltas indígenas en la España de época romano-republicana », *Polis*, 1, p. 81-107.
- GARDES (Ph.), 2000, « Habitat, sociétés et territoires protohistoriques dans la vallée de l'Èbre (VIII<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19), Girona, p. 73-90.
- GARLAN (Y.), 1974, *Recherches de poliorcétique grecque* (B.E.F.A.R., 223), Paris.
- GIL-MASCARELL (M.), FERNÁNDEZ (A.) et OLIVER (A.), 1996, « Resultados de las excavaciones arqueológicas en el yacimiento ibérico de la Torre de Foios (Lucena, Castellón) », *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 17, p. 219-254.
- GONÇALVES (A.) et CARVALHO (P. C.), 2004, « Intervención arqueológica en el Castelo da Lousa (1997-2002) : Resultados preliminares », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 65-76.
- GORGUES (A.), 2005, *Économie et société dans le nord-est du monde ibérique et ses marges (250/25 av. J.-C.)*, thèse de doctorat, Université de Toulouse - Le Mirail.
- GRACIA (F.), 1997, « Poliorcética griega y fortificaciones ibéricas », dans J. A. García Castro et V. Antona del Val (éd.), *La guerra en la antigüedad. Una aproximación al origen de los ejércitos en Hispania*, Madrid, p. 165-183.
- GRACIA (F.), 2000, « Análisis táctico de las fortificaciones ibéricas », *Gladius*, 20, p. 131-170.
- GRACIA (F.) et MUNILLA (G.), 1993, « Estructuración cronocupacional del poblamiento ibérico en las comarcas del Ebro », *Laietania*, 8, 1993, p. 209-255.
- GRACIA (F.), MUNILLA (G.) et GARCÍA (D.), 2000, « Moleta del Remei (Alcanar, Montsià). Balance de la investigación 1985-1997 », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, p. 59-72.
- GRACIA (F.), MUNILLA (G.) et GARCÍA (E.), 1996, « El período Ibérico I en la comarca del Montsià. Poblamiento y organización del territorio », *Gala*, 3-5, Sant Feliu de Codines, p. 363-386.
- GRACIA (F.), MUNILLA (G.) et PALLARÉS (R.), 1991, « Estructuración del poblamiento y sistemas defensivos en el área de la desembocadura del Ebro. Dos casos de estudio : La Moleta del Remei (Alcanar) y el Castellet de Banyoles (Tivissa) », dans *Fortificacions*, p. 67-78.
- GRIMAL (P.), 1939, « Les maisons à tour hellénistiques et romaines », *MEFR*, 61, p. 28-59.
- GUILAINE (J.) et PY (M.), 2000, « Les relations méditerranéennes et occidentales (-1000 / -500) », dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, p. 414-432.

- GUITART (J.), 1994, « Un programa de fundacions urbanes a la Hispania Citerior de principis de segle I a.C. », dans *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 1, Tarragona, p. 205-213.
- GUTIÉRREZ (S.), MORET (P.), ROUILLARD (P.) et SILLIÈRES (P.), 1998-99, « Le peuplement du Bas Segura de la protohistoire au Moyen Âge (prospections 1989-1990) », *Lucentum*, 17-18, p. 25-74.
- HALLIER (G.), 1986, « Pierre de taille et mesures normalisées : les enceintes hellénistiques d'Apollonia de Cyrénaïque et de Massalia », dans *La fortification dans l'histoire du monde grec (Valbonne, 1982)*, Paris, p. 251-271.
- HERMARY (A.), HESNARD (A.) et TRÉZINY (H.), 1999, *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*, Paris.
- HOYOS (D.), 2001, « Generals and annalists : geographic and chronological obscurities in the Scipios' campaigns in Spain, 218-211 B.C. », *Klio*, 83, p. 68-92.
- JACOB (P.), 1988, « Un doublet dans la géographie livienne de l'Espagne antique : les Ausétans de l'Ebre », *Kalathos*, 7-8, p. 135-148.
- JIMÉNEZ (A.), 1989, *La Puerta de Sevilla en Carmona*, Séville.
- JUAN-TRESSERRAS (J.) et MORET (P.), 2002, « Cuisiner au premier âge du Fer : l'exemple de Tossal Montañés (Bas Aragon, Espagne) », dans *Repas des vivants et nourriture pour les morts en Gaule. Actes du XXVe Colloque de l'AFEAF (Charleville-Mézières, 24-27 mai 2001)*, Mémoires de la Société Archéologique Champenoise, 16, Reims, p. 201-208.
- JUNYENT (E.), LAFUENTE (Á.) et LÓPEZ (J. B.), 1994, « L'origen de l'arquitectura en pedra i l'urbanisme a la Catalunya occidental », *Cota Zero*, 10, p. 73-89.
- KEAY (S.), 1998, « The development of towns in Early Roman Baetica », dans *The Archaeology of Early Roman Baetica*, Portsmouth (*Journal of Roman Archaeology*, Supplement Series, 29), p. 55-86.
- KEAY (S.), 2002, « Fortifications in the lower Guadalquivir in the Late Iron Age and Early Roman periods », dans *Actas del Congreso internacional Fortificaciones en el entorno del Bajo Guadalquivir (Alcalá de Guadaira, 2001)*, Alcalá de Guadaira, p. 81-108.
- KEPPIE (L.), 1983, *Colonisation and Veteran settlement in Italy, 47-14 B.C.*, Londres.
- KIENAST (H. J.), 1978, *Die Stadtmauer von Samos*, Bonn.
- KNAPP (R. C.), 1985, « The significance of Castelo da Lousa », dans *Actas del III Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas (Lisboa, 1980)*, Salamanque, p. 159-163.
- LANG (F.), 1996, *Archaische Siedlungen in Griechenland. Struktur und Entwicklung*, Berlin.
- LAWRENCE (A. W.), 1979, *Greek aims in fortification*, Oxford, Clarendon Press.
- LÓPEZ BRAVO (F.), 2001, « Propuesta tipológica para urnas de cierre hermético con apéndices perforados del norte de Castellón y sur de Tarragona », *Saguntum*, 33, p. 49-64.
- LÓPEZ CACHERO (J.), 1999, « Primeros ensayos urbanísticos en el NE peninsular: el ejemplo de Genó y los poblados de espacio central », *Pyrenae*, 30, p. 69-89.
- LÓPEZ PRECIOSO (F. J.) et SALA (F.), 1999, « El poblado orientalizante de Los Almadenes (Hellín, Albacete) y la arquitectura protohistórica en las tierras interiores del Sureste », dans *II Congreso de Arqueología Peninsular (Zamora, 1996)*, III, Zamora, p. 229-238.
- LUGLI (G.), 1957, *La tecnica edilizia romana, con particolare riguardo a Roma e Lazio*, Rome.
- MC KAY (A. G.), 1975, *Houses, villas and palaces in the Roman World*, Londres.
- MAIA (M.), 1986, « Os Castella do Sul de Portugal », *Madriider Mitteilungen*, 27, p. 195-223.
- MAR (R.) et RUIZ DE ARBULO (J.), 1993, *Ampurias romana. Historia, arquitectura y arqueología*, Sabadell.

- MARCO SIMÓN (F.), 1978, « Dos esculturas ibéricas zoomorfas de El Palao (Alcañiz, Teruel) », *Ampurias*, 38-40, p. 407-414.
- MARCO SIMÓN (F.) *et al.*, 2003, *El poblado ibero-romano de El Palao (Alcañiz, Teruel). La cisterna*, Alcañiz (*Al-Qannis*, 10).
- MARÍN BAÑO (C.), 1998, « La cerámica ibérica pintada de la muralla púnica de Cartagena », *Revista de Estudios Ibéricos*, 3, p. 245-298.
- MARTÍ BONAFÉ (M<sup>a</sup> A.), 1998, *El área territorial de Arse-Sagunto en época ibérica*, Valencia.
- MARTÍN CAMINO (M.) *et* MARÍN BAÑO (C.), 1993, « Informe de la segunda actuación arqueológica en el Hogar-Escuela de 'La Milagrosa' », *Memorias de Arqueología*, 4. *Primeras Jornadas de Arqueología Regional (Murcia, 1990)*, Murcie, p. 123-128.
- MARTÍN ORTEGA (A.), 1997, *Ullastret*, Guías del Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelone.
- MARTÍN ORTEGA (A.), 2000, « L'*oppidum* del Puig de Sant Andreu d'Ullastret. Aportació de les intervencions arqueològiques recents al coneixement dels sistemes defensius i de l'urbanisme », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Gérone, p. 107-122.
- MARTÍN ORTEGA (A.), CASAS (S.), CODINA (F.) *et al.*, 2004, « La zona 14 de l'*oppidum* del Puig de Sant Andreu. Un conjunt arquitectònic dels segles IV i III aC », *Cypsela*, 15, p. 265-284.
- MARTÍN ORTEGA (A.), MATARÓ (M.) *et* CARAVACA (J.), 1997, « Un edifici cultural de la segona meitat del segle III aC a l'Illa d'en Reixac (Ullastret, Girona) », *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, p. 43-70.
- MARTÍNEZ GÁZQUEZ (J.), 1974, *La campaña de Catón en Hispania*, Barcelone.
- MASCORT (M. T.), SANMARTÍ (J.) *et* SANTACANA (J.), 1991, *El jaciment protohistòric d'Aldovesta (Benifallet) i el comerç fenici arcaic a la Catalunya Meridional*, Tarragona, Diputació de Tarragona.
- MATA PARREÑO (C.) *et* BONET (H.), 1992, « La cerámica ibérica : ensayo de tipología », dans *Estudios de arqueología ibérica y romana - Homenaje a Enrique Pla Ballester*, Trabajos Varios del S.I.P., 89, Valencia, p. 117-173.
- MATALOTO (R.), 2004, « Fortins romanos do alto Alentejo : Fortificação e povoamento na segunda metade do séc. I a.C. », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 31-54.
- McNICOLL (A. W.), 1997, *Hellenistic fortifications from the Aegean to the Euphrates*, Oxford University Press, Oxford.
- MELGUIZO (S.), 2005, *Íberos en el bajo Regallo*, Caspe.
- MELGUIZO (S.) *et* MORET (P.), 2007, « Fortificaciones de la II Edad del Hierro en el Bajo Aragón : un estilo regional », dans L. Berrocal *et* P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*, Madrid, Real Academia de la Historia *et* Casa de Velázquez (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28), p. 305-324.
- MOLAS (M. D.), MESTRES (I.) *et* ROCAFIGUERA (M.), 1991, « La fortalesa ibèrica del Casol de Puigcastellet », dans *Fortificacions*, p. 245-248.
- MOLIST (N.), 2000, « L'*oppidum* cossetà d'Olèrdola. L'etapa ibèrica d'un assentament d'ocupació continuada », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, p. 91-106.
- MOLIST (N.) *et* ROVIRA (J.), 1991, « La fortificació ibèrica del Turó del Montgròs (El Brull, Osona) », dans *Fortificacions*, p. 249-264.

- MORENA LÓPEZ (J. A.), 2002, « El dispositivo militar defensivo del oppidum ibero-romano de Torreparedones (Córdoba) », dans *Fortificaciones en el entorno del Bajo Guadalquivir*, Alcalá de Guadaíra, p. 157-167.
- MORENA LÓPEZ (J. A.), SÁNCHEZ (M.), SERRANO (J.) *et al.*, 1987, *Contribución a la Carta Arqueológica de la provincia de Jaén (I)*, Cordoue.
- MORET (P.), 1990, « Fortins, 'tours d'Hannibal' et fermes fortifiées dans le monde ibérique », *MCV*, 26 (1), p. 5-43.
- MORET (P.), 1996, *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez, 56.
- MORET (P.), 1997, « Les Ilergètes et leurs voisins dans la troisième décennie de Tite-Live », *Pallas*, 46, p. 147-165.
- MORET (P.), 1998, « "Rostros de piedra". Sobre la racionalidad del proyecto arquitectónico de las fortificaciones urbanas ibéricas », dans *Los Iberos*, p. 83-92.
- MORET (P.), 2001, « El Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel) : une maison-tour ibérique du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Madridier Mitteilungen*, 42, p. 84-100.
- MORET (P.), 2001, « Del buen uso de las murallas ibéricas », *Gladius*, 21, p. 137-143.
- MORET (P.), 2002, « Les fortifications ibériques complexes : questions de tracé et d'unité de mesure », dans P. Moret et F. Quesada (éd.), *La guerra en el mundo ibérico y celtibérico (ss. VI-II a.C.)*, Collection de la Casa de Velázquez, 78, Madrid, p. 189-215.
- MORET (P.), 2002, « Tossal Montañés y La Gessera : ¿residencias aristocráticas del Ibérico Antiguo en la cuenca media del Matarraña? », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 65-73.
- MORET (P.), 2003, « Fortificaciones ibéricas tardivas et défense du territoire en Hispanie citérieure », dans Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, p. 159-183.
- MORET (P.), 2006, « Architecture indigène et modèles hellénistiques : les ambiguïtés du cas ibérique », dans *L'hellénisation (Pallas, 70)*, p. 207-227.
- MORET (P.), 2006, « Torres circulares del Bajo Aragón y zonas vecinas : hacia la definición de un modelo regional », dans A. Oliver Foix (éd.), *Arquitectura defensiva. La protección de la población y del territorio en época ibérica (Benicarló, 3-4 de febrero 2005)*, Castellón, Sociedad Castellonense de Cultura, p. 187-218.
- MORET (P.) et BENAVENTE (J. A.), 2000, « Nouvelles recherches sur l'habitat de l'âge du Fer dans la vallée du Matarraña (Bas Aragon) », dans *Actas do III Congresso de Arqueologia Peninsular*, vol. 5, "Proto-História da Península Ibérica", Porto, p. 327-344.
- MORET (P.), BENAVENTE (J. A.) et GORGUES (A.), 2006, *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdeltormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*, Alcañiz, Taller de Arqueología de Alcañiz - Casa de Velázquez (*Al-Qannis*, 11).
- MORET (P.), GARDES (Ph.) et BENAVENTE (J. A.), 1997, « Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel). Un fortín ibero-romano en el Bajo Aragón », *Kalathos*, 16, p. 19-44.
- MORET (P.), GORGUES (A.) et LAVIALLE (A.), 2000, « Un métier à tisser vertical du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans le Bas Aragon (Espagne) », dans D. Cardon et M. Feugère (dir.), *Archéologie des textiles, des origines au V<sup>e</sup> siècle (Actes du colloque de Lattes, octobre 1999)*, Montagnac (Monographies Instrumentum), 14, p. 141-148.
- MÜLLER (H.), 1996, « Beobachtungen an Befestigungsanlagen in Katalonien. Elemente griechischer Befestigungstechnik in Emporion, Ullastret und Tivissa », *Madridier Mitteilungen*, 37, p. 86-102.
- MUNILLA (G.), 2000, « La Ilercavònia i el seu territori. La cultura ibèrica a les comarques de l'Ebre », *Ilercavònia*, 1, p. 1-24.

- MUNILLA (G.), GRACIA (F.) et GARCÍA (E.), 1996, « La secuencia cronoestratigráfica del Alto de la Cruz (Cortes de Navarra) como base para el estudio de la transición Bronce Final - Hierro en el valle medio del Ebro », *Gala*, 3-5, p. 153-170.
- MURILLO (J.), QUESADA (F.), VAQUERIZO (D.) *et al.*, 1989, « Aproximación al estudio del poblamiento protohistórico en el sureste de Córdoba : unidades políticas, control del territorio y fronteras », *Arqueología Espacial*, 13, Teruel, p. 151-173.
- NICKELS (A.), 1976, « Les maisons à abside d'époque grecque archaïque de La Monédière, à Bessan (Hérault) », *Gallia*, 34, p. 95-128.
- NICKELS (A.), 1989, « La Monédière à Bessan (Hérault). Le bilan des recherches », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 12, p. 51-119.
- NOGUERA (J.), 1998, « Evolució del poblament de la foia de Móra (Ribera d'Ebre, Tarragona) des del bronze final a l'ibèric ple: anàlisi i evolució del territori », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 8, p. 19-38.
- NOGUERA (J.), 2000, « Característiques dels poblats ibèrics fortificats en el curs inferior de l'Ebre », *Ilercavònia*, 1, p. 25-51.
- NOGUERA (J.), 2002, *Ibers a l'Ebre*, Flix, Centre d'Estudis de la Ribera d'Ebre.
- NOWICKA (M.), 1975, *Les maisons à tour dans le monde grec*, Wrocław (Bibliotheca Antiqua, XV).
- OLCINA (M.) et PÉREZ (R.), 2003, « Lucentum : la ciudad y su entorno », *Canelobre*, 48, p. 90-120.
- OLCINA (M.) et SALA (F.), 2000, « Las cerámicas de barniz negro en el área sur alicantina », dans *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC (Empúries, 1998)*, Mataró, p. 107-127.
- OLIVER FOIX (A.), 1996, *Poblamiento y territorio protohistóricos en el llano litoral del Baix Maestrat (Castellón)*, Sociedad Castellonense de Cultura – Arqueología, 9, Castellón de la Plana.
- OLIVER FOIX (A.), 2001, *Un peculiar edificio ibérico : El Perengil (Vinaròs, Castellón)*, Castellón, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques.
- OLIVER FOIX (A.), 2004, « Torres y casas fortificadas en la provincia castellanense : un planteamiento inicial », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 145-156.
- ORTIZ ROMERO (P.) et RODRÍGUEZ DÍAZ (A.), 2004, « La torre de Hijovejo : Génesis, evolución y contexto de un asentamiento fortificado en La Serena (Badajoz) », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 77-96.
- PALLARÉS COMAS (R.), 1984, « El sistema defensivo frontal del Castellet de Banyoles, Tivissa, Ribera d'Ebre », *Pyrenae*, 19-20, p. 113-125.
- PALLARÉS COMAS (R.), 1987, « Dos elements de filiació grega del segle IV a. C. a l'assentament ibèric del Castellet de Banyoles, Tivissa, Ribera d'Ebre », dans *Protohistòria Catalana (6è Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, 7-9.XII.1984)*, Puigcerdà, p. 281-288.
- PALLARÉS SALVADOR (F.), 1965, *El poblado ibérico de San Antonio de Calaceite*, Instituto Internacional de Estudios Ligures, Barcelona.
- PALMADA (G.), 2001, « La muralla de la ciutat romana d'Emporiae. Els seus referents itàlics », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, 34, p. 11-57.
- PALMADA (G.), 2003, « La fortificació republicana d'Olèrdola (Sant Miquel d'Olèrdola, Alt Penedès) », *Revista d'arqueologia de Ponent*, 13, p. 257-288.
- PARIS (P.) et BARDAVIU (V.), 1926, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel) - II. Le Tartrato*, Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes Hispaniques, XI (1), Bordeaux.
- PÉREZ SUÑÉ (J. M.), RAMS (P.) et JORNET (M.), 2002, « La talaia del nucli ibèric del barranc del Mosselló (Flix, Ribera d'Ebre) », dans *Ibers a l'Ebre*, p. 149-158.

- PLANA (R.) et MARTÍN ORTEGA (A.), 2000, « L'oppidum d'Ullastret et son territoire : premiers résultats », dans *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, p. 123-134.
- POLO (C.) et VILLARGORDO (C.), 2004, « Del poblado fortificado al asentamiento en llano : La evolución de los asentamientos rurales en el Sistema Ibérico Central (s. III a.C. - I d.C.) », dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, p. 157-174.
- PONS (E.), 1994, « L'hàbitat a Catalunya durant el primer mil.lenni aC : Els precedents de l'habitació consolidada », *Cota Zero*, 10, p. 9-18.
- POVEDA (A.), 1998, « La iberización y la formación del poder en el valle del Vinalopó (Alicante) », dans *Los Iberos*, p. 413-424.
- PRADOS MARTÍNEZ (F.), 2003, *Introducción al estudio de la arquitectura púnica*, Madrid, Ediciones UAM.
- PRINCIPAL (J.), 1998, *Las importaciones de vajilla fina de barniz negro en la Cataluña sur y occidental durante el siglo III a.C. Comercio y dinámica de adquisición en las sociedades indígenas*, BAR, Int. Ser. 729, Oxford.
- PUCH FONCUBERTA (E.), 1996, *El poblament ibèric i romà a la Terra Alta*, Centre d'Estudis de la Terra Alta, Gadesa.
- PUJOL PUIGVEHÍ (A.), 1989, *La población prerromana del extremo Nordeste peninsular. Génesis y desarrollo de la cultura ibérica en las comarcas gerundenses*, Bellaterra (Barcelona).
- PY (M.), 1993, *Les Gaulois du Midi de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Paris.
- PY (M.), 1996, « Les maisons protohistoriques de Lattara (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. n. è.). Approche typologique et fonctionnelle », dans *Lattara 9 – Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes*, Lattes, p. 141-258.
- QUESADA (F.), 2003, « La guerra en las comunidades ibéricas (c. 237 - c. 195 a.C.): un modelo interpretativo », dans Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, p. 101-156.
- QUESADA (F.), 1997, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la cultura ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Monographies Instrumentum, 3, Montagnac, 2 vol.
- QUESADA (F.), 2000, « Territorio, etnicidad y cultura material. Estelas "del Bajo Aragón"... en Cataluña nororiental », *Kalathos*, 18-19, p. 95-106.
- RAFEL (N.), 1991, *La necròpolis del Coll del Moro de Gadesa : els materials*, Tarragona, Diputació de Tarragona.
- RAFEL (N.), 1993, *Necròpolis del Coll del Moro (Gadesa, Terra Alta). Campanyes 1984 a 1987*, Excavacions Arqueològiques a Catalunya, 12, Barcelona.
- RAFEL (N.), 1996, « El conjunt arqueològic del Coll del Moro de Gadesa : algunes dades sobre el procés d'iberització a la zona », *Gala*, 3-5, p. 341-348.
- RAFEL (N.), 2003, *Les necròpolis tumulàries de tipus baixoaragonès: les campanyes de l'Institut d'Estudis Catalans al Matarranya*, Barcelona.
- RAFEL (N.) et BLASCO (M.), 1991, « El recinte fortificat del Coll del Moro de Gadesa », dans *Fortificacions*, p. 293-301.
- RAFEL (N.) et BLASCO (M.), 1994, *El Coll del Moro. Un recinte ibèric fortificat. Campanyes del 1982 al 1983 (Gadesa, Terra Alta)*, Memòries d'Intervencions Arqueològiques a Catalunya, 8, Barcelona.
- RAFEL (N.), BLASCO (M.) et SALES (J.), 1994, « Un taller ibérico de tratamiento de lino en el Coll del Moro de Gadesa (Tarragona) », *Trabajos de Prehistoria*, 51 (2), p. 121-136.

- RAFEL (N.), et PUIG (F.), 1985, « Contribución al estudio de la arquitectura defensiva ibérica : el Coll del Moro de Gandesa », dans *XVII Congreso Nacional de Arqueología (Logroño, 1983)*, Zaragoza, p. 603-610.
- RICKMAN (G.), 1971, *Roman Granaries and Store Buildings*, Cambridge.
- RICO (Ch.), 1997, *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (IIIe s. av. J.-C. - IVe s. ap. J.-C.)*, BCV 14, Madrid, Casa de Velázquez.
- RODRÍGUEZ DÍAZ (A.) et ORTIZ ROMERO (P.), 1989, « Poblamiento prerromano y recintos ciclópeos de La Serena, Badajoz », *CuPAUAM*, 17, p. 45-65.
- RODRÍGUEZ DÍAZ (A.) et ORTIZ ROMERO (P.), 2003, « Defensa y territorio en la Beturia : castros, oppida y recintos ciclópeos », dans Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, p. 219-251.
- ROLDÁN (L.), BENDALA (M.), BLÁNQUEZ (J.) et MARTÍNEZ LILLO (S.), 2006, *Estudio histórico-arqueológico de la ciudad de Carteia (San Roque, Cádiz), 1994-1999*, Junta de Andalucía – UAM, Séville, 2 vol.
- ROS MATEOS (A.), 2005, « L'Ibèric tardà a la Cessètania : canvis i continuïtats en el món ibèric (segles III-I a.C.) », dans *Món Ibèric als Països Catalans. XIII Col·loqui internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, vol. 1, Puigcerdà, p. 583-596.
- ROSSITER (J. J.), 1978, *Roman Farm Buildings in Italy*, Oxford (British Archaeological Reports, International Series, 52).
- ROTH-CONGÈS (A.), 1985, « Glanum préromaine : recherches sur la métrologie et ses applications dans l'urbanisme et l'architecture », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 18, p. 189-220.
- ROUILLARD (P.), 1991, *Les Grecs et la péninsule Ibérique du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ*, Paris (Publications du Centre Pierre Paris, 21).
- ROUILLARD (P.), GAILLEDROT (E.) et SALA (F.), 2007, *Fouilles de La Rábita de Guardamar II. L'établissement protohistorique de La Fonteta (fin VIII<sup>e</sup>-fin VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)*, Madrid, Casa de Velázquez.
- ROUILLARD (P.), TRUSZKOWSKI (E.), SIEVERS (S.) et CHAPA (T.), 1997, *Antiquités de l'Espagne (Musée du Louvre, Département des antiquités orientales, dépôt au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye)*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.
- RUIZ (A.), 1995, « Plaza de Armas de Puente Tablas : New Contributions to the Knowledge of Iberian Town Planning in the Seventh to Fourth Centuries BC », dans *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia* (Proceedings of the British Academy, 86), Londres, p. 89-108.
- RUIZ (A.) et MOLINOS (M.), 1993, *Los Iberos : análisis arqueológico de un proceso histórico*, Barcelone.
- RUIZ (A.), MOLINOS (M.), HORNOS (F.) et CHOCLÁN (C.), 1987, « El poblamiento ibérico en el Alto Guadalquivir », dans *Iberos - Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico (Jaén, 1985)*, Jaén, p. 239-256.
- RUIZ MATA (D.), 2001, « Arquitectura y urbanismo en la ciudad protohistórica del Castillo de Doña Blanca (El Puerto de Santa María, Cádiz) », dans D. Ruiz Mata et S. Celestino Pérez (éd.), *Arquitectura oriental y orientalizante en la Península Ibérica*, Madrid, p. 261-274.
- RUIZ MATA (D.), NIVEAU DE VILLEDARY (A. M.) et VALLEJO (J. I.), 1998, « La ciudad tartésica-turdetana », dans *Los Iberos*, p. 65-82.
- RUIZ ZAPATERO (G.), 1979, « El Roquizal del Rullo : Aproximación a la secuencia cultural y cronológica de los Campos de Urnas del Bajo Aragón », *Trabajos de Prehistoria*, 36, p. 247-287.

- RUIZ ZAPATERO (G.), 1984, « El comercio protocolonial y los orígenes de la iberización : dos casos de estudio, el Bajo Aragón y Cataluña interior », *Kalathos*, 3-4, p. 51-70.
- RUIZ ZAPATERO (G.), LORRIO (A.) et MARTÍN (M.), 1986, « Casas redondas y rectangulares de la Edad del Hierro : aproximación a un análisis comparativo del espacio doméstico », *Arqueología Espacial*, 9, Teruel, p. 79-100.
- SANMARTÍ (J.), 1992, « Las necrópolis ibéricas en el área catalana, en *Congreso Nacional de Arqueología Ibérica: Las necrópolis (Madrid, 1991)*, Madrid, p. 77-108.
- SANMARTÍ (J.), 1994, « Eléments de type laténien au nord-est de la Péninsule Ibérique », *Aquitania*, 12, p. 335-351.
- SANMARTÍ (J.), 2001, « Territoris i escales d'integració política a la costa de Catalunya durant el període ibèric ple (segles IV-III aC) », dans *Territori polític i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània occidental*, Actes de la Taula Rodona celebrada a Ullastret, *Monografies d'Ullastret* 2, Gérone, p. 23-38.
- SANMARTÍ (J.), 2004, « From local groups to early states : the development of complexity in protohistoric Catalonia », *Pyrenae* 35 (1), p. 7-41.
- SANMARTÍ (J.), BELARTE (M. C.), SANTACANA (J.), ASENSIO (D.) et NOGUERA (J.), 2000, *L'assentament del bronze final i primera edat del ferro del Barranc de Gàfols (Ginestar, Ribera d'Ebre)*, Barcelona, Universitat de Barcelona (Arqueo Mediterrània, 5).
- SANMARTÍ (J.) et SANTACANA (J.), 1992, *El poblament ibèric d'Alorda Park (Calafell, Baix Penedès). Campanyes 1983-1988* (Excavacions Arqueològiques a Catalunya, 11), Barcelone.
- SANMARTÍ-GREGO (E.), 1975, « Las cerámicas finas de importación de los poblados prerromanos del Bajo Aragón (comarca del Matarranya) », *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, 2, p. 87-132.
- SANMARTÍ-GREGO (E.), 1978, « Les cultures protohistòriques de la comarca del Matarranya : un estat de la qüestió », *Fonaments*, 1, p. 121-149.
- SANMARTÍ-GREGO (E.), 1984, « Observaciones acerca del poblado ibérico de San Antonio de Calaceite en relación a su funcionalidad rectora en el poblamiento de su área de influencia », *Arqueología Espacial*, 4, Teruel, p. 161-171.
- SANMARTÍ-GREGO (E.) et NOLLA (J. M.), 1986, « La datation de la partie centrale du rempart méridional d'Emporion (L'Escala, Alt Empordà, Catalogne) », *Documents d'archéologie méridionale*, 9, p. 81-110.
- SANMARTÍ-GREGO (E.) et PADRÓ (J.), 1978, « Ensayo de aproximación al fenómeno de la iberización en las comarcas meridionales de Cataluña », *Ampurias*, 38-40, p. 157-176.
- SANMARTÍ-GREGO (E.), CASTANYER (P.) et TREMOLEDA (J.), 1988, « La secuencia histórico-topográfica de las murallas del sector meridional de Emporion », *Madridrer Mitteilungen*, 29, p. 191-200.
- SANMARTÍ-GREGO (E.), CASTANYER (P.), 1996, SANTOS (M.) et TREMOLEDA (J.), « Nota sobre el bastió oriental de la muralla grega d'Emporiòn », *Fonaments*, 9, p. 243-250.
- SANTOS RETOLAZA (M.), 2003, « Fenicios y griegos en el extremo N.E. peninsular durante la época arcaica y los orígenes del enclave foceo de Emporion », dans *Contactos en el extremo de la oikouménè. Los griegos en Occidente y sus relaciones con los fenicios, XVII Jornadas de arqueología fenicio-púnica (Eivissa, 2002)*, Eivissa, p. 87-132.
- SCHATTNER (T.), 2005, « La puerta de Sevilla en Carmona y otras puertas romanas en la Península Ibérica », *Romula*, 4, p. 67-98.
- SERRA-RÀFOLS (J. de C.), 1941, « El poblado ibérico del Castellet de Banyoles (Tivissa - Bajo Ebro) », *Ampurias*, 3, p. 15-34.
- SERRANO (J.) et MORENA (J. A.), 1984, *Arqueología inédita de Córdoba y Jaén*, Cordoue (Colección de Estudios Cordobeses, 35).

- SERRANO RAMOS (E.) *et al.*, 1985, « Memoria de las excavaciones del yacimiento arqueológico de 'El Tesorillo' (Teba, Málaga) », *Noticiario Arqueológico Hispánico*, 26, p. 119-157.
- SILLIÈRES (P.), 1990, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, Paris (Publications du Centre Pierre Paris, 20).
- SILLIÈRES (P.), 1993, « La péninsule Ibérique », dans Ph. LEVEAU, P. SILLIÈRES et J.-P. VALLAT, *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris, Hachette, p. 201-249.
- TARRADELL-FONT (N.), 2003-2004, « Les monedes del Castellet de Banyoles de Tivissa (Ribera d'Ebre, Catalunya). Noves troballes de les excavacions 1998-1999 i revisió de les anteriors », *Fonaments*, 10-11, p. 245-317.
- THOUVENOT (R.), 1940, *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris.
- TRAMULLAS (J.) et ALFRANCA (L. M.), 1995, « El valle medio del Ebro durante la Primera Edad del Hierro: las destrucciones y abandonos de poblados durante los siglos VI y V a.C. y su relación con los comienzos del mundo ibérico y celtibérico », dans *Poblamiento celtibérico. III Simposio sobre los Celtiberos (Daroca, 1991)*, Zaragoza, p. 275-280.
- TRÉZINY (H.), 1989, « Métrologie, architecture et urbanisme dans le monde massaliète », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 22, p. 1-46.
- TRÉZINY (H.), 1999, « Les fortifications grecques en Occident à l'époque classique (491-322 av. J.-C.) », *Pallas*, 51, p. 241-282.
- TRÉZINY (H.), 2006, « Marseille et l'hellénisation du Midi : regards sur l'architecture et l'urbanisme de la Gaule méridionale à l'époque hellénistique », dans *L'hellénisation (Pallas, 70)*, p. 163-186.
- UNTERMANN (J.), 1990, *Monumenta Linguarum Hispanicarum, III: Die iberischen Inschriften aus Spanien*, 1: *Literaturverzeichnis, Einleitung, Indice* ; 2: *Die Inschriften*, Wiesbaden.
- UNTERMANN (J.), 1996, « La frontera entre las lenguas ibérica y celtibérica en las provincias actuales de Zaragoza y Teruel », dans *Homenaje a Purificación Atrián*, Teruel, p. 177-189.
- VALLAT (J.-P.), 1987, « Le paysage agraire du piedmont du Massique », dans G. Chouquer *et al.*, *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux*, Rome, p. 315-377.
- VÉLEZ RIVAS (J.) et PÉREZ AVILÉS (J. J.), 1999, « Oretanos en la Meseta Sur. El yacimiento ibérico del Cerro de las Cabezas », *Revista de Arqueología*, 21, p. 46-55.
- VILASECA (S.), SERRA-RÀFOLS (J. de C.) et BRULL (L.), 1949, *Excavaciones del Plan Nacional en el Castellet de Bañolas, de Tivisa (Tarragona)*, Madrid (Informes y memorias de la Comisaría general de excavaciones arqueológicas, 20).
- WAHL (J.), 1985, « Castelo da Lousa. Ein Wehrgehöft caesarisch-augusteischer Zeit », *Madriider Mitteilungen*, 26, p. 149-176.
- WINTER (F. E.), 1971, *Greek Fortifications*, Toronto.
- ZAMORA (D.), 2007, *L'oppidum de Burriac, centre del poder polític de la Laietània ibèrica*, Mataró (*Laietania*, 17).
- ZAMORA (D.) et GARCÍA ROSSELLÓ (J.), 2005, « El jaciment arqueològic d'època ibèrica del Turó dels Dos Pins (Cabrera de Mar) : l'assentament rural i la torre », *Laietania*, 16, Mataró, p. 65-100.
- ZARZALEJOS (M.) et ESTEBAN (G.), 2007, « La secuencia defensiva de La Bienvenida-Sisapo (Almodóvar del Campo, Ciudad Real). El flanco suroriental de la fortificación », dans L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo* (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28), Madrid, p. 281-303.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	iii
 PREMIÈRE PARTIE. DU VII <sup>E</sup> AU IV <sup>E</sup> SIÈCLE : DIVERSITÉ ET CONVERGENCES .....	 7
<b>1. Les fortifications du premier âge du Fer dans le nord-est de l'Espagne et en Languedoc Occidental : éléments pour une confrontation.....</b>	<b>9</b>
<i>Les fortifications du début du premier âge du Fer .....</i>	<i>11</i>
Fortifications associées à un habitat dispersé.....	11
Les villages clos de la dépression centrale de l'Èbre .....	14
<i>L'apparition des enceintes complexes (525-475).....</i>	<i>19</i>
<b>2. Maisons phéniciennes, grecques et indigènes : dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de l'Hérault au Segura) .....</b>	<b>23</b>
<i>Le Languedoc occidental.....</i>	<i>25</i>
<i>La Catalogne et la vallée de l'Èbre .....</i>	<i>33</i>
La maison des villages clos de la vallée de l'Èbre : évolution et diffusion d'une architecture indigène.....	34
<i>Emporion et les limites du modèle grec .....</i>	<i>38</i>
<i>Dans le sud-est de l'Espagne : la vallée du Segura .....</i>	<i>45</i>
<i>Conclusion.....</i>	<i>50</i>
<b>3. Premières formes d'urbanisme dans l'Ibérie du second âge du Fer.....</b>	<b>53</b>
<i>Les techniques de construction .....</i>	<i>55</i>
<i>La maison .....</i>	<i>56</i>
<i>L'organisation de l'habitat : deux modèles d'habitat groupé.....</i>	<i>58</i>
<i>Éléments d'une définition de l'urbanisme ibérique.....</i>	<i>61</i>
La taille des agglomérations.....	63
L'enceinte fortifiée.....	63
Le plan régulateur .....	64
Les équipements collectifs : voirie, gestion de l'eau, stockage des denrées .....	67
Espaces et bâtiments de culte .....	68
Les lieux du pouvoir .....	71
<i>Villes et territoires .....</i>	<i>73</i>
<i>Conclusions .....</i>	<i>78</i>
<i>Annexe. Références bibliographiques des sites présentés dans le tableau de la figure 14.....</i>	<i>81</i>

<b>4. Les fortifications ibériques complexes : questions de tracé et d'unité de mesure</b> .....	85
Emporion ( <i>Empúries, Girona</i> ) .....	87
<i>El Puig de Sant Andreu (Ullastret, Girona)</i> .....	92
<i>La Picola (Santa Pola, Alicante)</i> .....	95
La largeur des cellules .....	98
La largeur des rues et la longueur des maisons .....	99
Les dimensions des briques crues .....	101
<i>Turó del Montgròs (El Brull, Barcelona)</i> .....	104
<i>Casol de Puigcastellet (Folgueroles, Barcelona)</i> .....	108
<i>Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragona)</i> .....	110
<i>Torreparedones (Baena - Castro del Río, Córdoba)</i> .....	112
<i>Conclusions</i> .....	114
<i>Postface</i> .....	118
DEUXIÈME PARTIE. 250 - 75 AVANT J.-C. : LA CROISÉE DES CHEMINS .....	121
<b>1. Architecture indigène et modèles hellénistiques : les ambiguïtés du cas ibérique</b> .....	125
<i>L'Ibérie du Nord-Est</i> .....	128
Du Languedoc occidental à la côte catalane .....	129
Les fortifications de la haute vallée du Ter .....	132
Le Bas Aragon .....	137
Les tours rondes de la vallée du Matarraña .....	137
Le rempart à poutrage interne d'El Palao .....	141
<i>L'Ibérie méridionale</i> .....	146
Les tours tripartites .....	150
<b>2. À propos du Castellet de Banyoles et de Philon de Byzance : une nécessaire palinodie</b> .....	157
<i>L'élévation</i> .....	165
<i>Un dispositif sans parallèles connus</i> .....	167
<i>Le tracé régulateur</i> .....	171
<i>Les constructions environnantes</i> .....	177
<i>La datation</i> .....	178
<i>Le commanditaire et le contexte historique</i> .....	184
<b>3. Fortifications ibériques tardives et défense du territoire en Hispanie citérieure</b> .....	191
<i>La Catalogne</i> .....	194
Indicètes .....	195
Léétans .....	196

Cessétans.....	198
Peuples de la Catalogne intérieure et des Pyrénées .....	200
Bilan sur la Catalogne.....	201
<i>Au sud de l'Èbre : un secteur marqué par la permanence de l'habitat fortifié de type ibérique</i> .....	202
Le sud de l'Ilercavonie .....	202
Ausétans de l'Èbre et Sédétans .....	203
<i>Le Pays Valencien au sud du Millars</i> .....	209
« Edétans ».....	209
« Contestans » .....	213
<i>Discussion</i> .....	215
<b>TROISIÈME PARTIE. VILLAGES CLOS ET MAISONS-TOURS : LE BAS ÈBRE DU VII<sup>E</sup> AU III<sup>E</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.</b> .....	221
<b>1. Les maisons-tours de l'Ibérique Ancien dans la basse vallée de l'Èbre</b> .....	225
<i>Inventaire</i> .....	226
Tours à plan régulier, circulaire ou bi-absidial .....	226
Tossal Montañés II (Valdeltormo, Teruel) .....	226
La Guardia (Alcorisa, Teruel).....	230
El Calvari (Vilalba dels Arcs, Terra Alta, Tarragona) .....	232
L'Assut (Tivenys, Baix Ebre).....	233
Tours à plan irrégulier.....	234
La Gessera (Caseres, Terra Alta).....	234
Coll del Moro (Gandesa, Terra Alta, Tarragona) .....	237
Barranc del Mosselló (Flix, Ribera d'Ebre, Tarragona).....	240
Cas douteux ou mal connus .....	241
<i>Interprétation</i> .....	245
Un type architectural singulier... ..	246
... pour des résidences aristocratiques.....	248
Maisons-tours et réseaux de redistribution des biens de prestige .....	251
<b>2. L'Ibérique Moyen (V<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) dans le Bas Aragon et dans les régions voisines du bassin inférieur de l'Èbre</b> .....	255
<i>Histoire des recherches</i> .....	257
<i>Le problème des nécropoles</i> .....	260
<i>La première étape (500/475 – 375/350) et la question de l'ibérisation</i> .....	264
<i>L'Ibérique Récent (325/300 – 200/175) : San Antonio de Calaceite</i> .....	273
<i>L'occupation et l'organisation du territoire</i> .....	280
À l'Ibérique Moyen.....	280

À l'Ibérique Récent.....	283
<i>Les vicissitudes de la frontière ethnique</i> .....	286
La question des Ausétans ou Ositans de l'Èbre et de leur capitale.....	288
QUATRIÈME PARTIE. MAISONS FORTES ET TOURS RURALES : UNE NOUVELLE FORME D'HABITAT DISPERSÉ EN HISPANIE, ENTRE CÉSAR ET LES FLAVIENS.....	295
<b>1. Les maisons fortes de la Bétique et de la Lusitanie romaines</b> .....	297
<i>Un dossier archéologique complexe</i> .....	300
Morphologie.....	300
Eléments de chronologie .....	304
<i>Une architecture singulière</i> .....	308
Un plan d'origine italienne.....	308
La maison à <i>atrium</i> .....	309
Maisons et greniers à plan triparti .....	312
Matériaux et appareils .....	315
Sur la piste punique : la tour suburbaine .....	317
<i>La fonction des maisons fortes</i> .....	321
La défense .....	322
Les activités agricoles.....	327
Les activités minières .....	330
<i>Les maisons fortes et la romanisation des campagnes</i> .....	332
<i>Conclusions</i> .....	338
<b>2. Turres : tours de guet, maisons fortes ou villages fortifiés ? L'apport controversé des sources littéraires</b> .....	341
<i>Turris, purgos : les pièges de la polysémie</i> .....	343
<i>Les tours de l'embouchure de l'Èbre en 217 av. J.-C.</i> .....	345
Les tours isolées rectangulaires.....	348
Les petits villages clos fortifiés.....	349
Les tours-greniers.....	353
<i>La tour où mourut Cnaeus Scipion en 211 av. J.-C.</i> .....	356
<i>Les turres du Bellum Hispaniense</i> .....	363
<i>Pline et les « tours d'Hannibal »</i> .....	367
<b>3. Les maisons fortes, dix ans après</b> .....	373
<i>L'insécurité</i> .....	378
<i>La nouvelle organisation du territoire</i> .....	379
<i>Les facteurs idéologiques : une architecture de prestige et de pouvoir</i> .....	381

OUVRAGES CITÉS.....	383
TABLE DES MATIÈRES.....	397